GUERRE

Des voix, des cris, des fracas de boucliers et des vertiges

va et vient de guerriers mouches multipliés

Au fil de la bataille, guerriers sauterelles,

des voitures-guerrières empanachées de feu de comète,

des guerriers, des reflets lumineux déchirés dans l'eau ;

et blessés, leurs combats dégringolent, leurs guerriers liquides

qui sortent pour s'opposer à leurs seins en coquille de verre

contre les chasseurs qui dansent, après la danse

des flèches, la danse des chimères...

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

LES RAISONS DES DIEUX

Avant de courir, il regarda la montagne, émerveillé par ces sons plus grands que ceux de n'importe quel animal ou chose qu'il ait jamais connu. Encore plus merveilleux et étranges que les terres dont ils lui avaient parlé, où les hommes s'installaient pour cultiver et construire des maisons pour le reste de leur vie, où les enfants grandissaient pour devenir des hommes là même où ils mourraient également. Mais Tol n'avait jamais pu voir tout cela, il ne pouvait même pas imaginer ce que ce serait de voir le même arbre, un lac aux eaux calmes plus longtemps que la durée d'un hiver. Il ne connaissait que la vie simple de son peuple, les chasses, les cérémonies et les rites dans lesquels la sorcière était la représentante des dieux.

Le vent et le ciel avertissaient depuis plusieurs soleils, avec une odeur de terre mouillée et d'animaux morts, tandis que les nuages se déplaçaient autour de la montagne. Les hommes s'étaient rencontrés à plusieurs reprises pour décider du match. Les animaux fuyaient vers d'autres régions et se raréfiaient dans les forêts de Droinne.

Mais le sorceleur avait décidé que le moment n’était pas encore venu.

Tol se demandait pourquoi. S’ils étaient partis tout de suite, ils n’auraient pas laissé à l’esprit de la montagne le temps d’exploser. Il était troublé par l'idée qu'ils avaient été trompés.

Dès la première explosion, les secousses ont secoué la terre et une force invisible a commencé à pousser la ville comme un groupe de fourmis dévastées par une rivière en crue. Les enfants pleuraient en se bouchant les oreilles. Les femmes criaient et couraient en tenant leurs enfants par les mains. Des chèvres échappées des enclos apparaissaient de partout. Les hommes ont essayé de rassembler leurs familles et d'organiser leur fuite, mais ils ont ensuite commencé à courir partout où ils pouvaient voir, à l'abri des pierres enflammées qui transperçaient l'air.

Le ciel commença à se couvrir de nuages gris et rouges qui enveloppaient le sommet de la montagne et le ciel environnant. Puis d’autres nuages recouvrirent l’horizon et toute lumière disparut.

Tol observait ce phénomène dont il lui était difficile de détourner le regard. Des incendies sortaient du sommet et tombaient sur les pentes et commençaient à descendre vers la vallée. Les forêts de chênes et de sapins blancs étaient envahies par la lave et les arbres étaient en feu. Il n'a commencé à bouger que lorsqu'il s'est rendu compte que la peur commençait à engourdir ses jambes et qu'il avait l'impression qu'il était sur le point de tomber. Il inspira profondément et s'enfuit, se mêlant aux autres. Mais ses yeux sombres continuaient à contempler la montagne et la vallée.

La chaleur lui a enlevé ses forces. Il écarta ses cheveux mous de son visage, frotta sa barbe et renifla la sueur qui la trempait. Les cendres remplissaient à nouveau sa bouche et sa gorge, même s'il crachait tellement de fois qu'il ne restait plus de salive, seulement une croûte de cendres qui lui rendait la respiration difficile.

Il vit sa femme qui courut vers lui pour lui serrer la poitrine. Il y avait une peur désespérée dans ses yeux, il regardait partout comme s'il avait perdu quelque chose. Puis elle s'éloigna rapidement de lui et disparut de nouveau dans la foule. Lorsqu'il parvint à la retrouver, elle cherchait toujours quelque chose, mais maintenant elle essayait aussi de lui parler au milieu des cris et des e. le tonnerre de la montagne, des rochers qui traversaient les airs.

"Les enfants !", dit-il.

Ils changèrent de cap jusqu'à presque faire un demi-cercle. Tol pouvait voir le groupe d'enfants trébucher alors qu'ils s'enfuyaient. Les femmes parvenaient à peine à les calmer. Les plus petits criaient, tandis que les plus grands montraient la montagne. Certains étaient restés immobiles, serrant leurs chiens dans leurs bras et pleurant.

À un âge encore plus jeune que ses enfants, il faisait partie de ces groupes dirigés par des femmes. Lorsque les enfants furent assez grands pour apprendre à chasser, ils furent emmenés hors du village pour mourir seuls. Mais sa mère était décédée avant cela, et lorsqu'il en demandait la cause à son père Zor, le visage du vieil homme s'assombrissait toujours avec une expression de colère.

Tol cherchait ses enfants parmi les autres et les portait sur ses épaules, sa femme le suivant à quelques pas. Ils commencèrent à courir avec la certitude qu'ils allaient être sauvés. Il se sentait assez fort pour entraîner sa famille aussi loin que nécessaire.

Je suis un bon chasseur, je dois penser que je cours après une proie, si je ne veux pas que la fatigue m'arrête.

Mais il avait commencé à se noyer même s'il savait que c'était loin du danger. Les cendres tombaient sous forme d’une pluie épaisse et incessante.

J'ai marché beaucoup plus à d'autres occasions, portant deux fois plus de poids que je porte actuellement.

Il pensait à son père en marchant, cela lui donnait toujours de la force. Toute sa vie, il avait cherché à l'accompagner, à apprendre de lui, car il avait été peut-être le plus grand chasseur de sa ville. Je ne pourrais pas vous dire combien de jours et de nuits ils ont marché ensemble, ni les couchers de soleil dont ils ont été témoins autrefois. La vie consistait à

changer de terre en permanence, et les saisons et les lieux se confondaient dans sa mémoire.

Des rivières puissantes ou lentes comme des troupeaux de bisons, des forêts luxuriantes ou ouvertes, avec des arbres rougeâtres, des arbres vert foncé, des hêtres ou des sapins, des pêchers dont les fruits étancheaient ma soif les après-midi d'été. Chevreuils et renards, blaireaux et loutres dans les ruisseaux, castors construisant leurs ponts fragiles. Tout cela est un seul souvenir de couleurs et de choses confuses, un seul symbole de la vie avec mon père.

Le vieil homme commençait à faiblir depuis longtemps. Il était malade et il devait reconnaître que le jour de sa mort allait bientôt arriver. Il se souvint qu'une fois, quand Tol était tout petit, il l'avait vu s'approcher du groupe. Il connaissait à peine son père, il partait toujours loin, dans les forêts, pour chasser. Ce jour-là, il portait un poignard en os attaché à la couverture de chèvre qui lui servait d'abri, la tête recouverte d'un bonnet en peau de loutre. Son visage fort, rigide dans son expression devant les femmes, s'adoucit lorsqu'il vit son fils. Après s'être frayé un chemin à travers eux, il souleva Tol sur ses épaules. De là-haut, Tol se sentait plus grand que les autres enfants, impatient de crier à tout le monde qu'il était le fils de l'homme le plus grand du village. Puis il ôta le bonnet de fourrure de son père et posa sa tête sur ses cheveux, joignant ses mains sous son menton, caressant sa barbe. Et tandis qu'ils marchaient, il sentit les pieds nus de Zor résonner sur la terre comme deux masses invincibles à la surface du monde. Une marche que même les vieux arbres eux-mêmes n’auraient pas osé interrompre.

Le ciel s'était encore plus assombri. La chaleur gênait ses pas, ses jambes étaient faibles et le faisaient trébucher sur les rochers. Il pouvait à peine garder les yeux ouverts pendant un moment, les cendres et la sueur les blessaient. Il voyait autour de lui des femmes avec des enfants dans les bras, qui pleuraient en courant. Ils regardaient la montagne de temps en temps, et ne semblaient pas comprendre tant de bruits étranges, tant de cris et de gémissements. Le monde était en train de mourir et le son provenait de l'immense bouche du dieu de la montagne.

À côté de quelques arbres, il aperçut son père. Il prit un des enfants et le donna à sa femme. Elle continua et Tol s'approcha du vieil homme. Son père était blessé, son visage était couvert de cendres et il respirait difficilement. Il mit des peaux sur les plaies du corps et le porta sur son dos, tout en tenant son autre fils par la main. A commencé à marcher. Le terrain gagné dans sa carrière se perdait désormais au fil d'une lente marche, mais le fait d'avoir retrouvé son père lui avait redonné confiance.

Les gens se sont dispersés dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue. Des hommes qu'il croyait reconnaître mouraient gisant dans la boue, certains lui tendirent la main en le voyant passer. D'autres sont passés à côté de lui et lui ont attrapé le bras, mais il les a lâchés.

Tol commença à se sentir mieux, malgré sa fatigue. Le fardeau l'avait forcé à se calmer et le rythme rythmé l'avait plongé dans un état d'esprit somnolent. Il avait le sentiment que quelque part se trouvait le point où ils allaient enfin se trouver hors de portée de la montagne.

L'air était devenu trop raréfié pour voir très loin. Les pierres ne se sont pas arrêtéesde tomber. Son dos et celui de l'enfant étaient blessés. Le corps de son père, en revanche, n'irritait plus sa peau. Il eut la pensée, la curieuse idée qu'ils ne formaient qu'un seul corps.

Un chien accompagnait son fils du pas lent d'une jambe cassée, s'arrêtant de temps en temps pour lécher les plaies de sa cuisse. Soudain, il vit l'animal renifler l'air et lever les oreilles. Le chien s'est mis à courir sans les attendre. Eux aussi entendirent alors le son cristallin, le bouillonnement de l'eau se matérialiser dans leurs oreilles.

Lorsqu'ils atteignirent la rivière, Tol s'assit pour se reposer sur la rive, pendant que le garçon et le chien étanchent leur soif. La main d'un homme lui toucha le bras.

-Allez! Nous construisons des radeaux et nous avons besoin d'aide.

Il commençait à faire nuit. Le feu à l'embouchure du volcan continuait à sortir sous forme de longues langues colorées. Une couche de lave rougeâtre et fumante recouvrait le sommet, dévalait les pentes et emportait les arbres de la forêt où il chassait quelques jours auparavant.

Tol a aidé à transporter les branches et à les attacher ensemble avec des cordes. Les nœuds qu'il avait appris étant enfant lui sauveraient la vie.

Alors, mon fils, un tour avec le doigt légèrement plié, avec l'autre main tu dois tourner la corde, une partie sur l'autre, et puis encore, et encore deux fois. Mon père m'a appris ce nœud les nuits pluvieuses où nous ne parvenions pas à dormir.

Les radeaux étaient terminés et jetés à l'eau, en les fixant avec des cordes pour éviter qu'ils ne soient entraînés par le courant. Certains commencèrent à grimper et Tol courut à la recherche de sa famille. Il a fait monter le garçon en premier, mais alors qu'il portait son père dans ses bras, un des hommes l'a arrêté.

-Je ne lui ai rien dit.

Il avait craint que ce refus ne survienne à tout moment. Le ressentiment grandissant de la population à leur égard s'était finalement concrétisé dans ce geste de mépris. Mais il ne voulait pas être rejeté.

Il poussa l'autre, l'homme se mit à nouveau sur son chemin. Il avança encore une fois fortement, mais ne put se défendre sans avoir les mains libres. Il a été touché et est tombé au sol, son père sur lui. Il sentit le goût du sang dans sa bouche, l'odeur du poing de l'autre qui salissait ses lèvres.

Avant qu'il ait pu se lever, les radeaux s'étaient déjà éloignés. Il essaya de les rattraper, mais les hommes ramaient vite. Il entendit les voix de ceux qui fuyaient, disant ce qu'il n'avait plus besoin d'entendre : Zor avait dû abandonner le village.

-Nous n'allons pas continuer à le traîner !- ont-ils crié.

Un jour, peut-être très bientôt, j'irai sur la terre héritée de la mort. C'est nécessaire, un travail solitaire, mais ce n'est pas encore le moment, a répété mon père à maintes reprises.

Depuis la plage, il les regardait s'éloigner. Au moins, son fils était en sécurité. Le chien surveillait également l'eau courante et les radeaux. Peut-être que Zaid lui manquait autant qu'il allait le faire.

Il regarda le vieil homme à côté de lui, qui marmonnait sans raison et gémissait de douleur.

La nuit était sombre, éclairée uniquement par les éclairs du volcan. Il construisit un radeau plus petit et ils montèrent dessus en se propulsant avec une branche. Ils avancèrent, guidés par le reflet des torches sur le rivage et sur les autres radeaux. Plusieurs hommes qui nageaient ont tenté de monter à bord, mais il les a chassés. Il les vit s'enfoncer dans l'eau qui dégageait un reflet brillant et incandescent.

La chose la plus importante est mon père, même si c'est la seule chose qui m'empêche de me sauver moi-même. Je me sens bien avec le vieil homme, mieux qu'avec n'importe qui d'autre.

Le radeau a touché terre sur la côte opposée. Ils ont parcouru une courte distance entre les feux de joie et les femmes qui soignaient leurs blessés. Derrière une falaise, peut-être une paroi rocheuse avec d'étroites grottes qu'il ne pouvait pas encore distinguer, Tol déposa son père et l'enveloppa de fourrures. Il commença à somnoler, mais un bruit croissant de voix lointaines le fit sursauter. La surface de la rivière bougeait et la même incandescence grandissait désormais vers eux. Le ciel s’éclaira de multiples éclairs brefs comme des éclairs. La montagne elle-même semblait avancer sous la forme d’une masse dorée et rouge. Les ombres des bras et des jambes devenaient plus claires à la lumière des flammes, ils grandissaient comme des animaux entourés d'un halo rougeâtre, faisant des gestes de supplication vers le ciel sombre. Le rugissement des arbres dévastés, des branches et des feuillages brûlants et fumants, les poursuivaient. Les hommes et les femmes se jetèrent dans la rivière et une odeur de peau brûlée se dégagea des corps. Puis la rivière commença à monter.

Tol eut à peine le temps de récupérer son père et de s'enfuir vers les hauts rochers. Il écoutait les vagues qui balayaient la plage et abattaient

les arbres dans le premier sillon forestier. Il s'agenouilla pour respirer un instant et regarda en arrière. Lorsqu'il vit la rivière monter à nouveau, il ramassa Zor et continua à remonter. Depuis les rochers du promontoire, il aperçut la faible lumière de l'aube et se laissa tomber à côté d'une bûche morte. De loin, on pouvait entendre le murmure de ceux qui avaient suivi le sorceleur, dans un secteur encore plus élevé, où ils pouvaient voirles torches qui brillent parmi les arbres. Mais il était trop fatigué pour penser à ce qu’il allait faire ensuite.

La nuit et le froid avaient atténué la chaleur des flammes et Tol parvenait à dormir. Dans la matinée, la bruine d’eau et de cendres continuait de tomber sur les corps. La colonne de fumée continuait de s'élever de la montagne.

Tol regarda son père. Le front et les rides douloureuses s'étaient détendus.

Les survivants occupaient toute l’étendue de la roselière entre le promontoire et l’entrée de la forêt. Certains mangeaient autour des feux de joie, d’autres guérissaient leurs malades. Un groupe se dirigea vers l'endroit où le reste de la ville s'était abrité auprès du sorceleur. Les morts n'avaient pas encore été récupérés.

Tol savait qu'il fallait y emmener aussi son père, mais il voulait attendre que la route soit libre, il craignait qu'ils ne l'arrêtent s'ils le reconnaissaient. Il porta ensuite Zor sur son dos et suivit les autres à travers un chemin d'arbres tombés. Au-delà, on apercevait le nouveau cours de la rivière, courant entre couleurs de terre et petits tourbillons jaunes qui faisaient sortir des cadavres du fond.

En voyant Reynod sur la plage, Tol se sépara des autres.

Le sorceleur marchait entouré des assistants qui le protégeaient, se frayant difficilement un chemin parmi les blessés étendus sur le sable. La tête aux cheveux gris semblait bouger selon le geste de la main qui inspectait les corps. Une petite corne en bois recouverte de plumes était attachée à son poignet.

Tol s'était arrêté derrière les assistants. Lorsque le sorceleur reconnut le vieux Zor sur les épaules de son fils, il interrompit son travail et se dirigea vers eux. Puis il se mit à parler très fort, un bras accusateur levé vers Zor. Beaucoup se détournèrent de son visage, effrayés.

-Cet homme n'a pas sa place ici ! Il a désobéi à la loi et déshonoré sa famille !

Tol n'avait jamais réussi à convaincre son père de lui expliquer la raison de la colère du sorceleur. Pas même lorsque cette fureur avait fait souffrir

toute la famille. Ils étaient tenus à distance dans les caravanes, mais ils étaient néanmoins surveillés avec une stricte rigidité. Un jour, alors que Tol était très jeune et venait de se marier, il voulut construire une cabane pour protéger sa famille du soleil intense d'une période particulièrement chaude.

-Que fais-tu ?- Lui demanda Reynod, entouré de son entourage lors de l'habituelle tournée de recrutement des chasseurs. - Vas-tu rester ici longtemps ? Vous nous suivez ou nous abandonnez, mais n'attendez plus ma protection.

Les autres le regardaient avec haine. Il dut mettre de côté les branches et les outils et baissa les yeux en signe d'obéissance. Le sorceleur s'éloigna avec ce regard particulier de fureur et de honte simultanées qu'il n'a jamais su comprendre.

Quand tu parles à Reynod, tu as toujours tort, disait mon père. Il devient un autre chaque fois qu'on veut pénétrer ses yeux, voir le processus de son esprit. Il anticipe tout regard innocent qui dure plus longtemps que nécessaire, comblant tout espace entre les paupières qui pourrait révéler ses pensées. Il se transforme en un autre, d'une dureté impénétrable.

La voix du sorceleur le détourna de ses souvenirs.

-A cause d'hommes comme Zor, l'esprit de la montagne s'est mis en colère et nous punit tous. Maintenant, je dois découvrir si les dieux veulent que je sacrifie mes filles. Si je dois le faire, vous ne serez plus sauvé du bûcher, ni votre famille.

Puis il leur tourna le dos, et les autres s'approchèrent de nouveau, l'entourant de voix suppliantes. Tol se tenait là, regardant son père qui était réveillé et avait tout entendu. Les peaux sales étaient collées aux plaies et, à chaque mouvement, il poussait un cri étouffé. Il le ramena au promontoire pour le soustraire aux regards des autres. Il avait faim et décida d'aller chasser.

Le chemin menant à la forêt était occupé par des enfants et des femmes qui se reposaient ou cherchaient les autres. Il passa entre eux, regardant attentivement au cas où il retrouverait ses enfants. Plus tard, les gens ont commencé à se disperser, jusqu'à ce que la forêt entière semble vidée de leurs gémissements et de leurs cris. Il n'a pas entendu un seul oiseau. De la sève verte coulait de l'écorce des arbres. Il se souvient du jour où il a laissé pour la première fois sa marque sur le tronc d'un sapin. Le jour de son initiation.

Zor l'avait emmené choisir sa lance dans la cabane de l'armurier. Tol se sentait presque comme un homme et ignorait le regard du fils de l'artisan,

avec qui il avait joué jusque-là. Il commença à observer, les yeux attentifs et sérieux, les mains derrière le dos et le pas lent, les armes en bois éparpillées sur le sol. Les extrémités des os que le vieil homme utilisait comme pointes, les modelant et les aiguisant. Puis, tel un connaisseur, il les prit en main pour se mettre en position de combat.

La famille de l'artisan ne le regardait plus. Mais Tol écoutait, tout en feignant d'être attentif à son choix, la conversation des hommes.

-Avez-vous déjà décidé où vous l'emmènerez ?- prédemanda l'armurier.

Zor n'aimait pas beaucoup parler et répondait avec apathie.

-Oui, derrière le lagon, ce sera plus facile pour Tol.

-Ils disent avoir vu passer des étrangers chevauchant des chevaux que je n'ai jamais vus en Orient. Ils portaient des vêtements curieux et des casques à cornes. Il paraît qu'ils sont descendus de quelques bateaux sur la côte nord, avec des armes plus brillantes que des pierres ou des os. Ils avaient l'air fatigués, disent-ils, et dormaient jusqu'à l'aube. Par la suite, ils n'ont laissé aucune trace.

-Et alors ? - Lui demanda sérieusement Zor, forcé de parler plus qu'il ne voulait. - Je les ai vus aussi, très tôt le matin après avoir passé la nuit dans les forêts. Ils m'avaient dit qu'ils étaient comme des apparitions, mais ils sont plutôt comme on imagine les dieux, avec une peau claire et des cheveux comme le soleil. Depuis, j'ai beaucoup pensé à eux.

Tête baissée, il continua de parler tout en regardant son fils.

- Mais je pense que ce ne sont que des hommes, et ils ne nous dérangent pas. Lorsque le Sorceleur décidera de laisser les autres nous apprendre quelque chose, nous les connaîtrons. Pour l'instant, nous ne sommes que des chasseurs et sujets de Reynod.

Tol savait que depuis la mort de sa mère, le caractère de Zor était devenu presque intolérable. Ils avaient eu l'occasion de s'enfuir bien avant, mais il avait insisté pour rester dans cette ville qui le détestait. Comme s'il ne voulait pas quitter le corps de sa femme, qu'il croyait voir évoluer parmi des gens avec la même beauté que de son vivant.

La vie avec son père avait été isolée et solitaire. Ils ont érigé des clôtures autour des huttes qu'ils avaient construites lorsque la migration s'était arrêtée pendant un certain temps. Des clôtures pas plus hautes qu'un homme, car Reynod ne voulait pas les perdre de vue. Les chasseurs les surveillaient toujours, prêts à punir Zor s'ils ne les suivaient pas dans des terres de plus en plus pauvres. Plusieurs fois, Tol avait entendu son père se lamenter bruyamment chaque matin, se demandant quand Reynod s'arrêterait. Mais hors des limites de ses mains, comme s'il en avait assez

et indifférent à ce que le sorcier pouvait penser ou faire, ces événements commençaient à s'effacer de ses préoccupations.

Tous les cinq hivers, la clôture était abandonnée, la ville changeait de forêt et les cabanes étaient à nouveau surélevées. Ils n'avaient jamais reçu de nourriture ni d'aide de la part des gens. Seuls quelques rebelles sont venus lui rendre visite. L'artisan et armurier est allé le voir sous prétexte de lui rendre la lance qu'il avait emmenée réparer, et s'est assis à côté du garçon et de son père, sur les bûches empilées de la clôture, en contemplant le coucher du soleil. Les feux de joie dans les champs s'éteignirent et les colonnes de fumée s'élevèrent. Le chant des chouettes a commencé au milieu de la nuit. Puis l'artisan est parti et ils se sont retrouvés seuls.

Le regard de Zor acquit alors une eau presque palpable, comme s'il avait plongé son visage sous le courant d'une rivière calme. C'était un regard avec des paupières tombantes, une barbe taillée sur une bouche aux lèvres légèrement ouvertes et attendantes. Tol avait peur de le regarder dans ces moments-là, car ce n'était pas son père qu'il voyait, du moins pas celui qu'il avait toujours connu. C'est à ce moment-là qu'il réalisa que Zor était vaincu. Peu importe combien il retournait à la chasse chaque jour, même s'il la portait sur ses épaules à son retour de la forêt, c'était fini.

Le lendemain de la rencontre avec l'artisan, ils se mirent en route vers la forêt, et s'arrêtèrent dans une clairière. Tol se sentait piégé dans cette barrière d'énormes hêtres, figures divines silencieuses à la pensée impénétrable.

Zor était grand à l'époque, sa barbe poussait très près de ses yeux et des cheveux épais couvraient son corps et ses jambes. Parfois, Tol aimait imaginer son père comme un énorme animal lent, fort et silencieux.

Ils marchaient le long d'un chemin étroit, où les rayons du soleil illuminaient la poussière et les graines qui tournaient sous la brise et tombaient dans la litière de feuilles. Le petit Tol, tandis que ses yeux étaient perdus dans l'enchevêtrement des hautes branches, pensait aux histoires que son père lui avait racontées à maintes reprises sur la chasse au bison lorsqu'il était très jeune. Il s'imaginait alors l'accompagner ces jours-là, quittant la forêt avec son père tel un autre chasseur, vers les plaines où paissaient les grosses bêtes.

Un daim traverse rapidement le chemin et s'arrête au bord d'un ruisseau. Ils s'approchèrent tranquillement, se cachant derrière les malles, le bruit de leurs pas masqué par le bruit de l'eau.

Tol lança la lance sans attendre l'ordre de son père. Il sentit immédiatement que quelque chose n'allait pas. Le visage de Zor semblait en colère. L'animal était tombé sur le côté, la lance était coincée dans une de ses hanches et le sang jaillissait d'une tache rouge, inondant l'herbe autour de lui. Zor commença à jurer avec des mots que le garçon n'avait

jamais entendus auparavant et partit à la recherche du cerf, écrasant les buissons à pas furieux.

" Non ! " cria-t-il lorsque Tol voulut lui aussi se rapprocher. DePuis il sortit la lance et la recolla derrière l'animal, à plusieurs reprises. Des cris envahirent la forêt. Les oiseaux s'enfuirent en groupes des arbres. Alors Zor souleva la bête sur ses épaules et la porta là où se trouvait son fils.

Tol attendit l'approbation ardemment désirée, mais ne reçut rien. De là où il se trouvait, il aperçut deux oursons ensanglantés et immobiles au bord du ruisseau. L'eau essayait de les emporter.

-Nous ne pouvions pas les laisser seuls- fut la seule chose que son père lui dit à son retour, et Tol apprit cet après-midi que parfois la pitié le forçait aussi à tuer.

« La mort que vous proposez, lui dira plus tard son père, doit toujours être certaine et définitive ».

Tol a creusé les terriers et a chassé deux taupes et un lapin, il a trouvé des cailles mortes. Pour l'instant, c'était assez de nourriture pour son père malade. En quittant le champ ouvert, il retrouve le paysage des blessés allongés contre les troncs, sous la pluie faible et incessante de cendres.

Il faisait déjà nuit quand ils finirent de manger, mais la satisfaction tardait à venir. Les morceaux de viande avaient sali la barbe de Zor. Tol essaya de nettoyer ses lèvres blessées. Le vieil homme était sorti de sa léthargie et ils causèrent longuement près du feu de camp. Puis son père commença à le regarder. Quelque chose dans ses yeux avait du mal à être dit.

-Ils vont sacrifier les jeunes femmes, mon fils. A cause de moi, la montagne s'est mise en colère contre les gens.

"Les dieux sont en colère contre nous tous", répondit Tol, car il ne comprenait pas pourquoi son père croyait à nouveau aux dieux auxquels il avait renoncé.

-Je dois prendre de nombreuses vies pour calmer leur colère, ce sera mon offrande.

-Mais père, quels dieux, si je ne t'ai jamais entendu prier.

-Il doit y en avoir, non ? Regarde le volcan, mon fils, la montagne m'a convaincu de ma culpabilité plus que toutes ces années d'iniquité.

Tol essaya de le convaincre du contraire, mais le vieil homme le regardait avec une expression de certitude brute et irrémédiable. Il semblait prêt à faire ce qu'il pouvait, même sans aide.

-J'ai besoin que la sorcière me prépare quelque chose. Je ne pense pas que tu sois obligé de lui expliquer quoi que ce soit.

Il se résigna à y obéir et s'éloigna guidé par la lumière des feux de camp, le bruit de la rivière, le vent lourd et faible, l'odeur de chair crue et brûlée qui s'estompait au loin. L'arôme de la terre humide s'amplifiait.

Puis il perçut l'odeur étrange et ancienne de la sorcière. On disait que la vieille femme était capable de survivre à n'importe quel désastre, un esprit qui prenait forme chaque fois que quelqu'un avait besoin d'elle. Il la trouva entourée de femmes priant pour leurs enfants blessés. Le feu illuminait les mains de la vieille femme, agiles comme si elles avaient des fils projetés du plafond sombre de la nuit. Une fumée différente, aux tons gris et ocre, s'élevait des flammes et de la rivière avec une odeur d'épices, peut-être de noix, mais soudain elle se changea en une autre odeur de viande ou de cuir brûlé. Cet arôme commençait à l'enivrer, il avait le vertige et devait plisser les paupières pour distinguer les femmes devant lui.

Lorsqu'il s'approcha, ils s'éloignèrent. La sorcière leva les yeux.

"Je t'attends depuis longtemps", lui reprocha-t-il.

Lorsqu'il était enfant, il accompagnait souvent sa mère chez la vieille femme en quête de guérison ou de conseils. Une peur indescriptible le faisait trembler à ces occasions, rien qu'en voyant ce visage dans l'ombre de la cabane, et il priait seulement pour qu'elle ne le remarque pas ou ne le remarque pas. Surmontant cette peur qu'il pensait morte, il commença à expliquer.

-Mon père...

Mais la vieille femme l'interrompit.

-La boisson est prête- Et il était perdu dans l'obscurité autour du feu de camp. Il est revenu peu de temps après avec un conteneur à la main. Il le posa dans les paumes de Tol et le prévint de ses effets. Les femmes suivirent tout cela avec une expression d'une extrême révérence. Tol regarda à l'intérieur du récipient, un liquide sans aucune odeur ni aspect étrange se balançait au gré des mouvements de ses mains.

"Ton père t'attend !", lui rappela-t-elle brusquement.

Il revint avec la fontaine serrant son corps, le protégeant comme si la vie de son père y était enfermée. Un enfant portant le liquide que la plus innocente maladresse ferait déverser.

Le voyant revenir, Zor tenta de se lever et d'étendre les bras pour exiger la concoction. Ses yeux étaient troubles et rouges.

-La vieille femme a dit de le boire lentement.

Zor hocha la tête, mais but de longues gorgées tremblantes, sans en perdre une seule goutte. Il laissa le récipient vide sur le sol et se prépara à dormir.

Tol n'avait pas encore sommeil. Il commença à nettoyer le tranchant de sa lance sur le feu, jusqu'à ce que le crépitement des flammes s'éteigne lentement.

*

Le soleil éclairait à peine une partie de l'horizon, couvert de nuages gris.

Rares étaient ceux qui s'étaient réveillés. Un feu de camp persistait encore parmi les corps endormis. Le courant glissait rapidement à travers le nouveau canale à côté du vieux lit, déjà durci par la lave. Le volcan continuait de fumer, mais silencieusement.

Les faucons ont survolé la région toute la journée, se battant pour les cadavres.

Zor s'était réveillé. La luminosité du matin lui a permis de constater le profond changement dans le corps de son père. Les plaies avaient disparu, les muscles retrouvaient leur forme sous la peau. La barbe était épaisse et abondante comme dans sa jeunesse. Son dos était droit et sa voix ne tremblait pas.

"Allez, mon fils!", ordonna-t-il en se levant pour partir. Il semblait plus grand que ces dernières années, avec un pas sûr et sans trébucher.

Le sort ne durera pas.

Tol le suivit. La démarche de son père était légère, forte comme celle d'un jeune homme partant à la recherche de nourriture pour sa famille. Alors qu'ils s'éloignaient, certains hommes les regardaient avec ressentiment, sans les regarder longtemps.

Les nouvelles falaises formées par la lave, les terrasses de terre chaude qui se succédaient les unes après les autres sur les rives de la rivière, les séparaient du secteur dans lequel la ville s'était installée. Lorsque Tol aperçut les premiers arbres de la forêt, avant de continuer, il se retourna et eut une étrange sensation. Effrayé, peut-être, mais il n'avait pas besoin d'y penser maintenant. Son père avait retrouvé ce qu'il avait perdu peu de temps auparavant : la vitalité de la chasse. Le harcèlement constant du sorceleur l'avait relégué dans des régions pauvres, ne lui permettant pas de chasser aux mêmes endroits que les autres. Presque sans s'en rendre compte, Tol avait oublié la fureur nécessaire pour tuer.

Mais le vieil homme, qui la nuit précédente encore était blessé et mourant, se déplaçait parmi les arbres avec des mouvements furtifs, marchant sur les feuilles fanées sans faire de bruit, les pieds dans l'air, les sens attentifs aux murmures ou aux arômes que faisait son fils. pas percevoir. Plusieurs fois, elle se retourna, lui reprochant sa démarche lente et maladroite.

Tol se sentait alors comme l'apprenti de cet homme rajeuni non pas tant par ce liquide magique que par la forêt avec son air de clair mystère, les couleurs de l'ombre et de la lumière à travers les branches, les cris cachés des animaux.

Ils s'assirent pour se reposer sur des rochers, à côté de fougères aux feuilles rouges qui poussaient au bord du ruisseau. Quelque chose bougea de l'autre côté, soudainement. Ils s'élevèrent rapidement vers l'eau.

"Nous allons nous mouiller pour qu'ils ne sentent pas l'odeur", a recommandé Zor.

Puis la chasse commença.

La chaleur s'était un peu calmée, et les animaux réapparaissaient sur le rivage à la recherche d'eau et de nourriture, isolés ou en petits groupes, sans la prudence habituelle. Le feu a peut-être affaibli ses sens à cause des vents chauds. Ils étaient là, arrosant comme s'ils ne les voyaient pas ou ne se souciaient pas de leur présence, à portée de leurs lances, des mains avides de Zor pour obtenir le pardon des esprits.

Ils jetèrent leurs lances et les animaux commencèrent à se disperser, mais ils coururent faiblement. Les mains des hommes ne suffisaient plus pour arracher les lances des corps et les utiliser à nouveau contre un autre qui se faufilait dans les buissons. Les bêtes devenaient des visions fugaces qui couraient dans toutes les directions pour se cacher derrière les arbres, ou barboter dans les flaques d'eau au bord de la rivière. Une fourrure colorée qui s'enfuyait, les frôlant. Les lapins et les renards ont tenté de retrouver les entrées perdues de leurs terriers. Les chamois et les cerfs se tenaient avec un regard aveugle dans les profondeurs de la forêt. Puis ils reculaient ou avançaient, près de l'eau où ils allaient saigner, ou frappaient les bûches, et restaient là, attendant.

Du sang avait éclaboussé les visages de Tol et de son père au masque rouge. Les doigts glissaient sur les poignées et les essuyaient avec des feuilles sèches. Ils ne se reposaient que lorsqu'ils n'avaient plus de chemin libre pour revenir. La plupart d'entre elles sont couvertes de corbeaux venus fouiller les cadavres.

Ils se sont allongés dans une clairière au coucher du soleil, écoutant les pas des animaux encore vivants. Ils voyaient l'éclat terne de leurs yeux, comme s'ils cherchaient à se protéger des hommes mêmes qui les

pourchassaient. Mais la nuit était réservée au repos, et Zor le comprenait toujours.

" Est-ce suffisant, père ? " demanda Tol.

Les voix se frayaient un chemin dans l'obscurité, jusqu'à se balancer parmi les branches, parmi les cendres qui continuaient de tomber comme la neige de la nuit. Le reflet argenté de la fourrure des bêtes se dressait entre elles et la rivière.

-Les voilà, ils nous attendent. "Ils se rendent pour que les jeunes femmes de la ville soient sauvées", a-t-il répondu.

Tol craignait les forces retrouvées de son père. Il essaya de dormir, mais n'y parvint pas. Assis, la tête dans les mains, il observait le sommeil agité du vieil homme. Les poings de Zor, durs comme de la pierre, serraient la poussière.

Il portait son père sur ses épaules, à travers la forêt. J'ai couru presque sans me sentir fatigué, sans différencier ce qui se passait. La partie du corps appartenait à lui ou au vieil homme. Ils étaient à nouveau un homme et un garçon, mais ils ont échangé. Le jeune homme portait le vieil homme comme auparavant le vieil homme avait porté l'autre dans ses bras. Le soleil se couchait sur un horizon indéfini, trop parfait pour être réel. Ce n'est pas à ça que ressemblent les soirées, pensa-t-il, il se passe quelque chose. Et il continua avec sa poitrine agitée et ses épaules moulées au corps fragile qu'il portait, doux comme un sac de plumes.

Deux hommes sortirent du feuillage, des branches ombragées qui cachaient les chasseurs. Chaque arbre était un ennemi au visage sombre de la nuit sans lune, une nuit aveugle comme s'il avait un bandeau sur les yeux d'air. Ils les ont attaqués et ont planté des lances dans le corps du vieil homme. Mais peu importe la force qu'il utilisait, ou les cris, les supplications et les coups qu'il utilisait pour se défendre, il ne pouvait rien faire pour empêcher que son père lui soit enlevé. Le corps du vieil homme était une masse presque liquide, un tissu effiloché mouillé de sang.

Et lui, qui était resté immobile après le combat, assis comme un inutile devant le domaine du monde, regardait les boules de feu tomber du ciel.

"J'ai fait un triste rêve", a déclaré Tol le lendemain matin.

Le vieil homme le regarda.

"Le feu de forêt ?", a-t-il demandé.

Tol hocha la tête.

-Ce sont les dieux qui veulent nous faire peur. N'y pense pas.

Il était encore tôt pour partir. Le vent s'était levé et on entendait le mouvement des feuilles, les cris des oiseaux sur le murmure du ruisseau. Peu de temps après, l’aube les retrouva sur la route.

Par endroits, la végétation était épaisse et il leur était difficile d'y pénétrer. Là où le ruisseau formait une clairière, les cerfs s'étaient réfugiés avec leurs faons. Ils les sacrifiaient aussi, mais les animaux n'avaient pas cherché à fuir, ils relevaient seulement un peu la tête, assez pour les regarder.

"Si ce n'est pas nous, ce seront les charognards", dit Zor en nettoyant sa lance.

Tol l'écoutait comme lorsqu'il était enfant, vénérant ses paroles. Mais vers le coucher du soleil, ils ne trouvèrent que des corps brûlés et un silence pesant, comme si le ciel allait leur tomber dessus. Une odeur de pluie venait de l'est, encore très loin, au-delà du sommet du volcan.

-Sauverons-nous les vierges à temps ?- Demanda Tol.

-Tout dépend du nombre de victimes que veulent les dieux.

-Et qui sait?

-Je ne pense à personne, c'est pour ça que je dois continuer jusqu'à ma mort.

Tol s'arrêta un moment, tandis que son père continuait son chemin. Il regardait les corps éparpillés sur le lierre rampant ou flottant dans les eaux du fleuve. Il imaginait que si ces bêtes n'étaient pas les victimes, les vierges de la ville le seraient. C'est pourquoi il a décidé de continuer, malgré la fatigue et le carnage, qui allaient à l'encontre de tout ce que Zor lui avait appris.

Il ôta les fourrures qui le couvraient. Son corps hirsute, semblable à celui d'un animal voûté, se confondait dans la faible lumière du midi brumeux.

*

Deux nuits s'écoulèrent et Tol se souvint, comme si la vieille sorcière était là, des paroles qu'elle lui avait dites.

Plus vous buvez lentement, plus cela durera longtemps.

Son père l'avait bu à longues gorgées, et l'effet persistait. Mais combien plus encore, c’était ce que j’avais besoin de savoir. En chemin, alors que le vieil homme avançait, Tol s'agenouilla un instant pour prier les dieux.

Du coup j'ai peur de la météo, que les jours de chasse ne suffisent pas à me conformer à l'esprit de la montagne. Les journées ne peuvent être rattrapées ou arrêtées, les animaux finiront par s'épuiser. Il faudra alors chercher une autre forêt, et plus de breuvage, et plus de temps pour satisfaire un désir divin que personne ne pourra assouvir. C'est ma peur, mais mon père ne semble pas réfléchir, il avance dans sa faim de victimes. Peut-être qu'il ne se soucie plus de savoir si vous existez ou non. S’ils sont là, ils feront quelque chose pour les sauver. Sinon, cela ne fait aucune différence de mourir dans la forêt ou sur le bûcher. Les corps finissent par être de la terre et de la chair brûlée.

Il entendit un bruissement de branches et un cri. Zor avait tenté de lancer sa lance une fois de plus et était tombé face contre terre. Tol courut à son aide, mais le vieil homme se releva seul. Son front saignait et il commença à marcher lentement. Ses os s'étaient à nouveau affaiblis. Ses jambes s'affaiblissaient à nouveau, son visage était à nouveau couvert de taches brunes. Il se baissait un peu plus à chaque pas.

"Père", commença Tol, mais le bruit et l'arôme du feu l'interrompirent.

Le ciel était à nouveau habité par la fumée et l'obscurité. Les flammes ne provenaient pas du volcan cette fois, mais de ce côté-ci de la rivière.

Ils nous ont attrapés, les chasseurs de Reynod nous ont attrapés.

Le feu progressait rapidement. Des branches se cassaient et tombaient autour d'eux. Tol aida le vieil homme à se relever et à marcher, mais les jambes de Zor ne pouvaient plus le soutenir et il dut à nouveau le porter sur son dos.

Il regardait partout et n'avait d'autre choix que de rester debout parmi les arbres léchés par les langues de feu. L'odeur d'almeNdros avait envahi toute la forêt et les avait endormis, élevant la mémoire de Tol au-dessus du feu jusqu'à ce qu'il l'emmène dans son enfance.

La fumée le faisait pleurer comme un enfant.

Le regard du vieil homme avait une expression de regret et de renoncement. Parmi le crépitement des branches, Zor dit entendre désormais les cris des vierges sacrificielles.

"Ce sont eux qui crient, mon fils, nous n'avons pas pu les sauver, dit-il faiblement. Le cri des vierges ne peut être confondu avec aucun autre cri."

-Les dieux viennent nous chercher, père.

Cette fois, le vieil homme ne lui répondit pas. Tol le portait, cherchant un chemin libre à travers le feu. Le corps de Zor devint léger, si éthéré et si doux, que c'était comme si son âme le quittait avec une marche imperceptible et découragée vers le sommet. C'est ce que j'avais entendu dire une fois le sorcier, le poids de l'âme est plus grand que le poids du corps.

Puis il le déposa sur une étroite portion de terre ferme. Il s'assit à côté de lui, posa ses mains sur la poitrine de son père pour le sentir respirer et commença à le regarder avec pitié. Il avait vieilli bien plus que son âge réel.

"Je souffre", murmura le vieil homme à voix très basse, avec un gémissement qui ressemblait plus au bruit d'un mort qu'à des pleurs.

Cette voix semblait venir d'ailleurs, alors Tol leva les yeux vers les squelettes des arbres déplacés par quelque chose de différent du feu ou du vent, une sorte de brume incandescente. Les yeux de son père étaient toujours ouverts, mais ils n'étaient plus que l'expression rigide des blessures sur son corps.

Puis les chasseurs sont apparus. Il entendit d’abord le grondement de ses pas sur la terre brûlée. Puis il vit les corps avancer parmi les branches, les visages farouches peints en rouge et jaune, les couleurs de la guerre sur les visages des enfants du soleil.

Tol ne savait pas quoi faire au début, mais le souvenir était proche, dans son esprit confus mais mémorable. Le jour de son initiation dans la forêt s'est présenté d'une manière nette et claire, comme une révélation plus forte que tout le reste de ses croyances et de ses peurs qu'on lui avait enseignées.

L'image pieuse, la belle figure de son père libérant ses enfants de la souffrance, était la seule chose qui avait donné un sens concret à son enfance, quelque chose dont il se souvenait sans hésitation ni peur. Quelque chose que je pourrais raconter étape par étape comme si cela s'était produit quelques jours auparavant. L'acte que Zor avait accompli, le geste de miséricorde et la caresse de mort qu'il avait offert à ces animaux, serait exactement le même que l'acte que Tol était prêt à accomplir. Il souleva donc ce qui restait du tranchant de sa lance brisée et l'enfonça dans le corps de son père.

Des troupeaux de cigognes ont pris leur envol depuis la plage. Les groupes traversèrent la rivière les uns après les autres, jusqu'à se fondre dans l'horizon gris comme leurs plumes.

Zaid a appelé son père, resté sur le rivage avec son grand-père. Le chien ne les quitta pas, et agitant sa queue, il tourna au bord de l'eau, regardant l'enfant s'éloigner d'un air mélancolique.

Derrière eux, l'ombre haute du volcan continuait de les menacer.

Plusieurs fois, il s'était demandé quelles choses ou quels êtres vivaient au plus profond de la terre, et cela sortait maintenant comme un feu par l'embouchure de la montagne. Peu importe combien il regardait son père ou n'importe qui d'autre creuser pendant des jours et des jours, personne n'était jamais arrivé au bout.

Les morts sont là, lui avait dit un jour son grand-père. Ils sont la terre sur laquelle nous marchons. Ils nous soutiennent.

Mais plus bas, il voulait savoir. Le vieil homme ne répondit plus. Son visage était un masque aussi sombre et dur que la même boue qui recouvrait les morts dont il parlait.

-Père!- a crié Zaid avec les bras levés, en sautant sur le cadre fragile du radeau.

" Reste à terre, ou je te jette à l'eau ! " le menaça quelqu'un parmi le groupe de visages méconnaissables autour de lui.

Une masse de cendres, de boue et d’eau s’est formée à la surface du radeau. Zaid était assis dans un espace étroit entre le dos et les pieds des autres. Chaque mouvement commençait à lui paraître inconfortable, frottant son corps rougi par les insectes, même le simple besoin d'uriner lui faisait brûler la peau et ses mains tremblaient de froid.

Puis il a pleuré en pensant à sa famille et à son chien, qu'il ne reverrait peut-être jamais. Son cri était comme celui des femmes. La proximité des

corps et l'odeur fatale, l'arôme de mort qui grandissait autour d'eux, l'excitaient. Il avait presque treize hivers, il était grand et très maigre. Il aimait se considérer comme une tige verte mais incassable lorsque le souvenir du corps fort de son père lui revenait à l'esprit.

Lorsque Tol partait à la chasse, lui et sa mère le suivaient jusqu'au chemin qui menait à la forêt. Zaid était encore trop jeune pour l'accompagner. Très tôt, avant l'aube, tous deux se levaient et marchaient aux côtés de Tol, regrettant de le voir partir seul, la lance sur l'épaule et le pas lent. , légèrement incliné d'un côté. Le soleil commençait à peine à pointer derrière le sentier des conifères, tandis que les cris des rouges-gorges et la brise aux sons nouveaux, frais comme la rosée du matin, l'accompagnaient. Parfois, il avait rêvé qu'il l'accompagnait, en se voyant depuis la porte de la cabane. Comme s'il était un autre enfant, dans une autre époque et dans d'autres circonstances, observant avec admiration son propre dos, fort et large comme celui de son père.

"Quand tu seras aussi grand que ça", lui dit un jour Tol en désignant sa propre poitrine, "tu viendras chasser avec moi."

Et le lendemain après-midi, ils allèrent voir le fabricant de lances, qui avait appris le métier auprès de son père et de son grand-père, que tous en son temps respectaient comme de grands artisans. L'homme commença à leur raconter son dernier voyage. Il avait trouvé d'étranges matériaux résistants à l'usage et aux coups d'armes.

-Les os et les pierres se brisent facilement, mais les lances que j'ai vues pénètrent dans la chair comme si c'était de l'eau ! - Puis il se lamenta avec des mots qu'ils ne comprirent pas, peut-être appris dans les terres qu'il avait visitées, et il détourna le regard. transparence de ses yeux brillants. L'appel de ses plus jeunes enfants résonnait, clair et exigeant, depuis l'intérieur de la cabane. C'était le matin, et les roucoulements de la femme se firent soudain entendre pour les calmer.

Il continua en disant que lorsque le sorceleur eut connaissance de sa découverte, il envoya ses hommes emporter les nouvelles armes.

-Ils m'ont attrapé les bras et ont utilisé mes propres outils pour m'intimider. Ma famille m'a regardé. Mon père, le pauvre vieux, pleurait. Les larmes formaient des sillons sous ses yeux. Ils auraient bien pu être les derniers de sa vie ! J'avais peur pour lui et je leur ai alors dit où j'avais gardé les armes. Ils allèrent les chercher dans la grotte. Le sorceleur est resté à me surveiller pendant que nous attendions dans la cabane. Mais ses yeux étaient pâles comme l'air. Je n'ai pas baissé la tête devant lui. Lorsque nous avons entendu le bruit des armes, il est sorti et a ordonné de les enterrer dans un endroit qu'il choisirait plus tard. Puis il a menacé de me brûler vif si j'insistais dans ma rébellion.

Le visage de l'artisan était devenu à la fois triste et déçu à la fin de son histoire. Ses mains étaient occupées au polissage continu de ses outils. Puis il mit tous ses efforts et toute sa colère dans le silence qui suivit. La poussière tombait et recouvrait ses pieds de poussière. Quelques éclats et écorces ont sauté dans la lumière du matin.

Zaid a continué à jouer avec le chien, lui lançant des petits blocs de bois à récupérer. Les paroles des hommes lui sont venues clairement à l'esprit.

-Je me souviens d'autres fois, Tol, où ton père utilisait les mêmes armes que toi maintenant. Nous n'avons rien appris, mon ami. Là-bas, au-delà de la mer au nord, ou des montagnes au sud, ou de la rivière Droinne, il y a d'autres choses qui pourraient vous émerveiller. Les hommes construisent des villages et des fermes. Il y fait froid ou chaud, mais ils ne manquent jamais de nourriture. Les enfants sont élevés à côté des animaux qui leur donnent du lait et ils n’ont pas besoin d’aller chasser pour se nourrir. Ils travaillent la terre...

Zaid se sentit soudain embarrassé. Ce qu'il entendit l'attira, mais cela représentait une claire désobéissance au pouvoir du sorcier. Il essaya de se distraire à la vue des masses et autres armes entassées dans un coin sombre de la cabane. L'artisan commença à le regarder avec méfiance, puis à Tol, qui lui fit signe de ne pas s'inquiéter.

"Mon fils et moi savons garder des secrets", lui a-t-il dit.

Mais Zaid avait été déconcerté par cette contestation de l'autorité de Reynod.

Ses yeux regardaient la rivière avec inquiétude. La surface s'épaississait à certains endroits. Le dos des hommes se balançait au rythme de l'eau et il se sentait étourdi. Il ferma les paupières et, en les ouvrant, il trouva les seins sales et chauds des femmes, ce qui le troubla encore plus.

L'autre rive restait perdue dans la brume. Peut-être que le courant les entraînait dans la partie la plus large, ou que la rivière avait débordé. Certains disaient qu'il fallait s'éloigner de la montagne et descendre la rivière. D’autres, qui resteraient sûrement bloqués. Mais les autres continuèrent à ramer, et il vit à quel point leurs mains leur faisaient mal sur les éclats de bois.

La rivière était couverte de cendres. Les cadavres gênaient la progression, et ils les poussaient avec les rames. La peau des morts se détachait au toucher. Puis ils coulèrent lentement et les eaux bouillonnèrent autour d'eux.

Les femmes sur le radeau se regardaient tout en continuant à allaiter leurs enfants. Zaid pensa à sa mère. La dernière fois qu'il l'avait vue, ils fuyaient tous les quatre à travers la foule. Jusqu'à ce qu'ils retrouvent le grand-père.

Pourquoi mon père nous a-t-il abandonné pour grand-père ?

Il en voulait au vieux Zor pour la malédiction qu'il leur avait lancée, même si la seule chose dont il était sûr était que le sorceleur l'avait exilé de la ville longtemps auparavant. Et le vieil homme était, D'après ce que Zaid avait jamais vu, rien de plus qu'une silhouette faible qu'un petit vent pouvait faire tomber. Les enfants se sont enfuis de Zaid lorsqu'ils l'ont vu, ou lui ont crié des phrases insultantes lorsqu'ils l'ont trouvé sur les routes. Le nom de grand-père était mêlé de colère et de mépris.

Il a entendu quelqu'un l'appeler.

-Le petit-fils de Zor.

La voix venait de l'amoncellement des visages, mais il lui sembla un instant qu'elle venait aussi de l'eau et des noyés, ou du rivage abandonné, du ciel rouge plein d'esprits. Puis l'homme dont il avait entendu la voix fit de la place parmi les autres et posa une main sur l'épaule de Zaid.

"N'aie pas peur", lui dit-il en lui offrant une couverture. Sa façon de parler était commune, mais il y avait un ton étrange, peut-être feint.

Cependant, Zaid ne pouvait pas y penser grand-chose. Il sentit soudain son corps se détendre. Les poils sur sa peau s'étaient dressés en un frisson alors qu'il sentait la piqûre du tissu sur sa peau irritée. Il s'allongea et ferma les yeux. Ce n'était plus important de savoir qui était à côté de lui, ni si le bateau allait couler ou caler, même le ciel pouvait s'effondrer sur ordre des dieux. Il voulait juste dormir, et quand il le faisait, c'était comme se retrouver à nouveau dans les bras de son père.

Le Sorceleur est arrivé avec la douleur.

Circoncision et douleur.

Son visage n'est ni des yeux ni une bouche. C'est du chagrin, de l'affliction.

Il est dans la clairière où on l'a emmené et la cérémonie commence.

"Ne me fais pas mal à la barbe, mon fils!", lui dit son père.

Il a envie de pleurer. Il sent dans ses mains la rudesse et la solidité de la barbe de Tol.

Le moment de paix avant la tempête, la lividité avant la douleur. Puis le Sorceleur apparaît avec son visage peint de rayures noires, effectuant avec ses bras des gestes rituels aux significations sombres. Il danse au rythme de la musique que les aides jouent dans la forêt, et que Reynod semble diriger de loin, à travers les feuillages, les lumières des lucioles, les bâillements sombres des chouettes et cette impénétrable brume de brouillard et de rosée qui s'installe. après la tombée de la nuit sur la couverture vert foncé.

Tour... tour... tour !

Les tambours sont des voix qui font mal. Maintenant, il le sait définitivement : la douleur vient de l'obscurité, elle vient avec la musique essentielle qui lui donne une forme, à la recherche d'un corps, d'un lieu chaleureux, d'un esprit disposé à l'accueillir. Parce que cela, l’étrange, l’inconnu, le effrayant, a aussi besoin d’un abri.

Le sorceleur enlève lentement sa tunique. Zaid et son père sont également nus. Puis la cérémonie commence sa fin avec la douleur de la coupure. La perte, le pas qui ne peut être arrêté ou repris. Le seul jour au monde dont on ne peut pas revenir.

Tour... tour... tour !

Bouche fermée, pas besoin de crier, pas besoin d'avoir honte. Il faut oublier la douceur des larmes.

Du milieu de cette nuit, entouré de feux de joie en l'honneur de son enfance décédée, de la chaleur des bras et de la poitrine de son père, il se réveille en sursaut en hurlant.

La même chose lui arrivait toujours, même dans son lit et entouré de sa famille. Mais cette fois, il s'est réveillé sous un soleil rouge. Il retrouve la lucidité parmi les inconnus, les visages gonflés et contractés. Il y en avait moins qu'avant. Peut-être que certains étaient tombés dans la rivière pendant qu'il dormait, d'autres avaient peut-être tenté de rejoindre le rivage. Il y avait des restes de nourriture dans les endroits vides.

L'homme qui lui avait parlé se disputait avec un autre homme plus âgé, avec une barbe et de longs cheveux blancs. Les yeux du vieil homme étaient clairs, sa peau était rouge et il avait l'air en colère. Zaid ne comprenait pas le dialecte dans lequel ils parlaient. Le vieil homme le regarda alors par-dessus l'épaule de l'autre.

" Zor le petit-fils du Traître s'est réveillé ! " dit le plus jeune en se retournant. Il souriait, mais Zaid recula. L'autre ne lui prêta pas attention et s'approcha très vite de lui pour le recouvrir à nouveau, comme s'il avait découvert quelque chose dans le corps de l'enfant.

"Cela nous arrive à tous", murmura-t-il à son oreille, en désignant la bosse sous la couverture de Zaid.

Il n'avait pas réalisé que cela lui était arrivé à nouveau lorsqu'il se réveilla. Son sexe était si rigide que parfois il se sentait malade. Il regarda l'autre. Le sourire de l'homme était désagréable. Le visage blanc du vieil homme, avec des traces d'une magnificence antique, était serein, inquiet à la fois, comme un dieu incarné veillant sur eux.

Et au-delà, le ciel gris s'était rempli d'éclairs rouges.

*

À la tombée de la nuit le cinquième jour, il ne restait plus qu'une seule femme à bord. Zaid entendit, au-dessus du bruit opaque de l'eau épaisse, son cri de regret, enfoui dans le silence des torches et des radeaux qui les accompagnaient. Il a vu le mouvement et entendu les gémissements des hommes pendant presque toute la nuit dans l'ombre de la femme allongée, les jambes écartées.

Quand l'aube se leva, elle ne bougeait plus. Une odeur de sang émanait de la blancheur des cuisses. Il avait un bras qui balançait la surface de l'eau. Quelques cris faibles venaient de la côte cachée dans le bRuma, le cri des faucons survolait la rivière.

Les hommes se sont levés et ont jeté le corps de la femme. Le sourd clapotis des eaux troubles s'éteignit rapidement. Il restait cinq hommes, outre le vieil homme et le garçon. Mais tous deux ont survécu, peut-être, grâce à la grâce des autres, car c'est ce qu'il a pensé en voyant les paquets recouverts par le tissu qui enveloppait les bébés.

L'homme lui a parlé.

-Où est ton grand-père ?

-Il est resté avec mon père sur la plage.

-Je l'ai connu, il y a longtemps. Lui et mon père ont chassé ensemble plusieurs fois. Mais ton grand-père l'a trahi un jour en le laissant abandonné dans la forêt, devant la bête qui lui a arraché le pied.

Une nouvelle explosion a été entendue depuis le volcan. Des volées d'oiseaux s'envolaient des arbres et les cris se mêlaient aux voix des hommes en prière. L'homme regarda un moment vers le rivage, puis continua de parler.

-Le vieux Zor a désobéi à la Loi. Il a dépassé son âge et a voulu rester parmi le peuple. Il enlève sa nourriture aux enfants...

"Mon grand-père chasse toujours pour se nourrir", lui a expliqué Zaid.

-Mais ces proies devraient être les nôtres. Il a déshonoré votre famille. Votre père était peut-être le plus respecté pour ses compétences, et maintenant tout le monde le rejette. Les petits-enfants de Zor doivent être nos esclaves. C'est ce que le Grand Sorcier a ordonné.

Peut-être que ses parents, pensa Zaid, en restant séparés, lui avaient épargné, à lui et à son frère, les souffrances de ce mandat. Mais il ne semble y avoir aucune excuse pour plus de tolérance. Comme si la montagne avait ordonné que la famille de Zor soit punie par une explosion.

Le vieil homme écoutait. Ses longs cheveux couvraient la moitié de son visage et la poussière formait une épaisse couche sur ses épaules. Il buvait maintenant une gorgée d'eau dans un récipient qu'il cachait ensuite sous ses jambes. Zaid ne comprenait pas pourquoi les autres ne le demandaient pas.

La nuit, les hommes ouvraient les sacs. Ils les déballèrent soigneusement, comme s'ils faisaient attention à ne pas casser le contenu. Les mouches sortaient par l'ouverture et Zaid voyait les cadavres rétrécis par la chaleur, dégageant une odeur de sang, de sel et de cheveux brûlés. Les hommes les coupaient avec des couteaux et les répartissaient entre eux.

Il serait le prochain, se dit-il.

Mais le volcan parla encore. Ce qui restait du sommet s'était fendu en deux et des rochers tombaient sur les pentes. Les cris du peuple reprirent de nouveau et les pas grandissaient vers le fleuve. Des gens ont commencé à apparaître sur la plage depuis la forêt en feu. Ceux qui atteignaient le rivage essayaient de nager vers les radeaux. Mais ceux qui ramaient les repoussaient avec leurs rames. Le courant les a emportés.

Zaid comprit alors que la mort était une présence susceptible d'être palpable, qu'il aurait même pu faire un geste pour l'appeler, comme un animal domestique. C'était dans l'air sous la forme d'une fumée noire et de cendres blanches, sous la forme de l'ombre des rochers.

Les hommes sur le radeau se sont couchés lorsqu'il n'y a plus eu d'intrus tentant de monter à bord. Peut-être qu'ils pourraient maintenant se reposer. Les gens continuaient de crier depuis la plage, tandis que le volcan brillait à chaque rugissement.

Ce devait être au milieu de la nuit que Zaid découvrit la lueur de la lave descendant vers la rivière. Le craquement des arbres et le fracas des pierres s'intensifièrent jusqu'à devenir un rugissement qui semblait faire tomber le ciel. La terre hurlait comme si les âmes des morts chevauchaient

sur un feu liquide. Il faisait si chaud que les hommes sur le radeau déliraient sans se réveiller. Lorsque le chef se réveilla en sursaut, les autres immédiatement le firent et virent la vague de feu avancer. Ils haletaient à cause de la fumée et de la chaleur, s'accrochant aux bords du radeau. Ils ont ressenti le tremblement et le mouvement des eaux déplacées. La rivière avait commencé à monter, recouverte d'une épaisse masse de poussière jaune, et de la fumée s'élevait de l'eau tandis que la lave inondait le canal. Puis une vague plus haute que les arbres commença à s'approcher d'eux. Certains sont tombés, d'autres sont restés immobiles. Le vieil homme était assis attaché avec une corde, se laissant secouer par le radeau. Il clignait seulement plus que d'habitude, et ses yeux clairs scintillaient comme deux points célestes dans la nuit, deux cieux calmes.

Zaid se couvrit la tête et attendit. Il s'est senti frappé par l'eau, les branches et les corps. Mais la vague les avait soulevés au lieu de les renverser, et elle les balançait comme une feuille. Les rondins traînés la frappèrent contre les rochers, entourés des cadavres renfloués. Puis il ouvrit les yeux tandis que le radeau redescendait et que les vagues se formaient à nouveau, plus basses cette fois. Ils résistèrent attachés au bois, mais le radeau commença à se briser sous les coups.

Ils restèrent à flot pendant le reste de la nuit, jusqu'à ce que la même masse d'eau qui les avait presque coulés auparavant les entraîne vers le courant. de l'aube.

"Le dieu courroucé nous sépare d'un geste de miséricorde", dit l'un des hommes en regardant les branches pointues clouées au plancher du radeau, renforçant la structure et s'élevant des poutres comme des mâts.

Dans le calme liquide de la nuit, tandis que les flammes faisaient disparaître les terres qu'ils laissaient derrière eux, ils jetèrent les cadavres que l'eau avait jetés sur eux.

*

Dans le ciel nuageux, un sale oiseau traversa la rivière. Il sembla les regarder un instant, et il disparut parmi les arbres de la forêt de l'autre rive.

Le nouveau canal traversait une roselière et ils s'étaient échoués sur une plage entourée de falaises. Au loin, en aval, ils aperçurent les feux de joie de ceux qui avaient réussi à s'enfuir.

Ils se sont réveillés tard le matin, le corps endolori. A midi, l'homme ordonna à Zaid :

-Aller chasser.

Mais Zaid ne bougeait pas.

« Allez chasser ! » répéta-t-il.

-Tu ne vas pas m'accompagner ?

-C'est moi qui commande et demande, petit-fils de Zor le Traître.

Puis le garçon se dirigea vers la forêt, avec un pieu émoussé. Il commença à gravir une longue gorge, jusqu'aux premiers arbres de la forêt. Il regardait vers la cime des arbres, il ne pouvait même pas voir le ciel à travers le feuillage. Seule une faible lumière filtrait, des taches blanches traversées par les branches et autres troncs. Le sol était couvert de branches et de troncs. Quelques oiseaux hurlaient à son passage. Il se mit à marcher à pas perdus. Il s'assit pour se reposer dans une clairière, posa son front sur ses mains et réfléchit.

Il partait à la chasse, mais comment le faire sans expérience, se demanda-t-il. Son père n'avait pas pu lui apprendre tout ce qui était nécessaire. Il se souvenait de la fois où Tol lui avait parlé d'aller chasser ensemble.

« Ce sera le jour où tu seras aussi grand que ma poitrine », lui avait-il dit, puis il lui indiqua le sexe de l'enfant.

Pour Zaid, il y aurait deux débuts : la première chasse et la nuit où il rencontrerait la première femme. Mais rien de tout cela n'était arrivé, le volcan était intervenu pour venger le défi de son grand-père.

Le vieil homme est à blâmer.

Les seules choses qu'il a trouvées et qu'il a pu attraper étaient des tortues et des perdrix. Il a trouvé des oiseaux morts et les a également mis dans le sac. N'importe quoi ferait l'affaire, car il n'a pas oublié les enfants sur le radeau. Il revint avec l'idée insistante de fuir.

Mais la désobéissance me lie au peuple. Les ombres se sont fortement unies. Des lignes de bras et d'épaules qui se terminent dans le corps de Reynod, si grands qu'il n'est plus un homme mais un monstre à la figure des dieux.

L'homme a vérifié le sac à son retour. Son visage ne montrait aucune complaisance, mais il ne lui faisait aucun reproche. Ils commencèrent à couper la viande, tandis que le vieil homme restait toujours silencieux.

-Allumez un feu de joie pour effrayer les animaux. Ils ont tellement faim qu'ils vont sortir de la forêt pour nous attaquer.

Zaid ramassa quelques branches et racla une pierre avec une autre pour allumer le feu. Il regarda l'homme avec une fureur mal dissimulée.

"Ces yeux sont ceux de ton grand-père", l'entendit-elle dire, "rebelle et désobéissant". Vous portez tous la même malédiction dans votre sang. Je vais vous raconter l'histoire de mon père, pour que vous compreniez que votre esclavage est raisonnable et pardonné par les dieux. Ils l'appelaient Markus aux Yeux Clairs...

Il lui raconta le moment où il avait été abandonné dans la forêt par Zor. Plusieurs soleils plus tard, ils l'avaient retrouvé en sang et avec un pied transformé en une masse de chair morte couverte de fourmis. Les rapaces avaient formé un cercle autour de lui, attendant qu'il arrête de leur jeter des cailloux et qu'il s'endorme enfin. Lorsque les hommes de la ville vinrent à son secours, une nuée de mouches s'éleva de sa patte vermoulue.

-Mais il a survécu, avec un pied coupé. Et au lieu de laisser mes frères aînés chasser, il a voulu continuer à le faire lui-même et il m'a forcé à l'aider. Alors je suis devenu sa nouvelle jambe. Chaque nuit, je priais les dieux de restaurer la santé de mon père, car je ne voulais pas être le support sur lequel il posait le moignon pour lancer sa lance. La plupart du temps, il échouait et un cri horrible le secouait, et je sentais ce tremblement dans mon dos. J'ai pleuré aussi, parce que je détestais Zor, et je détestais aussi mon père parce qu'il n'était qu'un homme inutile. Mais ce ne sont pas les dieux qui m'ont répondu, mais la sorcière. Elle lui a donné une nouvelle base. Mon père s'est réveillé un matin en marchant fièrement, mais la nuit suivante, sa jambe commençait à se remplir de vers. Il lui donna un pied d'homme mort, et tous les deux ou trois jours une nouvelle jambe renaissait pour se transformer en pourriture peu de temps après. Je me demande encore pourquoi la vieille femme a puni mon père alors que Zor était responsable de tout.

Il soupira profondément, attisa le feu et continua de parler.

-Au début, il s'est coupé. Après un long moment, l'ayant appris en regardant, un jour je lui tristesse, mais c'était un regard plein de beauté. Même les dieux n’ont pas ces yeux.

L'homme s'est frotté les mains devant les flammes. Il faisait presque nuit, les cendres continuaient de tomber comme des flocons de neige sèche.

-C'est moi qui coupais désormais chaque nouveau pied, avec le couteau à os qu'il avait lui-même façonné. Nous ne pouvions pas savoir quand cette malédiction allait s'arrêter. Elle m'a dit qu'elle allait résister, que même la cruauté obstinée de la sorcière ne pourrait pas durer aussi longtemps. Le temps a passé et notre rituel consistant à couper la jambe et à la jeter dans la rivière est devenu une coutume qui ne me dérangeait presque plus. Mais un jour, mon père et moi sommes allés voir le sorceleur. Il lui a donné un couteau et, après l'avoir utilisé deux fois, un matin, aucune nouvelle jambe n'est apparue. Le moignon était sec et inodore, et nous avons tous deux

regretté de ne plus avoir à utiliser le tranchant du couteau. Nous l'avons enterré et ne sommes jamais revenus le chercher. Mais à cette heure de la soirée où il lui coupait la jambe, nous restions silencieux, regardant le feu jusqu'à l'heure d'aller nous coucher.

Pendant un moment, ils ne parlèrent plus. Ils ne se regardèrent pas non plus.

"Où est-il maintenant ?", a demandé Zaid plus tard.

L'autre le regarda d'abord surpris, puis répondit avec indifférence.

-Si tu ne vois pas ce qu'il y a sous tes yeux, ce n'est pas moi qui vais te le dire.

Il pensait qu'il ne comprenait pas. Mais alors qu'il regardait les objets autour de lui, il tomba sur le vieil homme et il sut que c'était Markus. Il ne voulait pas en savoir plus pour cette nuit-là. Penser à sa famille le faisait désormais souffrir. Il regarda l'homme qui avait les yeux rivés vers le ciel, sous le poids noir de la nuit. Zaid le regarda un moment comme s'il pouvait voir la vérité sur son visage, mais la fatigue des derniers jours l'endormit.

*

Quand il s'est réveillé le matin, quelqu'un l'avait retourné face contre terre. Son visage était contre le sol et sa gorge était remplie de terre et de sable. Mais surtout il ressentait une vive douleur qui le blessait. Il croyait qu'il était toujours sous la force du monde onirique, peut-être que l'esprit vengeur de la montagne l'utilisait dans le cadre de sa punition.

Mais il sentit des mains froides le toucher et il cria comme si un pieu lui avait été enfoncé dans les os. C'est ainsi qu'il appelait ce qui lui arrivait. C'est ainsi qu'il considérait les choses, car à l'inverse, le vrai nom était non seulement impossible à accepter, mais aussi à imaginer. Il pensait à son père, à ce que Tol dirait s'il voyait ce qu'ils lui faisaient, et Zaid souffrait de honte, pas seulement de douleur.

Il reconnut l'odeur et le poids qui se balançait derrière elle, le souffle âcre de son halètement et la saleté de sa barbe effleurant son cou. Les pénétrations répétées lui faisaient imaginer son corps comme un vaisseau dans lequel l'autre crachait ses organes. Sa propre poitrine se gonfla sous la présence de l'étranger, et de sa bouche sortit ce qu'il avait mangé la veille. Les cris de l'homme derrière lui se sont alors transformés en gémissements.

Lorsque l'autre s'éloigna enfin, il s'effondra à côté de lui, face vers le haut, la poitrine toujours haletante, ombragé par les nuages du ciel pâle. Il

gémissait toujours avec des reniflements rauques provenant de sa gorge fatiguée. Il transpirait et n'avait pas encore essayé de se couvrir. Il avait l'air satisfait, avec une expression de plénitude et de repos laxiste sur son visage.

Et Zaid savait qu'à partir de ce moment il était devenu une femme comme celle quelques nuits auparavant sur le radeau, un objet de satisfaction. Alors sa lucidité s'éveillait de la brume dans laquelle ses yeux étaient entrés, et ses larmes auraient fait l'envie du fleuve.

l'initiation modifiée a annulé le mérite de la douleur ce n'est pas ce que mon père avait dit qui allait m'arriver ce n'est pas

Les pensées allaient et venaient trop vite, laissant derrière elles une trace de douleur. Le monde tel qu’il le connaissait avait disparu. Et maintenant, il habitait un nouveau corps déchiré. Mais le souvenir restait encore dans l'autre : le corps diaphane de l'enfant qu'il avait été.

L'homme rit. Ses mains bougent sur sa poitrine, ses doigts suivent une musique que lui seul entend. Le rythme qu'il a utilisé sur mon corps ouvrant des sentiers rapides qui n'existaient pas auparavant. Créateur de la nouvelle espèce qui m'habite.

Matrice esclave.

C'est ce qu'il entendait dire, ou du moins il l'imaginait. Mais où aurait-il pu l'imaginer, se dit-il.

Tableau esclave... tableau... tableau...

Répéta la voix autour de lui.

"Matrice esclave..." dit clairement la voix de l'homme cette fois.

Au-delà se trouvait le vieil homme qui avait tout vu et tout entendu sans bouger. Zaid tendit un bras vers lui, mais il ne parvenait pas à se relever, ses jambes lui faisaient mal. Il fut sûr pendant un moment qu'il ne le ferait jamais, qu'il resterait là pour le reste de sa vie, la bouche contre le sol et regardant le monde passer derrière lui.

Matrice esclave.

La voix grave était désormais une litanie qui résonnait dans sa tête, car l'homme s'était endormi. Il se souvenait des quelques lois que son père avait réussi à lui enseignerai demandé : Puis-je le faire ? Il m'a regardé avec compassion et douleur, avec une extrême, lorsqu'elle l'obligeait à les réciter tous les soirs, se préparant à la chasse qu'ils ne feraient jamais ensemble. Il pensait à cette loi qui parlait de l'impuissance des victimes.

Donnez-leur la possibilité de se défendre. Surprenez-les avec ruse, pas avec des pièges.

Le temps a passé et l'homme a continué à dormir. L'attente devint plus désespérée que le souvenir. J'aurais aimé laisser les paroles savantes se perdre avec l'honneur. Ils étaient imprégnés de tant de blancheur qu'il était presque impossible de les reproduire.

Il devait faire quelque chose, son corps le lui demandait. Les choses allaient changer, il fallait se retourner et modifier cette posture. Mais surtout, abolissez la voix de la mémoire. Et il vit de très près le bûcher qu'il avait emporté dans la forêt pour chasser.

Il essaya de bouger, bougeant lentement chacun de ses os lourds et douloureux. Le vieil homme le regardait faire cet effort, sans le trahir.

Zaid attrapa le pieu et se releva lentement. Ses cuisses blessées saignaient et son dos se réveillait lentement. Il fit deux pas vers le corps endormi de l'homme.

"Comment s'appelle-t-il ?", demanda-t-il à voix basse au vieil homme, car il ne voulait pas qu'il se réveille.

Dans les yeux clairs du vieil homme, il découvrit un éclat, une couche transparente de froid.

"Je ne peux pas le dire," répondit-il. -Si je dis son nom, quelque chose me fera me lever et t'arrêtera.

"Alors tais-toi", lui dit Zaid. Sa voix avait déjà le ton d'un homme. Il leva le pieu au-dessus de sa tête. Il regarda le ciel, ses mains tenant l'arme sous la faible lumière des nuages gris. Il ferma les yeux et pensa à son père. Puis il s'arrêta un instant. Puis il marmonna quelque chose que le vieil homme ne comprit pas, et il ne les rouvrit qu'en abaissant le pieu de toute la force dont il était capable, contre la poitrine de l'homme.

Il vit un râle et un spasme dans les yeux ouverts. La grimace statique de la peur. Les mains tremblèrent longtemps et le tremblement diminua lentement. Les poils de son corps se dressaient et ses rougeurs prirent bientôt la teinte de la végétation séchée. Les jambes bougeaient, se défendant du néant, d'un pieu enfoncé dans une autre partie et dans un autre corps, régions à jamais séparées de ce qui avait été autrefois un seul homme.

Zaid était désormais plus sage. Il regarda le vieil homme et il tressaillit involontairement pour la première fois depuis qu'il l'avait rencontré. Puis le vieil homme sortit ses jambes qui avaient été enveloppées sous une couverture pendant tout le voyage, se leva et marcha en traînant une jambe vers son fils.

Puis Zaid sentit s'effondrer le faible espoir que l'histoire de cet homme était un canular et que la culpabilité de son grand-père n'existait pas. Le

corps de Markus, toute sa silhouette faible et impuissante, en montrait la preuve.

Le vieil homme n'avait qu'un pied.

Sulla se retourna une dernière fois, mais Tol et Zaid avaient déjà disparu parmi les autres. Elle regarda à nouveau autour d'elle, pensant au groupe d'enfants dont elle s'était occupée jusque-là, mais dont beaucoup avaient été perdus ou emmenés par leurs parents. Pourquoi, se demandait-elle, devrait-elle se sentir responsable de ceux qui la rejetaient en tant que membre malade du même corps qu'était le peuple. Il était chargé de leur donner de la nourriture, de les empêcher de fuir ou de se perdre sur les routes lors de leur migration. Parfois, elle les allaitait même en même temps qu'elle avait ses propres enfants, ou bien elle leur donnait le lait des chèvres reproductrices, qu'elle devait aussi garder en troupeau, car les autres femmes échapperaient à ce travail si Sylla était avec elles. Mais tout cela lui paraissait désormais un rêve comparé à ce qu'il voyait : des pierres de feu tombant sur des hommes et des femmes. Elle avait envie de la cabane qu'elle et Tol avaient construite dans l'espoir d'y rester pour toujours.

"Quand ce n'est pas la sorcière qui décide, ce sont les dieux", murmura-t-il.

Mais son fils Sigur ne l'avait pas entendue. Cria le garçon en s'accrochant à sa main, courant avec elle et trébuchant. Puis elle le souleva sur ses épaules et un frisson de douleur lui parcourut le dos. Elle ne s'était jamais remise de cette maladie depuis qu'elle avait donné naissance à l'enfant, désormais presque aussi grand que son frère même s'il était plus jeune.

Des gens passaient à côté de lui, certains tombaient et s'accrochaient à ses jambes. Sulla s'est détachée et a continué à courir. Il avait besoin de voir le sorceleur, se dit-il. Tol était membre d'une ancienne famille et elle, sa femme, devait être respectée malgré le malheur que le vieux Zor leur avait causé.

Je ne distinguais plus la rivière entre les gens et la brume de fumée et de cendres. Il dut reposer Sigur à nouveau, mais le garçon trébucha à chaque pas et s'enfonça dans la boue. Ses genoux ont été blessés et son dos a été blessé. C'est alors seulement que son fils s'est mis à pleurer en serrant sa mère dans ses bras. Elle le porta à nouveau et les larmes rafraîchirent la iador, et cette pensée lui fut aussi accueillante que s'il s'était immergé dans un lac.

La route était pleine de cendre. Il y avait des corps aux bras et aux jambes ouverts, comme s'ils se reposaient simplement, avec cette naïveté dont la mort couvre parfois les hommes.

Mais il n'y a aucune innocence chez les morts, lui avait dit son père. En les regardant, on se rend compte qu'ils savent déjà tout, d'où le silence et les yeux fermés. Il sentit sa gorge, sèche et irritée par la fumée, se remplir de sang, et il cracha une salive sombre. L'enfant s'était endormi sur la poitrine, mais il toussait aussi.

"Calme-toi, fils," dit-il à son oreille, tapotant à peine son dos blessé. Il décida de marcher plus lentement pour se reposer et commença à lui raconter la légende d'une région lointaine où le monde était fait d'eau, une étendue sans limites qu'on appelait la mer. Mais bien que le murmure de sa voix ait réussi à le calmer, il s'effondra de fatigue. Les genoux de Sulla tombèrent dans la boue et il se mit à pleurer. Il chercha de l'aide autour de lui.

Un homme gisait immobile. Une femme haletait et il la regardait sans cligner des yeux. Beaucoup de gens passaient par là et lui disaient quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Dans tous leurs regards il y avait un éclat artificiel et trompeur. Comme le reflet de midi sur les yeux ouverts d’un mort.

Personne non plus ne l'a reconnue. Sa peau, autrefois si foncée et bronzée par le soleil, était déchirée et recouverte d'un masque blanc. Elle avait besoin de la protection du sorcier, la tragédie était plus grande que le conflit avec Zor, et elle savait que cela les unirait à nouveau à la ville.

Les corbeaux approchaient et volaient très bas. Quand il levait les yeux, ses yeux se remplissaient de fumée et il devait frotter sans cesse.

-Dehors! " Sortez ! " cria-t-elle en serrant l'enfant, mais les corbeaux ne voulaient pas l'abandonner.

Vers le coucher du soleil, tout était une grande masse grise dans laquelle on apercevait des figures sans contour. Il entendit soudain le bruit de l’eau bouillonnante et se mit à courir. La pluie de poussière devenait moins dense près de la rivière. Il voyait les femmes qui plongeaient, les enfants qui ne pleuraient plus. Mais presque sur le rivage, le corps de Sigur devint imperceptible, et il eut la sensation passagère de porter dans ses bras l'ombre de quelque chose qui avait été autrefois un enfant. Une absence, disait-on, le vide exact du corps.

Mais rien de tout cela n’allait l’inquiéter désormais.

Il a plongé et Sigur s'est réveillé exalté, donnant des coups de pied et pleurant.

Les gens sursautaient et semblaient soulagés, comme si cet après-midi était aussi éternel que l'âme des dieux et l'eau le prolongement de leurs mains pieuses. Mais Sulla, comme la mère de Tol, dont il lui avait raconté à plusieurs reprises les souvenirs, ne faisait pas vraiment confiance aux créateurs.

Leur volonté est malveillante, ils ne feront pas ce que vous demandez et vous ne saurez jamais ce qu'ils veulent, disait-il.

La femme était décédée alors que Tol était encore très jeune, mais grâce à la mémoire de son fils, Sulla avait appris ce qui rendait la famille différente, à laquelle il a décidé de se joindre. Ce trait d'impuissance à croire, qui les faisait douter de tout et de tous, sauf de leur propre famille.

Mais les autres ne la regardaient plus avec une animosité particulière. Personne ne prêtait vraiment attention aux autres. Il y eut d'abord le soulagement caressant de l'eau qui calmait les plaies, ce n'est que plus tard que viendra la lucidité retrouvée. Et entre les clapotis de l'eau et les voix des enfants, avant même de reconnaître sa propre voix qui demandait de l'aide, il aperçut la sorcière sur la plage d'en face.

Les petites vagues léchaient le sable couvert de boue, atteignant les blessés, qui récupéraient l'eau et la déversaient sur leur visage. La silhouette élancée de Reynod se distinguait parmi les autres, grande, aux mouvements sévères, toujours sûr de lui. Les assistants l'accompagnaient pendant qu'il appliquait son onguent curatif sur les malades.

Son image était une consolation, c'était la force que Sylla recherchait, et il lui suffisait de trouver un radeau qui l'emmènerait jusqu'à lui. Un groupe d'hommes les construisait en amont. Il est retourné au rivage et s'y est promené. Les bûches étaient encore chaudes et dégageaient des éclats de charbon de bois lorsque les hommes les fendaient avec leurs haches. Beaucoup se battaient pour monter sur les radeaux, mais elle se glissait entre eux, se frayant un chemin et se battant avec ses coudes. Elle s'assit au milieu d'un groupe de femmes et c'est alors qu'elle reconnut les nœuds qu'elle avait vu Tol faire un jour. En regardant les constructeurs alors qu'elle s'éloignait sur le radeau, elle pensa à son mari. Elle se souvenait des après-midi où Tol construisait des choses pour elle, assis à genoux avec les enfants. L'épaisse barbe brune, le regard sombre fixé sur les planches moulées par ses outils.

Les hommes étaient encore occupés à nouer les malles avec des cordes de cuir ou de roseau tressé. Elle a essayé de reconnaître son mari dans ce groupe, mais c'était impossible. D'autres radeaux à la dérive lui bloquaient la vue, remplis d'enfants et de femmes qui les aimaient.peau de Sulla. Elle ôta sa tunique de lin et resta nue sous le corps de son fils. Il a pensé à l'eauIls ont essayé de les faire taire. Il crut entendre une voix familière venant de l'un d'eux.

-Père!

La voix de Zaid. Sulla leva les yeux, cherchant la source de la voix, mais peut-être, pensa-t-il, l'avait-il seulement imaginé.

Arrivé sur la plage d'en face, il s'est mêlé à la foule qui gémissait et priait en différents groupes le long de la plage. Elle releva les épaules pour

avancer sans crainte, elle avait vu qu'ils la regardaient et la reconnaissaient. Ses longs cheveux noirs et bouclés dansaient sur son dos. Sigur marchait à ses côtés, main dans la main. Elle avait l’air presque arrogante dans sa marche. Les autres femmes commencèrent à murmurer, lui laissant la place au fur et à mesure qu'il s'éloignait.

"C'est la femme de Tol", dirent-ils avec un ricanement aux lèvres, mais ils baissaient ensuite les yeux lorsqu'elle passait à côté d'eux. Cette image de la mère et du fils marchant ensemble et sans s'arrêter, comme si tous deux étaient prêts à les défier même avec leur corps faible, les inquiétait.

Sulla s'arrêta derrière le sorceleur, et devant le silence que tout le monde fit en la voyant, Reynod se retourna. Personne ne pouvait deviner si c'était de la surprise ou de la fureur qui s'exprimait sur son visage. La peinture rituelle était uniforme, un masque de lignes droites qui traversaient le visage du front jusqu'à la bouche, des rayures noires représentant la mort, le dédoublement, la fissure du visage des hommes.

Le visage est l'âme divisée en régions, une région du monde séparée par des rivières transportant l'eau mourante des montagnes jusqu'à la mer sans nom, la masse de ciel liquide qui reçoit les âmes des mourants. Il y a aussi des étoiles que la mer n'atteint jamais, mais les poissons d'argent au clair de lune sont des étoiles précoces vers le néant.

Les paroles prononcées par Reynod au début de chaque rite funéraire étaient pieuses comparées à celles qu'il s'obstinait désormais à proclamer. La voix du volcan semblait l'utiliser comme messager.

"La famille entière de Zor est déterminée à nous détruire et elle ne cesse pas sa rébellion !", a-t-il crié.

Sulla tomba à genoux, effrayée.

"Je viens humblement vous implorer de l'aide, c'est tout", dit-elle en joignant les mains et en les posant sur les pieds du sorceleur.

-L'humilité n'existe pas dans votre sang ni dans vos ancêtres, et elle n'aura jamais de place non plus chez vos descendants ! La rébellion nous a conduit au châtiment des Dieux !

Reynod attrapa le clairon en bois et poussa un son de fureur court et strident. Puis il ouvrit sa tunique, révélant sa poitrine glabre, en sortit un stylet et le plaça sur la tête de Sulla. La luminosité de l'instrument a provoqué une réflexion étendue au-delà de ce que l'on pouvait voir ce soir-là. Un murmure s'éleva de la foule. Les gens connaissaient l’histoire du stylet. Le sorceleur leur avait raconté à plusieurs reprises comment, alors qu'il était très jeune lors de son voyage de purification dans les hautes montagnes du Sud, il avait trouvé ce fragment dans la neige.

J'ai décidé de faire un lit pour me reposer. J'ai creusé le sol et quand j'ai vu des ossements humains, je les ai retirés et je les ai mis de côté. Chacun d’eux m’a emmené un peu plus profondément à chaque fois, jusqu’à ce que la nuit arrive et que d’autres os continuent d’apparaître. Je les ai sentis dans le noir le long de leurs bords, puis je les ai tirés pour les libérer de leur enfermement. Quand l’aube s’est levée, le puits était si profond que je me suis retrouvé submergé au-dessus de ma tête, avec une petite montagne d’os prêts à tomber du bord de la fosse et à m’enterrer. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de continuer à chercher.

Toute la matinée, des os ont continué à émerger, mais j'ai ensuite découvert une lueur aveuglante, une pointe blanche et piquante aussi chaude qu'un poignard dans mes yeux. Quelque chose comme un soleil enfoui dans la montagne. Je me couvrais le visage d'une main, tandis que de l'autre je tâtais la neige et les os, quand soudain quelque chose me coupa la peau. Ma main saignait, mais je m'en fichais à ce moment-là. J'ai réussi à toucher les extrémités de l'objet et j'ai tiré. Puis le stylet brillait dans mes mains, encore plus brillant en plein soleil.

Je l'ai éloigné de mes yeux, essayant de trouver une position où il ne brillerait pas autant. C'est alors que j'ai vu une image rayonnante sur l'un des visages. La seule figure, la seule image possible cohérente avec les voix qui me parlent. L'origine du stylet est la même avec laquelle les dieux ont été fabriqués.

Puis je me suis prosterné dans la neige et j'ai tendu les bras vers le ciel. J'ai commencé à prier en plaçant le stylet sur un rocher. Et les voix m’ont aidé, parce que je savais ce que je devais faire. Je me suis relevé et j'ai escaladé le mur de terre jusqu'au tas d'os. J'y ai enfoncé le stylet et les os se sont brisés plus délicatement qu'avec la hache de pierre ou la masse. Ce sont les doigts des Dieux, me disais-je, ce sont leurs ongles qui coupent la matière avec laquelle sont faits les hommes. C'est l'instrument d'obéissance et de punition.

Tout le monde était alors irrémédiablement sûr que la luminosité allait éclairer à nouveau le jour gris de la catastrophe, et ils se cachèrent les yeux.

Sulla savait qu'une coupure au cuir chevelu signifiait plus queLe signe indubitable des esclaves était la mort. Et son mouvement était une réaction qui n’existait pas chez le soumis, chez l’étroit d’esprit né pour servir les autres. Il retira la tête et un halètement s'éleva autour de lui.

-Oh, vous les rebelles ! "Ils sont punis pour toujours !", dit le sorceleur. Et alors qu'il proclamait une nouvelle fois la malédiction sur la famille de Zor, il regarda Sigur. C'est ce regard qui fit naître quelque chose de plus précis que la peur dans l'esprit de Sulla. Rien de ce qui arrivait n’était important comparé à ces yeux, pas même les traces de souffrance. Ce qui était terrible, c'était la certitude totale, l'horrible pressentiment que

l'enfant était en danger de mort. Il a ramassé son fils et s'est enfui. Elle entendit les pas qui la poursuivaient sur les feuilles et la boue. Même si elle se savait vaincue, elle sentait que le corps du garçon faisait à nouveau partie d'elle.

Mais les hommes étaient plus forts, leurs jambes plus longues et plus rapides, et la distance devenait plus courte. Nul doute qu'ils l'auraient frappée si l'image de la sorcière n'était pas soudainement apparue devant elle. La vieille femme, disaient-ils, était capable de se déplacer dans les airs avec la même aisance que sur terre.

Il était apparu à ses côtés, une main levée vers les chasseurs. Alors un mot noir, avec un son semblable à un crépitement de feu et à un mâchonnement de vers, sortit des lèvres de la vieille femme. Les traces des chasseurs disparurent, ne laissant aucune trace de leur passage sur ces terres.

La sorcière ressemblait à un épouvantail avec un bras levé. Les yeux sombres et leur centre tournaient avec sérénité et sans le souci du temps. L'âge ou la mort n'avaient aucun effet sur son corps.

L'histoire de la sorcière était déjà une légende du vivant des ancêtres de Sylla. Certains ont déclaré l'avoir vu voler au-dessus des nuages de fumée, émerger des feux de joie pour prendre de multiples formes. D'autres l'ont vue se déplacer au-dessus de l'eau et des arbres sur une paire de serpents qui l'ont emmenée jusqu'aux grottes des Montagnes Perdues, où elle habitait.

Personne n'a jamais su d'où il venait ni comment il créait les étranges lumières du ciel nocturne lors des fêtes commémorant les origines de la ville. Dans les grottes, elle et ses apprentis tenaient leurs réunions, des vieilles femmes de plus de cent ans que personne ne voyait jamais arriver ou sortir le long des chemins qu'il fallait traverser pour atteindre les grottes. Peut-être sont-ils descendus du ciel, disaient beaucoup, ou bien ont-ils émergé de la terre, ou encore se sont-ils transformés en animaux.

Elle était grande et comme Sulla ne l'avait jamais vue d'aussi près auparavant, il était étonné par ses vêtements. Une tunique aux couleurs violentes la recouvrait depuis les épaules, cousue avec des tissus déchirés provenant d'autres vêtements encore plus anciens. Parfois, on distinguait sur la robe des personnages qui changeaient de forme en fonction de la lumière ou de la distance à laquelle ils étaient observés. Les cheveux scintillaient du reflet du soleil entre les nuages de poussière, ils étaient gris mais ils brillaient comme de la cendre entre les brasses. La fumée formait une teinte opaque sur sa peau, qui brillait pourtant pleine de taches rouges. Il était parfois jeune, et extrêmement vieux quelques temps plus tard ; c'était les deux à la fois, ni à d'autres moments.

Sulla s'agenouilla pour s'incliner pour lui embrasser les pieds. Sigur pleurait et toussait.

" Ne vois-tu pas que ton fils a besoin de toi ? " dit la vieille femme.

Sulla craignit sa colère et s'essuya les yeux, s'assit sur un rocher et roucoula après l'enfant. Ni le murmure du vent ni le bruit des hommes n'atteignaient désormais la forêt solitaire dans laquelle ils s'étaient réfugiés.

-Je me souviens quand la mère de Tol est venue me voir, il y a longtemps... - commença à raconter la sorcière, son visage avait pris une expression plus douce- ... inquiète de l'élection du chef de tribu à laquelle Zor allait participer participer. Elle avait le sentiment qu'elle n'avait jamais osé en parler à son mari. Elle pensait que les grands remords d’une personne très proche feraient échouer ses hommes. Une chose vague, voyez-vous, mais peut-être allait-elle être révélée à cette occasion. S'il vous plaît, connaissant Wise One, j'ai besoin de savoir, m'a-t-il supplié. J'ai posé une main sur son front, et la réponse était là, entre mes doigts, une silhouette qui se formait également dans les nuages. Mais je suis sûr qu'il ne m'a jamais compris.

Sylla la regarda avec des yeux implorants, et la vieille femme comprit la question qu'il voulait lui poser.

-Je ne sais pas, ne demande même pas. Où ils se trouvent, je n'ai pas le devoir de le savoir, à moins qu'ils ne demandent mon aide. Votre mari était avec moi à la recherche d'une concoction pour son père. Tous deux sont nés pour renouveler leur peuple. Le même que votre fils Sigur, le plus jeune, mais l'héritier choisi. C'est la seule chose que je peux vous dire.

Puis une ombre assombrit son visage et une phrase de silence lui ferma la bouche. La sorcière ressemblait à une pierre posée sur une autre pierre. Peut-être qu'il n'était même pas là, pensa Sulla, sinon ses paroles auraient été prononcées. Elle pensait avoir rêvé, mais elle savaitJ'étais réveillé. Puis il s'est allongé sur des buissons, avec son fils sur sa poitrine.

Où fuir... comment le protéger du sacrifice ?

La désobéissance est une fleur qui naît parmi les plantes, les corps de ma famille.

La vieille femme se leva et lui prit la main. Ils marchèrent ensemble pour quitter la forêt, ils ne trouvèrent personne aux alentours.

-Tu vas dormir. Quand tu te réveilleras, je te montrerai le chemin.

Sigur était de nouveau allongé à côté de sa mère. Les insectes commencèrent à voleter sur les blessures du garçon. Elle les fit fuir, mais le mouvement de sa main devint maladroit, puis faible, à mesure que ses paupières commençaient à se fermer, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'endormir.

Les fourmis grimpaient sur leurs corps.

La sorcière préparait l'autel et remuait la terre avec ses pieds. Il entra de nouveau dans la forêt et revint en traînant d'une main les carcasses de douze cerfs. Il ramassa les branches vertes des jeunes arbres et les plaça sur les animaux.

Au fond de la forêt, en son centre, c'était le silence. La vieille femme regarda là et le feu s'alluma à côté d'elle. L'odeur des branches fraîches s'ajoutait à l'arôme des cadavres. Os et chair brûlés. Crépitements de branches et de squelettes. L'odeur se mêlait aux feuilles comme un ordre à obéir sans résistance.

Le langage des corps et leur nouvelle vie sont issus du feu. L'essence des morts vivait dans la fumée renouvelée.

Sulla s'est réveillée étouffée par la fumée. Il vit le feu de joie animé par la vieille femme avec des mouvements rapides de ses longs doigts maigres et blancs. Les flammes dévorèrent leur nourriture, sans aller au-delà de ce que la vieille femme leur avait ordonné de faire.

Le feu peut-il parler ? Le feu tue-t-il et crée-t-il, ou sont-ils les voix de ceux qui ont tué ?

Et les voix lui parlaient maintenant avec les lèvres de la vieille femme, la main tendue vers Sylla et un doigt pointé vers son fils Sigur.

-Vous devez enterrer votre fils pour le sauver.

La voix était maintenant devenue claire et dure comme une pierre frappant le front de Sulla.

-Enterrer?

- Enterrez-le pour qu'ils ne le découvrent pas.

-Tuer mon fils ?

-Je n'ai pas dit ce mot ! N'ose pas me mettre des mots dans la bouche !

Le crépitement du feu de camp devint plus intense. La fumée et l'odeur l'étouffaient. Il couvrit la bouche de Sigur, mais les yeux du garçon étaient rouges.

-Comment vais-je faire ?

-Votre problème. Il n'y a pas beaucoup de temps. Vous allez partir à la recherche de la région des Arbres à Oeil Mort.

-Où?

-Il faudra réfléchir. Vous me mettez en colère avec vos questions. Je pensais parler à une femme digne des hommes de ta famille. C'est votre bien, le seul élément qui vous rachètera, car vos enfants ne vous appartiennent plus.

Et tout disparut, avec le feu, la fumée et l'odeur.

Encore un silence après le dernier mot. Il ne restait même pas d'empreintes de pas sur le sol, seulement le souvenir que quelque chose s'était passé à cet endroit. Le bruit de la rivière, le murmure de la foule et le tonnerre du volcan renaissaient. Même l'odeur de la lave et des vents chauds réapparaissait d'un lointain exil du temps.

Devant lui se trouvaient la forêt et la zone inconnue vers laquelle il devait emmener Sigur.

*

Trois jours plus tard, il arriva dans une forêt de conifères aux branches étrangement tordues. Sulla avait l'impression que les arbres la surveillaient en cet après-midi sombre au centre de la forêt. Sigur s'accrochait toujours à sa main, grelottant de froid et fatigué, ses paupières se fermaient mais il se laissait emporter par sa mère, trébuchant sur les branches ou les racines qui dépassaient du sol.

Ils trouvèrent des animaux morts avec des blessures ouvertes ou des lambeaux de chair qui s'étaient détachés lorsque les lances étaient retirées. Certains bébés renards hurlaient, léchant parfois le corps de la femelle morte. Sigur s'arrêta pour les regarder, Sulla crut voir de la pitié dans les yeux de son fils.

-Ton père t'apprendra qu'il ne faut pas tuer les femelles avec des bébés.

C'était l'héritage du chasseur hérité de ses ancêtres, dont le plus proche était le grand-père Zor, autrefois l'homme le plus respecté de la ville. Et avec ce souvenir frais et clair de cette lointaine journée ensoleillée qui lui revenait maintenant à l'esprit, il raconta à Sigur l'époque où il avait suivi Tol et le vieux Zor.

-J'étais fiancée à ton père depuis peu de temps. Lui et ton grand-père m'ont permis de les accompagner jusqu'à l'entrée de la forêt pour m'occuper des provisions. Ils entrèrent et disparurent dans l'obscurité avec le dernier chant des oiseaux en fin d'après-midi. Les loups étaient toujours silencieux. Je savais qu'ils hurleraient plus tard, au crépuscule. J'étais tellement attiré par la forêt que je n'ai pas pu résister à l'idée de les suivre même si cela m'était interdit. Mais j'avais déjà fait la même chose avec mon père une fois, c'est pourquoi j'ai suivi ses traces.

« J'ai vu les ombres des corps se déplacer entre les branches, les toucher mais presque sans faire de bruit. Ils écartaient les buissons d'un bras et tenaient la lance de l'autre. Ils marchèrent le long des rives du ruisseau et burent, puis s'arrêtèrent. A midi, ils allèrent se reposer à l'ombre des arbres. Tol a cueilli des fraises et les a partagées avec son père. Les barbes étaient teintes de taches violettes.

« Ils n'ont pas dit un seul mot jusqu'à ce qu'ils reprennent leur chemin. Ses mouvements étaient lents, ses bras et ses jambes ne se touchaient même pas ni le reste de son corps. C'étaient comme de grandes fleurs rustiques glissant à travers la forêt, épousant sa forme, s'accrochant à elle comme des amants entrant en son centre.

«Mais alors que j'essayais de les surveiller, j'ai trébuché sur un rocher caché parmi les feuilles mortes et je me suis cogné le pied. Je ne pus retenir le gémissement que j'essayais en vain de retenir entre mes lèvres. Ils m'ont entendu et se sont retournés. J'ai dû m'enfuir avant qu'ils ne me voient, mais pendant que je courais, j'ai pensé à leurs regards anxieux lorsqu'ils se retournaient. Leurs barbes épaisses, l'une grise et l'autre jeune, leurs lèvres humides et leurs narines dilatées, reniflant l'odeur de la proie.

« Ils m'ont poursuivi avec leurs lances levées et courant comme des cerfs agiles. Deux corps humains différenciés uniquement par les signes du temps. J'ai entendu le grondement de ses pas sur l'herbe rampante.

« J'ai suivi sur toute la longueur le seul chemin que j'ai trouvé libre, les tiges et les feuilles épineuses me faisaient mal. Je savais que je serais puni s'ils découvraient mon audace, et Tol me rejetterait sûrement aussi. Même ma peau m'a trahi, car elle a la couleur d'un animal sombre se faufilant à travers un feuillage vert clair. Je suis tombé au sol et j'ai commencé à ramper jusqu'au ruisseau pour me mouiller et me débarrasser de l'odorat du vieux Zor. Je ne me suis même pas approché avant de sentir leurs ombres derrière moi.

« J'étais perdu, et si je ne criais pas, ma vie disparaîtrait aussi à cause des blessures que mon propre amant allait me infliger. Ils m'ont entouré, à quelques pas des fougères où je voulais me cacher. J'ai vu la lance de Tol séparer les branches et je n'ai eu d'autre choix que de crier. Les oiseaux s'enfuyaient en groupes des arbres, les branches tremblaient et le battement de leurs ailes s'estompait, s'éloignant lentement.

"Mais mes pleurs ont continué, même longtemps après que la lance s'est arrêtée non loin de ma poitrine."

Sigur l'avait observée pendant qu'elle parlait. Puis ses yeux se perdirent dans le sommeil, et elle lui parla à nouveau pour l'empêcher de s'endormir. Mais elle avait l’impression qu’ils la surveillaient toujours depuis les côtés du chemin arboré. Petites lumières semblables à la luminosité des yeux. Les habitants de la forêt étaient morts. Peut-être était-

ce le reflet du clair de lune dans les yeux ouverts de ceux qui avaient péri en fuyant.

"Maman!", dit Sigur.

Le garçon est tombé au sol et a refusé de continuer. Sulla le portait sur ses épaules, se demandant où pouvait se trouver la région des Arbres aux Oeil Morts. La sorcière lui avait assuré qu'à son arrivée, il le sentirait. Mais plus ils mettaient de temps, plus les chasseurs de sorceleurs se rapprochaient. Il regarda ses jambes, elles étaient fines comme celles d'un cerf, mais fortes. Ses cuisses transmettaient cette force à son dos et le corps du garçon pendait à son cou comme un collier d'os.

Il traversait des ruisseaux, escaladait des rochers et se baignait dans des cascades. Elle a fait des marques sur l'écorce des troncs, mais elles n'étaient pas pour elle, peut-être qu'elles seraient utiles à Sigur plus tard, s'il survivait. La troisième nuit après être entré dans cette forêt, il s'est arrêté dans une zone où les arbres formaient un large cercle. Il n’y avait pas d’herbe au milieu, juste de la terre sèche. Cela la rendait nerveuse de se rapprocher. Si c'était un autel dédié à un dieu, elle devait savoir à qui elle allait donner son fils.

Elle restait à l'écart du centre, l'entourant, se cachant entre les troncs séparés les uns des autres par une distance si exacte qu'elle semblait délibérée. Les arbres ont attiré son attention. Ils n'étaient pas grands comme ceux que j'avais vus jusque-là dans cette forêt, mais avec des couronnes rondes et feuillues, avec de larges feuilles comme des palmiers ouverts. Il ne pouvait pas distinguer la couleur dans la pénombre, mais ils semblaient rouges et se brisaient au toucher. Le clair de lune vacillait de multiples yeux parmi les feuilles. Alors il sut qu'il avait atteint l'endroit désigné par la sorcière, et il prit Sigur par la main.

Lorsqu’ils furent à l’intérieur de la clairière, ils se préparèrent à attendre. Le temps a passé et le silence a montré que c'était juste une nuit ordinaire, juste une autre nuit. Tout ce qu'il avait vécu lui semblait à ce moment-là un rêve dénué de sens : l'explosion de la montagne, la disgrâce de sa famille, la persécution de son fils. Dans le calme de ce lieu vivait le dernier vestige de paix, un espace où le temps avait pitié des hommes. Le chant des grillons, l’appel des hiboux ressemblaient à des chants de réconciliation. Les chauves-souris touchaient le visage de Sulla avec l'odeur de cheveux et de rosée portée par la brise nocturne.

Mais ensuite, la terre sur laquelle ils se trouvaient commença à couler. C'était une terre sèche mais trop molle, semblable au sable, et la même chose s'est produite en Californiedonne la place là où ils se sont arrêtés.

-C'est ce que la Sorcière voulait me dire ! - Cria-t-elle avec enthousiasme, tandis que le garçon la regardait, surpris. - La seule façon de se cacher dans la forêt !

Lorsque les poursuivants arrivaient, elle leur montrait la tombe montrant ce qu'elle avait pu faire pour le libérer de leurs mains. Il expliqua à Sigur ce qu'ils allaient faire, mais le garçon voulait dormir, rien de plus, et cette fatigue était la bonne alliée. Il dormirait jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger.

Sulla commença à creuser. L'espace dont elle avait besoin n'était pas grand, et lorsqu'elle vit la petite tombe à ses pieds, elle fut secouée par une peur qu'elle savait devoir être réprimée. Elle faisait confiance à la sorcière autant que les femmes de sa famille l'avaient toujours fait, comme la mère de Tol l'avait cru avec une force qui n'avait d'équivalent que sa méfiance à l'égard des dieux.

Il posa Sigur sur le fond, le garçon dormait déjà. Puis il attacha plusieurs tiges vertes ensemble, formant un cylindre creux, et mit l'instrument dans la bouche de son fils. Puis il l'embrassa sur le front.

Je l'embrasse et je m'étonne de sa beauté, d'avoir été le créateur dont je dois maintenant enterrer. Je l'embrasse encore, je le regarde encore et encore.

Je ferai comme si je l'avais tué. Mais je doute. Je me dis que je n'y arrive pas, abandonne. Je ne saurai jamais si je l'ai réellement sauvé.

Je sais que le temps continue de passer contre moi.

Je ne le reverrai plus.

Il remit la terre à sa place, sur le corps de Sigur, qui respirait harmonieusement. Il veillait à ce que les branches qui lui apportaient de l'air restaient fermes au-dessus du niveau du sol.

Quand il vit que tout était prêt, il s'allongea à côté d'elle et s'endormit. Mais ses oreilles ne se reposèrent pas. Le chant des tambours sacrificiels se rapprochait.

C'était déjà l'aube. Les pas résonnaient fort, toute la forêt répétait les coups. Sylla vit le feuillage trembler et les chasseurs apparurent. Leurs visages peints en noir étaient comme des taches, des restes de la nuit, des champignons qui poussaient entre les feuilles et les flétrissaient. Ils coururent vers elle et la soulevèrent par les bras. Ils pressèrent la pointe de leurs lances contre le corps de Sulla et demandèrent Sigur. Elle haussa les épaules. Ils l'ont attachée à une bûche et l'ont fouettée, tandis que d'autres cherchaient l'enfant dans les environs. Puis ils l'ont laissée partir et l'ont posée face contre terre, deux d'entre eux se sont mis sur son dos.

Sulla pouvait à peine respirer à présent. Il vit des pas courir à travers les arbres, cherchant derrière les buissons, entre les branches. Les chasseurs juraient, mais elle avait cessé de souffrir, elle savait désormais

que Sigur valait bien plus qu'une bataille gagnée pour eux. L'enfant était le futur incarné.

-Où est-elle ?! - Ils ont demandé à nouveau et ils l'ont plaquée au sol.

Sylla les sentit la pénétrer, l'une après l'autre, et le tour se répéta jusqu'à ce que les hommes soient fatigués.

Je ne devrais pas me plaindre. Je retirerai le poison de son sang et assumerai la responsabilité de mes fautes et des siennes. Je porterai le poids de leurs corps dans mon ventre. Je les ferai naître de nouveau. Je serai ta mère et tu n'auras pas à m'excuser. Ils seront de la chair et feront partie de mes os, je leur donnerai la permission de les briser. Et ils pleureront, me blessant en larmes, et je les reprendrai dans mes bras. Entre lamentations et cris, ils suceront mon sang blanchâtre, mon lait rougi. À moi pour toujours, honorant le seul qu'ils ne peuvent pas blesser. Celui avec le corps qui se tient entre eux, l'enfant géant parmi les enfants hommes. Mon fils Sigur, qui malgré moi survivra.

Les tambours lointains continuaient à prononcer des paroles aux rythmes durs et pitoyables. Lorsqu'ils la relevèrent, elle vit que les corps nus des hommes avaient des cercles noirs, ils formaient maintenant un cercle qui se dissolvait devant elle. J'avais l'impression de marcher sur l'eau et non sur terre, je survolais des eaux noires qui s'étendaient en cercles concentriques. Puis il vit le ciel blanc de l'aube, et sur son dos la poussière et les feuilles épineuses. Mais elle ne pouvait pas voir les lances enterrées avec les pointes vers le haut sur lesquelles ils l'avaient placée. Elle n'a pas crié parce qu'elle ne ressentait rien. Mais les hommes crièrent de triomphe en commençant à la traîner par-dessus les bords. Le corps de Sylla était traversé de profondes rayures de chair morte, marquées comme une terre labourée, un champ sur le point d'être semé.

Ils l'emportèrent en portant les bras levés, exposant son corps à la chaleur du soleil qui séchait le sang, tandis que les mouches le recouvraient. Les chasseurs et leurs proies se perdaient dans le brouillard de l'aube.

*

Une tête est sortie de terre ce matin. Comme un rocher confondu parmi le lierre, avec des yeux comme des larves blanches cachées dans les mottes de boue. Il avait vu cette femme si semblable à sa mère, qui pleurait parmi les hommes. Les corps s'entrelaçaient comme des loups, tremblant autour d'elle et la frappant.

Son esprit grandissait trop vite, emporté par une colère qui ne lui laissait même pas le temps de jurer, ou de pleurer, ou de se tordre de haine, d'impuissance. La seule chose dont il était certain, la seule idée d'avoir assez de force pour vaincre cette autre chose dont il voulait se débarrasser, c'était que la terre l'emprisonnait. C'était un fait simple qu'il pourrait peut-être résoudre, sans désespoir ni bouleversements, avec des souvenirs récents.

Alors j'attends. Le soleil s'était levé et brillait sur lui. Il mâchait les tiges vertes qu'il avait trouvées sur ses lèvres à son réveil. La sève lui rafraîchissait la gorge.

A midi, une jeune fille apparut en courant vers lui, sortant de la brume qui avait assombri les contours des arbres. Elle le regarda un instant et commença à fouiller. Il la vit se débattre et haleter d'épuisement. Ses ongles étaient meurtris et ses mains et sa poitrine étaient sales de terre. Mais elle souriait.

Sigur se retrouva libéré et la jeune fille le regarda. Elle était mince, d'une beauté délicate. Puis il secoua la saleté de ses mains et se mit à rire très fort. Il avait remarqué qu'il était recouvert d'une drôle de coquille de boue séchée et en riait. Et pendant qu'il se frottait la peau, il lui demanda d'où il venait. La jeune fille répondit seulement en levant les épaules.

"Je m'appelle Sigur", dit-il, et il voulait également connaître son nom.

"Tous, et aucun", répondit-il, sans lui laisser le temps d'autre chose que d'entendre dans sa voix désormais mature et presque vieille, tous les noms possibles. Sans lui permettre autre chose que de la voir disparaître transformée en experte connaisseuse des sorts qui gouvernent le monde.

Et changeant encore une fois d'apparence, elle s'envola au-dessus des arbres sous la forme d'un grand oiseau noir.

Il marcha le long de la plage boueuse de la rivière. L'épaisse tunique recouvrait son corps fort, même si la peau montrait l'altération de l'âge sous les cheveux clairsemés, doux comme ceux d'un enfant. Ses partisans traînaient derrière et en toute sécurité à côté de la silhouette protectrice, marchant à genoux tout en embrassant la couverture traînée sur la terre et les morts.

" Priez pour nous, Grande Voix des Dieux ! " dirent-ils. Beaucoup d’autres pleuraient et montraient du doigt les oiseaux qui survolaient les cadavres.

" Silence ! " ordonna-t-il. Mais peu importe à quel point ils lui obéissaient, les visages des blessés ne pouvaient s'empêcher de paraître désolés.

"Nous allons mourir!", répétaient les femmes dans un chœur liquide de mots et de larmes. Les cris s'entendaient même depuis les abris les plus éloignés et s'élevaient vers le ciel comme une brume rejetée par la pluie.

Dans sa main gauche se trouvait le sac en cuir contenant la pommade noire pour soigner les blessés. Il dit une prière à voix basse et les gens se calmèrent pour se joindre à la prière, les paupières baissées et les mains jointes. C'est ainsi qu'il leur avait appris à prier, après bien des efforts et

des punitions, pour qu'ils oublient les danses frénétiques qui faisaient partie de leurs rites.

Reynod n'était pas son vrai nom. Pas celui que son père lui avait laissé et que le peuple qu'il dirigeait désormais avait transformé en un rudiment de l'original. Mais il était né de nouveau en arrivant dans cette région de Droinne, et il méritait aussi un nouveau nom, sinon totalement différent, du moins différent de celui qui lui rappelait son père. Il devait l'oublier pour toujours. Il était depuis longtemps la Grande Sorcière qui guérissait les malades et parlait avec les dieux. Et personne n'avait jamais remis en question sa sagesse jusqu'à ce que Zor soit défié parmi les hommes pour l'accuser de mentir au peuple avec de faux dieux.

Le chasseur avait élevé la voix parmi la congrégation assistant à la cérémonie de midi. Sa grande silhouette dominait les têtes des autres. Des cheveux longs et bouclés, foncés comme de la mauvaise herbe par une nuit d'automne. La voix rauque et forte, et ces yeux marrons qui l'accusaient comme personne n'avait jamais osé le faire auparavant.

« Des sacrifices ! » avait crié Zor. -Jusqu'à quand!

Mais ce n'étaient pas ses mots qui le dérangeaient, mais le ton caché qu'elle utilisait en les prononçant, comme un message qu'elle envoyait à lui seul, car lui seul pouvait le comprendre. Reynod était alors sûr que la menace était toujours latente depuis ce jour où tous deux avaient assisté ensemble aux rites d'initiation.

Reynod se couvrit le visage avec ses bras, exprimant ainsi que le silence que cette voix avait provoqué parmi les autres le blessait.

-Quel blasphème !

Les assistants se regardèrent, ils ne savaient que faire face à une telle audace de la part d'un homme si respecté dans la ville. Puis l’un d’eux a saisi une lance et a couru vers Zor, tandis que la foule commençait également à se précipiter. se jette sur lui.

" Non ! " cria Reynod en levant les bras. Sur son visage, il y avait maintenant une expression de tolérance sous la peinture verte et noire, les lignes qui divisaient son visage aux formes multiples. "Nous ne lui ferons pas de mal." Lui et sa famille seront désormais esclaves s’ils veulent rester sous notre protection. C'est la seule chose que me permet la bonté des dieux. Je suis un esprit généreux mais incompris.

Puis il descendit de l'autel, le regard assombri par un chagrin que lui seul semblait capable de consoler, entouré de ses sujets qui confirmaient leur fidélité. Il leva les yeux alors qu'il s'éloignait dans la foule autour de lui et vit Zor seul, debout au milieu du champ sacrificiel. La terre était dure et durcie, sans herbe, sous les pieds de quelqu'un qui avait été son ami.

Les oiseaux insistaient pour continuer à voler au-dessus des cadavres, têtus comme cette mort qui semblait venir naviguer sur un radeau traversant la rivière.

Sa silhouette noire, le masque gris qui cache les yeux vides. Il est là, regardant depuis le radeau, et il a un enfant accroché à sa main. Elle saute à l'eau avec l'enfant et atteint la plage.

Le ciel avait pris la couleur des plumes des corbeaux, qui volaient bas malgré les cris et les pierres qu'on leur lançait, malgré les feux de joie dont la fumée était censée les éloigner. Reynod se protégeait avec ses mains contre le reflet qui venait de la surface de la rivière. Il se retourna et continua son travail. Il ne voulait pas la regarder dans les yeux. Les mains du peuple qui s'accrochaient à lui pour obtenir la bénédiction lui apportaient la sécurité.

Et puis il sentit l'appel d'une main dure et froide dans son dos.

Quand il osait regarder, Sulla était là.

"Je viens vous demander de l'aide, Grand Maître", dit-il. C'était cette voix, tout comme celle qu'il imaginait que la silhouette morte sur le radeau aurait, également semblable aux voix divines qui coulaient continuellement comme l'eau et le feu du volcan. Lorsqu'il la regarda dans les yeux, il vit l'autre, habitant cette femme pour espionner le monde depuis ce côté invisible du vaste spectre de la réalité.

Mais derrière elle, quelqu'un l'observait. Un homme du village, les vêtements défaits et le visage déformé par les brûlures. Et même s'il était évident qu'il était mort, deux mots se formèrent sur les lèvres de l'homme : la victime.

Puis il souleva une couronne d'algues sur la plage et la plaça sur la tête de Sigur.

Puis le mort se recoucha sur le sable.

Alors Reynod ferma les yeux, hocha la tête et sut que les dieux n'avaient pas besoin de vieux sang, mais de chair nouvelle dont la valeur ne résidait pas dans son poids, mais dans son potentiel. Parce que le fardeau de l’avenir est toujours plus lourd que l’ampleur du passé.

Presque sans se rendre compte que ses mains tremblaient, il toucha le stylet sous sa tunique, attaché à son corps par une ceinture de cuir. Il sortit la petite arme devant laquelle son peuple se prosternait toujours, car c'était un cadeau des dieux à son fils préféré.

Mais Sylla s'était déjà éloigné, sans lui laisser le temps non seulement de la rattraper, mais même d'ordonner son arrestation. Emmenant son fils avec elle, elle s'était enfuie aussi agilement qu'un cerf, sautant de ses

longues pattes par-dessus les rochers et s'enfonçant dans la boue comme dans la neige.

Il passa le reste de la journée à prier et à guérir, tandis que la sphère pâle mourut vers la fin de l'après-midi, cachée derrière les pluies de cendres. Un murmure d'étonnement le fit se retourner. Confus dans la poussière, il reconnut Tol portant son père sur ses épaules. Il le vit s'approcher d'un pas lent, laisser le vieillard sur le sable et s'asseoir pour se reposer.

Le vieux Zor avait le même âge que lui, mais il vieillissait. Toutes ces années pendant lesquelles il a maintenu la malédiction sur sa caste ont semblé le détruire plus que la culpabilité de la désobéissance. Car qu'avait-il été d'autre que d'insister pour rester en ville alors qu'il aurait dû partir en emmenant sa famille avec lui. Plutôt que de devoir les surveiller constamment comme des insectes qu'on ne peut pas tuer, j'aurais préféré les voir partir. Parce que qui dans cette famille ne connaîtrait pas la vérité sur Reynod, même s'il voyait la menace dans les yeux des enfants. Zor était resté comme une épine dans la paume de sa main, et il ne lui restait plus qu'à s'en débarrasser. Mais il avait trop attendu. Il ne pouvait plus y mettre fin simplement par la mort. Un homme ayant les ancêtres du chasseur n'était pas facilement éliminé ou réduit au silence. Maintenant, Zor était enfin mortellement blessé, et l'anxiété d'une issue rapide augmentait dans son âme.

Les voix lointaines et éthérées des dieux lui avaient parlé de l'explosion de ses rêves, de l'agitation qui grandissait au fond du volcan, de la multitude d'âmes qui reprenaient des forces. Les esprits sous le commandement du dieu de la montagne.

Le feu du monde est sur le point de commencer... les dieux parlent par la bouche des morts... les mains saignent... les rochers brûlent et le ciel est caché... le feu dévore za, la terre tremble... le liquide coule et s'épaissit... il monte... les âmes se mettent en colère et explosent... ce sont elles qui démoliront le ciel et couleront la terre pour toujours... et ils continueront à trembler autour des hommes... jusqu'à ce que le dernier pousse le dernier cri d'angoisse... et que le dernier fils des femmes meure de douleur...

Reynod s'accroupit sur le corps d'un malade, mais regardait Tol de temps en temps. Le fils a demandé de l'aide aux autres, dont beaucoup avaient grandi et chassé avec lui. Bien qu'ils les tenaient par les bras, de sorte que leurs yeux ne pouvaient pas être cachés même derrière des barbes sales ou du sang séché, ils le regardaient froidement. Par la suite, il le vit rester un moment à contempler l'endroit où se trouvaient Reynod et ses partisans. Mais il voulait éviter les réprimandes et les sermons qu'il était obligé de donner chaque fois qu'un membre de cette famille croisait son chemin.

Le malade était mort et avait fait les premiers pas cérémoniels pour confier l'esprit aux dieux. Un mouvement des paumes ouvertes vers le haut et les doigts écartés, pour que la fluidité de l'âme puisse passer entre eux et faire le saut vers le ciel. Les sujets l'observaient en silence et l'imitaient.

Mais la montagne lui parlait encore. La voix énorme et multiple résonna dans sa tête et il se boucha les oreilles avec ses mains. Puis elle s'estompa peu à peu, jusqu'à devenir celle d'un seul homme. Il regarda le cadavre et entendit sa voix. Il approcha son oreille de sa bouche. Un peu plus tard, il leva la main et dit :

-Voici les traîtres !

Les gens regardèrent Tol et le reconnurent, mais ils s'éloignèrent comme un malade dont ils craignaient d'être infectés. Un murmure se faisait entendre de bouche à bouche, et il était plus important que la douleur des blessures. Ce fut un événement essentiel dans l'histoire de son peuple, un combat d'honneurs qui l'élevait au-dessus de la tragédie.

Tol s'est approché de Reynod et a prié pour son père, les mains sur la poitrine et la tête baissée. Les cendres s'étaient accumulées dans leurs cheveux et l'ombre d'une volée de corbeaux passa rapidement sur eux deux.

Reynod eut alors des pensées de présages funestes. Il porta ses mains à son visage, par-dessus les lignes noires qui divisaient son esprit en deux parties.

Si vous saviez ce qui vous attend, le destin que je n'ose pas prononcer. Si, même en sachant tout cela, je voulais alors vous parler de l'ombre et de la douleur de mon esprit, des régions insondables d'attente aride, de soif et de faim, d'épines et de poussière qu'on me réserve. Des lieux construits pour moi, avec mon ombre et ma taille, avec les mesures de l'esprit qui m'habite et m'abandonne, honteux d'être appelé comme je suis, et incapable de l'éviter, m'adorant. Vous devez me le dire, si même en sachant cela, vous n'échangeriez pas vos futurs cadeaux contre un peu de mes douleurs éternelles, une petite partie de mon chagrin, une légère piqûre de mes épines. Vous devez me croire, un peu de douleur enrichira votre âme.

Il recherche la complicité des dieux en levant les bras au ciel et proclame les raisons bien connues de l'exil et la nécessité immédiate du sacrifice humain.

-L'Esprit de la Montagne doit être calmé de quelque manière que ce soit. Votre père est la cause de sa fureur.

Il vit l'expression amère de Tol. Le désespoir sur le visage d’un homme fort mais fatigué. Un regard fugacement larmoyant, même s'il ne pouvait pas être sûr qu'il y ait des larmes dans ses yeux. Il éprouvait une curieuse

fierté envers ce jeune homme qui, malgré tout, honorait et restait fidèle à son père.

Tol était revenu auprès de son père, suivi des yeux du peuple. Je le laisserais partir pour que ses plaies le tuent. Reynod avait un autre corps à offrir au volcan. Puis il les vit s'éloigner à nouveau le long de la plage, jusqu'à se perdre de vue dans la fumée. Les gémissements des blessés attirèrent une nouvelle fois l'attention du sorceleur.

*

Avant la naissance de Tol, Zor et Reynod s'asseyaient au bord d'un ruisseau après la chasse, pour manger les prunes des arbres le long du chemin. Ils regardaient le ciel entre les arbres, allongés sur l'herbe. Les nuages passaient, et ils étaient taciturnes, absorbés dans leurs pensées, comme si les cadavres de la proie à côté d'eux leur faisaient penser à la vie.

"J'enseignerai à mon fils les lois de la chasse dès son plus jeune âge, pour qu'il ne puisse pas les oublier", a déclaré Zor, les coudes posés au sol, et attentif au bruit de l'eau et au passage des une bête.

Mais le visage de Reynod s'assombrit lorsqu'il l'entendit. Pour lui, la rivière parlait avec des cris, les arbres avec des cris entre les feuilles, les oiseaux avec des chants et des paroles de douleur. Parce qu'il entendait les voix des dieux jour et nuit. Puis il regardait Zor avec son esprit plein de ces bruits inquiétants qui l'avaient forcé à toujours rester isolé de ce qu'il pensait autrefois attendre et mériter, la vie simple et la progéniture désirée.

Chaque été, la commune se préparait à vingt-cinq jours de célébrations autour des épreuves d'aptitude. mais cad En dix ans, les fêtes devaient également choisir la famille qui occuperait le rang le plus élevé de la ville pendant dix hivers, et pour cela les chefs de famille s'étaient entraînés durant l'été précédent à se battre entre eux. Mais cette fois c'était une occasion particulière, Reynod avait décidé d'avancer le concours avant la date limite, et ne se demandait pas s'il devait des explications à ses gens.

Les femmes allumaient les feux très tôt le premier matin de l'été et elles devaient les maintenir ainsi pour cuisiner ce que leurs hommes porteraient sur leur dos après la chasse nocturne. Une lumière orange émergeait à peine au-dessus des sapins lorsqu'ils arrivèrent, les ombres des hommes sortirent du brouillard et lâchent leurs proies. Ils se sont ensuite distribué les couteaux et ont commencé à les saigner et à les massacrer, tandis que les hommes allaient au ruisseau et se déshabillaient

pour nettoyer le sang, car il n'y avait rien à dire ni à s'expliquer. Ils avaient vu leurs parents faire de même, et eux-mêmes faisaient la même chose depuis qu'ils étaient partis chasser pour la première fois.

Chaque matin, après avoir chassé comme l'exige la loi, ils rejoignaient l'entourage qui entourait le sorceleur et les concurrents pour parcourir les terres où ils s'étaient installés deux hivers auparavant, recrutant d'éventuels candidats pour les épreuves.

C'était le sorceleur qui se chargeait du choix final, mais chacun regardait ce que les autres avaient chassé et la façon dont les femmes cuisinaient les proies. Non seulement l'odeur et le goût des bêtes comptaient pour le choix, mais aussi la manière dont le feu avait été préparé, la forme des braises et l'harmonie des coupes posées sur les flammes.

Pendant deux nuits, les concurrents se sont affrontés. Cette fois, les femmes n’ont pas été autorisées à accéder au site des combats. Les hommes se battaient sans armes parmi les arbres, avec pour seule force leurs bras et leurs jambes. Le matin, les corps des perdants étaient abandonnés au bord d'un ruisseau, où leurs femmes allaient les chercher.

Mais après le troisième croissant depuis le début de l'été, devant le feu dans lequel treize faons étaient sacrifiés, le sorceleur annonçait les noms des finalistes.

-J'ai choisi, sur le conseil des Dieux, Zor, fils naturel des terres de Droinne, et Markus, fidèle descendant de ceux venus du Nord.

Le lendemain matin, Zor dit au revoir à sa femme et à son fils, qui marchait encore à peine, et s'embrouille au milieu de la colonne d'hommes venus le chercher. Lorsqu'ils arrivaient dans la forêt, les artisans de la ville peignaient les figures cérémonielles sur leurs visages. Pendant près de la moitié de la matinée, ils ont dessiné sur le visage du chasseur de petites silhouettes humaines pas plus grandes que la taille d'un doigt. C'étaient les formes de leurs ancêtres, ceux qui avaient participé à cette compétition depuis que les plus anciens s'en souvenaient. Ils ont peint le reste du corps avec des cercles rouges reliés entre eux, représentant la succession des différentes compétitions au fil du temps. Ils l'habillèrent ensuite d'un pagne en peau de renard et lui enroulèrent des cordes de cuir autour des cuisses pour tenir leurs armes.

Ils lui présentèrent des poignards, des lances et des haches enveloppées dans de grandes feuilles vertes parmi lesquelles il pouvait choisir. Il ouvrit les pages que d'autres tenaient et choisit. Puis ils lui firent chemin vers l'endroit où se trouvait le sorceleur, et ceux qui l'avaient servi et ceux qui attendaient qu'il soit prêt se mirent à la poursuite de Zor.

Il parvenait à peine à distinguer son concurrent parmi les hommes qui formaient des groupes fermés autour de chaque candidat. Un chant

monotone que le sorceleur menait avec sa trompette depuis la tête de la caravane, éclipsa les festivités et fit paraître cette élection la plus solennelle et transcendante à laquelle ils avaient jamais assisté.

Parmi les arbres, le long des sentiers couverts de fleurs bleues qui menaient aux Montagnes Perdues, les concurrents et le sorceleur continuaient seuls. Les autres s'arrêtèrent alors qu'ils traversaient les premières rangées de rondins, les regardant s'éloigner alors qu'ils s'enfonçaient plus profondément dans le fourré.

Le soleil était déjà haut et illuminait les pentes des montagnes, lointaines mais déjà perceptibles. Les restes de la nuit encore cachés dans les sous-bois s'effaçaient à mesure qu'ils avançaient au rythme d'une hache et heurtaient les bateaux contre les branches. Les animaux se cachaient dans leurs grottes, les cailles les surveillaient depuis leurs terriers. Les serpents se cachaient parmi le lierre rampant. Certains troncs étaient marqués des signes d'autres compétitions similaires, et les cicatrices étaient devenues des nœuds difformes.

Ils marchèrent presque toute la journée, jusqu'à atteindre une clairière.

-Markus- ordonna le sorceleur.- Votre tâche sera d'abattre des arbres pour fermer cet endroit comme refuge.

"Zor", dit-il en désignant l'arbre le plus haut. "Votre tâche sera de grimper jusqu'à la branche La lumière du soleil pénétrait en rayons faibles à travers le feuillage haut et épais. Le reflet sur les feuilles donnait une couleur ocre aux visages des hommes, notamment sur la peau blanche de Markus. Sa physionomie particulière le faisait rougir facilement au soleil. Il avait les cils et les sourcils blancs. Yeux clairs. Presque aucune couleur sur toute sa peau, et un silence rarement rompu entre ses lèvres. Mais il était fort, il l'avait démontré longtemps en chassant sa famille de quatre fils. Chaque jour, il transportait de lourdes proies à travers les allées de chênes, toujours accompagné de ses enfants. On le voyait chaque nuit en route vers les siens, avec les torches illuminant sa tête blanche et le cadavre d'une proie sur ses épaules. Les deux plus jeunes enfants l'accompagnaient, tandis que plusieurs chiens suivaient la trace de sang.

C'était toujours honorable pour Zor de rivaliser avec cet homme. Ils avaient chassé ensemble à une époque où Reynod n'était plus leur ami, voué à devenir le chef spirituel du village. Si Zor a déjà pensé à quelqu'un d'autre pour remplacer Reynod comme compagnon, c'est lorsqu'il a vu Markus et son muet marcher le long des sentiers boueux entre les arbres sombres, comme une parcelle de neige dans le vert estival de la forêt. Il n'a pas fallu longtemps pour que cette confiance se confirme lorsqu'ils ont commencé à chasser ensemble, mais l'apparence réservée de Markus est toujours restée une barrière impénétrable.

Zor commença à grimper lorsqu'il entendit la hache de Markus toucher les arbres. Il savait qu'il était plus doué pour courir que pour grimper, mais

à mesure qu'il grimpait, les oiseaux se mirent à voler parmi les feuilles mortes. Et juste au moment où il était presque au sommet, sa mémoire persistait à se souvenir de ce rêve qu'il avait fait la nuit précédente, après avoir prié dans la forêt, dans le silence sombre et chaud de l'été qui le remplissait toujours de calme. Lorsqu'il s'est ensuite endormi à côté de sa femme, d'étranges êtres en noir l'ont poursuivi.

semblable à un animal, je pense. Ils leur ressemblent, des petits rats noirs qui fouillent dans les bûches

Ils se faufilent entre les feuilles, la lune illumine leur pelage. Ils se glissent entre les racines qui sortent de terre et les mangent. Ils grimpent sur les troncs, les épluchent jusqu'à ce qu'ils se transforment en tristes squelettes

Tremblement de terre. Ce sont des arbres qui tombent creux comme des coquilles d'œufs. Capable de m'écraser. L'un s'appuie sur l'autre et ils tombent en chaîne. Son grondement soulève la terre et les feuilles, détruisant les buissons. Je m'échappe vers la sortie de la forêt, vers ma cabane au bord de la rivière. Je vois ma femme, qui me regarde avec ses mains couvrant ses lèvres, et une expression si étrange dans ses yeux que je ressens la peur la plus terrible de toute ma vie. Je vois ses larmes, le froid qui parcourt son corps comme si elle avait un serpent sous ses vêtements.

vient me chercher

Non! Je lui crie, parce que je sens les bûches qui continuent de prendre du retard,

elle s'approche. Un arbre commence à tomber, pour la retrouver, comme un amant. Ils sont très proches les uns des autres. Je ne peux plus la sauver. J'envie cet arbre qui la touche

mais ce n'est pas l'arbre, mais une forme de mort. Et les Dieux, là-haut, veillent. Je les entends rire. Il est curieux de voir comment un rire si beau, si fort et résistant à l'épreuve du temps, a aussi cette part de cruauté.

Une fureur grandit en moi, je sais, lentement

Je ferai comme si je n'avais pas été témoin d'un tel massacre. Je ferai comme si je croyais toujours en eux

Même si ce n'était rien de plus que cela, la manifestation inoffensive d'une humeur anxieuse, il savait que s'il le disait à sa femme, elle irait demander à la sorcière et il lui faudrait reporter le concours pour enfin la voir calme. C'était impossible maintenant. Reynod avait décidé de commencer les fêtes avant que le froid de l'hiver qui approchait ne les empêche de partir, mais il savait que tout cela avait à voir avec l'interruption de Markus lors de la dernière cérémonie et ce qu'il avait

murmuré à l'oreille du sorceleur. Quelques jours plus tard, Reynod avait annoncé l'avance des fêtes.

-Si vous ne le souhaitez pas encore, Markus gagnera pour votre démission.

Ce n'était pas juste que ce soit ainsi, surtout sachant la froideur avec laquelle il l'avait traité quelques temps auparavant. Il a donc dû accepter.

L'écorce était résineuse et ses pieds étaient glissants. Dans la partie inférieure, il avait fait attention aux serpents en recherchant les rayures d'écailles vertes et en les brisant avec la hache. Lorsqu'il a réussi à atteindre le sommet, il a sorti la tête et s'est protégé le visage du soleil. La canopée de feuilles qui formait le toit de la forêt s'étendait à perte de vue. Les sommets des montagnes s'élevaient haut à l'ouest, et une ligne d'eau brillait comme un serpent au loin. Il sentait qu'à cet instant il était loin du monde des chasseurs, contemplant les troupeaux qui prenaient leur envol et remuaient la poussière qui dansait sous les rayons du soleil, de faibles lignes de lumière qui descendaient comme des cordes suspendues du ciel jusqu'à la forêt. sol.

J'ai entendu un arbre tomberla plus haute et d'y ramener vivant le dernier oiseau que vous y trouverez."

La sous la force de Markus. Les oiseaux continuaient de fuir et traversaient la silhouette du soleil. Le battement devint un vent qui tourbillonnait sans cesse dans les oreilles de Zor. De la poussière, des feuilles et une odeur âcre de plumes.

Il posa ses pieds sur l'écorce et trouva plusieurs nids vides sur une branche faible. Il tendit une main tout en se tenant de l'autre. J'entendais l'appel des petits dans les nids. Et il était déjà en train de les toucher lorsqu'il sentit les coups de hache de Markus au fond du coffre. Le nid s'est détaché et il l'a vu tomber. Les bébés étaient de petits points noirs qui frappaient les branches jusqu'à disparaître dans le fourré.

Lui-même avait vu la marque que Reynod avait faite avec son stylet sur l'écorce du seul arbre que Markus ne devait pas toucher. Mais lorsqu'il réalisa le piège, il comprit qu'il était trop tard et que les coups n'allaient pas s'arrêter.

-Maudits soient tes enfants pour toujours, Markus !

Il commença à descendre, mais il savait que le temps ne serait jamais suffisant. L'arbre commençait à céder rapidement. Markus était fort et sa malle était faite de bois tendre. Il chercha les branches des arbres voisins, mais elles étaient lointaines et fragiles. Il serra le tronc principal avec ses bras et ses jambes, mais dut ensuite se détacher et s'accrocher à une branche solide.

L'arbre se penchait, craquait et heurtait ses branches avec les arbres voisins. Pendant un moment, il resta accroché l'un sur l'autre jusqu'à ce que le poids le fasse à nouveau se détacher. Et à mesure que le sang coulait, il quittait le corps de Zor, il était placé au-dessus de lui comme dans un sac attaché à son cou, gardant son âme jusqu'alors consacrée aux dieux. Les prières éparpillées dans un tourbillon de feuilles et le fond vertigineux de prières inachevées.

Je prie après si longtemps

Je regarde les dieux, leurs visages imaginés par mes rêves. Un visage spécial pour chacune, selon mes idées de beauté, et je n'ai pas vu grand-chose dans ma vie : la lumière de l'aube le jour de mon initiation, le visage de ma femme, et guère plus que ça. Tous les dieux ont le doux sourire d'une femme sur leurs corps lumineux de l'aube.

imaginé. Et c'est à eux que je prie. Ma propre pensée.

parce que ce qui n'est pas cru s'effondre dans sa propre mort. La magie s'estompe dans sa courte durée

Les prières, que sont-elles sinon des paroles perdues. Mon esprit sera également perdu.

Les feuilles lui éclaboussaient le visage comme des cils provenant des vagues d'une rivière turbulente dans le ciel, il voyait les nuages courir les uns après les autres en rond, et les branches le frappaient et le marquaient de rayures vertes qui devenaient ensuite rouges, puis blanches comme les os. , puis noire comme la saleté accumulée sur un cadavre.

Des mondes sont passés par lui après d'autres mondes, identiques parce que dans chacun d'eux il y avait le même visage. Un visage formé de sable. Des yeux grands et ouverts, une bouche aux lèvres fines et des dents comme des nuages.

Le visage paisible de son fils Tol, qui l'attend.

Juste ce matin-là qui semblait maintenant aussi loin que le début du monde, elle lui avait dit au revoir avec un baiser serein et endormi, tenu dans les bras de sa mère. Le garçon avait essayé de rester éveillé pour le regarder partir, mais il s'était finalement rendormi. Le rêve qui protégeait les enfants de la douleur. Mais la main paresseuse de Tol se réveilla une fois de plus et il caressa la barbe de son père avec un sourire qu'il n'oublierait jamais, peu importe le nombre de mondes horribles venus s'emparer de son esprit.

Il s'éloignait.

Sa femme et son fils étaient perdus dans la végétation qu'il leur avait laissée. La terre qu'il a conquise pour eux, ainsi que le droit de l'adorer et de la servir, de l'utiliser comme le ferait un animal. Pour y établir leur

fertilité. Et les arbres et le bois avec lesquels il avait construit sa cabane le renvoyèrent également ce matin-là.

Il pensait à l'enfant, et la sueur des années inachevées se formait dans les plis de son front, et à la fin, quand la vie semblait avoir été suspendue ou coincée dans une mer de sang qui n'arrivait pas à s'écouler de son corps , il sentait qu'il était toujours, il n'arrêtait pas de tourner, et sa tête essayait de se mettre au bon endroit. Il essayait de laisser les yeux fermés, mais chaque fois qu'il les ouvrait, des milliers de feuilles vertes passaient devant lui, et tout, même sa mémoire, était vert.

Puis tout s'est arrêté et il s'est retrouvé en sécurité dans les feuilles. Il avait bien fait, dira-t-on plus tard, de ne pas s'accrocher au tronc principal ni de résister à son poids, mais de le suivre comme une autre branche. Il toucha ses jambes et les sentit comme deux masses lourdes et insensibles. Le vent continuait à faire tomber le reste des feuilles sur lui, mais il pouvait à peine les sentir. Un engourdissement chaleureux dominait le reste de son corps. Mais il était toujours en vie. Ce qui ne l'étonna pas complètement, et il décida de rester immobile sur le feuillage, à côté des nids brisés des oiseaux morts.

*

Allongée à côté de lui, elle remarqua le perte sur le visage inquiet de son mari. Le clair de lune pénétrait à travers les fissures de la cabane. Il entendit les hiboux venant du centre de la forêt. Il ne put s'empêcher de ressentir un frisson.

" Qu'est-ce qui ne va pas, femme ? " demanda Zor. Mais elle avait honte d'avoir peur.

« Rien », répondit-il, et désormais il ne cessera de se reprocher de le déranger.

Il repensa à la visite qu'il avait faite la veille à la sorcière, il se souvint de ces images que la vieille femme lui avait placées sur le front. Il pouvait les sentir encore gravés dans sa peau, clairs, et pourtant cachés à sa compréhension maladroite.

Des arbres de toutes sortes, des plantes que je n'avais jamais vues auparavant ni même imaginées pouvoir exister. Des feuilles d'une infinité de tailles et des fleurs d'autant de couleurs. Des cimes où vivaient les oiseaux, venait un murmure, non de chants, mais du vent qui pousse parmi les arbres avant la tempête. Mais cette fois, il n'y avait pas une brise fraîche avec une odeur de sève, mais un étrange parfum de cadavres : des corps d'oiseaux pendaient aux branches. Et ces corps enveloppés de lames de silex émettaient un bruit de tonnerre. Tous les oiseaux avaient péri,

mais ils chantaient toujours et représentaient le tremblement croissant et douloureux dont se plaignait la terre.

La respiration laborieuse de son fils Tol lui parvenait d'un coin.

Que ferai-je, seul avec l'enfant, si quelque chose arrive à Zor ?

Les hiboux lui disaient quelque chose, mais soudain ils se turent. La lune était grande cette nuit-là, bien qu’incomplète. Il n'avait pas besoin de se lever et de regarder dehors pour savoir, les hiboux auraient continué leur discours funéraire s'il y avait eu la pleine lune. Son mari a fait un mouvement brusque pendant qu'elle dormait, lui frappant la jambe.

"Zor," murmura-t-elle à son oreille, le secouant doucement par les épaules pour le réveiller.

Il ouvrit les yeux, la regarda un instant et l'embrassa dans le cou.

-Ce ne sont que des rêves, femme - il se frotta le visage et médita un instant, la vision perdue - Si jamais les cauchemars deviennent réalité, je détesterai les dieux pour toujours.

Elle le fit taire, se couvrant la bouche d'une main, effrayée par ces mots. Mais il avait refermé les paupières, et elle n'osait plus le déranger.

*

Ils le cherchèrent longtemps parmi les troncs tombés, sous le soleil qui brillait sans obstacle au-dessus de leurs têtes.

"Il ne peut pas être en vie", a déclaré Markus.

"Ne le dis pas avant de l'avoir vu, je le connais depuis longtemps", répondit Reynod.

-Mais personne n'est immortel.

-Certains sont même contre leur gré- Reynod pensa à leurs voix et visions.

-La seule immortalité dont je suis sûr... -dit Markus. -...c'est celui que mes enfants me donnent, mais je ne pense pas que vous le compreniez.-Et pendant qu'il parlait, regardant le chemin qu'ils parcouraient, il lançait des regards furtifs de côté à Reynod. Le sorceleur commença à le frapper, mais s'arrêta, se souvenant de l'avertissement de Markus.

Avec cette même inquiétude impatiente, il l'avait interrompu un jour lors de la cérémonie sacrificielle de chaque saison, où chèvres et béliers étaient immolés aux dieux. Il arriva en poussant à genoux les pénitents qui

priaient, et remontant à l'autel il s'approcha de lui pour le tenir par le bras, comme s'il était son vassal. Un murmure d'étonnement s'éleva de la foule, mais Markus ignora les gardes qui tentaient de le séparer du sorceleur. Reynod leur fit signe de ne pas intervenir. Puis il entendit ce que Markus avait à dire, une phrase courte et exacte de ressentiment.

Il pouvait encore sentir l'haleine aigre de Markus souffler sur son visage, l'odeur du rappel qui accompagnait l'avertissement, puis, inévitablement, la révélation. Un jour viendrait où ce qui avait été promis, auparavant si éthéré et lointain, devrait se réaliser s'il ne voulait pas être retiré non seulement de sa position, mais aussi de sa vie s'il le faisait savoir aux gens.

Il s'était libéré des mains de Markus, avait giflé les plats et les peaux ensanglantées et avait annoncé :

-Quand deux jours s'écouleront à partir de ce soir, les tests pour l'élection du nouveau patron commenceront ! Nous consacrerons les rites au dieu Soleil !

Il fit retentir le cor à plumes avec des sons courts, saccadés et solennels. Une musique qui semblait percuter le manteau tendu de la terre. Les hommes criaient, excités, à cette avant-première des fêtes, et les femmes se rassemblaient pour organiser les préparatifs.

Reynod restait pensif en regardant le bélier traîné par les porteurs vers la ville, en signe de la cérémonie interrompue. Il regarda la traînée de sang qu'elle laissait, un chemin rouge indifférent au ciel jaunâtre du soir, à la forêt de hêtres et aux rochers abrupts à travers lesquels la bête avait dû sauter bien auparavant. Dans la vallée et les collines environnantes, les gens s'étaient rassemblés autour des feux de camp, et la fumée s'élevait comme une prière grise de contentement et de bien-être. Le culte du dieu Soleil était un rite qu'il n'aimait pas, mais il n'aimait pas Il avait voulu pousser trop loin les vieilles traditions de la ville. En pensant aux efforts qu'il avait fallu pour faire respecter les lois dictées par leurs voix, il réalisa qu'il ne pouvait pas supporter de tout perdre. Il était l'Élu et il ne pouvait pas détruire les plans des dieux, les projets millénaires qui se retrouvaient entre ses mains. Il était vrai qu'il les avait acceptés, mais comme on accepte son propre corps et sa vieillesse.

C'est pourquoi il ferma les yeux et souhaita ardemment être plus petit qu'une fourmi, une chose insignifiante sur laquelle les dieux ne jetteraient pas leur dévolu.

*

Il entendait les pas qui s'approchaient à travers les feuillages, les mots isolés dont il comprenait le sens malgré la distance. Fury déforma les traits de Zor, mais il était incapable de bouger. Il était toujours sur le dos, parmi les feuilles vertes qui tachaient son corps de sève fraîche. Des oiseaux s'étaient perchés sur ses pattes et picoraient le sang séché, sur lequel étaient collés les graines et les fruits des prunes violettes. Le vent tourbillonnait avec une odeur de prunes écrasées. Le soleil tombait en plein dans le cercle ouvert par les arbres tombés.

En entendant la voix de Reynod, il se souvint de ce bon vieux temps où ils étaient tous les deux très jeunes.

Le père de Zor les avait emmenés chasser pour le premier jour d'initiation. Après un après-midi entier passé à tuer et à transporter des proies jusqu'au village, ils ont été ramenés dans la forêt au crépuscule. Ils marchèrent jusqu'à ce que la lune soit haute et arrivèrent à une clairière. Les ombres des hêtres plongeaient l'endroit au-delà du feu de camp dans des brumes grises. Ils virent une vieille femme aux cheveux longs bouger comme si elle dansait, souriant de la manière la plus étrange qu'ils aient jamais vue. Son père leur tapota le dos et leur dit au revoir.

La vieille femme les a ensuite aidés à se laver de la sueur et du sang qui tachaient leur corps et leurs mains. Il fit chauffer de l'eau sur le feu de camp et la versa sur chacun d'eux, soulageant ainsi la douleur de leurs muscles tendus.

"Ils vous attendent", dit-il un peu plus tard.

Ils suivirent le pas pénible de la vieille qui traînait une jambe inutile, le long d'un chemin entouré d'amandiers en fleurs. La lune reflétée dans les fleurs illuminait l’endroit d’une faible lumière blanche. La vieille femme les emmena là où se trouvaient deux femmes près d'un arbre. Et ils virent pour la première fois les femmes d'une caste à laquelle il leur était interdit de rendre visite lorsqu'ils étaient enfants. Ils étaient entretenus par des vieilles femmes au caractère coriace et à la peau bronzée. Ils vivaient séparément et n’étaient pas considérés comme faisant partie de la ville, sauf dans de telles occasions.

Les femmes s'asseyaient au pied de l'arbre, sans les regarder dans les yeux, gardant les yeux baissés, croisaient les jambes et montraient les cheveux de leur sexe. Reynod s'approcha et attrapa l'une des femmes par les bras. Elle retint un bref geste de douleur entre ses lèvres serrées. Puis il lui passa les mains autour du cou. Zor murmura quelque chose, mais Reynod ne voulait pas l'entendre. Il lui dit de se rapprocher et Zor prit l'autre femme. Ils commencèrent à bouger et à se frotter contre eux, les faisant se pencher. Ils posèrent leurs paumes sur l'écorce de l'arbre, pressèrent leur corps contre celui des femmes et les pénétrèrent.

Les respirations sortaient blanches, en rythme, des bouches, dans le froid de la nuit. Certains insectes se posaient sur le dos, et les piqûres

excitaient encore plus leurs désirs. Les femmes n'émettaient ni cris de plaisir ni de douleur, elles ne pouvaient pas parler. Les vieilles femmes se bouchaient les oreilles avec de la cire depuis leur naissance.

Zor s'assit par terre quand il eut fini, mais vit que Reynod était bouleversé et souffrait. Il a frappé la femme, tout en essayant de cacher sa nudité. Lorsqu'il s'approcha de Zor, il dit :

-Je ne peux pas.

Zor pensait avoir compris. Ils quittèrent la clairière et se dirigèrent ensemble vers la ville. Il lui parla de remèdes qu'elle pourrait essayer si elle le demandait à la sorcière. Reynod fit semblant de l'entendre, mais il était absorbé par sa fureur et ils ne parlèrent pas du reste de la nuit.

Il n’en a jamais entendu parler davantage et ils n’en ont plus reparlé. Ils chassaient rarement ensemble. Reynod était toujours triste et silencieux, s'éloignant de Zor avec des réponses dures, d'une supériorité prétentieuse. Plus tard, peut-être l'hiver suivant, il s'était complètement éloigné de lui, comme s'il craignait qu'il ne le trahisse.

Le dévouement avec lequel il s'est consacré plus tard au curé de la ville lui avait fait partiellement oublier cette nuit. Les prières et les cérémonies qu'il enseignait, les rites compliqués, les lois que lui dictaient les voix divines et qu'il prétendait écouter, créèrent un nouvel apogée de l'esprit. L'âme de la ville semblait éteinte depuis longtemps avant l'arrivée de Reynod, et il sauvait désormais l'importance de leurs anciennes croyances. Les plus jeunes étaient excités d'entendre les paroles du sorceleur, les actes magiques qu'il produisait avec ses onguents, et surtout les paroles de punition. Les sacrifices quotidiens créèrent la peur parmi les hommes, mais Reynod adoucit encore une fois la c prière de son peuple avec des histoires qu'il racontait assis sur un rocher à la fin de chaque rite. Des histoires que les dieux lui murmuraient la nuit.

Aux printemps, toutes les trois saisons, les fils ou filles de Reynod naissaient de mères choisies parmi les vierges. Mais la beauté des femmes ne pouvait obtenir que la surface, car il savait que cela ne durerait jamais longtemps. Lorsque les enfants naissaient et étaient remis au sorcier, les mères devaient être sacrifiées.

"Il a conçu avec l'Élu des Dieux", a déclaré Reynod à Zor l'après-midi où la première femme est morte sur le bûcher. C'était la dernière fois que Zor jouissait de sa confiance. -Ils doivent m'être fidèles, et c'est ainsi que je m'en assure.

Je pouvais à peine l'entendre. Un chant commença à s'élever de la part des personnes témoins du sacrifice. La femme n'était plus visible dans les flammes. Le crépitement du feu jouait sur le visage de Reynod. Son visage brillait dans la luminosité du soir, lorsque les cendres du feu de joie étaient

dispersées par le vent nocturne et que les animaux sortaient de la forêt à la recherche des ossements.

Zor sentit la chaleur des flammes sur sa barbe. Il serra le bras de Reynod alors que la femme commençait à se couvrir d'une cape noire. Ses cheveux avaient pris feu.

Reynod le regarda alors avec méfiance, et il vit dans ses yeux ce ressentiment définitif qui ne s'effacerait plus jamais.

*

Pendant plusieurs jours, il appela la sorcière. Il se rendit dans un endroit isolé dans une roselière, sur un promontoire à la végétation luxuriante et aux haies de fleurs jaunes, d'où l'on voyait clairement les étoiles. Il alluma du feu, pria et jeta des sorts qui, il le savait, plaisaient à la vieille femme.

Finalement, elle est apparue.

«Je te priais depuis longtemps», lui reprocha-t-il.

C'était une nuit froide, mais plus que cela, cela le faisait frissonner de voir à quel point les bruits de la forêt s'étaient estompés et même le vent s'était arrêté. La vieille femme le regarda avec colère.

-Même les dieux me répondent immédiatement.

-Tu sais bien d'où viennent ces dieux...- commença-t-elle à dire, mais elle s'arrêta lorsqu'elle vit l'étrange expression sur le visage de Reynod. Il sourit et dit : - C'est vrai que tu ne sais pas d'où ils viennent ?

Reynod ne voulut pas répondre. Il savait qu'elle cherchait à le mettre en colère et à appauvrir ses convictions, à ébranler l'autel des voix qu'il entendait. Il n'avait jamais douté, et il n'allait pas se méfier désormais de quelque chose d'aussi tangible que ces échos ancestraux.

-Ce sont les dieux, et je n'ai pas le droit de les remettre en question, c'est pourquoi je suis obligé de recourir à ta magie.

Il lui parla de son incompétence en matière de procréation, de la difficulté d'accomplir un acte que même le plus simple animal pouvait accomplir efficacement. Le rire de la sorcière résonnait dans la tête de Reynod, et il aurait eu envie de s'enfuir, de tout abandonner et de laisser cette foutue vieille prendre le contrôle du monde, si ce rire avait duré un peu plus longtemps. Mais elle retint son sarcasme pendant un moment et posa ses mains desséchées sur les épaules de Reynod.

"Ce que certains ne peuvent pas faire, d'autres le font à leur place", dit-elle avant de disparaître.

Lorsqu’elle cherchait une solution magique, la sorcière lui proposa à la place une solution terrestre ordinaire. Il éprouvait de la haine pour sa propre impuissance, pour le mal qui l'affligeait, et il maudissait sa vie. Il se déshabilla et courut jusqu'au bord d'une flaque d'eau, où tombait une petite cascade. Il se regardait dans le reflet de l'eau au clair de lune et abhorrait son corps, la chair flasque et les os qui étaient sa personne. Elle serra son sexe avec ses mains, essayant de le forcer à satisfaire ses désirs, mais ne réussit qu'à se faire du mal.

Il ne pouvait rien avoir de plus que cette conformation méprisable. Mais son esprit est resté intact. Plus forte que les autres, sa tête remplaçait les défauts de ses formes. Il s'est agenouillé et a commencé à se frapper la poitrine avec ses poings, les côtés de son dos, son bassin étroit, son sexe inutile, ses jambes faibles. Il se grattait avec ses ongles et se fouettait le dos avec des branches de plantes épineuses. Puis il prit sa tête dans ses mains et la comprima autant qu'il le pouvait, essayant de concentrer toute l'histoire de sa vie, qui était finalement l'expérience du monde, dans sa mémoire. La douleur que son père lui avait infligée en guise de punition lui avait redonné de la force. La douleur crée des choses semblables, tout comme elle engendre les hommes. Les guerres et les morts naissent du ressentiment. Il a pu retrouver l'histoire du monde dans sa propre enfance, ce jour lointain avec son père au bord d'un fleuve qui emportait les victimes de la peste.

Il sut alors ce qu'il devait faire. Mais il ne demanderait pas cette faveur à son ami Zor, mais à un autre.

*

Ils trouvèrent Zor sur le dos et les bras croisés au sol. Les branches formaient des champs de différents niveaux autour de Zor. Son corps occupait un petit espace sans ombre entre les feuilles. Ils sautèrent par-dessus les branches jusqu'à l'atteindre.

"Vivant mais inutile, il ne peut pas bouger", a expliqué Reynod. Zor se contenta de secouer ses doigts et ses orteils. Il leva un peu la tête et les regarda. Il dit quelque chose mais sa bouche était engourdie, pleine de salive, et on pouvait à peine le comprendre. Il a craché à leurs pieds et ils lui ont mis de la terre dans la bouche.

"Le tuer sera très facile", dit Markus. "Je le ferai, comme je fais toujours votre travail..." Lorsqu'il leva la hache sur le cou de Zor, une silhouette apparut derrière lui et le sorceleur poussa un cri.

C'était son image. Son reflet exact, mais avec une peau plus blanche et un sourire qu'il ne se souvenait pas avoir eu. Plusieurs fois, il avait vu cette autre personne faire le contraire de lui. L'éternel malaise qui le faisait douter de toutes ses actions, toujours.

La silhouette se dirigea vers Zor, marchant parmi les perdrix qui l'observaient, émettant leur chant guttural, comme un halètement venant de l'herbe.

Le sourire sembla alors se disperser dans l'air, donnant aux plantes un tremblement silencieux. Les animaux se mirent à courir. Parfois, on ne voyait rien d'autre que le tremblement des branches, mais ensuite on les voyait traverser la clairière au-dessus des troncs et des feuilles qui recouvraient Zor. Tout le monde semblait fuir la menace d'une tempête imminente.

Mais cette fois, ils percevaient l'odeur de l'Autre.

-Non!- cria-t-il, mais il ne s'adressait pas à Markus, qui s'était tourné vers lui, les bras baissés et sans résistance, mais plutôt à l'autre qui marchait vers lui et menaçait de le toucher. Il vit Zor lui voler la hache des mains avec un mouvement typique du passé, des légendes des chasses anciennes racontées à la tombée de la nuit. Même le manche de la hache s'était moulé sur le poing faible du chasseur, et l'arme avait tranché le pied de Markus. Son visage était déchiré par la douleur et il se tordait sur le sol, serrant sa jambe contre son corps.

Mais Reynod remarqua seulement que l'intrus avait disparu, et il se sentit à nouveau libre.

La forêt retrouvait sa placidité sereine habituelle, les bruits communs de la soirée. Mais j'avais peur de le revoir s'il restait. Il ne savait pas comment l'effrayer, ni ce que l'Autre pouvait tramer dans la partie obscure du monde, la zone intangible d'où il venait le tourmenter.

C'est pourquoi il s'est enfui et les a laissés tranquilles.

Zor avait toujours la hache à la main, mais il était de nouveau engourdi. Markus avait mis une branche entre ses dents et la tenait fermement. Le pied ressemblait à un sac de feuilles écrasées contre le sol, une grande tache rouge jonchant le feuillage. Le sang coulait dans la terre, jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin et devienne sombre en séchant.

"Grande poupée blanche, nous pensions que tu étais si honorable..." dit Zor en se lamentant, mais Markus ne faisait pas attention à lui et marmonnait quelque chose avec son visage déformé. Mais Zor n'a jamais su si le sens de ces gémissements entrecoupés était une prière ou une malédiction.

L'odeur du sang était dispersée dans l'air moisi par le calme du crépuscule, un espace de temps inconstant entre la clarté de l'après-midi et la nuit qui commençait à bouger, tranquillement, dans le scintillement des lucioles et les yeux des hiboux. Il voyageait avec la lumière qui se perdait dans la naissance de la noirceur entre les troncs, l'obscurité dure de l'air rafraîchi sur les rives du fleuve. Il nagea avec le courant jusqu'à trouver dans la région les grands félins qui attendaient la nuit comme un ciel bienfaisant, cachés dans l'herbe, accroupis, les paupières à peine ouvertes pour cacher l'éclat de leurs yeux, regardant la lune. et en attendant que cela vienne, effacer les contours avec des ombres et des lignes diffuses, jusqu'à faire du monde un environnement propice à la peur.

L'odeur attirait l'animal à points gris qui s'approchait maintenant d'eux.

Zor avait remarqué l'odeur de sueur provenant de la fourrure un peu plus tôt. Il allait avertir Markus, mais quelque chose l'en empêcha. La faiblesse du corps douloureux, peut-être, la tristesse douloureuse de l'engourdissement, le désir d'achever l'ennemi et de survivre.

Le chat sauvage regarda d'abord Zor, comme pour s'assurer ainsi de son indifférence. Puis à Markus, qui recula maladroitement, posant une main après l'autre sur la terre molle, rampant les yeux fixés sur la bête.

"Ne bouge pas", dit Zor, mais sa voix n'était qu'un murmure.

Ils entendirent des pas sur le lierre. L'animal était un chasseur comme eux. Les griffes s'étendaient et sortaient à travers la fourrure des pattes. Les crocs brillèrent alors qu'il ouvrait la bouche. Les poils épais et marbrés de son dos se dressaient jusqu'à sa queue. Les longues moustaches grises s'étaient resserrées et tremblaient.

Puis il s'est jeté sur Markus et lui a mordu le pied. Markus a crié en essayant de reculer, mais l'animal a enfoncé ses dents plus profondément. Puis il secoua la proie, déchirant les os et la chair encore attachés au reste de la patte. Et il s'enfuit avec des morceaux de viande dans la bouche pour se perdre dans le fourré.

Un filet de sang jaillit de la jambe, formant une masse rouge foncé sur le moignon. Les longs cheveux blancs de Markus mélangés au herbe, mais a perdu connaissance après la douleur.

Zor pensait qu'il pouvait encore entendre les pas du chat et le craquement des os entre ses crocs, même s'il était déjà loin. Il devait se lever et se rendre à la lisière de la forêt pour obtenir de l'aide. Il commença à ramper en suivant les indications des étoiles parmi les arbres, les ombres des troncs. La nuit et les animaux étaient désormais moins dangereux pour lui que pour les hommes.

Pendant trois jours, il a rampé en avant. Il se reposait la nuit et buvait au gel et à la rosée nocturne. Il se rendit compte que ses membres gagnaient en force, mais pas assez pour se tenir debout. Il sentit des picotements dans ses doigts. Il posa son dos douloureux sur les feuilles fraîches. Ses os lui faisaient mal à chaque fois qu'il se retournait. Il savait qu'il fallait s'éloigner de la forêt s'il ne voulait pas que les chasseurs de Reynod viennent le chercher.

Il a pu ramper jusqu'au dernier arbre avant les champs de tourbière atteints par les vents froids de la lointaine côte nord. Il n’y avait presque pas de buissons et l’herbe clairsemée poussait en brins courts, fins et durs. Il restait allongé, il n'avait pas la force de continuer. Il regarda le paysage désolé, les scarabées qui passaient autour de lui et finit par s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla, il eut faim. Il essaya de se relever, mais ne put se retourner que plus facilement que prévu. La douleur était également plus grande.

J'ai le corps d'une araignée.

Il pensa à Markus, qui devait continuer à se vider de son sang dans la forêt.

J'ai l'esprit d'une araignée.

Il lécha ensuite la rosée du sol, les quelques gouttes qui lui semblaient comme des vagues d'eau douce.

Il n'a jamais su combien de soleils passaient sur lui. Il changeait de position de temps en temps pour éviter de se brûler, mais il ne trouvait plus le moyen de se couvrir. Il regrettait d'avoir quitté les arbres, mais il n'avait plus la force d'y retourner.

Il s'enfonce dans la brume matinale sur les prairies à l'ouest de la Droinne. Les bisons broutent, les bisons avancent, soulevant la poussière qui les entoure.

Les hommes se cachent derrière la dernière rangée de sapins avant le pré et surveillent les bêtes qui ont la tête penchée et ruminent avec des oiseaux sur le dos. Les hommes partent par groupes et atteignent la grande clairière, ils courent et s'étalent comme un fleuve large et lent. Ils viennent enduits de boue pour cacher leur odeur. Les lances nouvellement aiguisées dans leurs bras se levèrent, brillant sous la lumière du soleil qui disperse la brume.

« Des soleils de cette époque-là ! » se souvient-il. « Le temps de la chasse abondante, les belles bêtes dont la chair s'ouvre au tranchant des couteaux, ne reviendront plus. La viande qui satisfait la faim des enfants et

des femmes, notre propre faim de force, de sang qui tache nos mains en signe de douceur.

« La masse de muscles morts s'effondrant dans la terre tourbillonnée par les sabots, le corps vaincu.

« Les cris autour des têtes nobles déchues, les chants et les danses, puis le rite de la première coupe donné aux plus âgés. Ressentir la vapeur chaude des entrailles, nous secouant d'un frisson au milieu des rougissements du soleil, encore trop jeune pour comprendre la lenteur ou la douceur.

« Le soleil étouffant d'été illuminant le sommet de notre puissance dans les prairies. »

Il crut encore rêver lorsqu'il aperçut un groupe marchant lentement, non loin de là où il se trouvait. Il essaya de les appeler mais sa gorge était sèche et il était incapable de pousser plus qu'un gémissement.

Le cortège avançait et s'éloignait. Puis il jeta quelques pierres aux corbeaux qui tournaient autour de lui depuis des jours auparavant et qui l'attendaient maintenant perchés sur le sol. Les oiseaux battaient des ailes et s'enfuyaient, les hommes qui passaient se retournaient. Ils étaient vêtus de noir et avaient le visage couvert de masques funéraires. Taches noires ovales sur les lèvres et les yeux, cercles de mort autour des manifestations de la vie. Ils portaient un corps enveloppé dans un simple linceul de tissu ; le mort devait être un exécrat de la ville.

Ils s'étaient arrêtés et le montraient du doigt. Un homme s'est détaché des autres et a commencé à marcher vers lui. Lorsqu'il était à ses côtés, il le couvrait de son ombre. Zor pouvait à peine distinguer les traits, mais il pensait le reconnaître même s'il ne pouvait pas penser clairement.

-Zor ! "Ils nous ont dit qu'il était mort !", dit l'inconnu.

Zor voulait parler, mais il toussa. L'autre lui donna à boire dans un sac attaché à sa ceinture et attendit qu'il boive plusieurs gorgées.

"J'y suis presque", dit Zor, plus soulagé après avoir craché de l'eau et du sang. "Markus est là-bas, peut-être qu'il est encore en vie." Mais avant de poursuivre vos funérailles, donnez-moi plus d'eau ou j'accompagnerai aussi vos morts. Qui était-il, puis-je demander ?

L'autre l'aida à relever la tête, mais il ne répondit pas.

-Tu ne m'as pas entendu ?

-Cette cour est pour votre femme. Le Sorceleur a suspendu les festivals, a maudit toute votre famille et a ordonné de les tuer. S'ils découvrent que

nous avons sauvé son corps du feu de joie, ils nous brûleront. Zor le regarda à nouveau attentivement, et se souvint que cet homme était le fils de l'artisan lanceur, l'une des rares dont les familles avaient osé traverser Reynod. Mais cela n'avait plus d'importance. Les yeux de Zor se tournèrent d'un bout à l'autre de la plaine, regardant le champ désolé, le ciel brisé de lignes célestes entre les nuages gris, le cortège et les visages au loin, perçant la poussière comme des points noirs, des touffes. de terre soulevée de la boue. Il regarda le linceul et devina les formes du corps. Il se sent perdu. Ses pieds marchaient plus dans le vide qu'en tombant de l'arbre, plus que dans l'insensibilité du corps brisé. Il savait qu'il perdrait bientôt la tête s'il ne se levait pas.

Il fit un effort pour redresser son dos. Mais après avoir essayé plusieurs fois, il abandonna et ne trouva d'autre alternative que de crier.

Le cri, plus un cri expiré qu'un cri, plus un gémissement que le cri de fureur, remplit toute l'étendue du champ de tourbière. Elle s’est propagée à travers le ciel nuageux vers la surface froide de la côte et de la mer, bien plus loin.

Parce que le vent était le messager, le voyageur errant chargé des lamentations inconsolables.

*

Une masse rouge d'un éclat intense descendait des pentes comme une grande langue au milieu du monde gris, comme un crépuscule précoce et une nuit abrupte sans étoiles ni lune. Mais c'était la lune qui descendait de la montagne.

La lave couleur lune est tombée lentement, détruisant les arbres et les gens. Les cris ont semé la panique parmi ceux qui regardaient depuis la plage. Reynod y resta longtemps, rejetant les appels de ses sujets, qui tiraient sur son manteau pour le forcer à fuir. Sur la rive opposée, on commençait à voir les gestes désespérés d'hommes et de femmes fuyant la montagne qui les suivait avec la lenteur d'un monstre aux pieds de feu. Ceux qui atteignaient le rivage se jetaient dans la rivière, une odeur de corps brûlés s'élevant de la surface de l'eau.

La lave continuait de descendre avec sa bouche faite de flammes, et lorsqu'elle atteignit enfin les eaux, une dense vapeur rougeâtre assombrit encore plus l'air. Une nouvelle couche de nuages gris s'était formée et descendait en masses de vapeur lentes et lourdes. La lave a déplacé la rivière de son lit, les vagues sont montées d'abord épaisses, puis plus hautes, les unes après les autres, s'éloignant de plus en plus, jusqu'à créer une montagne d'eau qui a inondé non seulement les plages adjacentes,

mais tout le territoire de la région. des gorges jusqu'au-delà des rainures rocheuses, parmi les premiers arbres des forêts des deux côtes.

Le sorceleur et ses hommes s'étaient enfuis vers les promontoires au-dessus de ces mêmes sillons qui étaient inondés. Il avait pris la bonne décision, pensa-t-il en voyant les eaux arriver, en renvoyant ses enfants et en abritant les gens quelque part le plus haut possible. Il savait que le volcan ne se contenterait pas de détruire uniquement ses contours. Les mains du dieu de la montagne s'étendraient pour détruire la ville qui abritait les désobéissants.

La fumée arrivait par bouffées épaisses. Les hommes les plus fiables se cachaient à côté de Reynod, qui s'était tenu les bras levés pour invoquer la miséricorde divine, comme si d'un seul geste il pouvait dominer les forces de la nature. Puis il fit un cercle avec ses bras et leva les yeux vers le ciel. Les autres l'imitèrent, même lorsque l'eau était déjà montée et commençait à entourer la base des troncs. Ils tremblaient en priant, tandis que leurs genoux s'affaissaient.

" N'ayez pas peur, dit-il. Avec moi, vous serez en sécurité. "

La rivière longeait la gorge. Ce n'est que lorsque la nuit fut venue qu'il s'était calmé et avait formé un nouveau lit. Finalement, l'eau commença à se retirer. Beaucoup regardaient depuis les promontoires, s'appuyant sur les troncs tombés pour observer le nouveau canal qui se déplaçait lentement, sombre, avec de grands cercles rouges et enfumés comme des champignons entourant les cadavres qui flottaient.

Les enfants se sont réveillés affamés et les hommes sont partis à la recherche des chèvres échappées. Ils revinrent en traînant les morts par les cornes et les cuisèrent au feu. Les femmes traitaient le reste.

Reynod marchait parmi les siens. Il ne semblait pas fatigué, il n'acceptait même pas de se nourrir jusqu'à ce que les autres le fassent en premier. Il regardait depuis les rochers au-dessus de la nouvelle rivière, et crut apercevoir dans le brouillard, entre les troncs dressés comme des tiges vertes sur la surface déjà calme de l'eau, un pâle crépuscule de sa propre volonté.

des silhouettes indemnes de la destruction, comme si elles venaient d’un autre lieu jamais altéré. des visiteurs émerveillés par un paysage dont ils ne croyaient pas être la cause,

Elles, filles innocentes de l'inexpliqué, de l'impérissable, comme la substance des os ou l'origine des vers et du sang, nées de l'âme des hommes, cause et fin des actes, égales aux ombres entrant dans les corps. dessins au nom d'autrui

ils lui ont parlé dans une langue qu'il ne connaissait pas, qu'il comprenait petit à petit, un dialecte étrange à la cadence familière, aux

tons primitifs de l'enfance, il écoutait attentivement son histoire : on lui parlait des morts,

"Ils nous attendent, père, pas père", disaient-ils. "Les dieux attendent, ils nous appellent depuis longtemps".

les filles avaient tort, leurs jeunes esprits voyaient ce qu'elles n'étaient pas dans l'ombre des dieux, et il devait leur faire voir l'erreur, le châtiment de la famille de Zor était le châtiment des dieux sur le peuple, il dénouerait les nœuds dans la gorge des dieux, ce serait leur voix, le vent et l'eau qui balayeraient le sang emprisonné dans la bouche des créateurs,

Il leur faisait prononcer leurs noms, qu'il ne connaissait jamais,

Les filles allaient mourir pour expier l'honneur du peuple, pour effacer les doutes que d'autres créaient dans leur esprit, vierges pour les corps des dieux, le feu de ces corps transformés en cendres créant des graines, du pollen dispersé par les vents. .

Reynod tourna le dos au volcan et ordonna :

-Préparez les autels sacrificiels et amenez mes filles !

Mais il n’allait pas encore se séparer des trois hommes. S'il les avait maintenus isolés et inaccessibles, à tel point que seuls deux gardes et deux vieilles femmes y avaient accès, ce n'était pas pour les perdre de si tôt. Ce n'est que lorsqu'il serait trop vieux et que ses ennemis auraient fini que ses fils surgiraient comme des étoiles brillantes pour régner avec la force d'un chat sauvage, l'autre avec la ruse d'un renard et la délicatesse d'une feuille, le troisième. Se compléter et se donner des conseils, se relayer dans la tâche de procréer avec leurs sœurs et perpétuer la pureté de l'intelligence et la porosité de ces yeux capables de percevoir la substance des dieux.

Comme lui, même s’ils n’étaient pas des enfants de sa chair, cela n’avait pas d’importance.

Un des enfants lui avait demandé un jour :

-Père, comment saurai-je si c'est un dieu qui me parle ?

-Vous le saurez parce que vos sens vont décider. Moins vous réfléchissez, plus le champ de votre perception est grand.

Puis ils se couchèrent, recouverts des peaux d'ours que leurs hommes avaient chassées, et que les femmes cousaient spécialement pour les enfants. Il les laissa dormir, le vent soufflant sur leurs longs cheveux, et Reynod leva les yeux vers la lune, qui semblait le regarder et lui parler. Il ferma les yeux sur cette lumière blanche qui l'observait. Elle se bouchait les oreilles au vent qui balayait la surface de la rivière, au murmure de

l'eau, à la voix lente et exaspérante de son souvenir, avec ce ton pitoyable de mère inquiète.

Les hommes commencèrent à construire l'autel. Ils utilisaient les bûches emportées par la crue, ainsi que les radeaux échoués et accrochés avec des chauves-souris aux bords des rochers. Des martelages et des coups ont été entendus pendant cinq nuits et cinq jours. Des coups de hache sur les troncs, et le bourdonnement des voix qui priaient accompagnant ceux qui travaillaient.

L'odeur des épices brûlées par les assistants sorciers devant les morts courait le long des plages de lave qui se refroidissaient lentement.

A la fin du sixième jour, les autels étaient prêts. Quelques hommes étaient encore occupés à disposer du bois de chauffage autour des troncs de nœuds tordus et de pousses avortées, debout dans un vaste champ de terre glaise.

Reynod se mit à marcher entre les rondins. Il contemplait avec fierté la beauté de la construction.

Alors que le volcan s'était déjà éteint et que le brouillard avait disparu, il entendit le chant de ses chasseurs depuis les forêts, au-delà des amas de grès. Et parmi les branches des hêtres blessées par l'air chaud et les cendres de toutes ces journées, les hommes apparurent brandissant haut leurs lances, les agitant en signe de victoire.

Les pointes cassées avec des bords comme des dents balançaient portant le corps de Sulla, déchiré et rouge, les quatre membres empalés sur quatre lances. Des nuées de mouches s'étaient posées sur le cadavre. Mais la viande brillait comme le soleil dans les derniers jours de l'été.

"Où est le petit-fils de Zor ?", a-t-il demandé.

Les hommes se regardèrent avec crainte en voyant la fureur du sorceleur. Reynod poussa un profond soupir de regret, désormais certain que rien ne suffirait jamais à mettre fin à ce souvenir.

-Toi aussi tu seras livré aux Dieux !

La peinture sur le visage de Reynod était déformée. Ce n'était plus un masque froid et imperturbable, mais la grimace de quelque chose qui tordait son esprit.

Les vierges étaient attachées aux bûchers. Certains avaient la peau foncée, mais d'autres avaient une teinte claire qui mettait en valeur les veines de leur cou. Ils avaient tous des cheveux longs et raides qui

flottaient sur leurs robes blanches. Ils marchaient la tête baissée le long du chemin ouvert entre les rangées de gardes. De temps en temps, ils regardaient les hommes. Elles avaient le même âge que celui de Sulla à sa mort, se dit Reynod, mais elles ressemblaient à des filles enfermées dans des corps de femmes. Ses formes élancées accentuaient la petite Augmentation des seins et des poils du bassin. Un seul d'entre eux pleurait, mais en silence, car le sorcier leur avait parlé de la nécessité du rite, de la chance privilégiée d'être choisi pour la satisfaction des dieux. Les Créateurs aiment avec une dévotion particulière ceux qui se sacrifient pour eux, leur avait-il enseigné.

C'est pourquoi ils montèrent sains et saufs, malgré leur peur, et regardèrent avec tristesse ceux qui restaient au pied de l'autel. Ils savaient que les gens les regardaient comme s'ils n'étaient pas des humains, mais des êtres avec une tache de sang sur le dos.

Ils étaient nés parmi l’incendie qui avait tué leurs mères, et c’est ainsi qu’ils allaient mourir. Le feu était leur lignée et le volcan était venu les chercher. Reynod les avait préparés à la mort. Voilà à quel point les dieux étaient sages. Le monde qu'ils connaissaient n'existait plus dans cet endroit où les seuls oiseaux survolaient les corps non enterrés.

La seule consolation était la figure du Grand Père devant lui, les bras levés pendant qu'il priait. Les longs cheveux gris tombant sur les épaules, la large poitrine sous la tunique d'apparat tissée de fibres de roseau et cousue de fils de mouton. Les grandes feuilles imprimées sur le tissu plongeaient et entraînaient le regard dans les profondeurs d'une forêt sombre, où les animaux sentaient le mort.

Puis le sorcier commença la cérémonie en chantant une musique triste avec son cor de bois.

Ils n'avaient pas oublié la légende qu'il leur racontait lorsqu'ils étaient petits. Il venait leur rendre visite entouré de sa suite, couvert de fourrures l'hiver, torse nu au printemps, pendant les longues saisons de chasse. Lorsqu'il eut fini de s'installer sur les couvertures que ses assistants étendaient sur l'herbe, ils l'entourèrent en silence, contenant à peine leur peur face à l'humeur toujours imprévisible du sorceleur.

-Il y a longtemps que vous admirez cet instrument...-leur dit-il.-Il y a un arbre dans la région lointaine de l'Ouest, bien au-delà de la rivière, où nichent les oiseaux au plus beau chant. J'ai entendu les ordres des dieux dans leurs trilles.

Lorsqu’il a commencé à jouer, le reste des sons du monde a disparu. La forêt s'est transformée pour eux en un lieu d'une claire beauté. Des troupeaux passaient là où il jouait, des insectes se posaient sur les épaules des filles et la lumière pénétrant dans la forêt semblait former une aura autour de la tête de Reynod. Les femmes qui s'occupaient des filles frémirent et tombèrent à genoux. Les jeunes femmes regardèrent, virent

les taches rouges sur le visage de Reynod, puis elles regardèrent leurs mains.

Le sorcier était à ce moment-là un autre homme, peut-être même pas un en réalité, mais plusieurs hommes incarnés dans la figure de ce son, une figure suspendue dans l'air vert, couverte de gouttes de rosée, de sueur d'animaux et de neige du ciel. ciel, hiver. Quelque chose d'indéfini suspendu dans le ciel, traîné par les dieux du vent.

Puis le sorceleur ouvrit les yeux, se leva et partit. L'expression rigide de l'autorité revint sur son visage, la dureté de l'investiture sur la douceur du visage.

Reynod crut entendre le cri d'un homme, une voix familière portée par le vent. Mais le ton du regret était très lointain et invraisemblable, comme s'il avait traversé le temps ou survécu à sa propre décadence et à sa mort malgré le poids de la distance, et il l'attribuait à ses voix habituelles.

Il se concentra à nouveau sur la décision de savoir lesquels mourraient ou seraient préservés pour ses descendants.

Toi, d'en haut, pourquoi n'es-tu pas avec moi aujourd'hui ! Pourquoi permettent-ils que mon masque et mon visage soient différents, que les yeux ressentent du chagrin et les lèvres une fureur traduite en un jugement catastrophique ?

Comment vais-je les choisir pour la vie ou la mort, avec quelles idées ou pensées d'un avenir probable ou improbable. Elle le fait... l'autre non... la plus jeune a une longue période de fécondité pour que mes enfants puissent procréer... la plus âgée ne me sera plus utile.

Je me souviens de sa naissance. Tant de temps, tant de glace, de neige et de morts se sont écoulés, recouvrant la fine couche de pitié en voyant son corps sans défense entre les mains de la vieille femme qui la portait et les bras de la mère qui s'avançait avec le geste puissant de désir. , sans pouvoir le toucher. C'était la dernière fois que je faisais cette erreur. Ensuite, j'ai bandé les yeux des mères, je leur ai bouché les oreilles et je les ai emmenées sur le bûcher.

Choisir.

Elles marchent ensemble vers le feu, mais à jamais séparées l'une de l'autre, filles irréconciliables de mon âme torride.

Lorsqu'il eut terminé son élection, il y avait deux groupes : l'un près de l'autel, attendant. L'autre marchait vers le bois.

Il a sorti le stylet. La luminosité montait avec le reflet sublimé du soleil entre les nuages, un éclat qui faisait que chacun se cachait le visage avec les bras. Il s'est ensuite approché du premier des hommes et lui a fait une profonde entaille sur le côté droit du cou. Le sang a coulé tandis que

l'homme criait et la coupure s'est poursuivie de l'autre côté. Un sillon de bulles large et net s'était formé auparavant par l'air expiré par la seconde bouche de lèvres nouvelles.

Il a répété le même processus avec chacun d'eux. Les vêtements de cérémonie avaient été marqués par de grosses taches rouges, la chaleur du sang lui faisait penser aux cadavres qu'il avait ouverts ces dernières années. La répartition des organes, des fibres et membranes presque transparentes

les mains, les muscles qui les meuvent, les côtes douces comme du bois de roseau, le cœur sans bruit, un corbeau mort au creux du thorax, les serpents des entrailles, les os des jambes et leur force, leur noble sensation de la distance, et là-haut l'amas de cerveaux, si étranges, si futiles en apparence, si impénétrables et muets, qu'ils provoquent l'envie de les écraser pour punir leur silence.

Il jeta le stylet de côté, et levant de nouveau la main droite, il fit résonner le clairon avec un appel d'une extrême vivacité. Le sang coula le long de son bras jusqu'à atteindre son épaule et rejoignit le reste des taches sur son corps.

Les sons se confondaient les uns avec les autres à travers leurs échos, ils devenaient un chant grave aux tonalités déchirantes.

Et ils allumèrent les feux de joie au même rythme.

C'était une musique opaque sur le fond ocre du ciel. Des nuages gris et noirs se confondirent et commencèrent à descendre sur la ville.

Le ciel tombait sur la terre.

Le monde se transformait en une cabane étroite, fermée et sans air, où la fumée noyait ceux qui pleuraient.

Les flammes finirent d'envelopper les corps des vierges. La peur apparut un instant sur leurs visages, mais disparut sous le regard dur de Reynod. Les flammes lui léchaient les jambes et le sexe. La fumée des feux de joie est devenue noire et les colonnes ont fondu en une grande masse qui aurait pu rivaliser avec les restes du volcan. Le feu devint plus fort. Le crépitement du bois surpassait les cris étouffés des vierges.

Le corps grince en mourant. Nous sommes le bois du monde, une matière que l'esprit ne peut pas totalement contrôler.

Le bruit et l'odeur.

L'arôme de la viande m'a toujours attiré. Mais le temps annule mon odorat tout comme il ferme mes yeux, qui semblent sans ciller, secs comme de petites dattes sans saveur. Les sourcils étaient haussés, la sueur sur le

front coulait comme une pluie d'été. Une sueur que ma barbe se chargera de sécher.

Les vieilles femmes se couvraient la bouche, mais il fallait que leur prière continue, ferme et incessante. Les hommes qui alimentaient le feu avaient épuisé les branches et en jetaient de nouvelles qu'ils rapportaient des arbres les plus proches. Des branches vertes, qui tardaient à se consumer et exhalaient une odeur d'herbe fraîche mêlée à la chair des vierges.

Ils prennent la forme d'arbres

La fumée avait commencé à les dessécher, les intégrant à la végétation du monde.

Le crépitement des os est le son d'une musique qui vient de la terre, un cliquetis de mâchoires, de dents et de crocs, de croûtes qui se désagrègent.

les cheveux cassés, les doigts qui s'agitent, tordus pour attraper l'air, les ongles cassés comme des coléoptères apodes

Les feux de joie hurlaient, le feu avait des voix de femmes. Un son qui mêlait les prières de l'histoire, la foudre confondue avec les paroles de cruauté et le tonnerre moulé avec les éléments du ciel. Des voix s'élevant et fuyant la poussière, la chair et le feu dernier et libérateur qui les avait conçus

des visages qui grimacent avec des sourires noirs

petits volcans brûlants à la recherche du ciel, escaliers de substance éthérée en spirale, en combat avec la solitude des hauteurs, avec les feuilles qui volent dans la poitrine du vent

Si je ne pouvais pas voir ces ombres qui s'élèvent sans pitié de ceux qui restent, je supporterais tout en regardant la consommation du feu et l'éclat des flammes s'éteignant dans la nuit jusqu'au lendemain matin, mais l'arôme des morts entre dans la mémoire. , fouille les lieux de la douleur et sauve des morceaux de chair du passé

l'odeur inextinguible, l'odeur persistante des âmes, l'odeur des cadavres.

VOYAGES DE CONNAISSANCES

Bien avant d'atteindre la ville du Nord, alors qu'il avait encore les poings serrés sur la lance avec le sang de son père, les hommes du sorceleur étaient venus les chercher.

" Il n'est plus à toi ! " cria-t-il un instant après avoir soulevé le corps de Zor et l'avoir jeté dans les flammes. Il vit les arbres s'effondrer sur le vieil homme et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se retourna pour crier. Mais non pas pour se débarrasser des bras qui voulaient l'attacher, mais pour calmer la douleur marquée dans ses mains. Le cri de Tol ne s'adressait pas aux hommes fidèles à Reynod, mais aux arbres et aux animaux qui avaient survécu, aux voix qui venaient des rives de la rivière pétrifiée, aux gémissements des femmes vierges mortes sur le bûcher.

Ils lui ont attaché les mains et les pieds et l'ont enveloppé dans un filet de chasse suspendu à une branche sur les épaules de six hommes. Mais plus que le poids, ce sont leurs mouvements incessants qui ralentissaient le passage entre les lieux dévastés par l'incendie. Tol vit les flammes s'éteindre lentement, tandis que la fumée lui asséchait la gorge et que l'odeur des cadavres grandissait.

Les chasseurs le fouettaient, mais les coups semblaient dynamiser sa colère alors qu'il criait, les lèvres appuyées contre le filet.

L'âme du père voyage avec moi.

Je l'ai vu sur les bords de la route, il apparaissait et disparaissait parmi les feuillages, son visage ressortait entre les corps des hommes. C'était aussi dans ses mains, l'âme de Zor vivait en elles, blessée, dure, toujours rigidement fermée comme s'ils tenaient toujours la lance. Le visage de l'esprit était bienveillant, et c'était ce qui le blessait le plus. S’il avait vu au moins un parti pris réprobateur, le remords aurait eu un certain sens à ses yeux. Mais le sentiment de culpabilité sans récompense – l'expiation, parce que c'était son père, était donnée d'avance, et il n'y avait rien de plus grand à obtenir – le fit finalement se taire. Tous les efforts et toutes les réflexions, même le chagrin, étaient inutiles.

C’est alors qu’un groupe d’hommes est apparu sur le bord de la route. Il ne reconnut pas les visages peints en noir, les deux larges lignes grises qui couraient le long des joues pour se rejoindre à la bouche, et il ne vit pas non plus d'abord l'autre ligne traversant le front. Trois lignes et trois points que les rebelles avaient adoptés pour défier le sorceleur.

Les rebelles attaquent les premiers chasseurs de la caravane. Le filet retenant Tol tomba au sol. Il sentait son dos lui faire mal et ne pouvait plus bouger, mais il parvenait à contempler l'éclat des lances qui tombaient autour de lui, le sang qui coulait parmi la poussière de cendre, les poignards et les haches qui coupaient la tête des fidèles. Un vieil homme en robe grise sortit des arbres et ordonna d'enterrer les têtes à côté des corps. Alors les guerriers obéirent et soulevèrent les restes qui brillaient dans leurs mains avec le faible reflet du soleil entre les branches. Le vieil homme s'approcha lentement de Tol. Le visage était maigre et ridé, de longues mèches blanches tombaient sur des joues pleines de taches de rousseur dues à la vieillesse. Il sortit un poignard de sous ses vêtements et coupa les cordes.

Tol s'est libéré, mais n'a pas encore pu se relever à cause de la douleur dans son dos. Les lèvres du vieil homme sourirent. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu le sourire d'un homme, se dit Tol. En fait, il ne se souvenait même pas d'avoir déjà vu son père rire. Mais en entendant parler le vieil homme, les nuances monotones de la voix firent disparaître un instant le reste du monde et les événements passés n'étaient plus que les

changements routiniers que les dieux désignent dans la vie des hommes, plus éphémères encore qu'un Goutte de rosée.

" J'ai sauvé ton père une fois il y a si longtemps que je ne m'en souviens plus… " dit le vieil homme en l'aidant à relever la tête et en lui donnant à boire. " Ne t'inquiète pas, nous allons te sortir de là. " simulant vos funérailles.

-Que dois-je faire?- Demanda Tol, et son visage ressemblait à celui d'un enfant.- Le poids de mon père me bat.

-Ton père ne s'asseoirait jamais sur ton dos.

Tol voulait en savoir plus sur sa famille. Il obtint la certitude de la mort de Sylla et de la disparition de ses enfants. Lorsqu'il commença à s'assoupir à cause de la boisson que le vieil homme lui avait donnée, ils l'étendirent sur une couverture de fourrure et pansèrent ses blessures. Il se laissa aller, mais il rêva du visage de celle qu'il avait sacrifiée.

Tol ne se rappelait pas comment il était arrivé jusqu'au bateau sur lequel les rebelles l'avaient laissé. Il était encore trop abasourdi par le souvenir de la mort de son père. Allongé sur le pont, il crut voir le visage de Zor dans le ciel. Au début, il ne pouvait pas bouger à cause de ses blessures, mais il avait l'impression que l'image l'écrasait. Aucun membre de l'équipage n'a essayé de le faire sortir de là non plus. Ils l'avaient abandonné comme n'importe quel vagabond et passaient presque sans le regarder.

Le troisième jour, il effaça la langueur du sommeil de son visage et dut s'appuyer à la balustrade pour se lever. Puis il vit l'étendue d'eau et de ciel, et sentit son cœur palpiter comme un front. e au vide. Il se rendit compte que les hommes le regardaient, soupira profondément et resta debout. Mais partout où je regardais, il n'y avait rien d'autre qu'une surface claire reflétant le soleil et les nuages dans des tons de bleu et de vert, comme des buissons dans une prairie liquide. Au loin, là où le bleu et le vert se confondaient au bout du monde, la mer était un ciel tombé. C'était son vertige, pensa-t-il, l'idée déroutante de n'être rien dans un monde qui semblait lentement se dissoudre.

La forme du navire lui faisait penser à une feuille de roseau pliée en deux, battue par les vagues sur les flancs. Les rames le propulsaient comme la coquille légère d'un fruit. Le vent soufflait l'écume sur le pont et le bois était pénétré de coquillages. Le sel lui collait aux mains et aux bras, il sentait le goût du sel sur sa barbe et sa peau fatiguée par le soleil.

Il vit un autre navire les dépasser, mais la solitude devint alors totale. Chaque jour qui passait, on disait qu’il n’y aurait plus de terre dans le monde. Partout, je ne voyais que de l'eau. Mais il ne connaissait pas le

langage des hommes, et il pensait que demander équivalait à se montrer inférieur. Il ne savait pas pourquoi les rebelles leur avaient fait confiance, puisqu'il avait toujours entendu dire qu'ils craignaient les étrangers plus que la tyrannie de Reynod. Jusque-là, j'avais seulement entendu des rumeurs selon lesquelles, très au nord, venaient des hommes de terres lointaines qui, pour une raison quelconque, n'avançaient pas vers le sud, comme si derrière les Montagnes Perdues il n'y avait pas de terres qui méritaient d'être explorées, ou qu'il n'y avait que des sauvages avec qui cela n'en valait pas la peine. ça vaut la peine d'être échangé. Tol pensa alors aux manœuvres prudentes des rebelles pour l'amener jusqu'au navire, et peut-être avaient-ils confié à quelqu'un d'autre la tâche de le transporter sur toute cette distance jusqu'à la côte. Les rebelles étaient des hommes désorganisés, presque comme des enfants désobéissants, qui portaient dans leur âme la peur que Reynod leur ait appris tout ce qui était étrange.

Parfois, il s'arrêtait pour observer les hommes à la peau claire et aux cheveux blonds pendant qu'il effectuait les tâches qui lui étaient assignées. Je les ai vus rassemblés autour de graphismes dessinés sur un cuir épais et très lisse. Des couleurs et des figures brossées avec des poils courts de castor et de l'encre grasse, qui lui parlaient d'un monde grand et inconnu. Il se considérait alors comme inférieur à l'une des bêtes qu'il chassait dans les forêts. Sa vieille lance perdue était un instrument ancien et cruel, comparé à la délicate fragilité des pinceaux.

Les plus avancés, comme il avait décidé de les appeler, étudiaient les diagrammes étalés sur de grandes planches à l'avant, dessinant des signes du mouvement lent de leurs mains maigres, se donnant des directions, ou désignant quelque chose de perdu au loin, un une île, un pays, lointain peut-être. Ils remarquèrent le regard inquiet de Tol, sourirent avec complaisance et le pressèrent de se rapprocher. Mais il n'osait pas non plus leur parler, il avait peur de les offenser, peut-être qu'ils se lasseraient de lui et le jetteraient à la mer.

Mais ils ont commencé à lui apprendre des mots de leur langue, l'ont retiré du travail d'aviron et l'ont formé aux tâches sur le pont. Et un jour, il monta sur les marches qui menaient à la proue, tandis que le soleil du milieu de l'après-midi reposait sur ses épaules.

Les visages de l’équipage étaient altérés, sans aucun signe d’abus ni de lutte. Tol se sentait vieux, blessé et sale devant eux, comme un animal sauvé qui ne méritait que pitié.

"Où allons-nous ?", a-t-il demandé.

Ils rirent, mais l'entourèrent en le tapotant avec approbation. Depuis, il a appris à pêcher en mer, mais il voulait surtout se former à l'art du commerce. Ses tentatives dans les premiers ports furent des échecs. Il finit par se battre avec des marchands au ventre bombé, aux bras épais et à la

tête couverte de chapeaux en fourrure de renard. Il faisait des gestes de désaccord ou de consentement lorsqu'il ne comprenait pas le dialecte, essayant de se faire comprendre parmi le tumulte de ceux qui se rendaient sur la côte à la recherche de provisions. Il frappait du poing son autre main ouverte s'il n'était pas d'accord avec l'échange, puis plusieurs hommes se présentaient sur ordre du marchand qui voulait le tromper. Ils l'entourèrent et le poussèrent vers le centre du cercle. Les gens se rassemblaient pour assister à ces combats qui remplissaient les longues journées d'été. Les enfants sautaient et riaient, les femmes gesticulaient et les hommes se joignaient au combat. Les compagnons de Tol coururent à son aide.

Et il faisait presque nuit quand les esprits s'étaient enfin calmés, et ils retournèrent au navire avec des provisions chargées sur des charrettes, se frayant un chemin parmi ceux qui rentraient chez eux à l'intérieur des terres.

Le soleil se cachait derrière la mer avec la couleur d'une blessure.

*

Le jour où il arriva pour la première fois au Village du Nord, il contempla avec étonnement les façades des cabanes, leurs plafonds en bois ciselé, les murs en briques crues cuites dans des fours dont le feu n'était pas encore éteint. de nuit. La fumée qui s'en échappait était blanche et les flammes réchauffaient le sol où les enfants allaient se réfugier. Les charrettes se succédaient dès avant l'aube, tirées par des rennes aux bois coupés, entrant et sortant de la ville par les rues de grès.

Tol traversait la ville perdue au milieu du tumulte des paroles étranges de ceux qui le poussaient sur son passage. Certains s'arrêtèrent pour observer avec curiosité la couleur de sa peau assombri par le voyage. Ces Blancs aux yeux clairs lui semblaient étranges. Ils lui rappelaient le seul homme qu'il ait jamais connu avec de telles qualités, le vieux voisin de son père nommé Markus, une silhouette stupéfiante parmi les arbres de son terrain. Il avait espéré trouver un endroit où rester et vivre. J'en avais marre de naviguer sans poser les pieds à terre plus de deux jours d'affilée.

Il a erré dans les rues jusqu'à ce qu'il se sente fatigué et a décidé de retourner au navire. Dans cette ville, rien ne lui était reconnaissable, personne ne le comprenait même lorsqu'il essayait d'obtenir un peu de nourriture en échange d'un travail. Tout ce qu'il avait appris lui avait été inutile, les gens se détournaient de lui, effrayés par son visage sombre à la barbe épaisse et aux cheveux longs.

Il marcha le long de la côte en regardant le ciel de fin d'après-midi. Les vagues lui rapportèrent le souvenir de ce qu'il avait perdu. Il lui suffisait de retourner à la mer dans le bateau qui l'avait amené, ou de se jeter du haut des falaises. Mort ou vif, la mer l'accepterait, sans aucun doute. Les dieux de l’eau, ceux-là mêmes qui ont détruit les navires et inondé les villes, allaient décider à sa place. Mais lorsqu'il revint au port, le navire avait navigué et s'éloignait dans le brouillard. En colère contre lui-même pour son indécision, il continua à marcher le long du rivage, de plus en plus triste, offrant son travail de pêcheur contre de la nourriture.

Un vieil homme, qui nettoyait des entrailles de poisson sur des pierres, leva les yeux lorsqu'il sentit le pas traînant de Tol.

" D'où viens-tu, étranger ? " demanda-t-il dans le même dialecte que les hommes à bord du navire.

Tol mit du temps à répondre. Sa gorge était sèche à cause du froid.

-De l'endroit que tu appelles le Sud. Je suis arrivé sur ce bateau qui m'abandonne maintenant.

Le pêcheur regarda avec curiosité les brûlures sur la poitrine de Tol.

-Es-tu en train d'échapper à la guerre, étranger ?

-Non, de la fureur des dieux. De la grande montagne de feu qui a explosé de l’autre côté de la mer.

Peut-être le pêcheur a-t-il eu pitié de lui en le voyant assis là, le regard perdu dans l'eau, ou bien c'était le seul moyen qu'il a trouvé pour profiter de sa présence et il lui a proposé de le nourrir en échange de son aide à lever les filets. les matins. . Son fils était mort peu de temps auparavant et il n'avait personne pour le soulager de tant de travail.

Tol ne répondant pas, le vieil homme se gratta pensivement la barbe. Puis, avec une expression maussade, elle commença à le regarder de la tête aux pieds.

"Je te donnerai aussi un endroit où dormir", dit-il.

À partir de cet après-midi, Tol était son assistant. Il a appris à tisser des filets et à pêcher avec. À la fin de l’hiver, le pêcheur décide de le laisser seul s’occuper de la récolte. En signe de confiance, il lui a donné un couteau pour qu'il puisse démarrer son propre travail. Tol a essayé la filo sur le poisson. Ses mains bougeaient comme si cette tâche avait été le travail de sa vie. Le vieil homme avait remarqué la force de ses bras et de son dos lorsqu'il le voyait travailler dans la mer, mais dans les doigts agiles qui brillaient avec la balance, le couteau n'était plus qu'une arme et devenait une extension de ses mains.

-Maintenant c'est à toi. On dirait qu'il a été fait pour vous attendre.

Tol voulut le remercier et lui raconta ce qu'il avait prévu depuis qu'il surveillait les troupeaux de bisons au nord-est du village. Il passait son temps libre à explorer l'intérieur des terres et avait ainsi découvert un moyen d'utiliser le cuir de ces animaux pour conserver la viande. Les bêtes n'ont pas migré vers le nord et les habitants des hautes terres enviaient l'abondance de cette viande dans le village.

"Ce sont des sauvages, lui avait dit le vieil homme. Ils viennent pour fuir les guerres dans d'autres villes, ils se méfient de tout le monde." Ils se cachent et se cachent dans la neige, mais ils ne savent pas comment survivre.

Tol avait commencé à réfléchir à la manière de trouver une autre utilisation aux troupeaux en plus de leur viande. Un jour, il commença à couper le cuir et à percer le corps jusqu'aux entrailles, puis à envelopper un fragment de viande avec un morceau sain de la même peau. Six jours plus tard, il faisait toujours aussi frais qu'au premier jour. Quatre-vingt-dix nuits se sont écoulées et la viande était encore fraîche.

Tol entreprit alors de construire une nouvelle lance. Le ciel étoilé lui rappelait d’autres époques et d’autres lieux. Le matin où il fut prêt, il partit à la chasse, seul.

Il a vaincu une bête à la fois, calmement et sans inquiétude, sachant que cela ne serait plus jamais comme avant, du temps de son père, et c'est pourquoi son cœur ne bougeait pas avec la profession retrouvée. Il chassait avec la différence alors que les animaux couraient et que le troupeau se dispersait tandis qu'il les poursuivait en leur lançant sa lance. Deux jours plus tard, il revint à la ville couvert de sang et avec une lance cassée. La pointe de pierre était cassée, mais Tol l'avait recouverte de touffes de testuces. Ils l'ont vu traverser les rues en traînant sept peaux de bison, presque entières et encore avec des traces de muscles et de graisse luisantes au soleil.

Le vieux pêcheur parcourut le reste et le fit se reposer pour le reste de la journée. Il parla de la découverte de Tol pendant son sommeil, et de nombreux hommes vinrent lui proposer de les aider. Pendant toute cette saison, Tol et le vieillard préparèrent les peaux et la viande que les chasseurs rapportaient après avoir chassé les troupeaux vers l'ouest ou le sud.

Des villes lointaines au bord des rivières gelées du nord, les gens arrivaient attirés par la rumeur de la découverte. Hommes et femmes venaient en traîneau à la recherche de cette viande qui pouvait se conserver tout un hiver.

Tol commença alors à construire une cabane plus grande. Il avait laissé la tâche entre les mains de ses hommes et il prenait plaisir à se lever et à construire les murs avec des briques de terre crue et des rondins.

"Tu as appris plus que moi dans toute ma vie, lui dit le pêcheur. Tu devrais te trouver une femme, maintenant que tu n'es plus un vagabond."

Mais Tol ne lui répondit pas.

C'est un matin, alors qu'il travaillait sur le toit de la cabane, qu'il aperçut un vieil homme qui boitait sur la route. Tol posa une main sur son front pour se protéger du soleil.

C'était un vieil homme avec des vêtements sales et malodorants. Au lieu de chaussures, il avait des haillons attachés et il lui manquait un pied.

"Donnez-moi à manger", supplia le vieil homme d'une voix moisie, rauque et usée, en tendant une main pleine d'ampoules.

"Non, sors d'ici !", dit Tol.

Alors que l'autre partait déjà, il se souvint de quelque chose, d'une image ou d'une voix perdue depuis longtemps. Ou peut-être s’agissait-il de ce qu’ils appelaient l’intuition, un ordre venant du monde des rêves. Quelque chose d'inattendu qui lui venait en mémoire des nuages gelés dans le ciel couvrant le village, du reflet de la neige sur le bois de sa nouvelle maison.

Il se retourna et appela le vieil homme.

"Attendez !", a-t-il crié. "Comment vous appelez-vous ?"

Le vieil homme semblait hésitant. Une odeur nauséabonde emplit l’air autour de lui.

-Allez, si tu ne veux pas que je le jette à l'eau pour laver cette saleté !- Et il descendit du toit avec un geste menaçant.

Mais au même instant, l'homme, le regardant devant lui, ouvrit les yeux aussi grand que le permettaient ses paupières. Une couleur claire et lumineuse en sortait. Il a levé les bras de peur et s'est mis à crier. Il recula d'un pas, mais ne parvint qu'à trébucher à cause des mouvements de ses jambes maladroites et tomba au sol.

Tol est allé l'aider, mais le vieil homme a refusé et a crié à nouveau.

-Zor ! Il me poursuit ici aussi !

-Ne t'inquiète pas, ce n'est pas mon père tu vois, mais son fils.

Mais l'autre continuait à se lamenter, à genoux et les yeux pleins de larmes. La saleté de son visage avait été un peu effacée et laissait apparaître une peau fine presque aussi blanche que celle des indigènes de ce village.

" Quel est son nom ? " demanda à nouveau Tol.

-Markus- répondit le vieil homme, - Je suis venu me réfugier dans cette ville que mes ancêtres ont abandonnée.

Tol ne pensait pas au passé ancien, mais au passé immédiat. Dans ses enfants perdus. Il s'approcha du vieil homme et le retint par les fourrures en ruine qui l'abritaient. Il a insisté pour que je lui dise si je savais quelque chose à leur sujet.

-Je n'ai vu qu'un de vos enfants, l'aîné. Je prie les divinités de ne plus le retrouver.

-Où était-il, où est-il maintenant ?!

-Il s'est enfui de la rivière après avoir tué mon fils.

Tol se leva, sérieux et fier, et regarda vers le chemin où il avait vu arriver le vieil homme, comme s'il voyait son fils venir par le même chemin.

-Il a dû faire quelque chose pour mériter la mort. J'ai appris au mien à différencier le bien du mal.

"Ta famille ne connaît pas cette différence", lui dit Markus, le front soudainement ridé et tendu, la faim étant désormais moins importante que la fierté.

Tol était méfiant, mais il devait l'aider à se rétablir. Ce souvenir était un trésor qu'il avait besoin d'ouvrir, un aliment pour sa propre mémoire qui cherchait le passé avec une anxiété désespérée.

Markus resta avec lui tout au long de la construction du navire sur lequel Tol travailla avec cinquante autres hommes. Il avait d'abord observé cet engin avec admiration, et un jour ils vinrent le chercher.

« Cela fait longtemps qu'on te voit debout devant le port, lui ont-ils dit, ils nous ont parlé de tes chasses et de ta force, nous avons besoin de toi. Il accepta donc et abandonna le vieux pêcheur. Ils se dirent au revoir et le vieil homme ne voulut plus le revoir, même s'il devait le retrouver tous les jours dans la zone portuaire. Tol l'oublia plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité.

Le nouveau métier qu'il commençait à apprendre était délicat en raison de la précision superficielle des lignes de flottaison, presque un exploit que les tables tel qu'assemblé en maintenant le poids des bateaux à flot. Un art éphémère aussi en raison de l'incertitude de sa vie, des navires exposés aux tempêtes, aux monstres de la mer, à la perfide sape des rats cachés dans les cales. Parfois, il trouvait des insectes qui rongeaient le bois, même s'il avait lui-même choisi le matériau parmi les arbres les plus résistants. Tout le monde savait qu'il venait des forêts, ce qui lui donnait des privilèges.

"Voilà à quoi ressemblaient les larves dans les plaies de mon père", a-t-elle raconté un après-midi à Markus. "Et elles se sont transformées en vers, puis les chasseurs sont arrivés... et j'ai dû le faire."

Le vieil homme était resté au lit depuis son arrivée, regardant Tol de là, la tête appuyée sur un tas de paille et les bras sur la poitrine. Les cheveux blancs étaient comme un halo de vieillesse.

Tol était agenouillé et martelait les graines sur le sol avec une masse carrée au manche sombre. Les flammes éclairaient à peine l’intérieur de la cabane, mais la nuit avançait dehors.

"Je veux que tu voies ma jambe", lui dit le vieil homme en retirant le moignon de sous les couvertures. - Mon fils a dû le couper plusieurs fois pour que les minuscules fantômes n'envahissent pas mon sang et mon cœur.

Tol regarda vers le lit. Même s'il essayait, il ne parvenait pas à distinguer le visage de Markus, caché dans un coin du lit.

-Mais personne d'autre que la bête qui t'a attaqué n'était à blâmer.

Puis le vieil homme redressa son corps avec les dernières forces qui lui restaient. La lumière du feu tourbillonna dans ses cheveux et elle commença à parler cette fois sans accepter d'être interrompue.

-Je vais te dire quelque chose que ton père aurait dû te dire. Mais c'était bien son truc de se cacher, l'orgueil le dominait, d'où son mépris de la loi de Reynod.

Tol préparait encore le mastic qu'il allait mettre le lendemain matin entre les fissures du plafond. Le bruit de la masse sur les graines résineuses servait de fond au son de la voix. Markus parla furieusement. Elle l'entendit raconter lentement et entre raclements de gorge et toux qui gênaient le fil parfois incertain de son récit, ce qui s'était passé dans la forêt.

-La mémoire n'a pas toujours une notion exacte du temps. "Mais à partir de ce moment, je regrette d'avoir sous-estimé votre père", conclut-il.

Tol avait laissé tomber un mot de ses lèvres, presque sans s'en rendre compte, tandis que son attention quittait son travail pour se tourner vers Markus. Il ne savait pas comment ce mot en était arrivé à prendre une telle ampleur dans le champ de son regard.

C'était un son plus qu'un mot, né dans l'obscurité à peine dominée par la lumière du feu, désireux de s'échapper de la cabane et de monter vers le ciel nocturne, où brillait encore la blancheur de la glace.

"Trahison", dit-il, mais il ne sut jamais s'il l'avait réellement dit à voix haute, ni même si le vieil homme l'avait entendu.

Mais le mot était clairement clair sur ses lèvres, et il semblait avoir attendu ce moment depuis le jour où il avait été engendré dans l'esprit de quelque lointain ancêtre, car jamais auparavant il ne lui avait paru aussi sûr, aussi juste, qu'à ce moment-là. .

Le mot est apparu mature, mortel.

Tol savait qu'il allait pleurer. Peu importe à quel point le vieil homme était le plus responsable ou totalement innocent, il y avait quelque chose que Tol ne pouvait jamais laisser de côté. La vérité incassable que plus rien ne serait comme avant, qu'il était impossible de faire ce qui n'avait pas été fait, de dire ce qui n'avait pas été dit, de tuer ce qui aurait dû mourir depuis longtemps. Cette pensée fit irruption dans son corps comme si elle venait du froid de la steppe, du hurlement que les loups voisins poussaient en signe de prophétie tragique, de la nuit pleine de bruits et de vagues frappant les falaises. Soudain, une marée de découvertes hostiles arriva de la mer, de la terre de chaleur intense qui se condensa en gouttes voyageant sur les eaux, jusqu'à former cette montagne de force furieuse déguisée en tempérance. C'était ce que son visage devait montrer. Sérénité, retenant les larmes qui menaçaient de le trahir, pendant que la masse continuait à travailler sur les graines, dans sa pratique cachée et en attendant du matériel plus honorable.

Et le vieil homme continuait à parler.

"Dans tes yeux, je vois la même haine que j'ai vue dans ceux de ton fils", dit la voix de Markus. "Et dans ton père quand il est resté pour regarder l'animal me dévorer."

Tol cessa de frapper.

La masse à la main rigide à son côté, cachée dans l'ombre de ses vêtements, il se dirigea vers le vieil homme.

Il avait les yeux grands ouverts pour le distinguer dans l'obscurité du coin.

Il entendit la respiration laborieuse de Markus, le mouvement de ses lèvres s'ouvrant et se fermant négligemment.

Il entendit les pas des rats sous le lit.

L'odeur du vieillard, un arôme de sécrétions et de blessures non cicatrisées, montait des couvertures comme d'un gouffre pourri, et donnait plus de raison à son action.

" Qu'est-ce qui ne va pas ? " entendit-il demander le vieil homme.

Mais ce n'était pas important e la voix ou le ton avec lequel l'autre parlait, même si cela venait de ces lèvres coupées ou des murs qui l'entouraient, exigeant presque une explication de ce qu'il allait faire.

Il n'a pas répondu. Il n'allait pas laisser l'air obstruer son chemin, ni laisser le temps, même s'il ne durait qu'un clin d'œil, le dissuader.

Lorsqu'il fut aussi proche de l'autre que la longueur de son bras tendu tenant le manche de la masse, les yeux du vieil homme le regardèrent, très clairement écarquillés et désespérés.

"Ne sois pas désolée", lui disait-il maintenant. Tol avait peut-être dans son expression, sans s'en rendre compte, un profond et très profond scintillement de regret ou de miséricorde : - Si le fils a tué le fils, pourquoi le père ne va-t-il pas tuer le père.

Markus n'a pas fermé les yeux quand il a fini de parler, mais il l'a fait. Il n'osait pas s'enfoncer plus profondément dans le regard du vieil homme, qui avait commencé à le capter avant même qu'il ne lève la masse.

les cernes deviennent profonds. Ce sont deux tunnels silencieux qui se rejoignent en un seul gouffre sans fond. Je tombe, sans savoir si je m'arrêterai un jour. Mais le monde s'illumine comme l'eau d'un ruisseau par une journée ensoleillée. Le vert des arbres m'écrase sous le poids du ciel, les rayons brûlent mon dos nu. Je me retourne. Deux oiseaux gris se précipitent et battent des ailes devant mon visage. L'odeur de leurs plumes sales m'étourdit. Deux cercles noirs descendent du ciel, deux colonnes qui s'arrêtent à mes yeux. Allongé par terre, je me laisse aveuglé par le soleil

qui tomba sur la tête du vieillard. Deux fois, trois, quatre, puis autant de fois qu'il suffisait pour ramollir les os.

et pas une seule pensée ne pourrait survivre,

pas un souvenir qui mérite d'être laissé,

un esprit qui n'est pas digne de mémoire.

Et un vent froid passa par les ouvertures entre les planches et emporta l'odeur de la vieillesse, comme si elle n'avait jamais été là.

*

Une nuit avant le jour où les tournois le mèneraient enfin au match final, Tol ouvrit les yeux et regarda le ciel encore sombre du nord. Les veilleuses, les vagues brillantes de lumières blanches, jaunes et rouges tourbillonnaient comme des marées de sang.

Il était assis dans le gel et les lichens qui poussaient entre les fissures, mais la glace ne lui donnait plus de frissons. Sa peau s'était adaptée au climat. Parfois, il aimait se réveiller et s'étirer jusqu'à ce que ses muscles engourdis reprennent de la force. Puis il sortit pour faire face au vent

violent qui lui frappait le visage. Certains oiseaux avec des plumes blanches et des taches noires autour des yeux sont apparus depuis des nids souterrains pour chercher de la nourriture sur la plage.

De chasseur dans les bois, il avait dû s'adapter à ce vide d'air et de terre. Même si le vent ne s'est jamais arrêté et n'a jamais façonné les choses et les hommes, il a toujours été plus lent et plus faible que la mer ; et la terre reculait chaque après-midi devant la mer qui étendait ses langues d'écume entre les falaises. Tol était obligé d'entendre toujours ce son qui venait d'au-delà des plages d'argile, sur les hautes falaises : le rugissement des vagues frappant les parois de granit. De cet abîme au-dessus de l'eau, entre les pierres et les deltas de sable des plages, sortaient les voix de Sulla et de Sigur.

Tol offrit un festin à ses voisins ce soir-là. Ils s'étaient assis à côté de buissons courbés par le vent. Chacun de ses amis buvait en son honneur et triomphait le vieux musc fermenté pendant cinq étés. Ils ont crié et bu jusqu'à l'aube. Puis ils l'ont embrassé et lui ont dit au revoir. Seul le curé de la ville est resté. Puis les aurores boréales sont apparues.

La nuit où il les avait vus pour la première fois, il avait cru que le ciel allait s'effondrer, ou que les dieux se battaient à coups de poings de soleils. Mais ensuite l’étonnement s’est transformé en curiosité. Ces phénomènes se produisaient avant l'aube et après d'étranges orages sans pluie. Le vent était intense et s'arrêtait d'un instant à l'autre, laissant une sensation de vide plus étouffante que sa force. Parfois, même les indigènes ne pouvaient pas le supporter, lui avait dit le prêtre. Beaucoup se sont jetés du haut des falaises, fous de peur et les yeux fixés sur l'abîme, juste avant que le soleil ne commence à se lever sur les plages.

La douleur du vent, les hommes appelaient ce phénomène chaque automne. Les gens s'enfermaient dans leurs cabines, les hommes demandaient à leurs femmes de les attacher pour qu'ils ne fuient pas ce vide de vent.

-Comment combler le vide dans le ciel après la tempête, supporter la chaleur qui n'est pas de la chaleur, mais désirer le fléau constant de la peau cassée ?

Le prêtre récita cette litanie dans la cabane de Tol. Il était de petite taille et avait de larges épaules, une barbe épaisse et des cheveux noirs qui couvraient le dos de ses mains. Il était vêtu de la peau d'un ours blanc et portait un bonnet en forme de couronne, avec des plumes noires et blanches des aigles des Grandes Montagnes du Sud.

IL Ils se couvraient le visage avec leurs mains et faisaient face à l'étoile la plus brillante cette nuit-là. Ils répétaient la prière de la veille des tournois, lorsque le ciel donnait ses signes après les tempêtes, les aurores avec le retour des âmes des morts.

Tol lui demanda conseil pour le lendemain matin, il avait peur de ce que le ciel lui présageait.

-Chaque couleur est un état de l'esprit- commença à expliquer le prêtre.

Même si Tol l'avait déjà entendu plusieurs fois auparavant, il aimait l'écouter les yeux perdus dans le ciel suite aux changements des aurores.

-Pour ceux qui sont morts avec Grace, le visage est blanc. S'ils ont commis des délits mineurs, jaune, mais s'ils sont impardonnables, ce sera rouge, marron ou noir. Même lors des nuits étoilées, l'obscurité triomphe de la multitude d'âmes en souffrance éternelle. Les enfants ne devraient pas sortir ces nuits-là. Leurs esprits innocents sont piégés par les damnés.

Tol réfléchissait, regardant les images nocturnes étincelantes. Une vague blanche et ocre passa à ce moment, changeant de forme, se brisant en différentes masses plus petites, toutes s'éloignant vers la clarté du nord.

-De quelle couleur est l'âme de mon père ? -dit Tol-lJe vois son visage, il ressemble à un mélange de plusieurs nuances.

"Alors tu dois encore errer en purgeant tes défauts les plus légers, en attendant la sentence pour les plus majeurs," répondit l'autre.

Tol ne savait pas s'il devait continuer. Son acte n’était pas confessable, même aux hommes les plus pieux. La seule façon d'oublier

la culpabilité qui ne peut pas être nommée la culpabilité du meurtrier la culpabilité qui ne peut pas être nommée la culpabilité le nom du meurtrier la faute du meurtrier sans père le nom du vieil homme la culpabilité qui ne peut pas être nommée jusqu'à ce que

était de retrouver ses enfants.

-Comment me racheter...?!- cria Tol en se réveillant surpris par ses rêves, les mains serrées en poings tremblants pour se frapper le visage. Le froid de la nuit l’entourait comme des murs de glace. Mais juste avant l’aube, les aurores boréales sont apparues, faites rien que pour lui. Parce que le visage de son père ressemblait à une âme agitée et curieuse. Le visage du vieil homme prenait des formes imprécises, des couleurs si claires qu'elles se confondaient avec le blanc de la neige et la brume matinale.

Tol quitta la cabane pour observer dans ce ciel nouveau-né les grandes vagues de lumières venues de quelque part dans le monde des dieux. Il entendait le bruit des vagues chantant avec les voix de ses enfants.

La seule façon de les sauver

Il mit un morceau de viande sur le feu, réfléchissant à nouveau à la façon de se débarrasser de ce grand endroit, de la plaine de neige et de toundra dans laquelle il n'y avait aucune ombre pour se cacher.

c'est se donner les moyens d'aller à sa recherche. Je dois devenir quelqu'un d'important dans le village

Il mâchait lentement, son attention concentrée sur les souvenirs, les yeux fixés sur le mouvement des flammes. Les visages de ses enfants lui apparurent alors au milieu d'eux, et il aurait voulu courir jusqu'à la plage pour entendre l'appel de Sylla dans les vagues, revoir son doux visage sur les pierres.

surtout démontrer mon savoir-faire. Si je suis un chasseur, l'un des meilleurs de mon ancien village, alors je suis prêt à devenir un guerrier.

Le prêtre s'était réveillé et commençait à marcher vers le village. La lumière nocturne était intense, même si le temps et l'habitude avaient fait de la lumière son meilleur compagnon nocturne, car elle lui permettait d'imaginer les légers pas sur les rochers des falaises. Les bruits de l'autre côté de la mer, les aurores qui ne cessaient de troubler le ciel et de l'orner de symboles prophétiques d'exploits et de tragédies.

Mais ce qui était annoncé dans le ciel se transformait en cauchemars dans son esprit.

Il s'est réveillé le corps en sueur et avec la peur de ne pas être préparé pour le premier test. Il s'était entraîné presque tous les étés depuis son arrivée. Il avait appris à utiliser l'arc et les flèches jusqu'à acquérir une compétence qui a étonné tout le monde. Car en plus de la force de son corps acquise par le travail au port et au chantier naval, il avait la nourriture de sa volonté. Une nourriture apparemment inépuisable jusqu'à ce que son objectif soit atteint. Mais il ne s’agissait plus seulement de combats et de démonstrations d’adresse, mais de faire voir à chacun qu’il était le chef qui porterait la conquête des terres de Droinne. Mais les Nordiques étaient pacifiques et il avait connu des ennemis depuis son arrivée.

Si mon peuple avait cette intelligence et ses idées. Si nous avions votre paix. Ils m'avaient raconté un jour, il y a longtemps, qu'ils les avaient vus descendre des navires sur les plages à l'ouest de la Droinne, dans leurs vêtements étranges et leurs casques à cornes, armés d'arcs et de flèches qu'ils ne nous tiraient jamais. Ils étaient si proches et si loin.

Il lui fallut de nombreuses années pour apprendre les lois et coutumes de l'Assemblée des Élus, du Conseil des Anciens, du Société marchande. Tout le commerce et le troc de la ville tournaient autour du port, où arrivaient des navires venant d'endroits dont il n'avait même pas rêvé. De

l'autre côté, c'était la ville, les bâtiments de bois et de torchis toujours couverts de givre, surgissant de la glace et de la steppe, refuges du caractère faible des hommes grands et minces. Les cheveux droits, clairs et longs atteignaient leurs épaules, leur donnant la silhouette d'un oiseau voûté et faible.

Mais ils ont construit des navires pour réduire les distances qui les séparaient du reste du monde. Quelque chose les avait amenés à se demander, plusieurs générations auparavant, ce qu'il y avait au-delà de l'eau et de la neige, et la réponse était venue des arbres des forêts proches de la mer. Ensuite, ils se sont rassemblés et ont chassé avant l'aube jusqu'après le crépuscule. Les femmes apportaient de la viande et de l'eau, apparaissant comme des esprits lents à travers le brouillard matinal. Certains hommes transportaient des grumes jusqu'aux plages pour les quai, puis pour construire des navires. Et bien d'autres encore, la majorité de la ville, des hommes jeunes et âgés, des enfants qui jouaient autour de leurs parents en portant des branches et des outils, tous ont marché avec leurs fardeaux à l'intérieur des terres pour construire le village. Le cliquetis des bûches traînées par les rennes, le choc des bois confondus avec le traînage du bois au sol, les cris des enfants qui sautent. Le brouillard hivernal, l'humidité qui les faisait transpirer l'après-midi, les mouvements des femmes baignant leurs enfants dans la rivière. Cela les a motivés. L’idée que la terre, les arbres, les plages, le faible soleil et même l’ombre de l’hiver leur appartenaient.

Tol entra dans le pot d'eau tiède et posa ses bras sur le bord, pensant à la compétition. J'avais peur.

Il y avait eu trop d'avantages que les dieux, toujours si réticents envers lui et sa famille auparavant, lui avaient accordé à un âge où il ne s'attendait pas à ce qu'ils l'atteignent. Tout ce à quoi il avait pensé au cours de ces années, chaque détail selon un objectif commun, a fait de lui un stratège qui dessinait des schémas complexes sur les tissus bruts de sa mémoire.

Plus que tous les autres dans les tournois, il avait l'expérience et la capacité acquises dans la rigueur des combats d'animaux, la hauteur et la distinction de sa maturité. Ses adversaires l'ont traité avec mépris, mais il les a vaincus et a atteint les épreuves finales.

Même si le soleil ne s'était pas levé, le reflet de l'aube émergeait derrière les montagnes du sud et illuminait faiblement ses mains. Il les frottait encore et encore d'ennui. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils étaient toujours sales.

"Plus d'eau !", a-t-il crié en regardant le visage effrayé de son apprenti, un garçon pas plus âgé que ses enfants. Le garçon a commencé à vider le contenu des conteneurs qu'il avait rapportés de l'incendie à l'intérieur de la cabane. Puis il sortait et remplissait les seaux de la grande fontaine où s'accumulait l'eau de pluie.

"Encore de l'eau", répéta-t-il, tandis que le garçon vida le dernier seau avec la préparation que les guérisseurs lui avaient donnée pour se protéger du solstice de midi. Ensuite, le garçon apporta les tissus que les femmes des juges tissaient pour les participants et les laissa sécher tout en regardant le champ à l'ouest de la cabane.

Une grande caravane de spectateurs se dirigeait vers l'amphithéâtre.

"Beaucoup de monde", dit-il.

-Pour sa plus grande gloire- répondit le garçon.

Tol finit de s'habiller, ajustant autour de son corps une veste rouge qui le protégerait du froid. Il s'est couvert la tête avec la casquette réglementaire. Au fil du temps, il a porté de nombreux chapeaux différents. Il s'agissait d'abord d'un modèle en cuir, simple et étroit, puis d'autres plus attrayants. Finalement, un jour, les anciens du village lui offrirent celui qu'il portait désormais, d'une couleur semblable aux longs cheveux gris de sa barbe. Un chapeau en peau de renne des hautes montagnes, doté de deux bois courts et rudimentaires, qui lui donnaient l'apparence d'un dieu mi-animal mi-humain.

Il lui arrivait parfois de s'imaginer comme une ancienne divinité des steppes, brandissant sa masse au-dessus des flammes du soleil.

Le tonnerre des tambours commençait à invoquer les dieux. Les représentants de l'Assemblée vinrent le chercher, mais il était déjà parti en marchant lentement vers l'amphithéâtre. Entouré du cortège, il regardait le ciel clair. Le reflet de la glace l'irritait et il s'essuya les yeux plusieurs fois. Le garçon avait fixé son regard sur lui et semblait effrayé.

"N'aie pas peur," le rassura Tol, et il posa sa main sur la tête du garçon.

Les rats musqués s'écartèrent et s'enfoncèrent dans leurs terriers. Le givre éclatait sous les pas du cortège. Les collines continuaient à cacher le plein lever du soleil.

Lorsqu'ils atteignirent le terrain d'essai, il entendi pantalons en entrant, jetant des fleurs et les éclaboussant de parfums d'épices exquises. Les juges étaient déjà assis des deux côtés du terrain et donnèrent leur accord en faisant un signe de tête relevée. C'étaient des vieillards sages, il le savait, mais leurs connaissances tournaient autour du commerce.

Je cherche autre chose... et je commence ici.

Les concurrents se tenaient aux endroits marqués au rythme des tambours et se déplaçaient avec une telle précision que les personnes présentes ne voyaient qu'un seul mouvement. Ils avaient déjà leurs arcs préparés et leurs flèches derrière eux.

Les assistants étaient assis ensemble, comme si leur inquiétude face à la mort de leurs maîtres les unissait plus que la rivalité qu'ils croyaient ressentir.

L'air n'était pas froid, la sueur mouillait les vêtements de Tol.

Ils entendirent un cri, le premier mouvement ordonné. Le jeune juge se réchauffa les mains avec son souffle, sa robe aux algues se pliant et bougeant sous ses bras levés. Cela a fait écho en criant :

-Alkyser !

dieu du nord, protège les âmes de mes enfants, donne-moi la force, le bouclier sur la peau, l'esprit sans pitié.

Quelqu'un fit un pas.

Les têtes se tournèrent. Ils recherchèrent le personnage qui s'était échappé des lignes. L'ombre de chacun tremblait comme des vers dans la boue. Les ombres les ont trahis.

Ils s'étaient disposés à une distance de cinq longueurs de corps, si bien alignés qu'aucun ne pouvait tirer sur l'autre sans qu'un troisième ne les gêne. En cela, en outre, les lois du jeu étaient précises et l'élimination en cas de violation était irrévocable.

Ils ne savaient pas exactement combien ils étaient là, peut-être une cinquantaine, peut-être plus. Le domaine était très étendu. Ils allaient s'éliminer soigneusement, et cela pourrait leur prendre toute la journée. Les flèches n’étaient pas censées tuer. Le règlement n'ordonnait que les blessures aux bras ou aux jambes. Pas mortel. Celui qui aurait commis une erreur serait éliminé autant que sa victime.

Les bottes de certains glissaient sur la neige boueuse et la peur de bouger par accident était plus grande que toute autre peur. L’un dépendait des compétences de l’autre.

intelligence

patience

La voix du haut de la tribune se fit entendre de nouveau sur le sifflement du vent.

-Thornmeld!

Le chant habituel a été répété depuis les tribunes. Mais un cri l'interrompit. Le premier homme est tombé blessé. Personne n'avait vu la flèche, douce et silencieuse comme un papillon.

Entre mes mains tu seras en sécurité, quitte le jeu, laisse-moi ta place

C'est ce qu'il leur aurait dit, et il leur disait à voix basse que les juges n'approuveraient certainement pas. Il ne savait pas si quelqu'un avait vu le mouvement de ses lèvres, mais cela n'avait plus d'importance. Ses lèvres et ses yeux, ses bras, ses mains n'étaient qu'une seule pensée.

une petite blessure, juste un écrasement précis et indolore

Les hommes commencèrent à tomber les uns après les autres.

Mouvements, sifflements de flèches invisibles. D’abord le son, puis l’image. Ou d'abord le cri, ou peut-être la chute, le fracas, le clapotis des paumes sur la boue blanche.

Il leva un bras avec l'arc, bloquant fermement le coude.

qui ou quoi peut détruire mon bras

Les oiseaux qui traversaient le ciel à ce moment semblaient chanter sous la force incassable de ce bras.

Il souleva l'autre, posa la flèche sur la corde et commença à la tendre, pliant le coude droit aussi rigide dans sa flexion que le gauche dans son extension.

Les deux parties de votre esprit, complémentaires et harmonieuses.

Le soleil sur son corps, la lumière vive et fraîche.

Le futur qui se matérialisait et était là, à ce moment précis, coulant du futur au présent comme un cadeau ou une annonce d'un bonheur certain.

Le rugissement de la foule.

Les visages émerveillés des juges, leurs visages satisfaits de l'évolution du jeu.

La lumière désormais plus claire reflète l'anxiété transformée en nœuds de glace, en gestes figés dans l'air.

Tol tendit encore plus la corde et tira.

Il réalisera plus tard de nombreux autres clichés précis, résultat de longues pratiques quotidiennes jusqu'au coucher du soleil pendant plusieurs étés. Mais dès le premier coup, il sentit la compétition commencer avec cette imprécise et belle sensation de vitalité. Exactement la même chose qu'il avait ressenti lors des chasses avec son père, lorsque Zor lui avait appris à utiliser la lance.

Et c’est ainsi que Tol savait qu’il était pardonné. Lui et son père ne faisaient plus qu'un, comme lorsqu'il l'avait porté blessé et l'avait senti à nouveau faire partie de son propre corps. Non pas unis, mais entrelacés, démontés et repensés ensemble.

Pere fils

le fils unique de mon père

Lorsque les victimes tombaient, les secours les transportaient hors du terrain, laissant une traînée de sang absorbée par la neige. Il en restait peu et l’attente entre chaque déménagement devenait plus longue et plus difficile à supporter. Si la nuit arrivait avant qu'il n'y ait que deux finalistes, les juges suspendaient le tournoi pour le reprendre le lendemain.t les fanfares des trompettes en bois. Les femmes ont acclamé les participants vous avec de nouveaux concurrents.

Il fallait en finir bientôt, mais comment y parvenir sans détruire les règles, sans s'éliminer à force d'essayer.

Le soleil se couchait derrière les tribunes, il ne restait plus qu'une partie de sa sphère en fin d'après-midi. Le corps de Tol pouvait encore tenir encore un peu, mais pas le soleil. Les journées courtes du nord, qui confondaient l'attente et le temps des pêcheurs, étaient aujourd'hui une malédiction qu'il ne pouvait contrecarrer.

Les juges se sont levés avec la fatigue et l'inquiétude sur le visage.

Ils ne devraient pas le faire. Soleils, vous qui vous êtes succédé, respectueux du monde lumineux accordé par les dieux, seulement pour aujourd'hui je vous demande d'oublier l'ordre exact de votre passage. Brisez les chemins qui vous mènent aux plates-formes du ciel, et unissez-vous pour retarder l'arrivée de la nuit. Si moi, avec ma chair faible, je suis capable de porter le poids d'une journée sur mes épaules, toi, graine du temps, accorde-moi ton pardon pour encore un peu de temps. Ou dois-je leur offrir quelque chose en retour, une partie de mon corps, un fragment de mon âme, la vie de mes enfants ?

Il en restait trois.

Il regarda les deux autres. L'un à sa droite, à cinq longueurs à peine, l'autre peut-être à plus de vingt pas, derrière lui.

La voix des juges a parlé.

-Magnusfer !

Les tribunes murmuraient une prière de bienvenue dans les ténèbres de l'Occident.

Tol imagina le visage du dieu de la nuit et leva l'arc sans bouger d'autres muscles que ceux de ses bras. Il regardait tour à tour les hommes, comme si ses yeux s'étaient échappés de son crâne pour s'asseoir sur la pointe de la flèche.

Un bourdonnement toucha son oreille. Il ne l'avait même pas vraiment touché, mais il savait que celui qui avait tiré avait dû bouger à un moment donné, car maintenant il le voyait tomber avec une flèche dans la jambe.

La foule a crié et les juges ont salué les concurrents.

Les musiciens ont commencé à jouer. Le vent marin s'était levé et répandait la musique le long des plages et du village. Le crépuscule festif a envahi les torches entourant les finalistes d'une brume chaude. Des torches guidaient les gens vers le village, où des feux de joie fumaient avec des odeurs de viande et d'épices. Une animation a été préparée pour les gagnants de la première journée.

Tol et les autres se saluèrent respectueusement. Dans de grands verres en terre cuite, ils buvaient un ferment de raisin ramené des îles de la mer orientale. Les musiciens ont continué à jouer longtemps après la fin de la cérémonie et les habitants ont commencé à danser lorsque les juges sont partis.

Tol était fatigué. Après avoir reçu la bénédiction des juges, il est retourné à la cabane avec son assistant. Derrière eux, il y avait l'agitation de ceux qui continuaient à faire la fête, la musique et les cris qui s'éteignaient.

Il se déshabilla et tomba sur sa couchette. À travers les pensées vagues du premier rêve, l’idée de la femme brève, intense et belle aux yeux jamais égalés est passée. Cette entité éthérée aux parfums enivrants que beaucoup aimaient appeler bonheur.

*

Il s'est levé avant l'aube. Même cette habitude le surprenait cette fois. Le simple fait d'ouvrir les yeux et d'être arrivé au dernier jour de la compétition était en soi un cadeau divin qu'il n'était pas sûr de pouvoir un jour rendre. S'il faisait cela par vengeance, combien de temps, se demanda-t-il, les dieux allaient-ils faire semblant de ne pas connaître la vérité. S’ils avaient détruit la montagne pour punir son père, pourquoi lui en avaient-ils profité ?

Quand les dieux ferment les yeux, les mortels vivent. Zor le disait, mais Tol n’en avait compris le sens que bien plus tard. Même s'il ne croyait plus aux dieux, son père l'avait laissé grandir avec la foi commune du peuple.

Tol répéta cette phrase à voix basse, et il crut entendre la solitude absolue dans la voix de son père au pays des impies.

Un nuage blanc de vapeur chaude se forma devant ses lèvres sèches.

"Comment ?" demanda le garçon qui le regardait debout à côté du lit.

-Rien. Préparons nous.

De nouveau, l'eau était chauffée dans le feu, et les seaux étaient portés et versés sur son corps, jusqu'à ce que ses muscles soient détendus, lucides comme l'esprit qui les gouvernait.

Il passa un moment à regarder par la fenêtre pendant que le garçon l'aidait à s'habiller. Elle s'était levée, même si la lumière n'avait jamais complètement disparu. La nuit, il y avait toujours un manteau blanchâtre, un grand lac clair émergeant des plaines rocheuses calcaires.

Ils sortirent dans l'air frais du matin et se dirigèrent vers le bâtiment du tournoi accompagnés de l'escorte qu'ils avaient désignée la nuit précédente. Déjà de loin, on pouvait voir les drapeaux flottant au vent sur les murs extérieurs. Les oiseaux qui formaient leurs nids sur le toit prirent leur envol devant les hommes et les femmes qui arrivaient vêtus de leurs plus beaux vêtements.

Le bâtiment était beaucoup plus grand que sa cabane. Les murs de briques ont Aussi grands que cinq hommes, des piliers en rondins lisses ou fenêtrés soutenaient le toit. Les feuilles tombaient des branches sèches sur les bords extérieurs et le gel avait formé un rideau de glace.

Mais en se voyant si près de l'entrée, Tol ressentit soudain la peur de quelqu'un découvert en train de mentir.

Combien de temps vais-je vous tromper sur ma force, dont je ne suis moi-même pas convaincu. Aujourd'hui je serai découvert, mon vrai corps sera révélé à tout le monde. Mon squelette faible, mon âme douloureuse.

Ils lui firent place au milieu de la musique des flûtes et des applaudissements de ses voisins, qui lui parvenaient comme des échos lointains. Ils étaient là, le touchant, mais il les voyait de loin dans son esprit. Il franchit l'entrée et fut frappé par la vapeur chaude du grand feu de joie au centre, sous la plate-forme de combat élevée comme un autel. Les juges étaient assis dans les tribunes, entourées de piliers qui disparaissaient dans les hauteurs au-delà des torches. Les gens se sont installés dans tout l'espace libre autour de la base, mais les enfants n'étaient pas autorisés à entrer. Les femmes joignaient anxieusement les mains, levant les yeux, tandis que certains hommes s'étaient assis sur les poutres près du plafond et tenaient des torches pour donner plus de clarté à la plate-forme.

Ci-dessous se trouve le feu, la sécurité et la connaissance, la protection des hommes.

Au-dessus, le froid et les ombres, les pleurs, la peur des enfants.

Et le seul contact entre les mondes est la chaleur du feu sur la plante de mes pieds. Un soulagement réconfortant pour les lâches.

Il monta les escaliers et deux femmes vinrent lui enlever ses vêtements. On lui donna un récipient contenant de l'huile qui sentait le musc et le lait fermenté, que les veuves du village préparaient pour les fêtes et allumaient au feu pendant les quatre jours précédents. Il se laissa répandre le baume sur son corps par les mains chaudes des femmes.

Il ferma les yeux. Il se sentait à la fois léger et lourd, comme s'il habitait un nuage d'arbres suspendu au ciel. Il leva les bras et joignit les mains.

-Je suis prêt !- a-t-il crié aux juges. Seule sa main droite tremblait un peu, et il se rappela que cette main avait tué Markus et son père.

L’ombre de l’adversaire était aussi grande et forte que la sienne. Il le vit s'approcher dans l'ombre vague de ceux qui regardaient d'en bas, et ils s'attaquèrent. Tol lui attrapa la tête tandis que l'autre lui frappait les côtés. Il commença à le secouer, mais l'autre se dégagea et l'attrapa par les bras pour le faire tomber dans le feu.

Et Tol tournait dans ses pensées.

Les vaisseaux de commerce et d'exploration, les navires paisibles remplis de marchandises, d'êtres minces et intelligents qui dessinent des graphismes inutiles, deviendront de grands navires de guerre. Envie de conquérir de nouveaux territoires pour étendre le domaine. Mais surtout pour la vengeance et la rédemption. Les seuls sentiments qui pourront déplacer des navires non encore créés à travers des eaux tumultueuses, vers des forêts brûlées, des animaux morts et des volcans en voie de disparition. Jusqu'à cette figure solitaire et incomparable qui, avec sa corne, appelle la mort et la fait agir selon le rythme et la forme qu'elle a fixés. Je le vois au-delà de la mer, sa silhouette, ses bras dirigeant les flammes dans lesquelles brûlent les vierges. Des meurtres, pas une expiation. Cérémonie de crimes humains, non divins. Et pendant ce temps, les dieux restent silencieux.

Tol a réussi à se libérer au moment où un de ses pieds se balançait au-dessus du feu et a heurté l'autre, le faisant tomber et glisser sur la résine jusqu'à l'autre extrémité de la plate-forme.

L'autre courut de nouveau vers lui et le frappa de nouveau au côté. Tol frissonna un instant mais parvint à l'attraper par le bras. Les poils de son avant-bras étaient secs et il ne pouvait plus les retenir. Il sentit le bruit des os se briser, et l'autre resta immobile un moment, regardant toujours Tol. Ses lèvres saignaient. La sueur avait effacé la peinture et plusieurs fils colorés tombaient sur son menton.

Comment battre si je ne peux pas tenir longtemps. Ses yeux ont croisé mon chemin, et même si j'évite de les voir, ce regard reste gravé dans ma mémoire. Le regard de quelqu'un qui a peur. Comme la première fois que j'ai chassé, le même frisson, la brûlure sur la peau

J'étais de nouveau dans la forêt. Les gens murmuraient dans l'ombre comme les oiseaux qui regardaient toujours depuis les arbres. La lumière du feu de joie s'enfuyait sur les bords de la plate-forme comme le soleil du soir entre les troncs, et Tol était capable de se guider pour calculer ses pas.

Il commença à reculer, comme s'il prenait de l'ampleur.

Il vit le regard soupçonneux dans les yeux de l'autre.

Un murmure s'éleva du silence et le convainquit de l'efficacité du plan. Le bruit provenait du frottement des mains des femmes, des pieds tremblants des hommes. Je les sentais attendre chaque mouvement, je percevais l'attente de la mort de ceux qui combattaient là.

Déjà Il avait atteint le bord et palpait la dernière planche avec ses talons. Il glissa mais ferma ses doigts, les maintenant sur les échardes. L'autre dut comprendre que Tol allait se jeter sur lui et, sa main blessée appuyée contre sa poitrine, il commença à reculer.

Les chasseurs savent que la peur de la victime est leur meilleure alliée.

La peur crée une fissure dans l'intelligence.

Les leçons de mon père sont répétées sans que je puisse le forcer au silence. Je vois la peur dans les plis du visage, dans les mains tremblantes, dans les muscles des jambes.

De retour, mon ami, il n'y a pas d'autre moyen que de revenir.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans mes yeux, je ne me connais plus. Je ne sais pas ce qu'il y a sur mon visage. J'ai peur de voir mon visage dans les langues de feu. Mais je ne le supprimerai pas si c'est comme ça que je gagne ma bataille aujourd'hui, même si les monstres sont là.

L'autre continuait de reculer, hésitant, mais la surface glissante le trahissait et il n'avait plus rien à quoi s'accrocher. Les bras bougeaient dans les airs et les longs cheveux ondulaient dans la lumière. Cela semblait danser, se dit Tol. Pendant un moment, il s'accrocha au bord. Les doigts de l'homme ressemblaient à de fines racines qui se cassaient facilement. Puis il tomba dans le feu de joie, mais ne cria pas.

Tol fixait l'endroit où se trouvait l'autre un instant auparavant, tandis que les gens commençaient à l'acclamer. Les musiciens jouaient avec des flûtes stridentes et stridentes au milieu des cris de la foule scandant son nom. Beaucoup ont couru vers les escaliers avec des torches. Ils lui jetèrent des fleurs qui s'accumulaient autour de lui. Quelques torches

s'éteignirent au souffle des cris, et elles furent rallumées dans le feu de joie, dans les flammes un peu plus fortes maintenant à cause de la viande nouvelle dont plus personne ne se souvenait.

Le garçon serra la jambe de Tol et se mit à pleurer. Il allait le soulever pour faire face à la foule, mais la confusion et les affrontements entre les gens se sont transformés en chaos. Les gardes ont dû monter pour le protéger. Ils ne laissaient passer que les femmes qui portaient des fleurs et des colliers de pierres. Il s'est laissé oindre d'épices et se couvrir de fleurs.

Les juges sont descendus des tribunes et ont tenté de se frayer un chemin parmi le public. Lorsqu'ils montaient sur la plate-forme, ils lui mouillaient la tête avec de l'eau salée, l'eau où étaient nés les dieux du nord. Alors tout le monde leva ses torches et poussa un seul et strident cri de triomphe. Et Tol s'abandonna à des larmes longtemps retenues, mais il cacha son visage pour que le reflet des flammes ne le trahisse pas.

Sigur courait parmi les bûches brûlées, sous la lumière du ciel cachée par des colonnes de fumée noire. Les oiseaux survolaient la plaine également incendiée, picorant les cadavres.

Les chasseurs avaient emmené sa mère dans les forêts de l'est, il allait donc s'enfuir le plus loin possible dans la direction opposée, ou peut-être vers la côte nord. Elle lui avait dit que la mer n'était pas loin. Et elle, même si elle ne l'avait jamais vu, affirmait qu'il était beau.

Alors Sigur parcourut tous les sentiers qui semblaient être une issue, à travers les fissures entre les ravins, les ouvertures étroites entre les hautes pierres ou les arbres. Il a marché plusieurs jours, il a rencontré des gens de sa ville. Mais il ne voulait pas leur parler pour qu'ils ne le croient pas perdu et ne l'arrêtent pas. Sauf la nuit, il ne se reposait pas.

Avant la nuit, il chassa une tortue et lui écrasa la tête avec une pierre. Il arrachait la coquille et la mangeait après l'avoir rôtie sur le feu de camp. Mais à mesure que les jours passaient, le temps devenait plus froid et plus désolé, et il dut fouiller les terriers sans rien trouver. Ensuite, il passait la majeure partie de la nuit près du feu, frissonnant de faim et de froid, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin à s'endormir. Mais le froid le réveillait parfois encore et il voyait que le feu s'était éteint. Le givre se formait sur son visage, autour de lui sur le sol, et maintenant il ne pouvait plus que regarder vers le nord à la recherche du lever du soleil.

Et un après-midi, il entendit un son étrange, régulier et régulier. C'était un tapotement, un battement de plusieurs tambours à des rythmes différents. La musique voyageait à travers la terre et remontait dans les jambes de Sigur. Il baissa les yeux et vit qu'ils tremblaient, comme ces oiseaux malades qu'il avait vu voler lors de son dernier voyage de reconnaissance pour tomber le bec enfoncé dans le sol et les pattes relevées. Mais ce sont les corbeaux qui volaient presque au-dessus de lui. Il leva les yeux et sa vision se brouilla. Ils ne ressemblaient plus à des corbeaux, mais plutôt à des oiseaux maigres et plumés dotés de grandes griffes.

Il se cacha dans un bosquet isolé au milieu de la plaine qui commençait à devenir de plus en plus désolée vers la côte nord. Les oiseaux s'éloignèrent un moment, mais bientôt ils le survolèrent à nouveau. Puis le son des tambours devint plus fort et il vit un groupe d'hommes arriver. Il pouvait même sentir les pieds nus venir à son secours.

Mais Sigur était à peine capable de se lever. Quelque chose l'avait attrapé, l'un d'eux est C'était comme une main, laissant quelque chose au

creux de son ventre, un nid qui engendrerait des spasmes et des cris tordus. Et quand il sortit de la brousse, déjà épuisé et au milieu du champ, il tomba à genoux et agita les bras haut.

Les hommes continuaient d'avancer au même rythme, comme s'ils ne l'avaient pas vu, ou s'ils savaient depuis longtemps qui il était.

Mais qui me connaît dans cette région si éloignée de mon peuple ? Les seuls qui me cherchent sont

Penser à eux et les voir, maintenant clairement et clairement marcher vers lui avec des lances à la main, fut un instant unique. Ceux-là mêmes qui avaient tué sa mère le suivaient avec des visages peints et des pagnes en peau de chèvre, des lances ornées de plumes, ondulant au-dessus de leurs crânes rasés, une large bande noire s'étendant de leur front. La marque de la chasse, se dit-il en murmurant entre ses lèvres sèches et coupées alors qu'il les regardait avancer.

Mais Sigur n'avait plus la force de battre en retraite.

La silhouette de sa mère était également devant lui, mais elle ne pouvait pas du tout l'aider. Les pas des chasseurs devenaient des échos qui résonnaient sous le ciel gris et résonnaient à leurs oreilles. Sigur avait l'impression que sa tête allait se briser, qu'il tombait dans une fosse formée dans le sol juste devant ses pieds, et cela n'existait pas auparavant.

Et de la couche de fumée créée par le volcan, qui se dispersait encore en se dissolvant lentement, des oiseaux noirs apparaissaient comme des squelettes à plumes. Les ailes déployées étaient presque aussi larges que la hauteur des arbres, les becs larges et recourbés semblaient formés par la dureté des roches, les yeux bridés avaient des pupilles ovales.

Sigur sentit les griffes le soulever de ses bras, et vit ses pieds s'élever du sol, puis les hommes rétrécir à mesure que la plaine étendait ses frontières. Les chasseurs se sont transformés en un groupe inoffensif de fourmis en colère, menaçant avec des lances aussi petites que des éclats. La plaine s'était transformée en une couverture presque uniforme de vert tempéré de brun. Au sommet du volcan ne restaient que les pointes rugueuses et encore rouges des pierres brûlantes, et la colonne de fumée continuait à former des couches comme des champignons dans le ciel.

Puis il découvrit, au-delà des dernières montagnes, la grande plaine bleue. Une surface qui bougeait avec de douces vagues, un immense fleuve sans limites.

Est-ce le mot que ma mère a prononcé comme un autre commentaire, une histoire qu'elle utilisait pour me distraire ?

Mer.

Mais je pense que c'est la fin du monde.

Le volcan et les dieux plongés dans le feu pourraient être dévastés par ces eaux.

Il n'y avait plus de nuages revenant de l'embouchure de la montagne, ni de cendres ni d'ombres. Les yeux de Sigur s'adaptèrent lentement à l'éclat du soleil passant à travers les plumes des oiseaux qui le portaient. Le vent froid irritait les blessures de ses bras, il sentait que les griffes de l'oiseau atteignaient ses os. Mais Sigur retint ses larmes car ce qu'il vit dépassait tout ce qu'il aurait pu imaginer. Peut-être qu'il était mort, se dit-il, et pourtant il se sentait plus vivant qu'avant. Il inspira profondément et ferma les yeux. Il sentit l'odeur venant de la mer, claire et forte comme un matin d'été. Même le froid ne le dérangeait plus, car ce n'était pas le froid mais l'air qui lui rendait la vie.

Les oiseaux ont arrêté de battre des ailes et se sont rapprochés de l'eau. Sigur avait vu de loin ce qui ressemblait à un rondin à la dérive, mais ensuite il vit les voiles suspendues aux mâts, gonflées par le vent, et les vagues clapotant contre la coque couverte de mousse.

Les hommes sur le pont levèrent les bras et désignèrent Sigur. Ils avaient l’air agités, se parlant avec enthousiasme. Certains s'étaient agenouillés, comme s'il était un prodige, quelque chose de plus qu'un enfant blessé sauvé par des oiseaux qui après tout n'étaient peut-être que cela : des oiseaux, peut-être des vautours en apparence, mais avec un curieux instinct de miséricorde.

Sigur vit les visages sombres des marins. Les bras ouverts et le regard fixé vers le ciel, il l'attend. Il était maintenant si près du navire qu'il entendit le bruit des voiles qui claquaient.

Puis l'oiseau le lâcha et le laissa tomber sur un tas de cordes enroulées. Les hommes coururent vers lui et l'entourèrent. Les oiseaux s'éloignaient déjà.

Sigur releva la tête et les hommes s'agenouillèrent. Ils murmurèrent alors quelques mots qu'il ne comprit pas, et l'un d'eux se mit à lui parler dans une langue étrangère. Comme il ne comprenait pas, les autres murmurèrent, et un autre s'approcha et parla dans la même langue que Sigur.

"Fils de l'Oiseau Bienfaisant !", récitait l'homme dans une litanie que tout le monde répétait.

C'étaient des hommes barbus et aux cheveux dorés bouclés, au corps large assombri par le soleil. Ils portaient des vestes en cuir ou étaient torse nu.

Ils l'ont approché avec respect et lui ont proposé de le guérir. Ils l'ont aidé à marcher r dans un endroit protégé par l'ombre des bougies, et ils l'étendirent sur un lit de paille. Pendant que l'un mettait de la pommade

sur ses blessures, un autre revenait avec de la nourriture. L'eau qu'ils lui donnaient était douce, pas le liquide saumâtre qui éclaboussait le pont.

Deux jours plus tard, une fine couche de sel s'était déposée sur sa peau, et le soleil lui avait donné une couleur dorée. Il a posé des questions sur l'utilisation de chaque instrument ou structure qu'il a vu, ils lui ont répondu par l'intermédiaire du seul homme qui parlait leur langue. Mais dans chaque réponse il y avait un respect effrayant, comme s'il s'agissait d'un dieu enfant, dont la tendresse devait être protégée par la rusticité de leurs corps.

L'étendue d'eau était si vaste, pensa-t-il plusieurs jours plus tard, qu'il ne se souciait plus de savoir s'ils allaient quelque part. Le monde semblait se réduire uniquement à la paix qui l'entourait, y compris aux raisons de son existence et à ses souvenirs de la ville.

Le navire, le ciel et le soleil.

Parfois les nuages, les hommes occupés, les calmes et les heureux.

Les cordages et les voiles, la faim déjà éteinte et les picotements créés par le balancement du navire dans son corps.

Un matin, ils rencontrèrent un autre navire. Sigur courut vers le rail pour écouter la conversation entre l'équipage. Il pourrait presque toucher l'autre casque s'il tendait les bras. Les voix des hommes voyageaient de pont en pont au-dessus de l'eau.

-L'envoyé du Dieu Oiseau est avec nous. Il nous a dit qu'il était sorti du volcan des grandes montagnes que nous avons laissé derrière nous il y a plusieurs soleils.

-Nous venons aussi de là-bas, mais nous avons trouvé quelque chose de différent. Ils nous ont laissé ce sans-abri qui dort sur le pont depuis trois jours. - Et un rire aigu s'est envolé avec le vent et s'est perdu.

Sigur regarda vers où pointait l'orateur. Un homme sale dormait sur le dos. Il avait la silhouette et les contours de son visage légèrement semblables à ceux de son père. Mais je ne le voyais pas bien, et en plus, ça ne pouvait pas être lui. Sigur l'avait vu pour la dernière fois sauver Grand-Père alors que les pierres du volcan commençaient à le recouvrir.

L'autre navire s'éloigna hors de vue et ils se retrouvèrent seuls.

Le lendemain, un groupe se disputait et se battait autour de quelque chose que Sigur ne pouvait pas voir. Il s'approcha et tout le monde se tut en le voyant. Il n'eut rien à demander, ils le laissèrent entrer et il vit une

fille de son âge assise sur la balustrade, balançant ses jambes et tapant du talon sur le bois. Sigur reconnut celui-là même qui l'avait secouru dans la forêt.

Elle le regardait calmement, ses cheveux clairs flottant au vent et sa peau très blanche illuminée par le soleil de midi.

" Quel est ton nom ? " demanda-t-il encore, comme la fois précédente, même s'il n'attendait pas vraiment de réponse.

-Gerda- répondit-il.

Maintenant qu'elle avait un nom précis, je pouvais même la toucher sans craindre de la voir disparaître. Mais les hommes la regardaient avec méfiance.

"Il est apparu de nulle part, comme les démons des ténèbres", ont-ils déclaré à Sigur.

"Elle m'a sauvé la vie une fois", s'est-il défendu. "Elle restera avec nous."

La jeune fille sauta sur le pont et lui prit la main. Ils se sourirent tous les deux. Les hommes s'éloignèrent en murmurant avec méfiance.

Tout au long de la journée, le murmure des voix mécontentes grandissait au-dessus du rugissement profond et serein de la mer. Si Sigur fixait son regard sur quelqu'un, il se tut soudain et il ne pouvait dire si c'était celui-là qui avait murmuré. Sigur n'a jamais laissé la fille seule. Il lui saisit fermement la main en voyant le regard sombre des autres, qui semblaient le menacer comme les chasseurs l'avaient fait auparavant.

L'après-midi était tombé et beaucoup commençaient à somnoler après avoir mangé. C'est pourquoi Sigur fut surpris de voir une ombre verticale sauter d'un mât, mais la main de Gerda s'était déjà détachée de la sienne. Sigur grimpa sur le dos des hommes et essaya de les frapper, mais ils le repoussèrent comme un petit chien et le retinrent par les bras. Les autres soulevèrent la jeune fille par les cheveux et la firent pendre au-dessus de l'eau.

-Il est venu déranger l'envoyé du Dieu Oiseau. Nous le ramènerons à son origine.

Sigur leur a crié de ne pas le faire, mais il n'y avait plus chez eux aucun respect ni obéissance. Ils ont attaché les mains de Gerda à une planche et l'ont laissée suspendue au-dessus de l'eau. Les vagues frappaient le bateau tandis que la jeune fille montait et descendait selon le balancement du bateau. Deux hommes le surveillaient pour qu'il ne s'approche pas du bord. Il faisait nuit et Sigur se demandait combien elle pouvait supporter, combien les mains de Gerda pouvaient supporter.

À l’aube, une épaisse couche de nuages noirs a commencé à se former à l’horizon qu’ils avaient laissé derrière eux pendant la nuit. Les hommes se rassemblèrent pour contempler cette couverture de brume et de fumée si semblable à celle qu'ils avaient vue sortir de l'embouchure de la montagne.

-C'est le même nuage qui nous suivait depuis le Sud, la fumée noire du volcan sacré.

Certains se sont couverts le visage, d'autres sont partis n tomber sur le pont.

- Il vient nous trouver !

Sigur écoutait les prières et les prières que ces hommes forts offraient désormais comme des enfants effrayés. Les dieux du vent étaient les dieux de la brume. Ceux venus récupérer les âmes des marins perdus dans la brume.

Les nuages s'étaient répandus sur la majeure partie du ciel au sud, précédés d'un vent froid, et commencèrent bientôt à entourer le navire d'un bourdonnement assourdissant. Puis les insectes ont envahi le navire en groupes qui ont tout détruit sur leur passage. Puis un frémissement grandit tandis que la peste diminuait. Les oiseaux approchaient, les ailes largement déployées. Les figures encore lointaines des oiseaux prenaient forme tandis que les insectes s'éloignaient. Mais les troupeaux se succédaient et survolaient le navire. Les vautours perchés sur les mâts.

Le bois craquait sous le poids des oiseaux. Le navire tout entier fit une embardée. Les ailes se rétractaient et laissaient de la place à ceux qui arrivaient. On les répartissait lentement, presque parcimonieusement sur le bois, et il y avait toujours de la place pour un autre.

Lorsqu'ils semblaient s'être installés sur le navire, sans que l'arrivée continue d'oiseaux épars ne se soit arrêtée, les premiers commencèrent à attaquer les hommes. Les griffes s'accrochaient aux têtes et, avec leur bec, ils arrachaient les oreilles et le nez. Les hommes essayèrent de se protéger, mais les oiseaux leur picorèrent les mains, puis le crâne jusqu'à ce qu'ils l'ouvrent à la lumière du matin. Les langues des vautours avaient l’odeur de nombreux autres vautours morts.

Mais ils n'avaient pas attaqué Sigur, et à ses côtés se trouvait Gerda, protégée par l'ombre des ailes.

Les cris se sont atténués au cours de l'après-midi, les cris sont également devenus plus sporadiques et plus doux, comme fatigués. Les voiles déchirées battaient doucement dans la brise.

Le crépuscule se détachait de la surface de la mer et s'élevait comme une grande tache de charbon brûlant.

Le matin, ils déployèrent les voiles saines, mais elles ne suffirent pas à traîner le navire, la brise nocturne avait disparu. Alors Gerda regarda longuement les oiseaux perchés sur les mâts, et soudain ils ouvrirent leurs ailes et les battirent jusqu'à créer un vent qui soulevait des bouffées d'air qui sentaient les excréments et le sang. Tous les oiseaux faisaient le même mouvement et des vagues d'ailes se déplaçaient de bois en bois, jusqu'à ce que le craquement de la coque qui se réveillait avançant sur les eaux calmes commence à se faire entendre.

Les enfants regardaient les cadavres. Sigur allait les couvrir. Mais elle lui a dit de ne pas le faire.

- Ils nous sauveront.

Les journées se passaient avec une douceur typique du temps des dieux. La paisible solitude au milieu de la mer faisait grandir une inquiétude dans le corps de Sigur. Mais les yeux de Gerda, ses cheveux blonds et son teint hâlé l'apaisèrent.

Chaque jour, ils marchaient parmi les corps tuméfiés. Les paupières s'étaient ouvertes et la barbe avait poussé, les ongles étaient aussi un peu plus longs. Puis les vautours descendirent pour se nourrir. Des fragments de chair et d'os étaient éparpillés sur le pont à la fin de chaque après-midi, et les poitrines des hommes étaient des creux envahis par les larves lorsque les oiseaux revenaient s'installer sur les madriers.

Puis ils aperçurent la terre.

Le navire s'est approché lentement de la plage, où un village avec des cabanes se dressait sur les falaises. Des hommes avec des filets, des couteaux et du poisson à la main se sont arrêtés pour regarder le navire. Les femmes sortaient de leurs maisons et les enfants regardaient du bord des rochers. Mais les femmes se mirent soudain à courir vers eux, les jupes remplies de sable, en les interpellant, comme si elles avaient soudain peur pour eux. Ils se couvraient les yeux avec leurs mains, car ils ne devaient pas voir ce qu'ils voyaient.

Ce navire précédé d'une odeur nauséabonde, qui avançait sans vent vers la plage. Emporté seulement par le battement de centaines d'oiseaux noirs sur les mâts, de voiles déchirées.

*

Les hommes du village qui s'occupaient de lui depuis son arrivée ressemblaient à de gros petits ours se déplaçant maladroitement dans leurs

épais manteaux de cuir et de fourrure. Sigur devenait aussi timide en parlant que les autres, qui, en l'appelant, poussaient un soupir rauque, la langue entre les dents, à la fin de son nom. Il avait traversé plusieurs villages avant de rencontrer les hommes du vieux traîneau, venus de la région la plus septentrionale pour échanger des fourrures contre de la nourriture. Lui et Gerda se promenaient aux abords d'une ville qu'ils appelaient Aldea del Norte, lorsqu'ils les virent passer. Ils pensaient qu'ils allaient les tuer avec les haches qu'ils avaient accrochées à leurs sacoches, mais les hommes se sont approchés et les ont ramassés.

Ils ont vécu avec deux familles différentes pendant un peu plus de quinze hivers. Les femmes enseignèrent à Gerda le travail de cuisiner et d'élever les enfants, et les hommes à Sigur l'art de la chasse et de la pêche.

Gerda était devenue une belle femme que beaucoup d'hommes regardaient avec désir. Mais elle était restée fidèle à Sigur, l'attendant sans montrer de lassitude ni de déception, et gardant le feu dans la cabane jusqu'à son retour de la chasse. Sigur lui raconta tout ce qu'il avait vu de nouveau dans les plaines, pendant qu'elle cuisait la viande sur les flammes, sans cesser de l'écouter et de s'étonner de ses paroles. Il lui parla des loups cachés dans les forêts de pins qui hurlaient au crépuscule, criant pour les âmes qui montaient au ciel, et les aurores étaient le moyen de migration éternelle. C'est ce que disaient les indigènes, et Sigur apprit à se taire lorsqu'il entendit les hurlements. Il leur était interdit de tuer les loups. Qui savait si les chiens, presque leurs frères de sang, ne se vengeraient pas un jour en les laissant sans mobilité. Les jambes des hommes n'ont jamais été utiles pour marcher dans ces plaines enneigées où les pas humains étaient presque nuls.

-Les chiens nous sauvent la vie chaque jour. "Ils nous emmènent et nous amènent là où il y a de la nourriture", lui avait dit l'un des hommes, pendant qu'ils mangeaient au crépuscule autour des feux de joie. Le chant amer des hiboux venait des bois, et c'était un rideau monotone de lamentations.

-Les loups sont les propriétaires de ces terres où nous passons- dit le vieil homme à qui beaucoup allaient demander conseil. Bien que mince, il semblait avoir la force de sa trompe, sa barbe légèrement bouclée lui offrait un visage d'une sage autorité.

Sigur le regarda attentivement, intrigué. Il s'assit à côté d'eux sur les fourrures, les protégeant du gel.

-Vieil... parfois j'ai le souci d'aller plus loin, je veux dire le plus au nord. Il y a une sorte d'appel...

La lune ressemblait à une boule blanche qui s'élevait peu à peu, une masse de froideur douce qui reflétait les restes du soleil endormi. De loin venaient les hurlements des loups, de plus en plus forts à mesure que la

lune se levait. Les animaux devaient courir à travers les arbres, se battre pour des proies, se lécher les blessures, s'accoupler.

« Leurs âmes, dit le vieil homme en désignant la forêt, sont nos morts. Nous devenons des loups pour vivre éternellement.

Sigur ricana, ce qui mit l'homme en colère.

-Dois-je t'arracher le cœur pour te convaincre ?

Le vieil homme se releva, en colère pour la première fois depuis que je l'avais rencontré, le front plissé et le poing tremblant. Mais il se calma immédiatement et une de ses mains blondes pâles et tachetées de rousseur reposa sur l'épaule de Sigur.

-Voyez dans le Nord, si vous ne me croyez pas. Il faut parfois partir à sa recherche.

-A la recherche de quoi ? Si ma famille est restée dans le sud, pourquoi devrais-je aller dans le nord ?

Le vieil homme fit un nouveau geste d'ennui.

-Tu ne te rends pas compte? Les doutes sont des ailes.

Le lendemain matin, Sigur commença à construire le traîneau comme on lui avait appris. Il lui a fallu plusieurs jours pour acquérir les compétences nécessaires pour le faire, mais il se consacrait chaque matin à ce travail, avant de partir à la chasse. La nuit, il saignait les renards, les loutres ou les castors, les écorchait et les dépeçait, pendant que sa femme les couvrait de sel. Le vent nocturne séchait la sueur que la vapeur de sang produisait sur lui. Il parla à Gerda du voyage qu'il prévoyait. Elle a accepté, et son acceptation était plus qu’un simple signe de tolérance.

"Oui," répondit-il avec le ton de quelqu'un qui décide vraiment.

Le jour venu, ils se levèrent avant l'aube. Les chiens étaient déjà attachés au traîneau par ceux qui étaient venus les accompagner. Les hommes le saluèrent avec une accolade, les femmes avec un geste de révérence envers Gerda. Les animaux s'éloignèrent en désordre, mais Sigur tenait fermement les rênes, et la neige coulait docilement sous le traîneau. Il regardait le profil de sa femme sur fond de neige, où seule la fumée des feux de joie de la nuit précédente interrompait le paysage. Les contours de Gerda étaient accentués par rapport à ce paysage, donnant une beauté imperturbable à sa silhouette.

La route et les terres traversées lui étaient familières, mais il n’y était jamais allé.

"Parfois, vous êtes sûr d'avoir votre place quelque part", a déclaré Sigur.

-C'est vrai - répondit-elle - ou à une mission qui lui a été confiée.

-Cette mission ?

-Je ne sais pas. Je regarde les chiens et je me rends compte que nous ne sommes pas très différents d'eux. Qu'est-ce qui nous guide vers le Nord ? Quelque chose que tu ne pourrais pas me dire, même si tu connaissais toutes les langues.

Chiens menant des chiens.

Animaux migrateurs à la recherche de proies.

Chasseurs.

Le voyage durait aussi longtemps que la vie de la glace hivernale, et le temps qui marquait le paysage aride présentait les signes indubitables du non-temps. Un espace hors de la conscience des choses. Air et ciel égaux à ceux d'avant et à ceux qui viendront plus tard. Les régions défilaient à peine différentes les unes des autres, laissées sur place par le passage de chiens fatigués. Lorsque les provisions furent épuisées, Sigur s'arrêta pour chasser dans les environs. Gerda allumait un feu à côté du traîneau et l'attendait. Les chiens ont souffert. Ils s'approchaient d'elle pour recevoir des caresses près du feu. Il revenait parfois sans avoir rien accompli, elle ne le lui reprochait jamais. Mais quand il arrivait avec la proie, les chiens se léchaient les babines en reniflant les corps, gémissant et poussant leurs propriétaires avec leurs pattes.

Le matin, le voyage continue. Jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus de bêtes, plus de forêts, plus de buissons isolés, pas même de mousse ou de rochers. Seulement de la glace dure et malsaine, des nuages liquides qui descendaient du ciel comme une goutte constante de salive.

Ils ont enduré la faim pendant plusieurs jours.

Puis un après-midi, certains chiens sont tombés morts et les autres se sont arrêtés. Il restait dix chiens faibles et maigres, mais leurs dents tenaient toujours, car Sigur vit qu'ils avaient commencé à mâcher les rênes. Ils levaient les yeux de temps en temps, observant leurs maîtres. Il regarda sa femme.

-Ils vont nous tuer, Gerda, et ils pourraient nous sauver, non ?

Il avait besoin d'obtenir l'approbation qu'il recherchait si désespérément dans le regard parfois dur de sa femme. Elle ne dit rien, mais ses yeux exprimèrent leur consentement.

Sigur descendit du traîneau et s'approcha des animaux avec prudence. Les chiens le suivaient des yeux, sans grogner, presque immobiles. Les rênes étaient la seule chose qui les retenait. Mais l'un d'eux s'était libéré et se dirigeait vers lui. Les autres se détachèrent également et avancèrent derrière.

Sigur dut reculer. Gerda attrapa la hache et la lui tendit. Mais le mouvement réveilla définitivement l'instinct endormi dans les corps domestiqués des chiens, et les dix l'entourèrent.

Sigur essaya de les observer un par un, tenant fermement la hache, ce qui semblait être une menace inutile devant eux. Les chiens se mirent à grogner, la salive glissant entre leurs crocs. Lui aussi avait faim, pensa-t-il. À tel point qu’il avait pensé à les tuer plusieurs jours auparavant. Mais ce n’était pas le cas et il payait pour cette erreur. Il chercha les yeux de Gerda d'un geste désespéré. Elle avait une expression qui lui rappelait quelqu'un. Un visage de femme aux yeux contemplatifs qui dépassait ce moment.

À travers les yeux des femmes, mon père a dit un jour : on peut voir le monde.

Le visage de Sigur reprit espoir et il sut qu'il n'y avait pas d'autre alternative que la douleur. Elle posa sa main gauche sur le traîneau et s'y accrocha de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il tremble. Une main nue attendant que le froid l'engourdisse.

Il regardait la hache dans son autre main, comme si elle était l'instrument d'un esprit séparé du sien, et il était quelqu'un qui regardait la scène du haut du ciel.

La hache dans sa main droite tombant sur l'autre et les doigts roulant dans la neige à ses pieds.

Puis vint une douleur atténuée par le froid.

Le sang s'épaissit et s'arrêta alors qu'il pressait sa main contre son corps.

Sigur jeta un regard douloureux à Gerda, qui lui rendit un regard plein de fierté. Puis il jeta ses doigts coupés sur la meute, et les chiens coururent pour les dévorer.

Gerda descendit du traîneau et enveloppa la main de son mari dans un tissu.

" Nous devons les attaquer maintenant ! " cria Sigur, soupirant profondément pour surmonter le malaise qu'il sentait venir. Il attrapa le fouet avec sa main valide et l'enroula autour du cou des chiens. Les chiens ont tenté de se libérer et ont mordu en l'air avec leur dos hérissé, la gueule pleine de mousse et de salive, mais leurs aboiements ont rapidement

diminué. Il les traîna un à un vers l'endroit où se trouvait Gerda, pendant qu'elle les décapitait avec la hache.

Le dernier, seul et toujours en train de mâcher les restes des doigts de Sigur, releva la tête. Ses yeux brillaient dans la pâleur de la neige, et il s'élança d'un bond qu'il ne put achever car Sigur le rencontra avec la pointe de son poignard. En fin d’après-midi, alors que le soleil orange vif se couchait, tous les chiens étaient morts sur la glace.

Sigur tomba au sol et Gerda courut pour l'aider. Elle essaya de voir sa main blessée, mais il la cacha à nouveau entre les tissus tachés de rouge.

"Je vais bien... je vais bien..." répéta-t-il, tandis que le souffle s'échappait lentement de sa poitrine. Ses paupières se fermèrent et sa tête reposa sur les mains de Gerda.

Elle lui frotta le dos pour le réchauffer, et sentit avec soulagement la respiration légère mais rythmée de Sigur.

Pendant quinze jours, ils restèrent au même endroit. Sigur délirait les premières nuits, rêvant des oiseaux qu'il n'avait jamais vus depuis qu'il était enfant, et parfois il pensait à eux, comme s'il espérait qu'ils reviendraient pour les sauver.

Elle et lui contemplaient le cycle sans fin du soleil à l'horizon l'après-midi. La couleur de la neige était devenue le blanc de ses yeux. Ils ont détruit le traîneau et avec les planches ils ont construit un abri pour mourir dignement. Les peaux séchées de Les chiens servaient de refuge. Leur viande commençait à manquer. La nuit, le vent devenait plus fort, et les entraînait dans leur sommeil vers le chemin lent, la perte progressive dans la course du sang.

Un matin, Sigur sentit sa femme le réveiller en lui montrant un groupe qui s'approchait d'eux. Son moignon palpitait et brûlait comme du feu. Il avait le vertige, mais il fit un effort pour se relever et prendre ses armes. Gerda l'a aidé.

Ils regardaient les hommes et les femmes marcher vers eux. Leur apparence n'était pas différente de celle des habitants plus au sud, de petite taille, leur robustesse maintenait la chaleur comme des torches allumées. Lorsqu'ils furent suffisamment proches, ils virent que le groupe comptait plus de vingt personnes. Ils s'arrêtèrent bientôt et deux d'entre eux devancèrent les autres.

Le plus âgé était un homme à la barbe grisonnante, qui marchait avec une canne en bois noueux. Il commença à leur parler dans un dialecte qu'ils ne comprenaient pas, bien qu'ils percevaient des sons familiers. La voix gutturale n'exigeait que peu de mouvements des lèvres et le souffle dégageait les souffles chauds des feux de joie récemment éteints. L'autre

essaya de leur parler dans le dialecte du Sud, mais hésita et les interrompit tous les deux mots.

-On a vu les oiseaux noirs dans le ciel du nord il y a bien longtemps, ils viennent chaque siècle nous annoncer les changements. Depuis, nous attendons un étranger. Êtes-vous le fils de l'Oiseau Bienfaisant ?

Sigur ne savait pas comment répondre. Il fit un geste d'inquiétude envers Gerda, mais elle détourna le regard comme une mère qui envoie son enfant affronter le monde. Puis il dit presque sans réfléchir :

-Peut-être que je suis celui qu'ils attendent.

Le plus âgé leva un bras, la main ouverte, vers ceux qui attendaient derrière. Le groupe tout entier s'est approché et les a entourés pour les accueillir avec des cris mesurés. Certaines femmes emmenaient Gerda préparer la nourriture et les hommes discutaient devant le feu. Un à un, ils serraient la main valide de Sigur, tout en regardant respectueusement le tissu taché sur le moignon.

*

Il resta dans la région pendant cinq hivers. Il accompagnait les autres lorsqu'ils entreprenaient des expéditions à la recherche de ruisseaux ou de lacs sous les glaces. Il a appris à écouter le bruit de l'eau et à ressentir ses vibrations sous le sol. Mais un tonnerre constant qui se confondait avec le vent et les rivières venait du nord.

C'est Thornmeld, brandissant sa hache au-dessus du soleil, lui avaient-ils raconté un soir, alors que les hommes commençaient à nettoyer leurs lances près du feu de joie, et que le bruit des lances imitait le fracas des armes du dieu.

Ils lui apprirent à fabriquer des harpons pour chasser les animaux sous la glace. Les entrailles tachaient la neige de grosses gouttes rouges, et la chaleur intense qui se dégageait des corps leur rappelait la chaleur d'un lit conjugal, comme si c'était elles qui entraient dans le corps des femelles pour se couvrir et revenir à l'origine. . Se sentir comme des enfants revenus en tant qu'hommes avec leurs femmes, dans leurs mondes individuels étroits.

Sigur a commencé à se démarquer par ses compétences. Il savait interpréter le vent et sa probable variation au fil des après-midi, distinguer les couleurs du soleil et ses auras, les larges nuages d'oiseaux migrateurs qui apparaissaient du nord et disparaissaient vers le sud. Ses épaules sont devenues plus fortes, son corps plus résistant et il a supporté le froid sans regret.

Durant les nuits d'été, il racontait ses souvenirs du volcan et de sa mère, de la promenade en bateau et des oiseaux. Les hommes écoutaient ses paroles, se laissant bercer par le curieux accent étranger de Sigur. La chaleur des feux de joie dans lesquels les femmes cuisaient la viande, l'odeur de la graisse brûlée les enveloppaient et les liaient encore plus fortement que l'ombre du crépuscule.

Il leur parla d'un pays lointain où la neige n'existait pas, où la chaleur provenait des grandes montagnes qui créaient le feu. Il raconta son voyage et la manière dont il avait tué les chiens.

-Personne ne tue ces animaux, ils nous soutiennent- lui a reproché un jour quelqu'un.

-Je l'ai fait pour survivre- se défendit-il.

Mais plus tard, le ressentiment avec lequel ils avaient réagi s'est transformé en respect. Peut-être que la viande des chiens lui avait apporté la force et la résistance qui le caractérisaient, se disaient-ils. Lorsqu'il les accompagnait à la chasse, ils revenaient toujours avec plus de proies, portant deux fois plus de poids sur leurs épaules que les autres. Les cheveux roux de Sigur étaient couverts d'écailles lorsqu'il portait les filets, et les poissons se balançaient derrière son dos.

Un jour, alors qu'ils pêchaient, Sigur vit l'un des hommes s'appuyer au bord d'un ruisseau d'eau claire qui jaillissait entre les rochers et poser un linge froid sur son épaule blessée. L'homme avait exposé une grande tache.

soleil rouge

Une cicatrice

sabots

étendu, traversant le ventre,

terre verte

Sa blancheur contrastait avec le r -Qui était-ce? - Demanda Sigur en élevant la voix presque sans s'en rendre compte, pour faire taire les sons étranges dans sa tête, les expulser avec les voix d'êtres de chair et de sang.

L'homme s'est levé et a ôté le reste de son pagne, jusqu'à ce que tout son corps soit exposé. Il y avait d'autres cicatrices, longues, larges et entrecroisées, plissant la peau comme un tissu mal cousu.

des sphères qui naissent

-Ceux qui ont affronté le grand ours blanc et qui ne l'ont pas - dit-il en montrant leurs blessures - sont morts. C'est le minimum de mémoire qu'il laisse.

Puis un de ses fils l'a aidé à s'habiller, mais il a continué à parler. Ses paroles tremblaient comme l'eau du ruisseau.

pluies, arômes

-Non seulement il ne nous laisse pas entrer sur son territoire, où il y a de la viande en plus grande quantité et de meilleure qualité. Il a tué de nombreux chasseurs qui se sont aventurés à tenter l'expérience. Il dévore nos enfants avec méchanceté, comme s'il voulait se venger...

Sigur ne pouvait pas voir la lueur dans les yeux de l'homme, caché derrière la poitrine de son fils alors qu'il se laissait habiller.

-Mes deux aînés sont morts entre leurs dents...

Et le seul qui a survécu a regardé Sigur.

rouge jaillissant d'un sein blanc

le soleil s'effondre

atterrir

douleur

La blessure s'ouvre, les sabots se tachent de rouge, le sang s'épaissit lentement et prend la forme d'une sphère qui brille sur les champs et les forêts d'un monde étrange. Une terre aux aurores claires avec des nuages blancs qui tombent pour grandir parmi les plantes, des crépuscules ocres de fleurs explosant dans le ciel, s'ouvrant pour créer une terre verte égale à l'autre, celle qui vit sous l'eau. Pluie d'ombres vertes. Des arômes qui montent de la terre, des parfums de luzerne, d'herbe mouillée, d'animaux en train de s'accoupler. Poussière fécale tombant du ciel. Semence qui jaillit des sources de la terre. Des créatures qui grandissent avec des cris et des gémissements.

La terre meurt de la même manière qu'elle est née.

La sphère coule à nouveau, se cache et se nourrit.

Le terrain sans propriétaire.

L'âme sans corps.

Les forêts perdues.

Il a crié et a frappé du poing le bois du lit. Gerda lui avait attrapé le bras et le réconfortait.

"C'était un cauchemar, rien de plus", le consola-t-elle d'une voix d'eau.

Puis il lui raconta son rêve, tandis que Gerda écoutait en silence, observant le mouvement des insectes sur les planches du plafond, hochant la tête à chaque mot prononcé par son mari comme si elle les connaissait déjà.

-Quand j'ai vu la cicatrice, j'ai cru voir une tache dans le ciel du nord. Une déchirure dans la peau et un soleil qui se lève de la plaie.

"Et que fait le soleil ?", a-t-elle demandé.

-Il s'enfonce encore, mais je ne sais où, dans un autre corps, à un autre endroit.

-As-tu rêvé de ça ou l'as-tu vu ?

-Je l'ai vu en regardant l'homme. J'étais là mais je me sentais loin. Parfois je pense à ma mère, je la vois en plein jour, me regardant pendant que je marche le long des sentiers, du haut d'une colline, parfois dans la neige qui coule au ras du sol puis monte en tourbillons.

Une étincelle fugace traversa le ciel et filtra à travers les fissures de la cabine, scintillant sur la sueur du visage de Sigur. Il s'est couvert le visage et sa femme l'a caressé.

-L'ours m'appelle, le voilà !- Il se leva pour courir vers la porte de la cabane. Au dehors, l’obscurité et le silence étaient des réactions intolérables. Son visage se déformait à force de distinguer quelque chose dans l'obscurité, de voir les yeux de l'animal qu'il croyait sentir. Gerda s'approcha et elles s'appuyèrent toutes deux contre le mur du seuil.

"Vous devez y aller", dit-elle en désignant le nord.

Le matin, Sigur rassembla ses voisins. Ils se regardèrent après l'avoir entendu, se demandant si Sigur était devenu fou. Ils ont essayé de le faire changer d'avis.

-Quand nous t'avons parlé de l'ours...- commença à dire l'homme aux cicatrices.

Sigur ne voulait pas le laisser finir.

-Ça n'a rien à voir avec toi, juste moi, et je n'en suis même pas sûr. Ce que je demande, c'est des conseils sur la façon de le tuer.

Les hommes étaient enthousiasmés à l’idée que quelqu’un de leur village aurait le courage d’affronter l’ours. La bête avait maintenu son emprise sur le nord-est pendant trop longtemps.

"Cela fait longtemps que je surveille les rivières et les crues", raconte l'un des jeunes, "les moments où les poissons viennent des eaux du nord".

C'est la plus grande zone de frayère. Si nous le conquérons, nous aurons de la nourriture chaque hiver. Je vais t'aider.

Mais le père du jeune homme apparut, se frayant un chemin parmi les autres et l'attrapa par le bras. Il lui murmura une réprimande à l'oreille tout en regardant les autres. Sigur a dit :

-Je ne vais pas risquer des vies qui ne m'appartiennent pas. C’est à moi que revient la décision et le risque.

"Et aussi la gloire, si vous le battez", répondit l'autre, comme s'il se méfiait du véritable but du voyage.

Sigur ne répondit pas.este de la peau.

des fruits . Ils décidèrent qu'il partirait deux jours plus tard et retournèrent dans leurs huttes à la recherche des meilleures armes qu'ils avaient à offrir. Lorsqu'ils revinrent le lendemain, le ciel était clair et ils se rassemblèrent en groupes à l'extérieur de la cabane pour choisir parmi les harpons et les couteaux. Les hommes regardèrent Gerda, debout à la porte de sa cabane, éclairée par le soleil de midi, cousant des morceaux de peaux que Sigur porterait pour la chasse. Ils la voyaient courageuse et fière, si différente du reste des femmes, qui semblaient comme des enfants devant elle.

"Le poignard du vieux Armsted est le meilleur..." dit quelqu'un avec une barbe courte.

-Non! Celui de mon père est plus récent... - un autre l'a contredit.

Sigur a choisi son arsenal, mais si le voyage devait être aussi long qu'il l'espérait, il ne devait emporter que ce qui était nécessaire plus des réserves de nourriture.

"C'est la saison des accouchements, l'ours sera plus féroce qu'à d'autres moments", l'ont-ils prévenu.

Certains ont nié et ont commencé à se disputer avec celui qui avait parlé.

-C'est bon...- Les interrompit Sigur, et voulait apaiser leur inquiétude.- Ils me verront revenir habillé dans leur peau. Je vous promets.

"Ne nous promets rien, lui dit l'homme aux cicatrices. L'affaire t'appartient parce que tu l'as demandé."

*

Des volées d'oiseaux noirs traversaient le ciel couvert de nuages gris. Un tamis de nuages dans différentes nuances de noir et blanc. Noir orageux avec des éclairs. Blanc sale, comme des gouttes de boue sortant d'un marécage.

Ils battaient des ailes à un rythme lent, avec leurs larges ailes déployées. Le vent entre les plumes. Les battements rythmiques ne sont perceptibles que par l'éclat du soleil à travers les nuages en spirale.

Deux, trois, quatre mouvements, et les oiseaux continuèrent d'avancer dans une série parfaite de rangées interminables, sans se déranger, sans que leurs ailes ne se heurtent. Il n'y avait aucune erreur dans ces longues caravanes aériennes déterminées par les générations anciennes. Des milliers d'oiseaux volent d'une région à l'autre parmi les nuages ou au-dessus des arbres ou au milieu de la pluie.

Les troupeaux se dispersèrent et de nouveaux apparurent du nord. Le bourdonnement des ailes descendit jusqu'à s'étendre à la surface du monde, et le cri des becs tordus s'estompa bien au-delà de l'horizon. Des cris qui cessèrent d'être des cris dans leur implacable unicité pour devenir des échos, des sifflements qui venaient du ciel comme si les dieux soufflaient sur les forêts.

Mais parmi tous ces oiseaux, un oiseau s’est tenu à l’écart. Il se sépara des autres très lentement, jusqu'à descendre jusqu'à la hauteur des arbres. Et là, sa taille grandit.

Ce qui ressemblait à un oiseau aux contours fins, l'image grotesque et mal nourrie d'un oiseau migrateur, est devenu la bête au bec fin, aux yeux bridés avec des pupilles ovales qui s'ouvraient et se fermaient comme des gueules de poisson. Son corps était constitué d'un ensemble de muscles puissants qui bougeaient au rythme d'une respiration gémissante. Les ailes étaient comme de grandes branches bleu-vert, avec des taches rouges et dorées, qui commençaient à se déployer jusqu'à atteindre la longueur de plusieurs corps.

L’oiseau s’est posé sur un rocher et a de nouveau changé de forme. Il regardait ses compagnons dans le ciel, comme quelqu'un qui quitte quelque chose pour toujours à la recherche de quelque chose d'autre de plus désiré.

La transformation.

La métamorphose de l'oiseau en fille. Le plumage sombre dans la teinte bronzée d'une peau douce. Les grands yeux marron semblent humains. Les ailes des bras délicats et les griffes des pieds.

La jeune fille était là, devant lui, et l'observait. Étrangement familier à sa mémoire meurtrie, souvenirs abolis pour survivre, atténués, recouverts de cendre mais fermes comme du bois.

Une fille qui aurait pu être mère ou fille, épouse et amante ou tout cela à la fois. Mais maintenant c'était ce que c'était devenu.

Celui qui était à côté de lui dans le lit. La femme s'appelait Gerda.

Sigur s'est réveillé épuisé et agité. Il regarda à ses côtés, Gerda dormait encore.

Il rêvait toujours de la même chose après une journée de dur labeur, avec les signes habituels de fatigue sur son corps, des muscles faibles et une somnolence qui lui fermait les paupières. Mais surtout quand l'envie le poussait à se débarrasser de cette pensée et le faisait trembler alors qu'il coupait du bois pour le feu. Chaque coup était une tentative pour éviter ce rêve, mais il revenait presque toutes les nuits. Et les rares fois où il ne rêvait pas, il devenait triste. Le lendemain matin et tout au long de la journée, il voulait juste se rendormir et ne pas se réveiller avant d'avoir vu cela une fois de plus accompli. Parce que le rêve avait la cruelle vertu de lui rappeler le jour où sa mère était morte et où il avait fui la forêt.

Il caressa les cheveux de Gerda et dit :

-Je reviendrai, ne t'inquiète pas. Ils m'ont déjà enterré une fois, n'est-ce pas ?

Gerda posa sa tête sur la poitrine de Sigur, sentant l'arôme de l'huile qu'elle lui préparait lorsqu'il partait à la chasse pour isoler sa peau du froid.

Puis il est parti. Les bottes en peau de phoque, qui étaient renforcés depuis longtemps par la peau des chiens qu'il avait tués, ils ne laissaient presque aucune empreinte dans la neige dure de la nuit précédente. Il portait le sac avec les flèches sur son dos et l'arc sur son épaule. Une sacoche contenant de la viande salée pour le voyage pendait à son cou.

Il marcha le long de la rivière. On lui avait dit que le territoire de l'ours se trouvait en amont du fleuve, au-delà d'une barrière infranchissable marquée par les ossements qui lui avaient servi de nourriture. Il traversa les eaux gelées et continua jusqu'à trouver des cavernes bloquées par la neige.

Il a creusé une tombe peu profonde et a attendu. Il a jeté la viande pas très loin. Il plaçait des morceaux de glace derrière lui, pour écouter la bête si elle s'approchait de lui - peut-être que l'appât ne la tromperait pas - et il continuait à surveiller les entrées des grottes.

Il ne pouvait entendre que le sifflement du vent pendant la majeure partie de l'après-midi. Une large ombre grise commençait à s'étendre depuis le nord, mais il savait qu'elle ne deviendrait jamais complètement sombre.

Deux jours se sont écoulés et l'animal ne s'est pas présenté. Ce retard, cette absence étaient plus inquiétants que le froid ou la faim. Il se sentait entouré d'attente, comme si elle s'était incarnée dans le silence et les formes de la neige. Il crut un instant que ses yeux le trompaient en ne lui montrant que la surface aride du monde, l'opacité de la nuit qui n'était ni nuit ni jour, et elle était là, le poussant vers le bas, l'ensevelissant.

Au petit matin, un fragment de soleil a commencé à éclairer la neige. Il étira ses muscles engourdis, pensant que peut-être la bête n'apparaîtrait jamais, lorsqu'il la vit enfin sortir d'une des grottes.

Il était plus grand que n'importe quel autre animal que j'avais vu auparavant, avec une fourrure blanche interrompue uniquement par ses yeux, un museau à pois gris et des griffes qui laissaient des traces de son ombre lorsqu'il marchait. Derrière lui, deux bébés le suivaient.

La femelle était seule avec ses enfants.

Le plus petit ours chancela, une tache rouge recouvrant son dos. Un autre animal l'avait attaqué, pensa Sigur, et ils n'avaient pas pu migrer. C'est pour cela qu'elle était désormais en quête de nourriture, maussade et peu accommodante. Il faisait les cent pas devant l'entrée, reniflant et poussant les bébés avec son museau pour les ramener dans la grotte, mais ils revenaient.

Sigur se releva prudemment après avoir vérifié que le vent soufflait dans la direction opposée et ne portait pas son odeur. Il attendit qu'elle se rapproche, mais l'ourse tarda à avancer, poussant ses enfants. Sigur repensa à la fois où sa mère avait suivi son père dans les bois alors qu'ils étaient fiancés. Elle lui parla de la peur, du sentiment d'être pourchassé et piégé, des mains des chasseurs sur les lances. Et elle avait pensé, lui dit-elle alors, aux enfants qu'elle n'aurait peut-être pas.

L'animal a cessé d'insister pour protéger les bébés et s'est approché lentement de la viande qui l'attendait dans la neige. Le soleil du matin se reflétait sur la fourrure des ours aux tons blanchâtres et dorés. Les bébés marchaient en trébuchant ou en sautant sur leurs courtes jambes. La plus malade était encore loin quand l'ombre d'un nuage la recouvrit.

Sigur n'avait pas beaucoup de temps, juste une chance de tirer la flèche avec précision et exactement au bon moment.

Il leva le bras avec le harpon. La fine ombre de son corps atteignait l'ours. L'animal leva la tête et le regarda, mais Sigur jeta l'arme. Il ne s'est rendu compte que lorsque le harpon était déjà en l'air, à ce moment indéfini de son voyage, que l'un des bébés avait atteint sa mère et que la lance s'était enfoncée en elle.

la peur est plus rapide, dessein des dieux, restes de leurs larmes, fissures dans l'âme des hommes

il n'y a aucun moyen d'échapper à la peur

Il se mit à courir sans se retourner et entendit les premiers pas de la femelle derrière lui. Mais elle s'est arrêtée. Sigur se retourna, vit les gestes que faisait l'ourse pour réanimer son petit, poussant le corps avec son museau, le mordant pour le réveiller. Puis elle leva de nouveau les yeux vers lui, et il y avait plus de force dans ses yeux que dans ses muscles. C'était un regard de haine presque noble parce qu'il était si pur, une fureur de beauté inconciliable avec ce qui est humain.

Elle émettait maintenant des sons étranges, comme des cris et des cris mêlés, comme si un homme et une bête criaient en même temps de manière discontinue. Sigur se souvint que le doyen du village lui avait dit que les morts occupaient les cadavres des animaux. Il essaya de rester calme et prépara l'archet. L'animal s'approchait rapidement de lui. Le nez dilaté dégageant un souffle blanc, les crocs comme deux longues gouttes de lait glacé.

Sigur leva l'arc et le tint dans le creux du moignon de sa main gauche. Il encocha la flèche et tendit la corde avec sa main valide.

Il tremblait malgré lui, ses doigts s'affaiblissaient, sa vision devenait une simple tache blanche.

Tournage. Il continua d'avancer plus lentement. Pendant quelques instants, il tombait sur une de ses jambes et se relevait.

Sigur tira encore plusieurs fois. Mais elle continuait à se rapprocher, s'efforçant de l'atteindre, tandis que la fureur transformait son visage en quelque chose de plus humain qu'animal. Et ce n'est que lorsque de nombreuses flèches se sont plantées dans son corps et que sa fourrure a été teinte en rouge qu'il a arrêté de courir.

Les mains de Sigur tremblèrent. Il ferma les paupières et attendit, comme si cela suffisait à faire basculer les faits en sa faveur. Puis il les rouvrit.

Couché dans la neige, l'ours était encore en vie. Son regard brillait avec le soleil blanc qui se reflétait dans ses yeux, elle le fixait.

Et Sigur l'entendit lui parler

C'était un homme de grande taille, avec un beau visage et un nez courbé. Les longs cheveux grisonnants avaient des vagues douces. Lorsqu'il partait à la chasse, ses muscles se tendaient, ses rides disparaissaient. Un jour, je l'ai suivi pour voir la forêt dont il m'avait tant parlé. Je l'ai suivi furtivement, marchant là où il marchait pour ne pas être entendu, et respirant très bas et contenu.

Ce monde m'a étonné. Les arbres feuillus de tant de formes et de feuilles différentes, les fleurs que je n'avais jamais vues auparavant, le chant des oiseaux semblable à la berceuse des dieux du sommeil. Le soleil pénétrait dans le feuillage et, à mesure que la matinée passait, la chaleur m'obligeait à m'arrêter et à me reposer.

Puis j'ai entendu des pas. Peut-être que mon père m'avait découvert, même s'il pouvait aussi s'agir d'un animal, à cette époque je ne savais pas différencier la qualité des empreintes. Je voulais me cacher, mais les pas semblaient venir de partout et j'avais peur. Je m'imaginais déjà morte dans le lierre, mon père pleurant à mes côtés sans consolation. Les feuilles ne pouvaient même plus me couvrir et les pleurs m'ont trahi. Entre les branches, j'ai vu les yeux d'un loup qui s'approchait lentement, il ne semblait presque pas bouger. Mais l’expression n’était pas menaçante, comme s’il se contentait d’explorer.

J'ai enduré la peur aussi longtemps que j'ai pu, mais un cri m'a échappé lorsque je l'ai vu de si près. Une main sortit du bosquet, et je crus que c'était une griffe transformée en main humaine, l'esprit de la bête devenue homme pour me tromper. Mais cette main m’a attrapé le bras et m’a éloigné du danger.

Après avoir pleuré de tout mon cœur, je me suis reposé sur les genoux de mon père. Je le regardais entre des paupières blessées par les larmes et craignant sa punition. Il m'a regardé avec des sourcils froncés et un air sérieux.

« La désobéissance, ma fille, est le pire des défauts. Le seul qui finira par te tuer avant la vieillesse.

J'ai hoché la tête oui et j'ai essuyé mes yeux. Sa voix n'avait ni fureur, ni pitié.

"Tu as eu le privilège que ce soit ton grand-père et non un autre que tu as trouvé, sinon je n'aurais pas pu te sauver."

Je n'ai pas compris au début. Mon grand-père était mort et je ne l'avais pas rencontré.

« Chaque fois que vous viendrez dans la forêt, vous verrez des loups, des renards, des ours, des oiseaux. Beaucoup d’entre eux sont des animaux dotés d’une âme humaine. Ce sont les esprits des morts qui prennent place dans les corps des bêtes. C'est pourquoi je m'en assure avant de tuer.

Il m'a pris la main et nous sommes rentrés ensemble. Il commença à me raconter que mon grand-père et tous ses ancêtres avaient vécu au nord-est de la Droinne, là où les courants du fleuve se jettent dans la grande mer, sur les plages de falaises basses et de rainures rocheuses, là où naissent les forêts. Avant, il y a bien longtemps, alors que mon père et mon grand-père n'étaient pas encore nés, la rivière déposait de la terre et des pierres

jusqu'à former les collines sur lesquelles poussent aujourd'hui les sapins. Vers le sud, la barrière d'arbres s'étendait de plus en plus pour protéger la zone du froid du nord. Derrière, la mer continuait à lutter contre les rochers, et le vent contre les arbres.

Tous nos ancêtres ont grandi dans les forêts. Mais un jour, les peuples venus du sud-ouest avancèrent à la recherche de nouveaux territoires. Il y a eu des guerres, d'innombrables batailles. Les hommes de notre ville ont résisté et auraient pu se battre longtemps si une force étrangère n'avait soutenu les envahisseurs. Personne ne savait qui ou quoi multipliait les armes et leur enseignait de curieuses stratégies et pièges contre nous. Les vieilles femmes qui se consacraient à appeler les esprits disaient que cette race à la peau plus foncée et aux yeux bruns avait une vertu particulière. Ils appelaient cela la perception de la voix, car ils étaient capables d'entendre des sons si beaux qu'ils ne pouvaient provenir que des dieux. Et parce que les êtres divins étaient à leurs côtés, ils avancèrent en conquérant, sans pitié pour ceux qui restaient en arrière. Ils tuèrent la plupart des hommes et seuls les enfants survécurent après avoir fui avec leurs sœurs et leurs mères vers les grottes de la côte nord. De là, ils revinrent une génération plus tard, avec d'autres noms pour ne pas être reconnus. L'un d'eux était mon grand-père. Les envahisseurs avaient détruit le produit de nombreuses années de progrès, vénéraient des dieux cruels, chassaient sans mesure ni pitié et possédaient des créatures.

L'ours s'arrêta de courir un instant, puis continua. avec leurs propres filles ou sœurs.

Mon père et moi avons marché à travers la végétation sombre, tandis que la lune se levait. J'ai cru voir dans l'ombre les yeux de ces hommes dont il me parlait, et je lui ai serré la main. Il m'a raconté que les vieilles femmes de la ville s'étaient tournées vers une ancienne sorcière, qu'aucun des hommes n'avait vue auparavant, pensant qu'il s'agissait simplement d'une légende inventée par leurs femmes. Ils n'ont jamais assisté aux négociations, aux rencontres cachées entre la Sorcière et les autres vieilles femmes dans les clairières. Mais chaque matin, restaient des restes de feux de camp éteints, des fragments de bois ou de cuir carbonisés, plus façonnés. Tout le monde commenta alors que les préparatifs d'une nouvelle bataille allaient bientôt commencer ; Mais le temps passa, sans que la guerre ne soit déclarée.

Les gens ont commencé à oublier et les femmes sont revenues à leur routine. La jeunesse de mon grand-père est passée, lui et son peuple ont été relégués à vivre en exil, à émigrer, tout en pensant toujours aux intrus. Ils ne savaient pas comment vaincre ces familles aux habitudes sauvages. L’un des plus redoutés s’appelait Reynhold, et plusieurs perspicaces y étaient nés. C'était le seul obstacle devant nous, comme un mur d'hommes, les yeux ouverts jour et nuit, découvrant chacune de nos tentatives de reconquête du territoire.

La génération avant la mort de mon grand-père. C'est à cette époque que les vieilles femmes reprirent leur tâche de sages. À la fin des funérailles, ils étaient laissés seuls devant les tombes, ne permettant même pas la compagnie de la famille du défunt. Durant toute la nuit suivante, on entendit leurs voix et leurs gémissements, le frottement des paumes frottées contre la terre fraîchement retournée, le cliquetis des pierres sous les pieds nus. Plus tard, les hommes ont commencé à dire à leurs femmes que davantage d’animaux vivaient dans les forêts. Les gens se réunissaient la nuit pour planifier des expéditions, mais beaucoup refusaient. Ils disaient avoir affronté de nouvelles portées de loups étranges qu'ils n'osaient pas tuer. Dans les yeux de ces animaux brillait le reflet d’une lune déformée. Alors l'un des hommes, tout en écoutant les autres, se couvrit le visage de ses mains pour cacher ses larmes. Tout le monde le regardait, et sans que personne ne le lui demande, il commença à raconter ce qu'il avait vu. La veille au soir, il avait retrouvé son frère, mort depuis son enfance, caressant le dos d'un loup parmi les bûches tombées. Un frisson lui parcourut le dos, et il dut baisser la flèche qu'il avait pointée vers la bête. Le fantôme de son frère s'est immergé dans le corps de l'animal.

Arrivés à la cabane, éclairée par le feu où ma mère faisait chauffer la nourriture, nous nous arrêtâmes. Avant d'entrer, mon père dit :

« Ton grand-père ne pouvait pas choisir, il devait être un loup au moment de sa mort. Mais ce sera aussi mon privilège et le vôtre de choisir notre demeure.

La voix disparut pour se confondre avec les voix du vent. Sigur tomba assis dans la neige. Il porta ses mains à son visage, regarda entre les plis de ses doigts le corps tombé, et le souvenir du viol et de la mort de Sulla se forma sur la neige. Chaleur et froid alternant dans les images qu'il avait voulu oublier. Mais aujourd’hui, il se sentait déjà comme un homme, et il n’avait pas le temps de s’excuser ou de reporter sa décision. Les rêves avaient contribué à renforcer la douleur et l'angoisse de sa solitude alors qu'elle disparaissait dans les bras des chasseurs.

mère, tu m'as abandonné

Ce sera parce que j'ai regardé sans rien faire pour t'aider

et aussi ce fardeau : les nouvelles connaissances

Parfois je pourrais te détester, maman, parfois je peux t'aimer et te détester en même temps

Il réalisa qu'il avait besoin d'une preuve de son exploit. La colère s'accumulait dans l'excitation rapide de ses muscles, et il dut défaire quelque chose entre eux.

Détruire et mutiler.

Et il y avait un corps qui avait besoin d'être immolé.

Il s'est d'abord couvert la tête – il n'y avait aucune chance qu'il regarde à nouveau dans ces yeux – et il a progressivement décollé la peau. Il tira dessus tout en utilisant son moignon pour séparer les tissus de la graisse et de la chair. Une toile de sang coulait délicatement et fondait comme des fleurs rouges dans la glace.

Il a réparé les trous des flèches avec un mélange de graisse. Il a ainsi pu confectionner ses nouveaux vêtements. Il se déshabilla et resta debout un moment lorsqu'il aperçut l'ombre de son corps sur la neige. Le vent lui parlait à l'oreille, le caressait de ses mains concaves et mortes. C'était agréable de s'imaginer seul pour toujours au milieu de nulle part. Sans penser au monde qui l'attendait, à l'immense travail futur qu'il porterait sur ses épaules.

Oh mon Dieu, ressentez ma faiblesse et mon petit cœur !

Mon dos n’est pas plus fort que celui d’un homme seul.

Oh, maman, pourquoi moi !

Le monde, les gens qui le peuplent me submergent.

Le fardeau de ma race, le poids de l'espèce, sur mon dos.

Espoir et rédemption, dans mes bras.

Les prières oui, les cris, les hurlements, les poings serrés.

Et la survie d'une ville à mes yeux.

Personne n’est né pour cela et on ne peut pas non plus l’enseigner.

Puis il s'habilla avec la peau de l'ours, fit également une casquette avec les fragments restants et commença à marcher vers sa maison.

Pendant près de cinq jours, le grondement de la masse du dieu Thornmeld se fit entendre depuis le Nord. Et toute la nuit, avant son retour, les coups retentirent encore plus fort dans le ciel rouge. Sigur regarda les aurores boréales, au cas où il pourrait distinguer la forme du dieu dessinée à l'horizon, mais il ne vit rien. Il se sentait abandonné malgré ce bruit, qui semblait désormais n'être qu'un phénomène naturel parmi d'autres.

Un matin, il aperçut les colonnes de fumée, dressées comme des piliers soutenant le corps des dieux, ou les doutes grandissants à l'égard des dieux. Les premières cabanes de la ville surgirent telles de petites fourmis enfouies dans la neige.

Les hommes le reconnurent en le voyant arriver habillé comme un roi des steppes, avec la grande cape blanche tombant derrière le dos, ses cheveux roux et sa barbe couverte de givre. Ils coururent vers lui et l'entourèrent, mais ils n'osèrent pas poser un seul doigt sur la peau de l'ours, ni toucher les armes qu'il avait rapportées. Beaucoup d’autres approchaient déjà. Les femmes le suivaient de loin et la tête baissée.

Lorsque Sigur atteignit le centre du village, il leur donna la permission d'embrasser la peau de l'animal pendant qu'il marchait parmi les gens. Les gestes d'étonnement et d'affection, de plus grand respect, formaient autour de lui un halo de vénération. Et il marcha lentement, interrompu par les gestes pieux du peuple, vers la cabane où l'attendait sa femme.

*

Allongé et regardant les planches du plafond, il n'a pas pu se reposer pendant la majeure partie de la nuit, laissant passer les moments de sa vie.

la vie étendue avant ma vie, ce que j'ai vécu en étant les autres, en les étant en moi, jusqu'à obtenir l'expérience des générations

Ils reviendraient l'un après l'autre de sa mémoire, sans ordre ni mesure. Le soleil brillait d'éclairs opaques à l'aube, la fin de la nuit lumineuse inondée de souvenirs.

Ce doit être le cas, se disait-il, l'inquiétude qui plaisait aux esprits malfaisants, toujours attentifs à la veille des âmes inquiètes. Comment ne pas se sentir mal, alors, si la tâche de convaincre les autres du destin auquel il est condamné l'attendait, comme le soleil de ces régions, pour ne jamais sombrer.

Il jeta les couvertures, sans que Gerda ne se réveille. Il regarda sa nudité et la couvrit à nouveau. Il s'habillait paresseusement et lâchement. Il était affligé par l'odeur du bois brûlé, la chaleur du lit, l'arôme de la peau de sa femme, la sensation placide de la mort du sommeil et de son réveil. Il garda tout cela là, en lui disant : Ne pars pas, et tu vivras éternellement. Son corps, cultivé dans les tâches de chasse et de construction d'une maison, lui parlait, les maisons du village qu'il voyait depuis la cabane, la couleur de l'aube froide à l'horizon, apportant la solitude comme une femme stérile apporte le vide à elle, votre environnement.

Gerda se leva. Ils ont sorti les cruches de lait qu'ils entreposaient entre des glaçons sous le sol. Le bruit de la glace qui se brisait entre les mains de Gerda, l'odeur du lait qui se réchauffait, tout cela dont elle se souviendrait plus tard. Ils burent en se regardant dans les yeux tout en se réchauffant les mains sur les récipients. Ils se sont embrassés.

Sigur est sorti. Le vent s'était un peu calmé et charriait la neige tombée cette nuit-là. Ses amis l'attendaient à côté du traîneau. Ils attachèrent les chiens, réorganisèrent les provisions et scrutèrent le ciel à la recherche de signes propices au voyage. Certains avaient commencé à prier. Sigur fit une nouvelle pause avant de partir. Il avait entendu Gerda lui dire quelque chose à voix basse.

"Comment ?!", a-t-il demandé en criant par-dessus le vent. Mais il n'attendit pas qu'elle lui réponde, car en réalité un instant plus tard il se dit qu'il avait bien entendu et compris ces paroles murmurées qui parlaient du fils qui allait venir, plus doux et plus caressant encore que le vent d'été. , un havre de soleil et de brises chaudes qui les entourent tous les deux. Il revint là où elle était et l'embrassa. Il caressa le ventre chaud et encore maigre dans lequel grandissait le fils. Ses mains le touchèrent pour laisser la chaleur de ses doigts dans sa barbe.

Les hommes avaient deux autres peaux préparées pour l'abriter. Quatre furent placés dans le premier traîneau et les six autres dans les autres. Les fouets résonnaient dans le vent. Les chiens aboyaient en se mordant furieusement. La vision de la route devint plus claire à mesure que le jour se levait et les rênes se resserrèrent fermement. La petite caravane partit.

Ils étaient prêts à ne pas s'arrêter jusqu'à ce qu'ils atteignent la première ville qu'ils trouveraient. Sigur n'avait pas prévu de voyage particulier, la ville ou l'homme qu'ils trouveraient seraient l'objectif de son discours. Mais il y avait ça Je pensais depuis de nombreuses nuits, quand le rêve récurrent n'apparaissait pas, aux paroles que je prononcerais pour recruter des hommes, des masses d'hommes, peut-être même des villes entières, pour les entraîner vers le Sud.

Ce matin-là, le soleil brillait et brillait sur le pelage des chiens. Il y avait dans ces yeux agités un air enthousiaste de fidélité, peut-être de joie. Si les animaux étaient heureux, pourquoi pas lui, après tout. Le plus habile et le plus fort, il l'avait démontré. Et les hommes qui l'accompagnaient étaient presque aussi hommes que lui, des êtres issus des populations perdues dans l'oubli et le silence des glaces.

Lorsqu'ils arrivèrent au premier village, deux hommes l'accompagnèrent avec quelques chiens, les autres restèrent pour s'occuper des autres, qui aboyèrent pendant que Sigur s'éloignait. Le village lui était familier, il s'y rendait pour faire le commerce des provisions et des fourrures. Il aperçut un vieil homme, un guérisseur peut-être, debout au milieu d'un groupe d'hommes devant la porte d'une cabane. Son entourage reconnut Sigur car les voyageurs avaient rapporté le récit de son exploit avec l'ours.

Un homme grand, pas trop grand, mais fort et costaud. Sur son dos, il peut porter deux cerfs à la fois et ses longs cheveux sont roux. Autant que l'aube du nord, disaient-ils, et l'histoire s'était répandue dans la steppe

après le retrait du troupeau d'ours vers le nord. Toute la riche zone du nord-est est alors ouverte au passage des villes voisines. Plus de cinquante villes se précipitèrent vers ces terres, et l'histoire de l'homme qui tua la bête et héritier d'une race usurpée se passa de bouche en bouche.

"Bienvenue, jeune Sigur", dit le vieil homme. Les visages des autres s'illuminèrent lorsqu'ils le saluèrent. Des visages bronzés par le reflet du soleil sur la neige, certains ridés ou d'autres couverts d'épaisses barbes bordant des yeux très clairs. Mais c'étaient des regards secs, comme s'ils étaient toujours furieux, ou souffrant d'une douleur qui leur donnait cet éclat constant.

Sigur tendit sa main droite gantée au vieux guérisseur. Les autres regardèrent sa main gauche, car ils disaient qu'il l'avait perdue dans un combat avec des chiens sauvages. Puis ils regardèrent le ciel, car on leur avait dit que le jeune homme était suivi par une volée d'oiseaux noirs. La main gauche n'était qu'un moignon recouvert de tissu sur le côté du corps, calme comme un animal endormi, et le chapeau d'ours blanc, si ce qu'ils avaient entendu était vrai, avait l'air sale et ordinaire. Mais même ceux qui hésitaient le plus à le féliciter lui cédaient la place avec respect. Les quelques femmes qui accompagnaient leur mari baissaient les yeux en croisant son regard. Les chiens environnants aboyaient sans relâche.

"Nous avons besoin d'une plate-forme", ont demandé les assistants de Sigur, et certains hommes ont proposé de la construire. Immédiatement, le vieil homme s'approcha et lui prit le bras.

-Mes respects, Sigur. Votre talent vient d'une lignée distinguée de chasseurs. Votre héritage vous vient d'une lignée féminine.

Il le regarda, pas tout à fait surpris par la sagesse du vieil homme, et ils se dirigèrent ensemble vers la scène que les autres avaient commencé à improviser. Le bois était taché de sang.

-Les vestiges de l'abattoir vous aideront à nous parler, jeune monsieur.

-Je l'apprécie, vieil homme- Et il l'embrassa sur le front.

Le vieillard restait immobile, apparemment absorbé par l'honneur qu'il lui avait fait, et plusieurs l'entouraient. Le sifflement du vent se faisait entendre derrière les bâtiments : le magasin de bois de chauffage, la cabane du guérisseur et l'entrepôt des peaux et des huiles.

-Des hommes !- commença à dire Sigur.- Je viens te chercher ! Si vous savez quelque chose sur moi, c'est la capacité que j'ai démontrée et l'héritage que j'ai reçu. Je vous offre une terre chaude où les plantes poussent jusqu'à ce que nous soyons obligés de marcher avec une hache, et où les arbres ont la taille et la hauteur du ciel. Où les rivières sont chaudes et l’eau toujours abondante. Il y a tellement d’animaux qui semblent naître entre nos mains. Venez seul ou en famille ! Vos enfants grandiront plus

forts et moins craintifs. Ce froid intense, hommes du Nord, émousse l'intelligence.

Quand ce fut fini, personne ne parla. Ils le regardaient avec leurs visages maussades. Ce jeune homme exceptionnel avait interprété ses souhaits avec une telle précision que c'était comme les voir transformés en figures de neige, mais teintées en même temps de désespoir. Désirs désirés et contenus.

Sigur savait qu'ils fuyaient des zones de famine et de guerre, et que la neige leur avait initialement offert une paix et une prospérité modérée. Mais ils avaient connu d'autres climats à d'autres époques, et ces souvenirs restaient brûlants dans leur mémoire, loin de la neige qui ralentissait la pensée.

"Parce que l'esprit est légèreté et chaleur", conclut-il, "et la dernière étape de la vie vers le calme, le dernier envol de la conscience ailée".

Sigur entendit le murmure effrayant, qui s'amplifia jusqu'à cacher les aboiements des chiens. Après tout, que leur a-t-il proposé ? La faim, seconde sûrement, au cours d'un voyage imprévisible où les tempêtes et autres hommes pourraient finir par les exterminer. C'est ainsi que l'un d'eux fut encouragé à prendre la parole. Le soleil brillait sur le visage de l'homme comme sur un morceau de glace.

-Monsieur!- dit-il.- Nous avons peur!

Les autres acquiescèrent.

-Je le crois- répondit Sigur.- Mais plus nous serons nombreux, plus nous serons en sécurité.

Cependant, il n’avait pas assez de talent pour les convaincre. La plupart d'entre eux s'éloignèrent, lui tournant le dos et revenant la tête baissée là où les attendaient leurs familles.

En fin d'après-midi, après s'être regroupés autour de feux de camp pour lutter contre la nuit qui approchait, quelques hommes le rejoignirent, plus confiants dans ce qui se disait sur Sigur que dans la réussite du projet. La lumière du crépuscule déclinait et il ne restait dans le ciel que des taches déchirées couleur prune.

Sigur et le guérisseur se dirigèrent vers les traîneaux.

-Est-ce que tu t'attendais à réussir immédiatement ? - osa lui demander le vieil homme.

Les autres se dispersèrent comme un groupe de fourmis fuyant vers leurs abris. Sigur soupira. Derrière le vieillard, les fruits violets du ciel ouvraient leur pulpe et la laissaient retomber avec les graines de la nuit.

Il posa une main sur l'épaule du vieil homme.

"Je ne pense pas", lui dit-il.

Peut-être que j'ai encore besoin de me convaincre.

Les mêmes regards se répétaient dans la ville voisine, plus pauvre que la précédente. Il n'y avait pas de bâtiments, pas de plates-formes ou de plates-formes sur lesquelles s'élever au-dessus des têtes des habitants, venus de nombreux villages voisins en apprenant leur arrivée. Ils le regardaient avec crainte et méfiance, enveloppés dans des manteaux et des chapeaux en fourrure de renard. Des gouttes de mucus gelé tombaient de leur nez et leurs paupières blanches comme du givre semblaient bouger en lisant les mots sur les lèvres de Sigur.

-Ils me connaissent! Ils savent déjà qui je suis et ils leur ont déjà dit ce que je vais faire. Je vous offre la terre et la richesse qui, même si elles ne vont pas toujours de pair, là où je vais, l'une ne naît pas sans l'autre. Je suis tellement sûr d'avoir laissé ma femme plus au nord, et mon fils qui grandit encore dans son corps. Elle est la terre et il est son fruit le plus précieux. Regardez vos enfants et réfléchissez-y. Je laisse ma descendance, la seule peut-être que j'aurai pour le reste de ma vie. Je vous mets au défi de faire de même, si vous êtes autant un homme que moi !

La seule façon de mobiliser la léthargie de ces hommes était d’être durs et exigeants, pensait-il. Il les regarda dans les yeux, un à un, mais les autres baissaient le regard. Puis un murmure d'enthousiasme grandit, timide d'abord, parmi les plus jeunes. Les vieillards, arrivés dans cette région presque une génération auparavant, les regardaient avec crainte, mais ne disaient rien. Les jeunes ont continué à se parler après s'être dispersés, allant et venant tout au long de l'après-midi. Ensuite, ils se dirigèrent vers Sigur.

-Je pars avec toi, Seigneur !

-Moi aussi!

-Et moi !- crièrent-ils, plus sûrs de leur décision lorsqu'ils virent que d'autres rejoignaient le groupe.

Ils ont eu le temps de rassembler leurs traîneaux, leurs armes et d'autres chiens. Lorsqu'ils quittèrent la ville, ils constituaient déjà une grande caravane envoyée par des femmes et des enfants qui les suivaient au-delà des limites de la ville. Seuls quelques vieillards les accompagnèrent jusqu'à la tombée de la nuit, avec des visages mélancoliques qui témoignaient de leur chagrin.

Dans toutes les villes qu'ils ont traversées depuis, ils ont commencé à l'appeler Grand Seigneur. La nouvelle de son voyage les précédait de ville

en ville, et dans chacune d'elles ils trouvèrent davantage d'hommes rassemblés, attendant qu'il célèbre son arrivée avec des cérémonies où ils le divertirent avec de la nourriture et de la musique.

Ils arrivèrent à un village beaucoup plus grand que les précédents, et après être entré avec son entourage habituel et les presque trois cents hommes qu'il avait réussi à rassembler, Sigur se leva du traîneau. Portant deux chiens à ses côtés, il se dirigea vers le centre de cette nouvelle ville.

Les habitants l'entouraient pour le toucher, mais ses hommes formaient une barrière qui le protégeait. Les enfants s'approchèrent de lui avec les offrandes que les femmes leur avaient demandé de lui apporter.

"Trop de respect, mais pas de loyauté", dit Sigur à voix haute à ses hommes alors qu'ils avançaient. Et ces mots se sont répandus comme un gémissement de désapprobation et de réprimande du grand homme envers les habitants. Les gens les entendaient et ils se répétaient de bouche à oreille à travers les lignes qui le suivaient vers le centre de la ville, et des expressions de honte apparaissaient sur leurs visages.

Sigur s'était habillé de la peau de l'ours du nord, certain qu'une telle apparence accentuerait la force de ses paroles. J'avais besoin de convaincre beaucoup plus d'hommes.

S’ils voyaient mon corps sous ces peaux, s’ils voyaient mon corps d’homme, ils ne me craindraient pas. Bien que fort, je n’ai que deux bras, et bien que courageux, j’ai aussi été prétentieux.

Il redressa le dos, fit face à la foule avec un regard de défi et grimpa sur la plate-forme qui avait été construite pour lui. Les chiens regardaient autour d'eux, prudent.

Il a planté la hache dans le bois devant la plate-forme.

Il étendit le moignon de sa main gauche avec un geste d'une extrême délicatesse, comme quelqu'un offrant à vénérer la partie la plus précieuse de sa personne.

Alors, un des chiens lécha ce qui restait de sa main, et plusieurs voix d'étonnement s'élevèrent de la foule.

-Vous me connaissez, les hommes ! Je t'ordonne de m'accompagner ! Celui qui ne viendra pas me fera face à mon retour.

Il s'est arrêté parce que tout le monde pointait du doigt le toit d'une écurie. Il se retourna et aperçut le vautour, perché calmement et attentivement au bord de l'avant-toit. Les oiseaux étaient revenus et il ne se sentait plus aussi seul. Puis il se retourna vers la ville.

-Peut-être qu'ils pensent que je ne reviendrai jamais, mais le doute sera l'outil qui creusera leurs tombes.

Il partit immédiatement pour regagner son traîneau, ignorant les appels flatteurs des plus importants à visiter leurs maisons.

L'oiseau le suivit jusqu'à la caravane et se percha à côté de lui.

Ils durent attendre presque toute la journée les hommes qui les rejoindraient. Il n’y avait presque personne dans ce village qui ne voulait le suivre. Ils transportaient des sacs de vêtements et de nourriture, et certains transportaient également leurs femmes et leurs enfants. Il y eut des adieux, des cris de mécontentement résigné, des acclamations de victoire et de bonheur. Ceux qui restèrent regardèrent la longue caravane se réveiller lentement de son sommeil sur la neige.

Le vautour prit son envol et rejoignit le troupeau apparu du ciel du nord pour l'escorter. La brume du crépuscule hivernal les enveloppait tous de son ombre.

LES VERTUS DE LA MORT

Une soirée de couleurs laborieusement dilatées par de multiples soleils, des jaunes forts et sombres. Des nuages qui ressemblent à des restes d’une combustion inachevée. Un ciel qui disparaît dans sa chute, s'effondre vers

le haut, vers un autre ciel plus haut et peut-être plus calme ou plus pérenne. Mais ici, près de la terre, même l'air se durcit, se pétrifie après la dernière union de ses éléments, après avoir été feu, gaz, liquide et encore gaz, air et feu. Le ciel devient terre, bois, comme si les arbres y répandaient eux aussi leurs graines, capables de germer dans la boue en suspension, la fumée de boue.

« Ils nous soutiennent. Ils sont la terre.

La proximité de la terre effraie les habitants primordiaux du ciel. Insectes, oiseaux, demi-dieux, phénomènes sans nom et désespérément sans défense parce qu'ils sont faits d'un matériau indigne. C'est lors de ces soirées que les monstres émergent et dominent le paysage. Et tandis que des formes sombres surgissent d'un soleil opaque mourant, les monstres se sont rassemblés autour de la mère qui commence à surgir de l'autre bout du ciel.

"Le sol sur lequel nous marchons."

La lune parle à ses enfants dans un langage aux tons boisés, une forêt aride. Et chacune des figures à la surface de cette lune est le point où commence la fin des hommes. Chaque habitant, chaque bateau ou maison, enfant, femme ou vieillard, voit bien son début et sa finitude irrévocable. Ainsi, lorsqu’elle, la déesse de la nuit, apparaît dans le ciel, les corps reprennent vie.

« Ils nous soutiennent, ils sont la terre, nous marchons dessus. »

Le reste disparaît dans le néant. Et le vide induit la pitié des morts. Ceux qui ont déjà été et connaissent l’absence d’être. Les nerfs de ses membres morts renaissent, que seule la déesse est capable de stimuler.

« Ils nous soutiennent sur la terre sur laquelle… »

Ils naissent des lieux où ils ont été enterrés et oublient le lieu du chagrin. Site de sagesse limitée, d'immobilité insupportable. Ils dansent, allument des feux de joie. Ce sont des visages qui avaient des yeux, des mains. Des voix devenues dures ce soir.

"On marche dessus, on ne tombe pas parce qu'ils nous soutiennent."

Il est au milieu des feux de joie. Il écoute la voix énorme qui répète des phrases entendues maintes fois, confondues avec les cris et le grondement de la peau des morts dans la nuit renouvelée de l'espoir. La lune bouge ses nombreux yeux, semblables à une fosse creusée dans la terre sombre du ciel, dans laquelle elle veut mettre ses mains et remplir ses paumes de ces larves. La vie qui ronge la vie dans la mort.

Ils sont la terre sur laquelle nous marchons, répète la voix.

Quittez cette lune des yeux et écoutez l'ordre. Mais la voix, même si elle ressemble à un ordre, n’est qu’une déclaration. Un souvenir qu'il avait décidé d'oublier car il appartenait à son grand-père.

Voyez le visage dans la foule. Parmi les visages informes, il reconnaît celui de quelqu’un qu’il a vu mourir. Et ça se rapproche.

Le corps est différent des autres, comme s'il n'avait jamais été exposé aux vers. Il connaît ce corps dépourvu de vilenie qui marche vers lui. Mais sa mémoire résiste à la révélation du nom.

Le personnage se fraye un chemin à travers les danses et les orgies des morts. Il s'agrandit, de plus en plus clair au clair de lune qui tente de faciliter la mémoire de Zaid.

Il souffre, pleure de ne pas reconnaître qui, selon lui, est son obligation d'embrasser sur le front, et peut-être aussi de mettre ses mains sur son cou et de les fermer. Mais, dit-on, j'ai déjà fait quelque chose comme ça. Il s’agit en fin de compte de résultats, qui sont en tout cas les mêmes. Il faut reconnaître le visage.

Lorsqu'il s'est approché de lui, il plisse les paupières et tend son regard vers le visage devant le sien. Le visage ovale à la barbe et aux yeux de couleur imprécise sourit avec un léger geste de dédain sur les lèvres. Les pupilles deviennent ovales en fonction du mouvement des yeux, comme un animal de la forêt.

Alors un grognement de fureur surgit du fond de la bouche ouverte.

Maintenant, il le sait. Il comprend la langue, sans toutefois l'avoir jamais apprise, et voit ce qui est gravé sur le visage du mort.

Le visage sans nom, pense-t-il au réveil.

Il ouvrit les yeux sur le soleil qui disparaissait derrière d'épais nuages. Son corps était encore celui d’un enfant en pleine croissance, et ça lui faisait mal. Mais il ne pensait pas encore trop à cela, mais plutôt au souvenir des rêves qui persistaient à lui rappeler qu'il n'avait pas enterré l'homme.

Grand-père Zor répétait encore et encore sa fastidieuse litanie. Il était curieux de voir à quel point les paroles de ce vieil homme étaient restées gravées dans sa mémoire plus fortement que tout ce que disaient ceux qu'il croyait admirer.

Ils nous soutiennent.

Les enterrés.

Leur tâche est de supporter le poids des vivants.

Sans eux, les vivants et les morts continueraient à n’être, comme au début, qu’un seul et même amas de boue.

Ta voix terreuse, ta bouche pleine d'air et de rien. Si je n'étais rien de plus que ton instrument nto, toujours contre ma faible volonté, car mon corps est également encore faible. Bon sang, vieux chasseur !

Après avoir couru toute une journée le long de la rivière, il commença à réfléchir à ce qu'il avait fait. J'avais le sentiment qu'il manquait quelque chose. Le repentir n’entrait pas en ligne de compte, il le savait ; Cependant, tuer un homme endormi, même celui qui l'avait humilié, n'était pas un acte que son père approuverait. Si on tue, c'est pour manger ou pour se défendre, lui avait dit Tol, et sa défense lui apparaissait désormais comme une vengeance. Il n'avait réussi qu'à se faire menacer par l'âme de la victime dans ses rêves.

Il s'arrêta pour observer les oiseaux qui volaient en grandes bandes sur toute la zone. Des hommes, au loin, tentaient de les faire fuir à coups de cris et de pierres. Il réussit à distinguer les couleurs de la robe du sorceleur. Reynod a prié et a exhorté les oiseaux à partir. Mais peut-être avaient-ils d'autres dieux, d'autres peurs, car ils restaient là à tourner sans se lasser, attentifs à tout corps immobile. Une bruine grise diluait les contours des arbres, la surface de la rivière, la terre qui s'agglutinait en hauts tas de boue où s'écrasaient les vagues du courant.

Il regarda en arrière, prêt à repartir, mais il se souvenait de l'endroit exact où il avait laissé Markus. Le paysage avait trop changé en peu de temps, et il se dirigea vers les gens entourant le sorceleur dans l'espoir que le vieil homme y ait été emmené. Il a traversé les braises fumantes le long de la plage jonchée de morts et de blessés. Une caravane s'éloignait de la rivière vers le nord. Les membres portaient de vieux vêtements noirs et un vieil homme marchait à côté du mort porté par quatre hommes.

"Ce doit être les funérailles d'un homme important", a déclaré quelqu'un qui se tenait à côté de Zaid, observant le même cortège. Les nuages se dispersèrent un instant et laissèrent le soleil éclairer la forêt de sapins, les longues ombres pâles des arbres formèrent des colonnes qui rampaient sur le sol vers eux.

-Le vieil homme est le chef des rebelles, il ressemble à l'artisan... mais je ne sais pas qui ils portent.- L'homme qui parlait jeta un coup d'œil à la congrégation des sorceleurs et baissa la voix. -Il faut que ce soit quelqu'un qui fait le mort pour s'échapper.

Zaid le regarda avec étonnement. Il savait qu'il ne fallait même pas parler des rebelles, leur condition était encore plus précaire que celle d'un esclave.

"Fils, ne me regarde pas comme ça," dit l'autre. "Personne ne fera attention à toi maintenant, nous sommes tous occupés à enterrer nos morts."

Zaid s'éloigna en suivant le chemin qui longe le rivage. De temps en temps, il se tournait pour observer ceux qui se dirigeaient vers le nord et cherchaient refuge sur la côte lointaine. De temps à autre arrivaient des rafales glaciales venues de la mer, lointaines mais fidèles messagères de l'hiver. Il ressentit des frissons qui faisaient trembler son corps presque nu, irrité par la brûlure des brûlures. Le vent lui picotait la peau comme des sauterelles. Il accéléra le pas vers un groupe qui se cachait près d'un feu de camp. Certaines femmes le virent arriver en frissonnant et s'avancèrent pour le couvrir de fourrures qui sentaient le sang.

"Comment t'appelles-tu ?", lui a demandé l'une d'elles alors qu'elle le conduisait près du feu. Elle répéta la question deux ou trois fois, mais il n'allait pas prononcer son nom. Il espérait même ne pas être reconnu avec ce masque anti-poussière. Il eut alors une idée qui faciliterait sa recherche, et il dit :

-Je suis le petit-fils de Markus, celui aux yeux clairs, et je cherche mon grand-père.

Personne ne savait comment lui répondre. Une vapeur chaude s'élevait de la rivière de lave que même la brise froide du nord ne pouvait pas complètement vaincre. Il commençait à faire nuit. Plus loin, là où de nombreuses personnes étaient rassemblées et priaient, plusieurs feux de joie dégageaient une épaisse fumée noire avec une odeur de chair brûlée. Puis il se dirigea vers la voix du sorceleur, devenant de plus en plus claire à mesure qu'il s'approchait.

-Les vierges ont l'arôme de la sève des tiges vertes, elles prennent du temps et souffrent et résistent aux brûlures ! Grâce à eux la colère des dieux a cessé !

Une clameur, presque un coup de tonnerre, se fit entendre des hommes et des femmes entourant Reynod. Les corbeaux survolant les feux de joie s'envolèrent avec un bruit de voix. Les gens ont commencé à se disperser à la fin de la cérémonie et Zaid s'est retrouvé parmi des centaines d'hommes et de femmes à la recherche de leurs morts. Ils retirèrent les têtes des cadavres de la boue et les laissèrent retomber. Quand quelqu'un était reconnu, les hommes le portaient ou plusieurs femmes le traînaient. Et les bras et les jambes des morts faisaient alors le dernier voyage vers les tombes, se balançant sur le dos de leurs proches.

Zaid cherchait aussi le visage sans nom, mais tous les corps lui semblaient parfaitement identiques : tristes, sombres, rigides. La mort était le masque le plus habile du monde, lui avait dit un jour grand-père Zor.

paupières fermées ou ouvertes, yeux au regard perdu. visages et cous déformés. bouches entrouvertes, langues tordues Nous voulons. langues noires. sang séché. fourmis entrant dans les oreilles. des becs de charognards qui goûtent la chair et la méprisent.

Pendant cinq jours, elle a demandé et cherché Markus ou son fils, mais elle a réalisé combien il serait impossible de trouver un visage parmi tant d'autres qui avaient perdu à jamais leur physionomie. Et lorsque le brouillard se fut calmé, en fin d'après-midi, il entendit une voix crier dans la brume, entre les arbres.

-Apportez plus de haches, de pelles et de terre !

Ce doit être l'un des fossoyeurs, se dit Zaid. Il n'avait pas rencontré beaucoup de gens de cette caste à la voix monotone mais ferme, aux tons tristes et résignés, aux yeux aussi noirs que leurs vêtements. Ce tissu ajustait leur corps comme s'il mesurait leur taille pour la tombe dans laquelle ils reposeraient un jour. On disait qu'ils creusaient leur propre tombe le matin du dernier jour de travail décidé par eux dans leur vieillesse. Dans l'après-midi de ce jour-là, ils creusaient encore pour d'autres, mais plus tard, quand le soleil finissait de se coucher, ils tombaient dans la fosse que la pluie recouvrait avec la terre amoncelée d'un côté. Tout cela avait été dit à leur sujet, et si ce que Zaid avait entendu était vrai, la connaissance de la mort des fossoyeurs allait lui être utile.

Il entra dans le brouillard de la forêt, guidé par les voix, le halètement des creuseurs. Figure de fumée à peine plus définie que les autres ombres autour de lui, l'homme se tenait à côté d'un arbre, un bras tendu vers le tas de corps portés par ses assistants. Lorsque ses yeux s'ajustèrent, il put voir qu'il était vêtu de noir et que sa barbe cachait presque son visage avec un halo sombre. Mais l'autre le surprit en train de le regarder, et apprécia de se mettre en colère.

-Que cherches-tu?

Puis quelques rayons de soleil ocre pâle percèrent le brouillard, et Zaid distingua la marque sur le front de l'homme, la tache de charbon brûlant qui le confirmait dans sa position.

-Je veux savoir... - commença Zaid, mais il commença à tousser et à cracher de la salive et du sang.

L'autre lui a donné de l'eau provenant d'un récipient.

"Je veux savoir..." répéta-t-il. - ...si je peux leur parler... - Et il montra les cadavres.

L'homme le regarda étrangement et le fit asseoir avec lui à côté d'un arbre. Les branches bruissaient au vent, tandis que l'humidité de l'après-midi les faisait transpirer.

-Qui t'a dit qu'ils allaient te répondre ? Il y a des moments où ils ne me répondent même pas.

"Ma paix en dépend", répondit Zaid.

Un éclat a dû apparaître dans ses yeux qui a ému l'homme, car il a mis le pot de côté et a rapidement détourné le regard, observant le travail des autres creuseurs. La terre mêlée de cendres, de feuilles et de branches était un enchevêtrement de boue visqueuse et impénétrable qui gênait le travail.

-Je dois savoir s'il y a un mort que je connais parmi ceux enterrés. Sinon, je devrai le chercher et creuser la tombe.

Zaid pensait qu'il ne faisait pas attention à lui, mais soudain il crut l'entendre gémir. L'homme se retourna alors, il avait une expression proche de la pitié.

-Fils, ça pourrait te prendre toute une vie.- La voix du croque-mort se fit entendre avec détresse.

"Mais ce n'est pas ce dont j'ai peur", a répondu Zaid.

Puis l'autre l'attrapa par les épaules et l'embrassa sur le front. Ce n'était pas un signe d'affection, mais de douleur, pensa Zaid, les lèvres étaient sèches et rugueuses comme la terre avec des pierres.

-Il y a des élus, mon fils, et de temps en temps nous nous rencontrons en nous reconnaissant...

Le baiser avait, tant qu'il durait, la certitude d'une condamnation, mais il n'excluait pas la miséricorde pour la nouvelle âme dédiée à une telle tâche.

« Pitié pour les morts, pitié pour lui », murmura l'homme, les paupières fermées, puis il marqua le front de Zaid d'une poignée de terre.

-Maintenant tu es oint. Vous serez le plus important de mes assistants. A partir de ce moment, je te donne ma pute.

Zaid a travaillé tout le reste de la journée à creuser des tombes. De temps en temps, il s'asseyait pour se reposer, s'essuyant le front et regardant au loin. Au-delà des autres creuseurs, qui s'accroupissaient et se relevaient avec agitation, derrière les arbres tombés et la brume et les cendres qui flottaient encore dans l'air, il parvint à découvrir les assistants du sorceleur. Ils enterraient les corps des jeunes femmes dans un endroit de la plage, sans doute choisi par Reynod. Le tombeau des vierges était

l'œuvre exclusive de son entourage. Les corps étaient enveloppés de grandes feuilles vertes et ressemblaient à des larves de vers attendant que la rivière déborde pour revenir à l'esprit de la forêt.

Mais les corps des citadins étaient abandonnés au travail des fossoyeurs, car la terre, la boue et la pourriture, avait dit Reynod, étaient la matière impure avec laquelle ils avaient été créés.

Les jours suivants, le professeur lui a appris ce qu'il avait besoin de savoir pour son travail, mais Zaid ne pensait qu'au visage de ses rêves, le cherchant dans chacun des corps qu'il enterrait.

-Comment t'appelles-tu ?- lui avait demandé le professeur à plusieurs reprises. fois, sans obtenir de réponse. Et il a récidivé.

Le jeune homme pensa à lui mentir, mais en se souvenant de celui qu'il ne trouvait pas, il réalisa que ce n'était pas nécessaire.

-Je m'appelle Zaid... et je cherche Markus aux yeux clairs.

L'entrepreneur de pompes funèbres arrêta sa tâche et réfléchit, posant une main sur le manche de la houe et l'autre sur l'épaule du garçon.

-Je suis un de ses enfants.

Zaid le regarda avec ressentiment, comme si le professeur avait lui aussi gardé un secret.

-Pourquoi cherches-tu mon père ?

Il lui fallut du temps pour trouver une excuse pour remplacer la vérité.

"Le vieil homme m'a soigné sur le radeau dans lequel nous nous enfuyions", dit le jeune homme, "et je l'ai perdu de vue." Un autre de ses fils était également présent.

-Ce devait être mon frère, le plus jeune de tous, celui qui a dû endurer la folie de mon père. Si je vous disais ce que Volfus a fait pour le vieil homme...

C'est donc son nom, et son visage revient comme la nuit. Mais aujourd'hui je suis éveillé, même si les danses du brouillard cachent la forêt et les hommes qui l'habitent.

Les petits yeux, grandissant comme deux cercles d'eau lorsqu'on jette une pierre, toujours plus grands, plus sombres, sans fond, sans limites qui calment la sensation de chute dans les abîmes.

Les yeux du croissant de lune.

Un loup hurlant, sur un rocher, avec la nuit reflétée dans ses yeux.

Un loup noir priant la lune, monstre jaune de colère.

"Un méchant homme", a ajouté Zaid, sans réfléchir, craignant la réaction du professeur, qui tardait à réagir.

-Je ne l'ai pas vu depuis que je suis enfant, mais même alors, c'était étrange. Même si personne n'est mauvais, mon fils, je le sais parce qu'ils me l'ont dit.

Il regarda ensuite les cadavres retournés face contre terre dans la grande tombe qu'ils étaient en train de creuser. Puis il saisit plusieurs poignées de cendres et les répandit sur les corps. Il murmura une litanie en fermant les yeux. Lorsqu'il les ouvrit, il vit Zaid qui l'observait.

-Tu vas apprendre. Cela m'a pris beaucoup de temps. Un jour, vous serez heureux si au moins quelqu'un peut vous parler.

Zaid est retourné au travail avec cet espoir. Au crépuscule, ils repartaient ensemble, houes sur les épaules et pieds nus sur la terre jonchée d'ossements neufs. La lune les guida vers la cabane du croque-mort. Après avoir mangé, ils dormaient avec leurs muscles aussi tendus que ceux qu'ils avaient enfouis étaient rigides.

Il vécut trois hivers avec le maître et apprit le métier jusqu'à acquérir le même savoir-faire. Ils se levèrent avant le soleil, et après s'être lavés dans la cascade que le ruisseau créait derrière la cabane, ils s'habillèrent de vêtements noirs moulants. Le dos de Zaid avait grandi avec le travail quotidien des fouilles. Ses épaules étaient également solides à force de porter autant de corps moisis, statiques comme des malles.

Et il continuait à chercher en chacun le visage d'où devait venir la paix. La sérénité pour vos rêves. Il essayait même de leur parler lorsqu'il était seul, chargé de tâches mineures comme nettoyer les outils, choisir ou enlever le terrain pour le lendemain, enterrer parfois les nouveau-nés que les mères mettaient au monde déjà morts dans la forêt. Dans ces occasions, il se souvenait des enfants dévorés sur le radeau, et la pitié lui faisait consacrer une partie particulière de son temps.

« Je le ferai, maître », lui avait-il dit un jour, et l'autre jour il avait cédé, non sans une certaine fierté du dévouement de son apprenti.

Mais les morts ne lui ont jamais répondu.

Les paupières restaient fermées, et même s'il les ouvrait, forçant la peau sèche, sentant la dureté des yeux, il ne trouvait jamais aucun signe de réponse. Les lèvres violettes n'ont jamais bougé avec la révélation.

Votre corps n'est plus un corps. C'est de l'air, c'est une poignée de terre, peut-être même pas ça. Poussière qui tourne entre les branches,

givre sur les ailes des oiseaux, excréments sous les pattes des cerfs. Mais il a du temps entre ses mains, et moi, j'ai du temps qui passe dans la joie et s'éternise dans les difficultés.

Le calme et le silence sans vent ni brise, pas même le moindre mouvement d'air.

Néant, le temps s'est arrêté.

Une nuit, il s'assit pour se reposer sur un rocher. Il s'endormit et se réveilla peu avant l'aube. La puanteur des cadavres laissés sans sépulture montait des puits ouverts, inondant la forêt. Un petit feu lui apportait un peu de lumière et de chaleur. Il regarda le visage du dernier qui attendait d'être enterré. Il vit une blessure entre les lèvres et le nez et eut une étrange idée. Une connaissance que personne n'aurait pu lui enseigner, mais qui était là dans son esprit, claire et facile à vérifier.

Il craignait de se tromper, mais le pire qui pouvait arriver était de réveiller la colère du mort, et c'était au moins quelque chose de nouveau comparé au néant du silence. D'un coup de tranchant de houe, il enfouit et lui fendit le visage. Les os étaient brisés et la tête ouverte. fragments.

Zaid transpirait, même si le petit matin était froid. Il était sûr qu'il verrait l'origine du langage, de la mémoire des hommes. Il a retiré les éclats un à un, il s'est blessé plusieurs fois aux doigts boueux. Derrière les os brisés, il aperçut une masse molle recouverte d'une membrane crépitante et gonflée de fluides internes. Avec le tranchant d'un couteau, il l'a coupé, et la matière opaque et nauséabonde s'est répandue sur le sol. Le liquide perdit lentement en intensité et il essaya de tenir la masse grise entre ses doigts, mais elle continuait à glisser. Il semblait que même après tout, l’essence de la révélation lui était toujours refusée. Puis il entendit la voix du professeur derrière lui et vit la lumière du soleil à peine claire qui apparaissait au loin, encore très faible, comme une torche qui l'exposait en train de commettre une erreur.

"Sacrilège ! Qui t'a appris ça !", a crié le professeur en l'attrapant par l'épaule et en le frappant au visage.

Zaid le regarda avec honte.

-Ils ne m'ont jamais parlé...

L'autre secoua la tête d'un air désolé et soupira profondément.

-Votre problème est que vous cherchez l'esprit parmi les corps sans vie. Et je n'en sais rien. Je ne connais que les cadavres.

Sa voix tremblait tandis qu'il parlait, et Zaid eut le sentiment que le professeur n'avait jamais dit cela à voix haute.

-Qui cherches-tu?

"Volfus", répondit Zaid, d'un seul souffle, et ce nom semblait laisser une marque sur son visage, semant tristesse et tristesse. – Je l'ai tué, et chaque jour qui passe, maître – Zaid pleurait maintenant – son corps pourrit et son âme migrera pour toujours au détriment de ma paix.

-Ne t'inquiète pas, je ne te blâmerai pas pour sa mort. Je t'ai déjà dit que Volfus était étrange et que ça devait mal finir. Et si vous constatez qu'il a été enterré ?

-Je me serai débarrassé de la culpabilité.

Le regard de Zaid devint transparent, comme si rien qu'en le disant, il était libéré de l'obscurité derrière ses yeux.

La lumière du matin tombait en tresses de soleil autour des chênes et se reflétait dans le regard du fossoyeur. Le professeur avait commencé à méditer, assis à côté de Zaid au bord de la tombe, tous deux regardant la tête ouverte du cadavre dans lequel les oiseaux avaient commencé à creuser. Il passa un bras autour des épaules de son apprenti et lui parla comme s'il disait au revoir à son fils.

-Mon père a enterré le couteau avec lequel Volfus a amputé le pied du mort. Il me vient à l'esprit qu'il aurait pu emmener le corps à cet endroit.

-Es-tu sûr?

-Je suis de la famille de Markus, n'oublie pas... mais ce sera à toi de chercher un autre de mes frères, celui qui a appris à guérir les malades. Il est le seul à connaître les lieux. Il m'a dit un jour qu'il avait déterré l'arme, à l'insu de notre père, et qu'il l'avait rangée. Il vit à l'ouest du delta de la Droinne, dans les Champs Ouverts.

Zaid partit dans l'après-midi, portant les vêtements qui avaient appartenu au croque-mort lorsqu'il était jeune et un sac de provisions balancé sur le dos. Deux ou trois fois il se retourna pour saluer son professeur, mais juste au moment où l'éclat du soleil disparaissait et était occupé par les premières ombres du soir, le croque-mort crut voir autre chose à côté du garçon alors qu'il s'éloignait. Un animal, peut-être, mais aussi grand qu'un homme. Une ombre, se dit-il, rien de plus. Il prit la houe et retourna dans la forêt pour reprendre sa tâche.

*

Le pays était à peine perturbé par des collines aux prairies vertes ou jaunâtres se balançant par le vent, par des collines basses semblables aux bosses des dieux qui vivent sous le monde pour contrôler les morts.

Quelques creux étroits alternaient dans la plaine, et la lumière, réfléchie sur l'herbe et les buissons, s'y enfonçait comme engloutie par la terre.

Tout au long de l'été que dura son voyage, les gens qu'il rencontra sur les routes lui parlèrent des villes de l'Est. On disait que les hommes semblaient calmes, mais qu'ils se mettaient en colère la nuit en buvant le vin préparé avec les raisins qu'ils plantaient. Ils ont également décrit les maisons en pierre et les cheminées construites par les mêmes hommes et femmes qui travaillaient la terre.

Lorsqu'il atteignit la vallée, il s'arrêta pour regarder le village au loin. Mais le crépuscule était déjà arrivé, la ville était encore à plus d'une demi-journée et le sommeil commençait à l'envahir. Il s'étendit parmi quelques plantes hautes aux feuilles vert foncé qu'il ne reconnaissait pas, parmi des épis déplacés par un vent chaud qui dispersait les graines. Il se sentait protégé par les tiges, tandis qu'il essayait de distinguer d'où venait un bruit d'eau faible mais continu, qu'il n'avait pas pu découvrir tout au long du chemin.

Il rouvrit les yeux un instant avant de finalement s'endormir, et vit les épis de blé se lever vers la lune, moins cruels et plus blancs que dans les forêts de son enfance.

Le matin, il continua à marcher vers le bruit de l'eau et trouva un ruisseau étroit enfermé entre des planches. L'aube faisait briller les champs. Bien au-delà de leur vue, les couleurs de la terre se succédaient sans intérêt. éruption. Le jaune foncé, le blanc, le violet, disposés les uns après les autres en secteurs de différentes tailles, reliés par des routes et des sentiers inhabités.

Il ne trouva personne de toute la journée, et lorsque la faim et la chaleur l'accablent, il aperçut une charrette et un bœuf paissant sur le bord de la route. Il n'avait pas d'armes, seulement un vieux poignard et les vêtements que le croque-mort lui avait légués, et il se tenait à côté de l'animal à la recherche de quelqu'un dans les environs. Il entendit une voix rauque et l'ombre de l'orateur se dressa entre lui et le soleil.

-Qu'est-ce que tu cherches ?!- dit le vieil homme. Il avait des sourcils épais et une peau bronzée.

-Je cherche Draiken.

"Le médecin habite au village", répond-il de mauvaise humeur, en déchargeant une botte de paille. C'était un vieillard aux larges épaules, avec une barbe grise sur un visage de bronze et la tête couverte d'un linge sale. Voyant Zaïd absorbé dans la contemplation du bœuf, il cria :

-Espèces de sauvages ! Ils vivent de la migration et de la chasse... ils n'apprennent jamais rien. Cet animal peut vous tuer d'un coup de pied, mais il ne vous avertira jamais. C'est plus dangereux que les bêtes des forêts.- Le vieil homme secoua la tête avec résignation.- Vous arrivez en hordes, vous détruisez mes récoltes pire qu'une peste. Et quand ils ne trouvent pas de gibier, ils tuent les bœufs.

Zaid lui a demandé s'il avait vu quelqu'un de son village. Le vieil homme rit. Comme le jeune homme pensait avoir le temps de reconnaître ne serait-ce qu'un des nombreux qui l'avaient pillé. Mais le regard du jeune homme adoucit sa maussade.

-Beaucoup sont venus après l'éruption du volcan. J'ai entendu dire qu'ils brûlaient vives les vierges de la ville, mais je n'y croyais pas, cela ne peut pas arriver à notre époque. Certains voulaient même vivre ici et prier leurs foutus dieux. Oh, vous les ignorants et les sauvages !

Il répéta cette phrase d'innombrables fois alors qu'ils se dirigeaient vers le village. Zaid réalisa que le vieil homme était presque aveugle lorsqu'il le vit monter dans la charrette, tâtant les rênes, laissant les chevaux la traîner à travers les champs verts, à travers les récoltes et à travers les ruisseaux. La lumière du crépuscule commençait à teindre les buissons le long de la route d'une couche de brume rouge.

Il entendit les voix et la musique qui devenaient de plus en plus fortes à mesure qu'ils approchaient de la ville. Un homme jouait d'un instrument en bois et à cordes, et de nombreuses femmes l'entouraient. D'autres hommes se disputaient et se menaçaient à coups de poing, puis ils riaient et se giflaient dans le dos. Un battement de tambour où des enfants jouaient et couraient. Les portes et les fenêtres des cabanes tremblaient sous le blizzard, qui dégageait une chaude odeur de pommes cuites.

Le dialecte qu'il entendait parler était plus difficile que dans le reste des villes qu'il avait connues, mais le vieil homme lui avait appris quelques mots en chemin. Les gens parlaient une langue moins dure que la leur, peut-être plus délicate, mais il y avait des similitudes dans de nombreux sons avec ceux de leur propre langue.

Il faisait presque nuit. Comme il ne voulait pas demander à manger au vieil homme dans la charrette - la phrase de reproche contre les habitants de Zaid, répétée jusqu'à la nausée, le rendait triste -, il avait maintenant plus faim. Il devait trouver Draiken s'il voulait manger et dormir un peu.

Il marchait dans les rues tandis qu'on le surveillait depuis les maisons. Il remarqua que les femmes cessaient de remuer les louches dans les marmites sur le feu lorsqu'elles le voyaient passer, et que les hommes cessaient de frapper sur les planches. Mais personne n'osait l'observer plus de quelques instants. Si leurs regards se croisaient, alors ils baissaient rapidement les yeux et marmonnaient quelque chose dans leur barbe. Les enfants qui s'approchaient de lui se retirèrent aussitôt sous les cris de leurs

mères, qui les firent revenir et les enfermèrent. Un son, un mot étrange se faisait entendre vibrer dans l'air, comme si toutes les voix de la ville le prononçaient en même temps.

Les gens suivaient ses pas, regardaient à travers les volets entrouverts. Les yeux des curieux étaient parfois dirigés au-dessus de lui, ou derrière lui, ou à ses côtés. Zaid regarda autour de lui pour voir si quelqu'un était avec lui, mais personne n'était là. Les chiens aboyaient après son passage, puis l'aboiement se transformait en un hurlement perdu dans l'obscurité. La lune faisait s'étendre l'ombre des maisons sur les rues. Les bruits qu'il avait entendus en entrant dans le village avaient diminué et la musique avait complètement cessé. Les dernières voix étaient cachées derrière les portes. Un seul vieil homme a osé lui dire où habitait le médecin.

"Au bout de la rue", dit-il.

Il trouva l'endroit et se plaça devant la porte. Il a frappé trois fois du poing.

Un homme grand et mince, avec une couronne de cheveux blancs courts et une barbe blonde, ouvrit la porte. Zaid fut surpris par la ressemblance avec Markus. L'homme essaya de refermer la porte, mais resta immobile alors qu'il regardait à droite de Zaid.

-C'est ton frère le croque-mort qui m'a envoyé.

Lorsque l'autre le regarda à nouveau, il sembla se calmer et le laissa entrer. Un feu a illuminé le chambre d'un coin. Les murs étaient recouverts d'étagères remplies d'instruments qui brillaient de flammes, de pinces faites de copeaux d'os, de couteaux et de talons aiguilles de toutes tailles. Sur les tables se trouvaient des corps humains, certains découpés en fragments, d'autres complets.

L'homme regardait Zaid, sans dire un mot. Il ne s'éloigna pas de lui, peut-être parce qu'il ne paraissait pas lâche, mais il n'osait pas non plus s'approcher. Ce n'est qu'après un moment qu'il désigna l'espace à côté de Zaid.

" Qu'as-tu fait à l'ombre qui t'accompagne ? " demanda-t-il.

-Quelle ombre ?

L'autre le regardait avec plus de méfiance.

-Alors tu ne la vois pas, tu ne l'as jamais vue ? -Il recula de quelques pas et s'appuya sur la table.- Tu es maudit, ne t'approche pas !- Mais il ne parlait pas au jeune homme, mais à l'ombre.

-Son frère m'envoie apprendre le métier.- Zaid voulait ignorer la peur du docteur.- Je l'aiderai tant qu'il me l'ordonnera, comme esclave s'il le souhaite, en échange de quelque chose que j'ai besoin de savoir.

-Si tu viens du monde des morts, je ne peux rien t'apprendre.

-J'essaie de leur échapper. Si ce que vous voyez correspond à ce que je souffre dans mes rêves, alors vous comprendrez.

-Je vois Volfus, il semble être vivant mais il n'est plus qu'une ombre.

-Tu peux me dire où ton père l'a emmené.

-Parce que...?

Zaid regarda les corps sur la table. Ses yeux brillèrent en voyant les reflets incertains de la chair morte sur le plateau. Draiken a recouvert les cadavres d'un tissu et a également caché les instruments pouvant être transformés en armes.

"Je l'ai tué", murmura Zaid. Et l'ombre à ses côtés s'agrandit, et l'homme cria :

-Prudent!

Mais Zaid n’avait rien vu ni ressenti.

"Ne t'inquiète pas, dit-il si paisiblement qu'il paraissait plus vieux que le monde. Il m'attend dans le rêve, il sait que c'est quelque chose que je ne pourrai pas éviter." Si une veille constante était possible...

Draiken a ajouté de l'huile sur le feu jusqu'à ce qu'il devienne si intense qu'il chasse l'obscurité de la pièce. Rien que le plafond restait dans l'obscurité et le spectre s'y était caché. Puis il prépara quelque chose à manger et à boire.

Zaid n'a rien laissé à sa source, et bien qu'il se sente insatisfait, la somnolence l'a envahi. Ses paupières se fermèrent lentement et sa tête reposa sur une épaule. Le médecin avait les coudes posés sur la table et un verre en bois de lait chaud et de miel dans les mains. Je lui parlais pour le tenir éveillé.

-Mon frère...

-Non! Le croque-mort ne veut pas que son nom soit prononcé. Il pense qu'en le nommant, des années sont retirées de sa vie.

"Je sais," répondit-il, incapable de s'empêcher de sourire, "Mon frère, celui qui parle avec les morts." Là, lui et ses convictions.

-Il m'a dit que son père aurait pu enterrer Volfus au même endroit où il avait laissé le couteau.

Draiken le regarda avec méfiance cette fois.

-J'ai élevé Volfus pendant près de dix hivers, il était le plus jeune d'entre nous. Il est devenu un homme plein de ressentiment, mais je l'aime toujours et je ne suis pas sûr d'aider celui qui l'a tué.

Zaid sentit le froid d'une ombre se déplacer juste sous le plafond.

-Qu'est-ce que c'est, quelle forme a ce que tu vois ? - demanda-t-il, non pas pour convaincre Draiken, mais parce que s'il n'y avait rien d'autre à faire, il avait au moins besoin de savoir si le mort que les autres avaient vu était le même que celui qu'il avait vu la nuit.

-C'est un homme, un cadavre encore sans pourriture, et parfois un loup.- L'homme parla en regardant l'ombre, puis il le regarda de nouveau. -Mon père m'a dit que de nombreux esprits vivent dans la forêt sous forme d'animaux. Mais celui de Volfus est changeant... - Et il regarda le plafond. -... parfois il ressemble à un homme, parfois à un loup. - La voix de Draiken se brisa soudainement, comme s'il venait seulement de réaliser qu'il ne voyait pas. le petit frère dont il se souvenait, mais l'ombre qu'il était devenu.

Un animal sans contours qui absorbait la mémoire de ceux qui l'avaient connu. Une créature aux formes vagues, à la recherche de la silhouette constante et définie, à côté de laquelle tout le reste ne serait qu'un souvenir, disparut à jamais, perdu dans le souffle froid et âcre qui coulait de la bouche de ce mort.

*

De Draiken, il a appris tout ce qu'il savait lui apprendre, mais pas ce qu'il attendait. La révélation de l'enterrement de Volfus était reportée sine die. Mais ce besoin urgent d’enterrer le corps pour continuer à vivre n’avait plus d’importance. La culpabilité avait pris le goût rance des fruits trop mûrs, et chaque matin il se réveillait avec une salive amère, comme quelqu'un qui mâchouille ses rêves.

Chaque fois qu'il insistait ou parlait en faveur de Volfus, le médecin le regardait avec reproche puis se perdait dans ses souvenirs. C'est pourquoi Zaid ne lui a plus demandé. Il savait qu'il était nécessaire de lui plaire et de travailler pour lui, tout en endurant les menaces de l'esprit de Volfus la nuit.

Il a appris à connaître les plantes qui guérissaient et les signes de maladie chez les personnes qui allaient voir le médecin. Est venu n des vieilles femmes qui souffrent, des enfants tordus et qui pleurent, des hommes avec des plaies. Draiken a fait preuve de dévouement envers

chacun, même si à la fin de la journée il se sentait épuisé et avait les yeux rouges. Il se frottait ensuite les paupières avec ses mains sales, car parfois l'eau manquait en été. Les fossoyeurs attendaient autour de la cabane, toujours avec cet aspect de terre mouillée, et quand il y avait un mort à emporter, ils le chargeaient et partaient en silence.

L'après-midi, ils visitaient les malades avec la charrette qu'un vieux et lourd bœuf traînait lentement. Les gens les saluaient lorsqu'ils les voyaient quitter la ville et entrer dans le pré. Zaid ressentit une sorte de vertige en regardant le ciel vide au-dessus des plaines. Parfois, il s'endormait à cause du balancement des roues et rêvait qu'il tombait vers le haut, absorbé par le ciel qui se confondait facilement avec la terre à l'horizon. C'était une prairie jaune d'épis, une terre bleue avec des fleurs entourées de fruits comme de petits soleils rouges, des volées blanches d'oiseaux végétaux nés du vent. Autant que je pouvais voir, il n'y avait rien d'autre qu'un amalgame de reflets inachevés du soleil sur un immense lagon de plantes. Le mouvement des feuilles était comme de l’eau se transformant en air, s’élevant en brume de la terre humide pour nourrir la bouche insatiable des nuages.

Un matin, le fils d'une des plus vieilles familles de la région accourut.

"Grand-mère est en train de mourir!", a-t-il crié. Ils se dirigèrent vers la cabane qui se trouvait à plus d'une demi-journée. La nuit était déjà tombée avec une lune aux bords dorés quand ils arrivèrent.

"La vieille femme va mourir, lui avait dit le professeur pendant le voyage. Alors je te montrerai comment les humeurs s'échappent des corps."

Ils ont trouvé la femme sur son lit de camp recouvert d'une couverture en poil de chèvre, les yeux fermés et les lèvres ouvertes. Le feu de camp illumina son visage d'une blancheur surnaturelle. La poitrine bougeait toujours. Draiken retira la couverture et vit la peau sèche, le corps tordu dans un spasme d'ostracisme sombre. Elle essaya de plier les jambes et les bras, mais la vieille femme résista à être déplacée. Tout ce qui lui donnait encore vie était concentré dans ses jambes et ses bras, mais son esprit était absent et ses yeux étaient fermés aux stimuli. Il découvre alors une blessure sale et fétide à une main.

"Il y a quelque temps, un chien l'a mordue...", dit le petit-fils.

Le médecin a appelé Zaid. Il le fit s'approcher du corps pour l'examiner comme il le lui avait appris. A eux deux, ils retournèrent la vieille femme. Draiken commença à sentir son dos.

"Voici l'humour qui donne vie aux membres", a-t-il expliqué en désignant la nuque de la vieille femme. "Quand ça déborde d'une blessure qui ne se referme pas au bon moment, c'est irrécupérable". La charpente

du corps s’assèche et s’atrophie. C'est une carcasse entre les os, la même chose que l'on a vue tant de fois dans les cadavres. Mais cette fois, il pourrit à cause de la morsure, c'est pourquoi je veux que tu fasses la coupe que je t'ai montrée. Ensuite, nous couvrirons la plaie.

Zaid a fait chauffer un stylet sur le feu. Ils ont fait partir le petit-fils et le reste de la famille. Des murmures effrayés venaient de l'autre pièce.

"Ils sont superstitieux", dit le docteur. "Ils s'attendent à des sortilèges et à des concoctions, et s'ils ne les voient pas danser et se tordre, ils pensent que rien n'a été fait pour les sauver." Ils seraient plus satisfaits de Reynod. Mais lorsque j’ai quitté ma famille et découvert le reste du monde, j’ai appris que nous ne sommes tous que des hommes, de la chair pourrie et des os brisés.

Il toucha le corps de la vieille femme à plusieurs reprises tout en parlant. Il tenait la main malade et la regardait comme si l'essence de cette humanité, tout ce que la vieille femme avait toujours été, ne serait-ce qu'un instant, et tout ce qu'elle serait plus tard si elle vivait, quelle que soit l'issue de cette nuit, était contenue entre les deux. les mains du médecin. Puis Zaid prit le stylet, mais ses doigts tremblaient. Il enfonça la pointe au centre du dos et le sang jaillit.

-Plus profondément !- dit Draiken.

Un liquide épais et nauséabond coulait rapidement et encore plus abondamment que le sang.

« Ramassez-en un peu », ordonna-t-il en nettoyant la plaie.

Zaid en mit quelques gouttes dans un pot et Draiken l'emporta pour l'observer à la lueur du feu de camp. Il a étudié sa consistance et sa fluidité contre les parois du conteneur.

-Tu sors toujours ?

-Petit, et c'est plus rouge.

-Il faut le couvrir, ça suffit.

-Mais qu'est ce que c'est?

-Les humeurs du corps dégénérées par cette blessure mal cicatrisée.

Ils ont ensuite recouvert le trou avec du tissu. Draiken a fait entrer la famille. Il leur a fallu attendre le lendemain pour savoir si la grand-mère allait être sauvée, leur a-t-il dit. Ils sont tous partis et seul le petit-fils est resté avec eux.

La lumière jouait des ombres sur la couverture qui recouvrait le corps de la vieille femme.

*

Les jeunes s'étaient allongés par terre avec des peaux que les propriétaires leur avaient offertes. Draiken était assis à côté de la malade, observant en même temps son disciple. ulo, qui bougeait et se plaignait dans son sommeil. Le petit-fils s'est réveillé.

"Rendors-toi, il fait toujours de mauvais rêves", murmura Draiken. Je me demandais si je devais réveiller Zaid. Il ne voulait pas le voir souffrir, mais un sentiment qui lui venait de son enfance l'en empêchait : son amour pour son frère lui faisait difficilement ressentir autre chose que de l'indifférence face à la souffrance du garçon.

Zaid se tourna et se retourna, ôta les couvertures et se couvrit à nouveau un moment plus tard. Sa peau était couverte de sueur. Parfois il se frappait, mais ces coups s'épuisaient bientôt, laissant un reste, un petit mouvement qui rejoignait le précédent et formait une ombre avec les restes de la peur.

Draiken vit, ou crut voir, quelque chose comme deux yeux brillants dans un crâne long et mince. Il était même sûr d'avoir vu le scintillement, comme la lumière clignotante d'une luciole planant au-dessus du corps endormi de Zaid.

Puis il l'a senti et n'a eu aucun doute. C'était l'arôme des poils mouillés des animaux de la forêt. Comment une odeur pareille pouvait-elle atteindre ces plaines ? se demanda-t-il. Seulement si quelqu'un l'avait amené avec lui, et qu'il y avait le garçon avec cette bête habitant son corps, prenant sa forme, le traquant et se cachant de lui en lui-même. Il imaginait Zaid fuyant cette présence dans ses rêves, l'affrontant l'instant d'après, courageux pour une fois, pour découvrir immédiatement que l'ennemi s'était déjà échappé. Le jeune homme ne pourrait jamais se rendre compte à temps que l'autre était caché à ses propres yeux, il ne pourrait jamais le faire avant l'arrivée du matin. Il se sentait désolé pour Zaid, mais c'était la punition qu'il méritait, se dit-il.

Les yeux qu'il avait perçus devenaient plus clairs à mesure que la nuit avançait, et l'odeur était désormais plus forte bien qu'imprécise, peut-être partie d'un être incomplet et fragmenté qui commençait tout juste à se former, à acquérir un corps. Puis il s'endormit sans s'en rendre compte, et crut s'être réveillé seulement un moment plus tard, mais il entrevoyait déjà le faible halo du soleil qui pointait au bord du champ. Le feu dans la cabane était éteint et les jeunes dormaient encore. Les murs étaient plus clairs, le soleil pouvait à peine les toucher.

Et il pouvait voir, d'abord avec peu de clarté, la forme d'un animal, un chien que peut-être la famille avait oublié avec la grand-mère. Ces yeux, cette odeur étaient-ils les vôtres ? La silhouette se mit à bouger, sans agiter la queue, et semblait l'observer. Mais les yeux n'étaient pas ceux d'un chien, pas plus que la forme robuste de son dos, du moins pas celle d'un chien que Draiken avait vu dans cette région.

La silhouette était haletante, floue dans l'ombre. La langue, rose foncé, semblait lécher les restes de la nuit qui se mourait. Une peur incarnée, ossifiée, transformée en yeux et en crâne. La panique dans le corps, toujours condamnée, continue de croître.

L'ombre avançait vers le lit.

Il entendit les pas de la bête. Un pas après l'autre, furtif parmi les crépitements des dernières bûches. Il sentait la salive qui tombait en fils entre ses cheveux et les commissures de sa bouche.

Draiken toucha la vieille femme et son extrême froideur le secoua. Elle était morte depuis longtemps et il ne s'en était pas rendu compte.

L'animal s'approchait pour dévorer le corps.

Mais avant même de pouvoir attraper quelque chose avec lequel le tuer, il sentit les dents s'enfoncer dans sa main. La douleur dominait sa voix, et il ne put que pousser un long cri qui réveilla les autres. Mais ils ne virent que la vieille femme dans son lit, et le médecin debout à côté d'elle, respirant avec des gémissements comme s'il se noyait, et pâle comme si le sang l'avait quitté. Ils enveloppèrent la main dans des bandages, tandis que Draiken les regardait d'un air absent, les yeux ouverts mais aveugles. Certains membres de la famille sont entrés et les ont observés en silence et avec méfiance. Zaid aida son maître à sortir de la hutte.

La lumière du matin les aveuglait. Petit à petit, Draiken reprit ses couleurs. Il a mis sa tête dans un seau d'eau pour se vider la tête et s'est séché. Il posa son regard, toujours avec des traces de panique, sur son apprenti et le tint fermement par les épaules. Puis il commença à lui parler comme il ne l'avait jamais fait auparavant, sur un ton si particulier que le garçon se souviendrait autant des paroles de son grand-père.

" J'ai peur, " dit-il. " Volfus n'est plus mon frère, mais quelque chose d'autre impossible à reconnaître à moins qu'il ne soit mort. " Rien de ce que j'ai appris ne peut l'expliquer. Mes connaissances sont limitées, les choses que j'ai cru faire partie de la vie n'en sont que la surface.

Il se rapprocha de son oreille, effleurant sa joue avec sa barbe.

- Aujourd'hui, nous partons à la recherche de la tombe de mon frère. - Les lèvres blessées après s'être mordu de peur toute la nuit, il l'embrassa sur le front.

-Désolé.- Murmura-t-il ensuite, et il se mit à pleurer le visage caché dans ses mains, sans chercher d'autre soutien que ses jambes fatiguées. Rétréci, comme l’était la vieille femme morte dans la cabane.

*

Ils sont retournés au village pour se ravitailler et ont quitté la ville. dans la même charrette à laquelle cette fois deux jeunes bœufs avaient été attachés.

Ils étaient silencieux. Draiken ruminait, le regard perdu au fond de la plaine, et Zaid l'observait, impatient de savoir ce qui s'était passé pendant la nuit. Mais il n'osait pas lui demander.

Ils traversèrent des champs où la lumière de l'après-midi brillait presque ocre au coucher du soleil. La marche des bœufs était lente et régulière, elle leur faisait à peine sentir le passage des jours. Au crépuscule, ils détachaient les animaux, mangeaient quelque chose et dormaient sous la charrette.

Deux jours plus tard, Zaid a trouvé l'occasion de lui parler. Il faisait sombre et les nuages étaient de grandes bouches noires qui se reflétaient dans les lagons.

" Que s'est-il passé chez la vieille femme ? " osa-t-il enfin demander.

Le médecin le regarda un instant pendant qu'il démontait les équipes. Il semblait préoccupé de décider ce qu'il allait dire ou cacher.

-Quand je t'ai demandé de venir, c'était pour que tu vois que l'image qui te dérange la nuit est le liquide de la vie transformé en une substance collante et malléable. Je pensais être sûr que Volfus n'était rien de plus que ça. Mais l’autre nuit, un loup m’a attaqué, et la blessure à ma main n’a pas été faite par quelqu’un sans corps. Vous êtes confronté à des faits que je ne comprends pas et que je crains. Peu importe qu’il soit enterré ou non, il a désormais un corps.

Il leur fallut tout l'automne pour atteindre la limite ouest du delta de la Droinne. Il leur fallait encore parcourir le labyrinthe de creux et de canyons où les affluents se frayaient un chemin entre rochers abrupts et ruisseaux. Lorsqu'ils se trouvèrent dans un champ plat, ils virent que les rivières avaient débordé à cause des tempêtes de l'hiver dernier. On ne voyait qu'un vaste lac sans limites, parsemé de monticules de roseaux et de buissons, quelques collines de terre sombre dépassant de l'eau formant au loin un réseau d'îlots.

-Il va falloir contourner le déluge.

"Mais cela nous prendra tout l'automne", a déploré Zaid.

-Il n'y a pas d'autre moyen. La forêt que nous recherchons se trouve beaucoup plus à l'est. Je n'y suis pas allé depuis si longtemps, tu devras me guider.

Le jeune homme savait pourtant que l'aspect de la région changeait à chaque saison des pluies, que les bras et affluents du fleuve étaient différents chaque année. Après l’éruption du volcan, le lit principal et les plages se sont déplacés. Il n'était pas sûr de reconnaître ne serait-ce que le coude le plus prononcé du lit de la rivière.

"Je n'y suis pas retourné depuis que je suis enfant", dit-il, essayant d'empêcher sa voix de montrer de l'inquiétude.

Draiken soupira et fit un geste de résignation.

-Alors nous sommes égaux.

Ils décidèrent de dormir tôt cet après-midi pour continuer à être plus clairs le lendemain matin. La nuit, l’air se transformait en une lourde masse d’eau suspendue au ciel. Même le vent était chaud et irrespirable. Ils n'avaient même pas envie de manger, mais ils le devaient pour que les provisions ne soient pas gaspillées.

Le lendemain, ils commencèrent à encercler le delta le plus près possible du rivage. Les pattes des bœufs coulèrent et s'épuisèrent rapidement avant la tombée de la nuit. Les nuages s'étaient rassemblés pour former une seule couche grise qui assombrissait et argenté l'horizon, sans distinguer la limite entre le ciel et l'eau du lac.

"Quand va-t-il pleuvoir ?", se plaignit Zaid en essuyant la sueur de son visage et en levant les yeux.

Quelques éclairs sont apparus au nord, mais ce n'étaient que des menaces d'orage qui n'arrivaient pas.

"S'il pleut", a déclaré Draiken, "nous coulerons dans la boue".

Et Zaid n'était pas convaincu qu'ils puissent s'en sortir sans problème. Les animaux semblaient dominés par les changements de l'air, ils s'épuisaient facilement et parfois une sensation d'inconfort, une agitation semblait les exciter.

Draiken se retourna. D'étranges empreintes de pas dans la boue le dérangeaient. En plus des empreintes de bœufs, il y en avait d’autres plus petites. Il regarda Zaid se balancer sur le treuil, les yeux fermés. Peut-être qu'il dormait. Les étranges empreintes de pas se formaient à chaque pas qu'ils faisaient, parfois juste derrière eux.

"Zaid !", a-t-il crié.

Le garçon s'est réveillé et les empreintes ont ralenti, de plus en plus loin.

-Ne t'endors pas..., l'autre nous suit.

Avant qu’il ne commence enfin à pleuvoir, des éclairs ont traversé le ciel, puis une forte et intense tempête de grêle est tombée. Ils conduisirent les bœufs dans la forêt, mais les animaux n'avaient presque pas mangé depuis trois jours et se déplaçaient lentement sous les pierres de glace. En fin d'après-midi, ils devaient descendre du chariot et marcher jusqu'à l'arbre le plus proche. Ce qui ressemblait à une forêt était un groupe de pas plus de vingt arbres, la plupart brûlés par la foudre qu'ils avaient vue quelque temps auparavant. Les branches ont cédé et se sont cassées peu de temps après. Puis ils se cachèrent le plus possible contre les troncs, tandis qu'une mer de feuilles et de branches cassées tombait autour d'eux. Les squelettes des arbres ne pouvaient plus les recouvrir.

Il a continué à pleuvoir avec la même intensité tout au long de la journée. Je. Ils regardèrent les bœufs qui restaient immobiles, attachés aux attelages. Les roues ont coulé et l'eau a inondé le chariot. Ils virent comment la terre s’ouvrait, ils virent l’obscurité grandissante qui commençait à les recouvrir. Ils apercevaient à peine les limites du fleuve qui montait vers eux.

La seule chose qu’ils mangeaient étaient les fruits mouillés de l’arbre et l’eau de pluie. Draiken est tombé malade quatre nuits plus tard. Les racines étaient déterrées et les troncs cassaient. Zaid déplaça Draiken à mesure que les eaux avançaient. Mais il n’y avait presque pas d’arbres pour les protéger et il continuait à pleuvoir.

Les carcasses de bœufs sortaient de la boue. Le ciel a conservé ses tons gris pâles. Dans les hauteurs, dans les collines au-delà du delta, caché dans la brume, le vert des prairies était devenu une forêt de terre brunâtre, comme des nuages boueux s'élevant du sol sous la force de la pluie.

Draiken ouvrit les yeux. Il était encore étourdi par la maladie qui lui faisait cracher des poignées d'un liquide jaune et fétide, mais il continuait de regarder autour de lui des yeux. Le loup, indemne sous la tempête, les observait tous deux : le malade allongé et le garçon agenouillé à côté de lui.

"Ne le laissez pas vous vaincre", murmura le docteur.

Zaid hocha la tête et voulut rassurer son maître. La voix de Draiken devenait plus faible.

"Nous devons en finir avec lui", a-t-il poursuivi, tout en tenant une des mains de Zaid et en la plaçant sur sa poitrine. Le garçon sentit la forme d'un couteau.

-C'est le couteau de mon père et de mon frère. Je l'ai déterré avant de quitter la Droinne.- Il a toussé et a dû attendre un moment pour récupérer.- Quand tu seras débarrassé de Volfus, tu iras chercher le vieux mystique du sud. Montag, comme on l'appelle. Il connaît les âmes, je ne connais que les corps.- Et son regard se ferma.

Le loup était là, soudain concret et sans l'apparence désincarnée avec laquelle Zaid l'avait vu dans ses rêves. Lorsque Draiken mourut, l'animal commença à s'approcher sous la pluie, attiré par la blessure de la main à nouveau ouverte, les tissus charnels transformés en une masse de déchets mous.

Zaid fouilla dans les vêtements de Draiken. Le poignard était attaché à sa poitrine avec une corde. Il déchira difficilement les tissus mouillés et toucha le manche en bois. La lame était enveloppée dans un étui en cuir et il commença à la détacher.

Le loup approchait, ouvrant la gueule montrant l'abîme entre ses dents. Zaid a continué à lutter pour retirer la corde qui ne voulait pas se briser. Il n'était plus qu'à une longueur de bras lorsqu'il réussit à sortir le couteau. Il fit un mouvement rapide et aveugle en avant, ne voyant qu'une masse confuse de cheveux gris qui sentaient la pluie.

Un jet de sang coulait de la mâchoire de l'animal et éclaboussait son visage, tout autour de lui prenait des teintes rouges, même la pluie était rouge, et ce bref paysage, penserait-il plus tard, avait été le signe le plus beau et le plus terrible qu'il ait vu. .. dans toute sa vie.

Puis le sang se dissout dans l'eau qui coulait sur la fourrure du loup, immobile et haletant devant Zaid. Le courant d'eau coulait entre les pattes de la bête, fondait pour disparaître dans la boue.

Lorsqu'il s'essuya les yeux et releva la tête, l'animal s'éloignait et se perdait dans la plaine qu'il croyait complètement inondée. Mais l'ombre du loup se confondait avec la substance opaque de la pluie et du brouillard.

Deux nuits plus tard, il ne pleuvait plus. La masse dense et pierreuse du ciel commença à se fissurer et le soleil réapparut entre les nuages éclatés.

Il enveloppa le corps de Draiken dans une couverture que le maître avait prise dans le chariot avant de l'abandonner, et l'attacha avec des cordes de roseau tressées. Il déchira les vêtements et forma des cordes qu'il attacha autour de sa taille. Il commença à le traîner, reprenant le chemin du retour vers le village. Il ne savait pas si les routes seraient dégagées, mais il ne voulait pas l'enterrer dans un sol mou pour que le lendemain son corps pourrisse au soleil. J'allais l'emmener en ville pour lui

offrir un enterrement digne de ce nom. Il avait déjà, se dit-il, une âme qui le traquait pour toujours, et il ne voulait pas d'un autre fils de Markus dans son esprit.

*

Zaid a repris le travail du médecin. Ils sont venus le voir pour les mêmes causes et douleurs que celles qu'il avait vu Draiken guérir, et il les a toutes acceptées. Parfois, les malades arrivaient avec des problèmes qui ressemblaient plus à des déviations de l'âme qu'à des déviations du corps, puis quelque chose surgissait dans son esprit quand il voyait ce torrent d'images pieuses dans les yeux des gens. Images similaires aux rêves en raison de leur contraste avec ce que la réalité leur présente. Les regards des hommes reflétaient des tragédies, des larmes, des gémissements inconsolables, et les anciennes causes de douleur et de chagrin semblaient austères et cruelles. Peut-être que cette connaissance lui est venue de son propre corps habitué à la douleur du sommeil, à la persécution et aux yeux des morts sous une immense lune. blanc.

Les récoltes avaient été perdues à cause des inondations et la ville a dû attendre deux étés pour que les terres se rétablissent. Les morts se multiplièrent à cause de la faim. Les plus jeunes traversaient les eaux à la recherche de travail et de nourriture et, à leur retour, leurs jambes étaient douloureuses et gênées par une douleur intense. Les naissances étaient plus précoces chez les femmes malnutries et les parents portaient leurs enfants sur leurs épaules, minces comme des branches sèches qui se cassaient lorsqu'ils les déposaient sur le berceau.

Mais quand rien ne pouvait être fait, comme remède ou simple consolation, il acceptait d'examiner les corps comme s'ils étaient encore vivants, non pas pour résoudre l'irrémédiable ou faire revivre ce qui ne pouvait être récupéré, mais pour que les personnes en deuil repartent avec quelque chose en leur possession. échanger contre ce qu'ils ont laissé Depuis, tout le monde le respecte.

Et bien des années plus tard, quand il a grandi et est devenu un homme, des femmes sont venues vivre avec lui. Mais un jour, il les jetait brusquement, les traînant dans la boue devant sa cabane. Les voisins n'osaient jamais le contredire ni lui faire des reproches, même lorsqu'ils voyaient dans la poussière les blessures sur le dos des femmes. Les mots que Zaid prononçait en faisant cela étaient aussi incompréhensibles que s'ils avaient été prononcés dans une autre langue, ou provenaient d'un dialecte aussi inclassable que celui des rêves. Même la brise fraîche ou le soleil du matin n'ont pas clarifié un peu ces gestes ou leur signification. Le lendemain, les mères arrivèrent pour offrir une autre de leurs filles, car

elles craignaient que la fureur accumulée dans leurs jours chastes ne se déchaîne sur le peuple et ne voulaient plus les guérir.

Un matin, Zaid sentit que son corps était définitivement formé. Il savait que ses os étaient solides et que ses muscles avaient la rigidité nécessaire. En se regardant dans le reflet de l'eau, en voyant son visage aux traits durs, le cou large et les larges épaules formées par le port des morts et des malades, il comprit que le moment était venu. Peut-être ne sera-t-il plus jamais aussi lucide qu'il l'était alors, ni plus engagé dans la cause qui l'animait depuis qu'il était enfant. Cet événement du passé était toute sa vie, même si quelque chose d'autre restait caché sous le viol et l'esclavage qui avaient été la raison de l'outrage, la raison du crime, la cause de l'éternelle inquiétude de Volfus. Ni le mal ni la folie, jamais aussi variables que les intérêts des hommes, ni la volonté des dieux, qui n'existaient peut-être même que pour les catastrophes et les tragédies. Si ce n'était la faute de grand-père Zor, seule la culpabilité vivait en procréant indéfiniment. Se multipliant comme des fourmis sur un fruit mûr, devenant air et vent, englobant tout, infiltrant chaque crevasse de la surface du monde. Jusqu'à ce qu'elle et la terre deviennent une masse de récriminations, de causes et d'effets sans fin ni possibilité de retour, sans le rêve le plus lointain de rédemption.

La seule façon de le tuer était d'exterminer l'autre culpabilité, et comme des étapes effacées à chaque étape, la culpabilité se perdrait dans la mémoire. A l'origine de la première, germe de la douleur primordiale, celle qui blessait avec pour seul argument son mot incompréhensible : l'irréversibilité d'un acte impardonnable.

Il quitta le village par une nuit aussi sombre que celle par laquelle il était arrivé, mais cette fois personne ne le vit. La cabane qu'il avait habitée avec Draiken était abandonnée et deux ou trois hommes attendaient à la porte le lendemain matin, ignorant que Zaid était parti.

Le retour vers les forêts de Droinne fut plus rapide et moins stressant que ses souvenirs de ce long voyage effectué lorsqu'il était plus jeune. Il gravit une colline et regarda vers l'est, se sentant capable de voir à travers les massifs rocheux des Montagnes Perdues ce qui restait de sa ville.

"Esprits de honte", dit-il à voix haute, joignant ses mains et les mettant en coupe devant sa bouche. Puis il les rouvrit pour que ce désir, exprimé et cultivé par la chaleur de son souffle dans ses paumes, s'envole avec le vent qui soufflait de l'ouest.- Ne le laisse pas revenir comme un enfant peiné. Je ne reviendrai que lorsque j'aurai retrouvé ma fierté.- Il a laissé sur la route le peu de choses qu'il avait emportées avec lui et n'a pris que la hache.

Tout ce jour-là et le lendemain, il abattit des arbres et prépara le terrain. Puis il construisit une cabane au bord du ruisseau. Un hiver et un printemps passèrent après leur établissement.

Et l'été suivant, un matin, il regarda le seuil, tandis que les restes de la rosée de la nuit coulaient des avant-toits, lui mouillant les pieds. Il rentra à l'intérieur, se sécha avec une couverture et en utilisa une autre pour couvrir la femme endormie. Il ne réalisa qu'elle allait lui manquer qu'en voyant son corps sombre respirer si sereinement.

Il cherchait quelque chose chez toutes les femmes qu'il avait rencontrées, et il manquait à chacune quelque chose qui devait compléter l'ensemble indéfini de pièces qu'il appelait des dieux. Mais de tous, c'était le seul qui peut-être que je manquerais.

Il a quitté la cabine. Le soleil réchauffait peu à peu son corps affaibli par l'ivresse de la nuit. Il s'étira dans un bâillement sourd qui attirait les chiens. Ils sautèrent autour de lui en remuant la queue. Au bord du ruisseau, il s'est agenouillé pour se laver le visage, puis a submergé tout son corps. Il avait besoin de se détacher des restes du rêve, des images de la forêt dans laquelle dansaient les morts, du visage de Volfus approchant avec des yeux de loup.

Le rêve était grand et lourd comme un arbre poussant entre ses yeux.

Les chiens attendaient sur le rivage et venaient lui lécher les pattes. Le contact avec l'herbe fraîche le détendit. Cette journée de chasse serait ensoleillée, et l'idée que le soleil s'était levé spécialement pour le protéger dans son aventure le rendait heureux. Parce qu’alors il ressemblait à l’image qu’il se rappelait de son père.

Pendant qu'il se séchait, sa femme sortit de la cabine avec le récipient de traite plaqué contre son corps. Les chèvres sautaient dans l'enclos dès qu'elle entrait. Il arrêta l'un des membres de la file d'attente et s'assit pour la traire, plissant les yeux de manière monotone. Même si l'aube s'était levée beaucoup plus tôt, elle aimait dormir et il était difficile de la faire se lever avec l'aube.

mais c'est bien. Ceux qui m’ont dit que les femmes noires étaient fidèles ont raison.

Elle le regardait avec son sourire paresseux. Il répondit par un froncement de sourcils réprimandant, même s'il ne pouvait pas paraître trop sévère.

Il la laissa à sa tâche et se rendit à l'entrepôt où il gardait les armes sous terre. Il fit courir deux planches et entra dans le puits. Il sépara deux ou trois lances pour choisir celle qu'il utiliserait. Il ressortit et s'assit pour aiguiser les pointes. Le métal qu'il avait rapporté du village était solide et, une fois aiguisé, son éclat était impressionnant.

Mon père avait raison quand il disait que le sorceleur nous maintenait isolés. S'il a vu ces documents provenant des hommes de l'Est

Le soleil du matin se reflétait sur les lances, l'aveuglant alors qu'il les tournait dans ses mains. Il leva les yeux et vit Tahia le regarder avec une expression maternelle de pitié. Zaid ne savait pas s'il devait se mettre en colère ou rire devant un tel regard. Il plissa les yeux, une torsion dédaigneuse sur les lèvres. Elle baissa vivement les paupières et partit, portant le récipient sur une épaule.

"Je ne me sentirai pas désolé quand je ferai ce que je dois", se dit Zaid à voix basse.

Il retourna à la cabane et laissa la lance choisie sous les combles. Il se dirigea vers Tahia, sur le dos et s'accroupit devant le feu. Zaid s'est approché d'elle et a commencé à la caresser pour entrer dans le corps de sa femme comme quelqu'un, longtemps auparavant, était entré dans le sien lorsqu'il était enfant. Et comme à chaque fois qu'il se souvenait et comparait les deux moments, il ne ressentait rien de plus qu'une douleur sans angoisse, comme si cette vieille douleur s'était enfuie transformée en liquide, en sécrétions d'un blanc pur coulant du corps.

Tahia ne le repoussa pas, mais se sentant blessée, elle fit un mouvement involontaire pour s'éloigner. Zaid s'est mis en colère. Il essaya de se rapprocher à nouveau d'elle, caressant cette fois doucement ses seins.

"La plus belle", lui murmura-t-il à l'oreille. - La plus belle que j'ai jamais eue. - Et c'était suffisant pour vaincre sa résistance. Sur le dos sombre de la femme, les mains blanches de Zaid ressemblaient à des étoiles à cinq branches sur un ciel d'été. La chaleur qui provenait de son effort pour la retenir se mêlait à la chaleur des flammes, un feu pâle contre la lumière de ce matin lumineux. Il la tint longtemps dans ses bras, sentant à quel point elle s'évanouissait. Mais les paupières de Tahia étaient toujours ouvertes et ses yeux attentifs. Ils semblaient absorber ses pensées.

je vais le faire

Il fit courir ses baisers dans le cou de Tahia.

après l'avoir possédé. Ta bouche altère mon esprit et dérange les dieux

Plus tard, lorsque la sueur, les gémissements et les frottements d'une peau contre l'autre eurent disparu, tout semblait avoir été fait, sauf la seule chose importante.

eh bien, ce qui m'a dérangé n'est plus là, la miséricorde de ce regard qu'il m'a lancé, ma réponse à sa commisération

Il se sépara de Tahia pour s'approcher du feu. Il s'assit et la regarda se relever, avec cette paresse gracieuse qui le faisait toujours sourire.

"L'huile", ordonna-t-il. Il la vit partir à sa recherche, revenir à ses côtés et retirer le couvercle du récipient. L'arôme de la terre, le bourdonnement

du vent qui frôlait les feuilles les unes contre les autres comme des amants abandonnés à l'obscurité intemporelle de la nuit, remplissaient l'air chaud de la cabane.

Zaid s'allongea et Tahia versa l'huile épaisse et chaude sur sa peau. Elle l'étala du bout des doigts dans tous les secteurs et replis de l'homme qui l'avait adoptée. Celui qui lui a donné une maison, un feu et le précieux manteau encore plus chaud que le feu de camp, son propre corps pour la couvrir. Le même qu’il a maintenant oint en signe de préparation et d’adieu. Il passa ses mains sur le La fragilité de chaque muscle, la force qui augmentait jusqu'à faire de lui un arbre, un rocher et une pierre en mouvement.

Zaid appréciait ces mains qu'il ne verrait bientôt plus. C'était une absence en sa propre présence, quelque chose qui était et n'était pas. Le temps avait parfois tendance à le dérouter, le faisant penser au futur comme s'il s'agissait de son présent.

Elle allait me manquer.

Regardez la peau foncée, doucement recouverte par les poils du cou, les aisselles, le sexe caché dans l'ombre des cuisses. Elle lui manquerait et il se demandait où était passé le courage dont il était fier. Parce qu'il fallait beaucoup de courage pour enfoncer le couteau dans cette chair lisse, en la regardant dans les yeux, sachant qu'elle, passivement, volontairement et résignée, se donnerait à lui comme toujours, une fois de plus, dans son intégralité. Son corps tout entier, ses bras et ses mains s'ouvrant et se fermant dans des spasmes de plaisir, ses jambes tordues, ses paupières entrouvertes pour voir le néant derrière lui, tant il la possédait.

Lorsqu'elle eut fini l'huile, elle partit à la recherche des peintures qui attendaient depuis la nuit précédente de s'épaissir dans le froid. Zaid se reposait sous le rayon du soleil qui avait réussi à entrer. La brise fraîche lui donnait des frissons. Il regarda son corps, brillant. Il ferma les yeux et s'endormit quelques instants en se souvenant des mots que Tahia lui avait dit lorsqu'elle l'avait rencontré : « Mon beau Seigneur.

-Tahia !

Elle est apparue regardant depuis la porte.

- Où étais-tu?

-Je regarde les chiens. A votre retour, une des femelles aura un bébé.

Il lui fit signe de s'asseoir sur ses genoux.

-Femme, ce que je vais faire dans la forêt n'a aucune possibilité de retour, et j'ai besoin du soutien des dieux et de toute la magie et des pouvoirs dont je peux obtenir la faveur. Votre devoir est de me promettre que vous me serez fidèle pendant mon absence.

Elle l'a immédiatement serré dans ses bras et a pleuré.

-Ces larmes ne promettent rien. Même si tu le dis, ta parole est celle d'une femme, inconstante et vulnérable.- Zaid sépara son visage du sien. Tahia continuait de pleurer, et soudain elle commença à le regarder non plus avec peur, mais avec une expression qui ressemblait davantage à du ressentiment.

"Ne me regarde pas comme ça", dit-il. - Tu ne l'as jamais été et je ne t'ai jamais promis que tu serais plus que ces chiens, quand je t'ai amené chez moi.

Les animaux attendaient assis à l'ombre, à l'extérieur de la cabane, et remuaient la queue lorsqu'ils entendaient leur nom. Elle les regarda et ils réagirent en aboyant. Elle se détourna de Zaid, apporta les tableaux et s'agenouilla à côté de lui.

"Je ne voulais pas te mettre en colère", dit-elle en baissant les yeux.

Zaid lui caressa les cheveux, comme il le faisait avec ses animaux, et lorsqu'il s'en rendit compte, il retira brusquement sa main.

n'adoucisse pas mon âme, miséricorde

ta belle maison doit rester loin, pitié

loin de mon âme sombre, qui ne te laisse ni place ni confort

Zaid, petit-fils de Zor le Traître, Zaid l'humilié, le chasseur d'esprits

Il se plaça devant Tahia pour qu'elle puisse commencer à le peindre. Elle a d'abord enduit une patine gris foncé jusqu'à ce qu'elle recouvre tout son corps, le faisant ressembler à un ciel nuageux. Puis il dessina du bout des doigts de courtes rayures blanches et de petits cercles. Les ongles de Taia lui faisaient ressentir de légères piqûres et chatouilles qui le faisaient rire, alors elle leva les yeux vers lui et sourit.

Zaid regarda ses bras, ses mains, ses jambes et ses cuisses. Les huiles fonçaient en séchant et prenaient finalement une teinte grise opaque teintée de taches noires. Il avait l'apparence d'une fourrure de loup.

Seul le visage restait, mais les peintures rituelles restituaient le souvenir de la chair et rappelaient au sorceleur le jour de la circoncision. Son corps se contracta et elle posa une main sur son sexe.

Tahia s'éloigna, mais son regard s'adoucit aussitôt. Zaid s'agenouilla devant elle. Son visage s'était déformé en attendant que la douleur disparaisse, et alors qu'elle disparaissait, il vit sa femme et ses yeux pleins de pitié. Il avait honte.

Il détestait celle qui le regardait avec ce geste maternel de pitié.

Alors la force pour le grand acte est venue de cet endroit, au moment précis.

Il sentit ses dents serrer de fureur et sa bouche prononça des mots qu'il n'avait pas envie de prononcer.

-Ne me regardez pas comme ça! Je te forcerai à être fidèle, chienne, bête femelle ! - Et il attrapa le couteau qui était sur la table.

Il voyait le regard de Tahia, ses bras ouverts, ses mains qui s'agitaient, et puis plus rien.

Seulement le sang.

*

Il passa le doigt de sa main droite sur le sang. Avec ce doigt, il se frotta le front de la base de ses cheveux jusqu'à un sourcil. Il s'est arrêté, a fermé les yeux et a peint sa paupière du même trait rouge. Puis il l'ouvrit de nouveau et continua sur la joue jusqu'au coin de la bouche.

Il salit à nouveau son doigt pour suivre la ligne qui longe le bord extérieur de son menton. Puis tout le long du cou.

C'était la ligne de la bravoure.

Avec un doigt de sa main gauche, il répéta le processus sur le côté droit de votre visage. Front, sourcil, yeux ouverts et fermés et réouverts, paupière, joue, lèvres, menton et cou.

C'était la ligne de compétence.

Il plongea ses pouces dans la grande flaque rouge qui s'était formée sous le dos de Tahia. Avec les coussinets, il a tracé une nouvelle ligne depuis le centre du front jusqu’au nez et à la lèvre supérieure. Il ferma la bouche, passa ses doigts sur ses lèvres. La ligne continuait jusqu'au centre du menton et de la gorge, jusqu'à la dépression centrale du cou.

La troisième était la lignée des dieux.

Maintenant, c'était prêt. Il sortit le couteau de Markus de l'endroit où il l'avait enterré dans le sol de la cabine, sous le lit où dormait Tahia. Il le déballa et commença à nettoyer la poignée sale de l'humidité et de la saleté. L'avantage était toujours efficace, mais il entreprit de l'améliorer encore un peu au fil du feu.

La lumière est entrée avec les signes des premières heures de l'après-midi. Sur le seuil, les chiens le regardaient. Chaque mouvement de Zaid

devenait un clignement, un battement de queues et d'oreilles, un hérissement du dos, un gémissement, une dilatation des pupilles des bêtes. De temps en temps, ils reniflaient l'odeur qui émanait du cadavre, recroquevillé dans un coin et entouré de la flaque sombre qui était à la fois un berceau et un linceul.

Les flammes ont léché le bord de l’os, laissant des taches sombres à la surface. Il l'a testé sur son propre doigt et une fine rainure rouge est apparue. Ce devait être la même lame qui coupait à plusieurs reprises le pied mort du vieux Markus.

"Bien," dit-il à voix haute, en regardant vers les animaux. "Je suis prêt."

Ils se levèrent pour l'entourer, la tête haute. Les yeux étaient attentifs au moindre signe qu'exprimait le visage de Zaid, les oreilles relevées et attentives, les mâchoires coulant de salive. Depuis qu'il avait décidé de les emmener attraper le loup, il les avait laissés sans nourriture depuis la veille, et en chemin il les engraissait avec de la graisse, juste assez pour qu'ils restent forts et affamés en même temps.

Avant de partir, il enveloppa le corps de Tahia dans un tissu que Draiken lui avait appris à préparer pour conserver les cadavres. Il voulait que le beau corps de sa femme ne soit pas complètement perdu. Ce dépôt souterrain lui a également donné un climat idéal pour le protéger des insectes et des vers. Là, il attendrait, disait-on, le jour de son retour.

Les chiens le regardaient laisser tomber les planches, le bruit effrayant les oiseaux des arbres voisins qui s'enfuyaient en bandes. Il a ensuite recouvert l'entrée de terre et de pierres. Il a attaché le poignard avec une corde autour de son corps et s'est entraîné à le tirer avec sa main droite plusieurs fois. Il regarda vers les forêts de son enfance, comme s'il les voyait déjà malgré la distance, et commença à marcher vers l'est.

Au crépuscule, les chiens le précédaient sur la route, aboyant, attentifs et dociles dans la tâche d'avertir, qui voulait ou non, que leur maître passait par cette région. Zaid semblait chanceler en marchant. Il alternait le rythme de ses jambes avec l'extrémité large et émoussée de la lance comme bâton. Il marchait la tête baissée, regardant le sol et les mottes de la route. Mais il ne regardait pas cela, mais un autre lieu et un autre moment à venir, la stratégie prévue, les mouvements et les manœuvres pour le succès de la chasse. Plus tard, alors seulement, j'imaginerais la récompense de la paix, ce que seraient les rêves sans cauchemars, la grande absence et le vide doré du visage disparu à jamais. Et ce sentiment lui a été transmis par le ciel au crépuscule. Sa propre ombre, projetée vers l'est, ressemblait à une pointe de flèche marquant le chemin à suivre. Le signe que les dieux lui ont donné. L'ombre s'amincit, jusqu'à devenir une ligne noire accompagnée d'autres, celles des arbres et des chiens, des quelques oiseaux qui traversaient la silhouette du soleil couchant. La route se perdait dans les brumes. Les lucioles brillaient sous leurs yeux tandis

que les chiens sautaient pour les attraper. Des nuées de sauterelles, des centaines à cette époque de l'été, passaient au-dessus des arbres et certaines se posaient sur leurs épaules.

Il y avait encore de nombreux ruisseaux et rivières à traverser, une grande distance le séparant de la forêt orientale des Montagnes Perdues. La nuit l'a arrêté et il s'est endormi. Les chiens se couchent, les oreilles dressées et attentifs. Zaid a pu dormir paisiblement.

Il s'est réveillé avec un grand battement d'oiseaux volant vers le nord. Les arbres étaient plus abondants et la végétation se transformait. Les buissons du delta ont cédé la place aux herbes hautes et aux vignes au ras du sol. Puis, lorsque les masses rocheuses étaient si proches que je devais lever la tête pour en voir le sommet, des arbres aux tons rougeâtres, jaunes et vert clair sont apparus. La forêt aux pentes abruptes avait commencé, du moins à la périphérie, laissant entrevoir ce que l'on pouvait trouver dans les creux et les collines entre les montagnes. Vers le sud, une série de nu deux géants menaient vers la région lointaine où les montagnes étaient toujours enneigées.

Je savais que je n'allais pas encore trouver les loups. Les cachettes se trouvaient sûrement dans des endroits cachés parmi les sapins et leur enchevêtrement de racines. Il a continué à marcher pendant que les chiens partaient explorer l'origine des odeurs qu'eux seuls percevaient. Son nez allait être le premier à découvrir le refuge du loup, il le savait.

L'après-midi s'est déroulé avec un seul fait important, la marche et la pensée, deux plans séparés de la même anxiété et du doute croissant : la manière d'affronter ce qui jusqu'alors était une image insaisissable. La nuit vint aussi, et le lendemain, et la nuit et trois autres lunes et soleils.

La forêt se condensait en une ombre abritée par les montagnes, les fissures de la terre formaient des protubérances, des cicatrices couvertes de plantes qui poussaient là où à peine une poignée de terre parvenait à s'installer entre les pierres. Des douves avec des haies de cerisiers rouges comme des taches de sang, des bosquets de pêchers dont il récoltait les fruits pour se ravitailler. Mais les chiens buvaient très peu d’eau des ruisseaux. Quelque chose les a poussés à le rejeter.

Un jour pluvieux arriva et les araignées et les serpents sortirent de leurs cachettes. Zaid surveillait les branches et le sol. Dans l'après-midi, les chiens s'étaient mis à aboyer autour d'une vipère qui sortait du lierre. Mais avant que Zaid ait pu la tuer, l'un des chiens avait été mordu. Les autres s'éloignèrent et le serpent se précipita à travers les feuilles.

Le chien blessé s'était assis pour lécher sa blessure. La vie du chien s'est éteinte. L'éclat de ses yeux s'estompa lentement. Les autres le regardaient, silencieux, la queue baissée. Le chien a essayé de rester

debout, mais ses pattes ont lâché et il est tombé sur le côté. Ses yeux restèrent ouverts un moment, les traits de son visage devinrent enflés et déformés. Il ouvrit la bouche pour la dernière fois et laissa tomber sa langue pleine de mousse. Il a eu deux crises d'étouffement avant de mourir.

Zaid le ramassa et se dirigea vers un grand arbre. Il commença à creuser un petit trou entre les racines qui dépassaient du sol. Les autres chiens s'approchèrent de lui et l'aidèrent à creuser avec leurs pattes. Il les regarda, puis laissa le corps dans la tombe.

Lorsqu'ils reprirent leur chemin, cette fois les animaux ne couraient plus. Ils l'accompagnaient au même rythme, attristés, et peut-être aussi réfléchis, que lui.

Quelques jours plus tard, l'angoisse de la faim a remplacé l'humeur précédente des chiens. Ils n'avaient mangé que du gras et bu un peu d'eau à contrecœur. Zaid craignait pour sa propre sécurité, mais il était trop près du but pour commettre l'erreur de les nourrir et d'enlever leur fureur. Les sentiers à travers les conifères étaient plus raides, avec de petites cascades marquant des clairières sur les pentes. De temps en temps, ils découvraient des tanières d'écureuils ou de blaireaux dont ils devaient faire fuir les chiens avec des menaces.

Un après-midi, les animaux s'arrêtèrent, reniflèrent longuement l'air et se mirent à hurler. Les poils de leur dos se dressaient et leurs queues se tendaient. Ils aboyaient en cercle autour d'un abri derrière des arbres tombés. Certains ont commencé à creuser, d'autres ont sauté sur les troncs ou se sont couchés sur leurs pattes avant, accroupis et aboyant toujours.

Zaid savait qu'ils l'avaient enfin trouvé. Il faisait sombre et la peinture rouge sur son visage brillait avec le reflet du crépuscule à travers le feuillage, les yeux des chiens brillaient également dans l'obscurité naissante.

Le visage du loup regardait à l'entrée de la grotte, le regardant avec méfiance. Les chiens continuaient d'aboyer après lui, mais ils ne l'effrayaient pas. Il ne regarda que celui qui était venu le chercher, et au lieu de retourner à son refuge, il s'enfuit sur la pente. Il l'a mis au défi de le suivre.

Zaid n'allait pas le snober. Il le poursuivrait partout où il irait pour achever ce qui avait commencé il y a longtemps, aussi ancré dans sa mémoire qu'une empreinte dans la lave. L'origine du drame qui les avait réunis le jour où ils embarquèrent sur le même radeau.

Il a couru après l'animal, en suivant les chiens. La bête sauta par-dessus les rochers et les rondins, changeant rapidement de direction. La

sueur coulait sur le front de Zaid et sa gorge était sèche à cause du vent. Il commença à sentir que ses jambes s'engourdissaient sur le terrain montant. Les cailloux le faisaient glisser, et plusieurs fois il tombait à genoux.

Le loup s'enfuit sans l'affronter. La queue de cheveux épais, les yeux pétillants alors qu'il tournait la tête pour voir son poursuivant, des images qui se dissolvaient avec les faibles éclairs de lumière de l'après-midi entre les branches. Jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le voir. Tout le reste de la journée, il le chercha, craignant d'être surpris à chaque détour d'un chemin ou derrière chaque arbre.

Il a entretenu un feu de camp faible toute la nuit, à peine suffisant pour s'éclairer. Je n'étais pas fatigué. Le par Les hommes étaient assis autour de lui, attentifs comme toujours aux bruits de la nuit. L'un d'eux releva brusquement la tête et sauta dans l'obscurité derrière le feu. D'autres l'ont suivi.

"Reste!", a-t-il crié, et il a réussi à arrêter au moins les derniers, qui sont restés dans le halo de lumière, écoutant les gémissements de l'obscurité, le bruit des peaux déchirées, le tremblement des buissons avec le choc des les corps s'unissaient dans un combat qui ressemblait à une danse. Les animaux, excités à la limite exacte de la lumière, pouvaient à peine se retenir de courir. Zaid a essayé de les calmer, car il était déterminé à ne pas intervenir. Il savait que les autres chiens ne reviendraient pas, et il ne voulait pas perdre aussi les seuls qui lui restaient.

Dans la matinée, il a enterré les corps et a continué sa route vers l'est sur un plateau moins verdoyant, réchauffé par un soleil serein. Les autres animaux de la forêt semblaient savoir qu'il ne les cherchait pas. Les renards le regardaient sortir de leurs terriers, et les cerfs le regardaient sans s'échapper.

La fatigue commençait à prendre le dessus, mais c'était plus de la tristesse que de la fatigue. Il se frotta les yeux. Un mal de tête lancinant le fit chercher l'ombre d'un chêne. Il cassa quelques glands entre ses doigts pour respirer l'arôme. Les rayons du soleil tombaient avec de longues flèches et il aperçut les grains de poussière, les graines qui suivaient la direction de la brise. Il réfléchissait continuellement, sans pouvoir s'arrêter, et ce fut sa chute. Cette pensée apportait malheur et souvenir.

La pensée ne devrait pas être réservée aux hommes, mais nous sommes faits de sa substance

Il était resté immobile, face contre terre et les yeux fermés, sentant la douleur tinter dans sa tête. Il entendit le claquement d'une branche, mais il était trop tard pour réagir. Il sentit de profondes égratignures sur son dos,

et la brûlure fut si intense qu'elle le fit tomber à terre, tandis qu'il voyait comment les chiens étaient sortis pour le défendre et se battaient avec le loup, qui maintenant semblait plus grand, comme un homme. à quatre pattes.

Les chiens se battaient dans une situation désavantageuse. Deux d'entre eux ont été grièvement blessés et sont restés immobiles sur le côté. Le loup s'enfuit alors brusquement, non pas parce qu'il n'avait pas eu l'occasion de les achever immédiatement, mais à cause de cette cause inexplicable qui lui faisait réserver ses forces, les mesurer, pour dominer Zaid par des massacres fermes et sporadiques.

Pendant que les chiens léchaient leurs blessures, lui, allongé là, se sentait à nouveau comme le petit Zaid sur le radeau, vaincu et face contre terre, regardant le monde passer derrière lui. Sa peau le brûlait d'une manière qu'il n'aurait jamais imaginé que les égratignures des griffes puissent faire mal, aussi fortes soient-elles. Il se reprochait encore et encore son erreur, l'erreur inacceptable, il avait envie de pleurer. Les chiens hurlaient.

Il décida de se lever, lentement.

Il réussit à se relever et, avec la lance, il sacrifia les animaux souffrants. Les autres le regardèrent un instant et s'assirent pour se reposer. Ce soir-là, il prépara une cure d'herbes fraîches. Il s'allongea sur le dos, sur les feuilles qui en étaient enduites. Ses paupières se fermèrent alors qu'il regardait la cime des arbres se balancer au gré du vent. Les grillons gazouillaient sous les reflets rouges de la lune sur les feuilles des chênes. Il ne pouvait pas beaucoup bouger, et il n'essayait même pas de le faire car il sentait que le loup l'observait, caché quelque part derrière les troncs, tandis que le bruit du vent accompagnait son hurlement rauque. Cette chanson faisait froid dans le dos de son dos blessé, mais elle était aussi belle et cruelle que la forme de l'âme à laquelle elle appartenait. Il était presque sûr qu'il n'allait pas l'attaquer cette nuit-là. C'était probablement une autre méthode que le loup avait choisie pour l'exterminer.

Les chiens ont eu peur et se sont couchés à côté de Zaid. Il sentait le tremblement de leurs corps blottis contre lui, mais il n'allait pas les traiter de lâches. La peur était un grand professeur.

À l'aube, il alla se laver dans le ruisseau et trouva le cadavre d'un autre chien. Il n’en restait plus que deux. Son dos s'était suffisamment détendu pour continuer, et il partit. Tandis qu'il marchait, sa peau semblait raide comme une corde liant ses épaules. Les animaux marchaient à ses côtés, tête baissée, la faim à laquelle il les faisait subir était moins forte que la peur.

Ils ne sont que de petites bêtes, tandis que l'autre a l'esprit d'un homme et agit selon la mesure de sa cruauté, mais pourquoi tant réfléchir ?

définir, nommer, agir et perdre en conséquence.

La perte dès la première pousse et la conception de la pensée la plus fondamentale.

Penser pour perdre, et perdre pour consacrer sa vie à réfléchir.

Être né désespérément sans succès. Il sentit les pas du loup. Il s'arrêta, et les pas s'arrêtèrent aussi. Cela a avancé et ils ont recommencé. Les chiens semblaient endormis, ils continuaient à marcher sans prêter attention à autre chose que leur propre douleur. Zaid tenait fermement le manche du couteau, prêt à mourir avec sa main là, même si le poignard ne parvenait jamais à sortir de son fourreau. Prêt à être enterré de cette façon, s'il y avait eu quelqu'un pour s'en occuper.

Avec son autre main sur sa lance, il regarda autour de lui. J'écoutais les pas et le bruissement des feuilles, le vent sur la fourrure du loup, le bruissement des poils épais. Je l'entendais, et c'était étrange, comme s'il venait d'un autre monde où le dos des loups avait été conçu avec un matériau plus noble que la peau de simples bêtes mortelles.

Et l'attaque venait du ciel, des branches suspendues au-dessus de lui. Des branches suffisamment solides pour supporter le poids d'un grand loup, mais pas pour résister à l'élan de son saut. Le bois s'est brisé lorsqu'il a sauté et est tombé, brisant la lance. Zaid avait l'animal sur lui, une fourrure épaisse et dure recouvrant son visage. Les griffes s'accrochèrent à ses épaules et s'enfoncèrent dans la chair. Les pattes postérieures reposaient sur lui. La poitrine du loup était face à son visage. Son bras gauche n'avait plus de force et son épaule était devenue engourdie.

Le loup lui attrapa le cou.

Zaid pouvait fermer la gueule du loup avec son bras droit pendant très peu de temps. Il essaya de secouer le sang, la saleté et le corps sur lui en secouant la tête. Petit à petit, la main gauche est devenue plus sensible et les doigts se sont réveillés. En un instant, les deux furent couchés sur le côté, et il mit son coude pour mettre sa main entre sa poitrine et le ventre du loup. Il attrapa le poignard et l'enfonça dans le corps.

Le loup frémit et mordit l'air, se mordit là où il avait été blessé et roula sur le sol. Mais il ne pouvait plus se relever. Les yeux ne le regardaient plus. Il tomba dans la poussière et des poignées de sang noir coulèrent de sa bouche.

Zaid l'a regardé alors qu'il mourait. Après un dernier tremblement, la bête ne bougea plus. Il s'approcha en sentant la salive et le sang comme si c'étaient les éléments essentiels de la forêt. Il regardait avec curiosité les

paupières encore relevées, les yeux inquiets. Mais aucun signe de vie ne semblait résister. Puis, sans expliquer pourquoi, sans même y penser, il s'agenouilla à côté du loup, posa la main sur sa fourrure, le caressa et l'embrassa.

Les chiens se sont approchés de lui, mais cette fois il n'y avait ni peur ni soumission. Zaid s'éloigna du loup et voulut les récompenser par une caresse, mais ils grognèrent après lui. Ils ne le regardèrent pas avec la fureur de la faim, comme il le pensait au début. Ils ne l’observaient pas comme le font les animaux, mais comme le font les hommes.

-S'en aller! "Vous êtes libres !", leur a-t-il crié.

Mais ils ne sont pas partis. Les yeux des chiens parlaient.

La voix de Volfus était en eux.

Dieux, ne me tentez pas avec cette chose incertaine qu'on appelle l'espérance. Ne me demandez pas de croire à ce que je vois du ciel ou de la terre, à l'eau que je boirai, au vert que verront mes yeux, ou aux herbes qui me nourriront. N'attendez pas de moi que je me fie à la joie des femmes, aux paroles des hommes, à l'ombre des oiseaux ou des nuages qui me protégeront toujours, ni aux arbres qui m'abriteront.

Je n'aurai plus confiance, même si j'en ai désespérément envie, même pas en moi-même. Il n'y a pas de plus grande préoccupation que d'attendre la rédemption. Quand il n'y a rien d'autre qu'un échec marqué par la loi de la naissance, la nature du corps dans chaque région de la peau et des os, quand rien de ce qui peut être fait ne changera l'origine et que chaque acte est inutile, alors il n'y a aucune raison de croire .

L'espoir naît de l'ignorance, du désir naïf de l'âme de voir une vérité dans un acte, un fait qui ne se réalisera jamais par la seule confiance.

Nous parcourons le monde sous la domination des dieux, dont la volonté est pure incertitude. Les catastrophes sont à l'origine des tragédies humaines.

Le temps est la seule divinité qui nous recrée chaque jour à la lumière du soleil. Il nous forme avec de la boue, de l'eau et du sel. Nous nous retrouvons au milieu de la forêt doté d'un corps et d'un monde que nous croyons posséder, mais rien n'est plus faux. La culpabilité nous attend là, au début et à la fin du chemin, ou nous regarde depuis l'obscurité entre les arbres. Parfois on pense même qu'il a été distrait, mais ce sont des moments étroits, finement découpés dans l'épaisseur du temps, dans lesquels on se réjouit parce qu'on ne connaît pas la vérité.

C'est notre état. Échange d'idées sous forme de croyances, et à chaque idée brisée se produit une cicatrice insensible et indolore, rose non pas à cause de la nouveauté, mais à cause de la fragilité de sa graine.

Vais-je devoir retourner à pied jusqu'à mon lieu de naissance ou ma destination ? Bien que dans des endroits différents, c'est pareil. Qu'importe où je vais, si les porteurs du poids de mon âme m'accompagnent avec le chiffre aléatoire de deux s animaux. Je les regarde et ils me regardent. Ils parlent? Oui, je me dis. Les habitants de la mort ont-ils déjà cessé de nous

parler, de nous raconter leur douleur, de nous rappeler la mort et le temps qui nous manque ?

C'est pourquoi, Dieux, je vous supplie pour la dernière fois de ma vie, et je vous déclare ainsi ma résignation, que vous m'oubliiez pour toujours.

J'ai déjà de la compagnie.

Zaid tourna le dos au soleil levant et s'éloigna du lac, où les eaux remuaient avec le clapotis de centaines de canards. Un râle d'agonie retentit des sapins battus par le vent, ces restes du vent dont la vieillesse précoce se réfugia dans les forêts. Et une odeur nauséabonde s’en échappait, se mélangeant à l’air frais du matin.

Les chiens l'encadraient. Leurs visages étaient secs, indifférents. Ils ne remuaient plus la queue comme avant lorsqu'ils le suivaient, et leurs oreilles étaient toujours hautes.

Le chemin du retour était trop pénible. Une fine ombre de tristesse s'était formée devant les yeux de Zaid. La sphère du soleil diminuait : le vert était plus sombre, la terre noire plus semblable au vide, le ciel plus lourd. Il regarda ses mains, et le sang était là, séché, formant des amas de consistance rugueuse. Il avait l'impression de porter tout le poids d'un dieu sur sa tête, dont il ne pouvait se débarrasser de la malédiction jusqu'à ce que cette même divinité le décide. Ni fuir, ni tuer, ni se suicider ne lui semblaient suffisants.

Pourquoi ajouter un autre spectre au ciel des esprits rebelles, à la recherche de ce qu'eux-mêmes ne connaissent pas. Je supporterai jusqu'à ce que je n'en puisse plus, et à partir de ce moment, je continuerai à tolérer le poids que mon corps aura à ce moment fini. Il y a toujours une autre force pour chaque attaque. Et les dieux le savent. Telle est la terreur. Ils connaissent et agissent pour notre ignominie.

Il pensa à Tahia. Il reviendrait chercher son corps pour lui rendre la vie qu'il lui avait inutilement enlevée. Cette même vitalité qui était désormais à ses côtés sous forme de chiens, sous le visage de la domesticité. Deux esprits sauvages à moitié humains. Des parties du même homme qu'il n'oserait pas éliminer à nouveau, s'il ne voulait pas couvrir le monde de cette race de messagers des morts.

L'image de sa femme était capturée dans ses yeux, derrière la membrane du brouillard et du regret. L'image d'un soleil d'efforts et d'exploits qui l'aideraient à rentrer chez lui, au corps de Tahia déposé dans un trou dans le sol.

Il a traversé des villes en suivant des chemins qu'il ne se souvenait pas avoir parcourus auparavant. Les femmes s'arrêtaient pour le regarder avec

méfiance, serrant leurs petits enfants contre leurs jupes, comme pour les sauver de la pourriture et de la puanteur que cet homme, échevelé et sale, semblait répandre à son passage. Il s'agissait d'un mendiant flanqué de deux chiens qui, contrairement à ceux qui le suivaient, semblaient le garder, peut-être le surveiller. Même l'apparence des animaux était meilleure que celle de l'homme, plus droits et moins sales, avec un regard serein et droit. Les chiens regardaient parfois de côté, vers les gens. Mais les habitants se sont éloignés lorsqu'ils ont senti un arôme ancien d'origine inconnue.

Zaid portait un tissu usé jusqu'à la corde sur sa peau encore tachée par la peinture rituelle. Malgré la sueur et le sang du combat avec le loup, la pluie et les ruisseaux qu'il avait traversés, la marque du chasseur faisait toujours partie de son corps. Les griffures du loup et les trois lignes de sa face étaient toujours là, atténuées par le temps, sur la peau qui se reproduisait comme un être indépendant, un animal capricieux et toujours vital. Tout comme sa barbe et ses ongles continueraient à pousser après sa mort. Et ce mot était ce que criaient les yeux des hommes et des femmes qui le regardaient, la certitude qu'il avait toujours été ainsi, avec son apparence actuelle, son âge, sa démarche tortueuse, son regard d'immense tristesse et cette étrange compagnie. qui l'accompagnait.

Ce que les autres ne pouvaient certainement pas ressentir, c'était la présence du poignard sous les vêtements, le relief de l'os sur la poitrine. Un os sculpté pour tuer d'autres os encore vivants, un enchevêtrement de vers de pierre assemblant la structure de l'arme. Un frère infidèle qui, en raison de sa beauté, a été pardonné à plusieurs reprises. C'est pourquoi Zaid l'avait avec lui, et son propre squelette semblait y consentir.

Ce n'est qu'occasionnellement qu'il levait les yeux des mottes et des pierres sur le chemin qu'il suivait. De toute façon, il y arriverait, les chiens s'en occuperaient. Il aperçut un homme assis sur un rocher à la sortie du dernier village qu'il avait traversé.

" Veux-tu manger quelque chose, mendiant ? " lui demanda l'homme en remuant les braises sur lesquelles rôtissait un gigot d'agneau.

Zaid le regarda, puis la nourriture. Les chiens se léchaient les lèvres et des filets de salive tombaient de leur bouche.

"Seulement pour eux", a-t-il répondu.

L'homme fronça les sourcils en les voyant, soudain grincheux et regrettant son offre.

-Non, ni à eux ni à vous ! Maintenant que je vois mieux, le sang sur ses mains vient d'un une chasse récente. Allez, allez vite !

Zaid regarda ses paumes. Son sang s'éclaircissait à nouveau. Il observa les animaux et les remarqua plus grands devant la nourriture, dont l'arôme

remplissait l'air jusqu'à faire de tout l'endroit le seul et unique objet de faim à satisfaire. Après avoir regardé dans les yeux des chiens et hoché la tête, il ressentit la solitude du chemin à cette heure du crépuscule, les quelques lumières du village et le silence absolu des oiseaux, le vent suspendu entre les branches. Les restes du soleil déjà cachés, la lune indécise et le ciel couleur des ongles d'un enfant mort.

Zaid ouvrit le tissu en ruine qui recouvrait sa poitrine et toucha le poignard. La gaine qui l'enveloppait était aussi fragile que les mains d'une femme. Le couteau sortit facilement dans l’air froid et âcre du soir. Il semblait prendre un éclat particulier, comme un sourire dessiné sur la tranche sous le reflet de la lune.

La main avec le pistolet bougeait dans une brève danse, et l'homme assis n'appréciait même pas la danse qui précéda sa mort.

Comme un animal sans contrôle.

Il y réfléchit alors que la chair de l'homme gisait éparpillée et à moitié mangée par lui et les chiens.

Après avoir assouvi sa faim, entouré du crépitement du feu et du claquement des os entre les dents des chiens, il se sentit mieux. Moins faible, mais sans savoir au détriment de quelle partie de son esprit.

Le matin, ils étaient partis. L'endroit était jonché d'ossements aux chairs malodorantes, de cendres et de sang sur le sol humidifié de rosée.

Les habitants du village, en se rendant aux champs, commentaient les bruits et les hurlements qu'ils avaient entendus pendant la nuit. Mais ils n’ont pas osé déplacer un seul objet de cet endroit. Ils laissent l'aube éclairer lentement le chemin et les vestiges de la nuit. Un malaise se dessinait dans l'air froid, et un épais brouillard régnait toute la journée, malgré le soleil. Il a fallu plusieurs jours pour que l’ombre se dissipe. Enfants et personnes âgées allaient le contempler pendant leur temps libre. Les hommes se retrouvaient à leur retour des champs pour discuter de ce qu'ils devaient faire, indécis et effrayés à l'idée de s'approcher des lieux.

Et sept jours plus tard, le brouillard s'est suffisamment dissipé pour que les villageois décident de se débarrasser des ossements. Ils passèrent une journée entière à enterrer les restes et rentrèrent chez eux pour nettoyer cette odeur de leurs mains. Mais pendant un certain temps, ils évitèrent de marcher sur la terre remuée, faisant un bref détour en cours de route.

*

Lorsqu'il arriva à la cabane où il avait vécu avec Tahia, c'était si calme que même le ruisseau semblait couler beaucoup plus lentement. Le soleil brillait fort, mais une sorte de filtre atténuait la lumière et formait un reflet blessant dans les yeux de Zaid. Il pensa à Tahia, à son corps enveloppé dans l'huile qui, il l'espérait, l'avait gardée indemne.

Les chiens étaient assis devant la cabane, mais il n'osait pas entrer. Il se dirigea directement vers l'entrepôt sous le plancher. Les vents, la pluie et l'abandon avaient soulevé des monticules de terre et fait pousser des plantes autour d'eux. L'entrée a été bloquée et le passage a été forcé à coups de hache.

Il souleva le couvercle. Les rats sont sortis et se sont cachés dans la végétation. Une odeur de mort se répandit dans l'air de l'après-midi, monta au visage de Zaid et se dissipa. Les chiens levaient le nez, secouaient la queue et aboyaient.

Zaid s'est couvert la bouche avec un tissu et est entré dans l'obscurité. On s'attendait au silence, se dit-il, mais pas à cette phosphorescence dans le coin où il avait laissé le corps. C'était une lueur opaque, presque vaincue par la noirceur dense qui l'entourait, mais ferme et constante.

La lueur des morts.

Sa mémoire commença à réciter la psalmodie du rituel funéraire de son peuple.

La lueur des morts durera pour toujours.

L'éclat impérissable des non-enterrés.

Mais il savait que cette fois, il ne répétait pas des mots, mais créait plutôt une nouvelle phrase. Il s'approcha, marchant sur les rochers, les vieilles branches, les excréments de rats durcis. Il tendit la main à la recherche du corps. Et en le touchant, certain de son inoffensive décrépitude, il le souleva dans ses bras.

Une multitude de fourmis jaillissaient des tissus. Il coupa les liens qu'il avait lui-même noués, sépara les couvertures et révéla le corps rétréci de Tahia, dans la position d'avant la naissance, celle qui était aussi la plus commode ou la plus agréable pour mourir. Malgré le temps, le corps est resté intact. Les paupières n’étaient pas enfoncées. La peau était encore saine, les cheveux étaient plus longs, les poils des bras et du sexe étaient plus abondants, les ongles avaient également poussé. Les mains continuaient sur la poitrine, cachant les seins, durs comme des épines de terre noire.

Il se rendit au chalet à la recherche des fourrures d'hiver. Il replaça les draps, bougeant Tahia comme s'il changeait un enfant endormi. Il laissait son visage découvert, il n'osait pas toucher ses yeux. Puis il attacha deux

bretelles à ses épaules, ou puis deux devant la poitrine en forme de croix, et un autre autour du cou. Le corps de Tahia était désormais attaché à son dos.

Les chiens nous suivent avec des yeux d'homme non encore condamné.

Mon fardeau et moi.

Le corps rigide derrière mon dos, avec ces yeux fermés qui regardent le royaume d'où ils viennent me déranger. Vivre ma vie plus que moi-même, l'occuper. Étant l'essence de la mémoire, un esprit unique aux noms innombrables.

Soyez un et tous.

Soyez le ciel et la terre concave, l'obscurité froide.

Les nuages dévorent mon ombre. Sans lumière, l'ombre se cache.

Et ce sera la seule chose vraie et la plus étrange au monde.

Le voyage à la recherche de celui qu'ils appelaient « le mystique » le mena dans les Montagnes du Sud. Les voyageurs disaient qu'il s'agissait de lieux si gelés que même les dieux ne pouvaient y établir que des demeures temporaires.

Ils laissèrent derrière eux les fourrés du delta, puis les forêts de pins ombragées, les prairies d'herbes sombres et violettes. Les arbres sont devenus rares, avec de petites branches et feuilles. Le sol était pierreux, couvert de neige durcie. Les collines parsemaient le chemin de collines et de creux qui annonçaient les premières montagnes. Le ciel s'était rempli de nuages denses au-dessus des montagnes.

Un jour, il contempla l'extension des territoires laissés derrière lui, le vol des oiseaux qui survolaient les forêts, se perdant dans la brume qui consommait tout.

C'est ce que doivent ressentir les dieux lorsqu'ils voient le monde comme de l'argile entre leurs mains.

Les chiens n'ont pas montré de fatigue. Il avait refusé de les nourrir, alors tous les deux jours, ils disparaissaient à la recherche de proies. Mais ils revenaient toujours. Quelque part sur le chemin, ils semblaient l'escorter. Même s'il s'égarait, même s'il se fondait dans les plantes où il n'y avait aucune possibilité de se frayer un chemin, ils finiraient par le retrouver.

Et le groupe étroit et particulier d'humains non humains, d'animaux sans qualité de bête, s'engagea sur les sentiers des pentes des hautes montagnes. Ce n'était pas son destin de gravir les sommets, mais de

retrouver les grottes, les lits chauds des habitants qui, selon ce qu'il avait entendu, étaient aussi longs que les années imprécises de la lune.

Le vent devint plus fort jusqu'à devenir des sifflements aigus et glacés. La neige avait le poids de petites pierres blanches. Il a trouvé refuge entre une paroi rocheuse et une barrière de rondins morts. Le ciel devenait sombre. Les nuages se sont dissous et se sont reformés sous la forme d'énormes montagnes inversées.

Les chiens marchaient lentement, avec des regards sombres et craintifs. Une inquiétude leur faisait remuer les yeux et les oreilles avec une attention permanente, comme s'ils voyaient quelque chose que Zaid ne pouvait pas encore percevoir.

-Qu'est-ce qu'il y a, que se passe-t-il ? -leur a demandé.

Puis un vieil homme apparut derrière un rocher blanc poli par le vent, et quand il les vit devant lui, il se couvrit les yeux. Il avait la même expression qu'il avait remarquée sur Draiken.

-Quel était le dieu qui t'a puni de cette façon, mon fils ? - dit l'homme plus avec une tristesse mélancolique qu'avec peur.

Zaid fut soulagé d'entendre cette voix terreuse l'appeler « fils ». Il en avait déjà assez des voix impersonnelles et parfaites des morts. Mais le vieil homme lui rappelait son grand-père Zor. Il retira ses mains des sangles et se couvrit le visage.

Le grand-père qui m'a parlé des morts pour la première fois et je ne pouvais pas le comprendre. Peut-être a-t-il vu dans mon enfance, autour de moi, l'ombre qui m'accompagne.

Et une fureur qui veut sortir, mais aujourd'hui elle s'est dissoute dans l'eau de mon corps.

Le vieil homme le regarda.

-Que vois-tu? -Voulait savoir Zaid, anxieux du changement d'humeur de leurs esprits.

-Ils souffrent. Ils regardent les montagnes, le vent qui transporte la vie d'un endroit à un autre.

Alors le vieil homme regarda les chiens. Zaid s'avança pour lui répondre.

-Il y en a deux et ils en représentent un. Peut-être pourrez-vous voir la forme originale de celui qui me suit.

Mais le vieil homme hésita, comme s'il ne savait pas par où commencer.

-Personne ne mérite un tel fardeau sur ses épaules, mon fils.- Il leva les bras pour former la base d'un grand cercle dans lequel il entendait englober un monde.- C'est une immense couronne de visages effrayés qui pleurent. C'est un arbre d'une luxuriance semblable à celle du ciel entre deux sommets. Ils vous entourent partout, ils vous touchent, ils vous embrassent ! Se pourrait-il que vous ne vous en rendiez pas compte ?

Le vieil homme haletait, une main sur la poitrine.

-Une seule fois auparavant, j'ai vu quelque chose de similaire, chez quelqu'un d'encore plus jeune. Mais je veux que tu entres dans mon refuge, et je te dirai tout quand tu te seras reposé.

Il s'appuya sur l'épaule de Zaid, toucha le corps de Tahia et s'éloigna à nouveau.

"J'ai peur de toi", dit-il, mais il s'approcha à nouveau et cette fois lui attrapa la main.

L'obscurité de la grotte mit du temps à se dissiper sous les yeux blessés par le reflet de la neige. Zaid ne se souciait pas de tout cela à ce moment-là, il voulait juste dormir dans un sommeil sans rêves. Il est tombé et ne savait rien. une vie jusqu'à ce qu'il se réveille deux jours plus tard.

*

Pendant qu'il dormait, le vieux Montag regardait les chiens planer autour de leur propriétaire. Ils avaient rejeté la nourriture, et même le repos lui-même, comme moyen de distraction face à la grande menace qui pesait sur eux. Ils hurlèrent et coururent depuis l’entrée de la grotte vers l’obscurité en contrebas.

Les esprits s'étaient cachés contre le plafond. Leurs formes changeantes et imprécises semblaient accrochées aux rochers, et les chauves-souris qui y nichaient s'envolaient. Mais les morts étaient piégés. Et lui, Montag, était coincé avec eux. Il savait qu'ils l'avaient rejeté.

Il détacha le cadavre du dos de Zaid et le plaça dans un coin. Il n'avait pas peur, contrairement à ce qu'il avait ressenti devant les autres êtres arrivés avec le garçon. Ce n'était qu'un corps immobile, le seul peut-être qui dormait réellement dans sa retraite indestructible loin de l'esprit. Il n'était pas non plus curieux de savoir de qui il s'agissait.

Pendant deux jours, il préparait à manger, méditait et accomplissait ses tâches quotidiennes, essayant de protéger son visiteur avec le feu toujours allumé et des fourrures pour le garder au chaud.

Quand Zaid s'est réveillé, il s'est frotté le visage et a regardé autour de lui. Puis il sourit au vieil homme.

-Je ne pense pas que tu aies bien dormi.

-C'était assez si je pensais aux autres nuits que j'ai passées. Mais je suis sale et affamé.

Il savait qu'il était un intrus et avait honte de ses prétentions.

"Ne t'inquiète pas," dit le vieil homme, il l'aida à se relever et ils partirent.

La matinée était fraîche. Montag le conduisit à une cascade près de la grotte, l'eau tombant dans un creux chauffé par le soleil. Zaid entra nu dans le lagon et commença à trembler. Cependant, son corps s'est finalement réveillé, libéré des vêtements qui l'avaient habillé pendant le voyage. Il se frotta le visage, sa longue barbe et ses muscles engourdis. Ses paupières étaient couvertes d'une croûte de sang qui se détachait difficilement.

Montag le regardait depuis le rivage et réfléchissait. Le dos du jeune homme était affaibli par le poids du cadavre, et il faisait des efforts pour se redresser sous la douce influence de l'eau. Les peintures sur la peau, des taches grises qui simulaient la fourrure des loups, attirèrent son attention.

"Je pense que je pourrais rester ici pour toujours", a déclaré Zaid en fermant les yeux alors que l'eau coulait sur son visage.

Montag lui tendit un couteau et le garçon commença à se couper la barbe. Il s'est également coupé les cheveux et s'est ensuite allongé au soleil.

-Sans vent, cet endroit doit être le meilleur pour vivre...

-Tu pourrais le faire, si tel est ton souhait.

Zaid arrêta de regarder les sommets et dit au vieil homme :

-Si tu es Montag, le mystique, tu sais que ce n'est pas pour ça que je suis venu.

-Oui, mais même si je suis vieux, je ne sais pas tout. Je dis juste que ta volonté te dirige, mon fils. C'est la seule chose qui compte quand tout le reste est mort.- Il lui tendit des vêtements étroitement tissés.

-Quand tu seras prêt, je t'attendrai à l'intérieur pour manger.

Zaid est retourné à la grotte et les chiens ont grogné après lui, puis l'ont oublié et ont continué à errer à l'intérieur. Il leva ensuite les yeux vers le plafond, où les ombres effrayées s'étaient réfugiées.

- Pour la première fois ils m'ont laissé seul, et je n'avais pas remarqué leur absence. Ils étaient déjà comme mon ombre, comme les ongles de mes doigts...

-Et la viande que tu mangeais, l'air que tu respirais- le vieil homme l'accompagna dans sa lamentation. - Maintenant tu dois t'asseoir pour manger, et je vais te raconter comment je suis arrivé dans ces montagnes.

« Je viens du Nord, au-delà de la grande mer qui, lorsqu'elle est calme, ressemble à une couverture de feuilles sèches, mais qui est aussi une bête enragée qui fouette les navires et les âmes. Oui je le sais déjà. Ce n'est pas facile à imaginer. Il suffit de penser à une énorme coquille de n'importe quel fruit, capable de transporter de nombreux hommes à travers les eaux, et que les dieux soufflent, soulevant des vagues qui attaquent les bateaux. Ainsi passent des jours qui ne se comptent plus, jusqu'à ce que le soleil se lève à nouveau et que la seule chose importante soit de rester sur le pont, ne distinguant plus le ciel de la mer, la peau bronzée et rajeunie. Mais à l'intérieur, dans cet endroit que nous ne contrôlons pas - Montag s'est cogné la poitrine - vous savez que plus rien ne sera plus pareil depuis. « La mer change tout, même la vision que l'on a de sa propre vie. »

Montag soupira et baissa les yeux.

« J'ai laissé ma famille au Northern Village, la ville prospère où j'ai grandi et où sont nés mes enfants. Je l'ai fait parce que quelque chose m'y a forcé. Une envie, pensais-je à ce moment-là, de vivre sans l'angoisse constante de la volonté de la mer. Là-bas, c'est la mer qui décide et règne. Un monstre qui nous attire si irrésistiblement que toute notre vie devient eau, poisson et barges. C'est pendant l'été, quand il fait clair et qu'on peut pêcher. Durant les saisons sombres, nous passons les hivers dans les chantiers navals à construire des navires qui les transporteront, voyageurs et marchands, vers des régions lointaines.

«Quand j'ai quitté ma ville, j'étais déjà un homme adulte. Pas vieux, mais mes enfants étaient mariés et l'un d'eux os se préparait à devenir membre du Conseil des Prêtres. Il était le seul à aller me dire au revoir au port. Ma femme a décidé de m'oublier pour toujours, et que pourrais-je faire si j'avais cette anxiété qui bouillonnait dans mon corps et me chatouillait à l'intérieur. J'avais plus envie, je vous l'assure, de courir, de construire, de rencontrer des femmes et de boire, même de voler si je le pouvais, ou de nager contre la mer, que lorsque j'étais jeune. J'ai vu l'eau sans fin devant moi, sans promesses, sans me dire quoi faire cette fois, et je n'en avais plus peur. Il n'était pas mon propriétaire, mais la voix murmurante et impérissable qui allait consoler mes désirs insatisfaits. Le bain d'eau froide qui calmerait le désir impétueux et insoupçonné à mon âge. J'étais fort, je suis devenu fort en soulevant des bûches et en ramassant des filets. Mon corps me suppliait de changer.

« Alors que je m'éloignais du rivage, mon fils m'a dit au revoir avec les bras. À ce moment-là, il a commencé à me manquer et j'ai été ému. Je rentre, criai-je en écho avec mes mains, pour qu'il puisse m'entendre depuis la plage. Je ne sais pas s'il pouvait m'entendre. Il baissa les yeux et me tourna le dos. Je l'ai regardé retourner au centre du village. Je savais que moi, son père, j'avais disparu de son histoire.

Le vieil homme se frotta le visage pour cacher l'éclat de ses yeux, encore visible entre ses doigts maigres.

« À partir de ce moment-là, j'étais certain que j'existais uniquement pour ce navire et son équipage, dans lesquels je n'étais qu'une force de muscles et de jambes agiles, une bouche à nourrir en abondance. La nuit, il nous fallait parfois du temps pour nous endormir et nous parlions. Certains racontaient des histoires, d'autres jouaient d'instruments qui cachaient le bourdonnement rythmé des mouches ou le doux grattement des rats sous le pont. L'air de la nuit nous rafraîchissait, observant la lune qui tentait de se cacher derrière la terre que nous avions quittée.

« Je me suis lié d'amitié avec plusieurs, mais presque tous étaient très jeunes et ne m'ont approché que pour discuter de questions liées au navire. Les plus âgés se retrouvaient après s'être endormis. Leurs yeux se fermaient lentement, avec la pâle beauté féminine de cette demi-lune au-dessus de nous.

"Montag, ils m'ont demandé, qu'est-ce que tu vas faire quand nous arriverons à atterrir ? Puis j'ai commencé à réfléchir et j'ai ri intérieurement. Ils m'ont regardé comme si j'étais fou.

«Je ne sais pas», répondis-je, «je vais marcher, visiter des endroits et m'installer dans celui que j'aime le plus. Mais je savais que la simple mention de rester au même endroit me ferait réfléchir à ce que j'avais laissé derrière moi, alors j'allais toujours continuer à voyager.

"Il y a une zone sur laquelle ils m'ont fait part de leurs émerveillements, dit alors l'un d'eux. Son visage brillait avec la teinte bleue du ciel nocturne qui se reflétait dans l'eau. La mer ne nous a pas abandonnés. Toujours pas content de nous entourer, il s'est retrouvé à l'intérieur du bateau avec cette clarté empruntée.

"On dit," continua-t-il, "que c'est dans les hautes montagnes du Sud, loin à l'intérieur des terres. Là où les neiges sont éternelles et où les nuages cachent les sommets. Dans les grottes se cachent des vieillards, si vieux que certains en comptent plus de cinq. cent hivers.

«Nous avons tous éclaté de rire, craignant que cela ne réveille le reste de l'équipage. Un cri se fit entendre ainsi que le cliquetis des chaînes, puis nous nous taisâmes, mais sans cesser de sourire. Notre ami nous regarda très sérieusement, peut-être même offensé.

"Ce que je vous dis est vrai, et il s'arrêta, pensant qu'il avait peut-être commis une erreur en nous disant cela. Je ne les ai pas vus et je ne peux pas le prouver, je vous dis seulement ce que j'ai entendu de la bouche des autres.

"Ils vous ont trompé", interrompit l'un des marins les plus âgés, "la plupart de ces histoires sont des mensonges. Nous voyageons et voyons des choses étranges, mais c'est ainsi qu'elles nous semblent parce que d'où nous venons, nous ne les voyons pas habituellement. Vous vivez presque toute l'année dans le village, par contre, j'ai voyagé et vu des choses qui pourraient vous étonner. Mais c'est vivre depuis si longtemps, et il a fait un geste incrédule en secouant la tête. Cependant, j'ai pensé pendant un moment à ce que j'avais entendu, et j'ai osé demander :

« Ne vous ont-ils pas dit à quoi est due leur longévité ? Les autres me regardaient, intrigués.

"Il paraît que c'est l'air, ou l'eau de la montagne, la proximité du ciel et sa supposée éternité, m'a-t-il répondu, et personne n'a ri cette fois.

« Nous nous sommes endormis, tandis que je ne pensais pas à cet endroit ni à aucun autre, mais à la largeur de ma poitrine et à la force incommensurable qui me dominait. J’aurais aimé avoir une femme dans mes bras cette nuit-là.

*

Zaid regarda le plafond de la grotte, où les esprits étaient encore cachés. Il baissa les yeux sur Montag, qui s'était arrêté dans son histoire. La lumière de l'après-midi arrivait faiblement et de plus en plus pâle depuis l'entrée couverte de grosses branches sèches, traversée par l'odeur de la pluie et le bruit du vent.

-Il pleut ici tous les soirs à cette heure. Ce sont la glace qui forme des nuages sur les sommets pendant la journée. Puis, quand l'hiver arrive, la neige ne nous laisse plus sortir.

Zaid se rappela qu'il n'était pas là pour rester. Il s'est levé et est parti vers le coin où se trouvait le corps de Tahia. Il a allumé une torche dessus pendant qu'il coupait les cordes. Le reflet blanc du couteau attira l'attention de Montag.

-Beau poignard.

"Trop belle," répondit-il, "pour la tâche que je t'ai confiée." Mais peut-être devrait-il en être ainsi, seules les personnes vraiment belles sont fortes pour accomplir certains travaux.

Il continua à dénouer le paquet et le corps se révéla peu à peu. Il y avait beaucoup de tissus et il les étala près du feu pour les sécher. Lorsque le cadavre fut complètement découvert, il l'illumina. Montag s'approcha.

Tahia avait désormais une expression différente sur son visage. Les lèvres étaient ouvertes, les coins rabattus, la mâchoire légèrement baissée. Les sourcils froncés et les yeux plissés, fixés sur quelque chose. Les doigts des mains étendus et séparés. Zaid recula, le visage couvert de sueur. La lumière de la torche bougeait avec le tremblement de ses mains et déformait la taille des choses dans le monde étroit de la grotte.

"Calme-toi, mon fils", dit le vieil homme.

-Mais... je ne comprends pas... elle... m'a toujours regardé, alors...

-Ce sont eux qui lui ont fait peur pendant le voyage.- Montag montra le plafond.-Tous les morts ne forment pas une communauté harmonieuse. Il y a des appréhensions, des désirs contradictoires. Votre femme vous suit par pitié, même si elle aimerait s'éloigner de ceux qui vous dérangent.

Les chiens étaient toujours en retrait. Ils n’avaient pas mangé de la journée et n’avaient pas demandé à manger. On entendait à peine sa respiration.

Zaid ressentit des frissons et essaya de se couvrir avec la première chose que ses mains trouvèrent à proximité. Sans s'en rendre compte, il avait retiré les tissus qu'il venait de retirer du corps de Tahia. La froideur des haillons l'inquiétait encore plus, mais il ne les ôta pas. Il regarda son propre linceul, perdu dans ses pensées et les yeux pleins de peur. Je tremblais encore. La sueur couvrait déjà son corps et ses jambes s'affaiblissaient jusqu'à ce qu'il tombe. Montag le tint dans ses bras, puis lui toucha le front.

" Tu brûles, mon fils. " Il ôta le tissu et se frotta le corps avec les fourrures qu'il réservait pour couvrir sa poitrine en hiver.

Zaid se sentait caressé, comme si sa mère était là, en train de le guérir.

Maman, ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu. Tu m'as manqué, j'ai imploré ta présence, j'ai pensé à ton visage tant de fois. Et mon père et mon frère ? Rentrons, maman, retrouvons-nous dans la forêt. Père et moi allons chasser. N'oubliez pas de nous préparer un bon repas à notre retour. Nous arriverons avant la nuit et je te donnerai ce baiser que tu demandes toujours.

Mon premier-né, celui que j’ai toujours pensé être le plus beau et le plus fort. Je ne m'attendais pas à ce que ton destin soit le charrier des morts. Je ne mettrai pas mon ombre sur ton dos. Je t'aiderai, je te frotterai avec des huiles quand tu seras fatigué. Je te couvrirai de baisers, en rêvant

que j'embrasse le corps de ton père. Les deux ne font qu'un, les deux sont des hommes, mes amants. Cher fils, comme je regrette, comme je regrette... !

-Réveillez-vous !- La voix auparavant douce était maintenant la voix rauque et épuisée de Montag.

Zaid ouvrit les yeux. Les mains du vieil homme lui réchauffèrent la poitrine et l'arôme des huiles l'éclaircit. Une vapeur s'élevait du feu dans lequel se réchauffait la préparation. Il toussa. Une épaisse salive blanche tacha le sol.

"Ne t'arrête pas", lui dit le vieil homme.

Zaid le regardait comme s'il voyait un dieu, avec le regard innocent de quelqu'un qui se croit perdu et commence à retrouver le chemin de son corps. Il toussa de nouveau, et cette fois le liquide venait de plus en plus profond et était sombre. Cela a continué ainsi presque toute la nuit, pendant que Montag jetait cette pourriture dans le feu de joie, une prière aux lèvres. La fumée est devenue plus abondante et a inondé le plafond. Les esprits bougeaient et faisaient un bruit de coups sourds contre la pierre qu'ils ne pouvaient pas traverser. Les ombres devenaient plus faibles, presque imperceptibles, et les cris silencieux de douleur et de douleur se répercutaient en échos qui finissaient par pénétrer les rochers, pour se dissoudre dans la substance poreuse de l'inerte et de la pierre.

Toute la nuit, Montag resta de garde pour veiller sur lui. Zaid ne dormait pas du tout. Il ne pouvait échapper à ses rêves habituels, tout en écoutant l'histoire lointaine et consolante du vieil homme.

« Je vous ai raconté, dit Montag en caressant le front de Zaid, comment j'ai découvert l'existence de ces montagnes. Le navire arriva au delta d'une rivière que les indigènes appelaient Luar. Les eaux brunes charriaient des troncs, des branches et de la boue car c'était l'époque du dégel. Le bateau ne pouvait pas remonter le courant et nous avons dû descendre. Nous étions plusieurs à quitter l'équipage, mais ils ne nous ont pas permis d'emporter des provisions avec nous. Nous avons commencé à marcher toujours vers le sud. L'horizon était si large qu'on ne pourrait pas l'imaginer si on ne l'avait pas vu. Pas de montagnes, pas même de collines, juste un plateau plat et verdoyant et quelques arbres interrompant le soleil sur la plaine. Il y avait des moutons et des chèvres, et les bergers parlaient avec un sifflement étrange. Nous faisions Après longtemps, et comme le jour tombait déjà, nous avons réussi à les convaincre de nous approvisionner en eau et en nourriture chez eux.

« Nous avons bien dormi cette nuit-là, fatigués comme nous l’étions, la peau encore sèche à cause du soleil marin. Nous avions l'air tellement bronzés que les habitants ressemblaient à des flocons de neige à côté de nous. Ils nous regardaient avec étonnement, comme si nous venions d'un pays sombre. Comment allions-nous leur expliquer, sans bien connaître leur langue, que nous étions plus blancs qu'eux, que nos yeux clairs n'étaient pas le résultat d'un sortilège. Les enfants des bergers couraient partout pendant que nous parlions avec leurs parents. Ils caressèrent nos vêtements en peau d'ours, regardant avec surprise les harpons que nous avions volés sur le navire.

« Le pays de ces hommes était paisible, et un climat chaud faisait pousser les fruits des cultures dont ils se nourrissaient toute l'année. Ce n'étaient pas des chasseurs, ils pêchaient de temps en temps dans les rivières. Nous avons partagé plusieurs nuits avec eux près des feux de joie, à la lumière d'une lune sereine, sœur des autres lunes sorcières de mes terres.

« Ils nous ont raconté que les peuples sauvages venus de l’Est les avaient attaqués à plusieurs reprises au cours de leur histoire, et qu’ils s’étaient installés longtemps si la région était prolifique en animaux. Mais c'était surtout pendant les hivers sanglants, lorsque les troupeaux de bisons migraient, que les hordes de ce peuple arrivaient en plus grand nombre.

« Les fois où nous sentons leurs pas résonner sur la terre, nous tremblons. Nous conduisons notre bétail vers les falaises, mais les champs finissent toujours par être dévastés, m'a dit l'un des bergers.

" Connaissez-vous le pays des longs vivants ? J'ai demandé, je pense que c'est comme ça qu'ils les appellent, on dit qu'on peut y vivre presque une éternité. " Ils se regardèrent, des éclairs de feu sur leurs visages méfiants.

« Personne ne voyage sans l'autorisation des Anciens, m'a répondu l'un d'eux, ils se réunissent à l'Assemblée, au bord du fleuve, plus au sud.

« Mes amis, j'ai dit à mes compagnons, dormons cette nuit, et demain nous partirons pour ce village. Nous nous sommes couchés entre bâillements et mots de gratitude envers ceux qui nous avaient hébergés. Les feux de joie se sont éteints les uns après les autres. On n'entendait que les braillements des moutons et les derniers aboiements des chiens de berger. La lumière crépusculaire était déjà presque imperceptible.

Tout le monde m'a abandonné.

Je vois leurs âmes s'illuminer pour moi dans la clairière de la plus grande forêt du monde, une forêt qui porte le nom du monde.

Je suis seul et j'ai peur.

Désolation et silence, pas un son fugitif ou mourant ne m'accompagne. Je suis libéré des liens des hommes. Je suis un grain de poussière qui tourne dans l’air, indécis et incapable de décider, sans la force de vaincre même ma propre volonté paresseuse.

Je suis la plume d'un oiseau malade dans le vent, la cendre qui était autrefois autre chose aujourd'hui irrécupérable, un brin d'herbe entre les dents d'une bête, la goutte d'eau sur ses lèvres.

Je ne sais plus rien, personne ne me connaîtra. Le monde n’existe pas et n’a pas de sens car ce qui donnait raison à la mémoire est mort. Pas de voix, pas de visages, pas de gestes ni de coups. Sans le coup timide ou irrité de quelqu'un qui me détestait. Au moins la haine est quelque chose, un bois auquel se raccrocher dans cette errance perdue au milieu des étoiles vert foncé. Des arbres qui devraient être chez moi et dont je ne me souviens pas.

Ils sont partis. Ils m'ont abandonné, et c'est pourquoi je n'existe plus.

« Le matin, nous nous sommes réveillés comme si nous avions dormi plusieurs jours. Après une baignade au bord de la rivière, nous partons. Il n'y avait aucune trace des bergers, seulement l'herbe des champs mangée par les troupeaux. La ville devait être en amont, alors nous avons marché le long de la plage, avec des branches comme des cannes. Nous savions que le voyage allait être long, surtout que le vaste paysage de plaines était encore intact après dix jours. Mais dans la fatigue de nos jambes nous remarquâmes la montée presque imperceptible vers l'origine de la rivière.

"Où est cette ville ?", m'a demandé un de mes amis, je ne pense pas qu'elle existe. Je voulais les encourager, car ce n'était pas facile de se procurer de la nourriture dans ces endroits. Les poissons étaient épineux et avaient peu de chair, et l'eau devenait froide.

« Celui qui veut retourner à la mer est libre, je leur ai dit alors que près de trente nuits s'étaient écoulées et que nous n'avions toujours pas trouvé l'endroit. Après tout, personne n’était obligé de partager mon étrange anxiété avec moi.

«Je reviendrai», a décidé l'un d'eux. Tandis qu'il s'éloignait, nous le regardions tous pendant un moment, le dos légèrement voûté, la bouche ouverte exhalant la vapeur matinale, la barbe poussant. Nous ne lui avons rien dit. Nous nous sommes limités à lever la main jusque-là gardée au chaud sous nos vêtements, comme seule et suffisante démonstration pour le renvoyer. Puis les mains sont revenues à leur place et les autres ont commencé à me regarder, mais je n'ai pas pu le supporter longtemps, alors j'ai continué.

« La plage s'est transformée en sentiers pierreux entre de hautes falaises et la rivière, qui coulait de plus en plus vite, était rte. L’un d’eux a failli glisser alors que nous traversions un passage étroit et boueux. Nous rencontrions de temps en temps plusieurs pêcheurs, mais aucun d'entre eux ne voulait répondre à nos questions sur la région que nous recherchions.

« Regardez les Anciens, c'est la seule chose à laquelle ils ont répondu. Nous étions fatigués. Nos têtes tournaient au rythme de l'eau, et ce rythme était celui auquel notre volonté s'était soumise pour survivre. Cette pensée marqua nos pas maladroits. A deux reprises, nous avons tué des chèvres errantes. Nous les avons découpés et cuisinés, sans savoir quand nous allions manger à nouveau quelque chose de similaire. Nous chauffions même le sang sur un feu et le buvions comme du vin épais.

« Un après-midi, nous sommes arrivés à un promontoire où coulaient deux affluents du Luar. Nous avons vu un groupe de cabanes en ruine et le mouvement continu des gens qui donnaient vie aux routes. C'était un village pauvre au bord du ruisseau le plus étroit qui aboutissait au chenal principal. L'eau qui passait près de la ville semblait stagner, vaincue par l'élan des autres affluents, un liquide sombre et terne, plein de saletés et d'excroissances. On entendait au loin les aboiements de nombreux chiens, les aboiements tristes des vieux animaux. Des cris étouffés d'enfants se faufilaient également à travers le brouillard qui commençait à s'installer sur les eaux. La brume grandit jusqu'à recouvrir toute la largeur du lit de la rivière, et déborda comme une masse malléable jusqu'à submerger les berges et tout le village. Bientôt, il ne resta plus aucun corps ni cabane clairement visible d’où nous étions.

« La ville semblait habituée à cela, car les gens dans les rues se perdaient dans le brouillard, s'incorporant à sa substance. Comme si le village aimait le brouillard et donnait un sens à sa vie d'eau et de boue. Nous y sommes allés à pied avant qu'il ne fasse complètement nuit.

Sur cette plage, seul, debout sur le sable que les vagues lèchent sans me mouiller, je regarde vers le sud, la caravane funéraire des personnes en deuil. Les hommes ont le corps peint en jaune, avec des rayures noires ombrageant le torse. Ils portent sur la tête des panaches de plumes de corbeau, annonçant leurs nuits blanches, leur faim d'obscurité.

Derrière eux viennent les porteurs d'encens purificateurs, d'arômes d'épices et d'huiles qui pénètrent l'âme de ceux qui survolent leurs propres funérailles.

Ensuite, les personnes en deuil, les visages tristes de mes parents et de mon frère. Ils marchent la tête baissée derrière les hommes qui portent le corps de leur fils, avec l'ombre du fils enveloppée dans le linceul. Je survole lui... au-dessus de moi..., et mes contours les enveloppent, les

couvrent comme si je voulais les protéger de tout mal, de toute volonté de tragédie inconnue.

Ils sont encore jeunes, mais les larmes les rendent laids. Père est vêtu de noir et deux taches assombrissent ses joues et sa barbe. Il porte une capuche de deuil, haute et ornée d'yeux secs de chouette. La mère est couverte d'une robe blanche, car les femmes montrent le chemin à la progéniture. Ils ne peuvent pas porter de noir, ils ne doivent pas porter d'ombres qui dérangent le ventre accueillant du futur. Elle ne pleure pas, elle regarde la terre sur laquelle elle marche et pense au paradis.

Mon frère a grandi, c'est presque un homme, mais sa douce barbe ne peut cacher ses yeux encore faibles. Une force naissante se dessine dans la couleur de l'esprit qui apparaît dans ses yeux. Il est la lumière qui illumine les funérailles sous la ligne de mon corps élevé vers le ciel.

Je les vois approcher et je sens mon désespoir, gros comme une boule de bois et de feu qui grandit dans mes tripes, luttant pour sortir, me brûlant.

Je ne veux pas être mort.

Je le crie au vent qui remue les vagues du fleuve silencieux, les robes rituelles, les flammes du feu qui précède mon cadavre. J'agite les mains sans courir, car mes jambes sont lourdes, pleines de sable.

-Non, parents ! Vivant!

Et je commence à rire. Les nuages sont témoins de ma joie de les voir, de les retrouver, de ma joie trompeuse.

Ils ne m'entendent pas. Ils continuent de marcher vers l'autel qui m'attend.

« Mes amis et moi sommes arrivés et le brouillard s'est un peu dissipé, mais malgré cela, nous nous sommes retrouvés presque impuissants dans ce village. Ils nous regardaient d’un air maussade, comme s’ils n’avaient jamais vu d’étrangers auparavant. Ils interrompirent leur travail, abandonnèrent leurs outils et leurs pelles, essuyèrent leur sueur, murmurant entre eux un étrange dialecte en nous voyant passer. Nous devions leur ressembler à des bêtes, avec nos longues barbes et nos vêtements miteux. Nous nous sommes approchés d'un groupe devant une cabane, mais ils ont reculé. Qui sait à quoi ils pensaient, aux poignards que nous allions sortir de sous leurs vêtements, au sang qui coulerait de leurs corps ? Nous les avons vus baisser leurs houes au sol et poser leurs mains sur les manches. Une fausse position neutre, mais pas anodine.

« Nous avons cherché les anciens de l'Assemblée, dis-je, ne sachant pas s'ils me comprenaient. Ils se regardèrent plusieurs fois, comme dans un jeu

sans paroles. Puis j’ai réalisé, pour la première fois, que ces hommes n’avaient pas d’âge ; quelque chose que je ne pouvais pas définir à ce moment-là oment, a donné de l'intemporalité à ses traits. Ils ne parlèrent pas, mais un air d’accord se reflétait sur leurs visages. Celui qui était le plus proche m’a tendu le bras. J'ai vu dans ses yeux le désir de retrouver quelque chose de perdu. Mais il retira sa main sans même parvenir à me toucher, puis désigna l'extrémité de la ville, à peine visible dans la brume. J'ai essayé de lui serrer la main pour le remercier, mais il s'est éloigné, et au lieu de peur ou de fureur, j'ai vu le plus triste chagrin dans ses yeux. Ne me tente pas, semblait-il dire, ne me rappelle pas ce que j'ai perdu. Nous nous sommes dirigés vers l'endroit qu'il nous avait indiqué, et lorsque nous nous sommes retournés, j'ai senti leurs yeux dans notre dos alors que nous nous éloignions.

« Il nous avait fallu trois soleils pour traverser les affluents et nous étions fatigués. Notre peau était irritée par les moustiques et autres insectes que nous n’avions jamais vus auparavant. Cependant, l’idée de dormir me donnait l’impression de perdre du temps. C'est pourquoi j'ai continué seul. Mes compagnons s'allongent à côté de l'abreuvoir des cochons et des quelques chevaux maigres, partageant la même place et se reposent avec les chiens.

« Malgré le lever du soleil à travers le brouillard épais et dur, qui mettrait une demi-journée de plus à disparaître, les innombrables ruisseaux d'eau autour du village soulevaient une vapeur constante et somnolente. Je n'ai pas pu distinguer la construction avant d'être très proche. Je découvre alors l'Assemblée House, précaire mais grande par rapport au reste des cabanes. Il était entouré de profondes ornières de boue creusées par les charrettes. Personne n’a répondu à mon appel, alors je suis entré. L’obscurité à l’intérieur était grise, me rappelant la mer agitée avant une tempête. Quelqu'un m'a touché le bras et m'a posé une question que je n'ai pas comprise.

«Je cherche les Sages Anciens», dis-je doucement, l'endroit semblait m'obliger à respecter. J'ai perçu d'autres ombres se déplacer. Mes yeux se sont progressivement habitués à l'obscurité et j'ai pu voir les quatre vieillards. Après m'avoir observé comme des mouches tournant autour de moi, ils se dirigèrent vers une table au fond de cette pièce aux dimensions encore indiscernables et s'assirent sur des planches. Ils avaient été disposés dans un ordre symétrique en fonction de leurs hauteurs. Les deux au centre étaient grands, minces, chauves et aux visages longs. L’un d’eux avait une barbe blanche et pointue. À l'extrême, l'un était petit, avec un dos ferme et rigide, l'autre avait des cheveux mi-longs, presque aussi beaux que ceux d'une femme.

« Anciens sages, commençai-je à dire, je suis un marin du Nord, qui a connu l'étrange terre cachée dans les montagnes du Sud.

« Et pourquoi la cherchez-vous ? » demanda celle aux cheveux longs.

« Parce que... je ne sais pas comment l'expliquer... J'ai abandonné ma famille sans savoir ce que je cherchais, et je me retrouve perdu à l'entrée de mon rêve...

"C'est ça, un rêve", dit sévèrement le barbu. L'interrompit le plus court, plus conciliant.

« Comment appellerais-tu ton rêve, étranger ?

« J'ai réfléchi quelques instants, cela m'a semblé trop long car je ne savais pas comment répondre, mais ils ne se sont pas inquiétés.

"Désir. C'est comme ça que je peux l'appeler, je pense. Quelque chose me ronge de l'intérieur, c'est tout ce que je sais. Une force si grande qu'elle pourrait m'emmener au bout du monde et me tuer si je n'obtiens pas ce que je cherche. Le plus étrange, c'est que cela ne me dérange pas de passer le reste de ma vie à échouer. Les anciens commencèrent à se parler, délibérant sur mes paroles.

« Tu dois savoir, étranger, dit alors l'homme barbu, que ceux qui ne supportent pas de vivre dans la région de Longue Vie reviennent à la ville, et ne sont plus les mêmes. Désirer et rejeter ne sont pas le comportement des hommes honnêtes. Vous devez partir à la recherche de ce dont vous avez vraiment besoin et avoir besoin de ce dont vous rêvez. Les deux sont la tête et la queue du même serpent que nous appelons l'homme.

« Les résidents, ai-je demandé dans la pause que l'autre a faite, ont-ils perdu la raison ?

« Si c'est ainsi que vous appelez cet espace qui est dans leur tête et qui porte la marque du temps, qui occupe toutes leurs pensées et leurs rêves, les harcelant sans fin ni repos, oui, c'est ce qui leur est arrivé.

« Dehors, des enfants s'étaient approchés pour espionner à travers les mailles du filet. Les voix de leurs parents les appelaient de loin. Le vieillard qui jusque-là était resté silencieux, se redressa sur son banc de bois et de paille et parla.

« Il n'y a qu'une seule question que je vais vous poser, et elle vous suffira pour atteindre le chemin que nous vous montrerons. Une seule est également la bonne réponse.

« Peut-être que j'ai souri, je n'en suis pas sûr, mais ce geste a dû le déranger.

« Ne pensez pas que ce sera aussi simple. Plus vous y réfléchirez, plus ce sera difficile. Plus vous cherchez, plus les nuages, les cercles d'obstacles, les ombres vous sépareront de la réponse. Si vous le savez, il

coulera de votre mémoire comme l’eau d’une cascade. C'est là, ou ce n'est pas.

« D'accord, les Aînés, je comprends.

« Alors prononcez le nom du premier dieu, le père des dieux, leur créateur.

«J'étais sans voix de surprise. Cela semblait être une question très simple, mais il était impossible de répondre. Qui avait créé les dieux plus qu'eux-mêmes, qui étaient éternels. J'ai cherché dans mes souvenirs tous les mots que j'avais entendus, tous les noms que je connaissais ou que ma mémoire tenait pour acquis. Je transpirais, je sentais les grosses gouttes d'agitation me mouiller le dos. Mes mains mouillées se frottaient les unes contre les autres, nerveuses. J'allais perdre la seule chance qui m'était donnée dans un match que je trouvais injuste et je me suis mis en colère.

« Vous, les Aînés, pensez que vous savez tout ? Portent-ils ce nom et sont-ils toujours en vie ? Il est impossible de trouver un tel mot, vénérables vieillards. Si les dieux sont nés du néant qu’ils ont eux-mêmes créé, alors ils n’existent pas, car ils sont le néant dont ils sont issus. Rien ne peut être généré à partir de rien.

« Quand j'ai fini, j'avais un doigt accusateur tendu vers eux, en tremblant. Je les ai vus se lever, j'ai cru qu'ils étaient en colère, mais ils se sont regardés d'un air d'accord. J'ai même cru les voir pleurer un instant. Ils se sont approchés de moi et m'ont pris la main. Ses mains, mon fils, étaient si belles, aussi faibles que celles d'un mort, et je suis désolé que maintenant tu me vois pleurer comme ça, mais je n'y peux rien. Ils m'ont serré dans leurs bras en me disant : c'est le nom. Et ils m'ont révélé l'emplacement du chemin.

Mon corps enveloppé n'est pas mon corps.

Je suis une âme qui hante les lieux de sa mort. Je sais que je meurs au monde, et cette idée, avec le ciel nuageux et les oiseaux qui survolent la rivière, est grise. Je peux communiquer avec le paysage, qui reste indemne du passage des hommes. Je fais partie de la terre, juste un autre oiseau plongeant son bec dans l’eau à la recherche de nourriture.

Je vois mon père embrasser le linceul avant d'être porté à l'autel, et la Grande Sorcière apparaît avec eux, recouverte du manteau de peaux de loup, large, imposant, comme si les bêtes les protégeaient. Car plus que son corps, son visage vieilli, ses mains tachées de grains de beauté, c'est la tunique qui lui confère une véritable autorité. Même le clairon coloré attaché à sa main est plus fort que sa voix usée.

La douleur augmente lentement. Cela vient du sorceleur. Rien que de le regarder me poignarde avec des éclats qui sortent de ses yeux. Il porte le cornet à ses lèvres et chante une musique triste, mais si douce et si belle que la dévote soumission du peuple à sa volonté n'est pas surprenante. Il sait les gouverner, exalter leur esprit, leurs sentiments malléables. Il les tient dans ses mains, entre les doigts qui tiennent l'instrument. Un chant solennel commence, les gens se prosternent dans le sable et les oiseaux arrêtent leurs battements d'ailes pour l'écouter.

S'il ne s'agissait pas de ma propre mort, je me soumettrais moi aussi à cet enthousiasme mystique. Le sorceleur allume le feu de joie avec les torches, les flammes s'élèvent comme des oiseaux effrayés. Vers le haut, tout est gris, une masse opaque qui s'étend parmi les gens. Mes parents restent à genoux, encerclés, engloutis par la fumée. Le sorceleur contourne le feu.

Mon corps brûle.

Je touche ma poitrine, je secoue mes jambes en vérifiant ma corporéité, suspendue dans cet état de non-temps si semblable à la mort, si douloureusement similaire, qu'il ressemble plus à une erreur créée pour ma tromperie. Puis j’ouvre les yeux sur la contradiction. Juste une phrase, une question invraisemblable en raison de son apparente futilité. Mais le doute est un ver qui ronge mon corps jusqu’à le laisser comme un vide spacieux à l’intérieur de mon squelette. Une carcasse désormais enterrée. L’autre, les restes déféqués par ce ver interrogateur, c’est moi, ce moi.

Le souvenir et les larmes, la voix inaudible, les cris. Les mains et les bras raidis de tremblement se tendirent vers la coquille qui n'est même plus cela.

Un rien vers un autre rien.

*

Zaid a frappé Montag à son réveil. Le vieil homme essayait de se protéger du mieux qu'il pouvait.

-Fils ! C'est moi ! C'est juste un rêve !

Il se tenait près du feu, en sueur, et ses poings étaient fermement serrés contre la poitrine du vieil homme. Il était soudain sorti sain et sauf de ses rêves, lucide et soulagé lorsqu'il touchait les vêtements et le corps du vieil homme. Puis il lâcha prise et porta ses mains à son visage, mais ses paumes picotaient. Lorsqu'il les regarda, il se leva effrayé et les secoua au-dessus des flammes.

"Éloignez-moi de ces bêtes !", a-t-il crié. De minuscules êtres glissèrent de ses doigts et tombèrent dans le feu. Les flammes grandissent puis s'éteignent à nouveau.

-N'aie pas peur, tu les expulses...

Si Montag avait raison, ce qui lui arrivait était bien, mais il se sentait horriblement mal. Pire encore qu'avant, quand je les portais uniquement à l'intérieur ou sur mon corps, les sentant à peine sauf la nuit.

-Jusqu'à quand?! Écoute, je transpire à cause de la puanteur des morts !

Des gouttes en forme de petits cadavres sortaient de la peau. Montag le força à se recoucher et fit chauffer une préparation dans laquelle il avait mis quelques feuilles vertes. Zaid a continué à vomir et à tousser à cause des flammes tout au long de la journée.

Le vieil homme se rendit près du corps de Tahia. Il a couru les tissus. Le corps ou avait changé depuis que j'y étais. Les jambes et les bras étaient étendus et l'expression précédente de douleur s'était transformée en une expression de repos.

Zaid le regardait depuis son lit, étonné par ce changement. Il voulait se lever mais n'y parvenait pas.

"Je vais vous expliquer comment c'est arrivé", dit Montag, "mais je dois d'abord continuer à vous le dire."

« Quand je suis parti voir les anciens, il faisait presque nuit. Rien dans la ville n'avait bougé. La lumière restait aussi faible que le matin. Mes amis étaient réveillés et parlaient à un homme et à un garçon. Lorsqu'ils m'ont vu, ils m'ont salué, même si cette fois ils ne semblaient pas impatients d'apprendre de mes nouvelles, mais plutôt inquiets pour une autre raison.

« Montag, m'ont-ils dit, cet homme et son fils nous ont dit qu'il y avait la peste de l'autre côté de la rivière. La moitié des affluents ramènent des morts dans le chenal principal. Nous avons eu la chance de ne pas croiser les corps.

"C'est vrai", a déclaré l'homme. Il avait une mâchoire prononcée, un cou large et fort, mais une expression presque enfantine et larmoyante dans les yeux. Lorsqu'il parlait, sa voix était tragique.

« Cela faisait longtemps que nous n'avions pas pu traverser à la recherche du guérisseur, et il a regardé son fils en serrant brutalement le bras du jeune homme. Le garçon était grand et mince. La rigidité de ses os en croissance rapide était visible à travers sa peau jaunâtre et pâle. Les poils de sa barbe jaillissaient épars. Il ne ressemblait pas beaucoup à son

père, mais ses épaules étaient plus étroites et ses yeux brillaient. L'une était l'inversion presque complète des caractéristiques de l'autre, comme si l'héritage avait été vu dans un reflet inversé avant de devenir chair. Ils avaient tous les deux les cheveux assez longs, avec de larges boucles qui leur donnaient une certaine beauté.

« Montag, le pauvre homme a besoin d'aide, et nous nous souvenons que tu as guéri les blessés sur le navire et que tu as même sauvé le bras de celui qui était brûlé, tu te souviens ?

«J'ai commencé à rire et je les ai regardés avec complaisance.

« Ils vont vous faire croire que je suis une sorcière. Non! J'ai appris certaines choses, mais rien de plus.

«Pourquoi ne lui dis-tu pas, lui ont demandé mes amis. L'homme les regarda alors avec méfiance.

«Je vais seulement lui dire», dit-il en me désignant. Et nous sommes allés chercher un abri et de la nourriture, tout en marchant tranquillement. J'ai pensé à quel point ces deux-là étaient étranges, et que rien qu'en apparaissant et en nous parlant, ils nous avaient presque fait oublier que nous devions continuer notre voyage.

« Le garçon arrivait derrière. J'ai senti son regard fort sur ma nuque et je me suis retourné. Il baissa aussitôt les yeux. Il marchait avec un balancement exagéré de son corps, traînant ses pieds, ils semblaient peser plus que la lune qui se levait à ce moment sur son dos. Le père, qui disait s'appeler Reynhold, nous a emmenés dans une écurie où ils avaient passé les six dernières nuits.

« En attendant de traverser la rivière, chaque matin je me lève et je vais voir s'il y a des corps. Jusqu'à aujourd'hui, je les ai tous vus, certains rigides, d'autres gonflés ou d'une couleur qui me donne faim. Certains semblent vivants, les courants bougent leurs bras comme s'ils nageaient.

« Cette nuit-là, pendant que nous préparions le feu de joie, il nous a apporté de la nourriture de la ville. Il nous a tout offert avec une diligence qui a conquis l'esprit de mes compagnons. Le fils est resté à l'écart et, bien que son père l'ait appelé, il a refusé. L'homme a ensuite continué à parler d'autres choses. Puis il m'a demandé de me séparer du groupe, et quand les autres se sont enfin endormis, il m'a raconté son histoire.

« Mon fils et moi venons des villes du nord-ouest. Si vous n'avez jamais vu une masse d'hommes, de femmes et d'enfants se déplacer comme un immense lac se déplaçant sur un terrain en pente, vous n'imaginerez jamais à quoi ressemblait ma ville. Ma famille était venue de l'Ouest avec bien d'autres. Au début, ils nous ont acceptés avec difficulté, ils ont dit que

nous étions issus d'ancêtres sauvages, et c'était vrai. Mais il y a bien longtemps, avant ma génération, nous avons arrêté de migrer, lorsque nous avons trouvé la côte et la mer. Les personnes âgées disaient que le monde se terminait à ces précipices, mais les plus jeunes savaient que c'était simplement une manière par laquelle la terre s'enfonçait sous l'eau. Nous avions vu les navires des peuples du Nord, sans doute plus avancés, et nous avions établi des échanges et des trocs avec eux. Nous étions en paix, c'est comme ça qu'ils l'ont compris. Certains d’entre nous sont devenus bergers et d’autres ont cultivé la terre. Nous étions heureux, je peux vous l'assurer. J'ai rejoint ma femme il y a autant d'années que la vie de mon fils. Il est le seul que nous ayons eu, et c'était notre ombre et notre souci de ne pas pouvoir lui donner des frères. Les guérisseurs ont dit que c'était à cause de ma femme, mais les curés de la ville ont assuré que quelqu'un de ma famille avait dû commettre un crime jamais avoué, ou peut-être qu'un de mes descendants l'aurait fait, c'est pour cela que nous avons été punis. La vérité est que mon petit a grandi avec un caractère timide, surprotégé, c'est vrai, mais il est devenu inévitable pour nous d'agir ainsi. Es-tu père ? N'avez-vous pas souffert de chaque coup ou cri de vos enfants, comme si c'était la fin de votre vie, ou comme si le sort du monde était en danger ? N'avait-il pas le sens ation que tout a cessé d'exister ou d'avoir un sens si votre enfant n'était pas totalement heureux ? Il a grandi et nous n'avons jamais pu lui parler, ni le faire nous parler. Je veux dire s'il a dit plus que oui, père ou oui, mère. Parfois, j'aurais même souhaité qu'il me crie dessus ou qu'il me frappe pour savoir qu'il était vivant d'une manière ou d'une autre, qu'au moins sa fureur lui donnait une caractéristique humaine. Vous le voyez là, endormi, avec le corps de ce jeune homme, et il vous semblera un de plus. Mais ce n'est pas comme ça. Il entend des voix. Oui, ne me regarde pas avec étonnement. Il dit qu'il entend des voix, et je ne sais pas combien de temps. Je ne l'ai découvert qu'après la mort de sa mère, lorsque je l'ai vu bouger la nuit comme s'il était éveillé. Pourtant il dort. Son corps se repose, tout comme ses sens, mais son esprit vit dans une autre région, une zone impénétrable pour moi. Je dis que peut-être cela lui est déjà arrivé, car la seule fois où il m'a parlé, après ce qu'il a fait, il m'a mentionné l'ordre auquel les dieux le soumettaient. C'est ainsi qu'il les appelle : voix des dieux. Au début, il n'y en avait qu'un, celui qui lui ordonnait de tuer, puis ils devinrent multiples lorsqu'il accomplit ce devoir.

« L’homme poussa un soupir fatigué. Ses souvenirs l'épuisaient plus que les mots ou l'intensité avec lesquels ils étaient racontés.

« Tout a commencé un jour où je l’ai emmené chasser pour la première fois. Il a commencé à me regarder aveuglément au milieu de la forêt. Me comprend? Il m'a regardé sans me découvrir. Pendant que j'essayais de le guider dans l'utilisation de la lance, il m'observait si attentivement qu'il semblait fouiller mon âme. Mais pas à moi en fait, mais à mes ancêtres. Aux hommes qui avaient eu le même pouvoir que lui de percevoir les voix des autres mondes. Deux générations s'étaient écoulées sans que ma famille soit présente. Et il était revenu sans savoir, moi, un homme simple,

comment le contrôler. Mon fils secoua la tête, acquiesçant non pas à mes instructions, mais à une autre voix qui n'était que dans sa tête. Il avait déjà la taille qu'il a maintenant. Le vent secouait ses cheveux et les branches des arbres avec un bruit de tonnerre et un air glacial. Rentrons avant qu'il ne fasse nuit, lui dis-je. Il avait très bien chassé ce jour-là, si bien que j'en étais fier. Mais aujourd’hui, je pense que j’aurais dû m’en rendre compte plus tôt. Pourquoi n'avait-il même pas commis d'erreur ? C'était comme si quelqu'un d'autre avait été avec lui tout le temps pour lui indiquer la direction et le point exact de la cible. Quelqu'un qui pourrait être partout à la fois. Alors que nous rentrions chez nous, la tempête éclata. Il insistait pour porter la proie seul. J'ai placé les deux faons sur son dos, pliés sous le poids. J'ai été surpris de découvrir cette force chez mon fils. Le sang des animaux coulait sur son dos nu, ruisselant sur la route sale et pluvieuse qui nous conduisait à la maison. J'étais derrière, marchant sur ce sang, les yeux rivés sur son corps incompréhensible, ses jeunes os, essayant de lire dans son âme. Ensuite, j'ai eu peur. Fils, lui ai-je crié dans le vent qui annonçait une plus grande tempête, nous n'arriverons pas avant que le ruisseau ne déborde, je t'aiderai à les porter ! Il se retourna. A la lumière de l'éclair j'ai vu sur son visage un regard que je crains encore quand je m'en souviens, car ce n'étaient pas les yeux de mon enfant : ils avaient l'expérience du monde. Quand nous sommes arrivés au chalet, ma femme nous attendait avec des plats chauds. Il avait laissé le cerf à l'entrée. Ne les laissez pas là, vous devez les mettre dans un endroit sec. Il m'a regardé comme un homme en regarde un autre qui ose lui commander quelque chose sans en avoir le droit. Il m'a tourné le dos pour entrer et j'ai attrapé son bras, mais il l'a lâché avec force et m'a poussé. Avant de pouvoir l’éviter, j’étais déjà à l’intérieur. Sa mère avait couru pour le serrer dans ses bras. Je les ai regardés côte à côte, si proches l'un de l'autre, que j'ai décidé de remettre ma réprimande à plus tard. Elle était trop heureuse pour lui, pour son initiation. Ils continuèrent à s'étreindre pendant un moment qui me parut excessif, mais je ne les interrompis pas. Il avait à peine franchi le seuil. Le corps de ma femme était caché par celui de notre fils, on ne voyait que ses bras liés, ses jambes et ses hanches légèrement inclinées, sa tête reposant sur une épaule. Je l'ai entendue pleurer d'émotion et les gémissements étouffés. Allez, femme, arrête ça, lui ai-je crié. Mais à mesure que je m'approchais, ses mains s'étaient séparées et tombaient mollement sur son dos. Ses jambes ne la soutenaient pas, mais pendaient. Ses hanches étaient un pendule. La tête bougeait comme pour caresser son épaule. Qu’est-ce qui ne va pas ?, ai-je demandé. Les muscles de mon fils tremblaient, comme lorsqu'on cesse d'exercer une grande force. Le corps de ma femme a glissé de ses bras et est tombé au sol. L'odeur de nourriture brûlée se joignait aux éclairs et au crépitement de la pluie sur le toit. Ils l'aiment, me dit-il, et moi, abasourdi, je la frappai coup sur coup, jusqu'à ce que son visage se déforme. Je n'ai arrêté que lorsque j'ai su que je pouvais aussi le tuer.

« Reynhold est devenu agité quand il m'a raconté tout cela et j'ai voulu le consoler. Même si j’ai trouvé son histoire incroyable, je ne pensais pas qu’elle n’était pas sincère.

"Cette nuit-là, j'ai pleuré Il a vu plus que le reste de l'hiver, et le matin nous a découverts inondés et allongés sur les couchettes humides, immobiles et silencieux. J'ai enterré ma femme sur une haute colline. Puis nous nous sommes enfermés, sans voir personne pendant plusieurs jours, en attendant que l'eau baisse. Mon fils était appuyé contre un mur, les genoux pliés et le visage dans les mains. Je l'ai regardé, j'ai pensé à une punition, mais toute personne que je trouvais était aussi une punition contre moi-même. La pluie a continué et a fait couler la terre des collines, que les arbres pouvaient à peine retenir avant d'atteindre notre village. Et l'eau a déterré les morts. Nous ne pouvions plus nous cacher du monde, ni vivre dans la cabane comme si nous étions aussi innocents que le toit qui nous couvrait. J'ai mis ma foi aveugle en un tel souhait. J'ai préféré avoir peur de mon fils, enfermé là-bas, plutôt que de devoir subir le jugement des autres. Quand ils sont venus nous chercher et que je leur ai tout raconté, ils m'ont traité encore plus mal. Je leur ai dit la vérité, parce que ma confusion l'exigeait. Ils pensaient cependant que je voulais échapper à la punition en le blâmant. Ils allaient me tuer. Alors nous avons fui. Depuis ce jour, nous n'avons pas arrêté, et ce que je cherche maintenant, c'est que quelqu'un m'aide à le punir. Je ne peux pas le faire seul, non pas parce que je n'ose pas, mais parce que ces mains ne suffisent tout simplement pas pour y parvenir.

«Mais quelle est cette punition, ai-je demandé.

« Vous devez m'aider à mettre fin à notre sang. Savez-vous ce que cela signifie pour moi ? Il est le dernier de ma famille, qui était autrefois la plus grande des grandes tribus. Ce sera le dernier, c'est sûr.

«Je voulais savoir s'il était vraiment prêt à le tuer.

« Je veux brûler ta progéniture, répondit-il, les bannir du monde, tu ne comprends pas ? Lui enlever ses enfants, lui enlever la possibilité d'en avoir, avant qu'il ne soit trop tard. Je sais qu'il est toujours vierge, je le surveille jour et nuit. Chaque fois que je suis obligé de dormir, je souffre en pensant à ce qu'il fait. Peut-être qu'il connaît même mon objectif et qu'il essaiera de l'éviter le moment venu. Je l'ai éloigné des femmes, afin que sa postérité ne dévore pas le monde avec ce sang. Je vous demande de m'aider le jour où je le castrai.

« L'homme était prêt à interrompre à jamais la ligne de sa course. Nous avions passé toute la nuit à discuter. A l'extérieur de l'écurie, la lumière du matin faisait pâlir le feu. Je me sentais agité et impatient de me débarrasser de cet homme.

«Je ne peux pas faire ce que vous me demandez de faire», répondis-je, «comment puis-je être sûr que ce n'est pas vous qui avez tué votre femme. L'homme m'a regardé avec colère et m'a dit : Ce que vous cherchez, si je ne me trompe, c'est le portail vers la région des Longévités.

« Vas-tu me dire ce que même les anciens voulaient me refuser ?

« Ces vieux escrocs ne vous diront rien même si vous répondez à leurs questions, et s'ils le font, vous ne trouverez pas l'endroit avec leurs indices. Ils ne sont pas retournés dans les montagnes depuis des siècles. Ce sont les seuls qui ont survécu en rentrant en ville. Dans les montagnes, ils n’ont personne pour les gouverner ni personne pour les adorer. Pensez-vous qu’ils vont partager leur vie éternelle avec quelqu’un d’autre ? Ils s’entretueraient s’ils savaient avec certitude qu’ils sont capables de mourir. Je connais cet endroit parce que mon fils le connaît, je l'ai entendu le dire en parlant à ses dieux dans ses rêves.

« Sans cette information, Zaid, j'aurais passé ma vie à chercher l'entrée sans la trouver. Quand j'ai atteint les sentiers qui mènent aux montagnes quelque temps plus tard, j'ai pu constater que l'homme avait raison. Si vos pas vous ont conduit directement ici, c'est grâce à eux, ceux qui nous regardent désormais du plafond. Ils vous ont guidé. Le fils de Reynhold le savait aussi, et j'ai vu, dans cette révélation, la paix de mon âme. Ma vie entière allait devenir un échec absurde si je le rejetais. Je me suis demandé des centaines de fois si j'avais le droit de punir son fils de cette manière, de gagner ma quasi-éternité aux dépens de la sienne. Il lui fallait réagir vite, car l'opportunité disparaissait avec la nuit qui passait. Reynhold m'a tendu la main pour confirmer le pacte. J'ai hésité un instant, mais les petits détails n'étaient pas nécessaires si quelque chose de plus grand avait déjà été dessiné, de la taille de mon désir.

« Nous avons décidé de le faire deux jours plus tard. Nous n'avons rien dit à mes amis. Nous les avons envoyés chercher des provisions dans les villages voisins et ils ne sont revenus que le lendemain. Ils se dirent au revoir avant le crépuscule pour profiter du voyage nocturne. J'ai fait chauffer de l'eau sur le feu de camp et préparé les torchons et le couteau.

« Le garçon et son père revinrent avec le bois de chauffage et le jetèrent sur le feu, qui grandit, illuminant toute l'écurie. L'homme m'a regardé et j'ai hoché la tête. Nous avons fait semblant de continuer à parler tard dans la nuit, jusqu'à ce que le fils se couche et que nous soyons sûrs qu'il dormait. Comme mon cœur tremblait à mon approche, quels horribles pressentiments j'avais devant la faible lueur du feu.

« Nous nous sommes jetés sur le jeune homme, qui a commencé à résister de toutes ses forces. Je tenais ses jambes, tandis que le père s'agenouillait sur sa poitrine et le tenait par les épaules. Leurs cris secouaient les flammes et la lumière faisait que le monde bougerait ou protesterait également. Les ombres au plafond tombaient et montaient. Nos ombres allaient de mur en mur. Et leurs cris étaient horribles. Le père sortit de ses vêtements un tube en bois contenant une substance anesthésiante que les vieilles femmes du village lui avaient donnée. Il a essayé d'ouvrir la bouche, mais cela l'a mordu et nous avons essayé de lui tenir la mâchoire avec une corde.

" Je l'ai et tu verses le liquide ! " lui ai-je crié, mais le garçon a fermé fermement la bouche et ses yeux se sont fixés sur moi avec haine. J'ai donc décidé de le frapper pour qu'il ne continue pas à me faire du mal avec ce regard.

"Il a bien fait", dit Reynhold en versant le liquide, mais sa voix tremblait. Nous l'avons déshabillé et j'ai lavé le corps à l'eau tiède. J'ai attrapé le couteau.

« Je vais le faire, m'a-t-il demandé, dis-moi juste où couper sans le tuer. Je lui ai montré ce qu'il avait demandé, pendant qu'il tenait la lame dans sa main droite. Je devais envier sa force, du moins au début. Quand tout allait bien, et bien qu'il l'ait attaché, le garçon commença à bouger ses jambes et releva la tête. Je pensais seulement à le frapper à nouveau, mais il ne voulait plus s'évanouir. Je ne pouvais pas non plus le bâillonner parce qu'il n'arrêtait pas de me mordre les mains.

« Mon fils, c'est moi, ton père, qui vais le faire ! Personne d’autre n’aura à répondre le jour où vous voudrez vous venger. Mais c'est mon devoir. Sa voix se brisa jusqu'à disparaître dans le spasme du feu crépitant. Il n'en dit pas plus, et puis j'ai vu le sang jaillir.

« Attendez, lui ai-je dit, et j'ai réalisé l'absurdité de l'avertissement en recouvrant la plaie avec des linges qui se sont trempés les uns après les autres. Ses mains tremblaient tellement qu'il ne pouvait pas fixer le couteau à un endroit précis, encore moins avec le sang qui coulait son visage.

« Laissez-moi faire ! » lui ai-je demandé. Je lui ai demandé de compresser la plaie pendant que je nettoyais. Comme il ne m'a pas obéi, je lui ai encore crié dessus. Mais il n'a pas bougé. Il regarda son fils, qui continuait à crier de manière insupportable, même s'il n'avait pas réussi au moins à se détacher. La douleur, Zaid. La douleur infligée aux autres est un seuil sans retour. J'ai entendu ces cris avec mon âme tremblante. Les aboiements des chiens venaient de loin, comme des voix de lamentation et d'accusation.

« Reynhold avait recommencé à changer les tissus, jetant l'eau teinte en rouge foncé. Le teint du jeune homme, en revanche, devenait blanc. J'avais envie de dire à l'homme que ce n'était pas l'endroit que je lui avais indiqué, mais je ne voulais pas lui faire de reproches supplémentaires. J'ai fini ce qu'il avait fait et j'ai recousu la peau. Le sang s'est arrêté lentement. J'allais jeter le fragment coupé au feu lorsque le père m'a arrêté et l'a mis dans un sac en cuir.

«J'ai quitté l'écurie. J'ai été étonné de voir qu'il faisait encore nuit. Quelques lignes lumineuses d'yeux canins m'attendaient, hurlant, sans se rapprocher. Ils ressemblaient à d’étroits sentiers d’étoiles au-dessus de la rivière. Je me suis approché d'un rivage apparemment libre de morts. Les chiens m'ont grogné en me suivant. J'ai enlevé mes vêtements ensanglantés

et je les ai laissés de côté. Les animaux se jetèrent sur eux, puis restèrent au bord de la rivière. Je suis descendu pour me laver, mais je n'ai pas osé sortir tout de suite. J'ai vu les chiens tourner autour du rivage et hurler. Puis ils se dispersèrent à l'aube. Un seul me suivait du regard tandis que je me couvrais de ce qui restait de mes vêtements.

«Je suis revenu et j'ai vu que Reynhold avait lavé son fils et l'allongeait sur une couverture sèche. De temps en temps, je changeais les tissus et séchais la sueur. Le seul signe de vitalité chez le garçon était un tremblement qui refusait de céder, comme le dernier pas avant le vide.

-A-t-il survécu ?- demanda Zaid après un long moment de réflexion, comme si quelque chose d'autre le tracassait sans savoir quoi exactement.

-Ouais. Lorsqu'il se rétablit, la peste était terminée et ils réussirent à traverser la rivière. Ils continueraient à marcher vers l'est, au-delà de la Droinne, m'ont-ils dit. Ensuite, je n'ai plus eu de nouvelles d'eux. Mais jusqu'à l'après-midi de leur départ, le fils a continué à entendre des voix qui l'étourdissaient jour et nuit, le faisant souffrir peut-être encore plus que nous.

-Et tu as eu ce que tu cherchais, n'est-ce pas ?

Montag ne répondit pas.

*

Zaid se sentit rétabli. La préparation que le vieillard lui avait fait boire pendant qu'il parlait lui avait redonné des forces. Mais Montag n'était pas dans la grotte. Il essaya de se lever et de bouger ses jambes engourdies. Il s'est promené à plusieurs reprises et est tombé sur les corps des deux chiens. Sa fourrure brillait avec le clair reflet du matin depuis l'entrée.

Les esprits avaient également disparu du plafond, leur absence étant davantage révélée par la paix immobile du vide là-haut contre les rochers lisses. Il craignait toujours de ne pas s'être débarrassé d'eux tous, et il palpait son corps, frottant sa barbe et ses cheveux à la recherche des petites bêtes qu'il était en train d'expulser. Voyant le vieil homme revenir, il s'approcha de lui et s'agenouilla.

-Merci, professeur, de m'en avoir débarrassé ! Dites-moi si vous voyez autre chose autour de moi, quelque chose qui reste et que je ne peux pas voir. -Pas maintenant. Mais je n'ai rien fait, c'est cet endroit qui a purgé ton esprit.

-Je veux enterrer les chiens, j'ai encore peur de leurs cadavres.

-Nous n'allons pas trouver de terre profonde dans ces montagnes, rien que de la roche. Nous les mettrons dans un sac pour les jeter dans le ruisseau.

Zaid tenait le sac en cuir pendant que Montag soulevait les corps et les jetait à l'intérieur. Puis il la porta sur ses épaules et ils partirent. Le soleil frappa son visage, il ferma les paupières et se couvrit le visage de sa main libre. Montag l'a aidé à se protéger.

-Lentement, j'aurais dû te prévenir avant.

-Ce n'est pas grave, je vais m'y habituer. Continuez à me le dire. Je n'arrêtais pas de penser au jeune homme. Quel était ton nom?

-Le père ne me l'a jamais dit, mais dans ces endroits, ils portent généralement le même nom de père en fils.

Zaid poursuivit le reste du chemin, avançant prudemment, les jambes encore faibles. Le reflet de la neige lui brouilla les yeux et sa tête commença à lui faire mal. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de penser à la similitude avec le nom de Reynod.

- Quand est-ce que tout cela s'est passé ?

-Ça fait trop longtemps pour s'en souvenir exactement, mais le père doit être mort maintenant, et le fils doit avoir le même âge que ton grand-père.

Et s'il était, s'il était le Sorceleur, l'homme qui a tué sa propre mère et a été castré pour cet acte ? Si oui, comment sont nés vos fils et filles ? S’il a menti à ce sujet, peut-être qu’il a aussi menti à propos de mon grand-père.

-Quand ils sont partis - continua le vieil homme - le père m'a révélé le secret du portail. J'eus alors la consolation, petite, futile, mais finalement consolation, de savoir qu'il m'aurait été impossible de la trouver seulement avec les instructions des anciens. Vous avez déjà vu le chemin par lequel vous êtes venu le premier jour, si étroit entre les parois rocheuses, une entrée étroite qui ferme la vue sur le ciel et laisse la pente dans l'ombre. Trop semblable aux autres, changeant de jour en jour à cause du vent, je ne l'aurais jamais trouvé tout seul.

ce n'est pas possible. Peut-être que leurs voix le faisaient se sentir supérieur, et c'était sans aucun doute le cas, mais l'autre chose, concernant sa progéniture, était-ce peut-être une faveur des dieux ?

J'ai franchi le seuil et pendant un moment j'ai été malade. Je vous ai parlé de ma force, de l'élan inexplicable qui m'a obligé à fuir mon village, à traverser la mer et à détruire la vie d'un homme qui venait de commencer.

C'est ce que j'ai expulsé, non pas un cadavre, mais une sorte de masse bouillonnante qui grandissait en moi depuis longtemps. Pendant toutes ces nuits, je me suis souvenu de ceux que je faisais souffrir, des récriminations de ceux que j'avais abandonnés, et le fils de Reynhold m'est apparu tant de fois que je l'ai cru n'être qu'un fragment de plus de la forme de mes yeux.

Reyn... hoche la tête... attends, ..reynhold... noms interchangeables, indifférents comme des mots dans la bouche, désastreux comme des mots dans la bouche. des sons qui ne peuvent pas être effacés. coincé dans la mémoire. déterminer une forme, un passé inventé par cette même mémoire qui ment comme si elle appartenait à une autre. nous avons inventé à chaque instant nous créons

Bien plus tard, je suis retourné dans mon pays natal. J'ai visité ma famille. Un de mes fils était déjà un prêtre avisé et j’en étais fier. Ma femme était décédée et mes autres enfants étaient partis dans d'autres régions. Je savais que je ne les reverrais plus jamais. J'ai laissé des souvenirs au seul qui reste, je lui ai offert un chapeau de fourrure et une plume du premier oiseau que j'ai chassé en montagne. C’étaient comme des pensées transformées en objets de sorte qu’elles persistaient plus longtemps que la mémoire. Puis je suis revenu et depuis, j'attends ma mort. Ce n'est pas un souhait, je l'espère juste. Elle est en retard. C'est bien. J'avoue, parfois je l'appelle très doucement, j'ai peur qu'elle m'entende. D’autres, je pleure, parce que je sais que ça viendra. Je me rends compte que malgré mon âge, le désir originel qui m'a amené ici, je n'ai pas réussi à ressentir, même un instant, un dieu.

personne n'est irréprochable ? ni les sages, les mystiques, ceux qui guérissent et parlent avec les dieux. Quelle déception, une triste déception de savoir que l'homme le plus craint et le plus respecté n'est qu'un enfant méchant qui a grandi. Mais je ne peux pas le juger. Suis-je innocent ? Même maintenant que les morts m'ont quitté, je ne peux pas dire que j'ai changé. En extérieur uniquement. Plus propre, plus serein, mais le même souvenir.

Ils jetèrent le sac dans le torrent qui tombait des cimes. L'eau a entraîné les corps jusqu'à ce qu'ils disparaissent en bas de la montagne. Ils reprirent le chemin du retour.

" Qu'est-ce qui ne va pas ? " demanda Montag, le voyant pensif.

-Rien. Je pense à mes parents, à ma ville.

Le vieil homme s'appuya sur l'épaule de Zaid pour retourner à la grotte. Mais quelque chose avait changé. Ils l'ont senti dès leur approche. Une fumée blanche sortait de l'intérieur, avec une odeur de lait de chèvre et l'arôme de la viande que Montag gardait pour l'hiver. Un bruit de pas, une voix chantant une étrange litanie vint de l'intérieur.

"Est-ce que ça pourrait être quelqu'un des montagnes ?", a demandé Zaid.

Montag parut surpris qu'il en soit ainsi. Trop de temps s'était écoulé depuis que je lui avais rendu visite. allumé pour la dernière fois.

- Un sauvage, alors. Laissez-moi entrer en premier, restez ici.

Le vieil homme n’avait pas l’air convaincu. Il serra un instant le bras du jeune homme pour le retenir. Pour la première fois, il semblait avoir peur d'être seul.

Zaid entra. Au début, sa vue encore faible le trompait en formant un voile devant ses yeux. Puis ils se brisèrent et disparurent, et à leur place surgirent les parois chaudes de la grotte. Le toit commença à prendre forme, le sol en pisé, le feu de joie, le récipient avec le lait, les sacs de sel et la viande. L'arôme lui a rappelé de bons souvenirs de sa mère.

Une femme était là, élancée, mince et très belle.

Autant que Tahia.

Il reconnut les cheveux courts, avec de petites taches noires, la peau foncée, les yeux brillants, ouverts, clignotants. Les seins n'étaient jamais trop gros, mais rigides, avec leurs tétons timides comme des becs de pigeon. Hanches légèrement moulées. L'ombre du sexe, impénétrable, dernière forêt inexplorée au monde.

-Tahia ? - osa-t-il dire, craignant que l'image ne disparaisse rien qu'en la nommant.

Elle lui sourit. Les lèvres s'ouvrirent, les dents brillèrent comme des restes osseux qui racontaient les chemins qu'ils avaient parcourus et leur fatidique compagnie. Ce n'était pas la bouche qui parlait, mais la couleur, la douceur de la pierre moulée, le léger écart entre les dents racontant les lieux et les destinations parcourues.

Il s'approcha.

Les mains de Thaia étaient froides, mais des gouttes de sueur coulaient sur ses épaules. Zaid l'a séché doucement, il a à peine osé le toucher. Je ne pouvais détourner le regard de ce profil de bois mort qui se réveillait à nouveau. Sa main gauche se leva pour caresser son visage alors qu'elle clignait des yeux. Son profil restait dans l'ombre, avec deux points gris à la place des yeux, mais il entrevoyait déjà ce sourire qui avait toujours réussi à le conquérir.

Il avait envie de l'embrasser, juste de lui faire un simple baiser sur la joue, cependant, des remords le retenaient. Il mit ses mains sous les coudes de Tahia, la soutenant tout en l'aidant à marcher. Elle fit un geste

qu'il comprit et il la laissa s'allonger seule. Il continua de lui nettoyer la peau avec de l'eau tiède, tout en la caressant.

« Ma Tahia, ma femme », répéta-t-il, et ses mains retrouvèrent ce qu'elles avaient perdu. La mémoire des mains était fidèle.

Montag était entré. Zaid commença à lui dire, même si ce n'était pas nécessaire, mais son enthousiasme prit le dessus.

-Il est de retour pour de bon, n'est-ce pas ?- Et il regarda Tahia. Elle avait les yeux fixés sur lui et lui caressait la joue d'une main désormais plus chaude.

-Je te connais... - dit-elle.- Mais je ne connais pas ton nom.

Zaid cessa de sourire. Ses paupières se fermèrent et ses lèvres s'enfoncèrent pour ne pas pleurer.

la colère grandit et devient douleur. C'est un os dans lequel se sont accumulés les épines, les arbres et les rochers du monde, qui se brise en tant de morceaux qu'ils ne seront plus unis.

" Que dois-je faire ? " supplia-t-il Montag.

-Dis ton nom.

-Mais si je le dis, je ne pourrai plus être quelqu'un d'autre que celui que j'étais.

Le vieil homme s'est approché d'elle, a tenu la tête de Zaid dans ses mains et l'a posée sur sa poitrine pour qu'il puisse pleurer sans qu'elle le voie.

-Écouter. Mon cœur tremble, mon fils, ça ne marche pas. Tremblez, depuis ce jour...

Alors Zaid comprit qu'il valait mieux le dire une fois pour toutes. La culpabilité ne s’atténuerait pas tant que le temps existerait.

-C'est moi, femme, l'homme qui t'ai tué.

Elle n'a pas répondu. Ses frissons disparurent tout simplement et des gouttes de sueur coulaient désormais sur la barbe de Zaid.

La colère éclate.

Il s'échappe par ma bouche, il s'étend sous la forme d'un trou blanc qui semble élargir le plafond au-delà de ses limites réelles, le rendant aussi englobant que le ciel. Il y a des mots, des bruits de bois qui s'entrechoquent et des vents qui passent dans les instruments de musique. Un ensemble d'échos qui se transforme en douleurs cuisantes, semblables

à l'ancienne douleur, celle qui me fait mal au sexe chaque fois que je me souviens du nom et de la figure de celui qui l'a provoquée.

...attendez, disent les bruits dans le creux blanc de la fureur.

A travers cet espace s'enfuit le remords, car je détermine, à partir d'aujourd'hui, les frontières de mon monde.

*

Ils préparèrent des provisions pour le voyage et dirent au revoir à Montag.

Tahia lui tendit la main, mais le vieil homme s'éloigna. Zaid se moqua de lui et Montag, presque honteux comme un enfant, se laissa embrasser par Tahia.

C'était un baiser dur sur sa joue, sans le goût chaleureux que les femmes, se souvient-il, laissaient avec leurs lèvres. Mais le vieil homme ne dit rien. Il a fait comme si tout allait bien quand Zaid l'a serré dans ses bras comme s'il était son père.

Les jeunes hommes partirent et il les regarda descendre la montagne, main dans la main.

Il se sentait faible. Il se demandait pourquoi il ne l'avait pas empêchée de le toucher. Pourquoi, après tant d'années d'attente, avait-il laissé les choses se produire ainsi, si brusquement ?

Assis sur le bord de la route, son soi les plus pointus s'affaiblissaient. Ses mains tombèrent sur ses côtés, molles. Il pouvait à peine voir ceux qui partaient, rétrécissant jusqu'à disparaître parmi les rochers et le brouillard.

Il n'était même pas sûr d'être encore en vie lorsqu'il se souvenait de ce qu'il avait vu dans les yeux de cette femme lorsqu'elle avait reçu son baiser.

Le grand trou noir à la place des yeux.

LES CORPS DANS LE LAC

Tout autour de lui n'était qu'un ensemble de visages, souvent indéfinis et méconnaissables, mais ils appartenaient tous aux hommes de la ville qui s'étaient rebellés. Et en même temps que les armes et les armes, les coups et les blessures se produisaient sur son corps ou sur le corps d'autrui, la sueur qui trempait les hommes et les larmes des blessés, tous ces flux de peur indubitables, tombaient aux mains du sol en offrande.

Les lances et les flèches provenaient de plusieurs visages qui semblaient être le même homme, fils du vieil homme qui pensait qu'il serait toujours fidèle.

L'artisan d'armes, sculpteur d'arcs.

Il se souvenait combien de fois il lui avait demandé de laisser derrière lui les anciennes lances et d'adopter les arcs et les flèches qu'il avait apportés d'autres villes. Mais le sorceleur a toujours refusé de s'écarter de ses idées, des principes qui maintenaient les gens isolés. Les rebelles étaient arrivés au terme de leurs protestations pacifiques, de leurs revendications pour un mode de vie auquel Reynod n'était pas disposé à consentir. Et lorsque sa menace était trop tangible pour être ignorée, et écoutant le plaidoyer de ses propres hommes qui demandaient de nouvelles défenses contre les rebelles, il dut recourir aux armes qu'il avait enlevées au sculpteur.

Ouvrez vos horizons, lui avait demandé un jour le vieil artisan, respectueusement, lors de la réunion convoquée chaque saison pour parler des affaires de la ville. L'armurier et son fils aîné sont arrivés très tôt, après avoir traversé le gel sur la colline un matin d'hiver. Le vieil homme était un peu plus âgé que Reynod, mais son dos courbé et son cou faible étaient des signes malheureux de son métier. Les yeux clairs étaient désormais inutiles, presque aveugles, même s'ils conservaient leur éclat. La barbe blanche dessinait le triste profil d'un ermite arraché de force à sa cabane. Reynod regarda durement le visage sévère du jeune homme.

"Comment oses-tu éloigner ton père de la chaleur du feu?", lui reprocha-t-il en tendant la main pour conduire le vieil homme vers des couvertures de fourrure à côté du feu. Une tendresse l'enveloppa qu'il trouva lui-même étrange. Se voir, le corps toujours droit, les bras forts, à côté du petit torse de l'armurier, lui donnait des frissons, comme si une mouche invisible parcourait sa peau, y laissant des taches du temps avec ses pattes.

"Écoute mon fils", demanda le vieil homme, et Reynod regarda l'autre avec méfiance.

Aristide a commencé à parler des mêmes revendications que les rebelles présentaient depuis longtemps. Un air d'ennui apparut dans les yeux de Reynod, et levant les yeux au plafond, comme si les dieux partageaient son impatience, il rendit à Aristide une expression rigide et furieuse, et ne le laissa pas achever.

-Tu as entendu mon dernier mot il y a longtemps. Si je dois en reparler, ce ne sera pas avec mes lèvres, mais avec le langage de mes mains pour fermer les yeux une fois pour toutes...

Le jeune homme resta silencieux et pinça les lèvres, il avait besoin de faire taire ce qu'il pensait. Puis il prit le bras de son père pour l'éloigner de Reynod. Le sorceleur ne dit rien, mais observa le visage d'Aristid qui tournait la tête vers lui avant de se perdre dans la lumière qui avançait à travers la brume matinale.

C'était la même expression qui se formait désormais sur chaque guerrier ennemi, sur chaque main tenant une lance, sur les joues barbus des rebelles, si bien entraînés qu'il n'était pas possible de comprendre comment ils avaient acquis cette compétence. Il aurait dû les exterminer quand il en avait l'occasion, pensa-t-il, mais en réalité il parlait à voix haute sans se rendre compte de la pointe des flèches lui effleurant les bras, des poignards contre lesquels il pouvait à peine se défendre.

Nous sommes nombreux... nous gagnerons parce que nous sommes nombreux et que les dieux nous soutiennent.

Mais il répétait cela comme s'il devait se convaincre lui-même. Le plus important, c'est le nombre, et il regrette de ne pas avoir mobilisé tout le monde. Les rebelles les avaient surpris. Les boucliers à l'effigie des dieux se brisèrent sous les coups de hache, les jambes furent brisées et le sang coula comme de la sueur. Les flèches ressemblaient à des oiseaux volant vers les hommes. Et les hommes tombèrent, et bien d’autres marchaient encore, enfouissant leurs cris dans leurs blessures. Le soleil continuait de briller sur la danse de ceux qui combattaient. Hors de la vue de Reynod, les rebelles résistèrent et avancèrent sur la masse confuse de leurs légions.

La corne à plumes a été perdue. Il ne savait pas pourquoi il se souvenait d'elle à ce moment-là. Peut-être voulait-il y faire de la musique, unifier les cris, les sifflements des lances et des flèches, le pincement des cordes d'arc, le clapotis des pieds dans la boue, les claquements des corps, les craquements des mains pour tenir la queue à l'âme - un animal capricieux à la peau visqueuse -, soit l'attacher autour du cou et l'enfermer dans le creux intime de la poitrine.

Ses mains quittèrent la lance et le bouclier pour toucher son corps. Mais je n'étais pas sûrSa poitrine lui faisait mal, parce que sa tête lui rappelait aussi des souvenirs, et la douleur était concentrée sur cette partie de son ancien corps. La douleur entre ses jambes était la même, mais elle revenait accentuée par le temps qui passait. La coupure imprécise, le sang qui tachait son père, l'expression de pieuse cruauté qu'il avait vue sur son visage, et qui aujourd'hui se dessinait dans le ciel : le soleil était un de ses yeux, et les oiseaux avaient été formés pour modeler le ciel. contours du visage.

La douleur est partie et est revenue. Quand c’est devenu conscient en tant qu’idée, ce n’était alors pas si intense. Mais ensuite il s'éloigna avec plus d'adresse, et les mains ne purent l'attraper. Je voulais arrêter cette brûlure si semblable à l'âme, que c'était comme si elle voulait s'échapper à travers les blessures et répandre les graines dans les plaies.

Il était tombé assis dans la boue et ils ne l'attaquaient plus, peut-être pensaient-ils qu'il était mort. Sa posture n’était pas trop étrange pour ceux tués au combat. Les esprits choisissaient parfois de telles formes pour humilier les vaincus, offrant leur dos et leurs poitrines aux corbeaux pour les nourrir et devenant des oiseaux qui mangeaient la chair des autres guerriers.

Mais Reynod était toujours en vie et il cherchait le clairon à plumes vers le sol. Il y avait des flaques d'eau pleines de boue et de cailloux, des pieds qui allaient et venaient au gré des temps imprécis d'une bataille qui durait trop longtemps. Il s'est frayé un chemin à travers les jambes des combattants et parmi les morts. Il ramassa des morceaux de corps, creusés dans la terre, doux comme les nuages gris qui s'étaient formés au-dessus d'eux. Il retrouve l'instrument, sale et cassé, mais fidèle à son propriétaire. Le cornet avec les plumes du grand tétras qu'il avait tué le jour de son arrivée en ville alors qu'il se dirigeait vers l'est. Il essaya de le réparer, mais rien n'allait le rendre tel qu'il était, symbole de bénédiction et de rédemption qui s'était écoulé dans cet après-midi lointain où il avait décidé de révéler les voix des dieux au peuple élu. Réunir ce groupe d'hommes perdus dans les rites du soleil et des dieux du mal dans une seule croyance et un seul culte.

Il se souvenait du matin où le chant du tétras l'avait réveillé. Au début, je ne savais pas de quel animal il s'agissait. Si ce son semblable au tonnerre dans le ciel sans nuages venait d'une bête. Mais une patine de décrépitude grossière dans le chant, un déchirement des troncs peut-être, ou comme des oiseaux grattant un rocher avec leur bec, inutilement et tristement. C'était une chanson qui insistait sur quelque chose de sans but, concentré mais naïf, travailleur et joyeux, avec une nuance de fatigue et de bien-être à la fois. Tout cela dans des tons très aigus mais opaques. Le chant non pas d'un homme, mais de plusieurs, dominé par la voix rauque d'un vieil homme fort et à la poitrine large. Un vieil homme dont la voix était la résonance du temps.

C'était une matinée de plein soleil bouillonnant sur les prairies à l'ouest de la rivière Droinne. Reynod marchait avec une tristesse attachée à sa peau, une coquille de miel et de pollen sur son corps amer. Il aimait plonger ses pensées dans le chagrin, comme quelqu'un qui lèche sa blessure pour savoir qu'il vit encore. Il ressentait encore, par moments, la présence absente des parties de son corps, l'étrangeté de ce qui avait été arraché. Mais le soleil l'empêchait de telles idées, et il se demandait alors pourquoi les douces voix d'avant n'étaient pas revenues, parce qu'elles étaient maintenant sèches comme le chant du grand tétras. Comme si ce qu'ils lui avaient pris, c'était ça : la gorge des dieux que son sexe avait engendré.

Il y pensait lorsqu'il entendit l'oiseau de plus près, caché parmi les buissons d'un ravin qui menait à la rivière. Les buissons bougeaient et affichaient des couleurs vives comme le soleil. Une partie du soleil semblait être descendue et se refroidissait au bord de l'eau. Le soleil avait une voix, la voix rauque d'un vieil homme fort, dominant mais bienveillant. Alors les dernières branches du dernier buisson s'écartèrent et le tétras émergea dans sa splendeur. Tout rouge, tout vert, tout jaune et noir. Mince, droit, le cou allongé et la crête haute, se balançant fièrement et insaisissable dans l'air du matin.

La brise bougeait ses plumes et le vent n'existait que pour le corps de la créature qu'il nourrissait. Le grand tétras marchait délicatement derrière une femelle qui ne s'enfuyait pas trop vite. Mais aucun d'eux n'a vu l'homme qui les suivait avec la lance. La femelle a réussi à s'échapper hors de vue, mais le tétras est tombé au sol. Son chant, jusqu'alors surpassé dans son étrange beauté par sa silhouette, devint un long cri, presque semblable à celui d'un enfant qui se noie. Reynod se souvenait de sa propre douleur, et tandis qu'il courait vers la proie, il essayait de se débarrasser du souvenir de la cicatrice à son entrejambe.

Reynod, en colère, a plumé l'oiseau. Les plumes s'entassaient d'un côté, puis se dispersaient au gré du vent venant de la rivière. Il a choisi les meilleures plumes, et soudain il a réaliséparce que je n'avais pas pensé à ce que j'allais en faire. Il réfléchit tout l'après-midi avec les plumes dans les mains, les observant dans le silence que la rivière accompagnait au rythme

de l'eau. Et il comprit alors que la musique du tétras devait continuer, et que cette fois elle ne s'arrêterait jamais.

Il chercha parmi les arbres celui qui avait les plus belles fleurs. Il en trouva une qui perdait ses feuilles avant l'automne, et ses branches nues formaient des yeux vides parmi les autres. Il n’y avait pas de fleurs, mais les feuilles tombées étaient grandes et belles. Ils étaient de la couleur de l’eau d’une rivière après une tempête. Puis il sculpta un cornet dans une branche épaisse et y attacha les plumes. Puis il mit le bout de l'instrument dans sa bouche et souffla.

La musique qui en ressortait le satisfaisait, et chaque son le satisfaisait un peu plus, jusqu'à ce qu'il soit convaincu que l'arbre choisi lui avait été assigné par les dieux. Il le regarda de nouveau, et il lui parut alors le plus bel arbre qu'il ait jamais vu, et le son qui sortait de l'écorce, bercé entre ses doigts, devait sans doute provenir des rêves dans lesquels les divinités s'étaient abandonnées après avoir créé les êtres du monde. Les oiseaux environnants commencèrent à s'approcher et à survoler la clairière où Reynod s'était assis. La seule chose que l'on pouvait entendre, en plus de la musique, était le battement d'ailes des oiseaux qui continuaient à arriver, jusqu'à ce que la clarté du ciel disparaisse au-delà des oiseaux qui volaient en cercles plus serrés alors que d'autres les rejoignaient.

La lumière de la forêt disparut dans une grande ombre d'yeux gris et de becs tordus. Et la musique se modelait sur l'obscurité croissante entre les plantes, les chemins entre les branches, où se dessinaient des figures incorporelles. Le son s'atténua jusqu'à tomber dans une profondeur d'instincts bas, de pensées tristes. La musique voyageait à travers les régions du corps de Reynod, des endroits qui ressemblaient également aux viscères des dieux. Ils avaient ce qu'ils lui avaient pris : le sexe, et le chant était ce qu'ils lui avaient donné en échange.

Mais il devait récupérer ce qui lui appartenait. Donnez tout ce qu'il faut pour le récupérer. L'exaltation des dieux, l'adoration de tout un peuple qui leur est donnée. Des milliers d'esprits qui deviendront innombrables au fil des générations.

Il les remettrait en échange du fragment le plus élémentaire de son corps.

Le son pouvait voyager dans le temps, car c'était la danse de l'air qui poussait les hommes, bougeant leurs bras avec des muscles tendus, les poils de leur poitrine couverts par le sang des autres. Rien ne semblait plus les protéger, pas même les peaux avec lesquelles il leur enseignait à se couvrir lors des combats, même si cette idée était aussi rudimentaire qu'elle était simplement leur propre connaissance de la guerre. Il n’avait également eu d’autre choix que de sortir ses enfants de l’isolement et de créer une camaraderie entre eux et les enfants des hommes qui, selon lui,

devraient plus tard affronter les rebelles. Mais seul Sorkus, l'aîné, montra un réel intérêt et une aptitude naturelle et habile pour la guerre.

"Les rebelles provoquent chaque jour davantage de tumulte", avait dit un jour Reynod à ses enfants, au bord d'un courant de rivière qui cachait ses paroles à toute oreille étrangère. Il ne faisait plus entièrement confiance, même à ses assistants.

Sorkus l'avait alors regardé, avec ses yeux sombres de quinze hivers, le corps presque d'un adulte, les cheveux longs et bouclés, noirs mais marbrés de luminosités brunes sous le soleil réfléchi sur l'herbe. Cependant, le regard était aussi plein de respect et de peur, désireux de plaire à son père. Il était le seul des trois à pratiquer chaque jour, pendant les étés suivants, le lancer avec les armes du sculpteur, qui avaient perdu la vieille poussière dans laquelle elles étaient enfouies depuis longtemps. Il s'entraînait le matin, puis nageait dans la rivière, mangeait, révisait ses stratégies et constituait mentalement des groupes de combat l'après-midi, qu'il commenterait plus tard à son père. La nuit, il se perdait dans l'obscurité pour explorer les colonies des rebelles, qui vivaient loin de la ville, obligés de dépendre du domaine de Reynod pour se nourrir, car ils recevaient toujours les restes des animaux que les avances de chasse du sorceleur trouvaient en premier. . . Personne n'a reconnu que ces familles s'étaient révoltées, et encore moins n'a osé dire quoi que ce soit contre le respecté armurier et sa famille, mais les regards étaient froids et discrètement tolérants.

Les yeux de Sorkus étaient devant lui. Impeccable, dur comme les poings puissants que ce guerrier prometteur de quinze hivers avait développé maintenant, dix étés plus tard. Reynod sentit ces mains le soulever du champ de bataille comme s'il avait le poids de plumes perdues dans la boue. Il regarda son fils, le visage presque méconnaissable. La barbe sale de sang, les cheveux sillonnés par des coupures, des blessures mineures et d'autres plus profondes, mais pas assez pour lui enlever son âme et cette voix. z d'un dieu mélancolique, qui avait toujours fait en sorte que son père se sente sûr de sa descendance.

La tête du vieil homme pendait mollement, après tant d'années sans jamais céder. Seuls ses yeux vivaient et regardaient le ciel clair, calme malgré le désastre et sa danse autour des combattants. Rien que des cris ne sortaient du ciel, et puis ses oreilles aussi cessèrent de les percevoir, alors il lui sembla que la vie du ciel commençait à le soulever du lit terrestre des hommes.

Porté dans les bras de Sorkus, il vit le chemin ouvert à ses côtés par ses guerriers qui le regardaient passer blessé. J'aurais aimé continuer avec eux. Le chemin était étroit, les visages se suivaient et se chevauchaient au fur et à mesure de l'avancée. Ils ont tous finalement convergé vers des

traits communs, jusqu'à ce qu'il se souvienne de cette autre personne qui avait fait souffrir son corps. Il sentit un trou occuper son ventre, rempli d'un liquide noir et malodorant, qui s'écoulait jusqu'au sol par les mains et les jambes de Sorkus.

Mais ce n'est pas cela qui l'ébranla au début - plus tard il aurait du temps pour le désespoir et la prière - mais voir au loin la silhouette d'une femme, à la peau foncée, descendant la colline au pied de laquelle se déroulait la bataille. . . De nombreux oiseaux avaient commencé à voleter dans les environs à la recherche de charognes, et à ce moment-là, un troupeau accompagnait la femme dans sa descente. Sa marche était lente, il ne semblait pas vouloir se blesser les pieds sur les pierres. Il était sûr qu'elle ne regardait pas vers le sol, mais vers l'avant.

Peut-être qu'il le surveillait.

Derrière elle se tenait un jeune homme aux traits familiers, si connu que son oubli obstiné l'irritait plus que la douleur de ses blessures. Mais ce n'était pas cet homme qui comptait pour le moment, c'était elle. Il l'avait aussi vue auparavant, mais pas comme quelqu'un avec un visage précis et particulier, mais peut-être comme un rêve aperçu non pas dans une bataille, mais dans l'explosion d'un volcan qui jetait des pierres.

Ce n'était pas son corps qui était le plus frappant, mais son visage. Peut-être les yeux brillants qui se détachent au loin du champ, sur le vert sombre de la douce colline. C'était ce qui était troublant, car la silhouette qu'il avait vue dans une rivière débordante de lave, plusieurs fois auparavant - il s'en souvenait déjà, le souvenir lui revenait enfin - était la même.

Une beauté sans temps, et donc sans possibilité de perte. Constant, parfois lointain, mais pérenne. Fort, mince. Sombre dans sa physionomie, mais transparente dans ses yeux. On pouvait deviner ses pensées, voir les formes doucement construites de son cerveau. Dans ses méandres, on devenait étourdi et perdu, jusqu'à ce qu'on se retrouve différent et vide après l'avoir parcouru.

Le cerveau de la mort était vertigineux.

Les langues du cerveau appelaient les hommes, leurs mains les touchaient, et ce moment devenait un instant éternel. Pareil et sans espace et sans espoir.

C'est pour ça que Reynod a pleuré. Il s'est mis à gémir comme il ne l'avait pas fait depuis le jour où ils l'ont mutilé. Puis il toucha la barbe de son fils, la barbe épaisse qu'il n'avait jamais eue, et commença à lui nettoyer le cou avec une caresse.

Les visages des femmes.

Reynod se demandait pourquoi ils se présentaient toujours sans être appelés. Comme maintenant sa mère le faisait aussi avec les changements de la mort dans ses rides, dans ses sourcils froncés de douleur et ses lèvres se contractaient. Le visage caché contre son épaule droite, l'étreinte qui serrait la poitrine fragile de cette femme dont le cœur tremblait d'intuition. Elle a dû sentir, dans les bras de son fils, les bras inversés d'une affection qu'elle avait implorée en élevant cet étrange enfant qui ne parlait qu'aux dieux.

Et le cerveau de la mort vibrait aussi dans le crâne tremblant de sa mère allongée sur son épaule, dans les cheveux gris dont les mèches noires commençaient à s'éclipser et à succomber comme des feuilles en hiver.

Mais je dois arrêter, je ne réfléchirai plus si je veux conserver ma lucidité. Je ne souhaite pas qu'elle, la grande meurtrière innocente, la belle messagère du monde intemporel des morts, me surprenne avec son discours le plus simple. J'emporterai mes pensées vers un autre lieu et un autre moment, peut-être aussi vers une autre femme, et ainsi je parviendrai à tromper le divin, le dernier rire édenté qui me regarde à chaque fois que je ferme les yeux, depuis le jour de ma naissance. Je penserai à la femme de Zor.

Zor, mon ami, si je peux ainsi t'appeler au seuil des souvenirs, à l'entrée de la région dans laquelle tu vis. Vous n'avez pas vu comment votre femme m'a confronté ce jour-là. Quand je t'ai abandonné dans la forêt avec Markus, je suis retourné au village à la recherche de ta famille. Ce que tu avais découvert quand nous étions jeunes me menaçait, et l'image de ta femme et de ton fils m'offrait la réponse pour obtenir ton silence. Ils étaient si impuissants que les tuer aurait été moins difficile que de tordre le cou d'un chat.

Elle était assise devant le feu de camp, vous attendant, regardant le soleil couchant, d'où vous seriez venu auparavant. Permettez-le-moi. Votre fils Tol n'avait pas plus de deux hivers et il jouait avec un chien qui lui léchait le visage. Un chien trois fois plus grand, et je me suis dit qu'avec un peu de fureur, l'animal deviendrait une bête.

Mes hommes ont planté leurs lances dans les terres arides autour de votre cabane. Ils m'ont regardé, rassemblant les idées dans mes yeux, et se sont dirigés vers le chien. Ils ont mis du temps à le mettre en colère tout en le menaçant de coups de pied et de pierres. Le garçon a crié, appelant sa mère, qui était maintenue au sol par deux autres de mes hommes. Elle était belle, Zor, même le désespoir l'embellissait d'une manière que je ne croyais pas possible chez une femme. Elle était, à cet instant, son mari et son fils à la fois, elle les possédait dans ses yeux et dans les mouvements de ses doigts se refermant sur la terre. Cinq sillons égaux et profonds, comme s'ils cherchaient l'eau qui calmerait leur anxiété.

Le petit Tol nous regardait et restait silencieux. Je ne saurai jamais s'il se souvient de quelque chose de cette journée. Le chien était devenu furieux, enfermé dans un cercle d'hommes, grognant et aboyant. Puis j'ai ramassé Tol et il a commencé à bouger comme un louveteau dérangé. J'ai fait le mouvement de le lancer dans le cercle où se trouvait le chien, mais je ne l'ai pas laissé tomber. La salive de l'animal coulait des coins de sa bouche, sautait et mordait l'air à chaque fois que je repoussais l'enfant. La poussière montait en spirale avec la brise du début de soirée qui descendait des arbres. Les branches absorbaient les derniers rayons du soleil et le chant des grillons annonçait le début d'un rituel.

Après, je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, il n'y avait aucune trace de peur ou de culpabilité, j'ai déchiré un fragment de mes vêtements et j'ai bandé les yeux de votre fils. La mère a arrêté de pleurer. Le silence était alors plus lourd que les cris de ceux qui me maudissaient.

Le chien me regardait. J'ai repris l'enfant. Tol étendit les bras et pria pour que l'air soit aveugle devant lui. Mais j’ai réalisé trop tard la sérénité cachée de sa voix sous le ton aigu des pleurs.

La voix d'un enfant est ce qui se rapproche le plus du regard perdu et vierge du nouveau-né, de la caresse des dieux. La voix qu’ils apprennent à utiliser, le sens des mots qui, pour la première et unique fois, signifient ce qu’ils disent. Une telle découverte était capable de briser les murs du cercle de la peur, de pénétrer dans le crâne du chien et de parler à la masse rudimentaire de sang qui aboyait, mangeait et procréait sans douleur ni remords.

Tol parla.

Il a dit : « Chien ».

Les grillons se turent. La brise augmenta pour rafraîchir les joues brûlantes du petit. J'ai senti une rougeur sur mon visage, que je croyais appartenir à un autre qui n'était plus moi-même, Reynod le Sorceleur, mais le précédent, l'autre, le double supérieur que j'étais autrefois.

Un gentil chien d'enfant nommé Tol réapparut de ses griffes et de ses poils hérissés, ses crocs déjà cachés dans sa gueule honteusement fermée. Les hommes le blessaient avec leurs lances pour le mettre en colère, et le sang coulait des blessures, mais plus rien ne semblait le déranger.

J'ai mis Tol de côté, mais je n'ai pas retiré le bandeau. Je suis allé voir ta femme. Je l'ai fait se lever et je me suis rapproché de son visage. J'ai senti ta peau, Zor, et je t'ai envié. Elle ne s'éloignait pas, son corps restait rigide comme une bûche, mais son odeur trahissait sa matière humaine.

J'ai appelé un de mes hommes, mais je ne l'ai même pas regardé, mes yeux étaient rivés sur ceux de ta femme, mon nez sur son odeur. Ensuite, ils m'ont tendu un poignard. Les yeux de votre femme ont cligné devant

l'arme, puis sont restés fixés sur moi. J'ai effleuré le bord de son corps, de son sexe, de ses seins aussi gonflés que s'ils contenaient deux cœurs. J'ai atteint son cou et sa bouche. Les lèvres se fermèrent.

"Pour Zor," murmura-t-il. Il vous a même proposé ça. Mais il n'a pas pleuré. Et j'ai pensé à moi, à l'absence de cet arôme à mes côtés, pour toujours. Les femmes ont, dans mes sens, l'odeur et le goût de la terre, la dureté des cailloux qui reviennent nous renverser sur le dos, définitivement.

Avec le sang qui coulait, j'ai peint mon visage de cinq lignes. Les hommes me regardaient, impatients et agités, tourner autour de moi, effrayés par l'obscurité naissante, plus effrayés que le petit Tol avec son chien.

Puis j'ai enfoncé la lame comme un pieu dans l'eau. Son corps était si faible et fluide que je craignais qu’il ne s’effondre et ne se disperse comme des cendres. Elle était cela, cendre et poussière, eau et boue, fumée. C'était une femme, mon ami Zor, aussi belle, aussi chercheuse et impitoyable que la mort.

*

Aristide avait le goût amer du sang dans la bouche et les coupures sur ses lèvres s'ouvraient lorsqu'il parlait. Il a craché ses dents desserrées. Il toucha sa mâchoire cassée et une tuméfaction sur le côté de son visage. Il se regardait dans le reflet de la flaque d'eau où il allait laver ses blessures. La peau du côté gauche avait été presque entièrement arrachée et il semblait avoir un double visage.

Il devait parler à Sorkus, insistait-il pour le répéter, de sorte que même lela douleur l'a distrait de ses prochains pas. Ne pas assister à la réunion équivalait à refuser l'accord de paix, et son père avait raison lorsqu'il disait que les rebelles ne tiendraient pas très longtemps. Ses hommes sont restés allongés sur ce qui avait été le champ de bataille tout au long de l'après-midi. Les autres gisaient éparpillés et morts, des fragments de corps transpercés par des lances.

Il se mit à marcher en boitant sur sa jambe droite. Il n'avait pas besoin de retirer la peau qui le recouvrait pour sentir la blessure encore fraîche. Il traînait la jambe, creusant des sillons dans la boue. Le genou était comme une énorme pierre brûlante.

Les blessés se plaignaient et criaient. Une main le saisit. Il baissa les yeux, et au même moment la main mourut refermée autour de son pied. Il

dut se forcer à ouvrir les doigts et continuer en regardant les yeux ouverts des cadavres. Il leva les yeux au-delà d'eux, vers le crépuscule qui leur offrait désormais le repos qu'il ne leur avait pas permis.

Le monde doit être plus beau sans les hommes. La voix humaine est un bruit, une horrible piqûre pour la terre.

Il pensa à son père, inquiet dans la cabane de la colline nord de connaître l'issue de la bataille. Des messagers ont dû arriver, mais il espérait probablement voir son fils.

Si bavard et parfois convaincant, le vieil homme n'avait pas réussi jusqu'alors à sortir les vieilles idées de la tête de Reynod. La dernière fois qu'ils avaient tenté de lui parler, après plusieurs jours de passage dans les rangs des gardes, qui en les voyant leur avaient dit : "Pas aujourd'hui, peut-être demain", le sorceleur avait finalement accepté de les rencontrer à nouveau, mais pas avant de faire un Il réprimande Aristide pour avoir exposé son père au froid.

Le vieil armurier était tendu, son corps tremblait alors qu'il l'aidait à marcher, peut-être soucieux de cacher son désavantage devant le sorceleur, cette différence d'âge qui n'était pas grande, mais qui transformait sa vieillesse en faiblesse et donnait à l'autre l'attribut de force. La voix du vieil homme, cependant, semblait confiante lorsqu'il demanda à Reynod d'écouter son fils.

Aristide inspira alors profondément l'air froid qui passait par courtes rafales au-dessus de la colline. Il se sentit important pour la première fois. Bien qu'il ait cessé d'être un enfant depuis plusieurs hivers, le regard de son père l'avait toujours intimidé. Prudence, était le mot le plus souvent répété par l'armurier, pour obtenir ce qu'il souhaite réaliser. Mais il pensait que le moment était venu où les rebelles devaient briser les rites obsolètes de Reynod et permettre au monde d'entrer dans l'esprit de son peuple.

Il a longtemps essayé de convaincre son père. Les crimes commis contre la famille de Zor étaient exécrables et dénués de réelle motivation. Il voyait même parfois l'armurier céder, mais la force de ses principes prévalait toujours, et sans s'incliner, il lui avait dit : « Nous allons d'abord nous préparer, sinon tout effort sera perdu comme la fumée d'un feu de joie récemment éteint.

C'est pourquoi Aristide parlait avec un enthousiasme incontrôlable du progrès, des nouvelles armes qu'ils avaient vues à l'étranger, des terres du sud au-delà des hautes montagnes. Il a mentionné les navires qui atteignaient la côte nord, pour cultiver les terres de l'ouest. Mais à chaque idée nouvelle qu'il proclamait avec fierté et sur un ton d'espoir, Reynod secouait la tête.

-Je vous ai déjà dit à plusieurs reprises que mon peuple maintiendrait ses coutumes. Je ne le laisserai pas entre les mains d'hommes épuisés par des esprits impies. Je ne permettrai pas la non-croyance.

Les lèvres d'Aristid s'ouvrirent alors pour le premier cri de rébellion, mais un doigt de la main de son père sortit d'entre ses manteaux. Le doigt était un petit ver que ces mêmes oiseaux qui survolaient semblaient chercher. Ce doigt fit un chemin lent mais ferme vers la bouche et se posa sur les lèvres sereines, placides et apaisées.

Aristide ne parlait pas, mais son visage faisait un geste de désaccord, un tremblement involontaire face aux mêmes mots qu'il avait entendus jusqu'à ce qu'il soit fatigué. Ils avaient passé toute la matinée et une partie de l'après-midi à se disputer. Lorsqu'ils émergèrent, le soleil était déjà couché et les oiseaux poussaient des cris de chasse au-dessus de la colline. Ses violents battements sur l'herbe, ses griffes, faisaient le bruit de mâchoires brusquement brisées.

Lorsqu'elles rentraient chez elles, les femmes les regardaient avec tristesse et reproche, car les yeux de la guerre étaient déjà attirés sur les visages des hommes. Ensuite, ils sont partis avec les enfants ramasser les chèvres abandonnées dans les champs. Le vieil homme s'appuya sur les épaules de son fils.

"Tu devrais les regarder autant que tu peux", lui dit-il, tandis qu'ils regardaient les enfants lutter pour rassembler les animaux, et il écoutait les rires des femmes qui semblaient briller avec les derniers rayons du soleil tombant sur elles. la poussière. "Le temps viendra où tout cela ne sera plus que dans ta tête, et tu devras régler. Après les batailles qui viendront, seulementet le souvenir restera. Par conséquent, attends, mon fils, remets à plus tard ta colère et donne au monde un jour de plus.

Ils entrèrent dans la cabane et dessinèrent les contours de leurs plans sur du bois, avec des pointes de fusain.

Cette nuit-là, le feu illumina les visages blêmes des hommes qui arrivaient et entraient pour s'asseoir autour du grand schéma dessiné sur les planches. La famille restait tranquille dans un coin, respectueuse des hommes et des amis âgés du vieil homme, tous fondateurs ou chefs de clans dont ils n'osaient pas troubler l'autorité.

Aristide se sentait comme un enfant inexpérimenté parmi les amis de son père. Il n'avait rien vu du monde sauf les limites imposées par la peur et l'obéissance à Reynod. Mais les autres avaient connu des contrées lointaines très jeunes, ils avaient vu des hommes et des femmes dont la description l'émerveillait et le conduisait dans des lieux obscurs si bien que son imagination parvenait à se frayer un chemin sans l'aide de la raison. Il voyageait avec les paroles prononcées dans un coin sombre de la forêt, dans la cabane où le feu illuminait la bouche des voyageurs, leurs yeux qui regardaient dans l'obscurité mais avaient la lumière comme essence des

événements qu'ils racontaient. Lorsque tout le monde fut assis autour des tables, chacun annonça le nombre de guerriers dont il disposait et les familles dont il avait la garde.

Beaucoup ont finalement été convaincus après la marche forcée vers l'est, où ils n'ont trouvé que des terres inondées. Aristide et les rebelles, relégués à l'arrière des caravanes, étaient arrivés les derniers devant l'énorme couche de ciel qui se reflétait sur les champs inondés. Des arbres morts sortaient de l'eau comme des pics au milieu d'un calme seulement troublé par la brise qui balançait les eaux. Toutes les deux ou trois nuits, la pluie alimentait la crue, puis les insectes surgissaient pour s'abattre sur la ville située au bord du lac.

Les essaims sont arrivés en survolant la surface. Le bourdonnement faisait pleurer les plus petits et les plus âgés se bouchaient les oreilles. Les femmes couvraient leurs enfants avec des branches ou des huiles que les vieilles femmes avaient préparées. Une faible lumière se formait lentement dans le ciel bleu opaque, cachée derrière l'épaisse couche de nuages chargés d'éclairs. Reynod avait tenu à les installer là, même lorsqu'il dut lui-même subir l'attaque des insectes. De temps en temps, il disait à ceux qui lui demandaient combien de temps ils allaient y rester :

-Imiter les dieux. Ayez la vertu de la patience. Nous sommes nés de l'eau, c'est ainsi qu'Eux me l'ont révélé, et c'est pourquoi ils nous fourniront en souffrance. La douleur nous fera valoriser le bien-être qui viendra plus tard.

Les rites continuaient à être célébrés l'après-midi et le feu montait des feux de joie avec les sacrifices d'animaux, mais les insectes ne disparaissaient ni avec la fumée ni avec le feu.

Cinq étés et cinq automnes passèrent et le gibier se fit rare. Les enfants allaient dans le lac à la recherche de poissons, mais ils étaient peu nombreux dans ces eaux calmes, seulement renouvelées par les pluies. Les hommes se disputaient la proie et mangeaient le poisson cru avant que d'autres ne le volent, encore sales des étranges écailles amères et noires qui le recouvraient.

Un jour, ils virent un vieil homme de l'entourage du sorceleur vomir et uriner tout l'après-midi. Ils racontèrent, le lendemain, qu'ils l'avaient vu cette nuit-là s'enfuir de sa hutte vers le lac, délirant et criant comme si le feu le poursuivait. Personne ne l'a revu pendant dix jours. Ils le cherchaient, ses petits-enfants l'attendaient sur le rivage. Un matin, le lac rendit le corps couvert de plaies sous les algues. Ils l'ont enterré sans cérémonie.

Reynod ordonna qu'aucune prière ne soit faite pour le vieil homme. L'eau l'avait puni. L'eau est devenue impure à cause des iniquités des

hommes. La couche de déchets crasseux qui s'accumulait sur le lac était constituée de restes de corps impurs. C'était la plus grande épreuve que devait endurer le peuple que les dieux avaient choisi, et le peuple, sentant l'odeur du vieil homme que les vagues avaient dédaigneusement jeté sur les plages, se conforma au châtiment.

Les enfants ont commencé à tomber malades et beaucoup sont morts chaque jour. Les hommes ne se levaient plus pour chasser, ils se sentaient trop faibles. Beaucoup ont arrêté d'aller vers les prairies pour évacuer, ils l'ont fait entre les cabanes séparées par des chemins d'eau stagnante. Les nouveau-nés ne pouvaient pas vivre plus d'une journée.

La famille d'Aristid est restée à l'écart du reste de la ville. Le vieil armurier décida alors de ne plus laisser d'opportunités au sorceleur.

"Reynod a rejeté toutes les demandes et tous les conseils", a-t-il déclaré à ses amis réunis ce soir-là dans sa case. "Il est temps de l'arrêter". Je suis surpris que le jour soit venu de devoir le dire, moi qui ai toujours insisté sur la paix.- Il fit un geste de regret résigné et chancela un peu.

Aristide pensait que son père allait tomber, mais le vieil homme leva la main pour indiquer qu'il allait bien.

- Je neJe suis en bonne santé. Mon cœur défaille et je suis presque aveugle, donc je ne serai pas avec toi. Mais mon fils portera deux cœurs dans sa poitrine au combat.

Les hommes qui décidèrent de prendre le commandement des rebelles étaient au nombre de dix. Chacun affirmait disposer de pas moins d'une centaine de guerriers. Aristide, cependant, considérait ces chiffres comme une réaction excessive d'enthousiasme. Ces hommes étaient d'âge moyen, certains étaient déjà âgés et avaient eu une vie seulement interrompue par des querelles sporadiques entre clans. Ils avaient peut-être rêvé d'être quelque chose de plus que de simples hommes qui se reproduisaient et mouraient comme des insectes d'été. Mais la domination et la honte, comme des pieux que Reynod avait dressés au-dessus de leurs têtes, les brisèrent. Si rien de plus grand ne pouvait être obtenu avec cette magie que le sorceleur gardait entre ses mains, si rien ne pouvait être réalisé contre la volonté des dieux qui parlaient par la bouche de Reynod, alors il ne lui restait plus qu'à se résigner au passage du temps. et l'oubli de la terre.

C'étaient ces mêmes hommes qui arboraient désormais un sourire aux dents cassées sous un nez fin et crochu. Cheveux clairsemés et longues barbes. Des poils sur la poitrine comme des plumes blanches sortant de leurs vestes. Les bosses naissantes dénonçant l'âge des plus âgés.

Aristide était le seul jeune homme présent dans l'assistance et il appréciait les traits vénérés illuminés par le feu de joie.

L'image que nous voulons. Celui auquel nous refusons d'abandonner même si chaque reflet dans les yeux de chacun nous montre le contraire. L'image qui nous survit et nous tolère.

Ils avaient aussi une vision altérée du petit monde qui les entourait. Leurs clans étaient si petits qu'ils n'auraient pas pu résister aux forces de Reynod même pendant deux jours. De plus, ce n'étaient pas des hommes entièrement convaincus de leurs idées. Un matin, ils ont promis fidélité et le soir, ils ont rectifié leur engagement. Mais l'un d'eux a demandé à parler. Il bâilla avant de parler et regarda le plafond à la recherche des faisceaux de lumière qui indiquaient la position de la lune entre les fissures des planches.

-Nous devons décider de l'attaque aujourd'hui. Sans plans, personne ne voudra nous soutenir. Je peux vous assurer que je convaincrai deux cents hommes, c'est plus que vous ne pouvez le dire. Vous savez que les familles de mon groupe ont toujours été de fidèles partisans de Zor et de son peuple.

Les autres approuvèrent avec un murmure de satisfaction. Le calme sur le visage du vieil armurier fut le premier signe de soulagement pour Aristide ce jour-là.

"Mon plan", a poursuivi l'orateur, anticipant la question qu'Aristid avait montrée par son geste, "c'est d'attaquer dès que les pluies commenceront". Les guerriers sorceleurs ne sont pas habitués à se battre dans la boue des champs. Nous sommes isolés et nous avons des terrains à préparer. Nous avons des arbres pour fabriquer des armes, et je pense que le vénérable armurier se rappellera à quoi ressemblaient celles que le sorceleur avait cachées. Je suis sûr qu'ils ne prêteront même pas attention à nos mouvements. La maladie décime la population.

L'homme semblait satisfait de la fermeté avec laquelle il avait parlé. Bien qu'arrogant, il semblait sincère à Aristide, et une telle arrogance pouvait être nécessaire pour encourager la volonté des autres.

"Mais comment allons-nous attaquer ?", a-t-il demandé.

Tout le monde le regardait comme s'il était un jeune homme audacieux qui intervenait dans la conversation des aînés, cependant personne ne lui répondait, alors qu'ils se regardaient confus. Un autre, aussi vieux que l'armurier, demanda la parole.

-Amis. Nous avons tous eu de petites luttes internes. Combats impliquant au plus trente ou cinquante hommes. Les événements récents ont attisé le sang stagnant dans nos corps. La force des plus jeunes - dit-il en désignant Aristide - tremble. Je le vois dans ses yeux, dans les

mouvements de ses doigts pendant que nous parlons, dans ces jambes qui ne veulent pas rester immobiles et l'obligent à circuler parmi ces vieillards sans grande expérience de la guerre. Parce que la vérité est que nous ne connaissons pas Reynod. Nous ignorons son origine, ce que son esprit a créé et préservé avant qu'il ne nous parvienne. Qu’est-ce que ça a été, qu’est-ce que ça a fait ?, je leur demande. Les dieux vous parlent ? Et s’ils le soutiennent, qu’est-ce qui nous attend sinon la défaite et la mort de nos familles ?

Les autres regardèrent l'armurier.

-Je te dis cela seulement parce que si nous déclenchons la guerre, nous devons être honnêtes sur ce que nous avons. C'est peu, si vous me permettez la vérité.

Aristide ne pouvait plus rester silencieux.

-Père, vénérables amis de mon père. Je me souviens du jour où le sorceleur a caché les armes que mon père avait apportées de l'étranger, l'humiliant devant tout le monde. Je le vis pleurer et je me reprochai la lâcheté de mon silence. Je l'ai vu pleurer et je le vois encore à chaque fois que je regarde son visage.

La toux d'un enfant se fit entendre derrière les murs, suivie des rires de quelques autres. Aristide profite de la distraction pour se débarrasser des pleurs qui lui nouent la gorge et crie à ses enfants de s'endormir. Les pasIls disparurent bientôt dans le silence sombre de la cabane voisine. Il regardait son père, mais lui, distant et perdant sa faible attention, avait les paupières fermées, les mains sur sa canne, et avait placé un manteau sur ses épaules et sa tête pour se protéger du froid.

Lorsqu'il vit qu'ils le laissaient continuer à parler, il leur demanda de venir étudier les schémas. Il fit apporter des torches et exposa ses plans en dessinant des figures d'hommes combattant. Il en effaça et redessina d'autres au fusain, jusqu'à ce que chacun comprenne le plan qu'il avait élaboré au cours de longues nuits agitées, lui donnant la forme définitive qu'il présentait désormais au jugement des autres.

*

La douleur que ressentent les dieux. Ils meurent avec moi.

Sa voix est un murmure dans les blessures qui effacent les limites de ma peau et font de mon corps un chemin vers le monde.

Leurs voix semblent celles d'enfants malades, dominées par la fougue et le délire, seul le murmure de leurs mères les unit encore par un mince fil de salive au reste du monde.

Le son des mères qui chantent, les bercent.

Toujours le son d'une femme, même à la fin de tout.

Mère, te voilà, toujours aussi lucide malgré le temps écoulé depuis ta mort. On vieillit aussi dans la mort, on se lasse d'être mort, peut-être.

Je perds du sang et j'ai peur.

Les fourrures du lit sur lequel Sorkus l'avait déposé étaient trempées de sang. Son fils était à proximité, parlant probablement aux hommes de la bataille. Je ne savais pas comment cela s'était terminé, ni si cela continuait. Il allait demander, mais réalisa qu'il ne pouvait pas ouvrir la bouche. Sa langue était sèche. L'air l'étouffait, dilué par la brume de sueur et les épices que ses prêtres brûlaient pour éloigner les esprits indésirables. De la fumée bleue s'accumulait sous le toit de la cabane. Les feuilles tressées qui les protégeaient de la pluie empêchaient également de s'échapper cet arôme si semblable au corps lourd d'une mère aux gros seins et à la tête oblongue, au regard sombre et au faux sourire. Le serrant, lui ordonnant de dormir avec la voix crépitante des flammes.

Il leva la main, désignant le feu de camp, et regarda Sorkus. Mais il ne pourrait pas le comprendre et empêcher que cet esprit qui se formait dans la cabane finisse par le noyer.

Il y avait du liquide sous son dos. Il lui semblait qu'il voyageait en canot sur une rivière aux eaux calmes et épaisses. Il tourna la tête, cligna des yeux, la saleté entre ses cheveux tombant dans ses yeux à mesure qu'il bougeait. En toussant, il cracha une masse aussi dense que la mer sur laquelle son corps avait été posé. C'était son corps au-dessus du sien, la partie solide de lui au-dessus du liquide. Chair et os flottant dans le sang. Et il se vit monter, monter sur un radeau au-dessus d'une rivière en crue. Atteignez le plafond du ciel, le sol des dieux, la plante des pieds divins, et soyez écrasé.

" Non ! " cria-t-il avec suffisamment de force pour surmonter le bâillon que les dieux lui avaient placé sur la bouche.

Sorkus et les prêtres s'approchèrent. Reynod faisait des gestes désespérés avec ses mains, des signes précaires indiquant son dos.

"Il y a une blessure profonde au ventre, Seigneur", murmura l'un des prêtres.

Mais Sorkus savait que son père connaissait bien les maladies.

"Aidez-moi à le relever", ordonna-t-il, et trois d'entre eux le tournèrent sur le côté.

Le visage de son fils avait pris l'apparence d'un enfant effrayé, si différent de celui qu'il avait eu au combat.

" Quoi de neuf ? " demanda le sorceleur d'une voix très basse.

-Je ne sais pas, père. Il y a une bosse autour de la blessure.- Puis il regarda les prêtres qui avaient arrêté le sorceleur et leur reprocha leur erreur, les menaçant de son poing.

-Vieillards inutiles, vous n'avez pas vu cette blessure !

Reynod dit à Sorkus :

-Fils... Le Britannique doit venir.- Mais il ne pouvait plus parler, car il entendait l'agitation de nombreuses personnes à l'extérieur de la cabane. Les voix des gardes tentaient d'arrêter la foule.

Que prétendent-ils ? J'ai pris soin d'eux comme des enfants toute ma vie. Je les ai amenés dans ce désert d'eau où dorment les dieux. C'est son lit, le calme impassible de l'eau qui tombe du ciel. Le ciel s'y reflète, les visages des dieux qui ne sont plus que des voix. Je les ai vus du rivage. Le bruit des vagues les annonce.

Quand j’ai vu la vaste surface, j’ai su. Un rideau d’épines pleuvait sur le dos du peuple. Les gens me suivaient, étonnés d'être parvenu à une si triste désolation. Des arbres flétris émergeant de l'eau sombre, des nuages gris et des éclairs se reflétaient comme des ombres sur les ombres du lac. Ils se sont assis pour contempler ce qu'ils ne comprenaient pas. Les chiens se mirent à hurler et les hommes les regardèrent en silence. Les enfants ont pleuré. Les jeunes hommes avaient une expression commune de lèvres tombantes, cachées entre leurs barbes nouvellement poussées. Leurs dos formaient un seul grand mur faisant face à la plage changeante du lac. Peut-être n’ont-ils pas vu ce que moi seul pouvais apprécier dans toute sa beauté.

Les dieux étaient là, deux à la surface de l'eau, marchant, grandissant leurs visages terribles. Chaque visage était une voix, les vieilles voix qui, après si longtemps, étaient pieuses.

Les hurlements des chiens devinrent également plus forts. Ceux qui ont tenté de les faire taire n’ont réussi qu’à les exaspérer. Leurs mâchoires semblaient avoir été créées pour ce hurlement dont le ton avait des mots, comme la fin des phrases d'un cri, des gémissements étouffés, des gémissements en larmes de femmes ou d'enfants exigeant de la nourriture, des salivations silencieuses de personnes âgées qui exhalaient leur dernier souffle.

Les visages des dieux étaient satisfaits. Leurs sourires, si c'étaient les plis des lèvres formés dans les ondulations de l'eau, si les branches sèches des arbres étaient des yeux, si les nuages gonflaient leurs joues pâles. Je n'ai jamais su combien il y en avait. Chaque fois que je regardais, leur nombre augmentait et en même temps ils étaient différents. Comme si ceux que j'avais vus auparavant avaient été soudainement effacés, et quand j'ai regardé à nouveau, ce n'étaient pas les mêmes, mais d'autres auxquels beaucoup d'autres s'étaient joints.

Mais j'étais arrivé.

Depuis le temps lointain du voyage avec mon père, depuis les premières voix incomprises, c'étaient finalement mes Dieux.

Les visages sinistres qui n'arrêtaient pas de me regarder.

*

Aristide regarda le soleil se coucher derrière la forêt, au-delà du champ où ils s'étaient battus. Un halo orange entourait le cercle incomplet, aplati contre la terre. Une tache brillait vivement à l’intérieur de la sphère, dégénérant avec l’arrivée de la nuit.

Mais la couleur grise des ailes des oiseaux dominait tout l’horizon. Plusieurs troupeaux survolèrent les cadavres découverts. Les hommes travaillèrent assidûment pour les enterrer, donnant des ordres et utilisant n'importe quel outil, boucliers brisés, fers de lance, tout ce qui pouvait servir à enlever la terre dure comme la pierre au plus profond de l'intérieur. Ils creusaient, et leurs bras et leur dos tremblaient sous les coups, leurs visages aussi tremblaient au même rythme, sans quitter le sol des yeux. Puis ils ramassèrent les cadavres comme s'il s'agissait de chiens morts ramassés dans les champs après une nuit de chasse. C'était cette même indifférence qui se lisait dans leurs yeux, l'insensibilité oublieuse de l'habitude. D'autres couvraient les tombes et s'arrêtaient brusquement pour regarder avec curiosité, car ils ne pouvaient pas expliquer pourquoi la terre s'était épuisée avant que la tombe ne soit complètement recouverte.

De temps en temps, ils se parlaient. Ils dirent que Reynod était dans un état grave, qu'ils avaient vu Sorkus le porter dans ses bras. Ils avaient contemplé ce qu'ils n'auraient jamais cru possible : celui protégé par les dieux mourant dans les bras de son fils, la tête renversée, les yeux ouverts et pleins de larmes, les cheveux blancs bougeant au rythme des pas de Sorkus. Les regards des guerriers étaient si dévastateurs que non seulement ils s'agenouillèrent au passage de leurs chefs, mais que pour la première fois, une centaine d'hommes, peut-être même la légion entière, avaient pleuré ensemble.

"Nous avons besoin de vos conseils", lui dit un guerrier, haletant après avoir couru pour le rattraper. Ses vêtements étaient mouillés et sales, il était pieds nus et une blessure rendait son bras gauche inutile.- Le groupe du nord continue de se battre, mais il ne résistera pas très longtemps. Ils demandent conseil pour continuer ou faire demi-tour. - Le messager baissa les yeux, embarrassé. - Ils savent que nous avons perdu aujourd'hui et ils craignent que nous les abandonnions.

-Dites-leur de résister sans attaquer, juste pour ce soir. A l'aube nous irons les chercher avec des renforts.

Le messager s'est enfui. Puis des salutations de bénédiction ont été entendues dans l'obscurité et dans les feux de camp où les hommes se reposaient, des accolades rapides, des tapes dans le dos et des cris. Mais le messager ne resta pas longtemps auprès de chacun.

Aristide se dirigea vers la cabane de Reynod, de l'autre côté du terrain, derrière les lignes marquées par les rangs des fidèles guerriers. À sa gauche, il entendait le crépitement de la pluie sur le lac, au bord duquel la ville attendait depuis deux hivers pour se préparer à la guerre. De temps en temps, je voyais des groupes de jeunes s'avancer pour jeter un coup d'œil derrière les auvents et les cabanes. Les corps auparavant debout, assombris par le soleil oriental, semblaient faibles et pâles. Les saisons des pluies ne cessèrent pas, les nuages étant alimentés par les eaux du grand déluge.

Et depuis leur arrivée, la mortalité des poissons était devenue un fléau incontrôlable. Il y a d’abord eu ce vieil homme dont le corps a été dévoré par des rats fuyant les terriers inondés. Par la suite, les insectes ont continué à propager la maladie chez les enfants. Ils se sont réveillés avec le visage enflé et incapables de respirer, certains sont morts avant d'avoir avalé la sève aux herbes que les vieilles femmes préparaient. Des prières étaient organisées trois fois par jour, dirigées par la sorcière, qui ordonnait chaque nuit de préparer la saignée des enfants malades. Ceux qui ont survécu ont regardé les coupures sèches et noires sur leur peau, couvertes de feuilles dans lesquelles de petitesLes vers blancs semblaient agir pour restaurer la couleur normale du sang.

Dans toute la zone, on ne pouvait respirer que l'arôme des substances que les vieilles cuisinaient chaque matin, brûlant les ongles des morts, mélangées à l'urine des malades. Des sorts que la sorcière leur avait enseignés la nuit lorsqu'elle prenait la forme d'un hibou ou parmi les flammes d'un feu de camp dans la forêt. Aristide ne croyait pas en elle, du moins pas en ses dons magiques. Selon son père, c'était une étrange vieille femme qui devait être morte bien avant sa naissance, si elle avait réellement existé.

Mais les insectes n'ont pas arrêté de procréer. Alors que le soleil se couchait sur les eaux stagnantes, les insectes pondaient leurs œufs. Et avant l'aube, des nuages grouillants apparurent suspendus au-dessus de l'eau, avançant vers le rivage. Ensuite, les femmes ont couru pour emmener les enfants vers les bassins en bois contenant des huiles.

Une de ces nuits, alors qu'il aidait ses enfants à s'immerger dans les piscines, Aristide fit un rêve étrange. Il vit que de nombreux hommes couraient à travers les vastes plaines marécageuses vers lesquelles le sorceleur les avait conduits. Au début, il ne comprit pas le sens, ni pourquoi il rêvait d'immensités qu'il n'avait jamais vues. Les chasseurs ne partaient jamais en groupes de plus de dix hommes, tandis que les clans ne se battaient que pour des problèmes internes, des griefs, le vol de vierges ou, occasionnellement, une mort injuste. Mais ce rêve l'effrayait plus que l'avenir triste et sombre qu'il voyait s'abattre sur son peuple. C'étaient des hordes d'hommes en colère qui couraient, entourés du bruit des tambours, ou peut-être des pas, qui résonnaient sur la terre sèche, soulevant la poussière. Et ces formes imprécises frappaient son visage et lui obscurcissaient les yeux jusqu'à ce qu'il pleure comme un enfant. Depuis, il frissonnait la nuit, non pas à cause des insectes qui sortaient avec l'arrivée du soleil, mais en rêvant à ces légions qui traversaient des champs au-delà desquels le monde semblait se terminer.

Un jour, ils virent le sorceleur rassembler ses prêtres sur la plage, autour de l'autel en l'honneur des dieux du lac.

-Que fait-il ?- demanda le vieil artisan à son fils.

Aristide a grimpé à un arbre.

-Il y a beaucoup d'enfants sur le rivage et ils les mettent sur une barge.

" Mais... c'est quoi ces cris ? " dit anxieusement le vieil homme en touchant les jambes d'Aristid qui pendaient à une branche.

-Ce sont les femmes, elles crient pour les enfants. Que vont-ils en faire ?

La pluie rendait ses paupières plus lourdes et l'effort de la vue plus pénible. Il s'essuya le visage avec son bras, mais il n'y avait aucun moyen d'essuyer l'humidité qui montait de sa peau sous forme de gouttes de sueur. Un de leurs enfants s'était approché d'eux et s'était mis à pleurer en les entendant. Le vieil homme lui donna une légère tape sur l'épaule, le défiant.

-Attends, père, il regarde là-bas.- Il y avait quelque chose d'étrange dans les yeux de son fils, et il lui demanda : -Que vois-tu ?

Le garçon ne répondit pas tout de suite. Il leva un bras, un doigt tendu vers le lac. Ses paupières et ses lèvres remuaient avec inquiétude.

- Voilà... ça y est, père... regarde ! C'est... c'est tellement gros, oh, je ne sais pas ! ...il y en a beaucoup, les uns sur les autres... J'ai peur, je ne veux pas y aller, non... !

Sa voix grandit jusqu'à devenir une voix de peur et des larmes couvraient son visage. Le petit garçon avait uriné sans s'en rendre compte, et son corps tremblait comme une branche soumise au vent d'hiver. Le grand-père a essayé de le serrer dans ses bras, mais le garçon a continué à pleurer, toujours avec le bras tendu et l'autre main sur son sexe. Aristide descendit de l'arbre.

-Que vois-tu?!- Il savait que son fils souffrait, mais aussi que cette vision était unique, et que s'il la laissait disparaître dans la substance insaisissable d'où elle était issue, il perdrait la compréhension de son propre rêve , peut-être. Il secoua son fils par les épaules, tout en continuant à demander.

-Père, ne les laisse pas m'emmener ! Ils les mettent tous à l'eau !

Alors Aristide a vu ce que son fils a vu.

Reynod fait un nouveau sacrifice aux dieux du lac.

Cet après-midi-là, la famille et tous ceux qui ont décidé de les suivre ont emballé leurs affaires et se sont éloignés encore plus du reste de la ville. Au cours de la semaine suivante, il a organisé des groupes pour explorer les grottes. Il ordonna aux femmes de ramasser toutes les plantes servant de nourriture, et aux hommes d'aller chasser dans les forêts, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils aient stocké suffisamment de proies pour se nourrir pendant longtemps. Le père retrouva l'anxiété de sa jeunesse et commença à enseigner aux plus jeunes la construction de lances et d'arcs. D'autres hommes rejoignirent Asistid et l'accompagnèrent la nuit pour écouter ses projets.

-Assez de sacrifices. Reynod nous massacre. Cessons d'être les victimes offertes à leurs dieux.

Ceux qui croyaient encore aux divinités murmuraient, les yeux fixés sur les brasses. visage-... et ils nous dévorent avec nos enfants.

La lune avait été vue avant minuit, et les hommes étaient alors capables de regarder dans les yeux, dépourvus de toute pensée d'excuse ou de culpabilité, les traits du passé et la mémoire, libres de la peur du châtiment. L'un d'eux s'est levé.

-La seule famille qui l'a confronté était celle de Zor, et nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus tous. C'est pourquoi nous avons peur. Mais nous sommes nombreux et je ne crois pas aux dieux qui le défendent. Je doute

que le sorceleur soit plus qu'un homme ordinaire, qui saigne et meurt comme tout le monde.

Les autres parlaient entre eux, tandis que les brasses brillaient du souffle de leur souffle. La lune se coucha à nouveau. Les femmes apparurent, apportant des pots et de la nourriture, et repartirent aussi silencieusement qu'elles étaient arrivées. Un cri s'échappa de l'obscurité vers eux, et quelqu'un rappela aux enfants la barge qui devait continuer à avancer, lentement, vers le centre du lac.

"Allons-nous les sauver ?" demanda une voix sous une peau de chèvre qui protégeait la gorge du froid de la nuit.

-Prendre un risque, c'est mourir. Quand nous serons forts, nous gagnerons.

Mais il pensait à son fils, qui n'avait pas réussi à retrouver son calme depuis le jour où ils avaient vu le bateau. Les yeux du garçon ne cessaient de regarder vers le lac, même lorsqu'ils l'entraînaient ou lui mettaient un bandeau sur les yeux. Sa tête se tourna tôt ou tard dans cette direction.

-C'est ce que j'ai prévu.

Dans la poussière et sous les torches, il traçait les marches du combat.

- Ici et de l'autre côté des montagnes nous serons. Un groupe central sera chargé de les surprendre. Lorsqu'ils tenteront de fuir par les côtés, nos flancs les arrêteront. Après, ce sera un combat d'homme à homme, et pour cela il faut s'entraîner.

-Mais nous sommes peu.- Objecta l'un d'eux en se frottant la barbe, comme pour essayer de dissiper les doutes.

-Les amis âgés de mon père sont chefs de nombreuses familles opposées à Reynod. Nous ne pourrons convaincre les dirigeants que si nous leur montrons notre décision. Le père a de l'influence sur eux. Ils en veulent au Sorceleur et nous aideront. Demain, nous commencerons l'entraînement. Aller dormir.

Ils s'éloignèrent du feu de camp avec des visages inquiets face à la décision qu'ils venaient de prendre. Certains se sont agenouillés et ont prié. D'autres marchaient avec leurs femmes venues les chercher. Quelques solitaires, mâchant des feuilles, s'allongeaient dans leur lit, pensant au combat qui les attendait. Mais tout le monde a regardé le lac au moins une fois avant de s'endormir, sentant la puanteur qui s'en dégageait.

*

Le couteau a coupé les restes de la jambe du guerrier. Une lance avait brisé l'os sous le genou et, pendant l'attente à l'extérieur de la cabane, il était devenu un fragment cassant comme du charbon de bois, avec l'odeur des larves qui le travaillaient et le rongeaient.

Le guerrier criait, comme les autres l'avaient fait peu avant, et comme les autres le feraient plus tard en passant entre leurs mains pour remédier à l'incurable, pour le geste presque inutile de leur donner des préparations à boire ou de leur couper les parties détruites de leur corps.

"Encore un!", a crié Britan à ses assistants, qui ont couru pour remplacer le couteau qu'il utilisait depuis le matin et qui n'était plus tranchant. Certains, que son père ou lui-même avait formés, travaillaient assidûment. Mais les blessés voulaient que lui seul les guérisse.

"Je veux le fils du Grand Chef", disaient-ils en relevant un peu la tête dans les bras de ceux qui les portaient du champ de bataille, au milieu des râles d'agonie, du froid et du délire qui formaient des vers devant leurs yeux. Des petits serpents que leur esprit sentait dans leurs jambes, dans les creux de leur ventre, dans les flèches plantées et dressées comme des rayons de soleil. Les hommes les ont arrachés, mais les pourboires sont restés à l'intérieur.

Britan savait qu'il ne pouvait pas tous les servir. Son père, auprès duquel il avait appris l'existence du corps humain, qui lui avait donné des leçons sur la forme et la fonction des organes avec les cadavres d'hommes qui tuaient spécialement dans ce but, était déjà vieux et trop occupé par la guerre. Or le sorceleur était un guerrier qui envoyait les blessés à son fils. Il tourna son attention vers l'homme qui criait dans ses mains. Il toucha l'os de la jambe cassée et commença à le couper.

-Si haut!

Les assistants lui ont montré le moignon pour qu'il le recouse. Il sentait que sa résistance aussi se brisait. Il était arrêté depuis une journée entière et la file des blessés était encore très longue. La pluie perçait le toit et un mince rideau d'eau tombait sur eux. Il mit une pâte de feuilles propres sur la plaie, ils prirent le malade et en apportèrent un autre.

-Monsieur !- l'ont-ils appelé depuis l'entrée.- Ils ont besoin de vous dans la cabane de votre père !

"Continuez", dit-il en se frottant les yeux et en abandonnant les instructions. éléments entre les mains d’autrui.

Dehors, il y avait une longue file qui s'étirait jusqu'à se perdre dans la brume de poussière et la nuit qui avançait. Quand ils l'ont vu partir, ils l'ont entouré, mais il n'a prêté attention qu'à un groupe autour de quelque chose qu'il ne pouvait pas voir. Ils cédèrent, un lancier avait la moitié du crâne ouvert et une masse rouge avec des éclats d'os pendait de la blessure.

"Il respire encore", dit quelqu'un.

Je le savais déjà, mais je ne perdrais pas mon temps. Il attrapa une poignée de terre et la laissa tomber sur le visage de l'homme. Les autres ont laissé le corps là où il se trouvait.

Il sentit une main lui saisir l'épaule, et soudain il se sentit vouloir, contrairement à ce qui avait été son caractère jusque-là, rien d'autre que de fermer les yeux, peu importe qui le cherchait maintenant, et de se reposer. Puis des images de lieux inconnus lui vinrent aux yeux comme dans les rêves.

Je traverserai la mer, ce que mon père refuse. Je connaîtrai le monde et les hommes que mon père nie. Les rivages qui sont au-dessus de nous, nés avant, plus sages encore que nos pères. Les découvertes dont m'ont parlé les voyageurs, la prospérité que nie mon père.

Ses yeux s'ouvrirent à nouveau et il se retourna. Les doigts qui l'avaient touché se mêlaient à ses longs cheveux raides. Le nez droit, les sourcils noirs, le front large dégoulinant de sueur, les lèvres coupées, les dents jaunes, tout son visage reflétait la fatigue. Sorkus le regardait.

"Tu vas dormir après avoir vu notre père", l'entendit-il dire, et il le conduisit à travers un chemin avec la puanteur des morts, la chaleur tiède de l'automne nocturne cachée par ce doux parfum de chair pourrie. Le crépitement de la pluie résonnait dans les flaques autour des corps, les nettoyant de la saleté, les larmes des dieux tombant pour déterrer les quelques personnes qui avaient été enterrées cet après-midi.

-Il faudra les enterrer à nouveau demain. Si les rebelles nous quittent.

Le visage de Sorkus était redevenu fâché, mais son frère n'entendait que les mots, pensant à Reynod.

-Comment allez-vous?

-Mal. Il est mourant depuis le coucher du soleil, mais je savais que tu étais occupé avec nos hommes.

Britan s'arrêta pour regarder son frère, le masque imperturbable qui ressemblait parfois tant au visage de Reynod, comme s'il avait été façonné non pas depuis la naissance, mais avec les hivers. Et c’est cette rigidité qui a dû prendre des décisions comme celle de cette nuit-là. Comme si son père était déjà mort, ou avait besoin de cette mort pour justifier sa décision.

-Ne me regarde pas comme ça, par tous les dieux je te le demande. - Sorkus avait dit cela devant lui, mais avec les yeux détournés, les paupières mouillées par la pluie, les cheveux bouclés et la barbe mouillés, le seule chose qui semblait le différencier du visage de Reynod. Il avait murmuré

ces mots presque aussi faiblement que les gémissements qui sortaient de la cabane des blessés.

Britan crut voir le menton de Sorkus trembler, peut-être à cause du froid, et il posa la paume de sa main sur le front de l'autre, qui fit un geste maussade, mais se laissa toucher.

-Tu es malade, on ferait mieux d'arriver vite et de prendre quelque chose que je vais te préparer.

Lorsqu'ils entrèrent dans la grande cabane, l'encens les accueillit avec la masse dense et bleutée qui cherchait des fissures par où s'échapper dans la nuit. Sorkus lui lança un regard entendu alors qu'il revoyait une fois de plus les efforts vains des prêtres. Britan fit un geste de colère face aux odeurs que les prêtres avaient créées avec des mélanges brûlés dans le feu, odeurs qui auraient effrayé les dieux mêmes dont ils cherchaient à regagner les faveurs.

"Sortez les faux d'ici !", a-t-il crié.

Réservé qu'il s'agisse de la guerre ou de la vie quotidienne, il semblait désormais ouvrir son âme, exposer son habileté dans la dextérité de ses mouvements et la rapidité de ses idées. Les longs hivers passés à explorer les cadavres que son père l'envoyait étudier, l'effort minutieux pour atteindre le savoir que le sorceleur n'avait pas atteint, le confrontèrent aux anciens rites que les prêtres imposaient et dont Reyunod n'avait pas voulu s'éloigner complètement. . Parce que le sorceleur savait que la magie l'avait élevé là où il se trouvait, et même s'il semblait fier de son fils, l'intelligence qui se développait chez Britan, cet instinct de voir la maladie, l'inquiétait.

Les gardes sont venus emmener les vieux prêtres.

-J'ai besoin d'aides, au moins deux, et du matériel que je garde sous ma couchette.

Sorkus les a envoyés chercher. Britan s'approcha du corps du vieil homme, ouvrit les paupières et vérifia sa pâleur. La tache rouge sur le lit de camp s'était transformée en une croûte épaisse, en partie craquelée par la chaleur du feu de camp. Le vieil homme ne bougeait pas, mais son souffle, encore chaud, réchauffait le visage de Britan.

Sorkus commença à lui raconter ce qu'ils avaient vu sur le dos du père. Ils l’ont inversé. La masse originale avait été transformée en un fruta violette qui sécrétait un liquide jaune épais.

-Il doit y avoir une flèche coincée depuis ce matin.

Les autres le regardaient et déclaraient leur ignorance avec un geste d'ennui et de culpabilité.

"Ou peut-être une pierre ou un éclat", dit-il, atténuant son ton de reproche. "Nous devons l'ouvrir, mon frère." S'il est là, nous le supprimerons et cela pourra arrêter la maladie.

Puis il ôta ses vêtements mouillés. Il essuya son corps et remarqua que son corps souffrait, mais il était nécessaire de rester éveillé. Il n'avait rien mangé de la journée, même s'il ne voulait goûter que de l'eau avant de guérir son père. Au fond de la cabane, il aperçut une de ses sœurs, celle qu'il était destiné à rejoindre, et avec elle il se retira dans un coin.

La robe blanche qui la recouvrait se balançait comme les cheveux noirs sur ses épaules. Britan lui murmura quelque chose à l'oreille. Puis elle s'est mise derrière lui et a commencé à lui frotter le dos. Les mains chaudes qui le soulageaient de la sueur, de la pluie froide, qui dénouaient sa chair rigide et tendue, qui l'éloignaient des yeux des blessés, des tremblements et des sanglots, des corps coupés.

"Tout est prêt, Seigneur", dit un assistant, qui les laissa une fois de plus dans presque l'obscurité en se retirant avec la torche.

Britan se réveilla de cette douce prairie au vert intense dans laquelle il avait commencé à rêver. Il voyait l'obscurité dans un coin et la lumière dans l'autre secteur, mais il ne voyait plus sa sœur, il n'avait que le souvenir de ces mains sur son corps. Elle l'avait façonné une fois de plus après la confusion dans laquelle son esprit avait erré toute la journée. Du souvenir de tant de visages tristes, il est revenu presque indemne.

Il finit de s'habiller avec des vêtements secs et retourna auprès de son père. Sorkus était parti. Ses assistants avaient lavé le corps, qui paraissait aussi pâle qu'il aurait dû l'être lorsqu'il était enfant. Le vieil homme, qui n'a jamais eu beaucoup de barbe, a retrouvé l'apparence de son enfance. Mais ils n'osèrent pas ôter son pagne, car Reynod avait expressément dit de ne jamais le faire.

-Je vais le retirer.

Britan savait que la fierté de son père ne serait pas diminuée si son fils le faisait. Ils placèrent le corps sur le côté et du côté sain. Il se plaça devant et commença à couper les tissus. Les autres restèrent dans le dos du vieil homme.

Lorsqu'il le déshabilla, il n'était pas sûr de ce qu'il avait vu. L'ombre des cuisses recouvrait le sexe. Il souleva sa jambe fine et âgée. Les cheveux avaient été perdus, ou n'avaient jamais été là, à en juger par la barbe clairsemée et la poitrine blanche et large de Reynod. L'ombre du sexe était également blanche.

Puis il aperçut une cicatrice rose et déformée, qui, selon lui, devait être une brûlure ou les restes d'une maladie. Il médita avant de l'examiner attentivement, car il voulait préserver l'intimité qu'exigeait le corps et

l'autorité de son père. Il le recouvrit de nouveau, mais l'inquiétude ne le quittait plus.

*

Le bord coupe. Au début, ça ne fait pas mal. Vient ensuite la douleur.

Ma voix tombe, se disperse dans les eaux, s'effondre dans le sommeil. Je tombe et la douleur me pousse, non pas comme une main qui écrase, mais comme le poids d'un fardeau.

La douleur a aussi un poids aussi spécifique que la raison qui la provoque. Et il n’y en a pas qu’une, il n’y a jamais une seule douleur assez forte pour se créer. Ce sont un à un ceux qui naissent et s’unissent. Des douleurs qui ne semblent pas être des douleurs dès leur apparition, mais plutôt des fragments qui s'enchaînent.

La douleur est ronde. Dur, blanc et circulaire. Semblable au soleil. Il traverse le monde comme une graine oblongue, le long des pentes douces des montagnes. Faites glisser des pierres qui prennent de nouvelles formes. Ils se débarrassent de leurs vêtements et montrent les cavernes de leurs corps de douleur.

Ainsi la douleur grandit, et monte jusqu'à nos dos.

C’est une croûte de saleté qui ne peut être enlevée qu’en amputant une partie du corps.

Ils m'ouvrent.

La douleur laisse place au crépitement des os. La couverture de mon cœur s'ouvre comme un arc par lequel pénètre une main. Cela touche le cœur et le met de côté. Explorer. Expert et confiant. Il sait ce qu'il fait.

Il descend vers le ventre, mais il doit rencontrer les piliers et la coupole du monde de mon corps. L'air entre. Cela ne devrait pas arriver et la main ne le sait pas encore. La main de l'homme qui doit être mon fils.

Les doigts rencontrent mon dos, descendent vers l'intérieur, touchant un grand et long cylindre palpitant. Ils se sont arrêter. Ils doutent.

Le sentiment que personne, pas même soi-même, ne sait ce qu'il y a là, et qu'on se comporte comme un dieu, beau comme le dieu de ce moment-là. Personne ne sait ce qu’il touche et ce qu’il fera de ce fragment d’homme entre ses mains.

Peut-être que son âme est là, peut-être que cette chair est la réponse aux iniquités du monde.

La création entre les doigts, entre la force des doigts, et le doute comme seul instrument de cette force.

Le jour où Markus est revenu, je ne m'attendais pas à le revoir après le comconcurrence avec Zor. Je le pensais loin, humilié par ce que toute la ville savait, la honte de ne pas avoir su affronter un animal de la forêt. Mais beaucoup l’avaient vu se rétablir, et de telles nouvelles lui étaient parvenues.

Markus est arrivé en boitant à travers la foule, une jambe coupée sous le genou. Il s'appuyait sur son fils lorsqu'il marchait. Le garçon courbé tenait le moignon de son père sur son dos et pleurait. En les voyant tous les deux, Reynod sut qu'il devait faire n'importe quoi pour faire taire la voix de Markus. Même s’il ignorait les accusations qu’il croyait inévitables, le préjudice porté à son autorité aurait déjà été fait.

Ils lui ouvrirent la voie tandis que l'homme et son fils avançaient, traînant des pierres le long du chemin qui menait à l'autel, parmi les mares du sang de l'agneau. Markus transpirait sous le soleil qui illuminait ses cheveux blancs de reflets blond clair. Le fils semblait comme une ombre aux pieds de son père. Puis, il s'arrêta devant le sorceleur. Un rayon de soleil se refléta sur le couteau planté dans l'agneau, les aveuglant un instant.

"Je suis là pour me guérir", a déclaré Markus.

On avait dit à Reynod que les cris de Markus résonnaient chaque nuit depuis sa hutte jusqu'à envahir toute la forêt. Ce n'étaient pas des mots, juste des cris dénués de sens traversant l'air nocturne jusqu'à ce que sa voix soit fatiguée. Ce que j'entendais maintenant était une voix similaire, craquelée et brisée.

"Tu vas me guérir", répéta-t-il, non pas comme un ordre, il n'en avait pas la force, mais simplement comme une déclaration déjà accomplie auparavant.

Reynod ne répondit pas. Les gens attendaient sa réponse. Il ôta sa robe de cérémonie et couvrit le dos tremblant de Markus. Les autres firent un geste d'admiration et s'en allèrent lentement. Mais lorsqu'il était hors du regard des gens, il ne se sentait pas en sécurité devant le regard de l'autre. Les prêtres étaient toujours là et il fallait s'en débarrasser. Il a ordonné que l'enfant soit emmené. Reynod suivit les pas lents du malade vers la cabane. Les dernières branches étaient déposées sur le toit, liées par des tresses de roseaux.

-Laisse ça pour demain.

Les hommes sont partis, les gardes ont quitté Markus. Désormais seuls, ils semblaient hésiter à rompre le silence. Ils parlèrent de Zor.

"Je ne l'ai pas vu, c'est le mieux pour lui", a déclaré Reynod.

-Il s'est découragé après la mort de sa femme. Mais je n'ai pas peur de toi et je veux que tu me rendes ma jambe. Puis il commença à dénouer le tissu qui enveloppait le moignon. Les couches de tissu s'ouvraient une à une, et en même temps qu'il les retirait, quelques feuilles posées sur la plaie absorbaient le sang et la suppuration qui coulaient sans s'arrêter. Lorsque le dernier est tombé, Reynod a vu que la jambe semblait venir d'être amputée.

-Comment as-tu gardé ça comme ça ?

-Je ne l'ai pas fait, mais la même vieille sorcière qui m'a maudit en me donnant une jambe morte tous les deux ou trois jours, et en me forçant à la couper moi-même ou mon fils. Je vous demande d'arrêter sa malédiction et de me guérir pour toujours.

-Mais...-Le sorceleur se tut lorsqu'il comprit qu'il allait dire à haute voix ce qu'il ne s'était même jamais dit.

-Que tout est mensonge ? -dit Markus. -Une fausse parole incarnée dans le corps d'un homme. Je sais. Mais vos voix et vos dieux m'intriguent depuis notre rencontre, et ce doute s'est accru avec mon désespoir.

Reynod savait qu'il devait faire quelque chose. Les gens étaient là, attendant l'heure de la prochaine prière, les prêtres venaient les chercher, les hommes les attendaient aussi pour l'Assemblée du soir. Mais il pensa à la partie de sa vie que seul cet homme connaissait. Ce souvenir qui ne pouvait être éliminé, qui ne disparaîtrait pas même si je l’enfouissais le plus profondément possible au pays de l’oubli. Un fragment résistant de la vie des hommes était un tel souvenir, un os aussi incassable, voire plus, que la volonté d'un dieu.

C'était bien ça, l'os de la jambe de Markus, dont les mains le lui offraient comme s'il s'agissait d'un enfant endormi. Un enfant ou une jambe, dans ce cas c'était pareil. Lui donner la vie était quelque chose qu'il n'avait jamais fait. Pendant un instant, un court laps de temps pendant lequel il s'était presque laissé convaincre, il ferma les yeux et pria. Mais il se rendit vite compte de l'erreur : il ne savait prier qu'à voix haute, devant ses sujets, et il n'apercevait les dieux qu'à ces moments-là, où il levait les bras et gesticulait. Le reste du temps, ce n'étaient que des sons, des mots qu'il prononçait même lorsqu'il dormait. Des voix dites et entendues simultanément, et cela l'avait gardé lucide : laisser échapper les voix gutturales qu'émanait son corps. Exercices et jeux des dieux, rires qui résonnaient dans leurs viscères, et ils sécrétaient de la sève et des liquides, de l'air expulsé sous forme de mots.

Il a ensuite recommencé son numéro, comme il l'avait fait devant ses fidèles, mais Markus l'a interrompu.

-Je n'ai pas besoin de tes rites ! Touchez simplement ma jambe, aveuglément, ou plongez-la dans la salive ou les excréments de votre corps ! nfertile, et fais-le vivre !- Le visage de Markus avait perdu sa triste sérénité pour devenir fureur, tandis qu'il posait sa jambe sur la poitrine de Reynod.

Le sorceleur recula et Markus tomba au sol. Et en le voyant ainsi, il se sentit à nouveau en sécurité.

-Ne me menace pas si tu n'as aucun moyen d'obtempérer.

Il n'allait pas être obligé de faire quoi que ce soit. Markus n'était qu'un morceau d'homme entre ses mains. Et il lui suffisait d'exprimer sa pensée pour enfin le vaincre.

-Cette jambe est plus vivante que le reste de ton corps.

Markus gémit.

Reynod jugea alors approprié un geste de miséricorde.

-Nous traiterons ta jambe comme un fils. Je vais te lever et tu m'aideras à sculpter l'outil que tu devrais toujours avoir à portée de main à partir de maintenant.

Il a obligé Markus à s'allonger avec sa jambe sur une planche. Il part à la recherche d'un récipient enveloppé de cuir craquelé. À l’intérieur se trouvaient des instruments faits de bois sculpté et de roches de différentes arêtes. Il s'assit sur un banc, ôta le reste de ses vêtements de cérémonie et se mit au travail.

Markus le regardait ouvrir ses muscles, les soulever comme des écailles sèches, comme une peau brûlée. Mais ça n'a pas fait de mal. Le sorceleur mettait toute la précision de ses doigts dans l'ouvrage, le regardant de temps en temps, et Markus hochait la tête, ne sachant pas à quoi, si c'était vrai que cela ne lui faisait pas de mal, ou acceptant avec résignation. La tâche de Reynod.

-Monsieur...- dit une voix de l'extérieur.

-Aujourd'hui, nous allons tout suspendre- répondit le sorceleur.

Dans la main gauche, la pince en branche de bouleau bougeait comme un petit insecte ; À droite, le bord d’une pierre blanche commençait à s’enfoncer dans l’os, jusqu’à le séparer du reste. Reynod pensa alors à son stylet, et partit à sa recherche.

"Quelle belle structure que celle de l'homme !", dit Reynod, libéré de la sécheresse qui habitait ses expressions, de l'apparente indifférence et du

vide caché qu'était son masque habituel. Quelque chose avait explosé dans ses yeux alors qu'il voyait le monde et sa variété infinie chaque fois qu'il était autorisé à explorer les corps des hommes. Il regarda Markus une fois de plus et lui tendit le stylet.

-Vous êtes un chasseur et vous avez sculpté vos propres lances. Maintenant, sculptez le couteau avec votre propre os.

Markus prit le stylet, mais ses mains tremblaient. Un vent froid soufflait sur les planches de la cabane. Le soleil du milieu de l'après-midi tombait à la hauteur de leurs visages, formant des lignes d'ombre et de lumière entre les fissures. Reynod se contenta de l'observer, tandis que l'autre, dénudé de chair, les os jaunis à cause des restes de graisse qui recouvraient la surface, commençait à sculpter.

Le front de Markus était en sueur, mais un élan avait commencé à l'envahir et il ne s'arrêterait pas s'il voulait terminer son travail. Un simple instant pour s'arrêter suffisait pour ne plus jamais recommencer. C'est pourquoi il a sculpté, même s'il pleurait avec ses épaules voûtées et ravalant ses larmes.

Quand il eut fini, il faisait nuit. Reynod était toujours à ses côtés, non pas pour contrôler la tâche, mais pour assister à la lente chute de Markus. Pour s’assurer que le travail qui l’a maintenu en vie soit le même qui le fera plus tard succomber.

Markus leva les yeux. Ses cheveux incolores reflétaient la lueur des flammes. Il ne tremblait plus. Ses mains tenaient le nouveau couteau, le contemplant à la lueur du feu. Ce n'était pas plus long que sa main ouverte, blanche, avec de légères teintes de vert champignon et de brun vieilli. Il présentait une légère convexité sur chaque face et une protubérance à la base de l'os permettant de le couper et de l'écraser. L'extrémité s'est effilée à un point tel que Markus a passé sur l'un de ses doigts pour tester le bord.

Reynod était étonné de l'habileté démontrée dans ce métier. Markus savait comment utiliser le mince bord avant de l’os comme tranchant. Il avait cherché le complot caché dans son propre squelette, jusqu'à trouver le terrible sourire des os. Que de ses larmes, de la marque que laisserait plus tard sa chute certaine, un si bel instrument surgît, lui fit réfléchir à la contradiction des dieux, au cadeau incompréhensible qu'ils faisaient à quelqu'un qui ne serait bientôt plus qu'un mendiant errant

Puis il tendit la main vers le visage de Markus. Du dos de ses doigts, il caressa sa joue et sa barbe. Peut-être que l'autre ne s'en apercevrait même pas, perplexe alors qu'il contemplait son petit ouvrage. Avec seulement deux doigts, il toucha la peau de Markus et il sut que c'était suffisant. Que lui, l'homme à la barbe rare, consolait l'homme absorbé par le regard sur l'objet de sa dernière gloire et de son dernier désespoir. Il retira sa main. Il réalisa qu'il transpirait.

-A partir d'aujourd'hui tu couperas le pied de ton mort avec cette arme, et la malédiction cessera.

Markus le regarda une fois de plus avant de partir. Ses yeux clairs l'observaient sous l'ombre de ses cheveux. Le couteau était déjà rangé parmi ses vêtements.

La main arrive à la bouche pour respirer. L’entrée dans le ventre de l’air que les enfants expirent lorsqu’ils courent. Il joue avec le corps comme si c'était le sien, cette main étrange.

L'air est douleur.

Corsont comme le vent qui entre dans le corps des enfants malades. La main explore, creuse comme dans la terre, à l'aveugle. Plus bas, jusqu'aux racines, les os qui s'ouvrent en lignes de cordes blanches, grises, brunes, s'étendant sur les branches inversées de l'arbre. Ils se nourrissent et absorbent la sève, le sang. Il les touche, et ils font mal, toujours, chaque élément a la capacité de voix et de cri.

La main sent une masse de liquide malodorant. L'odorat des viscères le sait avant l'homme. Le liquide stagnant naît et se recrée. Ça s'accumule et il fait chaud. Sa couleur est celle du soleil de l'après-midi. Le soleil est également au rendez-vous ici. La main le touche, mais le soleil se dissout et meurt. Il se fissure, déversant de l'intérieur le liquide de sa mort. Le soleil consomme la vitalité de la création.

Les doigts tentent de briser la bulle du soleil. Mais ils ne sont pas seuls. Il y a quelque chose de dur entre eux, avec un avantage.

La douleur. Une explosion suivie du calme dense de l'air, avant l'abîme. L’effondrement approche. Je ne peux pas penser. Je tombe. Mes pensées s'éloignent, elles ne m'appartiennent pas. Je le vois rester au bord de la montagne.

*

Une forêt d'hommes ressemblait aux lignes de gardes auxquelles il s'approchait. Et tous avaient les yeux brillants de l’éclat de la pluie.

Ils le regardèrent et Aristide comprit qu'il se reconnaissait. Ils l’avaient vu se battre avec acharnement et c’est pour cela qu’ils le respectaient. C'est ce même courage qui l'a conduit dans le camp ennemi pour un accord de paix, si un tel accord pouvait être conclu.

Il se déplaçait lentement, endoloris par ses blessures, obligé de traverser des cairns de terre et des branches qui lui servaient de murs et de clôtures devant. Il ne pouvait pas traverser les grandes flaques d'eau sans risquer de glisser sur sa jambe faible, il dut donc les contourner, et son dos commença alors aussi à le gêner.

Bien avant de voir les gardes, le champ et les morts ne formaient qu'une seule surface noire et lisse sous le manteau gris du ciel. Le lac ne semblait pas être fait d'eau, mais plutôt d'une partie du ciel tombé, toujours immobile, semblable à une époque désolée de terre dure comme la pierre, et il sentit à nouveau l'arôme nauséabond du lac.

De plus près, il voyait le dos des corps flotter dans l'eau, et il les imaginait exhalant des restes fétides, vides même des pensées qui les habitaient autrefois, et ceux-ci semblaient aussi être devenus noirs, épais comme l'eau. Très loin, il crut apercevoir le bateau du sacrifice, mais il n'était pas sûr de pouvoir le distinguer.

Il leva la main vers le premier rang, montrant la paume sur laquelle il avait dessiné un cercle bleu. Puis, d'un doigt, il dessina un nouveau cercle sur son front, confirmant qu'il venait en mission de paix. Il tourna la tête d'un côté à l'autre, indiquant qu'il était seul. Il allait dire quelque chose, mais le cri d'une volée de corbeaux qui descendaient à ce moment sur les cadavres entassés le dissuada de sa tentative. Il savait qu'il était trop tard pour demander les corps de ses hommes, car les ennemis les entraînaient déjà à l'eau.

Les gardes s'ouvrirent pour le laisser passer, puis se refermèrent derrière lui.

-Messager en paix !- fut la voix qui se répétait d'homme à homme le long du chemin qui menait à la cabane de Reynod. Personne ne s'est approché de lui pour l'escorter. Il y avait des groupes travaillant à sculpter et à fabriquer des armes autour des feux de camp. On voyait encore le soleil crépusculaire, caché derrière les nuages denses suspendus au-dessus du lac, entouré d'un halo jaune, opaque et sec comme le centre d'un os mort.

Il attendait que Sorkus vienne le chercher, il ne se sentait pas en sécurité en marchant parmi les hommes qui l'observaient en silence. Il s'était arrêté, et il sentait que cela inquiétait ceux qui le regardaient, il supposait que les questions et les poussées allaient bientôt commencer. Mais rien de tout cela n’est arrivé. C'était son esprit qui tournait autour d'éventuelles peurs, se souvenant en même temps du geste que Sorkus lui avait fait cet après-midi alors qu'ils se battaient.

Ils se battaient tous les deux. Sorkus essayait de se débarrasser d'un rebelle qui ne cessait de le menacer avec sa lance, et Aristide avait un

guerrier au-dessus de lui qui cherchait à lui couper le cou. Il a réussi à se séparer et l'a poignardé à la poitrine. Puis son regard rencontra celui de Sorkus alors qu'il se débarrassait de son ennemi d'un coup de hache dans le ventre. Aucun d’eux ne savait avec certitude qui avait fait le premier geste. Peut-être s'agissait-il d'un signe mal interprété qui a changé les idées que l'on se faisait de l'autre jusqu'à ce moment-là. Un changement qui leur semblait comme un havre d'eau claire entre les tristes vagues du lac. L'un des deux fit le mouvement circulaire sur son front, peut-être juste pour essuyer la sueur. Mais il suffisait à l’autre, les yeux fixés sur l’ennemi, de faire le même cercle dans le creux de sa main.

Leurs regards se détournèrent alors sans hâte ni crainte, certains de quelque chose qui arriverait plus tard, une fois la bataille terminée. Quel que soit le résultat, sur le roc de la rencontre, auà un moment précis, une nouvelle pensée serait créée. Ce jour-là, ils continueraient à se battre, mais une corde s'était détachée entre eux, même si leurs mains luttaient et leurs yeux cherchaient des ennemis, et la miséricorde n'avait d'autre place que de ne pas tuer un homme à la fois.

C'est alors qu'un des siens l'a saisi par le bras, en lui montrant sa jambe, et c'est seulement à ce moment-là qu'il s'est rendu compte qu'il était blessé.

"Comment vont les autres forces ?", a-t-il demandé.

-Résister ! Le plan est maintenu mais sans progrès. Les fidèles ont tenté de fuir le long des rives du lac, mais ils n'y sont pas parvenus. Nous manquons d'hommes.

-Quel front est le plus faible ?

-L'est.

-Laissez-les se retirer, il n'y a que le fleuve devant eux, et laissez-les renforcer le front ouest. Laissez-les attaquer sans pitié ! M'avez-vous entendu ? - Il a attrapé l'homme par les cheveux, lui tenant la tête comme s'il allait l'embrasser au revoir ou sentir ses cheveux pour se souvenir de lui.

"Pas de pitié !" répéta la voix de celui qui porterait le message, et il s'enfuit.

Les forces fidèles de l'Est s'avancèrent, certaines de la défaite des rebelles, mais retardèrent leur marche en contournant l'un des affluents de la Droinne. Il leur suffisait de marcher le long des pentes des montagnes qui s'étendaient vers l'ouest.

Les rebelles rejoignirent le front restant et avancèrent fortement au début. Aristide n'était pas là, mais il entendit l'histoire du premier

messager. Le jeune homme était arrivé alors qu'il réfléchissait aux pertes de cet après-midi.

-Monsieur...nous avons fait des progrès hier. Les fidèles tombent dans une plaine si vaste qu’ils n’en voient pas le bout. Nous continuons à marcher avec les hommes les plus grands devant nous pour repérer les ennemis. Nous avons traversé trois rivières très larges, dans l'espoir d'atteindre le lac. Finalement nous avons vu son reflet dans le ciel. Le lac était monté, Seigneur, crois-moi !

Le messager s'était mis à pleurer et Aristide ne comprenait pas.

-Le lac s'élevait dans toute sa profondeur jusqu'au ciel et pendait comme s'il avait des cordes qui l'attachaient aux doigts des dieux. Nous avons regardé, confus et nous demandant si c'était un rêve au milieu de la bataille, ou si le combat était un rêve. Il faisait encore plus sombre et il commença à pleuvoir. L'herbe s'est effondrée et la boue s'est formée très rapidement. Les eaux du lac débordèrent et tombèrent sur nous comme de la pluie. Nous ne pouvions plus continuer. Nous avons glissé en essayant de marcher et avons été aveuglés par une brume de poussière sous la pluie. Les premiers rangs ont été vaincus et nous avons dû battre en retraite. Le patron nous a ordonné d'attendre. J'ai été envoyé vers Toi, Seigneur, pour te demander conseil.

C'était la première fois cet après-midi qu'il leur ordonnait de continuer jusqu'à la fin de la journée. Il récidivait plusieurs fois lorsque les messagers revenaient avec de nouvelles nouvelles. Mais ce dernier n’a pas été autorisé à revenir. Il attendrait le résultat de la rencontre avec Sorkus ce soir-là.

Sorkus quitta la cabane du sorceleur. Il s'avança vers lui, seul. Le regard n’était ni hébété ni plein de ressentiment. C'était un guerrier et rien de plus. Il était habile dans ce qu'il faisait, un excellent combattant avec lequel il n'oserait pas se battre au corps à corps. Les longs cheveux bouclés de Sorkus tombaient mouillés sur son cou, éclairés par l'étrange luminosité qui venait toujours du lac.

Aristide se demandait, en le regardant approcher, combien de temps durerait encore son audace, combien de temps durerait la tromperie, la simulation de forces et de légions qu'il n'avait pas, avant que Sorkus ne s'en rende compte.

La lune s'était levée brièvement. Il semblait y avoir, derrière la tête de Sorkus, mille autres têtes semblables à celles du fils de Reynod. Les contours dansaient une danse d’eau de rivière de montagne, une brume incolore s’élevant contrastant avec l’obscurité du ciel. Mais à l'intérieur de la sphère, les personnages restaient immobiles, craignant d'être surpris

lorsque les nuages se dissiperaient, comme s'ils s'ouvraient après un amour ou un crime.

Aristide savait que tout le monde, même en regardant du même endroit, ne verrait pas la même chose. Parce qu'il est venu voir un monde avec une surface de lait épais et chaud, fraîchement sorti des mamelles de la femelle du soleil. Celui qui se cache quand le matin se lève et apparaît, fier ou pâle, mais complet, seulement un jour toutes les vingt-huit nuits. Il ne pouvait l'expliquer aux fils de Reynod. Les avantages de prédire les saisons, de s'installer en plaine et de travailler la terre. Apprenez auprès des étrangers la capacité de naviguer sur les rivières et de construire des charrettes qui parcourent des distances supérieures à ce que les pieds pourraient jamais atteindre. Et surtout, abandonnez le sang des dieux. Tout cela n'était qu'un rêve entrevu dans les récits de ceux qui avaient voyagé, des hommes que son père avait connus autrefois et dont il avait seulement entendu parler.

" Que cherches-tu ? " lui demanda Sorkus, avec sa couronne lunaire sur la tête. Il n'avait pas l'air calme ou en colère, juste indifférent, peut-être fatigué. Aucun d’eux n’avait dormi plusieurs jours auparavant.

-Comment va ton père, on m'a dit qu'il était blessé ?

Sorkus hocha la tête, les mains en l'air. le dos, le menton relevé et les yeux rouges.

-Mon frère est chargé de le guérir. Mais ne vous réjouissez pas de son malheur, je suis là pour poursuivre sa tâche.

Aristide fit le geste de paix, le cercle sur son front.

-Nous avons fait ça au milieu de la bataille, et je veux croire que ça signifiait quelque chose.

-Ne perdons pas de temps, les hommes doivent dormir et je dois veiller sur mon père.

-Ma proposition est que ton père ouvre les limites de la ville et laisse entrer les professeurs pour enseigner à nos enfants ce que nous ne savons pas. Il y a d’innombrables choses derrière ces montagnes et au-delà de la mer, au nord.

-Et que deviendront nos vertus ?

-Lequel est-ce? Pendant près de cinquante hivers, votre père nous a gouverné avec des dieux que nous n'avons pas vus et qui n'apportent aucun bénéfice autre que ceux qu'il voit.

Sorkus regarda les gardes, mais il leur avait lui-même dit de ne pas intervenir et de rester à l'écart pendant qu'il parlait au rebelle.

-Ne me provoque pas, car tu ne sortiras pas d'ici vivant.

-Ensuite mes hommes entreront, et même s'ils sont épuisés, ils ramperont pour vous attaquer à coups de poings et de dents. Ils ne céderont pas, je vous le promets !

Voyant que la réunion se transformait en menaces futiles qu'aucun d'entre eux ne pouvait mettre à exécution, du moins pas jusqu'à ce que ses hommes se rétablissent, Sorkus commença à se ressaisir.

-Pourquoi es-tu si en colère à l'idée de nous attaquer ? Ils ont toujours vécu avec leurs familles et en paix.

-Vous ne le voyez pas car vous êtes sous l'influence de Reynod. Mais nous savons que face à la moindre tentative de nous séparer définitivement, il tirera sur la corde avec laquelle il nous tient. Je vais vous poser une question qui vous répondra. Votre père vous laisserait-il rester loin de lui ?

Sorkus avait commencé à réfléchir, les yeux baissés, traçant avec son pied un cercle au sol qu'il effaçait et redessinait. La lune, qui pointait de temps en temps, semblait adorer ses cheveux, les rendant presque blancs au milieu de la nuit. Aristide ne savait pas quel âge avait Sorkus, mais il était l'aîné des trois frères et plus âgé que lui.

-Je crains les dieux. Parfois, j'ai aussi l'impression de les entendre dans l'eau du lac, me parler.

-Tu as peur de ton père. Il vous en a convaincu depuis que vous êtes enfant.

-Ce n'est pas vrai! Les guérisons qu'il a faites sont des œuvres des dieux. Comment le nier ?!

-Mais quel est le nombre de ceux qu'il a sauvés ? Mon père m'a dit que tous ceux qu'il avait sauvés mouraient plus tard, alors qu'ils étaient censés le faire. Des guérisons oui, pas des actes divins. Ton père a enseigné tout cela à ton frère, et il ne parle pas des dieux mais des hommes et des phénomènes du monde naturel. La vérité est autour de vous, tout comme cette lune que nous ne pouvons nier.

Aristide le prit par le bras et lui montra la grande sphère blanche qui se cachait à nouveau. Un bruit de lances et de pas se fit entendre, tout près, et il se sentit en danger.

-Je pense que vos hommes vont me tuer.

Sorkus leva le bras pour indiquer que tout allait bien.

-Ce que je veux dire, c'est que si ton père meurt, tu auras l'opportunité de changer les choses. Nous n'avons pas besoin de nous battre.

-Tu m'en demandes trop, même si je partageais tes idées. J'ai peur des dieux parce que je crois en mon père. Leur image et leurs voix se répètent chaque jour dans ma mémoire. Il m'a appris tout ce que je fais, m'a vu le faire et m'a corrigé à maintes reprises. Je pense à ma manière et je ne pourrai plus m'habituer à une autre. Je vieillirai en pensant comme mon père. Il est là.-Et il a montré sa tête.-Quand nous étions jeunes, nous aurions pu être amis, c'est pourquoi je vous dis ça. Mais si vous le répétez, non seulement je le nierai, mais je vous tuerai en vous traitant de menteur.

"La guerre..." murmura Aristide.

-Nous ne l'avons pas choisi, nos parents nous l'ont donné. Le vôtre ne vous a pas parlé ? Chacun d'eux est une confusion et un échec. Un doute qui nous entoure et nous rentre dans la tête jusqu'à devenir chair.

-Mais je suis convaincu de ce que je dis, j'ai raison, n'est-ce pas ?- Et il semblait maintenant chercher une consolation.

-Ça n'a plus d'importance. Retourne vers ton peuple et dis-lui que tu abandonneras la cause, que tu vivras seul sans te soucier de ce qui nous arrive. Vous verrez qu'ils ne vous quitteront pas. Ils ne vous permettront pas la solitude, et pourtant vous vous retrouverez seul comme un chien parmi les loups.

"La guerre..." répéta Aristide, découragé, et se tourna pour s'éloigner.

-Demain matin, mes forces attaqueront !

Il entendit Sorkus crier, non pas pour lui-même mais pour que les hommes l'entendent. Tout le monde, les blessés et les gardes, bougeaient dans l'obscurité et applaudissaient.

" Que vos dieux meurent ! " répondit Asistid.

Sorkus donna l'ordre de le laisser revenir sain et sauf. Il put alors retraverser le camp ennemi, entouré de voix qui le maudissaient, mais sans plus de blessés que ceux avec lesquels il était arrivé.

"La guerre..." continuait-il à murmurer en s'approchant des feux de camp de son peuple, en pensant à la chaleur des flammes qui l'attendaient.

*

Les visages se tordent dans l'eau, je ne les reconnais pas. La douleur me rend perplexe. Mais où vit la douleur ? Je lève les paupières. Mes yeux voient les ombres de ceux qui me protègent. A côté de la porte, les gardes. A ma gauche, le feu réchauffant ce côté de mon corps creusé par les mains des hommes comme s'il était fait de terre. Moi, ma propre tombe.

De l’autre côté, les prêtres insistent avec de l’encens pour conjurer la mort. Ils le font comme je leur ai enseigné, mais avec un effort qui ressemble plus à de la condescendance qu'à du désir. Ils ne réalisent pas ce qu’il y a derrière les flammes. Au-delà de la lumière, dans ce coin où personne ne va parce que personne n'aime l'obscurité quand quelqu'un meurt.

Il est de nouveau là. L'Autre est revenu. Il est assis dans ce coin de faible lumière qui ne semble pas faire partie d'un lieu, mais plutôt un fragment de nuit arraché et tombé comme quelque chose d'abandonné. Et il vit là, tout comme les insectes qui se reproduisent sous les rochers, les vers qui procréent un monde éternel à l'ombre des pierres.

Il ne bouge pas, du moins depuis que je me suis réveillé, mais je me suis rendormie, impatiente de ne pas le voir lorsque j'ouvrirai à nouveau les yeux. J'ai peur de lui parce qu'il ne me parle pas. Tellement semblable à moi, il a pourtant ce sourire qui renouvelle l'envie comme une blessure non refermée.

La blessure au côté lui faisait mal, les bords étaient encore ouverts pour que les liquides puissent continuer à suinter. On l'avait placé le corps à moitié incliné vers la gauche. Il se sentait comme un homme d'eau qui ne finissait jamais de se vider, un squelette recouvert de cuir perforé.

Il avait ouvert les yeux, sans répondre aux questions de ses enfants. Il les referma et son esprit pénétra dans un radeau que quelqu'un traînait sur le champ de bataille, tandis que des centaines d'êtres sans vie se dirigeaient vers l'abandonner. Le vider.

Il avait soif, mais il ne pouvait pas parler.

La même soif que lorsqu'il était jeune, lorsqu'il voyait son père à côté de lui à son réveil. Il savait ce qu'on lui avait fait, même en voyant les marques des cordes sur ses mains, en sentant l'engourdissement de son visage à cause des coups, ses lèvres blessées. Le goût du sang étanche sa soif tout au long de cette journée, jusqu'à ce qu'une des nuits froides suivantes, il entende les adieux de l'homme qui avait aidé son père. Ils se tenaient la main dans la lumière naissante et il les regardait partir. Un chien a commencé à lui lécher la main. Il regarda de nouveau vers la lumière. Ils se tournèrent plusieurs fois pour le regarder, mais son père baissa les yeux vers le sol. Puis il s'approcha de lui.

"Je ne dirai rien à partir d'aujourd'hui, je ne vous blâmerai pas pour votre haine", a-t-il déclaré.

Il entrouvrit les lèvres pour répondre. Une croûte est tombée et du sang est tombé du coin de sa bouche. Le père s'est approché pour le

nettoyer, mais il a détourné la tête. Le chien s'est léché la joue et les lèvres.

Sept jours plus tard, il a commencé à se lever et à marcher lentement, retenant sa respiration tandis que la plaie se rouverte. Mais au fil du temps, une cicatrice étendue et épaisse s’est formée, qui lui a donné la sensation d’avoir l’écorce d’un arbre, de devenir un légume. Ce n’était peut-être rien d’autre qu’un tronc incapable de porter des graines.

La nuit, il pleurait, mais se voir saigner et souffrir le détournait du désespoir. Il réalisa que la même douleur l'empêchait de sauter dans la rivière ou de se poignarder avec le couteau de son père.

Parfois, il se rendait au rivage, où les eaux transportaient encore des pestiférés, et essayait d'uriner. Le chien l'accompagnait, le regardait, s'asseyait à côté de lui au clair de lune et gémissait. La nuit passa et le matin il dormait sur le ventre, mouillé par l'urine qui avait jailli sans prévenir pendant qu'il se reposait.

L'après-midi, son père l'abritait avec des peaux de mouton, puis il construisait la cabane ou écorchait les animaux qu'il avait chassés la nuit et les cuisinait. Ils ne parlèrent pas pendant longtemps. Le père ne s'approchait de lui que pour le nourrir. Mais il ne pensait qu'aux voix des dieux, qui n'étaient pas encore revenus.

Et si c'était eux, se demanda-t-il, si la douleur n'était pas la voix déformée des dieux.

Peut-être avaient-ils subi la même défaite que lui et ne pouvaient-ils parler que de cette manière. Il se sentait plus en sécurité maintenant. Ce n'était plus seulement lui, mais eux et lui. Les uns s'appuyant sur les autres, se calant comme des cannes.

-Père, qu'as-tu fait de ce que tu m'as pris ?

Reynhold se tenait sur le toit de la cabane, attachant ensemble les branches qu'il avait rapportées de la forêt ce matin-là, et le regardait.

"Dans le feu..." répondit-il.

Le fils se leva et s'appuya sur un coude. Il se méfiait et l'observait avec haine. L'autre ne pouvait pas retenir ce regard longtemps.

-J'en ai récupéré une pièce, je l'ai mise dans un sac et je l'ai enterrée.

-Je veux que tu me le donnes, je dois préparer une pommade qui me guérira une fois pour toutes. Je ne pourrai pas me lever et marcher jusqu'à ce que ça guérisse.

Reynhold ne lui a pas demandé de quel genre de préparation il s'agissait, ni comment il l'avait appris, il était seulement sûr que les voix de

sSur le toit, il se dirigea vers le centre de la cabane inachevée et creusa jusqu'à déterrer un sac en cuir attaché avec des cordes. Il revint là où se trouvait son fils et le plaça à côté de lui.

-J'ai besoin des feuilles de ces feuilles qui sont là, père.-Et il montra un groupe de buissons feuillus et violets.- Et aussi ces vignes, et toutes les perdrix que tu peux chasser. Je vous attendrai jusqu'à la nuit s'il le faut, et je ne vous empêcherai pas de vos tâches plus longtemps que ce jour.

Sa voix était claire et calme. Cela ressemblait à une voix sans rancune. Ce n’était cependant pas celui d’un homme, mais plutôt semblable au bruit des branches se brisant sous le vent fort. C'était précis et exact, sans ton dur ni murmure timide. Irrécupérable après avoir été prononcé.

Reynhold attrapa sa lance et se couvrit la tête d'un bonnet de fourrure alors qu'il vit les nuages sombres approcher du nord. Regardant une fois de plus son fils, sans rien dire, il s'éloigna. Leurs pas se perdaient dans le fourré, mêlés aux cris gutturaux des oiseaux, qui peu à peu prenaient le ton des pleurs, comme le ton avec lequel les hommes pleurent.

Avant la nuit, il était de retour. Le soleil brillait sur son visage affligé.

-As-tu pleuré, père ?

L'homme se frotta les yeux pour effacer les traces de chagrin et laissa tomber le sac contenant les perdrix. Reynod les examina ensuite un par un, confirmant qu'ils avaient la taille à laquelle il s'attendait.

-Eh bien, père, tu as amené les plus âgés, ceux qui allaient mourir à ce moment-là.

Puis il vérifia les feuilles et les mit dans un récipient en argile qu'il avait moulé en son absence et qui était déjà sec. Il resta assis avec le pot entre ses jambes ouvertes, immobile pendant un moment alors qu'il sentait la larme qui apparaissait toujours lorsqu'il bougeait. Le visage de son père était à peine visible. La lune venait de se lever et l'obscurité devenait plus froide. L'autre se coucha alors non loin, lui tournant le dos.

Reynod commença à réciter une litanie dont il se souvenait lorsqu'il était enfant. Pendant qu'il ouvrait le coffre des perdrix, il les mettait dans le récipient et chantait. Le sang et les os écrasés avec le mortier formaient une masse qui mit du temps à le satisfaire. Le bruit des os était aussi comme sa voix, exact. Les hiboux étaient silencieux cette nuit-là et les grillons étaient morts. Il n’y avait même pas de chauves-souris volant d’arbre en arbre. La lune tardait encore à se lever. Le chant de Reynod et les bruits de son mortier constituaient le manteau qui atténuait l'éclat et la stridence de la terre.

Les herbes adoucissaient la consistance de la préparation, qui sentait fraîche et forte. L'arôme était non seulement étrange, mais semblait

éveiller ses autres sens, lui apportant des images de blessures et de corps mutilés en train de guérir. Il ouvrit le sac en cuir, et la fermeté qu'il avait jusqu'alors dans sa tâche disparut. Il fut surpris de se voir trembler. Il a dénoué les nœuds. Le cuir cassé s'ouvrait tout seul, révélant la masse de tissus mous et secs, sans forme définie. Il le ramassa et le laissa tomber dans le pot. Quand ses mains furent libres, il cessa de trembler. Il alluma le feu et le garda toute la nuit, réchauffant la fontaine, remuant et chantant jusqu'à ce que ses lèvres s'endorment. Mais les mains ne se fatiguaient jamais car elles se souvenaient de ce qu'elles avaient touché.

A l'aube, il continuait de remuer et de la fumée avec une odeur de viande sortait de la marmite. Rien de plus que le simple arôme des perdrix cuites. Le père se releva et renifla l'air sans se rapprocher. Vers midi, les flammes s'étaient éteintes et le liquide était désormais une pommade froide, de couleur brunâtre et de consistance adéquate pour être étalée sur les plaies. Il l'a ensuite jeté dans un petit sac en cuir qu'il avait demandé à son père de coudre.

Reynod se déshabilla. Quelques tâches de sang salissent les peaux du lit, comme tous les jours. Reynhold le regardait faire, assis au loin, les mains au-dessus de la tête, apparemment serein, mais se frappant de temps en temps avec ses poings.

Le fils commença à étaler la pommade sur sa cicatrice ouverte. Il n'a pas crié, mais son visage s'est plissé de douleur lorsqu'il s'est touché. Le père s'est couvert le visage, puis s'est retourné et a pleuré. Les lèvres de Reynod saignaient également. Le chien s'est enfui de la cabane et s'est caché parmi les arbres, en aboyant toujours.

Reynod essuya la sueur et recouvrit à nouveau son corps de pommade. La brûlure est devenue insupportable, mais ensuite, lentement et paisiblement, elle s'est atténuée à mesure que la fatigue l'amenait à dormir.

C'était le milieu de l'après-midi, des nuages couvraient le ciel avec des menaces d'orage. Le père s'est approché de lui pour lui arranger des couvertures pour le garder au chaud. Jusqu'à la tombée de la nuit, il s'est consacré à finir de recouvrir le toit de branches. Puis il s'assit à côté de son fils, veillant à son repos jusqu'au lendemain matin.

La tête du père reposait sur sa main lorsqu'il se réveilla. Il regardait le ciel à travers les fissures du plafond. Les nuages semblaient gelés. Il détourna doucement la tête et jeta les couvertures. Il n'a vu aucune tache de sang.on fils restaient indemnes. Il était désormais là pour l'aider. SousIl était capable de bouger, de se retourner et de se tenir debout sans douleur. Il a couru nu vers la rivière. Le chien le suivit en remuant la queue et en sautant.

Le soleil l'aveuglait et il se couvrit les yeux jusqu'à ce qu'il s'y habitue. Son corps longiligne et grand, son dos accablé par la faiblesse, ses jambes

fines, ses doigts engourdis, ses cheveux longs. Se voyant dans le reflet de l'eau, il imagina une larve sortant de son cocon. Il regarda les eaux polluées de la rivière, se demandant s'il oserait en boire. Le chien attendait aussi sa décision. Il fit un rapide geste d'indifférence, et formant une bassine avec ses mains, il but.

Un murmure grandissait à ses oreilles, en torrents et en cascades, des rugissements qui devenaient des voix. Les dieux glissaient sur la rivière et le regardaient, et il pouvait voir où ils allaient. Un lieu encore lointain, au-delà des montagnes, où le reflet de l'eau et l'odeur de la viande s'élevaient comme des souffles de terre.

Il savait que les dieux avaient repris leur domination. Il les avait soulagés et ils le récompensèrent en supprimant le silence qui l'accablait.

"Je suis un instrument", dit-il à voix haute, pour lui et pour la rivière qui porterait ces mots, pour les oiseaux qui picoraient dans le sable, pour le chien assis à côté de lui, les oreilles dressées et le regard attentif.

Son père s'était réveillé et s'approchait de lui avec une couverture.

-Il fait froid pour toi d'être nu, mon fils.

" Ça n'a pas d'importance, père. " Et il le repoussa, sans le laisser s'approcher. " Je suis guéri. " Il s'arrêta, réfléchissant. " Je me suis guéri. "

Il porta ses mains à sa poitrine, les joignit ensemble et pointa ses pouces vers le centre de son corps. Ses cheveux dégoulinaient d'eau sur le rivage, son visage était propre et ses yeux étaient libérés de l'obscurité douloureuse de cette époque.

Reynhold retrouva le regard qu'il détestait, celui qu'il avait vu le jour de la mort de sa femme. Il s'est couvert les yeux et s'est agenouillé devant son fils.

-Ne me regardez pas comme ça! Quels sont ces yeux qui ont une voix, ils semblent plus grands que votre corps, ils s'étendent dans le ciel !

-Je ne fais rien, père. Vous voyez, mes mains sont immobiles.

Et le vieil homme regardait, sans penser à la peur qu'il avait avouée quelques instants auparavant. Les mains de son fils étaient maintenant près de son visage, l'entourant sans le toucher, et dans ses paumes se trouvaient des yeux qui clignaient. Reynhold a commencé à crier. Le chien s'enfuit à nouveau, un troupeau s'envola de l'autre côté de la rivière. Puis, échappant aux mains qui le surveillaient, l'homme courut à son tour se cacher dans la forêt.

Il y eut un battement d'ailes, des branches cassées et un hurlement s'étendant au loin. Puis tout sombra dans un silence brusque et rigide.

Reynod n'a jamais revu son père.

Plus tard, il quitta la cabane et remonta la rivière vers l'est.

Un jour, il s'assit sur un rocher pour sonner dans le cor qu'il s'était construit, recouvert de plumes de tétras. Il ne lui serait pas difficile de retrouver les malades après que la peste ait dévasté la région et laissé prosternés ceux qui étaient en vie.

-Comment t'appelles-tu ? - demanda une vieille femme, la première personne qui s'approcha de lui après avoir fait de la musique pendant presque une journée entière. -Ton nom doit être aussi beau que cette chanson.

"Ma voix vient des dieux", dit-il, "mes mains sont leur instrument". Ceux qui me touchent guérissent et vivent longtemps.

Dans cette clairière entre les arbres, ceux qui s'étaient rassemblés autour d'eux murmuraient, se parlant avec étonnement. La figure de Reynod, aussi sereine que le rocher sur lequel il était assis au soleil de l'après-midi, parmi la poussière et les graines de fleurs flottant à côté de ses doigts sur le clairon, ressemblait à un dieu récemment descendu du ciel. Le manteau ne couvrait qu'une épaule et révélait sa poitrine glabre. La casquette était la fourrure douce et simple d'un chien.

La vieille femme lui a amené un malade qui avait des plaies au visage.

-Guérissez-le, si vous le pouvez.

Reynod sortit la pommade du sac attaché à son bras droit et l'appliqua sur les blessures. L'homme sentit le contact froid de la préparation, et le soulagement transforma son expression. Il se prosterna devant Reynod pour lui baiser les pieds. La femme le regarda avec peur, mais quand elle vit que les plaies disparaissaient et que lorsqu'elle les touchait, son mari ne criait plus, elle le serra dans ses bras et ensemble ils l'adorèrent. Ceux qui avaient vu cela s'approchèrent et demandèrent ce qu'était ce merveilleux onguent.

"L'eau de la rivière de la peste", répondit Reynod.

La femme cessa de sourire, tandis que les autres le regardaient d'un air vide. Mais comment comprendre les desseins des dieux, comment suivre la compréhension de celui qui guérissait avec les mêmes armes qui les avaient rendus malades.

Puis d'autres apparurent, restés cachés parmi les arbres, écoutant, attendant ce qui allait se passer avec ces promesses de bénédiction. Ce qu'ils ne comprenaient pas les fascinait et les bouleversait comme une

tempête ou une inondation. Aussi incompréhensible et naturel soit-il le mystère de ce jeune homme qui guérissait et jouait de l'instrument du ciel.

Reynod cIl soignait chacun de ceux qui s'approchaient, et ils amenaient d'autres malades, et ils durent les emmener dans leur ville au bord d'une rivière étroite. La nouvelle de l'arrivée du guérisseur se répandit dans toute la région. Certains disaient qu'il venait des territoires occidentaux, qu'ils appartenaient à la race qui avait engendré les Perceptifs et que plusieurs générations auparavant, il avait pris leurs terres et tué leur peuple. Mais d’autres affirmaient que le grand homme était né des entrailles des dieux, des eaux du ciel qui tombent des montagnes et créent des rivières.

Ils lui ont construit une cabane, lui ont fourni de la nourriture.

Il rencontra un jeune homme nommé Zor, dont la famille était l'une des plus respectées de la ville.

"Je n'ai de parents que ceux qui sont au ciel", leur avait-il dit, et ils l'acceptèrent. Ils étaient les seuls à le traiter comme l'un d'entre eux, sans dons ni talents particuliers. Il mangeait avec la famille, les accompagnait parfois à la chasse et discutait avec Zor de ce qu'ils avaient tous deux vu du monde, découvrant l'un chez l'autre la sagacité absente du reste.

Ses guérisons se poursuivaient et les gens pensaient que la prospérité venait de la main des dieux. Ils commencèrent à lui rendre des hommages qu'il n'avait pas demandés. Ils le prirent témoin de leurs rites, et quand il vit les fêtes où régnaient que le désordre et le rire, qui adoraient les bêtes des forêts avec le même respect que lui, érigeant des dieux aussi facilement qu'elles les renversaient, il sentit qu'elles offensaient le peuple. créateurs. .

Puis il se tenait sur le toit d'une cabane et criait :

-Les Dieux les ont mis à l'épreuve ! Vont-ils perdre leurs faveurs ? Êtes-vous prêt à revivre les misères de la peste ? Si vous manquez l’occasion de vous racheter, des milliers de fléaux s’abattront sur vous.

Tout le monde baissa les yeux. Le grand homme avait raison, se disaient-ils. Dès qu'on les avait guéris, ils semblaient avoir oublié les morts qu'ils jetaient dans la rivière au cours des derniers hivers.

Reynod adoucit ses gestes et ouvrit les bras comme un père accueillant ses enfants repentis. Il organisait des prières communautaires et des sacrifices d'agneaux pour purifier les âmes de ceux qui mouraient. Les nouveau-nés étaient retirés à leur mère afin que Reynod puisse purger leurs mauvais esprits. Ils disaient qu'il parlait à leurs oreilles, soufflant le souffle des dieux, et que les enfants exhalaient des cris de voix rauques à l'odeur de pourriture. Puis il les rendit lui-même à leurs mères, qui lui baisèrent les mains en remerciant les créateurs.

Mais un jour, il leur dit :

-Cette terre est pauvre, nous devons migrer vers des terres plus prospères.- Il montra vers l'est, en direction de quelques montagnes qui s'élevaient parmi les brumes.- C'est là que nous irons, là où les dieux nous attendent au pied de la montagnes.

Et les sommets usés et maussades des Montagnes Perdues furent un instant libérés des nuages qui les recouvraient et brillèrent sous le soleil qui illuminait le vert de leurs forêts.

*

Celui qui attendait dans le coin tendit la main.

C’était à peine visible, comme une tache opaque dans l’obscurité. La peau verdâtre, parsemée de grains de beauté, les rides sur les jointures déformées, les doigts fins et sales.

Le croissant blanc manquait sur sa miniature.

Le tremblement de la main attira l'attention de Reynod. S'il continuait à montrer des fragments du corps depuis le coin sombre, pensait-il, l'autre se rapprocherait, jusqu'à ce qu'il le touche, et c'était ce qu'il ne pouvait pas supporter. Parce qu'il sentait que rien de ce qui lui était arrivé auparavant n'était aussi terrible que cela, et en voyant le sourire qu'il n'avait jamais eu.

Quand l'encens faiblissait, quand tout le monde dormait sauf lui. Lorsque le feu n'était que de quelques brasses, le silence était suffisamment fort pour faire sortir l'autre de sa cachette.

Il pensa à la pommade, qu'il serait peut-être à nouveau sauvé, mais il était trop tard pour dire à son fils où il l'avait conservée. Britan était à ses côtés, les yeux mi-clos et l'esprit plongé dans un sommeil fragile.

" Comment vas-tu, père ? " l'entendit-elle lui demander à son réveil.

La bouche de Reynod était sèche, de l'air froid coulait dans sa gorge et il toussait. Son fils l'a retourné sur le côté pour le nettoyer.

Il pensa aux dieux, redevenus silencieux. La douleur a pris sa place. La douleur n'allait plus le quitter, on n'avait pas le temps. Il n'avait pas chaud ni le vertige comme avant que son fils essaie de le guérir, mais il ressentait un vide.

Tu m'as guéri, je l'aurais dit à Britan, mais tu m'as aussi poussé un pas vers Eux. Il allait caresser la joue de son fils, mais il ne le pouvait pas. Il

réalisa que même sa respiration était si faible qu'il ne pouvait même pas remarquer le mouvement de sa poitrine. Sa vision se brouillait peu à peu. Une couleur semblable à celle du lac occupait tout l’espace devant lui.

Le lac dans lequel il avait trouvé la demeure des dieux.

Même si c'était loin, je l'ai vu clairement. Les eaux calmes, les vagues si furtives qu'on pourrait dire qu'elles sont couvertes de sable. sous le ciel gris avec son éternelle bruine de terre liquide.

De nombreux visages sortaient de l’eau, les yeux ouverts et les cheveux mouillés collés aux oreilles. Mais je ne pouvais pas les voir sous le cou. Certains ont commencé à apparaître plus loin ou plus près, rapidement, sans se rendre compte à quel moment ils étaient apparus.

Vous étiez le visage de leurs voix.

Elles leur correspondaient avec une exactitude impitoyable, les mêmes physionomies qu'il avait imaginées en les écoutant tout au long de sa vie.

Il n'était pas sur la plage, mais ses pieds se dirigeaient vers le rivage. Il ne regardait plus devant lui, seulement vers ses pas dans la boue. Il vit un autre visage lorsqu'il toucha l'eau, formé par les gouttes qui s'amassérent, jusqu'à ce qu'il dessine le visage à ses pieds.

Mais il ne voulait plus voir et se couvrit les yeux.

Non, maman, ne m'attends pas, ne viens pas me chercher. Ne remplacez pas les dieux qui m'ont sauvé la vie. L'eau n'est pas votre place. Ton visage sombre appartient à la terre, mère. Elle n’a pas la douceur de l’eau et ne peut pas non plus s’unir comme elle. Votre corps est une terre aride, impossible à unifier, à jamais fissuré.

Je ne dois pas te voir ! N'évitez pas ma rencontre avec les Créateurs, ne me punissez pas comme ça. Je te donnerai mon corps, mère, si tu le réclames, mais ne me prends pas l'éternité.

Le visage n'a pas disparu.

Reynod secoua l'eau avec ses pieds, mais elle se reforma, claire et sans expression, sereine et silencieuse. Juste un autre visage dans le lac, pas encore plus important que les autres, mais c'était le seul qu'il avait vraiment connu dans la vie.

Il a senti la tempête plusieurs jours auparavant, son père n'avait pas encore annoncé le jour de l'initiation. Mais en entendant le premier tonnerre, le vent frappant les branches avec colère, les éclairs qui illuminaient l'impureté de la forêt cette nuit-là, il comprit que quelque chose s'était brisé en lui. Les voix s'étaient soudainement tues, et tant de

silence augmentait les présages du tonnerre. Les dieux ne parlaient pas et il était impuissant au milieu de la vie.

Après avoir chassé la proie et l'avoir portée sur ses épaules, ignorant les cris de son père, lointains, naïfs comme les gémissements des perdrix dans leurs nids, il savait qu'à un moment donné, quelque chose qu'il ne savait pas encore allait le détourner comme un animal tombé. ouvrir la route et l'obliger à suivre un parcours là où en réalité il n'y avait pas de route.

"Laisse-moi t'aider !", lui dit son père.

Mais il ne le permettrait pas. Deux proies, c'était trop à porter sur ses épaules, et pourtant il le faisait. Il n'allait pas non plus se retourner, il ne savait pas ce que feraient ses mains en voyant le regard de son père. Tant qu'il gardait les yeux tournés vers l'avant et ses mains tenant les pattes du cerf, il était sûr d'avoir le contrôle.

Il vit la cabane éclairée par des éclairs, coupée par l'ombre des arbres. Puis il découvre le feu dans lequel sa mère cuisinait les plats avec lesquels elle les attendait. Il lâcha les cales à l'entrée et elle courut le serrer dans ses bras.

"Tu es un homme maintenant!", lui dit-elle, tandis qu'il l'entourait de ses bras, joignant ses mains derrière le dos de sa mère. Elle avait posé sa tête sur sa poitrine et pleurait.

-Mère…

Elle leva les yeux. Un éclair l'éclaira, mais ce qu'il y avait dans ses yeux n'était pas seulement la couleur habituelle, mais les multiples visages des dieux.

Cette nuit-là, il vit le visage du temps dans les yeux de la femme.

Les petits points noirs dans les yeux étaient deux grandes excavations où vivaient des milliers de formes et de visages. D'innombrables, disposés en rangées, puis changeant, métamorphosant leurs physionomies. Les contours des visages se chevauchaient.

Ils ont aussi parlé.

Leurs voix étaient celles qu'il avait toujours entendues, mais elles se confondaient. Les formes ne correspondaient pas aux voix. Les dieux étaient encore en création, c'est le corps de leur mère qui les mettait au monde.

Et il a dû leur donner naissance.

Puis il la serra plus fort, et elle s'abandonna à lui, heureuse et récompensée. L'odeur des cheveux chauds, tiède de la proximité du feu, le

fascinait. Elle tremblait et ses larmes mouillaient la poitrine de son fils. Il appuya un peu plus fort, fermant les bras comme s'il n'y avait rien entre eux.

Elle haletait.

"Non..." l'entendit-il dire, les lèvres pressées contre lui, alors qu'elle tentait de se séparer, secouant ses bras qui perdaient de la force. Ses mains le frappèrent quelques instants, mais bientôt elles cédèrent, molles comme des feuilles vaincues par la chaleur estivale.

La nuit gémissait avec son cri d'éclats d'eau sur la terre, sur les forêts et sur les hommes perdus qui devaient chasser, même à ces heures de la nuit, surtout à ces heures d'obscurité. La terre devenait plus lourde avec l'eau, d'autant plus que le corps de sa mère lui glissait des bras.

Ensuite, rien. Il l'a tenu sans le laisser tomber. Et rien. Pas un soupir qui confirmait le transfert des dieux, de ces visages avec leurs voix. Les paupières restaient ouvertes. Les points noirs sonts'était élargi, jusqu'à finalement s'arrêter. L'entrée des bassins des dieux restait ouverte, mais ce n'était qu'une entrée vide.

Il sentit les mains de son père le frapper, mais il résista, ses pensées le rendant indifférent.

Il ne pouvait pas expliquer pourquoi il n'avait pas retrouvé les voix divines.

Le corps de leur mère était face contre terre, les bras tendus vers le feu et la marmite qu'elle remuait jusqu'à leur arrivée, cassée à côté d'elle. L'odeur de la nourriture donnait à la cabane un air désolé de la vie quotidienne déjà perdue à jamais. Il s'essuya le visage et cracha les dents cassées par les coups de son père.

Mais je ne pouvais pas m'empêcher de regarder le corps.

Elle avait toujours la même expression franche que d'habitude, sauf que son teint était un peu plus violet. Elle était morte et les dieux insistaient pour ne pas l'abandonner.

Il s'est couvert le visage avec ses mains.

Comprendre pense nier pense que je le nie je dois le dire je ne le nie pas oui les morts les dieux les voix dans leurs corps les voix sans visage les corps qui s'écartent les dieux les pensées qui blessent je nierai tout je tromperai les dieux le monde le rivière qui change je le raconterai encore et encore je raconterai la même histoire tellement de fois que je finirai par les croire je continue d'écouter tout le monde devra supporter ma douleur je construirai des piliers pour me soutenir j'effacerai mon esprit je je le fais déjà je ne me souviens pas il y a des choses j'oublie mon visage après huit hivers le feu que j'ai allumé pour la première fois Une fois que le chien qui

m'a mordu a léché la blessure la première chasse m'a frappé je l'oublierai jusqu'à ce que j'efface tout montrer sur le visage de ma mère chaque point que ses yeux ont formé en ce moment je vais enfoncer ma tête dans la boue et nier tout je nierai qu'il y a d'autres dieux qui ne sont pas de boue je nierai qu'il y a plus de dieux que cette poussière et les vers nés des corps des morts

En redescendant des montagnes, ils s'arrêtèrent pour regarder le fond des fissures entre les rochers. Mais ils n’osèrent pas emprunter ce détroit, même s’ils auraient pu éviter un long chemin. Tahia a refusé de les parcourir.

"Non," dit-il simplement, son front et son visage se fondant dans une colère froide.

"Pourquoi ?", a demandé Zaid.

Elle ne l'a même pas regardé. Elle ôta son chapeau et ses cheveux bouclés tombèrent sur son cou et les fourrures qui l'abritaient.

"Je sais juste que nous ne devrions pas y aller", dit-il brusquement.

Zaid n’avait jamais entendu une telle intonation de colère dans sa voix auparavant. Sur le chemin du retour vers les terres des Droinne, elle avait changé. C'était peut-être l'épuisement, le manque de nourriture ou le froid. L'humidité montant de la rivière avait commencé à rougir sa peau.

Zaid contemplait la masse verte des forêts qui grandissaient à leur approche, les mêmes dans lesquelles il avait couru étant enfant, et les souvenirs lui revenaient avec une intense ardeur, comme si un ver bougeait dans ses veines à chaque fois qu'il pensait à ces terres. Il faisait confiance à Tahia, parce que quelque chose chez sa femme l'avait conduit sur le bon chemin à travers tant de rivières et de champs. Mais il était confus, et peut-être que son propre cœur le troublait aussi lorsqu'il pensait à ses parents et à son frère.

Tahia posa ses mains sur les joues de Zaid.

"Il fait sombre, ce sont des routes qui n'ont pas de fond", dit-il, faisant encore référence aux creux.

-Mais…

-Non! Ici…-et elle montra sa propre poitrine, même si son expression concernait tout son corps-…il fait trop sombre. J'ai besoin de lumière pour me guider.

Le corps de Tahia lui semblait être un monde de cris et de douleur qui se taisaient lorsqu'il fixait son regard sur le ciel bleu qui couvrait et entourait les montagnes. Au-delà de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, un vert épais tacheté d'ombres grises et de rouges fleuris s'étendait jusqu'aux affluents du grand fleuve. Tahia s'accrocha cette fois à son bras droit, s'abandonnant. Ils continuèrent à marcher, tandis que son triste sourire ne cessait de le toucher.

La charge de viande salée enroulée sur son dos était moins lourde après tant de jours. Parmi les arbres, ils entendirent le courant des ruisseaux et les cris de quelques oiseaux. Le soleil était haut et le bruit des animaux leur annonçait l'heure du repas. Mais ils n'avaient pas faim. Un ressentiment était né chez Zaid qui contractait ses muscles et le faisait transpirer. Tahia continuait de regarder attentivement chaque détail des lieux. Ses yeux n'avaient jamais eu autant d'attention et de curiosité. De temps en temps, il s'écartait de lui pour s'avancer vers les clairières, d'où il pouvait voir toute la longueur de la vallée. Ils glissaient parfois dans la boue et riaient comme des enfants. Tahia lui offrait sa bouche à ces moments-là, et il se sentaitun vague goût sur les lèvres, amer mais pas désagréable. Une saveur dont la particularité était la forme, la taille de quelque chose à remplir par un autre quelque chose qui ne pouvait être défini.

Un trou, une immense fontaine qui ne contient même pas d'air. Elle se noie.

Ils avaient presque atteint le pied de la dernière montagne avant la vallée. Le soleil dorait leurs corps d'un reflet immaculé, mais bientôt des nuages noirs et mal formés commencèrent à couvrir le ciel. Ils s'asseyaient pour se reposer et cuisaient la viande sur le feu. Zaid s'est immergé dans la rivière, tandis qu'elle lui souriait depuis le rivage. Il se rendit compte que les pensées de Tahia étaient dirigées ailleurs, car son visage était un masque. Penser à elle l'attirait aussi à l'idée du vide. En regardant l'eau, il remarqua que les douces vagues étaient aussi des masques sous lesquels se trouvait le néant. Même la douleur disparut dans ces eaux qu'elle avait recueillies pour allumer le feu. Il en était de même lorsqu'ils étaient couchés ensemble dans leur lit. Il se sentait guéri de la douleur et les souvenirs lui revenaient comme des images auxquelles sa peau était insensible. Tant qu'elle serait avec lui, la tempérance du néant le protégerait de la terre.

Ils passèrent l'après-midi allongés sur le rivage à côté des brasses, épuisés comme le soleil du soir. Ils entendirent du tonnerre venant du sud-est, au-dessus des forêts de hêtres des Montagnes Perdues.

Sur le dos, un bras sous la tête de sa femme endormie, Zaid regardait vers l'est, vers les montagnes qui s'élevaient à nouveau au-delà du canal que la Droinne avait creusé pour se frayer un chemin vers la mer. Les ombres des nuages projettent sur les choses un halo opaque. Les arbres n'étaient visibles que lorsque le vent les déplaçait et la rivière scintillait d'éclairs. Les oiseaux se sont précipités pour se mettre à l'abri. Des nuages de poussière s'élevaient avec les rafales d'air froid et humide. Tahia frissonna et s'accrocha plus fort à son bras.

« Mettons-nous à l'abri », dit-il.

Elle hocha la tête, sans ouvrir les yeux, mais se rendormit. Puis il la prit dans ses bras et marcha jusqu'à se réfugier sous les arbres. La pluie formait des puits dans la terre, surmontant les branches qui ressemblaient à des ponts et des canaux par lesquels la pluie marchait pour tomber en grandes flaques d'eau. L'odeur de terre mouillée, si claire et si familière, est devenue la seule chose reconnaissable au milieu de la nuit.

Le lendemain, il pleuvait plus légèrement. Ils continuèrent leur chemin à travers le brouillard. Puis la bruine se transforma en torrents, et les branches tombées et balayées interrompirent le chemin. De toute la journée, ils ne voyaient pas plus loin que la longueur de leurs bras, seulement la masse verdâtre des montagnes encore au loin. Ils avaient peur de marcher sur des chemins glissants qui ressemblaient à des rochers et n'étaient que de la boue, ainsi que des serpents dans les flaques d'eau. En milieu d'après-midi, ils arrivèrent dans une cabane. Le canal avait débordé, mais le courant frappait avec respect les murs de cet abri.

Par les fenêtres, ils aperçurent un groupe de femmes autour d'un feu. Ils se retournèrent alors qu'ils n'avaient toujours pas frappé à la porte. Il n'était pas possible, se dit-il, qu'ils puissent entendre ses pas malgré le bruit du courant et de la pluie. Une vieille femme se leva et se dirigea vers la porte. Son visage était traversé de profonds sillons comme ceux que fait la pluie sur le sol. Un visage plein de creux où prévalait l'ombre de la méfiance.

-Nous voulons nous protéger- a demandé Zaid.- Ma femme se sent malade.

La vieille femme le regardait attentivement, sans répondre ni les laisser entrer. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il s'écarta. Elle n'était ni grande ni forte, mais Zaid n'osait pas forcer ce look aussi vieux que la forêt qui les abritait.

Ils ont aidé Tahia à se déshabiller, l'ont recouverte d'une couverture sèche et l'ont fait asseoir près du feu. Zaid commença à enlever ses vêtements mouillés, mais ils le regardèrent d'un air maussade avec ces petits yeux secs entre les rides. Tahia fit un geste qu'il comprit, il dut donc

céder. Les femmes se comprenaient avec une complicité qu'il ne parvenait jamais à pénétrer. Il est parti en colère, renversant le pot à lait à côté de l'entrée et se blessant au pied. L'odeur du lait se répandait et rendait plus évident ce vague quelque chose qui les unissait et les séparait de lui. Sous les combles, il ôta ses vêtements et s'habilla d'une robe colorée que la vieille femme lui avait offerte.

"C'était celui de mon mari", lui dit-elle, mais Zaid le reçut avec incrédulité, pensant qu'il avait dû être volé. Il était tissé avec de la laine provenant de chèvres pures et bien nourries. Cela se ressentait dans la chaleur du tissu sur son corps, effaçant les frissons et le plongeant dans la chaleur des mains frottées.

Lorsqu'elle revint, Tahia avait les cheveux presque secs et elle lui souriait. Les vieilles femmes se contentèrent de secouer la tête en signe d'accord, la seule chose que leurs yeux inexpressifs semblaient pouvoir offrir. Que pouvaient faire tant de femmes seules là, se demanda-t-il, mais bientôt il se laissa envahir par le sommeil et s'allongea à côté de Tahia, posant sa tête sur le lit. za sur ses cuisses. Elle le caressa et enroula ses cheveux entre ses doigts, puis embrassa sa barbe et ses oreilles. Il ferma les yeux. Il ne savait pas combien de temps il dormait.

Lorsqu'il se réveilla, la pluie continuait et le feu était toujours aussi fort. Mais Tahia et les femmes n'étaient pas là. Au-dessus du bruit de la pluie s’entendait un murmure semblable à un chant. Il s'est levé. Ses jambes lui faisaient mal et la blessure au talon le faisait chanceler. Il traversa la cabane, cherchant même dans les coins où la lumière n'atteignait pas. Mais personne n’était là maintenant. Le son continuait, plus clair, mais il semblait venir des murs.

-Tahia !

Il n'a rien répondu de plus que cette chanson. Les fissures entre les planches laissaient passer l'odeur de la pluie et des éclairs. Le bruit devait venir de quelque part à l’intérieur de la cabane. Il marcha sur le plancher, dont l'un des bords incurvés par l'humidité se balançait. Il a donné un coup de pied avec son bon pied et a réussi à le déloger. Puis le chant des femmes est devenu plus clair et plus fort.

Il descendit un escalier en pierre. Un liquide coulait des murs qui n'était pas de l'eau, mais une huile qui faisait briller les murs. Au bout de l'escalier se trouvait une large voûte sombre, emplie d'une odeur de viande pourrie. Puis il tâta le rocher pour réfuter l'absurdité d'une idée qui lui était soudain venue. Il sentit sa main tachée de liquide. La lumière pourrait le perturber, mais pas l'odeur du sang. Il s'essuya sur sa tunique et essaya de voir dans la faible lumière venant du bas. En se rapprochant, il aperçut les femmes qui marchaient autour d'un corps allongé sur une planche. Mais il n'a pas vu Tahia. Il l'appela et entendit sa propre voix répétée par l'écho.

La vieille femme qui les avait reçus tourna la tête, comme pour répondre brusquement à l'appel qu'il avait lancé à Tahia. Il trouvait drôle que la vieille femme au visage maigre et aux cheveux gris essayait peut-être de se comparer à la beauté de son épouse. Elle lui fit signe de se rapprocher. Zaid s'approcha d'elle et vit celui qui gisait sur les planches. Le corps était enveloppé d'une tunique semblable au sien, mais deux vieilles femmes, tenant une fontaine d'où émanait une odeur de fermentation en s'inclinant avec un murmure entre les lèvres, l'empêchèrent de s'approcher. L'autre a dit quelque chose qu'il n'a pas compris et ils l'ont laissé passer.

Pour la première fois, elle pouvait voir clairement la silhouette de l'homme, peut-être le mari de la femme plus âgée. Il distinguait mieux les couleurs du tissu.

C'était identique à celui qu'il portait.

Et le visage ressemblait aussi à son propre visage.

Les mains sur sa poitrine étaient souillées de sang, comme les siennes.

Il ne voulait pas regarder les vieilles femmes, mais s'enfuir de là, mais une des mains du mort l'attrapa par le tissu et il l'entendit dire :

-Votre décès sera annoncé trois fois.

Les yeux du mort ne s'étaient pas ouverts. Les lèvres se refermèrent avec un éclat de salive tombant de la bouche.

Zaid ne se souvenait pas de ce qu'il avait fait ensuite. Il se réveilla au crépuscule, allongé à nouveau sur les cuisses de Tahia, le soleil réchauffant ses joues, ses brasses éteintes et son corps enveloppé de sueur.

"Tu étais malade, dit-elle. Tu as frissonné toute la nuit, mais je t'ai frotté le dos pour que tu n'aies pas froid."

Il la regarda comme s'il ne comprenait pas. Il se leva et fit le tour de la cabane. Il y avait les restes du pot à lait et les tissus abandonnés sur le sol. Il heurta le bois au sol, mais aucun effort ne fut suffisant pour le soulever.

-Que cherches-tu?

-La grotte! Où sont les femmes ?

-Ils sont partis à l'aube, ils se mettaient à l'abri de la pluie comme nous.

-Mais les funérailles du mari…!- dit-elle, et quand elle s'entendit parler, elle eut le sentiment de raconter un rêve.

Elle s'approcha pour le consoler, mais Zaid la repoussa. Il voulait encore la tuer, mais il pleura et serra les jambes de Tahia dans ses bras.

-Je vais mourir! N'as-tu pas dit que tu allais me protéger ?

-Je te prends par la main, je suis à tes côtés, mais qu'attends-tu de trouver en étant entouré de ténèbres.

Les mains de Tahia jouaient avec son âme comme avec une poignée de terre, il le savait. Et il avait peur des paumes qui le caressaient.

Pendant trois jours, ils ne parlèrent pas. Ils parcouraient des sentiers escarpés que la tempête transformait en gorges dangereuses, en rochers et en mottes de boue, en vieux arbres tombés en morceaux à cause de la pluie. Ils trouvèrent deux chasseurs qui disaient avoir quitté la commune de Reynod. Les hommes avaient l'air malades.

"Où les avez-vous vus ?", leur demandèrent-ils.

-Nous les avons laissés dans l'anse après le troisième virage de la Droinne. Là où commence la zone inondée.

-Pourquoi quittes-tu la ville ?

Ils se regardèrent, hésitants.

-Qui demande ?

-Je suis le premier-né de Tol.

Puis ils sourirent tous les deux et s'embrassèrent, leurs faibles silhouettes semblaient désarmer par la joie qu'ils manifestaient.

-Tu es enfin arrivé, petit-fils de Zor ! Nous avons attendu longtemps. Le sorceleur n'a pas traîné la peste, mais personne n'ose le contredire. Nous rejoignons les rebelles qui se battent. Mais nous... - Ils ont ouvert leurs vêtements et ont montré les plaies sur leur corps - Nous sommes malades parce que nous avons bu l'eau du lac.

L'envie de serrer Zaid dans ses bras était évidente dans leurs yeux et dans leurs mains, mais la pluie coulait sur leurs visages, dans leurs cheveux mouillés et à travers les taches de peste qui saignaient.

"C'est la malédiction qui se répète, mais cette fois elle dure trop longtemps", ont-ils déclaré.

Il regarda Tahia, puis eux aussi. En voyant les yeux de la femme, ils cessèrent de sourire. Puis ils repartirent sans dire au revoir, presque en fuyant et se retournant de temps en temps en se perdant au milieu de la forêt.

Ils continuèrent à marcher jusqu'à la crique d'où émergeait sous la couverture de brouillard une plaine verdâtre, la même qu'il avait traversée

lors de son voyage vers l'ouest. Mais elle avait un aspect différent, plate et recouverte d'un vert plus foncé, comme une grande surface de moisissure malodorante au-dessus de la vallée. Ils se frayèrent un chemin à travers les broussailles jusqu'à un ravin qui se terminait au nord, mais au-delà il n'y avait qu'une terre stérile rendue boueuse par la pluie. Et ce qui était étrange, c'est que de là s'élevait un nuage de poussière qui tournait en suspension dans l'air. Le ciel était sombre, éclairé par les éclairs venant des montagnes à l'ouest.

Et plus au nord, un grand lac.

Zaid le reconnut et se souvint de Draiken, de la pluie qui l'avait tué, si semblable à celle-ci. Le débordement de la Droinne s'était atténué, mais les eaux stagnantes persistaient, isolées de leur source par une langue de terre menacée à nouveau d'être inondée. Il dit à Tahia de regarder là-bas, c'était la première fois qu'il lui parlait depuis des jours.

-C'est l'endroit.

Elle hocha la tête, sans montrer de curiosité, comme si elle l'avait déjà connu. Elle avait l'air distante et fière. Plus ils avançaient, plus cela semblait différent. Elle était seulement un peu plus grosse, mais elle était toujours aussi belle, ferme et droite, sa peau tendue de cette couleur pourpre qui ressemblait à des fruits mûrs sur le point d'ouvrir leur pulpe.

Le nuage de poussière révélait des points lumineux comme des yeux ouverts sur le tissu de cette terre aérienne aux mouvements et aux couleurs imprécis. Ils descendirent et contournèrent les rochers et les arbres. Le nuage et la poussière devinrent moins denses, puis ils aperçurent les silhouettes de centaines d'hommes dispersés au-delà de ce qu'ils pouvaient voir.

-Ils se battent! "Ils sont de mon peuple !", a crié Zaid, le bras levé. La sueur de la pluie tombait sur son front. Mais derrière les combattants, il voyait la surface du lac encore plus sombre, même si le brouillard avait presque disparu. Les eaux ne reflétaient même pas la foudre. Je ne voyais que les vagues avec leur lent mouvement d'eaux épaisses. Zaid regarda sa femme.

Elle contemplait attentivement les eaux et commença la descente, sans s'y attendre. Il la suivit, et tandis qu'ils descendaient, ils entendirent les cris de guerre, le fracas des lances et le bourdonnement des flèches volant comme des oiseaux au-dessus des hommes et du champ. La largeur de la rivière les séparait de la bataille et ils s'assirent pour regarder.

Zaid croyait reconnaître certains visages, mais il était plus familier avec la façon dont les hommes se déplaçaient. Les gestes ne se sont pas perdus avec le temps, ils sont devenus plus forts, obstinés à gagner le corps jusqu'à ce que les noms et les visages se fondent en un seul mouvement ou geste qui les représente. Ceux qui n’ont pas changé sont surtout les plus

âgés. Les têtes blanches étaient visibles parmi les amas de sang et de boue séchée. Il reconnut le vieil artisan de lances au bord du champ, isolé, protégé par des jeunes hommes.

Tahia regarda plus loin.

« Allons-y à pied », dit-elle en lui montrant le coude de la rivière d'où coulait le lac.

Les cris de guerre continuaient, étouffés par le bruit de la pluie sur le ruisseau. Le lac prenait forme à mesure qu'ils approchaient, se dessinait dans le paysage avec une immobilité austère, mais pas sereine. Quelque chose dépassait parfois de l'eau, très rapidement, et il était impossible de reconnaître de quoi il s'agissait. Zaid fut attiré et abandonna son attention sur la bataille derrière lui. Il se dressa sur des rochers et tendit les yeux pour voir la cause de ces mouvements, des vagues presque pierreuses qui naissaient et retombaient.

Tahia ignora ses paroles choquées. Ses yeux étaient deux sphères lunaires blanches au milieu du paysage gris, sur un visage qui ressemblait de plus en plus au visage vide de la vieille femme de la cabane.

Des mains sortaient des vagues avec les doigts ouverts, les ongles longs et cassés et la peau tachée d'algues. Des têtes sortaient avec des cheveux durs, rigides comme des épines, d'autres chauves et couvertes d'insectes. Parfois, certains crânes montraient des orbites vides, flottant à la dérive dans ce lac de courants lents.

Une odeur fortement sucrée et écoeurante s’en dégageait. Il reconnut cet arôme comme étant celui de la boue quiUne nuit de chasse imprègne la peau. Un parfum de quelque chose caché sous la terre perturbée. La terre et l'eau dans un grand cycle qui n'était peut-être pas encore terminé, mais qui allait se répéter d'innombrables fois plus tard, même si lui et son peuple n'étaient plus au monde.

Tahia se dirigea vers le rivage. Il plongea ses pieds et s'arrêta un instant. Une main saisit sa jambe, les doigts couverts de poils noirs, de veines et de tendons tendus, serrant le pied de Tahia. Elle regarda. La main la relâcha soudainement avec une calme obéissance, et elle replongea dans l'eau. Il continua d'avancer jusqu'à ce que la moitié de son corps coule. Autour d'eux, les mains, les têtes aux bouches ouvertes qui semblaient encore se noyer, balbutiaient des cris muets. Elle tendit les bras vers eux tous comme si elle voulait les consoler, englobant de l'arc de ses bras la tristesse et la douleur agitées dans les eaux noires.

Zaid entendit les hommes approcher à travers les rainures rocheuses à l'est du lagon. Ils portaient des armes dont l'éclat disparaissait dans la poussière qu'ils soulevaient. Devant eux, il y avait un autre groupe qui les attendait avec leurs lances levées, et à leurs vêtements il savait qu'ils

étaient les hommes de Reynod. Les fidèles étaient coincés entre le lac et les montagnes.

Tahia avait aussi entendu le bruit des pas. Le bruit des armes résonnait dans les eaux et les crânes se balançaient. Elle regarda Zaid et murmura quelque chose qu'il n'entendit jamais, mais il comprit le mouvement des lèvres, le mouvement des gouttes de pluie sur le visage de Tahia, dessinant des mots.

Il entendit le message à travers ces formes sur son visage.

Aide, je vais t'aider cette fois. Ensuite, plus tard, ce sera ton travail qui sera ton travail.

Les eaux ont commencé à monter.

Cela faisait longtemps qu'il regardait les lèvres de Tahia. Et lorsqu'il comprit le message, les bras de sa femme se levaient déjà, et avec eux la surface du lac commençait à former des vagues sans vent ni violence. Des vagues douces et épaisses comme des murs d'arbres s'élevant, s'élevant toujours et formant d'innombrables colonnes liquides et des tourbillons d'eau, où tournaient les visages de bouches déformées. Mains et jambes se détachaient des murs d'eau et rentraient, tournant sans s'arrêter, avec le chant de voix lointaines, des centaines de cris graves et profonds qui se succédaient. Des corps qui sortent de l'eau et portent les marques de la peste. Les visages étaient des os et de la chair, et les vers se détachèrent sous la force des vagues. La chair criait entre les dents noires.

Zaid ne pouvait pas se tenir debout et s'agenouillait avec son regard vers le lac du ciel, vers ce ciel envahi par les éléments de la terre, d'où regardaient les têtes des morts et les mains s'ouvraient et se fermaient continuellement.

Les guerriers s'étaient arrêtés et commençaient à reculer vers les montagnes, sans s'arrêter pour contempler le nuage d'eau en suspension, comme si les ossements allaient tomber sur chacun d'eux. C'étaient des hommes qui pensaient avoir tout vu, sauf ça.

*

Père est mort.

J'aimerais dormir trois jours, mais les blessés continuent d'arriver malgré la trêve dont personne ne sait combien de temps elle va durer. Le silence fait mal. Vous l'entendez dans les cris. Une brève paix fait toujours mal. Mais je n’ai aucune envie d’entrer sur le terrain sous une pluie de flèches.

Mon père est mort et mon frère prendra sa place. Sans magie, seulement la force physique. Quand il me regarde, je sais qu'il me reproche de ne pas me battre avec eux. Je suppose que mes devoirs ne sont rien d’autre qu’une excuse à leurs yeux.

Je devrais laisser les morts avec les morts et sortir avec ma lance et mon arc. Ce n'est pas la lâcheté qui m'empêche de le faire, c'est le sentiment de perdre du temps dans des luttes qui ne me mèneront nulle part. L’idée de tuer ou d’être blessé sans but.

Si l'ordre du ciel et des choses, la forme du monde et ses jours, la lune et ses figures dans la glace, le soleil, la sueur de l'été, si j'ai vu tout cela dans le corps des hommes, dans l'involontaire habitude des viscères, comment leur donner moins de valeur que ces mots groupés sous le nom d'honneur, moment de quelque chose de bien fait puis détruit par la pensée. Rien ne dure, et on change, l'esprit se défait plus vite que les eaux d'une cascade. Mais le corps reste innocent malgré tout, il travaille, toujours, et parle ou se plaint rarement. La vie du corps est pleine et grande comme le soleil. Le sang est l’eau qui pourrait éteindre le soleil lui-même. La beauté de la main qui recouvre la lune et la serre dans sa paume. Les lignes douces d’un pied, les battements de la poitrine. Les os, arbres du corps.

Repos. Dormir. Fermer les yeux.

Père est mort.

Il s'est lavé les mains et le visage. Il revint au chevet de Reynod pour fermer les paupières. Il l'a couvert d'une couverture. Il était seul au milieu de la nuit et même les gardes s'étaient endormis. Il savait qu'il lui restait quelque chose à faire. Le feu était presque éteint, seul le reflet persistait. ou de l'eau accumulée dans les récipients.

Il se dirigea vers l'entrée et regarda les blessés qui se reposaient enfin. Au loin, l'aube imminente était couleur de pustules. Certaines lances s'élevaient du champ de bataille, se balançant au gré du vent. Il se dirigea vers la case des malades. Ses assistants ne travaillaient plus. Un tel calme n’était pas normal. Pourquoi lui, qui méritait aussi du repos, était encore éveillé. Il ôta ses vêtements et s'allongea, la tête sur les tissus tachés de sang, les jambes sur l'humidité de l'urine. Ses yeux se fermèrent tandis qu'il regardait les jambes et les bras amputés qui formaient une haute butte contre le mur, et dont l'ombre parvenait jusqu'à lui. Mais il sortit brusquement du sommeil léger lorsqu'il sentit le contact froid de la peau de la sœur de sa petite amie.

"N'aie pas peur", dit-elle en passant une main froide sur la joue de Britan.

Il frissonnait à cause du froid que la pluie avait apporté cette nuit-là, et il finit par se réveiller complètement. Ses mains étaient faites d'eau, ses doigts caressés comme des gouttes gelées.

" Je t'ai vu si immobile, à côté des morts. " Elle prit les mains de Britan et les posa sur l'un de ses seins.

Il sentit le corps de sa fiancée vibrer, implorant quelque chose au-delà des limites de l'habitude. Il avait jusqu'alors refusé de l'épouser, car il savait qu'elle serait sacrifiée dès qu'elle lui donnerait un fils. Cela s'était produit avec les femmes de Sorkus. La différence était que son frère n'aimait pas les femmes avec lesquelles il avait eu des enfants. Il avait même tenté d'oublier ce désir avec l'arrivée de la guerre. Mais sa tête continuait à alimenter l'angoisse du corps, et il ne trouvait plus la paix. Elle regardait les morts autour d'elle. Puis il l'attira vers lui et commença à l'embrasser dans le cou, effleurant son nez contre la peau de ses épaules. Elle prit une des mains de sa petite amie, la serra fermement et la guida vers son sexe. Elle fut surprise, sans rien dire.

Britan et son esprit étaient perdus dans un champ aussi vaste que la peau de la femme. Un champ de ciel nuageux mais sans pluie, sans tristesse, juste d'un gris bienveillant. Et au milieu de la grande plaine, un petit feu de joie. Sa peau se réchauffa à mesure qu'il la caressait. Il l'allongea sur les couvertures et ne put plus arrêter ce désir qui sentait le sang, et le temps passé à couper les jambes et à refermer les blessures devenait une impulsion avec la forme du corps moulée entre ses mains. Les os fragiles de la femme sous le poids de ses muscles. Puis le cri désespéré de tous deux, comme si elle aussi l'attendait depuis le moment où ils se sont vus dans la cabane où les femmes cuisinaient. Le feu cuisait la viande que les hommes mangeaient. C'est lui qui entra dans la chaude cabane à viande dans laquelle elle l'abritait désormais. Puis il la quitta et posa ses mains sur son visage. Elle se mordit les lèvres en regardant les morceaux morts à côté d'elle et pleura silencieusement pendant un long moment.

" Quand partons-nous ? " demanda-t-elle en effleurant sa joue du bout des doigts.

-Je dois rester pour les funérailles.

Elle n'a rien répondu, mais elle a compris. Quand il est parti, Britan a quitté la cabane.

"Il ne pleut plus", lui dit le gardien, qui avait peut-être tout vu et tout entendu.

-C'est vrai.

Ils regardèrent la lune dans le ciel clair. Bientôt, les blessés se réveilleraient.

"Laissez mes assistants aller dans la cabane de mon père", ordonna-t-il, et il se dirigea vers là. Il voyait des mouvements et des ombres, mais à l'intérieur il ne voyait que le corps. Le feu de joie se balançait au gré des rafales du vent matinal entre les planches. Le corps était découvert de la couverture dont il avait été recouvert, avec un bras tombant tendu vers le coin sombre. Il tendit la main et essaya de le plier, mais il était raide. Il lui fallait le préparer, le recouvrir et le maquiller du mieux qu'il pouvait pour ne pas troubler la susceptibilité des gens. Ce n'était pas qu'il s'en souciait, mais que les prêtres viendraient bientôt et considéreraient cela comme un mauvais présage. Impatient que ses assistants arrivent avant que le soleil ne réveille les personnes âgées, il décide de déshabiller son père pour gagner du temps. Il commença à retirer les couvertures qui avaient absorbé les sécrétions des blessures et les jeta au feu. Une odeur nauséabonde se répandit et les gardes regardèrent.

"Sortez !", a-t-il crié. Puis il souleva le corps et appuya le dos du vieil homme sur son bras droit. Son visage se rapprocha de celui de Reynod, effleurant sa joue et son nez de traits longs et fins. Jamais, autant qu'il se souvienne, il n'avait été aussi proche de son père. Mais plus jamais à partir d'aujourd'hui je ne sentirai son souffle épicé chaque soir à la fin des rites, avec son geste dur et sévère. Aujourd'hui, cependant, le vieil homme avait l'air si calme et sans défense qu'il ne ressemblait plus à Reynod le sorceleur, mais plutôt à l'un des nombreux vieillards qu'il avait autrefois dû soigner.

Il rapprocha un peu sa joue du visage du mort. Les peaux touchées. Ses bras tremblaient alors qu'elle le serrait dans ses bras. Dès qu’il s’en rendit compte, il prit une profonde inspiration et continua. ou vos devoirs. Il ôta la tunique et les peaux. Il n'était pas surpris de voir la surface lisse de la peau, il savait que Reynod avait toujours manqué de cheveux épais. Puis il s'est consacré à lui nettoyer le dos, qui lui drainait encore du sang et de la puanteur.

Il a coupé le tissu recouvrant les jambes et le bas du corps. Elle vit les blessures de la bataille et celles qu'il avait faites en essayant de le guérir. Il a versé de l'eau et a lavé les cicatrices et le sang. Quand il a commencé à faire l'amour, il a arrêté. Il souleva ses hanches d'un bras et le reste de son corps de l'autre. Les jambes s'écartèrent, et il revit la grande cicatrice qu'il avait découverte la nuit précédente. Il décida de n'avoir aucun scrupule à faire son travail cette fois-ci, mais il prendrait les précautions nécessaires.

Il regarda vers l'entrée. Les gardes sont restés à leur place. Il appela celui qui se trouvait dans l'autre cabane. La sentinelle entra et Britan posa une main sur son épaule pour accentuer la confiance, rendre la fidélité plus durable.

-Ne laissez personne entrer tant que je ne l'ai pas commandé. Sans raison. Même mon frère ne devrait pas arriver.

La sentinelle a demandé ce qu'elle dirait aux secours qui venaient d'arriver.

-Laissez-les revenir au lever du soleil et attendez.

Le garde est sorti, l'a entendu parler aux autres et ils ont commencé à fermer l'entrée. Britan mit de l'huile sur le feu, qui avait presque été consumé par les vêtements du mort. Il y avait plus de lumière maintenant. Il vérifia à nouveau le corps. Les cuisses flasques, tendues seulement là où commençait la grande cicatrice, qui transformait la peau en un cuir rosé épais, lisse et dur, sans rides. Et au centre, sous le sexe, il trouva des cicatrices déformées et irrégulières, mais rien d'autre. Il savait de quoi il s'agissait. Enfant, il avait castré de nombreux animaux.

Il sentit les cicatrices, si douces qu'elles semblaient avoir été faites il y a trop longtemps pour que Britan s'en souvienne, peut-être plus longtemps qu'il n'était en vie. Mais c'était impossible.

Mon père n'a jamais quitté le peuple. Il n’a jamais été vu malade. Jamais un jour ne se passait sans que quelqu'un soit en sa présence. Les épreuves, les recrutements, les prières quotidiennes, qui ne pouvaient être différées, exigeaient sa présence constante.

Il rapprocha un peu la torche. La chaleur ravive l'arôme des croûtes. Des larves blanches rampaient à travers les blessures. Britano jeta de l'eau, frottant avec une brosse à poils durs, jusqu'à ce que la peau de Reynod reprenne la couleur de sa jeunesse. Le sang perdu le rendait encore plus pâle et les flammes dansaient sur la surface propre, presque roses comme celles d'un enfant. Les flammes ressemblaient aux mains d’une femme sortant du feu pour emmener l’homme en voyage.

Il essuyait toute goutte qui pouvait laisser une trace impure entre les plis de son visage, son cou ou ses mains. Nettoyé les ongles. Il a coupé sa barbe et ses cheveux clairsemés jusqu'à ce qu'ils arrivent presque au niveau de la peau.

Pas de poils sur le corps. Un homme de sa taille, de sa largeur d'épaules, sans poils sur le corps. Rien de plus qu'une couche de cheveux blonds recouvrant le centre de sa poitrine, le début de son dos.

Et ce n'est que dans le sexe que sa croissance et sa maturité étaient perceptibles, qui semblaient s'être arrêtées avant de se développer pleinement. Il n'avait plus envie de réfléchir lorsqu'il découvrit le cheminement de ses idées. Ils coulaient avec une douce aisance, c'était ainsi qu'il avait toujours raisonné le mieux, comment son intelligence lui avait permis d'apprendre ce qu'il savait sur le corps et les hommes. Regarder, réfléchir.

Mais ce n'est pas possible. S’il y a quelque chose qui n’est pas possible au monde, c’est bien cela.

Il voulait se souvenir des amis de son père, quelqu'un à qui il pourrait demander, mais il n'y en avait pas. Personne ne s'était jamais attaché étroitement à Reynod. Personne n'a jamais pu se vanter de sa confiance.

Du moins pas de mon vivant.

Père était seul. Une ville l'entourait. Il a toujours parlé et mené la vie des autres.

Le silence de Reynod continuait de l'isoler, définitivement maintenant. Et lui, Britan, examinant avec ses yeux et ses mains, essayait de découvrir d'autres marques qui lui raconteraient l'histoire du vieux sorcier, qui le soulageraient du poids du vide, du vertige de la vérité auquel conduisait sa raison. lui.

"Monsieur !", a appelé le garde de l'autre côté de la plate-forme. "Les prêtres exigent l'entrée."

-Laissez-les attendre que ça sorte.

Les anciens écoutèrent et l'un d'eux parla :

-Monsieur, fils de Reynod, nous comprenons vos regrets, mais vous auriez dû nous prévenir ce soir du décès de votre père. Il est de notre devoir de préparer le corps aux rites funéraires.

-Je sais mieux que toi quoi faire !

-Mais ce n'est pas l'habitude.-La voix commença à perdre sa sérénité. -Mon Seigneur connaît les lois que son père nous a enseignées. Il doit y avoir des témoins du processus, au moins un des prêtres doit être avec vous.

Un murmure grandit de l'autre côté, puis les pas dans la boue s'éloignèrent. L'un des gardes s'approcha et son ombre coupée s'étendit sous la porte.

-Ils sont en colère, mon Seigneur. Ils vont chercher le chef Sorkus.

-Je sais. Il devait se dépêcher, ses pensées s'étaient coincées dans une seule qui bloquait toutes les autres, qui grandissaient et menaçaient de le plonger dans un vide qu'il n'avait jamais ressenti auparavant. Le vide entourant la cabane, et lui au milieu de cette montagne écrasante avec un corps étrange.

Parce que je ne savais plus à qui il appartenait.

Il sortit les aiguilles en os et le fil de mouton du sac que Reynod gardait sous son lit. Il sentit l'arôme que les mains du sorceleur avaient laissé, celles qu'il respectait et aimait autrefois, même si elles ne lui semblaient plus dignes. Et aujourd'hui, il commettait un sacrilège en acceptant cette tâche, mais il n'allait laisser personne d'autre voir ce qu'il avait découvert.

Les prêtres, qui intriguaient dans le dos du sorceleur, commenceraient à semer le doute dans la ville, et la guerre avec les rebelles ne tolérerait pas de telles choses.

Il prit les pierres gardées dans le sac. Il ouvrit la bouche du cadavre et mit une pierre entre les dents.

"Que la mort n'ait pas le goût des vers", récitait-il en pensant à l'effort inutile de tout ce processus pour empêcher les os de redevenir terre. Couvrez les trous pour que les larves du temps qui tissent les jours un à un ne pénètrent pas. Il a recousu les lèvres qui saignaient lorsqu'il passait l'aiguille. Il s'essuya le menton et continua. Il a mis quelques petits cailloux dans les narines.

-Que la mort n'ait pas l'odeur des vers.

Il a cousu les ailes du nez et a lentement percé le septum. Pour les paupières, il a choisi une aiguille plus fine.

-Que le visage de la mort ne soit pas plus grand que la lune.

Il plaça ensuite une pierre dans chaque oreille, plia les oreilles et les cousit.

-Que la mort ait le son de la musique de l'eau.

Il a retourné le corps. Il chercha un récipient et versa de l'huile, la fit chauffer dans les braises, et quand elle fut prête, il la versa sur la cicatrice du sexe. Il plaça une pierre dessus et attendit que l'huile refroidisse.

-Que la mort n'entre pas, que la mort ne te fasse pas souffrir comme une femme, que la mort ne fasse que te caresser...

Il réchauffa le liquide et couvrit le reste. La peau prit une teinte jaunâtre qui ne brillait plus avec les flammes, mais avec les premiers rayons du soleil qui réchauffaient la cabane. Il y avait du mouvement au dehors, et quelques coups violents faisaient trembler les planches.

-Frère!- Sorkus l'a appelé.- Qu'est-ce qui ne va pas ?

-Je finis d'envelopper Père.

Les voix des personnes âgées s’élèvent en signe de protestation.

-Monsieur! Nous ne serons pas présents aux funérailles si vous nous enlevez le privilège du linceul.

-Frère, je dois entrer !

-Non!

-Je suis aussi son fils !- Sorkus avait l'air furieux. -Je peux démolir la cabane si je veux.

Britan ne voyait que les ombres sur le soleil. L'arôme de l'huile annonçait aux anciens que le rituel touchait à sa fin.

-Sorkus, je n'ai jamais été déloyal envers toi. J'ai soigné les hommes que vous avez envoyés au combat pendant trois jours d'affilée, sans me reposer ni me plaindre.

" Alors ne me provoque pas. " La voix de Sorkus avait changé. Son ombre fit un signal et les autres ombres s'éloignèrent. Puis il s'appuya contre les planches.

"Je vous demande un peu plus de temps", a déclaré Britan.

-Non! Nous perdrons le soutien des prêtres et le peuple leur fait confiance, d'autant plus avec cette guerre qui mettra du temps à se terminer.

-Si je te laisse entrer, nous perdrons la guerre et le pouvoir. Nous n'aurons plus rien pour nous défendre, ni vraiment rien à défendre.

-Mais que se passe-t-il ?!- Sorkus n'essayait plus de calmer sa colère.

"Faites confiance", a demandé Britan.

Sorkus recula, sans rien dire d'autre.

Il leva seulement son bras droit, avec un ordre, et les planches craquèrent sous le poids des hommes qui entrèrent.

*

Sorkus parla et dessina de ses mains des figures du passé, qui disparurent bientôt dans la fumée des feux de joie. Les gens ont écouté ses paroles de regret et de désespoir. Ses pieds touchaient parfois le bord de la plateforme. Ils avaient construit l'autel dans la matinée, car celui qui se trouvait au bord du lac avait été détruit par les flèches enflammées des rebelles. Le corps de Reynod, derrière et à sa droite, était entouré d'une brume d'encens que les prêtres avaient allumée avec des branches d'arbres sacrés. Ils avaient l'air grincheux, murmurant le désaccord qu'ils devaient manifester d'une manière ou d'une autre. Ils semblaient ne pas l'entendre et avaient même oublié le chant et le chant des funérailles. Sorkus remarqua les regards des gens dirigés vers le son des prêtres. Il était à peine midi le premier jour des rites et il craignait ce qui pourrait arriver.

Devant moi, la guerre, la traque des rebelles, le silence et la trêve auxquelles je ne peux pas faire confiance. D'ici je les vois, installés de l'autre côté du lac, attendant.

Devant moi, la douleur, la confusion qui se mêlent aux mots.

Le chaos que mon frère a placé dans mon âme.

Le doute grandit. Cela obscurcit ma vision et je parle sans rien voir d'autre que les objets de peur.

-Moi, premier-né du Grand Père, j'assumerai le commandement du peuple. j'ai démontréJ'aime ma fidélité. Ils devront me témoigner la même obéissance qu'ils ont témoignée à mon père, car nous sommes en guerre. Ces trois jours seront consacrés au repos et à la réflexion. Nous avons le devoir de nous unir pour gagner. Une réconciliation est donc nécessaire.

Il regarda sévèrement les prêtres, ils baissèrent le regard et il reprit la parole. Cette fois, tout le monde était silencieux. De l'encens verdâtre montait en colonnes. La pluie avait cessé et des espaces encore étroits s'ouvraient entre les nuages.

-Mais nous sommes là pour parler du grand Reynod. Que puis-je dire de plus sur mon père que ce que vous savez déjà ? Sa sagesse était évidente, il nous ravissait par sa connaissance des choses du monde visible et de l'autre, celui qui appartient aux dieux. Parce qu’ils lui parlaient, il était différent du reste d’entre nous. Combien de choses il ne nous a pas dites est quelque chose que nous ne saurons jamais. Il nous a seulement dit ce qui était nécessaire pour vivre. Parfois, en savoir trop peut nous priver de la vie simple que les dieux nous ont donnée. Nous sommes petits comme mes enfants. - Sorkus montra les deux enfants qui jouaient à modeler des poignées d'argile. - Ils l'ignorent et ils sont bénis pour cela.

Je donnerais la moitié de ma vie pour être comme eux. Ce matin seulement, j'étais encore un enfant.

-Nous n'aurons plus jamais un tel homme, car il n'était pas seulement un homme, mais l'Élu. Un être supérieur qui nous a profité de sa présence.- Sa voix se brisa. Sa gorge était usée par les cris de la bataille. Les muscles de son cou lui faisaient mal, mais aucune femme ne l'attendait dans sa case avec une boisson chaude, personne pour le caresser. Il a bu de l'eau. Son regard rencontra Britan, du côté de l'autel. Il aurait pu lui montrer à nouveau sa colère, comme ce matin, mais il cligna seulement plusieurs fois des yeux, lui cachant les yeux.

L'encens avait pris la couleur du crépuscule, les prêtres brûlaient des branches d'arbre au tronc rouge. Les crépitements commençaient à se confondre avec le rythme de la danse que les hommes vêtus de amples tuniques vertes avaient commencée. Personne ne les vit monter à l'autel, cachés par la fumée. Mais maintenant on voyait clairement ses larges vêtements, bougeant avec la danse, comme de grandes feuilles arrachées au même arbre qui brûlait dans les flammes.

Les prêtres avaient la tête couverte d'une couronne de colombes blanches, dont les yeux morts brillaient comme des points gris. Mais même avec leurs visages peints en noir, il leur manquait les personnages appropriés pour les funérailles.

Ils n'osent pas se rebeller, mais ils me confrontent à cette humiliation. Ils choisissent des signes déshonorants pour s’exprimer, leurs visages étant en désordre avec l’expression de la colère. Mais que donneront-ils au peuple en échange de leur trahison ? Ses vieilles mains calleuses. Leurs rituels se répétaient ad nauseam. Ils ne vous donneront que des doutes, et les gens ont besoin de certitudes comme l'air qu'ils respirent pour ne pas se dissoudre comme la poussière au vent.

Je dois m'attirer les bonnes grâces d'eux jusqu'à la fin de la guerre.

Les hommes faisaient des tours dans leur danse, des cercles autour d'eux-mêmes et autour du cadavre. Une spirale qui se referme au rythme des tambours.

-Le rythme de la vie recule, le cœur succombe.-Un des vieillards commença enfin à réciter la psalmodie les bras levés, entouré des autres prêtres.

Sorkus craignait une interruption à chaque mouvement. Les anciens s'étaient calmés, froids et discrets, et il ressentait ce léger soutien passager, comme un soulagement. Cependant, il était méfiant. Les murmures au cours de la cérémonie semblaient avoir constitué un accord, un plan.

Il regarda son frère, assombri par le chagrin et si inconscient de l'habileté et de la détermination dont il avait toujours fait preuve. Il était difficile de voir Britan ainsi, entouré de gardes, les yeux hébétés braqués sur lui, les coudes sur les genoux, et sa fiancée debout derrière lui. Au moins, il avait une femme pour le réconforter. Il chercha son jeune frère, mais il ne le vit même pas parmi les gens.

Tout le monde priait, suivant la litanie du vieux curé. La danse a continué jusqu'à ce que les danseurs entourent le corps et joignent leurs mains sur le cadavre pour former un toit pour le protéger du soleil. Le ciel était déjà dégagé, les flaques d'eau reflétaient la luminosité du coucher de soleil. Les nuages s'éloignaient vers le lac.

Sorkus leur tourna le dos et parla.

-Ceux qui sont prêts à recevoir l'offrande devraient se manifester.

Trois cerfs mâles avaient été abattus et leur sang recueilli dans une grande fontaine. Les prêtres commencèrent à passer un vase de main en main, depuis la source où ils recueillaient le sang jusqu'au plus âgé, qui offrait en échange une offrande de viande. Les danseurs étaient descendus

de l'autel et frappaient le sol avec leurs pieds, simulant le tonnerre du début des temps.

"Les dieux sont avec nous aujourd'hui", dit le prêtre. "Regardez le soleil couchant." L'âme de notre grand chef a percé les nuages et les a vaincus. Les dieux le reçoivent avec joie.

Sa voix est sincèrera. Ces mots ne peuvent pas être falsifiés. Le vieil homme connaissait mon père aussi bien qu'il se faisait connaître. C'était une vie dont les piliers reposent sur la mémoire de ceux qui l'ont soigné. Une construction armée ultérieure, dans le futur. Il existe aujourd'hui plus qu'hier. Aujourd'hui, votre vie commence. Et tu dois rire. Il se moque de nos chagrins insignifiants, de l'enchevêtrement d'incertitudes dans lequel nous sommes entrés avec sa mort.

Père nous a dit sa parole la plus formidable après sa mort.

La danse a continué jusqu'à ce que le jour disparaisse. Les feux de joie, un cercle d'étoiles autour du corps, continuaient de l'éclairer. Lorsque le dernier homme de la ville reçut l'offrande sacrificielle, les prêtres changèrent leurs robes contre des robes noires. Ils l’ont fait dans l’obscurité au-delà des feux de camp, tandis qu’un murmure de dissidence continuait à émaner d’eux. Parfois, la lueur de la lune se reflétait sur la peau d'un bras, d'une jambe, d'un crâne chauve. Alors les serviteurs apportèrent un grand manteau tissé que cinq prêtres étendirent pour couvrir le corps de Reynod, afin que la rosée nocturne ne le dérange pas.

Sorkus ne voulait voir personne après la cérémonie. Je n'avais pas sommeil et j'avais besoin de méditer. Il s'allongea regardant la sphère blanche de la lune, déformée et coupée entre les branches du hangar. C'était son cœur, se dit-il. Divisé en plusieurs morceaux, chacun réfléchissant à la manière de rejoindre l'autre. Un seul fait le consolait, la fin de la journée. Il pensa à Britan. Elle aimait lui parler, mais elle n'allait pas le voir ce soir-là. J'allais prier et pourtant je n'avais pas envie de le faire.

"Monsieur, un messager est arrivé !", lui dirent-ils.

Il fit venir l'homme dont le visage était couvert de blessures.

-Monsieur, ils nous ont attrapés il y a un jour et demi. Nous pensions que nous allions mourir, mais les rebelles se sont arrêtés sans raison. Les hordes descendirent les collines et s'arrêtèrent brusquement. Ils ont regardé le ciel et ont cessé de nous prêter attention. Puis ils levèrent les bras vers le ciel en poussant des cris d'horreur. Nous avons cherché partout la raison de sa peur, et nous n'avons vu que les nuages, la pluie habituelle et une ligne noire au-dessus du lac, comme un troupeau lointain. Était-ce suffisamment important pour se dégonfler et s’arrêter, nous

sommes-nous demandés. Et nous pensons à un sort que leur a envoyé le Grand Démoniste, leur père. Il nous protège de la mort. Puis nous avons commencé à prier. Depuis hier, nous soutenons la barrière que les ennemis ne veulent pas ouvrir. Ils sont restés immobiles, attendant, les yeux fixés sur le ciel. Ils semblent attendre quelque chose de cette ligne d’ombre.

Sorkus envoya chercher de la nourriture et de l'eau. Une idée le tracassait tandis qu'il écoutait le messager. Il fit également venir le prêtre le plus âgé, le seul en qui il pouvait avoir confiance.

-Vieil homme sage, désolé de perturber ton sommeil, mais la crise ne permet pas de nombreuses heures de repos et ne respecte pas non plus la santé des personnes âgées. Je viens d'apprendre quelque chose qui m'inquiète, même si heureusement.

Le vieil homme écouta l'histoire et parut ému, mais Sorkus savait à quel point ces vieux intrigants aimaient faire semblant. Posant une main sur l'épaule de Sorkus, il dit :

-Je suis désolé... Je suis désolé.-Et il secoua la tête en signe de regret et de regret.-Nous avons toujours su ce que ton frère avait découvert. Reynod ne l'a jamais dit d'emblée, mais on s'en est toujours douté. Il y a des choses qu'on ne peut pas cacher. Maintenant, son âme est plus puissante que nous le pensions. Il a ensorcelé les rebelles, il les a soumis à sa volonté désormais invariable. Il nous observe et a sûrement entendu la trahison que nous avons complotée contre son fils. Le troisième jour des funérailles, nous vous ferions boire une préparation pour vous éliminer, et comme vos frères ne veulent pas de votre poste, nous prendrions le pouvoir.

Sorkus n'était pas surpris, cette confession satisfaisait sa fierté plus qu'elle ne l'exaspérait. Mais ensuite il réalisa à quel point la réalité dans laquelle il avait grandi était faible. Il n’y avait rien à quoi se raccrocher, rien n’était sûr, et peut-être même les dieux n’étaient-ils que des jeux de l’esprit.

Il contourna le vieil homme, réfléchissant à la manière de le laisser partir sans se sentir humilié. Le prêtre semblait sincère, mais faire semblant était aussi simple que respirer.

Que ferait mon père à ma place ?

Il doutait encore une fois de l'identité de son père. Je n'étais sûr de rien, tout le monde mentait, tout le monde portait des masques et des larmes d'eau impure. Et on attendait de lui la bonne décision, dans un instant dont la perte équivalait à la chute absolue de son monde. De ce qu'il avait appris, seuls des doutes subsistaient. La seule chose qui n’a pas changé de forme, ce sont les armes, l’efficacité des armes qui n’a jamais failli.

Le regardant voûté, agité de respirations courtes, interrompues par des bouffées de chaleur et de la toux, elle eut envie de le secouer par les épaules jusqu'à le forcer à lui dire la vérité. Trop de fois, lorsqu'il était enfant, il avait écouté les conversations dans le dos de son père, il avait vu les regards complices entre les prêtres. C'était l'occasion qu'ils devaient tous attendrece temps. S'il laissait le vieil homme indemne, il lui donnerait la permission de le traiter de lâche, et c'était plus dangereux que d'être tué.

Je dois voir la vérité, vieil homme. Ouvrez la tête pour voir la sincérité de vos propos. Y a-t-il une rupture, un abîme entre eux ? Un plus grand contraste que les couleurs du jour et de la nuit ? J'aurais dû le savoir, mais je ne connais que les guerres, les combats d'homme à homme, les armes. Je ne sais rien de plus que ce que mon père m'a appris pour survivre. Pas sur les âmes et leur diversité.

Le vieil homme était toujours assis, regardant vers l'entrée. Sorkus ne pouvait pas dire si les yeux restaient ouverts. Peut-être qu'il dormait ou, encore une fois, il faisait semblant. Le cœur du vieil homme était malade, il suffoquait facilement et parfois il devenait si pâle que le sang n'atteignait pas ses mains blanches et froides. Elle l'entendit tousser à nouveau et se préparer pour ne pas tomber.

-Vieil homme.

Il n'a pas entendu de réponse. Sa tête était tombée, son menton posé sur sa poitrine, se balançant au rythme de sa respiration laborieuse. Sorkus grimpa sur la couchette et s'agenouilla derrière, une couverture de fourrure dans les mains.

Ce que mon père ferait.

La couverture couvrait la tête du prêtre. Le vieil homme se réveilla et commença à bouger désespérément. Les mains tremblaient, arrachant les mèches des bords. Il tendit la main pour toucher les mains de Sorkus, mais il n'avait plus la force de les blesser.

Ce que ferait mon père.

Les toux se répétaient, les gémissements tentaient de devenir des mots. Les jambes bougèrent à peine deux ou trois fois. Les bras de Sorkus continuaient de le retenir. Il les tint fermement jusqu'à ce qu'il sente le poids du vieil homme tomber. Il ne voulait pas voir un seul tic ou clignement des yeux, un doigt tremblant lorsqu'il retirait la couverture. Comme s’il n’avait pas participé à cette transition, comme si ce n’était pas lui qui l’avait fait. Et il pensa à Reynod, et il regarda ses mains et vit à quel point elles ressemblaient à celles du sorceleur.

Il enleva la couverture et le corps tomba sur le côté.

"Gardes !", cria-t-il en posant sa tête sur la poitrine du vieil homme. - Appelle mon frère ! Son cœur s'est arrêté lorsqu'il a appris les actions de l'âme de mon père.

Les hommes qui entraient le virent essayer de retrouver la vie dans le corps.

Les autres prêtres refusèrent d'officier aux funérailles de Reynod dans la matinée. Seule la certitude insistante de Britan selon laquelle le vieux prêtre était mort sans violence les convainquit de continuer. Mais leurs regards ressemblaient à des coups de pierre à chaque fois qu'ils se concentraient sur Sorkus. Il a tenu ces regards toute la journée avec le rictus sévère de quelqu'un qui se sait confiant.

L'aube était froide, mais le soleil commençait à réchauffer les gens rassemblés pour dire au revoir à l'homme qui parlait avec les dieux et les avait guidés à travers quarante hivers. Et une expression commune de mécontentement régnait sur les visages. Même la maladie et la faim qu'ils rencontraient sur les rives du lac n'avaient pas réussi à effacer la douceur que provoquait en eux la voix et la silhouette prodigieuses du sorceleur.

Les porteurs porteraient le corps de Reynod le long du chemin semé de graines blanches et de peaux de lynx. Le testament du sorcier devait être déposé dans le lac. Ce n’était pas la coutume, mais l’homme qui l’exigeait n’était pas courant non plus.

Cette nuit-là, il avait repris confiance en son père et il avait besoin d'oublier ce que son frère lui avait dit. Il prit le messager pour assistant et ne permit pas qu'il soit séparé pendant les rites. De temps en temps, pendant qu'il observait le transfert du corps du prêtre sur l'autel, il interrogeait le messager sur le phénomène qu'il avait vu au combat, et en entendant de nouveau l'histoire, il se vantait de la faveur que son père leur faisait. .

Certains hommes ont allumé des flammes autour du corps. Les femmes jetaient dans le feu des épices qui aideraient l'âme à monter au ciel. Ils consacrèrent presque tout l'après-midi à honorer sa figure, et les prêtres ne se trompèrent pas dans les litanies. Les préparatifs des funérailles de Reynod se poursuivent alors.

Ceux qui avaient dansé la veille étaient vêtus de tissus bleus, la couleur de l'eau que devait avoir autrefois le lac. Ils descendirent de l'autel et se formèrent sur les côtés du chemin. Les femmes étaient situées derrière et dans les espaces libres, afin qu'au passage du cadavre du sorceleur, elles puissent le recouvrir des feuilles vertes de leurs fontaines. Les braises des feux de joie étaient ramassées à la houe par les esclaves et transportées sur la route. Puis ils les déposèrent sur les graines et la boue. Les peaux étaient déplacées d'un côté et, lorsque les bûches chaudes étaient étalées,

elles étaient remises sur le dessus. L'odeur de la graisse brûlée se dissolvait dans l'air de l'après-midi à peine mûr. Le soleil avait lentement repris des forces de convalescent. Il n'y avait pas de vent, mais le murmure de la foule semblait le remplacer et déplacer les flammes.

Sorkus précédait la file de prêtres portant le corps. Dans sa main droite, il portait le cornet à plumesque quelqu'un avait trouvé dans la boue du champ de bataille, et le stylet à gauche. Je n'allais pas m'en servir, pour l'instant. La succession devait être finalisée à l'issue des funérailles. Un peuple qui n'avait pas changé de chef spirituel depuis si longtemps avait besoin de ces trois jours d'angoisse et de méditation avant une ère nouvelle. Il commença à descendre de l'autel, marchant sur les peaux chaudes. Il était pieds nus, mais il portait les vêtements que ses sœurs avaient cousus ce soir-là pour la cérémonie,

ils ont tissé pendant que je tuais le vieil homme

Fabriqué avec des brins de roseaux entrelacés, formant des dessins de chasseurs et de dieux. Une des femmes qui avaient été exclues de l'ancien sacrifice des vierges, dessinait sur les feuilles les formes des dieux d'après les récits de Reynod. Les bras de Sorkus étaient nus, et les cheveux sur ses épaules et ses bras tourbillonnaient et correspondaient presque aux silhouettes. Sur sa tête, il avait une couronne de plumes de tétras. Ensuite, ils lui ont frotté la peau avec des huiles.

Chaque pas fait sur le chemin faisait balancer les plumes de sa couronne. Il fit un pas et s'arrêta, un autre et s'arrêta encore. L'entourage des prêtres suivait derrière, la tête baissée, les épaules relevées et un bras levé tenant la planche avec le cadavre. On ne voyait que le linceul noir et les cendres du feu de joie dont ils l'avaient recouvert.

Les tambours semblaient faibles. Même s'ils essayaient, les membres du cortège ne pourraient pas réaliser un pas égal au précédent, une pause semblable à l'autre, car les battements étaient irréguliers sur tous les tambours, et c'est ainsi qu'ils marchaient tous, à des rythmes différents. Mais le retard apparent a soudainement commencé à montrer une certaine harmonie. Quelque chose se créait dans la marche, une musique rythmée et serpentine qui montait vers le corps et l'infectait. C'est pourquoi il semblait aux hommes qui pleuraient et aux femmes qui jetaient des feuilles et des graines, que le cadavre s'élevait bien au-dessus d'eux tous et s'étendait en ombres vers le ciel, comme une énorme larve noire.

Le cortège est arrivé à la plage. Sorkus s'arrêta à quelques encablures de l'écume grise des petites vagues. Dans une zone, il y avait quatre personnes au bord de l'eau. Un jeune homme trop maigre pour sa minceur, comme s'il avait eu faim depuis longtemps et cela se voyait dans sa silhouette allongée. La femme à côté de lui avait la peau foncée et jouait avec deux enfants nus. Sorkus pensa à ses enfants, qu'il avait laissés sous la garde des gardes. Mais ces deux-là se ressemblaient beaucoup, même

s’ils ne pouvaient pas bien les distinguer de loin. Les adultes n'appartenaient pas à la ville. Non seulement il ne s'en souvenait pas, mais ses vêtements sales témoignaient de son errance. Puis il regarda attentivement la femme, les contours de son corps, les courbes de ses seins et de son dos, la ligne de sa tête se découpant sur les nuages gris, ses pieds couverts d'algues mortes du lac. Il avait dû plonger dedans un peu plus tôt et poussait maintenant les enfants dans l'eau.

Sorkus se reprocha d'avoir été distrait par ces inconnus. Il reporta son attention sur la cérémonie pour obéir malgré tout à la volonté de son père. Laissez-le dans les eaux puantes que le vieil homme avait choisies comme dernier lieu de repos. Il s’est approché du corps et a commencé à klaxonner. Il avait entendu cette mélodie plusieurs fois, s'efforçant de l'apprendre quand il était enfant.

Les gens suivaient leurs mouvements. Les yeux de tous avaient perdu leur tristesse. C'était un nouveau regard, je le sentais dans ces sourires à peine esquissés, dans les visages des enfants élevés sur les épaules de leurs parents, dans les mains des femmes posées sur les bras de leurs hommes.

Le bruit commença timidement, voilé par l'ombre du soir. Puis ça a grandi. Une musique continue, sans fractures ni incertitudes, sans hésitations entre les trajectoires de l'air. Un ton doux, parfois vif, jamais trop aigu, mais toujours au-delà de la monotonie qui pourrait conduire à l'oubli ou à l'indifférence. Il portait le cornet à ses lèvres, ses doigts vibrant sur le bois. Tête haute, épaules bougeant légèrement selon le son. Les femmes pleuraient. Les hommes le contemplaient désormais sans tristesse ni méfiance. Beaucoup étaient des guerriers qui, deux nuits plus tôt, s'étaient battus et avaient été blessés, mais ils n'étaient pas fatigués.

Puis il a arrêté de jouer. La musique s'est arrêtée si brusquement qu'elle a semblé continuer à jouer par ses propres moyens pendant un moment.

"La musique de mon père l'accompagnera", a déclaré Sorkus. Il plaça le clairon sur la poitrine du cadavre et l'attacha avec un ruban de cuir rouge.

Les prêtres portèrent à nouveau le corps et le mirent sur un radeau. Il fallut attendre le crépuscule pour que la marée l'emporte. Des torches ont été allumées le long de la plage.

À la tombée de la nuit, le corps était à peine visible à travers le brouillard. La côte apparaissait comme une barrière d'étoiles marquant la limite du monde des vivants avec celui desles morts. Les prêtres allaient réciter un chant de louange, mais le peuple les avait précédés, et ils chantaient d'une voix muette qui s'étendait dans l'ombre du lac.

Sorkus chercha une fois de plus les contours du radeau, mais il ne pouvait plus le voir. Comme les enfants sacrifiés quelque temps auparavant

dans l'autre bateau à la dérive, leur père espérait rencontrer les dieux. Retournez au giron d'où il est né et auquel ses oreilles l'ont uni toute sa vie.

Père et ses dieux, ses dieux pères qui lui parlaient. Personne ne croira jamais autant que lui. Père! Les dieux y habitent-ils, les avez-vous vus ? Est-ce que ce sont les mêmes qui vous ont parlé, ces visages horribles qui naissent de l'eau ? La beauté peut-elle naître de la puanteur ?

Une autre lumière sur le lac attira son attention, une torche sur un petit bateau qui s'éloignait également du rivage où il avait aperçu les étrangers. Soudain, il ressentit une peur qui le força à abandonner la cérémonie et à s'enfuir. Quelque chose lui disait qu'il n'avait pas tort, que les idées ne venaient pas d'elles-mêmes, que lorsque l'âme ressentait quelque chose, cela avait pris forme quelque part dans le monde. Ceux qui le suivaient ne purent le rattraper. Il courut et la distance jusqu'à la cabane lui parut bien plus grande que celle qu'il avait parcourue auparavant.

La terre devant l'entrée portait les empreintes de leurs enfants, et deux autres paires d'empreintes les entouraient. Sorkus entra et vit le couple sur la plage. Ils l'attendaient, l'homme assis et elle debout à côté de lui, une main sur l'épaule de son mari. Les gardes avaient disparu. Il a posé des questions sur ses enfants. Il dut chercher la réponse dans l'ombre, ils n'avaient pas allumé le feu, ou bien ils l'avaient éteint avant son arrivée. L'homme se releva, passa sa main autour de la taille de la femme et dit :

-Je m'appelle Zaid, fils de Tol et petit-fils de Zor le Traître. C'est comme ça qu'ils appelaient mon grand-père. Vous devriez le savoir car Reynod lui a donné ce nom.

Sorkus se souvenait de l'histoire de la famille exilée, du châtiment des dieux pour la faute de l'aînée et du sacrifice de ses sœurs. Reynod lui racontait ces événements lorsqu'il lui parlait de la ville.

-Je ne sais pas pourquoi tu reviens, si ta famille a été exécrée. Mais maintenant, je me soucie de savoir où sont mes enfants.

Il s'était approché de Zaid, aussi grand soit-il, mais son dos étroit contrastait avec la large poitrine de Sorkus. Une odeur étrange émanait de la femme. Il la regarda un instant et eut la sensation passagère de ne voir qu'une ombre froide.

"Vous avez vu le bateau", répondit le fils de Tol. "Un bateau court et étroit pour transporter deux enfants pendant un voyage pas trop long." Les eaux se chargeront de les guider.

Sorkus ne pouvait pas répondre. Une main lui serra les entrailles et il vomit ce que les prêtres lui avaient donné à boire lors de la cérémonie. Puis il commença à rassembler des couvertures, à ramasser la charcuterie abandonnée dans les brasses, et à mettre le tout dans un sac qu'il portait sur son dos.

"Va les chercher, lui dit Zaid en le regardant faire. Le vieil homme que tu as tué te fera de la place, les hommes que tu as anéantis au combat t'attendent." Ton père t'attend aussi. Lui qui avait cherché cet endroit toute sa vie.

Avant de partir, Sorkus se retourna une fois de plus. Il vit que le fils de Tol avait quelque chose de brillant dans la main. Le stylet, pensa-t-il. Mais ce n'était cependant pas la peur qui envahissait son visage alors qu'il s'éloignait vers le lac.

C'était le désespoir.

*

Les tuteurs ne l'avaient pas laissé seul lors des funérailles, mais lorsque son frère quitta la cérémonie, Britan se retrouva mêlé à la confusion. Le peuple était devenu incontrôlable et envahissait les lieux réservés aux prêtres. Certains regardaient Sorkus qui s'éloignait vers les cabanes et se demandaient ce qui s'était passé, pourquoi leur patron s'enfuyait ainsi.

Britan courut dans la même direction que son frère, mais Sorkus était trop loin, caché par l'ombre des arbres. Avant d'atteindre les cabanes, il le vit passer dans l'obscurité en sens inverse, mais cette ombre s'éloignait de nouveau vers la plage. Au bord du lac, il le trouva accroupi et poussant un radeau.

" Sorkus ! " cria-t-il, mais l'autre était déjà monté et ramait. Britan voulait entrer dans l'eau, mais l'odeur était insupportable. Il se détourna des vagues qui tachaient ses pieds d'épaisses touffes. Il observait la silhouette sombre de son frère à la lumière de la demi-lune, le bateau se balançant avec une fermeté rythmée et lente. Entrer aux confins de ce qu'on ne pouvait plus voir, dans les eaux les plus profondes, au centre de l'espace imprécis qu'on ne pouvait même pas apercevoir de jour. Le mouvement des rames était encore perceptible, mais le murmure sourd des vagues était désormais le seul bruit constant.

Dans la ville, la rumeur de la disparition de Sorkus s'était répandue et beaucoup se rassemblaient autour des huttes des prêtres. Les gardes ont essayé de les arrêter, mais les gens parlaient et criaient. Seule l'obligation de silenceou bien, pour le troisième jour des funérailles, il leur faisait maintenir un calme faible pour le reste de la nuit. Les femmes ne dormaient pas et ne pouvaient pas détourner le regard de la zone où les rebelles poursuivaient leur attente. Les prêtres donnèrent l'ordre d'éviter

les excès, mais ils ne purent savoir si quelqu'un avait vu Sorkus après sa fuite.

Britan ne souhaitait se présenter devant eux que le lendemain matin. Caché derrière les premiers arbres de la forêt, il les regardait entrer dans la cabane de Reynod avec des visages inquiets, gesticulant et élevant dans leurs voix des mots de trahison. Ils laisseraient passer cette nuit sans résolutions pour montrer qu’ils contrôlaient les conflits. Ils feraient semblant de dormir, eux aussi, jusqu'à ce que l'aube soit suffisamment avancée.

La ville entre vos mains. Quel malheureux héritage tu nous as laissé, mon père ! C'est terminé.

Britan se coucha en pensant à sa fiancée, à ses projets d'exil. Mais il ne pouvait pas partir sans savoir au moins ce qui était arrivé à Sorkus, et la pensée de son obligation envers le peuple n'en était pas moins non plus. Il s'était enfin endormi lorsqu'ils le réveillèrent peu de temps après.

-Monsieur, il y a une réunion du Conseil. Les prêtres le recherchent.

Le Britannique hocha la tête. Je ne pouvais plus reporter l'affaire.

"Est-ce que je pars en prisonnier ?", a-t-il demandé.

-Non monsieur. L'absence de son frère a annulé tous ses ordres.

Il regarda la vallée. La fumée des feux de camp montait comme chaque matin. Il pensait avoir très peu dormi, mais le soleil brisait les poignées d'ombre dans lesquelles les enfants s'étaient reposés. Ils avaient l’air minces, comme tous ceux qui sont nés depuis la colonie au bord du lac. Les hommes allaient de famille en famille, probablement pour distribuer ou chercher des nouvelles.

Du centre de la ville retentit le son d'un cor de chasse, qui s'enfonçait et brisait l'air froid. Ils cherchèrent la source du bruit et aperçurent une caravane qui avançait le long de la route en direction des cabanes principales. Mais ils se rendirent compte qu'ils n'étaient que les traînards de nombreux autres groupes qui étaient peut-être passés par cet endroit bien avant l'aube. Et à travers la barrière d'arbres, un immense groupe de personnes apparut, sortant de la cabane de Reynod, faisant le tour du centre de la ville et revenant.

Britan et le garde s'approchèrent. Il était étrange que les gens n'aient pas encore manifesté leur mécontentement par des démonstrations plus violentes que cette caravane. Ceux qui le voyaient arriver lui faisaient place, et ce respect le flattait. Mais il s’est vite rendu compte qu’il avait tort. Les visages d'une obéissance timide regardaient vers l'avant, où marchaient un homme et une femme en jouant de la musique. Il vit l'instrument qui produisait ce son, un crâne que l'homme soufflait

alternativement dans chaque orbite vide, en en couvrant une avec ses doigts tantôt ouverts, tantôt plus fermés. Le crâne avait également d’autres petits trous qui créaient de nombreuses autres nuances différentes. Le vent semblait parcourir tous les recoins du crâne, les traces des veines, les labyrinthes des os, jusqu'à ce qu'il en ressorte non seulement comme un son sec, mais porteur d'une certaine saveur du temps.

Un ton qui, à mesure qu'il remplissait l'air autour de la caravane, devenait grave, si bas qu'aucune voix humaine n'aurait pu l'imiter. Cependant, Britan crut entendre, entre les pauses, le cri d'un oiseau. Même si ce n’était pas exactement cela non plus, mais peut-être le cri d’un enfant.

A côté de l'homme, la femme battait un tambour rudimentaire. Ses mains ressemblaient à deux ailes noires qui se heurtaient obstinément à la surface du tambour, et le son qu'il émettait ressemblait plus à un battement qu'à une percussion.

"Qui sont-ils ?", voulait-il savoir, mais les gardes ne pouvaient pas lui répondre.

"Ils disent qu'il est le fils de Tol", lui dit un vieil homme qui les avait approchés.

"C'est vrai, confirmèrent certaines femmes. Il est le premier-né de Tol et le petit-fils de Zor."

"Etes-vous en faveur des rebelles ?", a demandé Britan.

-Nous ne savons pas, c'est comme ça que ça devrait être, parce que sa famille a toujours été aidée par eux.

Cependant, ni le vieil homme ni les femmes ne voulaient s’engager. Ce n'étaient que des suppositions, répondirent-ils, puis ils se détournèrent.

La caravane était arrivée à la cabane de Reynod. Britan soupira profondément et marcha avec les gardes. Un groupe leur barra la route, mais il les ignora et ordonna à ses hommes d'avancer. Les luttes se sont transformées en coups entre les gardes et ceux qui défendaient les étrangers. Britano a réussi à entrer dans la cabane. Il vit plusieurs hommes de Sorkus se tenir à côté des prêtres.

"Asseyez-vous", lui dirent-ils.

-Mais qui sont... ?

-Monsieur...-l'interrompit un des prêtres.-...il y a un fait inattendu. Un autre, c'est comme ça, et on ne peut pas le changer. Vous avez été témoin, vous connaissez la vérité. Vous devrez témoigner lorsqu’on vous le demandera, et ce sera bientôt. Le fils de Tol arrive.

Il regarda vers l'entrée. Les gardes qui étaient venus n'étaient plus là. D'autres formaient désormais un espace libre devant la cabane, et parmi les exclamations du peuple, lesfils de Tol. Il avait le crâne suspendu à une corde attachée à sa ceinture. La femme le suivit, éclairée par le soleil du matin. Sa silhouette élancée passait entre les regards des hommes, qui ne pouvaient la quitter des yeux.

"Cela me réjouit de voir celui qui guérit les malades", a déclaré Zaid. "J'ai de bons souvenirs d'un autre homme qui l'a également fait et il m'a appris beaucoup de choses. Il était le fils de Markus aux Yeux Clairs. C'est lui qui m'a donné ce couteau.

La voix était joyeuse, dénuée de toute inquiétude, même de toute ironie. Il y avait même un léger sourire sous sa barbe. Sa main gauche reposait sur l'épaule de sa femme, ses doigts tapotant ses os, comme s'il jouait de la flûte. Il la regardait de temps en temps, et la femme répondait par un roulement des yeux, un mouvement presque imperceptible de ses boucles. Il semblait toujours lui parler, lui communiquant des ordres qu'il était chargé d'exprimer avec des mots.

Le couteau dans ses mains était en os et il le lui offrait, mais Britan l'ignora.

« Le fils de Tol, dit le prêtre qui avait parlé auparavant, nous a demandé ce matin de convoquer le peuple de la manière que vous avez vue. Il nous a dit la même chose que nous avons vue lorsque Reynod était enveloppé. Il ne l'ignorait pas, même s'il était parti quand il était enfant. Il a demandé votre présence et votre avis sans vous avoir rencontré auparavant. Vous devez l'écouter.

Britan se demandait la raison de tant de respect pour celui dont la famille avait été exécrée par son père, et ce doute était dans ses yeux, dans l'expression immodérée de colère sur son visage.

"N'aie pas peur, lui dit Zaid. Je ne suis pas venu pour détruire le peuple ou défendre les rebelles." Je suis venu avec l'intention de vous unifier et de vous diriger sur le chemin de la vérité.

La femme posa la main sur le bras de son mari. Il hocha la tête, la regardant de côté pendant un moment.

-Mais ne tardons plus. Je vous propose ce couteau. Je veux que tu le touches et que tu le caresses comme tu le ferais avec une femme. Je veux que tu le sentes, que tu le mettes contre ta poitrine et sur tes jambes. Jusqu'à ce que vous vous en souveniez.

Britan regarda les autres, mais personne ne semblait en savoir plus que ce qui avait été dit jusqu'à présent. La voix de Zaid dominait le temps passé à l'intérieur de la cabane, et son corps mince et grand était une sorte de pylône autour duquel les autres tournaient.

"Ton père..." dit cette voix, curieusement de plus en plus distante à mesure que ses mains touchaient le tranchant du couteau, les bords blanchâtres ou tachés de points rouges, le manche usé par le frottement de ses doigts. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'arme, de cette blancheur qui n'était plus blanche.

graisse blanche et jaune adhérant à sa forme originale

le moule dans lequel il était né, il le voyait avec une nette intensité alors que le temps lui donnait le temps de toucher le couteau

Je le connais, mais... je ne sais pas, je ne sais pas qui ou quoi il est

-Reynod a été castré.

peut-être que, depuis le monde connu, depuis la cabane, Zaid continuait à lui parler, mais il n'écoutait pas très attentivement.

Je vois la jambe, l'homme et la jambe, quel prodige du rêve, je la vois, la jambe coupée et moi

Il échangea un rapide regard avec la femme et sentit son cœur s'arrêter, un choc et une torsion de ses entrailles. La douleur allait du ventre à la jambe et il se sentait si faible qu'il ne pouvait pas se lever.

une maladie si rapide, ou était-il celui qui était déjà dans un autre temps, voyageant à travers des espaces qui se chevauchent, voyant le monde et ses histoires comme quelqu'un volant sur le dos d'un grand oiseau au-dessus d'un village, de son propre village avant et après avoir été créé?

Il chancela et tomba sur son bon genou, même s'il ne voyait rien d'anormal avec l'autre malgré la douleur. Certains sont venus l'aider, mais cette fois c'est la femme qui a parlé. Il arrêta les hommes d'un geste de la main et s'approcha de Britan. Il l'embrassa sur la joue et apaisa son chagrin.

"La douleur se souvient, murmura-t-il. La douleur ne fait pas d'erreurs."

-La douleur passe d'homme à homme, de père en fils... -C'était lui qui parlait, récitant à distance aussi proche que celle de ses propres os.

le couteau lui appartenait par héritage : l'os de la jambe

C'est ma jambe et ce n'est pas le cas, elle appartient à mon corps et pourtant ils ne l'ont pas arrachée.

" Qui as-tu tué pour le construire ? " demanda-t-il en se levant. Il repoussa la femme et fit face à Zaid.

Il savait qu'il posait des questions inutiles, mais en utilisant sa voix et en sentant qu'il pouvait toujours contrôler son propre corps à volonté, il

servait à cacher brièvement la vérité avec un éclat d'appât, jusqu'à ce qu'il puisse la comprendre.

-Ton père a tué ton père.

"Ne parlez pas avec les ténèbres ou avec des phrases volées aux dieux", répondit-il.

"Mais si tu ne crois pas aux dieux..." lui reprocha Zaïd, "si tu as vu la chair des hommes et que tu l'as coupée des centaines de fois jusqu'à il y a deux nuits." Vous devez laisser vos doigts toucher vos pensées pour que des idées surgissent.

Cria Britan. Personne ne s'attendait à ce qu'il réagisse ainsi, lui qui avait toujours semblé si précaireJ'ai vu, si contrôlé et sage pour sa jeunesse. C'était un bref cri du vent qui effleurait les parois de sa poitrine, le faisant saigner, des morceaux de terre issus de l'histoire de son corps repoussèrent et furent enterrés puis déterrés à nouveau. Il faisait partie d'un cercle où la consistance des os devenait aussi fragile que celle qu'il avait ressentie dans ses mains lors de l'amputation des guerriers.

Je sais qui est la graine de ma création, dont les paroles qui me nomment et me créent, où est maintenant la vie de celui que j'étais, et sa voix, celle qui m'a nommé, sans mon nom je ne suis plus, je ne me vois pas Face aux autres, je n'ai plus ce que j'avais, je n'ai plus ce que je suis, mon nom.

La femme lui toucha le front et Britan s'éloigna comme au contact de la glace.

Zaid raconta l'histoire de Reynod pendant le reste de l'après-midi, mais sans expliquer comment il l'avait rencontrée. Il l'a transmis comme s'il l'avait toujours su, comme s'il avait vécu plus longtemps qu'il ne le prétendait. Montrant une sagesse qui faisait partie, et non qu'il avait acquise au fil du temps. Il était jeune, bien qu'un peu émacié, mais de ses yeux, des lèvres entre lesquelles coulait l'histoire, émergeait une force que personne n'osait interrompre.

Même l’agitation des gens à l’extérieur de la cabane ne semblait pas distraire ceux qui écoutaient. Une rumeur était également parvenue là-bas selon laquelle le fils de Tol racontait des choses sur le passé de la ville, et les paroles à peine entendues se répandaient de bouche à oreille dans toute la région.

La cabane ressemblait à une forêt où une clairière servait de lieu de repos au chasseur. Mais le chasseur n'avait pas besoin de courir ou de poursuivre ses proies, car celles-ci s'étaient accroupies à ses pieds,

attendant les mains qui les traquaient, le mouvement des lèvres, le claquement des doigts et le regard de la femme du chasseur. .

Lorsque le crépuscule arriva et que les cris des oiseaux nocturnes arrêtèrent le récit de Zaid, il leva les yeux vers le toit de la cabane, comme s'il pouvait voir à travers. Les cris de certains enfants revenant de leurs jeux dans les forêts voisines se joignaient aux cris des femmes qui les appelaient. Le murmure du peuple montait de nouveau et les prêtres s'inquiétaient.

-Nous avons décidé...-dit l'un d'eux-...face au décès de notre guide spirituel, que nous ne renierons pas, et à la disparition de son successeur immédiat, la nomination d'une nouvelle famille pour nous guider. Les causes de son exil ont déjà été effacées par de nouveaux événements. Ce qui a été dit ici ne doit pas être répété. Quiconque désobéit…- et regarde Britan-…sera soumis à nos lois. Après le troisième jour des funérailles, des célébrations seront préparées pour le fils aîné de Tol, le petit-fils de Zor.

Britan s'est couché sachant que ce serait sa dernière nuit en ville. Ils n'attendraient pas trop longtemps pour le tuer. Mais je pensais à Sorkus. Son autre frère ne l'inquiétait pas, mêlé au peuple et perdu depuis longtemps dans son travail d'artisan, il avait cessé d'être un souci pour les prêtres.

Sa fiancée était arrivée en pleine nuit pour s'enfuir ensemble.

"Non," lui dit-il, "je vais rester et attendre Sorkus." Nous nous cacherons jusqu'à son retour.

-Mais ils vont nous tuer !- cria-t-elle sur la poitrine de Britan.

Puis il la serra dans ses bras et ils s'allongeèrent, pendant qu'il caressait ses cheveux noirs et raides.

"La femme de Zaid est très belle, n'est-ce pas ?", a-t-elle demandé.

Il hocha la tête, mais le souvenir de cette femme le troublait et il rejetait le simple fait de les comparer comme quelque chose de répugnant. La femme de Zaid était belle, mais quelque chose d'incertain la rendait plus en phase avec le toucher qu'avec la vision de cette beauté. Lorsqu'il la regardait, il avait l'impression que sa peau vibrait de cris. Il avait aussi senti, cet après-midi-là, une odeur aigre qui ne venait d'aucun des hommes, car il les connaissait depuis longtemps, ni de Zaid. C'était l'odeur des femmes, il n'avait pas tort, mais plutôt la douceur âcre d'une chair morte et décomposée.

-Trop beau pour être vrai, je trouve.

Elle releva la tête pour le regarder, surprise, mais épuisée à force de pleurer et referma les paupières.

A l'aube, il quitta la cabane et regarda le ciel sans nuages. La pâle lueur de l'hiver prédominait sur les taches sporadiques du soleil qui éclataient derrière les troupeaux qui débarquaient. Parce que tous les corps de la bataille n'avaient pas encore été enterrés, et ceux qui l'étaient avaient des tombes en argile, qui craquaient en séchant.

L'odeur du lac, malgré tout, les avait habitués, et ils l'auraient à peine remarqué sans les oiseaux qui descendaient et prenaient des morceaux de viande des cadavres dans leur bec. Les ailes descendaient de plus en plus bas, créant des ombres fugaces. D'autres oiseaux suivaient les charognards, se perchaient sur les branches des arbres bordant le champ et attendaient leur tour. Des troupeaux de chèvres s'agitaient en entendant les cris. , et ils ont sauté contre les clôtures.

Sa fiancée était sortie et lui tenait le bras. Il avait un air effrayé en regardant vers le champ, ses yeux étaient comme deux petits cailloux noirs. Il l'embrassa et comprit sa peur.

-Préparons les provisions. Il y a quelques grottes que le lac a laissées libres sur la plage.

Ils abandonnèrent la cabane et la ville. Ils se retournèrent plusieurs fois en s'éloignant, mais peu à peu les doutes s'effacèrent, et ce qu'ils croyaient initialement être de la nostalgie se perdit dans l'obscurité du doute. Lorsqu'il regarda à nouveau vers l'avant, c'était déjà quelqu'un d'autre. Ce savoir, se disait-il, n’allait pas être perdu pour aucune raison. Si son incertitude constante à l'égard des dieux lui était utile, c'est qu'elle le confirmait comme une créature indépendante, un corps capable de se nourrir et un esprit capable de penser sans aide. C'était une âme dont les souvenirs se transformaient en cauchemars ou les prémonitions pouvaient être cachées chaque matin à son réveil, sous les reflets incandescents du soleil.

Ils prirent le chemin qui menait au lac, entouré d'un nouveau parfum de vert, de végétation poussée par les pluies. Sur la plage, ils cherchèrent les grottes.

"Nous sommes très proches des creux des guerriers", dit-elle en levant soudain les yeux. "Qu'est-ce que c'est ?"

Britan regarda la fine ligne noire suspendue dans le ciel.

-Ce que les messagers ont dit, ce qui a arrêté la guerre en notre faveur. Il est là depuis trois jours ou plus. Mais oublions ça, je ne me soucie que de mon frère.

Il savait que l'attente serait imprécise, et qu'à un moment donné ils devraient partir, même si Sorkus ne revenait jamais.

Ils trouvèrent une grotte vide, les parois couvertes de mousse et les marques floues du niveau qu'avaient occupé les eaux. Les algues ont remplacé la puanteur d'origine, mais elles ont quand même brûlé des épices pour s'isoler de l'arôme du lac. Les excréments des oiseaux servaient à nourrir le sol et les vignes poussaient au fil des jours pour recouvrir l'entrée. Comme même les enfants n’allaient pas jouer là-bas, cela pourrait prendre beaucoup de temps avant que quelqu’un ne les trouve.

Pendant quelques nuits, ils entendirent des chants, des tambours festifs et des cris. Les fêtes en l'honneur du fils de Tol avaient commencé. Ils grimpaient sur un haut rocher et, de loin, ils pouvaient voir les feux de joie, entendre le battement des tambours et des instruments en bois. La ligne noire sur le lac a disparu derrière la fumée au fur et à mesure que les festivités avançaient. Puis les cris des guerriers se firent entendre à nouveau et ne s'arrêtèrent pas.

Debout sur ce rocher, lui droit, les cheveux longs, la barbe jamais trop épaisse, elle lui tenait le bras, petite, craintive, l'observant timidement, ils virent passer les nuages et les soleils de plusieurs jours, ils entendirent les bruits des des hommes à l'horizon qui changeront le cours et le destin de la ville. Les nouveaux pouvoirs dont ils devinaient les lois et les coutumes à travers les chants, les mouvements de masse et la poussière soulevée.

« La guerre a recommencé », murmura-t-il en regardant l'ombre verte des arbres qui cachaient la vallée.

Elle, tremblante, attachée à Britan comme un animal craintif, ne pouvait s'empêcher de lui transmettre son tremblement.

Un matin, ils virent un point se balancer au-dessus des eaux, s'approchant lentement. À mesure que l'image devenait plus grande et plus claire, ils reconnurent le radeau sur lequel Sorkus était parti. Un homme était à l’intérieur, assis, le dos voûté, les bras baissés et la tête contre la poitrine. Le soleil brillait au-dessus de nous, mais le brouillard fin et constant obscurcissait la surface du lac.

Le radeau s'est échoué dans les vagues. Les vagues l'ont poussée, l'homme s'est réveillé. Britan reconnut le visage de son frère. Sorkus se releva et commença à se pousser vers la plage avec les restes d'une planche. Peu de progrès pouvaient être réalisés.

"Je dois l'aider", dit-il, et il courut à l'eau malgré ses supplications pour l'éviter.

Sorkus avait sauté et le corps était enfoncé jusqu'à la taille. Il marchait faiblement contre les vagues, portant sur ses épaules un paquet qu'il avait pris sur le radeau. En s'approchant, Britan vit que le paquet n'était plus un mais deux, et Sorkus les portait sans regarder devant lui, mais vers les vagues qui l'entouraient. Lorsque son frère leva enfin les yeux, il dit :

-Tu aurais dû t'enfuir.

Sa voix était à peine audible au-dessus du bruit de l'eau et de cet autre son étrange, ces vagues gémissements qui venaient du fond du lac. Dès que Britan toucha son bras du bout des doigts, Sorkus le regarda avec panique et se mit à pleurer, comme s'il avait brisé la membrane tendue de ses yeux.

Son visage était déformé sous sa barbe, ses pleurs étaient rauques. Il leva les bras, les paquets furent noués ensemble autour de son cou et accrochés à son dos, puis il serra son frère dans ses bras. Britan ne s'en souvenait paspeut-être que je l'aurais fait.

Ils se dirigèrent vers la grotte et Sorkus s'allongea par terre à côté du feu dès qu'il entra. Britan l'aida à retirer les fourrures mouillées. Le corps était couvert de vers et de larves mélangés aux poils ou adhérés à la peau. Il fit chauffer de l'eau et, avec un chiffon humide, commença à éliminer les parasites un à un. Cria Sorkus, sans quitter des yeux le coin où il avait déposé les colis. Il a vu la femme de son frère mais n'a rien dit. Britan a compris et lui a demandé de les laisser tranquilles.

Alors Sorkus parla.

-J'ai ramé toute la nuit et le lendemain. Je pouvais voir le soleil très clairement au-dessus de moi, mais le brouillard ne me permettait pas de voir au-delà de la longueur du radeau. J'entendais des appels, des éclaboussures, et chaque fois que je me retournais, il n'y avait que du brouillard et de l'eau sale. Plusieurs fois j'étais sur le point de chavirer, je sentais des mains s'accrocher au radeau, d'autres me toucher. Mais les ombres disparurent aussitôt sous l’eau. Je savais qu'ils me surveillaient constamment, me mettant au défi de me faire oublier ma recherche. J'ai essayé de voir le bateau de mes enfants. J'ai navigué je ne sais combien de temps, mais je n'ai jamais retrouvé l'autre côte. Les eaux étaient plus calmes, elles s'épaississaient, et le bateau s'arrêtait, jusqu'à ce que les rames se brisent et que je m'abandonne au courant, s'il existait. Je ne pense pas avoir encore atteint le centre du lac, et ce centre était mon espoir de les trouver. Tout autour de moi, le calme, le brouillard, les cris étouffés, ces gestes cachés d'êtres informes, me traitait comme si j'étais déjà mort.

Sorkus toussa et but dans le récipient que son frère lui avait offert.

-Je crois que j'étais mort alors que je me promenais autour du lac, est-ce possible ? Ce ne sont pas les blessés que vous avez essayé de guérir, ni les morts récents qui quittent vos mains. La vie qui s'échappe entre les

doigts, frère, mon frère...-Et il a dit cela en pleurant et en plaçant une paume sur le visage de Britan.- Ils sont différents, ils font partie de quelque chose d'autre. Chaque fragment de ces corps pleure isolé, attendant de former le tout qui n'est pas son être originel, mais un autre plus grand. Tous unis et séparés en même temps, c'est la mort. Une rupture en dissolution continue, une perte qui ne finit jamais. L'attente éternelle sans espoir. C'est, et c'est pour cela que j'ai compris, quand j'ai trouvé le bateau de mes enfants, qui oscillait sur l'eau, la brume qui l'habitait et qui avait déplacé la vie de leurs corps, maintenant couchés et immobiles. Le martèlement des vagues, petites et dures comme des massues, comme des poignées de terre, ne les réveillerait jamais, pas plus que mes appels ou mes pleurs.

«Mais quelqu'un pourrait. Celui qui leur avait enlevé la vie allait la rendre. J'ai sauté dans l'eau et j'ai nagé entre des mains qui me tenaient et des visages qui me parlaient avec des voix faites d'eau sale et des bouches pleines d'algues. Je suis arrivé au bateau et je suis monté. Ils étaient nus et avaient la peau bleue, les yeux encore ouverts et gonflés, le corps cassant comme deux branches sèches. Je les ai enveloppés dans les couvertures que j'avais apportées et je les ai attachés à mon corps. Ensuite, j'ai ramé avec quelques bâtons que j'ai arrachés de l'autre bateau autant que je pouvais jusqu'à perdre le contrôle de moi-même, ne sachant plus dans quelle direction je prenais. Dérive, dérive... toujours. Si c'était un lac, me disais-je, un jour il arriverait.

Sorkus s'endormit, répétant ces mots jusqu'à ce qu'ils deviennent un murmure. Britan l'a couvert de couvertures, mais son frère a eu des frissons le reste de la journée et de la nuit.

Lorsqu'il se réveilla, Sorkus était déjà debout et préparait les colis pour les transporter.

"Fuis !", lui dit-elle en le serrant plus fort qu'auparavant. "Il ne me reste plus qu'un jour à vivre, mais tu vas être sauvé." Tu dois m'obéir cette fois, par tous les dieux ou par tout ce que tu respectes. Je sais ce que je dis. Si vous voyez notre frère Césius, laissez-le vous accompagner.

Britan ne put s'empêcher de regretter amèrement lorsqu'il sentit cette étreinte. Personne, pas même une femme, ne l'avait jamais tenu ainsi.

-Oh, frere! De quelle graine sommes-nous nés, quelles punitions payons-nous ?

"De la graine des lamentations, de la douleur des dieux, nous sommes chair", a déclaré Sorkus.

Ils l'ont vu marcher vers la vallée et ils se sont préparés à partir.

"Où allons-nous ?", a-t-elle demandé lorsqu'elle a vu combien de directions et combien d'incertitude les entouraient.

On leur avait raconté qu'au-delà des champs, à l'ouest de la Drionne, se trouvait la mer, et plus loin encore, les rivages escarpés où commençaient les terres verdoyantes, peuplées de doux animaux qu'on pouvait élever en grand nombre. Des terres où l'eau douce des pluies ne produisait pas de nourriture pour les morts, mais était claire et savoureuse.

C'est là qu'ils se sont dirigés, les premiers pas les ont éloignés de la ville qui ne les accepterait plus jamais.

*

Tahia a confectionné des vêtements de combat toute la nuit. Le matin, il a aidé Zaid à enfiler la veste noire qui lui laissait les bras libres, fermée devant par des bretelles. La jupe était en peau de chèvre, avec une ceinture qui servait de support au cuch. Markus Illo.

Il mit l'arc et l'étui avec les flèches sur son dos. Alors Zaid lui a demandé le tableau. Elle se préparait alors, comme elle l'avait fait bien avant, au bord d'une rivière limpide, un matin après avoir traite les chèvres, pendant que les chiens la surveillaient depuis la porte d'une cabane. Mais cette fois, il n’y avait pas d’eau douce, mais un lac sale et inépuisable. Et l’homme et l’eau étaient différents. Encore un homme différent de celui du matin. Elle, surtout, n'était pas simplement une autre, mais quelque chose d'autre, complètement altérée bien qu'apparemment similaire, quelque chose de définitif désormais.

Tahia plongea ses doigts dans le pot avec les tableaux. Il les passa sur les joues de Zaid, laissant deux marques noires qui partaient de ses oreilles et descendaient jusqu'à ses lèvres. Puis il ferma les yeux et elle dessina un halo sombre autour de lui. Lorsqu'il les ouvrit, il avait deux ombres habitées par les sphères blanches de ses yeux. Zaid enfila le bonnet de plumes que Sorkus portait lors des funérailles. Elle l'embrassa sur les lèvres et se tint sur le seuil, le regardant partir avec ses guerriers.

En marchant, il sentait que ceux qui le regardaient le craignaient de la même manière qu'il avait craint Reynod lorsqu'il était enfant. Les prêtres aussi le regardaient avec une certaine douceur : même eux n'auraient pas obtenu une telle adhésion, un si profond respect de la part du peuple. Chacun semblait voir en lui quelque chose de plus grand que son simple corps, une force sans doute supérieure à sa propre fatigue humaine quotidienne. Il ne s'agissait plus de revendications familiales, son père ou son grand-père étaient à jamais plongés dans l'ombre de la ville, car ils n'étaient que des hommes.

Je n'ai pas les armes que le temps pourrait me donner, ni les hommes préparés avec ce que j'ai appris au cours de mon voyage. Mais je dois gagner pour les convaincre. Alors il n'y aura aucune force pour me déplacer de ma place, et ce seront eux qui mourront avant de me voir loin du lieu où ils m'ont mis.

Il ne faisait toujours confiance à personne d'autre qu'à Tahia. Les hommes qui allaient combattre à ses côtés avaient son âge, mais il ne s'en souvenait pas. Certains avaient osé lui lancer un regard amical, mais face à son expression austère, ils baissaient le regard. On lui offrit une lance et il se sentit maladroit avec ces instruments maussades. Le souvenir des armes qu'il avait vues ailleurs le mettait en colère, regrettant de n'avoir pas eu le temps de changer les coutumes de la guerre. Mais en l’absence d’armes appropriées, il ferait preuve d’habileté. Des messagers lui avaient rapporté que les rebelles s'approvisionnaient par l'intermédiaire des femmes, qui arrivaient chaque jour par différents chemins forestiers. Ils s'étaient reposés pendant la trêve, étaient devenus plus forts et résisteraient à Zaid malgré les eaux qui pesaient sur eux.

Tahia lui a dit qu'elle ne ferait jamais autre chose pour lui que ça : le nuage d'eau suspendu dans le ciel. Mais cela n'avait pas d'importance. Aujourd'hui, il faisait à nouveau partie de son peuple, un membre reconnu et valorisé par-dessus tous les autres. Il avait cessé d'être le conducteur des morts, c'était lui qui les commandait : ils étaient son soutien, ses alliés.

Le choc des lances les accompagnait. Ils gravissaient une colline à l’est du lac, qui menait au champ de bataille. Le ciel gris avec des nuages d'orage pâlissait la luminosité du jour, le soleil apparaissait lentement à travers le mouvement de ces nuages qui arrivaient du nord. Le nombre d'arbres diminuait, les buissons devenaient plus courts, avec des feuilles larges et épineuses, puis le paysage s'étendait vers une plaine boueuse dans laquelle des centaines d'oiseaux charognards cherchaient des restes. Puis le sol commença à se fissurer, s'élevant sur les côtés et formant des murs jusqu'à atteindre un ravin. Ils aperçurent, au loin, la ligne noire dans le ciel, effacée en partie par les nuages. Contre la rive nord du lac, se trouvaient les colonnes des fidèles piégés et, à droite, la fumée des feux de joie des rebelles.

Ils commencèrent à descendre la pente la plus boisée pour se cacher. Mais avant même d'avoir atteint la clairière où se terminaient la pente et le ravin, ils entendirent le cri de l'avancée de l'ennemi. Il n'avait même pas eu le temps de préparer les formations, mais Zaid savait qu'elles étaient plus nombreuses.

"En avant !" cria-t-il, le bras levé vers la centaine d'hommes à sa gauche.

Ils avancèrent, leurs forces et leur colère retrouvées, mais dans le désarroi. Les rangs se séparèrent aussitôt formés, trébuchant et se frappant, gaspillant leurs forces dans des combats inutiles.

-Avance! Unissez-vous en masse !

Les guerriers étaient disposés en formation comme la pointe d'une flèche et les lances pointaient vers l'avant.

Les rebelles sont apparus derrière les arbres qui cachaient le ravin. Leurs cris grandissaient comme une rivière débordante et étaient enveloppés de nuages de poussière. Ils étaient en colère, plus qu'il ne l'avait prévu, et il vit que la ligne noire dans le ciel avait disparu.

Les fidèles formaient une barrière quiLes autres ont tenté de gagner d'un coup frontal, mais ont rapidement changé de stratégie et ont commencé à les encercler comme un groupe de chiens autour d'une roue. Les haches frappèrent les premiers rangs, et ils se défendirent en croisant les lances comme boucliers. Mais un des hommes qui se trouvaient sur la barrière est tombé. La masse craqua tandis que les uns après les autres tombaient, et les rebelles entrèrent par la brèche.

" En avant ! " ordonna Zaid à la formation suivante.

Les archers étaient les seuls à qui il avait réussi à donner des instructions avant la bataille, peut-être assez car maintenant ils avançaient lentement mais avec des arcs et des flèches prêts. Le premier rang s'agenouilla.

-Tirer!

Les flèches formaient un large arc et tombaient sur les hommes entourant le cercle. De nouvelles vagues renversèrent les rangs suivants. Il savait que beaucoup de ses propres hommes allaient mourir cette fois, le cercle était un mélange indiscernable de guerriers des deux côtés. Mais il était convaincu que les rebelles avaient envoyé tout leur peuple dans cette attaque.

Le troisième groupe se préparait à avancer, mais portait des pierres au lieu de flèches.

" Remplacez les flèches par des pierres ! " cria-t-il, et il entra avec elles dans l'attaque, tandis qu'une douzaine d'hommes protégeaient ses flancs.

-En avant !-Et sa voix se dispersa à travers les corps tendus et enragés qui avançaient. Tout le monde le regarda un instant, les yeux brillants et larmoyants, les cheveux mouillés de sueur, la bouche ouverte et haletante. Ils avançaient sans s'arrêter, levant les bras avec des cris de fureur qui montaient de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'il y ait un chœur de halètements, de pas bruyants et de coups de lances et de pierres.

Ils jetèrent les pierres contre la grande roue déjà brisée des rebelles, comme si c'était leur souffle et non leurs muscles qui les avaient projetés.

Ils pénétrèrent dans le cercle et formèrent des fissures et des interstices au centre. Les fidèles se battaient avec des pierres aux poings. Les rebelles n'avaient que de vieilles lances qui se brisèrent rapidement. Les pierres frappèrent les crânes et une masse rouge suintait entre les os et les hommes moururent dans la boue. Certains blessés restèrent debout, coupant des haches autour d'eux, mais ensuite ils cédèrent et tombèrent les uns sur les autres, leurs têtes mêlées les unes aux autres ventres ouverts, sur la terre qui s'était incrustée dans les blessures de ceux qui n'étaient pas encore morts. . .

La roue des rebelles fut lentement détruite.

L'odeur des ennemis, pensa-t-il, alors que ses mains s'enfonçaient dans la poitrine des rebelles, était plus reconnaissable que leurs visages, car ils étaient tous couverts de sang et noirs de boue. Ils se ressemblaient tous, à l'exception de ce que contenait leur tête, et le seul moyen de le savoir était de les ouvrir, de briser les crânes avec des pierres, de trouver les pensées et de les détruire.

Découpez les formes de l’esprit en découpant les formes des viscères.

Il vit comment les os de ses ennemis sortaient de terre, comment les autres corps tombaient sur les éclats de ses alliés, des hommes qui l'avaient récemment regardé comme s'il était un nouveau dieu. Et ce fut le triomphe, en contemplant les vies qui se sont battues pour lui et sont mortes pour sa cause, pénétrées par des lances comme les doigts acérés des dieux.

Lorsque le soleil se coucha cet après-midi-là, ce n'était plus qu'une sphère mutilée à l'horizon, orange foncé, brillant sur un ciel presque noir, ne donnant qu'un peu de lumière aux hommes survivants. Personne d’autre n’est apparu derrière le ravin. Les chefs rebelles avaient fui et leur absence a permis à Zaid de remporter la victoire.

Ses hommes l'entouraient et le surveillaient toujours malgré la douleur sur leurs visages. Certains s'étaient assis, d'autres soutenaient les blessés et ceux qui avaient perdu leurs jambes. Beaucoup traînaient des armes cassées et des restes d'arcs pendaient devant leurs poitrines blessées.

Mais aucun d’eux n’a manqué de répondre à son appel et ils l’ont écouté.

-Je ne permettrai pas la désobéissance ou les troubles. Tant que nous serons là, nous nous battrons. Nous n'allons pas sous-estimer les ennemis.

Ils ont regardé les corps des rebelles tombés autour d'eux, leur ont donné des coups de pied et ont insulté furieusement, faisant écho aux paroles de Zaid.

"Monsieur," lui dit son second, "Nous devons rentrer."

-Non! Nous surveillerons au cas où ils attaqueraient à nouveau. Demain, nous serons plus en sécurité.

Il fit apporter de l'eau d'un ruisseau pour laver et abreuver les hommes.

Les routes étaient dégagées et les rebelles avaient disparu. Mais il savait qu'il y en avait d'autres derrière la forêt au nord du lac. Il ôta ses vêtements de guerre, les brûla et essaya de dormir. Il ouvrit un instant les yeux pour murmurer une prière que Tahia lui avait apprise pour la fin de la bataille. Il se reprochait d'avoir oublié de le dire plus tôt, et il détestait son arrogance.

Ma victoire, ou la vôtre, peut-être. Les leurs, qui vivent dans le lac, sont les restes des hommes, les restes impérissables de l'eau qui se nourrit. Il avancera à la recherche de tous ces corps aveugles qui m'entourent aujourd'hui. Nous devronsjette-nous demain. Mais ce soir, ils sentiront la charogne et inonderont le monde pour l'emporter, et le monde redeviendra propre.

Elle, la grande déesse de la charogne.

Celle qui nettoie la pourriture du monde et la porte dans son ventre.

A l'aube, les guerriers se préparèrent à regagner la ville. Mais avant de partir, Zaid a vu que certains hommes portaient des houes pour enterrer leur peuple.

Il l'a interdit.

"Monsieur !", protestèrent certains en le regardant avec une main sur le front pour se protéger du soleil, apparu fort et aveuglant ce matin-là.

-Obéissance !- fut la seule chose qu'il dit en réponse.

Attendez. Il attendrait aussi longtemps que nécessaire jusqu'à obtenir une loyauté totale. Le corps de Zaid n'était pas grand, mais debout, avec la couverture de fourrure tachée de sang recouvrant ses épaules, son torse semblait respirer un air renouvelé et colérique. Les hommes ne sentaient que la puanteur et voyaient des corbeaux voleter autour d'eux. Mais il respirait un air de triomphe qui le faisait plus que jamais ressembler à un dieu fait homme. Ils lui devaient la victoire, et c'était quelque chose qu'ils ne pourraient jamais lui refuser.

Puis l’un d’eux a laissé tomber la houe. D’autres ont été entendus tomber plus tard. Les hommes se retirèrent déconfits dans leurs rangs, passant devant leur chef sans le regarder. Aucun d’eux n’a levé les yeux, aucun d’eux n’a émis un seul gémissement, pas même un murmure. Ils prirent les armes, formèrent des rangées et des colonnes, transportèrent les blessés et commencèrent à marcher lentement vers la ville.

Zaid les suivit comme un père veillant sur ses enfants grondés. Il ne pouvait empêcher certains de se tourner vers les morts, ni s'empêcher d'entendre le gémissement silencieux de ces regards. Il ressentait en eux la même peur qu'il avait eue étant enfant : l'angoisse de les laisser déterrés. Il aurait voulu leur dire quelque chose, mais ces yeux l'échappaient, s'échappaient par-dessus ses épaules, plus en arrière. Et il y avait quelque chose qu’il réalisait qu’il ne pourrait jamais contrôler. La pitié singulière de ces yeux fixés sur les compagnons abandonnés, plus grande encore que la crainte des dieux.

« Regardez devant vous ! » leur a-t-il crié, et chacun a repris sa place et sa position. Un murmure montait des rangs, amplifié par l'écho entre les murs, comme s'il venait de la pierre elle-même. Mais les rochers devinrent plus bas, jusqu'à ce qu'un chemin lisse les remplace pour les conduire à la vallée.

Les femmes les attendaient, elles les suivaient en silence avec des visages tristes, sûres de la réponse à la question qu'elles n'osaient pas poser. Certains osèrent s'approcher et s'accrochèrent aux bras des guerriers, leur demandant où ils avaient laissé les autres.

Lorsqu'ils atteignirent les premières cabanes, une foule les suivit et les acclama, jetant des feuilles vertes ramassées par les enfants pendant qu'ils combattaient, puis brûlant des feuilles sentant l'encens et les huiles. Ils avaient allumé de nouveaux feux de joie, sacrifié des animaux en leur honneur et celui des dieux qui leur avaient accordé la victoire. Des colonnes de fumée s’élevaient de l’autre côté de la vallée. De plus en plus d'hommes âgés, de femmes et d'enfants venaient continuellement à leur rencontre. Des couronnes de fleurs ont été lancées en l'air. Les danseurs avaient commencé à danser sur le même autel où Reynod avait été enterré. Les tambours battaient à un rythme vertigineux. L'arôme de la viande cuite voyageait avec le vent.

Mais les veuves restaient en retrait, serrant les bras des hommes dispersés qui tentaient de les ignorer. A la fin de la caravane, Zaid arriva. Ils le regardèrent avec défi, puis abandonnèrent. Ils ont changé leur colère en supplication, ils sont retournés au lac.

Zaid a été porté sur les épaules d'hommes portant les vêtements qu'ils portaient lors des festivals, d'autres jouaient d'instruments de musique avec des fleurs dans les cheveux et les mains. Ils le couvraient de colliers de fleurs, lui baignaient la tête avec des baumes. Les prêtres l'attendaient à

l'autel pour lui rendre les honneurs officiels. Ils l'y portèrent, tandis qu'il saluait avec l'expression béate de quelqu'un qui était plus qu'un homme, parce qu'il leur avait donné un triomphe que l'homme précédent qui parlait avec les dieux n'avait pas pu leur donner.

Tahia l'accompagna jusqu'à l'autel. Le baiser qu'ils ont donné a été acclamé par le peuple.

- Rendons une gratitude infinie au fils de Tol. "Il nous a sauvés de la grande crise de notre peuple", a déclaré l'un des prêtres.

Zaid serait oint de l'huile que Reynod avait créée et apportée avec lui le jour de son arrivée en ville, plus de quarante hivers plus tôt.

-Nous t'oignons, nouveau guide spirituel, avec l'approbation de ton prédécesseur. Désormais, tu seras notre guide jusqu'à ce que les dieux te prennent.

La main passa deux fois devant le visage de Zaid, sans le toucher. Puis il s'installa sur elle, se modelant à sa forme. Et l'odeur le ramenait aux temps lointains de son enfance, aux souvenirs du sorceleur et à la douleur de son sexe.

Son visage fronça les sourcils sous la main du vieil homme, mais personne ne le vit, peut-être que seul le prêtre sentit dans sa paume que ses traitsnes avait déménagé. Lorsque la main le relâcha, il ne montrait plus aucun signe de souffrance, il ne restait plus qu'un masque impassible dans lequel, comme certains diront plus tard, il n'y avait rien.

Et alors qu'il retirait sa main et sentait la chaleur du soleil, il aperçut, l'espace d'un instant, le visage de Sorkus dans la foule.

Le vieil homme a continué avec les honneurs. L'agitation continuait autour d'eux. C'est pour cela qu'il a longtemps oublié ce visage. On s'attendait à ce qu'il parle, mais Tahia fit preuve de discrétion. Elle passa ses bras autour de lui et resta immobile à ses côtés, avec un doux sourire de femme soumise, qui plaisait à toutes les autres femmes du village.

Mais Sorkus réapparut. Son visage inimitable devenait de plus en plus clair et plus proche. Un espace de silence et d’émerveillement s’est développé alors que je me dirigeais vers l’autel. Il était sale et faible, mais c'était lui.

Ceux qui avaient le dos tourné se sont retournés lorsqu'ils ont vu la panique dans les yeux de Zaid. Sorkus avançait lentement, déplaçant les gens rien que par sa présence. Ses cheveux et sa barbe étaient encore couverts de terre provenant du lac, ses vêtements déchirés ne couvraient que sa taille et ses cuisses. Ses jambes semblaient à peine le soutenir. Deux paquets attachés par des lanières de cuir pendaient à ses épaules.

Les yeux de Sorkus le fixaient, remplis de colère.

Ce midi-là, le soleil brillait avec une intensité que personne ne se souvenait avoir eue au cours des cinq dernières années au moins. L'été commençait. Cependant, Sorkus avait sa propre ombre dans les yeux, et Zaid pouvait y voir ce qu'il avait vu au cours des jours passés au bord du lac.

Sorkus marcha sur l'autel. Les planches craquèrent. Les gardes ne l'ont même pas approché. Les prêtres se retirèrent.

Zaid ne regardait que les pieds, pas les yeux, il ne regarderait plus les yeux. Murmura-t-il aux oreilles de Tahia.

-Tu ne m'as pas dit qu'il reviendrait, qu'il serait aussi fort que moi avec son retour.

Elle ne lui a pas répondu.

Sorkus arriva devant lui et s'arrêta. Ils se regardèrent. L'un, grand et droit, couvert d'honneurs et parfumé d'huiles et de fleurs, avec une femme à ses côtés et la faveur du peuple. L'autre, courbé sous le poids des colis nauséabonds, presque nu et entouré d'ombres.

Sorkus dénoua les nœuds. Il jeta les corps de ses enfants les uns après les autres. Les cadavres étaient gonflés, les bouches ouvertes montraient les dents comme deux sourires et des liquides nauséabonds jaillissaient des pustules.

Des cris s'élevèrent de la population. Les prêtres se couvraient la bouche.

Zaid sentit quelque chose dans sa gorge.

"Je me souviens d'un rêve..." murmura-t-il.

Mais la voix de Sorkus, la voix du fils prometteur du sorceleur, se fit alors entendre envahir tous les espaces que le soleil du nouvel été illuminait désormais.

-Ce n'est pas un rêve, cette fois. Eux, les perdus, m'ont dit que votre femme était revenue de cet endroit. Je veux que mes enfants reviennent.

Zaid attendait cet ordre depuis qu'il l'avait vu arriver.

"Tu ne veux pas..." commença-t-il à dire, mais il leva ensuite la main et lui fit signe de se rapprocher. C'était le geste de quelqu'un prêt à se confier, et il semblait y avoir de la compassion dans ses yeux. Un regard d'amitié que toute la ville comprit comme un signe de sa bienveillance.

"Quand tu les verras, tu le regretteras," dit-il doucement, car il savait que Tahia l'écoutait. "Tu n'es pas sûr de ce que tu demandes..."

Sorkus avait son visage sale et coupé très près de lui. Je pouvais sentir plus que sa peau, je pouvais ressentir la peur, comme un animal sent sa proie.

Il posa une main sur la joue de Sorkus, qui ne bougea pas, et essuya les larmes qui coulaient sur le corps des enfants.

Ensuite, la main droite de Zaid chercha quelque chose sous la robe. Le stylet de Reynod brilla soudain dans la lumière du matin, aveuglant Sorkus un instant avant son cri. Avant que la lame ne lui transperce le cœur, il ne tombe mort sur ses enfants, les couvrant du même sang avec lequel ils avaient été conçus.

LES GUERRIERS AILÉS

Ils ont choisi les nuits sans lune, quand il ne s'agissait que d'une ligne ou peut-être d'une sphère pas plus grande qu'une autre étoile, encore plus pâle. Ou quand les nuages couvraient tout le ciel et que les nuits ressemblaient alors à de la cécité. Des nuits aussi sombres que les yeux de l'Enchanteresse, affirmaient les femmes.

Ils savaient que ces yeux étaient aveugles, totalement blancs, dépourvus du point noir et du cercle clair qui alternait ombre et lumière. Mais la vieille sorcière avait tout vu à travers les yeux des autres. Il avait bu la lumière à travers les autres, s'était nourri de leur sang et s'était fortifié de leur chair. Les os des autres soutenaient ses jambes fragiles. Ceux qui l'ont vue disaient que ses jambes étaient comme deux branches sèches sur le point de se briser, tenues par deux serpents liés. Les mains, deux poignées décharnées de phalanges brisées caressant les écailles des vipères.

Ils l'attendaient. Les plus jeunes étaient accroupis derrière les buissons. Les plus âgés, sans crainte mais extatiques de respect, s'étaient rassemblés autour d'un feu de joie.

Les flammes grandissaient. Ils ont éclairé la clairière au milieu de la forêt. Derrière les femmes debout, qui se tenaient la main, se trouvaient les vieilles femmes. Ils avaient la tête baissée et les yeux fixés sur le sol. Ils se balançaient d'avant en arrière, avec un murmure sourd et régulier venant de leurs lèvres fermées.

Les jeunes femmes tremblaient, cachées par les buissons. Elles avaient froid, mais leurs mères leur avaient assuré qu'à la fin de cette nuit elles seraient des femmes. Quand l'Enchanteresse apparaissait, les yeux de la vieille femme s'en nourrissaient, et la jeunesse se perdait dans l'air, condensée dans la brise arrêtée entre les plus hautes feuilles des arbres. Alors elles criaient pour devenir des femmes sans âge. Choisi. Expérimenté. Avec la connaissance du monde dans le ventre.

Trois vieilles femmes alimentaient le feu en se passant des branches et des épices. Les arômes envahissaient la forêt, vagues au début, innombrables après minuit. L'odeur du sang emplissait les narines des jeunes femmes. Puis, l’odeur du lait brûlé la remplaça, jusqu’à se confondre avec l’humidité de la terre et des bûches tombées.

Les femmes apportaient au feu des objets qui avaient appartenu à leurs ancêtres et qu'elles avaient gardés toute leur vie. Peut-être des fragments de quelque chose de plus grand, arrachés avant sa destruction définitive. Les femmes les portaient enveloppés dans des tissus propres, cachés sous leurs jupes, après les avoir sauvés de l'abandon dans un trou de leur case. Les hommes les observaient alors qu'ils s'éloignaient dans le crépuscule vers la réunion dont tout le monde savait qu'elle allait avoir lieu ce soir-là.

-Reste et dors. "Ne rêvez même pas", ordonnèrent-ils à leurs hommes et à leurs enfants.

Ils sentirent un frisson parcourir leurs corps, mais ils restèrent silencieux et s'enfermèrent chez eux.

Toutes, pas une seule femme en âge de procréer, n’ont refusé de remettre ses biens. Les trois vieilles femmes quittèrent le feu de joie pour se rendre à l'endroit où les autres s'étaient rassemblées pour déposer leurs offrandes. C'était une longue file qui ne s'arrêtait même pas au-delà de l'obscurité entre les troncs. Ils se servaient de torches pour ne pas se perdre sur les sentiers qui menaient à la forêt, mais ils savaient qu'il leur faudrait les éteindre à leur arrivée. Il ne fallait que les mains pour se rencontrer, pour palper les visages, les bras qui apportaient les cadeaux. Les vieilles femmes retournèrent au feu de joie et la lumière explosa pendant quelques instants avec la nouvelle nourriture qu'elles jetaient, mais elles baissaient les yeux vers le sol.

Une forte odeur de bûches se mêlait à l'arôme de boue et d'excréments. L'odeur de la terre venait du feu, du bois qui s'était nourri de cette terre et s'était dissous dans ses substances originelles.

Les jeunes femmes regardaient derrière les branches, cachant leur nudité. Ils virent des lanières de cuir tomber comme de petits oiseaux morts. Poupées en forme d'hommes, recouvertes de poudre blanche. Branches aux feuilles sèches, teintes en rouge. Certains sacs se sont ouverts avant de tomber dans le feu, et les restes des enfants à naître ont été éparpillés parmi les braises. Des utérus entiers étaient jetés au feu, offerts comme des cœurs ouverts sur les paumes des vieilles femmes.

Ceux qui priaient ont élevé la voix alors que les flammes grandissaient. Un tremblement presque imperceptible parcourut les mains jointes. Les vieilles femmes frissonnaient elles aussi, et le sol résonnait du crépitement des pieds nus.

"Les fragments de vie..." disaient-ils, mais leurs voix se perdaient dans le crépitement du feu. Les flammes étaient hautes, les ombres des arbres dansaient et menaçaient de s'abattre sur eux. Un vent froid commença à courir à travers les branches supérieures, et la danse des arbres et du feu s'animait devant le regard statique des vieilles femmes.

Les responsables des offrandes allaient et revenaient les bras chargés d'éléments indéfinis. toux. Des choses qui semblaient parfois bouger toutes seules entre ses mains, mais aucune d'entre elles n'avait une couleur précise ou une odeur particulière. Ils étaient secs, comme si l'obscurité leur avait volé leurs traits avant de les renvoyer au feu. Et lorsqu'ils brûlaient, les objets pleuraient avec l'arôme qu'ils dégageaient, des larmes avec des odeurs, tout comme les femmes pleuraient aujourd'hui lorsqu'on les leur remettait. Le feu semblait brûler leurs visages, mais il ne faisait que les éclairer avec une clarté implacable.

L'humidité de la nuit avait disparu. La chaleur du feu de joie recouvrait le tout d’une couche sèche et poussiéreuse de terre craquelée. La boue avait séché, la sueur avait disparu de la peau des jeunes filles. Leurs corps nus étaient comme des feuilles d’acacia en plein midi d’hiver. Opaque, poreux et intemporel. Ils se sentaient vieillir, mais ils ne pleuraient pas. Toujours blottis les uns contre les autres, derrière les buissons rampants. En attendant.

Ils sentirent alors que quelque chose tachait leur sexe. Puis le vent est venu. Ils touchèrent le sol là où ils étaient assis. Ils passèrent leurs mains dans les ombres dans lesquelles ils avaient essayé de se protéger et portèrent leurs doigts à leur nez. Ils reniflèrent et crièrent. Ils auraient voulu fuir, mais la nudité les retenait.

« Du sang ! » ont-ils crié. Ils s'embrassèrent. Certains ont appelé leur mère. Ses cris s'élevaient au-dessus du crépitement du feu.

La prière des vieilles femmes continuait, indifféremment. Les jeunes femmes sortirent de terre couvertes de petites flaques de sang et d'urine. Leurs corps ne leur répondaient pas. Leurs corps étaient différents.

Une des vieilles femmes du cercle tourna la tête vers son compagnon. L'autre hocha la tête et se sépara des autres. Ceux qui sont restés ont comblé le fossé. Le messager apporta un plat au feu de joie et attendit qu'il se réchauffe. Calmement, sans manifester d'impatience face aux cris, elle attendit. Il toucha le bois, et satisfait de la température qu'il avait atteinte, il revint vers le cercle, offrant la fontaine aux femmes adultes.

Tour à tour, chacune baissa la tête un instant, et la fontaine se remplit de salive. Alors qu'elle terminait la ronde, la messagère cracha à son tour et se dirigea vers les jeunes femmes.

Ils la virent approcher, sans cesser de pleurer, leurs regards se transformèrent en une grimace de soulagement. La femme tendit la main et ils s'éloignèrent tous, mais la vieille femme n'allait pas les toucher. Il s'agenouilla dans la boue dont le sang dégageait une odeur d'urine de vierge et posa ses paumes. Puis il ramassa deux poignées de boue et la laissa glisser de ses doigts jusqu'à ce qu'elle tombe dans la fontaine.

Lorsqu'il eut fini de le remplir, il mélangea le contenu avec sa main droite, tandis que de l'autre il s'appuyait au sol. Son corps bougeait avec un léger balancement, ses yeux fermés, comme s'il accomplissait une tâche de routine. Mais sous les vêtements usés, on pouvait voir le lent mouvement de ses bras, et une ombre de cheveux clairs donnait des teintes presque blanches à son cou et à son visage. Ses yeux brillaient lorsqu'il ouvrait les paupières.

"Calmez-vous, mes filles, vous avez déjà fait votre travail", leur dit-il à voix très basse, il n'avait pas le droit de les consoler.

Les jeunes femmes les plus proches d'elle comprirent, mais les autres continuèrent de trembler devant le chant des vieilles femmes.

"Les fragments de vie sont offerts..." répétaient-ils, sans achever, sans interrompre, mais en créant l'attente nécessaire. Ils semblaient obéir aux ordres d'un plan nouvellement créé et non aux processus d'un rite plus ancien que ce dont ils pouvaient peut-être se souvenir.

Un vent glacial descendait des hautes branches jusqu'au feu. Les rougeurs des jeunes femmes éprouvèrent un soulagement momentané, semblable à la paume froide d'un homme posée sur leurs joues. Le vent se transformait en gouttes de rosée qui tombaient des feuilles et des pierres, glissant également sur le dos des vieilles femmes, qui ne cessaient de bouger en cercle. Ils avaient augmenté le volume de leur voix.

-Les fragments de vie sont offerts à la terre. La terre les rend…

Soudain, ils baissèrent la tête, sans se séparer ni s'arrêter. Ils tournèrent plus vite. La hauteur des flammes les dépassait. Les trois porteurs s'étaient arrêtés, quelques offrandes à la main. Les jeunes femmes

ont fait taire leur murmure, se sont tenus la main et ont regardé le feu de joie.

Le messager se releva lentement avec la fontaine. On pouvait voir l'effort qu'elle faisait pour porter le navire sur ses épaules, mais personne ne voulait l'aider et elle ne s'y attendait pas non plus. C'était sa tâche, et il l'avait accomplie pendant plus de la moitié de sa longue vie. Elle se redressa en soupirant. Puis il revint à l'intérieur du cercle. L'écart s'est à nouveau ouvert rien que pour elle. Les porteurs se sont écartés et se sont assis pour attendre.

-Les fragments de vie...-dit la prière, toujours grandissante-...sont offerts à la terre. La terre leur rend la forme... - Ils s'interrompirent pour recommencer. Parfois, leurs voix détrempées perdaient leur synchronicité, et chacun commençait par n'importe quel mot de la prière, donnant de nouvelles nuances au chant. jeu. Les flammes l'ont presque touchée. Il leva les yeux, laissant la chaleur réchauffer son visage et le colorer de rougeur. Elle était contente de ce contact, comme si le soleil était devant elle, dorant sa peau. Puis il souleva le plat plus haut que la hauteur de sa tête et laissa tomber le contenu dans le feu de joie.

Le grattage des brasses qui s'entrechoquaient, des poutres brisées, précédait la fumée qui commençait à s'élever peu après. Premièrement, seul ce secteur du feu de joie brillait avec plus de couleurs que de simples rouges et jaunes. Une pourpre, comme celle des arbres malades ou la peau des morts, commença à se disperser jusqu'à englober toutes les flammes. Le feu de joie ressemblait à une immense fleur aux pétales violets. Une fleur avec de nombreux bras qui rampaient, certains au ras du sol, d'autres s'élevant vers les arbres.

-La terre rend la vie vivante, sous de nouvelles formes. Les formes cherchent de nouveaux corps...

L'odeur était intense. Les jeunes femmes se couvraient le nez et la bouche avec leurs mains, mais il était encore impossible de l'éviter. L'odeur faisait désormais partie de ses souvenirs, et elle ressortait encore plus forte, comme celle des cadavres dont la pourriture était libérée par le feu.

Les jeunes femmes pleurèrent à nouveau, effrayées par la fumée qui les entourait. Ils se pressèrent l'un contre l'autre, se frottant le visage, mais ils ne trouvèrent pas un seul endroit sur leur peau où cet arôme ne fût imprégné. Et la forme de l’odeur devint la forme de la fumée, et la forme de la fumée fut celle d’un nuage qui se répandit dans toute la forêt. Adhérant à la surface des choses, les pénétrant jusqu'à ce que les choses deviennent fumée et arôme.

Des feuilles avec une odeur de mort. Malles inertes. Terre aux muscles flasques. Peau à texture rigide.

Soyez tous les êtres de la forêt.

Soyez la forêt.

Une forêt sans vie, entretenue par la fumée des morts. Ceux qui détiennent la terre sur laquelle les hommes marchent et les femmes se tiennent debout et prient.

Où les hommes chassent.

Les animaux sont apparus.

Personne ne les avait vus auparavant, mais peut-être étaient-ils déjà là depuis le début de la nuit. Ses yeux brillaient de la couleur du feu qui s'y reflétait. De très légères nuances de blanc apparaissaient de temps en temps parmi les flammes, et une couleur rougeâtre pâle apparaissait par instants, et les langues blanches se mêlaient aux autres. Puis le rouge devint plus fort, mais l'odeur ne diminua pas, ni la fumée.

Les femmes continuèrent leur ronde, tandis qu'un halo sombre se formait derrière elles. Ils se tournèrent pour voir la lueur des yeux scrutant les arbres et les rochers. C'étaient de petites étoiles formant une constellation autour des femmes. Et ils étaient de plus en plus nombreux. Chaque fois qu’ils regardaient, les étoiles grandissaient, se rapprochaient et divers contours se dessinaient derrière elles. Le reflet d'un manteau léger, le mouvement d'une oreille, le grattement d'une patte sur les pierres, un gémissement, un hurlement à peine esquissé, un cri de honte et de colère.

La fumée couvrait le ciel entre les hautes branches et recommençait à descendre. Il faisait froid, même s'il était né des flammes. Les femmes pleuraient, même les plus âgées, lorsque la fumée les touchait. Et il pénétrait leurs vêtements, touchait leurs corps avec des mains informes, des doigts informes, mais forts et multiples. Il a voyagé sans vent ni brise, pas même les bruits habituels de la forêt ne lui donnant une idée du lieu ou du temps.

Le silence pétrifiait le passage de la nuit.

Le crépitement du feu de joie n’était plus un son, mais juste une autre figure dans la fumée.

Les animaux se sont approchés et à chaque pas ils se sont débarrassés de leur peur. Leurs profils devenaient clairs, solides comme la terre à leurs pieds. Mais la terre a tremblé. Un tremblement encore très faible, se dirigeant vers le feu de joie, avec la même intensité de tous côtés, pour converger dans le feu. Puis l’arôme est devenu irrespirable. Certaines femmes tombèrent à terre, les autres résistèrent au vertige de la terre qui disparut, comme si elle les absorbait et elles se laissèrent emporter, sans os ni chair, transmuées en poussière.

Les loups s'arrêtèrent derrière le cercle.

Meutes de loups bruns.

Par groupes, ils sortaient de l'obscurité, jusqu'à redevenir immobiles, le dos hérissé, la queue dressée, les oreilles dressées, le museau mouillé. Les visages ressortaient par la luminosité des flammes. Les cheveux roux semblaient comme une couronne autour de ces regards dépourvus des signes du temps. Sensations et stimuli sans passé, seulement réactions, réflexions.

Puis ils avancèrent leurs pattes vers le feu de joie, sans avoir peur des femmes qui les regardaient. Leurs pas dans les feuilles mortes, les branches cassées, la boue étaient les signes d’une lente transition. La fumée pénétrait par leurs nez de plus en plus excités et humides.

Les loups commencèrent à frotter leurs corps les uns contre les autres, sans quitter le feu des yeux. Les oreilles s'étaient dressées au crépitement, mais semblaient attendre quelque chose. plus loin. Peut-être de voix qui viendraient des flammes, de la terre ou de l'air. Tout apparaissait déjà comme un seul élément, bien que momentanément transformé en différentes formes, diverses manifestations d'une même force jaillissant du sol.

Des silhouettes indéfinies commençaient à apparaître dans l’opacité dense de la fumée. L'odeur avait cessé d'être nauséabonde et était maintenant presque douce mais toujours quelque peu nauséabonde. Les femmes l'ont senti et goûté.

L'odeur prenait la forme de la gorge des loups. La salive tombait des coins de la bouche et du cou des animaux. Ils se léchaient le doux parfum de la fourrure et se frottaient dans la boue. Ils avaient besoin d’être recouverts de l’odeur de la terre ancienne.

Les figures de fumée avaient la forme de feuilles déplacées par le vent. Les têtes des loups suivaient les mouvements de ces formes.

La fumée avait des contours d'hommes.

Les bras se levèrent autour des jeunes femmes, qui tremblaient et pleuraient. Les ombres s'éloignèrent et rejoignirent la masse de fumée, mais réapparurent bientôt.

Cette fois, c'étaient des têtes tournées vers les visages des loups.

Les animaux avaient commencé à trembler. Certains couraient d'un côté à l'autre, sautaient, se mordaient, mais la plupart des mâles allaient s'embrasser près du feu de joie.

Les femmes se tenaient à nouveau la main, les yeux brillants et effrayés.

La fumée changeait de mouvement. Elle était concentrée autour des loups. Les animaux reculèrent et se resserrèrent un peu plus. Ils ont essayé de fuir, ils ont croisé les vieilles femmes, mais ils n'ont pas pu s'échapper, ils le savaient. Ils se roulaient dans la terre, gémissaient et hurlaient. Ils regardaient vers les arbres l'obscurité d'où ils venaient et ne voulaient pas revenir.

Mais l'odeur de la viande des offrandes les attirait des flammes.

Les vieilles femmes recommencèrent leur litanie lorsqu'elles virent la peur des bêtes.

-La terre rend les morts sous les formes de l'air et du vent. Il devient l'arôme des ancêtres, les graines de leurs âmes conservées dans les corps des vivants. Vous abriterez les esprits des désespérés, les exilés du pays des corps. Le corps est la terre de l'âme. Le corps est l'âme de la terre. Chacun revient à l'autre et se confond. Ils serviront de refuges, jusqu'à ce que le Bienfaiteur les libère.

Les loups prêtèrent attention aux voix des femmes. Ils avaient cessé de trembler, leurs dos rougeâtres étaient comme des toises éteintes dans les cendres. Puis ils s'assirent sur leurs pattes arrière, et le chef se mit à hurler et fit perdre peur aux autres. Tout le monde l'a imité. Les hurlements se mêlèrent de manière discordante en une plainte aiguë, qui prit peu à peu un ton triste et douloureux. Une chanson si triste que les personnages dans la fumée se rapprochaient d'eux, comme s'ils la reconnaissaient.

Les personnages s'amincirent jusqu'à l'étroitesse d'un fil, d'un brin de paille. Les loups hurlaient toujours, la tête haute et le museau pointé vers le ciel sombre. Et la fumée entrait par le nez des loups et par leur gueule ouverte. Il se mélangeait à l'air qu'ils inspiraient pour émettre leur chant de douleur, et ils ne pouvaient plus être autre chose qu'une seule substance, éléments confondus par la nature de l'air transformé en liquide du corps.

Sang.

De petites âmes tournent dans le corps des loups. Des voix transformées en hurlements qui se perdraient dans les interstices de la nuit pour ressurgir chaque nuit dans chaque forêt.

Les animaux étaient accroupis, le museau contre le sol et entre les pattes. Ils se turent l'un après l'autre, et quand le dernier hurlement s'éteignit, une des vieilles femmes se mit à parler.

-Allez transmettre votre message à tout le monde dans les forêts. Les oiseaux voyageront loin et emporteront les fontaines des âmes. Le peuple humain vivra alors dans le reste du monde jusqu’à ce qu’il puisse retourner dans son pays.

Les jeunes femmes regardaient le soleil qui se levait à l'horizon. L'obscurité faiblissait et le froid grandissait. Ils tombèrent au sol, épuisés. Les vieilles femmes rendirent les vêtements qui leur avaient été confisqués à minuit. Leurs cheveux étaient sales, leurs visages hagards et la lumière du jour révélait la triste blancheur de leur peau.

Ils marchèrent faiblement vers la sortie de la forêt. Ils savaient que leurs parents les attendaient avec de la nourriture et un abri. Ils étaient tristes, mais ce n'était qu'une angoisse causée par la fatigue. Ils savaient que le corps qu’ils transportaient désormais n’était pas le même que celui avec lequel ils avaient quitté leur foyer.

Les vieilles femmes brisèrent le cercle et jetèrent de la terre sur les restes du feu de joie. La fumée qui en sortait était grise et sans aucune signification. Une substance ordinaire, de simples instruments de feu et de bois.

Les arbres ont commencé à capter la lumière du matin dans leurs hautes branches, tandis que la lumière commençait à descendre dans la litière de feuilles. Toutes les feuilles des branches inférieures étaient fanées. comme ou brûlé.

Les loups étaient partis. Personne ne les a vu fuir ou courir pour se cacher de la lumière du jour.

Il ne restait même plus l’arôme fétide des morts.

Juste l'odeur des loups.

*

-Il y a des choses qui ne sont pas des souvenirs, elles sont simplement connues. Parfois, je me considère comme la dernière couche de neige sur tant d’autres qui recouvrent les terres hivernales. Je fouille dans ma mémoire, je retrouve des vestiges de nombreuses vies passées. Je me souviens d'anciens événements. C'est peut-être juste mon imagination. Mais est-il possible que je sois plus que ce que je vois, que je mérite le respect révérencieux, la peur dans les yeux de vous toutes, femmes, compagnes d'infortune et de joie ?

Gerda avait une main dans celle de la femme agenouillée à côté du lit. Par ses mains, il lui transmettait de la chaleur, car Gerda tremblait. Plus que la fièvre qui l'avait envahie trois nuits auparavant, aussi intense que si l'été s'était caché dans sa tête, elle craignait pour la vie de son fils. Il regardait son ventre, agité par les frissons et les coups de pied de l'enfant.

"Calme-toi", murmura-t-il en caressant sa peau tendue, couverte de sueur. Ils avaient mis des morceaux de glace autour de son corps. Mais chaque nuit, la chaleur augmentait encore, et il ne servait à rien d'apporter davantage de neige ou de la recouvrir de blanc.

La femme lui frotta les bras et les mains, puis le visage, le cou, les jambes. Gerda se sentit mieux quand ils retirèrent la glace et commencèrent à la frotter comme ils le faisaient maintenant, comme un enfant malade.

-C'est étrange, mais je ne me souviens pas de mon enfance, seulement du jour où j'ai sauvé Sigur. J'ai tellement de souvenirs de choses, d'images, de douleurs de gens que je n'ai jamais rencontrés...

Elle regarda la femme qui l'écoutait.

- Se pourrait-il que le froid gêne mon intelligence, comme le dit mon mari ? N'en sais-tu pas plus sur moi que ces doutes ? Je sais que je suis un autre. Je suis certain de l'ignorance. Mais aujourd’hui c’est la chaleur du froid qui efface tout, tout perturbe.

La femme la serra dans ses bras, contre sa poitrine. Elle était assez âgée pour être sa mère, mais la manière délicate avec laquelle il la traitait était un autre signe du respect craintif, de la distance infranchissable qui existait entre eux.

Ils avaient fait venir les guérisseurs de la ville deux jours auparavant. Cela peut prendre cinq jours ou plus pour arriver. Pendant ce temps, les hommes traçaient un chemin dans la neige depuis le seuil de la cabane. Le bruit des pelles, les reniflements des hommes qui se penchaient et se relevaient étaient les seuls véritables accompagnements de Gerda. Les femmes qui habitaient à proximité entraient dans la cabane une à une pour ne pas la déranger. Le silence était opaque et sourd, enfermé par la neige qui tombait et s'accumulait sur le toit. Les rafales la glaçaient lorsque la porte s'ouvrait, mais elle n'aurait pas pu supporter ces journées sans cette brève vue sur l'extérieur. J'ai vu la lumière de l'hiver, la blancheur impérissable qui voyageait au gré du vent. Quelques points noirs, au milieu de la neige, bougeaient comme des fourmis : les hommes travaillaient, s'éloignaient, ouvrant un chemin aux guérisseurs.

-Nos hommes travaillent jour et nuit. Ils savent ce que votre mari fait pour eux, ce que votre fils veut dire. Et c'est pourquoi ils creusent et enlèvent la neige. Un chemin pour que le mal qui vous afflige s'éloigne de votre corps. Votre mari y reviendra pour vous consoler, et votre fils ira peupler le monde.

Gerda entendait chaque matin ces paroles, murmurées à son oreille par la vieille femme dont c'était le tour de s'occuper d'elle la veille. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se réveilla complètement et se sentit lucide, bien

qu'épuisée par les frissons nocturnes. Comme il ne pouvait pas bouger, son corps s'était concentré sur ses souvenirs.

L'après-midi, ses compagnes somnolaient, et elle, levant un peu la tête, observait à travers les fissures des planches courbées par le poids de la neige. De minces filets d’eau coulaient jusqu’au sol et de larges taches de neige fondue marquaient le bois. Parfois, elle entendait le craquement des avant-toits et du toit juste au-dessus d'elle.

La neige m'a enterré et les gens marchent sans se rendre compte de ma présence.

L'idée commençait à la déranger. Il secoua l'épaule de la femme jusqu'à ce qu'elle se réveille et essaya de la forcer à sortir et à regarder. L'autre essaya de la calmer en lui disant qu'il ne s'agissait que de quelques oiseaux qui avaient commencé à arriver la veille.

-Quand je suis arrivé ce matin, ils étaient sur le toit. Il me semble qu’il y en avait cinq, alors qu’hier encore il n’y en avait qu’un. Les hommes m'ont dit qu'ils venaient de toutes les directions, et ils atterrissent ici, sans reprendre la fuite. - Et la femme a regardé un moment le plafond, écoutant les pas.

Gerda se contenta alors d'écouter les battements d'ailes continus, les picotements du bois. Je les imaginais côte à côte, recouvrant le toit de la cabane entouré de neige. Parfois, j'entendais le déploiement des ailes s'envoler, peut-être à la recherche de nourriture.

" Comment sont-ils ? " demanda-t-il un après-midi. Même si, d'une certaine manière, je le savais déjà, dans la bouche des autres, le souvenir indéfinissable cesserait d'être simplement une étrange vertu de l'âme. ton imagination.

Les deux qui l'accompagnaient se regardèrent, ils sentirent l'inutilité de la réponse, mais ils répondirent, prêts à passer le temps à attendre.

-Ils sont noirs. Ils ont des plumes noires qui ne réfléchissent pas la lumière. Ils ressemblent à des puits profonds lorsqu’ils arrêtent de battre ou de bouger. Les hommes disent que ce sont des vautours. Les prêtres disent que ce sont des oiseaux qui reviennent tous les cent hivers. Nous ne les avons jamais vus auparavant.

Gerda continuait à prêter attention aux pas, aux cris et aux coups de bec. Il devait y en avoir beaucoup, à en juger par ces bruits. Même les cris des hommes ou le claquement des outils n'avaient pas réussi à les effrayer. Ils y restèrent et les jours passèrent. L'angoisse de l'attente grandissait avec le nombre d'oiseaux.

Elle continue de craindre pour la solidité de la construction.

"Je ne sais pas si le bois résistera à la neige et aux oiseaux", dit-il aux femmes en posant sa tête fatiguée sur les couvertures. La fièvre ne la quittait pas et ses yeux, presque rouges, clignaient de larmes qui commençaient à lui faire mal à la peau. Les vieilles femmes lui essuyèrent le visage et la consolèrent.

-La cabane tiendra.

-Mais mon fils...-insista-t-elle, pleurant sans savoir se contenir et honteuse que les autres la voient comme ça, parce que quelque chose lui disait que ce n'était pas vraiment elle qui pleurait.-...il le sera né en plein hiver, isolé comme nous le sommes, avec son père si loin, et la maison va s'effondrer...

Le désespoir avait effacé la beauté de son visage, pareil à celui de tant d’autres femmes de la région. En la voyant ainsi, les vieilles femmes semblaient avoir moins peur, elles la touchaient et lui parlaient sans les réserves ni cette distance qu'elles avaient cru nécessaire de mettre devant elles.

Les nuits passaient et le jour de la livraison approchait. La fièvre s'est calmée pendant quelques jours, Gerda s'est sentie plus forte. Le bruit des pelles avait diminué et on l'entendait de temps en temps.

-Dites aux hommes de ne pas arrêter de creuser pour quelque raison que ce soit.

"Ils ne le feront pas", répondit la femme en réchauffant la nourriture. "Ils n'arrêteront pas de le faire jusqu'à l'arrivée des guérisseurs". Mais tu iras mieux...

-Cela n'a pas d'importance. Ces jours-ci, je me suis souvenu que c'était moi qui les avais appelés, non pas les guérisseurs de la ville, mais d'autres, je ne sais pas quand, mais je connais les mots que j'ai prononcés... - Il réfléchit un moment.

La fièvre, cependant, revenait toujours, mais par intermittence, et la plongeait dans des creux d'où elle se réveillait plus fatiguée et plus confuse. Son fils a également bougé dans son ventre et l'a frappée.

Une jeune femme entra soudainement, laissant le vent froid frapper l’intérieur de la cabane. La vieille femme s'est mise en colère et a secoué sa petite-fille par les cheveux. Le vent continuait de refroidir la pièce.

"Fermez-le!", ordonna Gerda, et sa voix forte ne semblait pas provenir du corps enflé et faible. Les deux autres restèrent un moment à la regarder, puis allèrent fermer la porte. La plus jeune, toujours agitée, demandait la permission de lui parler, tandis que la grand-mère la regardait avec méfiance. Les yeux de la petite-fille allaient d'un visage à l'autre, cherchant l'approbation.

"Parlez", dit Gerda.

Alors qu'il était sur le point de commencer, il toussa et la vieille femme lui tapota le dos en secouant la tête avec un défi aux lèvres.

-Les hommes ont vu les oiseaux sur la route, à une demi-journée d'ici. Ils disent qu'ils ont atterri sur la neige. Ni les cris, ni les pierres, ni les menaces à coups de pelles ne les ont fait fuir. Alors ils ont continué à travailler. Les oiseaux semblaient les observer. Ils n'ont pas peur des oiseaux, c'est ce qu'ils ont dit, mais je le pense. Si je les avais vus, des oiseaux plus gros que ça... -Et il ouvrit les bras autant qu'il put.

-Continue…

-Les oiseaux étaient là jusqu'à la nuit, sans bouger. Les hommes quittèrent leur travail et repartirent avec les outils sur les épaules. Ils durent trembler en se tournant pour observer les oiseaux qui les suivaient des yeux. Mais les oiseaux devenaient des taches grises dans l’obscurité de la neige.

La grand-mère s'était assise, surprise par l'éloquence inconnue de sa petite-fille. Je ne l'avais jamais entendue parler ainsi. La maladresse de son arrivée s'était transformée en une fluidité de pensée presque mature.

-Mon père était parmi eux et quand il est rentré chez lui, il nous a raconté tout cela. Son visage était froid, pas tant à cause du gel qu'à cause de la peur. Ses yeux brillaient et il ne quittait pas la route des yeux. Au bout d'un moment, il nous a dit qu'il avait vu les oiseaux commencer à bouger. Ils ne s'envolèrent pas, mais marchèrent un peu plus droit, plus grands. Il crut les voir descendre vers le chemin qu'ils avaient ouvert. Mais... -La jeune femme s'est soudainement mise à pleurer, le visage dans les mains et agenouillée devant le lit. La grand-mère a tenté de la séparer de Gerda, encore une fois honteuse de sa petite-fille.

"Laisse-moi finir de parler", dit-elle en prenant les mains froides et blanches de la jeune femme.

-Ce matin, avant l'aube, mes parents m'ont envoyé le servir chez ma grand-mère. Je suis parti. Ma maison n'est pas trop loin de la route, donc peuOu j'ai mis du temps à arriver. J'espérais voir les oiseaux, mais je ne les ai pas trouvés. Ses empreintes de pattes n'ont pas encore été effacées. Mais quand j'ai regardé par-dessus le mur de neige qui surplombe le chemin, je les ai vus. Oh, madame !

" Aux oiseaux ? " demanda Gerda.

-Non! Aux femmes, aux sorcières ! -La jeune femme se couvrit encore une fois le visage. Sa grand-mère se détourna d'elle et regarda vers la porte balayée par le vent.

-Ils étaient si horribles, si horribles ! Et ils m'ont regardé ! J'ai vu leurs yeux, et ce n'étaient pas des yeux ! Je suis taché, madame !

Gerda n'eut pas le temps de dire à la vieille femme de réconforter sa petite-fille. La porte s'était ouverte avec la force d'une rafale, mais il n'y avait rien sur le long sentier droit qui menait devant la cabane depuis les profondeurs indéfinies de l'horizon enneigé. Au-dessus des pleurs de la jeune femme, on n'entendait que le hurlement du vent. La vieille femme n’avait pas bougé de chez elle. Le battement des oiseaux au plafond s'était arrêté, mais je pouvais les sentir au plafond, comme si c'étaient eux qui soutenaient la structure.

Puis, encore à peine perceptible, une tache sombre commença à apparaître au bout du chemin, qui augmenta lentement en taille. Il y avait un mouvement rythmé, comme le balancement d'une femme berçant un enfant. Ce fut la première chose à laquelle Gerda pensa.

"C'est une des femmes du village..." dit-elle en souriant aux deux qui l'accompagnaient. Mais bientôt son sourire s'effaça lorsqu'il vit que plusieurs autres silhouettes se différenciaient de la précédente, peut-être en naissaient. Ils étaient loin, mais on voyait les bandes blanches de neige séparant les corps de ceux qui arrivaient.

"Enfin..." dit-il cette fois, sachant qu'elles auraient tout mieux que les femmes du village. Pourtant, la peur de la jeune femme la touchait comme une main froide sur son ventre réchauffé par les couvertures. Il ne les connaissait pas, du moins il ne s'en souvenait pas, et comme tant d'autres fois, il avait le sentiment qu'ils lui étaient familiers. Mais ensuite la simple idée de penser à eux commençait aussi à être agréable, elle se sentait à l'abri.

Il regarda à nouveau attentivement. Ils étaient déjà à mi-chemin. Il y avait six femmes qui marchaient sur deux files. Chacun, malgré leur extrême similitude vestimentaire, acquérait une individualité à mesure qu'ils se rapprochaient. Il était encore difficile de distinguer les visages derrière le vent, sales de feuilles et de neige. Il vit les robes noires qui les couvraient, les couvertures sombres sur leurs têtes et les fins points blancs sur leurs mains joints devant leur cou pour empêcher le vent de les emporter.

Peu de temps après, il entendit le bruit de semelles de cuir sur la neige tassée devant l'entrée. Les deux premiers occupaient tout l’espace du seuil. La lumière derrière eux occultait les visages cachés par les capuches. Gerda n'osait pas leur parler. De sa couchette, il s'inclina de la main droite.

Une faible main blanche, couverte de taches brunes et de jointures épaissies, sortit de sous la robe de l'un des nouveaux arrivants et s'inclina avec un arc similaire. Puis il s'appuya contre le mur pour se donner un coup de pouce, et il entendit le frottement du bois contre quelque chose de dur comme des clous. Un autre l'imita, et tous deux firent le premier pas

qui les éloigna définitivement de la neige, sur le plancher chaud de la cabane.

Quand les six personnes entrèrent, la dernière ferma la porte et les autres se tinrent autour d'elle. Leurs vêtements étaient usés jusqu'à la corde et des cheveux blancs dépassaient des bords des tissus qu'ils utilisaient pour se couvrir la tête. Dans les mains devant la poitrine, les os ressortaient sous la peau. Leurs visages étaient secs, couverts de sillons et de plis. Les nez étaient longs et courbés, les lèvres très fines, à tel point qu'elles semblaient presque en manquer. Des pommettes hautes se terminaient par un menton pointu. Les sourcils étaient blancs, mais il y avait de l'obscurité là où devraient être les yeux. Gerda ne distinguait que la pâleur ocre des paupières. Peut-être qu'ils n'avaient jamais eu d'yeux et qu'ils avaient parcouru la route à l'aveugle, se dit-il.

"Dois-je m'en souvenir ?", a-t-il demandé. "La fièvre me cache des choses."

Je ne savais pas si je devais attendre une réponse. Il ne considérait pas possible qu'une voix puisse provenir de sorcières. Mais l’une d’elles lui répondit en ouvrant à peine les lèvres. Les rides de son cou bougeaient un peu pendant qu'il parlait. La voix avait le bruit d’écailles bruissantes. Mais une odeur de vieille terre stagnante était sortie de la bouche de la vieille femme.

-Ne sois pas surpris de ne pas le savoir, car plus tard tu t'en souviendras.

Sous le toit défoncé de la cabane, un bref écho retentit, même si seul persistait ce bruit de grattage d'écailles. Puis une autre sorcière parla. Cette fois, le bruit et l'odeur étaient comme des plumes déplacées par un vent froid, et les oiseaux sur le toit battaient des ailes.

-Ne sois pas surprise que tu souffres en tant que femme, car tu donneras la vie au fils d'un homme.

La voix du troisième était sèche, coupante, dépouillé comme une autre forme de vide sans plaintes.

"Nous nous en occuperons", a-t-il dit à ceux qui s'occupaient de lui. Je vais chez Gerda. Elle sortit sa main de dessous sa robe et commença à retirer la capuche.

La grand-mère et la petite-fille se couvrirent les yeux, puis se tournèrent et ouvrirent la porte, s'enfuyant de la cabane, sans se retourner pour regarder.

Les cheveux de la sorcière flottaient un peu, mais ils étaient attachés sur la nuque en une tresse. L'arrière du crâne était allongé, comme s'il avait été comprimé sur les côtés à la naissance. Les oreilles étaient

légèrement plus hautes que le niveau des yeux, fines et presque transparentes. Le large front avait un aspect gluant, couvert de sueur. La sorcière passa le dos de sa main sur son visage.

-Seulement pour vous, ma Dame, nous sommes venus de nos terres. Cela fait des siècles que l’on ne nous confie pas une tâche comme celle-là.

-Prends soin d'elle, Dame de Grande Sagesse.

-Traitez-la comme une fille, vous, notre Mère et Maître des sorts qui gouvernent le monde.

Les autres, sauf un qui resta silencieux, continuèrent la litanie. Ils ont commencé à répartir les tâches. L'un a refermé l'entrée, tandis que d'autres ont alimenté le feu avec du bois. Ils faisaient fondre de la glace dans une fontaine pour chauffer l’eau. Aucune, même celle qui avait ôté sa capuche, n'ouvrit les paupières.

Gerda commença à ressentir la touche familière des souvenirs venant de la région sombre de la mémoire. Une odeur de vie quotidienne l'endormit alors qu'elle les regardait travailler à l'aveugle. Elle se laissa toucher par la main de l'aînée des six, tandis qu'elle changeait ses vêtements sales qui puaient la sueur et la vieille neige.

Les sorcières jetaient au feu les étoffes, les récipients et les tissus contenant de l'huile. Les flammes réchauffaient l’air gelé qui entrait par les fissures. On transportait du bois de chauffage depuis un coin sombre où le stock de bois ne semblait jamais s'épuiser. Bûche par bûche, tout le reste de la journée et de la nuit, il a alimenté le feu.

Ceux qui préparaient la fontaine s'étaient répartis les tâches. L'un apportait des fragments de glace échappés du plafond, l'autre remuait l'eau avec la glace fraîchement versée. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque la vieille femme qui réconfortait Gerda leva la main. Puis ils sortirent les sacs cachés sous leurs vêtements, dénouèrent les nœuds et versèrent le contenu dans l'eau. Les uns après les autres, même les plus âgés, passaient devant la fontaine pour y déverser la poussière grise qui, en tombant, laissait flotter dans l'air un halo sale.

Gerda sentait l'odeur des cendres et sa gorge lui faisait mal à cause de la poussière qui tourbillonnait à l'intérieur de la cabine. Elle a toussé et les douleurs de l'accouchement ont commencé. Des spasmes qui lui laissaient à peine le temps de récupérer avant le suivant. Il ne s’agissait plus de petits coups de pied, mais de la sensation du corps tordu et étiré, encore et encore. Quelque chose qui se brisait et se déchirait à chaque spasme. Mais il ne pouvait toujours pas voir ce qu'il avait espéré lui être révélé. La douleur la plongea dans un monde sombre où ses sens fonctionnaient de manière précaire. Il ne voyait que les sorcières, attentives à leurs cris. Elle sentait les mains des vieilles femmes qui lui tenaient les bras, elle sentait l'arôme des cendres dans l'eau avec une puanteur qui la noyait, comme si

les corps des morts étaient cuits dans l'eau, ou si la glace se formait à nouveau, l'enfermant. les cendres. Une forme de persistance et d’éternité.

« Les morts survivent à leur mort », dit une des vieilles femmes.

Gerda pensait que les morts venaient lui demander des faveurs, pour qu'ils l'utilisent comme instrument de survie.

La vieille femme s'était accrochée à son bras droit, et son front posé sur le lit priait une nouvelle litanie.

-Les morts viennent, ils sont dans l'eau et la glace, dans le feu et la cendre. Ils vous recherchent, Maître.- Puis il leva les yeux vers le feu de joie, ordonnant plus de glace et de feu. Les autres se dépêchèrent d'obtempérer, et l'eau se transforma en vapeur et fumée dont les cendres redescendirent.

Gerda sentit les gouttes de vapeur tomber sur sa peau et se transformer en taches avec l'odeur de la terre. Elle était couverte de petits trous dans sa peau. La fumée s'élevait, laissant les cendres autour d'elle et revenant à l'extérieur par les espaces entre les planches du toit, pour redevenir neige puis glace arrachée par les mains infatigables des sorcières.

Mais la douleur l'inquiétait plus que la saleté sur sa peau. Quelque chose se brisa définitivement en elle, et l'eau coula comme si elle avait bu toute cette glace qui fondait et se reformait sans s'arrêter. L'eau mouillait la couchette et tombait sur le sol, et les cendres tombaient également dans la flaque d'eau qui devenait la boue où les sorcières plongeaient leurs mains et se frottaient désespérément le visage.

-Le liquide du corps vital qui a nourri votre fils ! Le liquide filtré de votre sang. "L'eau qu'on boit des cendres des morts", récitaient-ils.

Gerda ne pouvait pas parler. Elle était très fatiguée et son fils n'était pas encore né. Mais elle n'avait plus besoin de dire quoi que ce soit, l'oubli était déchiré et elle commençait à voir ce qui avait toujours été à sa portée. nous.

la naissance de ma lignée dans la création du monde, dans un lieu dans les cieux, la douceur de ceux qui l'habitaient, jusqu'à ce que les êtres sans forme viennent revendiquer leur prééminence, ils se souviennent de la vie, et manquent son domaine, ils ne peuvent pas quitter se souvenir, la mémoire était un aliment pour la colère, ils disaient qu'ils étaient avant nous parce que le néant commence avant la vie

Les morts reviennent d'où ils viennent, non pas de la vie, mais de la mort avant la vie, le néant existe dans le néant de l'après, ils sont devant les sorcières qui les appellent, devant les dieux qui créent les choses, car Les morts sont le néant avec lequel les dieux créent le monde, la terre est

faite des éléments de ce néant, la terre est la mort, elle est composée de morts, et quand ils reviennent, le souvenir du néant se concrétise dans l'angoisse, le désespoir, le ressentiment qui n'est pas contenue parce qu'elle n'a pas de contours fixes, la terre ne peut pas être contenue, elle s'agglutine, sèche et flotte avec le vent qui agite les matières, la poussière qui voyage et crée les étoiles

et les morts ne tolèrent pas l'absence des choses, c'est leur substance, mais ils ne peuvent pas supporter cette terre dans leur gorge remplie de souvenirs, elle les étouffe, car la mémoire ne peut se débarrasser d'elle-même, les morts ne sont que rien touchés, battus, moulé un instant avec ce quelque chose qui fait voir aux hommes la couleur du soleil dans les yeux des hommes, le corps laisse une marque qu'ils ne peuvent oublier, la chair est douleur, l'os est douleur et la douleur qu'il laisse est amère, mais chacun on sait que c'est le signe de l'individualité, et la défaillance du corps le fond commun de l'humanité

le néant manque au corps, et la douleur du corps n'apporte rien d'autre que la douleur transformée en colère, la connaissance de son propre corps crée une mémoire, et la mémoire est chair aussi, c'est un os de plus dans le squelette du monde, fragment, éclat, grain de poussière qui blesse et noie la mémoire des vivants

les dieux ou les sorcières n'existent qu'aux dépens des morts, et les êtres qu'ils protègent sont les ennemis des corps qui restent, il n'y a pas beaucoup d'os construits, ceux formés par les éléments comptés du monde, un jour ils finiront, ils le savent et les corps doivent être renouvelés, puis ils reviendront, mais il y aura des batailles pour reprendre possession de ces corps, ces mondes fragiles de chair et d'os fragiles que même une feuille peut blesser, des corps désirés alors qu'il nous manque une main qui est plus à nos bras , triste membre perdu qui est revenu sur terre et attend son retour

que nous suivrions leur chemin, et tôt ou tard nous serions eux aussi, revendiquant au milieu de nulle part les domaines des vivants, tout manque, c'est être et ne pas exister, on prend le parti des bons morts, ceux qui ont été privés de leurs terres d'abord puis de leurs corps et nous les prenons pour habiter la chair des animaux, nous les protégeons, les bons morts sont ceux qui au lieu de la fureur ressentent un désir de vengeance, nous les choisissons, ceux qui désirent se venger et regardez avec des yeux secs les morts de l'histoire du monde, si fatigués de leur mort, qu'ils ne sont plus que des êtres à la forme indéfinie, bien que semblable aux contours de la haine, aux limites précises qui conduisent aux ténèbres.

Ne pas être c'est être, et les combats pour conserver les vertus de la vie ont commencé, les mystères saupoudrés par l'oubli dans l'esprit des sorcières ont été exhumés, elles, celles qui jouent avec les vertus de la mort aux dépens des hommes, ces instruments de la vanité des vieilles femmes qui cachent leur beauté derrière les gestes et les paroles qui

parlent d'éternité, pour convertir la dépossession de la terre en quelque chose de plus utile que l'humiliation, la lutte pour vaincre les formes de mort avec tant d'autres formes de vie descendues dans le domaine des hommes, parce que les hommes sont des enfants qui ne se souviennent de rien et jouent avec les os comme s'ils étaient des éléments qui n'avaient pas de fin, et jouent avec la chair comme si elle n'était jamais capable de pourrir, les Hommes rient quand ils sont enfants, ils pleurent en voyant la fin des temps dans le ciel et la pluie de poussière sur leurs têtes, ils contemplent avec surprise les fissures de la chair et la fragilité de leur crâne devant les ongles des morts.

et à ce moment où le combat doit s'intensifier, les vieux savent que derrière il y a la mort et le retour au non-sens, et cela leur fait peur, ils capitulent devant les morts qui leur rendent visite la nuit, ils unissent leurs forces pour se réserver un espace dans le combat, car chaque guerrier récupérera un corps, avec l'inévitable espoir, la foi énorme qui grandit chaque printemps dans les alizés de l'infini, comme un arbre qui grandit et s'étend, englobant la forêt, dévorant l'espoir des autres arbres de pousser, la foi qui vit qui mange le désir des autres, l'espoir vital que le jour où ils triompheront, le corps retrouvé sera leur vieux et attachant corps

-Les hommes meurent quand ils croientcen... - dit la vieille femme à personne en particulier, en récitant simplement une prière ancienne -... ils deviennent forts, ils ont laissé leur âme dans le ventre de leur mère, de leur jeune femme, et quand ils sont mûrs les hommes, ils se battent avec des corps sans âme, parce qu'ils n'ont que des corps à perdre. Peut-être n'avez-vous pas vu comment ils regardent chaque matin leur reflet dans l'eau d'un puits ou d'une rivière, comment ils se préparent et s'habillent pour le combat. Ce sont des corps que réclament les morts, qui regardent ces puits du fond avec envie, et les hommes voient à peine quelques points noirs comme des pierres sur le lit de la rivière. Domaines des morts ! Nous danserons tous dans la danse circulaire de la vie. Toi, te faisant entendre des hommes comme si tu étais des dieux. Nous, exigeant un retour à la vie avec des sorts et des pièges. Ils nous ont laissé cela. Les apparences. Oh vous! Les véritables ombres de pierre, des esprits qui frappent plus fort que cent montagnes, qui parlent le langage du rocher, plus éternels que nos cheveux gris dociles au vent, ce vent encore plus éternel parce qu'inattrapable et dévoreur de rochers. Dans le cercle nous tomberons au cours de nos combats, cent fois puis des milliers de fois encore cent pour le reste du temps. Un temps plus long que le vent lui-même, car il naît avec le néant. Dans la danse, nous célébrerons la vie à tour de rôle, des moments qui peuvent durer des siècles, mais à la fin quelque chose s'épuisera, sans remède.

La voix de la sorcière fut interrompue par un cri aigu dominé par les pleurs. Les oiseaux sur le toit crièrent en réponse, les cris entourant la cabane et les oiseaux battirent des ailes. Certains prirent la fuite et

revinrent s'écraser contre les murs. La structure trembla. Une des sorcières regarda à travers les fissures.

"Il fait noir et il n'y a pas de lune", a-t-il déclaré. "Les oiseaux voleront avec nous et votre fils."

L'odeur des plumes prévalait sur l'arôme des cendres. Le bruit des battements d'ailes ne s'est pas arrêté. Gerda avait le vertige. Elle entendit les oiseaux voler autour de la cabane, de plus en plus vite, et elle sombra dans un vertige qui la transporta et la maintint dans les airs.

Les sorcières hurlaient avec un hurlement comme les oiseaux, sauf la sixième vieille femme, qui n'avait jamais parlé. Elle était la seule à rester calme. Il s'approcha de Gerda, les bras tendus et les mains ouvertes. Il lui attrapa les chevilles et lui fit plier les jambes. Il ordonna, d'un mouvement de la main, qu'on apporte de l'eau. Puis il trempa un chiffon dans le liquide épais et chaud, qui avait désormais la douceur d'une plume.

Gerda regarda le plafond et sentit comment la vieille femme la nettoyait, et commença à se détendre, jusqu'à ce qu'elle ne souffre presque plus à cause de la dilatation de son sexe.

Le fils se dirigea vers la lumière.

Elle vit ce qu'il voyait : le cercle ouvert sur le monde des sorcières et de la neige.

Le monde du bois et du feu, des oiseaux créant un vent de plumes qui traversait les murs et faisait trembler les planches. La neige est arrivée, obscurcissant l'air. Le feu s'est allumé sans s'éteindre.

La sixième sorcière prit la tête du garçon dans ses mains.

Les phalanges formaient de petites fosses dans le crâne. Il modela ses mains sur la silhouette de la créature et la sortit.

Le garçon se mit à pleurer, mais ses pleurs ressemblaient plus à ceux d'un vieil homme triste qu'à ceux d'un enfant.

Gerda poussa un dernier cri de douleur, mais son fils était déjà hors d'elle pour toujours, dans les bras de la sorcière, qui cette fois leva les yeux vers Gerda, ôta sa capuche et ouvrit ses paupières.

Les yeux étaient les siens, son visage et ses cheveux.

Les autres firent de même et la regardèrent. Ils avaient tous la forme des visages qu'elle avait eu autrefois.

Ils se mirent à murmurer un chant qui se confondait avec les battements d'ailes des oiseaux et leurs cris.

Les panneaux du plafond se sont effondrés et se sont cassés. Un grand trou s'ouvrait par lequel entraient des rafales glaciales, secouant les vêtements des femmes et les couvertures du lit de camp. Un tourbillon de plumes noires précédait l’entrée des oiseaux.

Gerda n'était plus elle. Ses jambes s'étaient transformées en pattes griffues, ses bras en ailes déployées. Son visage s'était allongé et un bec courbé s'était développé sur sa bouche. Puis elle se mit à voler, et les autres sorcières la suivirent tandis que leurs corps prenaient la forme de vautours.

Des centaines d'oiseaux noirs traversaient le ciel. Le chemin dégagé par les hommes était à nouveau recouvert de neige. Les murs de la cabane encore debout étaient pleins d'éraflures et il n'y avait plus de toit.

Les habitants du village sortaient de leurs maisons pour voir la colonne d'oiseaux qui émergeait de la cabane détruite, et qui continuait à émerger même lorsque presque tout le ciel était déjà couvert d'oiseaux. Il semblait y avoir un nid sans fin au fond de la terre, sous cette cabane.

Les femmes se sont agenouillées devant la cabane, certaines en prière, d'autres trop effrayées pour bouger. Mais trois d’entre eux ont osé entrer. Les derniers oiseaux ont continué à naître duLes murs et ce qui restait de la structure menaçaient de s'effondrer. Et ils trouvèrent l'enfant protégé entre les couvertures.

Les villageois se sont approchés et l'ont couvert de leurs corps pour le protéger des battements des oiseaux qui naissaient sous le lit. Ils partirent avant que les murs ne tombent définitivement, mais ils n'avaient d'yeux que pour les longues files d'oiseaux qui volaient vers le Sud. Ils se couvraient de leurs mains le reflet étrange de la lune, qui disparaissait et réapparaissait entre les larges ailes des oiseaux.

Les hommes entourèrent leurs femmes pour voir l'enfant, et ensemble ils prirent la route du village, mais sans s'arrêter pour lever les yeux de temps en temps.

Les oiseaux ont continué à émerger toute la nuit et le lendemain, jusqu'à ce que le dernier soit perdu de vue dans l'épais brouillard et les nuages noirs d'une tempête qui avait commencé à se former, couvrant l'horizon.

*

C'était la troisième tempête en trente jours, et le dernier hiver avait été le plus rude des quatre qu'ils avaient traversés. Il avait réussi à rassembler près d'un millier de personnes depuis qu'il avait quitté le village, mais

l'hiver en avait pris plus d'une centaine, dont des femmes et des enfants. Les hommes résistaient toujours, mais ils étaient épuisés et beaucoup étaient restés dans les villes traversées.

Une masse de nuages noirs avançait du nord. Ils se sont formés et se sont brisés au gré du vent, ce qui les a également obligés à se protéger le visage et à courber le dos pour avancer. Les nuages tourbillonnaient et se dirigeaient vers eux cet après-midi-là, des éclairs apparaissant de temps en temps. Un épais brouillard avait commencé à se former au loin et la pluie tombait forte et épaisse. Il arriverait au plus tard au crépuscule sur la colline où ils s'étaient installés. Mais le brouillard et l'obscurité continuaient à avancer et les nuages orageux tournaient comme sur un axe.

Sigur était inquiet. Je ne l'avais jamais vu quelque chose comme ça. Les tempêtes du nord n’ont pas été annoncées de cette façon.

« Écoutez », dit-il à ses hommes, qui connaissaient ce pays mieux que beaucoup d'autres membres du groupe. Sigur les avait organisés en fonction de l'expérience et des compétences dont ils avaient fait preuve au cours du voyage. Certains furent soulagés alors que les terres leur étaient déjà moins connues. Mais cela faisait longtemps qu'il n'avait pas réussi à les remplacer.

" Qu'en penses-tu, Tarkus ? " demanda-t-il.

L'homme regarda ses compagnons, gratta sa barbe grise, puis cligna des yeux devant le reflet argenté du soleil à travers les nuages. Il avait un visage buriné, avec des yeux verts qui se détachaient sur ses cheveux gris.

-Tu sais que je n'ai peur de rien, Sigur, mais je dois du respect à ça. Il est à deux jours de nous, et il se dirige directement vers ici.-Il se tourna vers la plaine, où se reposaient les caravanes et les gens.

La colonne centrale, où se déplaçaient les principaux avec leurs familles, avait été située dans le cercle intérieur pour se protéger d'éventuelles attaques. La colonne de droite finissait de s'accommoder dans un cercle périphérique à la précédente. Ils étaient également chargés de conserver la nourriture et les fournitures et de prendre soin des enfants qui avaient perdu leurs parents. La dernière colonne venait tout juste de commencer à se stabiliser et il faudrait une bonne partie de la journée pour installer les barrières de protection. Les bûches étaient transportées par des bœufs qui avaient besoin de se reposer et de manger. Les femmes étaient chargées de monter les tentes, les hommes de préparer le feu. Les cris des retardataires mêlés aux fouets et à la poussière. Il y avait encore une cinquantaine d'animaux robustes portant des poutres et des planches qui fonçaient sur le sol pierreux et les monticules de neige. Les enfants couraient dans la fumée des premiers feux et dans la terre remuée. L'odeur des bêtes montait comme une vapeur fraîche dans le vent qui fouettait la plaine.

Sigur et ses hommes observaient depuis la colline le flux confus et continu de personnes. La spirale se formait lentement, douloureusement sous la menace du ciel.

"Ils ont aussi peur", dit l'un d'eux. "Cela se voit dans leur comportement, même s'il n'y a pas de protestation".

"Les animaux ont senti la tempête depuis plusieurs jours, c'est pourquoi il est difficile de les contrôler", a déclaré Motz le chasseur que Sigur avait amené de son village.

-Ça ne nous servira à rien de rester ici, la tempête va nous dévaster.- Tarkus ne regardait pas son patron en parlant, mais plutôt vers l'horizon sombre.

Sigur regarda les régions autour de lui. La tempête s'étendait du nord, touchant presque les frontières et les montagnes de l'ouest. À l’est, la steppe s’ouvrait sans protection, peut-être aussi sans nourriture ni eau. Les rares qui y étaient allés revenaient en parlant de rochers pointus parmi des herbes venimeuses, de vermine qui sortait de leurs terriers pour mordre les pieds de ceux qui osaient passer. Mais surtout très froid, trop dur à supporter sans nourriture. Puis il se tourna vers le sud, le but qui l'avait guidé pendant quatre hivers, et dont il ne savait toujours pas à quelle distance il se trouvait. Cependant, c'étaitla seule voie qui leur reste.

Il désigna le plateau au sud-ouest.

-Voyez-vous ce reflet dans le ciel, clair comme un lac après la pluie ?

Les autres regardaient, dessinant des ombres avec leurs mains sur le front. Ils murmurèrent des paroles de doute.

" Où ? " demandèrent-ils, mais Tarkus avait déjà vu ce que son patron lui faisait remarquer.

-La mer.

Sigur sourit.

-C'est comme ca. Je l'ai vécu et je ne pourrai jamais oublier à quoi cela ressemble. C'est très loin, mais plus près se trouve le Northern Village, une ville de pêche et de commerce prospère.

"À quelle distance ?", a demandé un autre, déjà désillusionné par la possibilité de fuir, mais personne n'a répondu.

Sigur savait qu'il n'aurait pas le temps d'atteindre le village avant d'être frappé par la tempête. Il était assis dans la neige, tête baissée. Le vent frappait son visage avec ses longs cheveux roux, avec des flocons de neige sale. Les hommes tournaient autour de lui, les mains derrière le dos.

Certains réfléchissent, d’autres ont les yeux rivés sur la ville qui continue de se peupler.

L'un des conducteurs de la caravane montait la colline. Lorsqu'il les atteignit, il s'arrêta pour se reposer et ils l'entourèrent en lui posant des questions. Il les ignora et parla à Sigur.

-Monsieur, certains enfants ont vu des hommes peints en blanc, au sud. Ils disent ne pas les avoir vus porter des armes. Je pense que ce sont des guetteurs, Monsieur. Je crains qu'ils ne nous attaquent bientôt.

-Ils doivent appartenir à la tribu que nous avons vaincue il y a dix nuits. "Ils se propagent comme des fourmis, plus vite que nous", a expliqué un autre homme.

-Nous aurions dû tous les exterminer, maintenant nous les aurons toujours devant.

Ils attendaient une réponse de Sigur.

"Si près de la mer, si près, et cela nous arrive", dit-il tristement. C'était un commentaire fait comme s'il avait utilisé la voix du vent pour le dire. Creux, dur et avec son air de certitude incontestable, c'était presque un tranchant pour ceux qui écoutaient. Puis il inspira profondément et se releva.

-Organiser une expédition. Pour l'instant nous allons nous défendre du mieux que nous pouvons. -Il s'arrêta en regardant vers les caravanes. - Nous allons rester, il vaut mieux que la tempête nous trouve établis sur ce terrain plutôt que de nous surprendre sur la route.

Les autres acquiescèrent.

"Si les dieux nous aident, peut-être que la tempête changera de cap", a déclaré Tarkus. "Ce ne serait pas la première fois."

Mais Sigur posa son moignon sur l'épaule de son ami.

-N'attends pas trop des dieux. Nous ne les avons jamais vu éviter des tragédies.

Ils descendirent la colline en direction de la grande spirale qui surplombait la vallée enneigée. Le vent avait augmenté, rendant difficile l'installation des clôtures.

Des ordres et des protestations portés par des rafales qui sentaient la pluie s'entendaient de part et d'autre de la caravane, qui se déroulait comme un serpent, douce comme un escargot. Les reniflements des bêtes, les cris qui les poussent à avancer, le choc des poutres et les voix de ceux qui passent les cordes le long des rangées interminables d'hommes fatigués. Le travail n'a pas diminué tout au long de la journée. Seuls les

enfants se redressaient et s'endormaient sur leurs couvertures séparées de la neige par de la paille. La nuit venue, les piliers n’avaient pas encore fini d’être posés.

Sigur les observait depuis la tente sur la colline. La spirale de la caravane se formait lentement, mais au rythme où ils allaient, ils pourraient être prêts avant que la tempête ne les frappe. Le centre de l'escargot en bois était presque assemblé, mais il ne voulait pas encore aller le vérifier. Depuis la colline, il lui était plus facile de voir son peuple, et il savait qu'il lui faudrait un jour comprendre qu'il ne se cachait pas, mais qu'il assumait plutôt la responsabilité du voyage.

Un groupe viendrait le voir ce soir-là, on le lui avait dit. Ils étaient mécontents des pertes humaines au cours de ces quatre hivers. Le germe du désordre se faisait clairement sentir à chaque fois qu'on le regardait dans les yeux. Ils n'avaient cependant jamais osé refuser un ordre, ni même retarder son exécution. Il n'y avait pas non plus de ressentiment, juste une angoisse qui se dessinait dans les gestes des plus jeunes. Une sorte de méfiance soumise qui lui faisait plus mal que la rébellion.

Des feux de camp marquaient les contours de la spirale dans la vallée. Certaines ombres se déplaçaient rapidement, d’autres lentement. Sigur ne pouvait pas les voir, mais il savait que c'étaient des hommes qui changeaient d'équipe pour travailler. Les ombres qui se levaient remontaient à la périphérie de la spirale, celles qui étaient assises dormaient pour se relever avant l'aube.

Sigur vit les torches gravir la pente, tenues par quatre ou cinq hommes. Ils haletaient et la sueur luisait au loin. Il s'avança pour les recevoir. Ils baissèrent le regard lorsqu'ils le rencontrèrent et s'inclinèrent brièvement.

-Rapprochez-vous du feu.

Ils obéirent et laissèrent leurs torches près du feu de camp. Ils s'assirent et Sigur les invita à boire dans un récipient qu'ils passèrent de l'un à l'autre sans parler. PaireIls attendaient qu’il le fasse en premier. L'un des assistants de Sigur a voulu apaiser le calme tendu.

"Nous sommes tous fatigués, murmura-t-il. Ils devraient parler maintenant pour se reposer plus tard."

Les hommes de la ville le regardaient comme s'ils étaient un flatteur. Puis ils parlèrent à Sigur.

-Nous l'avons suivi tout ce temps, malgré les tempêtes et les attaques, malgré les êtres chers que nous avons perdus et enterrés, parce que nous savions que tout cela pourrait arriver lorsque nous quitterions nos villages. Tu ne nous as pas menti, Seigneur, nous le savons et nous t'avons été fidèles. Mais cette fois, le désespoir nous envahit. Le ciel du nord approche. La terre et la neige sont montées et vont tomber sur nous. Les

ennemis, les sauvages ou les autres peuples que nous pouvons rencontrer n'ont plus d'importance. Nous voulons savoir si nous sommes libres maintenant.

-Libre de s'échapper ? Où? -dit Sigur.- Quoi qu'ils en pensent, j'y ai déjà pensé. La solution n’est pas de fuir, car nous n’avons pas le temps. Nous devons rester et être comme des rochers, des pierres avec des racines dans les profondeurs. C'est seulement alors que les vents ne nous emporteront pas.

Il se leva, alluma le feu de camp et observa le silence sur les visages des hommes.

"Libres pour quoi?", a-t-il répété, sans colère, mais avec déception. "Ils sont ici parce qu'ils ont choisi". Regardez la ville, vos femmes vous attendent. Ils ont construit la spirale avec vous parce qu’ils le voulaient ainsi. Si je te disais que tu es libre, où irais-tu ?

Sigur s'avança vers celui qui avait parlé, le fit se lever et lui faire face.

-Les hommes, vous ne vous en rendez pas encore compte ?! Sans toi, je ne peux rien faire. Demandez-vous alors : qui est celui qui est libre ?

La lune était une boule de neige opaque, petite, déformée par les nuages, qui pointait derrière la colline, qui ne s'élèverait pas plus haut cette nuit-là.

L'homme posa une main sur le bras gauche de Sigur. Les autres le regardèrent avec étonnement devant sa confiance. Sigur ne bougea pas et ne retira pas son bras. L'homme se rapprocha ensuite de son visage et déposa un baiser sur la joue de son chef. Puis il s'éloigna, sans se retourner, et les autres le suivirent.

Les assistants entourèrent Sigur et commentèrent son audace. Il ne les écoutait pas, un seul mot se répétait dans sa tête sans parvenir à le sortir de son esprit. Cet homme lui avait dit quelque chose en s'approchant. Un seul mot. Sans raison apparente. Mais Sigur se sentait à nouveau lié à un lien humain. Façonné par plus que la compagnie d'autres êtres marqués comme lui. Après un long moment, pendant ce seul instant, il n'eut pas besoin de réfléchir ni de faire un effort pour tendre la main qu'il n'avait pas. Quelqu'un d'autre l'avait ramené à la race des hommes ordinaires, à l'âge des enfants et à l'état de paix.

Et la voix s'effaçait dans cette nuit agitée et sans repos, dominée par les coups sur le bois, les cris des bébés qui se réveillaient, et par le vent, qui devenait de plus en plus fort.

Sigur avait ignoré les appels de ses assistants lui demandant de se reposer. Il les vit se résigner à ne pouvoir le convaincre et ils se couchèrent. Il était éveillé toute la nuit. Je n'avais pas sommeil. Il pensait à sa famille, et ses souvenirs se mêlaient à ceux des familles qui l'avaient suivi. Il les avait vu tant de fois travailler, se nourrir, vivre ensemble entre disputes et malheurs, entre caresses, qu'il ne savait plus si ses propres souvenirs étaient vrais ou juste imagination. Il commença à s'inquiéter pour la vie de ceux qui le suivaient. Il regarda les premiers nuages de la tempête qui élargissaient les contours du ciel, comme une montagne déformée par le vent, toujours immense, lourde comme une grande bête née au bout du monde. Puis il fut surpris de sentir ses lèvres trembler et ses yeux se remplir d'eau.

Les gens se reposaient tôt le matin. Seuls les animaux ruminaient, et les piliers des clôtures semblaient dormir comme les hommes qui se reposaient dessus. Le vent continuait à souffler comme tous ces derniers jours, mais la ville continuait à dormir avec l'écho du vent dans les oreilles, les cheveux balancés, les visages soumis aux rafales glaciales et à l'eau enneigée.

Le vent courait autour de lui, englobant la forme de son corps, et l'habitait aussi d'une manière ou d'une autre. Si le vent s'était arrêté un seul instant, il se serait senti perdu, et la simple idée d'y penser le désolait.

Il ne se sentait plus fort. Ce n'était rien d'autre qu'un morceau de bois arraché aux forêts, moulé et cloué à la colline, uniquement pour résister au vent. Et s'il n'y avait pas eu de vent, alors...

Il résisterait à cette idée par tous les moyens possibles. N’importe quel élément du monde pourrait disparaître, à l’exception du vent.

Le soleil n'était pas encore levé, mais sa lumière inondait la vallée, la spirale de la ville s'éveillant, les ruminations des chèvres, les aboiements des chiens et les premières voix des hommes endormis. La bande noire de la tempête et ses cercles de nuages qui descendaient comme une fleur qui s'ouvre restaient au loin, jour et nuit. edio, peut-être.

Ses hommes commençaient à se relever, mais il n'osait pas bouger. Ils remarqueraient sa faiblesse s'il leur parlait avec cette voix d'enfant craintif reflétant ses pensées paniquées. Les vêtements de Sigur étaient mouillés de sueur froide et il commença à trembler. Son dos était mouillé et un frisson lui parcourut les jambes. Puis il réalisa que le vent s'était arrêté et que c'était pour cela qu'il transpirait. Comme si une lourde masse de chaleur le comprimait, ou si d'énormes mains tombaient du ciel pour lui extraire le liquide de la vie.

Et il resterait vide. Il était déjà à court de pensées et d'idées. Seule la peur était quelque chose de concret, auquel sa raison pouvait encore s'accrocher. Mais la peur a perdu ses formes et a grandi, jusqu'à englober le monde sans limites, sans références auxquelles s'accrocher. Une sphère

de peur impénétrable sans issue. Intérieur et extérieur à la fois. L’entourant comme un cercle de non-conformité définitive.

Sigur se couvrit le visage de ses mains.

-Non!

Les hommes se sont approchés, mais il s'est levé et les a poussés à descendre la colline en courant. Certains le montraient du doigt sans savoir qui il était, d'autres s'étaient arrêtés au milieu de la montée pour regarder l'homme dévaler. Les assistants ont couru après Sigur pour l'empêcher de s'approcher si près des autres qu'ils pourraient le reconnaître. Mais il était trop tard pour cela.

"Le grand Seigneur est devenu fou" fut le premier commentaire répété à l'ombre des premiers nuages d'orage, désormais immobiles et attendant au-dessus de la vallée. Les enfants sont retournés à la caravane et ont raconté ce qu'ils avaient vu. Alors des expressions de désespoir apparurent sur les visages des femmes et des vieillards. Ils se sont réunis en groupes et ont discuté de ce qui se passait. Les hommes coururent vers la colline.

Ils avaient réussi à l'arrêter, mais Sigur criait, le regard fixé vers le ciel, le visage tordu par la fureur et l'agitation. Ils lui tenaient les bras, mais il bougeait tellement et sa force était si grande que cinq n'étaient pas suffisants pour le calmer, ni même pour arrêter l'élan de ses jambes agitées qui jetaient des coups sur tous ceux qui se trouvaient à proximité. Ses cheveux roux étaient sombres et mouillés, sa barbe sentait la salive et la transpiration. Il semblait brûler intérieurement.

Tarkus devait prendre le commandement.

-Va trouver trois autres hommes dignes de confiance. Motz, appelle tes gardes pour éloigner les gens. Dites-leur que Sigur est malade, mais qu'il sera bientôt guéri.

Puis les autres commencèrent à le ramener au sommet. Il avait du mal à se détacher. Il déchirait les tissus, et son torse plein de taches de rousseur, avec de petites mèches de cheveux roux, tremblait dans les bras de ceux qui ne pouvaient plus le retenir. Ses cris les stupéfièrent. L'absence du vent était désormais plus évidente, comme s'ils l'avaient vu incarné dans leur chef, comme une entité qui l'avait envahi.

Le vide du vent utilisa les viscères de Sigur, sa peau et sa voix pour se manifester à nouveau. Le vent, qui ne pouvait plus être du vent, mais du vide, cherchait des moyens de se réfugier. Son corps était un tourbillon détruisant la ville sans répit ni repos après le calme sauvage, le calme étrange et vide avant la tempête.

Tarkus l'a frappé. La tête de Sigur resta confuse pendant un moment, dansant, les yeux fermés. Il marmonnait quelque chose entre ses lèvres

ensanglantées. Les autres regardèrent Tarkus, mais ne lui dirent rien. Sigur avait abandonné sa résistance et ils réussirent à le porter jusqu'à la tente. Lorsqu'ils l'ont mis au lit, il a recommencé à trembler. D'abord les jambes, puis les bras. Les dents s'entrechoquaient et le cou s'était contracté et tendu. Je transpirais encore. Ils virent qu'elle avait des sensations de brûlure sur tout le corps et ils envoyèrent chercher des femmes de la ville pour lui préparer un bain d'épices curatives.

Tarkus et un vieil homme l'ont déshabillé. Pendant que l'un lui frottait le dos et la poitrine, l'autre lui frottait les cuisses et les jambes. Ils levaient les bras au-dessus de la tête, car ils disaient que de cette façon, le sang reviendrait plus rapidement dans le corps.

Le visage de Sigur était pâle, les yeux mi-clos, la bouche ouverte avec des gouttes de salive tombant sur son menton. Peu à peu, les secousses s'apaisèrent. Les femmes étaient arrivées et terminaient la préparation du bain dans la jarre. C'étaient deux vieilles femmes qui ne regardaient même pas Sigur alors qu'elles regardaient le liquide changer en jetant des graines et des feuilles. Une odeur de châtaigne se répandit dans l'air.

"C'est prêt", dit l'un d'eux.

Il était midi, mais on ne voyait pas le soleil derrière les épais nuages gris. Un groupe de muletiers attendait devant le magasin, essayant d'avoir des nouvelles. Le reste de la ville a continué à ériger les palissades dans la vallée. L'orage approchait silencieusement, sans vent ni tonnerre. Seulement des éclairs et l'odeur de la pluie, qui pourtant n'était pas encore arrivée.

"Reculez", dit Tarkus aux femmes.

Ils ont récupéré Sigur et l'ont laissé dans le pot. Les brasIls pendaient par les bords, sa tête balançait. Tarkus se frotta à nouveau les épaules et le visage avec le tissu imbibé d'eau épicée.

"C'est la douleur du vent", dit une des vieilles femmes depuis l'entrée. -Ça va durer une journée entière. Demain, il sera comme si de rien n'était, ou il perdra la tête pour toujours.-Puis il partit avec son compagnon, tous deux immunisés contre les regards des hommes.

"C'est vrai", dit le vieux chasseur. "J'ai entendu parler de ce mal dans le Village du Nord." Les gens deviennent fous, ils se jettent des rochers dans la mer, pour ne pas sentir le vide du vent. C'est ce qu'ils ont dit, mais je n'y ai jamais cru.

"Mais le vent n'est rien", dit Tarkus, continuant de frotter la peau de Sigur.

-Le vent est tout lorsqu'il est, et l'absence de toutes choses lorsqu'il disparaît. Il ne peut pas être remplacé et laisse la sensation de nombreux

doigts serrant votre visage. Bientôt la sensation disparaît et une chaleur la remplace.

Le vieil homme s'assit à côté de Sigur, qui délireait maintenant à voix basse.

-Les habitants disent qu'ils sont comme des mains géantes formées par des insectes qui s'accrochent à tout ce qui les gêne. Le vent est toujours plus fort et arrache tout sur son passage. Quand cela s'arrête, les mains restent attachées à nous, puis elles commencent à pénétrer la peau. Ce sont des doigts morts, ils sont comme le vide d’une gorge sans air.

Il regarda Sigur et lui caressa la tête comme un fils.

Sigur a déliré tout l’après-midi. Ils avaient laissé deux assistants pour s'occuper de lui, car Tarkus et les autres chefs devaient réprimer une révolte dans la ville. De nombreux messagers avaient vu des hommes peints en blanc dans la neige, veillant sur eux, et les gens craignaient une attaque.

Les deux femmes furent rappelées avant la nuit et elles firent de nouveaux préparatifs pour baigner la tête de Sigur à chaque fois que la brûlure s'accentuait. La nuit, la fièvre était tombée et il dormait. Ils l'ont couvert de couvertures jusqu'au cou. Le feu crépitait bruyamment, l'isolant des cris avec lesquels dehors, dans la vallée, les groupes s'apprêtaient à partir en expédition.

Tarkus avait ordonné de préparer des armes et des boucliers, et il forma une petite armée qui attendait ses ordres.

-Si nous ne revenons pas demain, restez dans la vallée. Ils ne nous attaqueront pas dans la tempête.

Ils préparèrent les traîneaux avec peu de provisions. Les chiens aboyèrent longuement avant de repartir. De temps en temps, ils tournaient la tête vers la colline et hurlaient.

Il faisait si sombre que le ciel ressemblait à un puits, avec seulement la ligne d'horizon au sud comme un halo blanc illuminant cette partie de la terre. Les nuages avaient des contours blanchâtres et violets, des tons orange qui s'estompaient rapidement et perdaient leur forme, se fondant en une seule masse grise et noire vers le nord. Un air froid était apparu sans que rien ne l'apporte, ni vent ni brise.

Les traîneaux avançaient, s'éloignant avec leurs lances à leurs côtés, comme des tridents pour d'éventuels ennemis qui apparaissaient sur les flancs. Toute la nuit, ils ont voyagé dans l’obscurité, guidés par la fine ligne blanche au sud. Les chiens restaient silencieux, on n'entendait que le frottement des attaches en cuir et le halètement. Les hommes ne pouvaient

pas se voir, parfois seulement l'éclat de leurs yeux dans l'obscurité, mais toujours dépassés par les yeux des chiens.

Tarkus voulait que les traîneaux parcourent une distance considérable les uns des autres. S'ils étaient attaqués, les autres pourraient leur venir en aide ou revenir pour avertir et chercher des renforts. Ils voyageaient attentifs au bruit des pas dans la neige, aux roulements de pierres ou aux gémissements des animaux. Il siffla et tout le monde s'arrêta.

"Écoutez," dit-il.

Ils ne se voyaient pas, mais ils sentaient le regard anxieux de leur patron. L’obscurité était comme un monstre qu’ils ne voulaient pas observer, parce que le silence la rendait encore plus effrayante. Bientôt, un son très lointain et grave vint d'une direction imprécise. Les chiens tremblaient. L'un des hommes descendit pour les caresser, mais les animaux reculèrent. Ils ne semblaient pas en colère, mais effrayés.

Le bruit augmentait. C'était un rugissement sourd qui voyageait sous la neige, s'approchant plus ou moins rapidement à chaque instant. Parfois, il semblait s'arrêter et ralentir, comme s'il s'éloignait, mais ensuite il continuait à se rapprocher. Les chiens sautaient et tiraient sur leurs rênes. La peur venait du sud, mais ils ne pouvaient pas encore voir, et ils se tournèrent vers le nord.

"Nous ne reviendrons pas", leur a dit Torkus, devinant leur intention. "Nous n'avons pas le temps de fuir la tempête ou tout ce qui nous menace dans le sud".

Les hommes murmuraient, on entendait courir dans la neige, puis cogner et haleter. Puis ils s'arrêtèrent et leur respiration fatiguée fut le seul son familier cette nuit-là.

Entre deux morts possibles, ils ont choisi d’attendre. Il n’y avait ni dirigeants ni guides pour les conduire vers de meilleurs endroits. La seule personne en qui ils avaient aveuglément confiance était malade. dur et sans raison. Ils attendirent dans le noir. Ils n’ont pas allumé une seule torche. Ils attendaient, tels des bonhommes de neige, ou de simples morceaux de bois dans la plaine froide, prêts à être emportés et à se laisser aller.

L'aube était presque impossible à distinguer de la nuit. Les vieilles femmes entrèrent dans la boutique de Sigur. Il était face vers le haut, et quand il sentit la rafale, il ouvrit les yeux. Un de ses hommes s'est approché de lui, mais le

Ils étaient allés de l'avant et lui avaient parlé affectueusement.

" Mon fils, dirent-ils. Te souviens-tu de ton nom et de celui de ta mère ? "

Sigur regarda autour de lui. Il se sentait reposé, comme si c'était le premier matin après de nombreuses nuits de sommeil.

-Je ne sais pas pourquoi tu me demandes, mais je vais répondre à ces vieilles femmes. Je m'appelle Sigur, fils de Tol et Sulla, et petit-fils de Zor le chasseur.

Les vieilles femmes ne purent s'empêcher de pleurer de joie et, de leurs doigts faibles, elles pressèrent le bras du jeune homme.

"Nous l'avons récupéré", dit l'un à l'autre.

Il voulait se lever, mais les hommes lui ont demandé de continuer à se reposer. Ils lui expliquèrent la situation de la ville.

-Les palissades sont presque prêtes, mais les gens ont peur. Tarkus est parti hier à la recherche d'ennemis et n'est pas revenu. Il nous a ordonné de rester et de nous serrer les coudes.

-Et la tempête ?

Les vieilles femmes intervinrent.

-Tu dois voir ce qui se passe au ciel, jeune Seigneur, car c'est quelque chose qui te concerne.

Les hommes les regardaient avec colère. Ils s'étaient tenus dos à la lumière qui traversait le tissu soufflé par le vent, ressemblant à deux colonnes de rochers, indifférents à toute sévérité ou réprimande.

Sigur ne voulait pas obéir aux réticences de ses assistants et se leva en s'appuyant sur eux. Seul un tissu sale de sueur le recouvrait de la taille aux pieds. Les femmes lui cédèrent la place.

Il n'y avait plus personne qui l'attendait dehors. Tout le monde était occupé à se préparer à la tempête. Seuls quelques enfants sans parents étaient restés assis toute la journée et toute la nuit au pied de la colline pour le regarder partir.

Malgré la lumière tamisée, il a dû fermer les paupières pour éviter de se blesser les yeux. Il se frottait le visage, toujours appuyé sur les bras de ses hommes. Au début, il ne vit que des taches déformant le paysage. Puis sa vision s'éclaircit et il vit ce qui se trouvait autour de la colline.

La grande spirale de la caravane était presque achevée, seule la queue du plus grand cercle conservait les contours irréguliers des clôtures en construction. Les feux de joie dégageaient une fumée blanche, montant vers le ciel couvert de nuages si uniformes qu'ils ressemblaient à une seule grande masse sombre, comme si le ciel nocturne avait persisté jusque tard dans la matinée, éclairé par quelque chose émergeant d'un lieu indéfini. La neige se déposait sur les autres couches de neige, salies par les bêtes de

somme qui erraient librement sans que personne n'y prête attention. Les chiens de traîneau et les chèvres étaient attachés et sautaient de peur. Certains enfants jouaient encore parmi les cercles de la spirale et levaient les yeux vers le ciel lorsque la foudre ou le tonnerre les interrompait.

Les vieilles femmes levaient la main droite dans la même direction que les enfants : le ciel du nord.

-Les voilà, jeune Sigur, ils t'apportent un message.

Il regarda, s'efforçant de distinguer ces petits points noirs sur le fond gris de l'horizon. Quelque chose avait changé dans la lumière. C'était plus clair, pas plus vieux, mais simplement plus blanc, comme si les nuages bougeaient. Puis il réalisa que la tempête était arrivée. C’étaient ces cercles de vent que j’avais auparavant vus très loin et qui tournaient désormais, entraînant des nuages de toutes les directions. Les cercles absorbèrent les nuages les plus hauts et se dispersèrent au-dessus de la vallée pour remonter. Le bourdonnement du vent se transforma en rugissement.

Les points noirs avançaient rapidement. Leurs chiffres sont devenus clairement définis. C’étaient des oiseaux, formés en rangs comme une armée, couvrant presque tout le ciel. Ils avaient de larges ailes noires, un bec gris et recourbé, et ils émettaient des cris qui s'estompaient au loin. Mais la tempête ne les a pas affectés même s’ils ont volé sous les nuages.

Une odeur de plumes venait de partout. Certains tombèrent autour de Sigur et de son peuple, et les vieilles femmes les ramassèrent. Il en prit un et le caressa. C'était comme toucher la peau de Gerda après un long moment. Il sentit ses forces nouvellement retrouvées se briser à nouveau.

-Pleurez, mon Seigneur. "N'ayez pas honte", dit l'une des femmes.

Il s'éloigna d'eux, se tenant seul cette fois, et s'essuya le visage. Il regarda à nouveau le ciel. Les oiseaux formaient un toit au-dessus de la vallée et de la colline, volant en cercles dans la direction opposée à la spirale de la caravane. Le vent semblait être plus fort qu'avant. Les nuages se déplaçaient à une vitesse qu'ils n'avaient jamais vue auparavant, et le bruit du vent était plus qu'assourdissant, il produisait des frissons déchirants. Les oiseaux continuaient de tourner, tournant toujours d'innombrables tours chacun. de plus en plus vite, et le vent montait, passait entre les ailes et montait, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une brise au parfum de terre sur la colline et sur les gens.

Les éclairs continuaient, le tonnerre devenait plus intense. Les gens pouvaient sentir l'odeur et le bruit de la pluie qui s'était arrêtée dans la barrière formée par les oiseaux. Les plumes des ailes et de la partie supérieure scintillaient avec l'eau, reflétant la lumière du soleil en rayons blancs sur la terre, mais la plupart des rayons qui passaient à travers les fissures du ciel orageux se perdaient parmi la masse noire des oiseaux. .

Certains oiseaux ont commencé à tomber.

Sigur marchait entre eux. Il toucha les plumes noires, caressa les têtes et ferma les paupières des oiseaux. Il en ramassa un, replia ses ailes et le tint contre sa poitrine. Il revint vers les vieilles femmes et continua à regarder le ciel.

Les oiseaux tournaient encore plus vite. Le vent qui tentait de descendre était expulsé vers le haut avec une force qui entraînait également les nuages et la pluie d'un côté à l'autre du ciel. Une nouvelle pluie de plumes tomba dans la vallée, et les enfants coururent à leur recherche, sautant pour les attraper dans les airs. Les mères voulaient les arrêter, parce qu'elles avaient peur des présages, mais elles ne purent les empêcher de se couvrir de plumes noires comme des oiseaux sans ailes.

Les enfants qui l'attendaient au pied de la colline couraient aussi après les plumes, les rassemblant dans leurs poings, se montrant ces bouquets noirs. Puis l’un d’eux s’approcha de Sigur et lui en proposa un. Sigur se pencha, prit le bouquet de plumes, et après être resté un moment les yeux fermés, comme s'il écoutait quelque chose, il soupira profondément.

"Mon fils est né", dit-il alors en levant à nouveau les yeux vers le ciel.

Les vieilles femmes se regardèrent, ravies.

Les hommes étaient toujours perdus dans la contemplation de la tempête.

Sigur, debout face à la vallée, commença à caresser le vautour mort contre son torse nu, comme une tache noire sur les poils roux de sa poitrine.

*

Ils montaient sur le dos de bâches. Attachés à leurs crinières, leurs corps se balançaient doucement. Les encolures courtes des chevaux tombaient et leurs barbes claires descendant jusqu'au museau se balançaient au trot.

Juste avant de prendre le large, Tol avait été chargé de découvrir l'origine des étranges oiseaux venus du nord et nichant dans les quais, les bâtiments portuaires et la ville. Les navires étaient prêts, le ciel était dégagé, les hommes reposés. Tout était prêt pour le voyage vers la région de Droinne, et il réfléchit aux armes. Ils en avaient assez sur les bateaux pour tuer une ville entière.

"Ils doivent nous défendre", avait-il déclaré aux juges surpris par le nombre de personnes chargées sur les bateaux.

« Vous les avez fait construire sans notre permission », lui reprochèrent-ils.

-Ce sont des terres nouvelles pour toi, mais que je connais. Les gens là-bas sont des guerriers.

Les juges ont finalement accepté de le laisser partir. Puis ils continuèrent à porter les instruments de guerre : des lances de toutes formes et de toutes tailles, des arcs et des flèches, des catapultes, des centaines de poignards, des boucliers de cuir et de bois, des pierres en forme de boulets, des torches et d'énormes quantités de paille, mais surtout c'était le grand nombre de logs qui a surpris tout le monde. Il avait inventé plusieurs instruments qui étaient encore à l'essai, et Tol envisageait de rassembler des formations de plus de trente hommes cachés dans de lourdes fortifications mobiles. Il était même prêt à détruire des navires s’il n’y avait pas assez de bois ou s’il ne pouvait pas avoir de forêts.

D’où ai-je créé tout cela ? Moi, si ignorant lorsque j'ai fui le volcan, je n'ai pas pu sauver ma femme et mes enfants. Et maintenant si habile dans les préparatifs d’une guerre. C'est l'âge, peut-être. Mon corps vieillit et mon esprit ouvre les yeux sur l’expérience. Triste intelligence de vengeance, qui sait attendre avec la patience d'une tortue, créant de nouveaux mondes pour que les mains se tuent et se satisfassent. Mais une fois les mains ouvertes, les yeux ne peuvent plus se fermer, ils ne peuvent plus voir des choses d'un autre monde que celui-là. Triste tyrannie du ressentiment, qui offre un peu de calme à ses victimes toujours insatisfaites. Mais le ressentiment est une blessure encore plus durable que le remords, et il ne conduit pas à la soumission et à la punition, mais à la colère.

Les oiseaux ont commencé à nicher sur les toits des cabanes, à s'installer sur les quais, les arbres au bord des routes du village. Ils essayaient de les effrayer ou de les tuer, mais d'autres arrivaient chaque matin. Ils n'ont blessé personne et n'ont pas mangé les restes que les pêcheurs avaient laissés dans le port. Les juges craignirent l'approche d'une grande tempête de neige et de vent et chargeèrent Tol d'entreprendre une expédition terrestre. Il prépara les bâches et les provisions, prêt à reporter le départ des navires. Mais il a d’abord demandé des informations.

"Il y a des gens plus au nord", lui dit le chef des guetteurs. "Il y a des traces dedes traîneaux lourds, mais je ne pense pas qu'ils portent beaucoup d'armes. Soyez prudent, Seigneur.

Tol était reconnaissant pour l'avertissement et le lendemain, ils sont partis. Après une journée de voyage, les vingt hommes roulèrent sans être dérangés par la sombre tempête qui se préparait dans le ciel du soir.

-Ça a déjà éclaté à deux jours d'ici. Je ne pense pas qu'il y ait de danger pour le village, tant que cela ne dure pas trop longtemps.

-Il arrivera faible, s'il arrive. Il ne pleuvra que trois jours au maximum.

C'est comme ça qu'ils parlaient. Tol les écoutait, mais ils ne remarquèrent que le mouvement affirmatif de sa tête et le bruit d'un babillage. Ils le connaissaient depuis longtemps, quand il était l'un d'entre eux, bien qu'un peu plus âgé et plus astucieux en chasse, et avec un passé dont il n'aimait pas parler. Il avait entendu ses hommes se raconter des histoires au cours de leurs voyages, des histoires de combats, de guerre et d'injustice, dont son Tol avait été victime et dont il réclamait désormais vengeance. Il faisait un signe de tête maussade, un geste sévère avec ses bras ou un cri retentissant pour leur ordonner de se taire. Il les avait choisis parmi les meilleurs de la ville pour entraîner les autres et augmenter l'armée, il avait surmonté les critiques de l'Assemblée au cours de longs étés de réunions et de demandes.

Tol regarda devant lui, où une ombre maculait le fond blanc de la neige éclairée par la faible lumière de l'aube. Les nuages d’orage, bien qu’encore lointains, se déplaçaient comme les restes déformés d’un ciel qui se craquait lentement.

"Etrange tempête, regarde là-bas", dit l'un d'eux.

Au nord, le ciel bougeait, se convulsait, comme s'il se détruisait. Mais elle n'est pas tombée, seule une pluie grise s'est abattue sur la terre lointaine. Quelques oiseaux volaient au-dessus d'eux en poussant des cris angoissés. Tol suivit le vol des oiseaux, jusqu'à ce qu'ils disparaissent vers le sud. Puis il tourna son attention vers l’endroit dans la neige.

-Il y a quelque chose devant, je pense que ce sont des traîneaux.

"Les animaux ressentent quelque chose", dit un autre homme en caressant son cheval qui reniflait et secouait la tête.

Tol le savait déjà. Son tarpan à poitrine blanche et à pattes noires était agité depuis longtemps. Maintenant l'ombre grisâtre prenait des tons précis et différents, se déplaçant au sein de cette masse indéfinie dans le brouillard.

Puis les chiens se sont mis à aboyer.

-Les observateurs avaient raison. C'est un peuple organisé et ils ont envoyé un groupe pour explorer. Mais pourquoi ont-ils arrêté ?

Tol ne pouvait pas les comprendre. S'ils s'étaient arrêtés depuis le milieu de la nuit dernière, ils les auraient déjà rattrapés. Peut-être que quelque chose de grave leur était arrivé : des hommes blessés, des traîneaux cassés, des chiens malades. Aucune de ces causes ne lui paraissait suffisante pour arrêter tout un groupe à la fois.

"Les chiens et les chevaux tremblent", dit Tol, comme si ses pensées avaient enfin abouti. "Je suis sûr que ces hommes devant nous ont peur."

-C'est mieux ainsi.

Les hommes avaient commencé à parler dans l'ombre, seule la lueur terne de la neige soulignant les silhouettes des cavaliers et des chevaux.

-Certains marchands disaient que la caravane recrutait des gens de ville en ville au cours des quatre derniers hivers. Ils sont guidés par un homme accompagné d'oiseaux noirs.

"Cela explique les oiseaux", dit un autre.

"Mais tout cela n'est que ragots de voyageurs et de femmes", dit Tol, qui dédaignait les croyances et superstitions de ses hommes. "Il est impossible que des vautours viennent de régions aussi froides."

Et pourtant, la figure d’un homme marchant dans la neige, escorté d’oiseaux qui auraient pu le tuer mais le protéger, ne lui était pas totalement étrangère. Comme si j'en avais déjà rêvé. Peut-être était-ce lorsqu'il pensait à l'âme de son père montant et secouant les branches de la forêt ce jour lointain, semblable à l'âme d'un oiseau soulagé du poids de son corps. Il n'arrivait toujours pas à se débarrasser de ce souvenir : c'était comme porter un oiseau mort.

Le cheval se cabra. Il avait trop serré la crinière, d'après ce dont il se souvenait. Le soleil pointait sur la steppe, dessinant des figures allongées d'hommes et de chevaux. Puis il vit, de très près, les traîneaux dispersés et immobiles, les chiens accroupis et les hommes debout, brandissant des lances hautes. Je croyais presque voir les marques des veines comme des araignées poussant sur les visages froids, qui ne clignaient pas, l'effort avec lequel ils fronçaient le front pour ne pas trembler était clair.

Tol leva le bras en signe de paix, paume ouverte.

"Couvrez-moi, mais n'attaquez pas", ordonna-t-il à ses hommes.

Tol commença à rouler lentement, jusqu'à ce que les chiens des étrangers l'empêchent de continuer. Les animaux s'étaient approchés et aboyaient contre le tarpan. Le cheval hennissait, secouait la tête, secouait la crinière. Il essaya de reculer à plusieurs reprises, mais Tol le retint avec ses talons.

Les étrangers le regardaient sans lui parler. Tol démonté, comme prIl était digne de confiance et disait ce qu’il disait habituellement aux étrangers.

-Je viens du Village du Nord. Nous sommes frères de terre et de paix.

L'autre laissa alors la lance sur le traîneau, tandis que les autres, l'un après l'autre, enfonçaient la leur dans la neige. Tol se dirigea vers eux. Les souffles blancs se mélangeaient et fondaient dans l'air du matin.

-Je m'appelle Tarkus. "J'appartiens à la grande caravane qui vient du Nord", dit-il avec un accent que Tol avait déjà entendu de la part d'autres voyageurs arrivés de ces régions.

"Nous avons eu de vos nouvelles", a-t-il répondu, "mais rien sur ce que vous recherchez".

-Nous allons vers le Sud, au-delà de la Grande Mer.

La peau de Tol, autrefois si brillante à cause du reflet du soleil sur la neige, pâlit légèrement. Il posa une main sur l'épaule de Torkus et il recula.

-N'ayez pas peur. Regardez mes hommes. Ils sont attentifs à nous. Si l’un de nous meurt, la vengeance ne sera pas vaine.

Puis Tol l'invita à s'asseoir sur le bord du traîneau. Le tarpan s'approchait de son propriétaire, lentement, tandis que les chiens aboyaient. Tol lui tapota le poignet pour qu'il retourne auprès de ses hommes. Il se rassit à côté de Tarkus.

-Je viens de ces terres et je m'appelle Tol.

Sa voix était claire et basse, comme s'il lui parlait à l'oreille. Tarkus, qui le regardait avec étonnement, dit :

-Le père de mon chef portait votre nom.

Tol ferma les yeux et inspira profondément avant de demander, couvrant la moitié de son visage d'une main, comme s'il craignait que ce qu'il allait entendre soit plus fort que l'espoir, ou moins qu'une poignée de neige fondue par le soleil. Dans les deux cas, je ne savais pas encore si j’allais tolérer la vérité.

-Et comment s'appelle-t-il ?

Tarkus n'avait pas compris.

" Quel est son nom ? " répéta-t-il, laissant à l'autre voir ses yeux troubles entre ses doigts.

Cependant, Torkus se méfiait désormais.

-Pourquoi veux tu savoir?

-Peut-être qu'il le connaît... -Mais la simple idée que ce qu'il ressentait était vrai l'a submergé plus que toute cette période d'incertitude pendant laquelle il avait imaginé toutes sortes de possibilités. -J'avais deux fils, et ils s'appelaient Zaid, l'aîné. , et Sigur, le plus petit.

Tarkus regarda l'homme en face de lui comme s'il voyait quelque chose dont il n'aurait jamais cru qu'il puisse exister sauf dans les contes ou les histoires. Le père du grand homme du Nord, libérateur des terres et

chasseur d'ours. Celui protégé par les étranges oiseaux noirs, dont la mission avait terrifié les villes qu'ils avaient traversées durant ces quatre hivers. Il s'agenouilla devant Tol.

-Monsieur! Je n'aurais jamais imaginé ce privilège d'être le premier à découvrir que le père de notre chef est vivant.

Il avait saisi les mains de Tol et les embrassait.

"Mec, ne t'humilie pas, lui demanda Tol. Ton peuple te surveille."

" Je m'en fiche, ils le feront aussi. " Et il se leva, faisant signe aux autres de se rapprocher.

Tol jugea nécessaire d'appeler son peuple.

"Descendez de cheval et laissez les chevaux loin, les chiens vont leur faire peur !", a-t-il crié.

Tarkus s'était entouré de plusieurs hommes, qui étaient rejoints par d'autres venus des derniers traîneaux. Les chiens n'arrêtaient pas d'aboyer, mais personne n'y prêtait plus attention.

"Nous avons trouvé le père de notre chef", leur dit Tarkus, et il allait mettre un bras autour des épaules de Tol, comme s'il était un ami retrouvé, mais il réalisa son audace. Et tandis que chacun de ses hommes s'approchait pour saluer d'un salut, il murmura aux oreilles de Tol :

-Monsieur, j'aimerais être le premier à annoncer cette nouvelle à votre fils, mais je me contenterai de l'amener devant vous. Ceci, mon Seigneur, le fera complètement récupérer.

C'était désormais Tol qui le regardait avec méfiance.

-Il est tombé malade. Je crois qu'il a eu le mal du vent il y a quelques jours et il a délire. Il a levé les yeux vers les nuages d'orage qui étaient encore calmes. Peut-être qu'il ne reste plus rien de la caravane en ce moment.

-Je n'ai pas attendu aussi longtemps pour le voir mourir alors que je suis si proche de lui. Allons-y vite, et ils feraient mieux d'en prendre soin.

Il n'avait pas prévu d'être dur avec ceux qui le vénéraient, mais il savait qu'il possédait un nouveau respect difficile à briser, qui l'élevait non seulement au-dessus des hommes ordinaires de son village, mais aussi des étrangers.

Et surtout, la nouvelle image de son fils le rendait fier. Les actions de Sigur, quelles qu'elles soient, l'avaient également élevé.

Le ciel était encore couvert d'une couverture de nuages qui descendaient comme du brouillard sur la vallée. Tarkus et ses hommes précédèrent les hommes et les chevaux de Tol. Lorsqu'il aperçut la ville, il cria :

-Ils ont été sauvés !

En passant devant les collines escarpées, ils virent que la spirale de la caravane restait intacte. Ils entendirent la musique des flûtes et des tambours. Les gens étaient petits comme des fourmis qui se déplaçaient frénétiquement entre les palissades. Les feux de camp étaient des points lumineux dans la lumière pâle Ils avaient perdu, et il semblait se lever pour restaurer le ciel.

Les hommes de l'expédition sautèrent des traîneaux et s'embrassèrent. Les habitants de Tol les regardaient, une main sur le dos des chevaux et l'autre couvrant leurs yeux du reflet pitoyable de la neige. Le cœur de Tol battait plus vite, sa gorge était nouée par quelque chose qui sortait de sa poitrine alors qu'il essayait de respirer.

Comment sera mon fils ? Un homme, après vingt hivers. Me ressemblera-t-il, aura-t-il toujours la couleur des yeux de sa mère, me reconnaîtra-t-il ? M'aimera-t-il malgré tant de temps ? S’il n’était qu’un petit garçon lorsque nous nous sommes séparés, combien gardera-t-il dans son souvenir de moi ?

Torkus commença à réparer son traîneau et Tol s'approcha de lui. Ils étaient presque à l'embouchure de la route qui menait à la colline de Sigur.

-Des vieilles femmes s'occupent de lui. Je n'ai pas osé m'y opposer. C'est que son fils a quelque chose qui le suit et le protège en prenant des formes particulières, d'oiseaux ou de femmes. Parfois, quand on y regarde de près, son corps ne semble pas lui appartenir. Comme s'il était là et en même temps on voyait un corps du passé. - Torkus secoua la tête, sous-estimant ses propres mots. - Ne crois pas à tout ce que je dis, ce sont des opinions sur ce que je ne comprends pas, mais toi , qui est son père , vous comprendrez.

Tol y prêta toute l'attention nécessaire, mais ses pensées le conduisaient vers la colline.

Si je ne le connais pas quand je le vois, mon ami, je ne connais pas vraiment mon fils. Il ne me connaît pas non plus. Nous ne sommes plus ce que nous étions, c'est la vérité. Personne n’est plus le même qu’il y a vingt hivers. Personne n'est hier. Je crains que la désillusion grandisse en nous, nous éloigne des chemins choisis. Connaissance et ignorance. Où est le point intermédiaire du bonheur. Loin, plus haut que le point culminant du ciel.

"Il t'a toujours attendu, ne t'inquiète pas," lui dit Tarkus.

-Il va être déçu quand il me verra. J'ai aussi ressenti la même chose lorsque j'ai vu mon père vieux et faible.

-Mais tu es toujours fort.

Tol ne répondit pas. La vie au pays de Droinne avec Zor et sa famille lui paraissait vive et claire, comme si le soleil de la forêt l'entourait à nouveau dans cette vallée. Les souvenirs avaient encore une fois un vrai sens, alors que le retour dans le passé était déjà si proche, sur une colline à quelques pas de là.

Mais ce que j'étais et ce que je suis ne se confondront pas dans l'esprit de mon fils. Le père de l'enfance est toujours plus grand et plus vorace que le père de la maturité. J'ai honte de ma vieillesse naissante, si proche, de mes rides et de mon incrédulité. Je suis plus dur qu'avant avec le monde et plus faible avec mon fils. Dieux de l’incertitude, que cela suffise au moins !

Plus tard, ils ont continué leur route en deux groupes. On descendait dans la vallée. Les autres, avec Tol, Tarkus et cinq hommes, gravirent le lit asséché de la rivière qui les séparait de la colline de Sigur. Bientôt, ils virent la tente noire, les effilochages de cuir claquant au vent, les plumes des oiseaux qui montaient et retombaient en petits tourbillons. Deux gardes à l'entrée reconnurent Tarkus et s'approchèrent. Il leur ordonna de s'occuper des chevaux.

Les tissus de l'entrée s'écartaient, des mains de vieille femme apparaissaient sur les bords, aussi dures et sèches que le cuir qu'elles enlevaient. Le visage de la vieille femme regarda Tol avec étonnement, mais elle resta silencieuse. Il faisait sombre. Tarkus se dirigea presque aveuglément vers la couchette de Sigur. Tol se tenait près de l’entrée.

"Pourquoi cherchez-vous quelqu'un de bien portant dans le lit d'un malade ?", dit une voix provenant du feu.

Tarkus regarda les faibles brasses de bûches vertes. Sigur se tenait près du feu de camp, une couverture noire tombant de ses épaules. La couverture était ouverte sur le devant, révélant les cheveux roux sur sa poitrine nue, puis remontée pour tomber sur ses chevilles. Ses cheveux avaient poussé en ces jours de convalescence, ils étaient longs et en désordre, encore mouillés comme s'il sortait tout juste d'un bain. Les mains étaient jointes devant la poitrine et semblaient tenir quelque chose que l'ombre nous empêchait de voir.

"Bienvenue, ami Tarkus", dit Sigur, et ses lèvres bougeèrent à travers la barbe rouge feu.

Tarkus s'était approché, mais se rappelant qui l'accompagnait, il s'inclina simplement.

-Mon ami, tu n'es pas content de me voir bien ?

"Sigur, quelqu'un t'attend," répondit Tarkus en désignant l'entrée.

Tol était toujours debout, retenant son souffle, même s'il semblait calme. Une rafale, et sa veste claqua au vent. Puis le vent entoura aussi Sigur, dont la couverture bougea un peu, puis quelque chose remua violemment. La chose qu'il tenait dans ses mains battit et émit un cri.

" Qui es-tu ? " demanda Sigur.

Tol s'approcha. La lumière tombait sur son dos et ne permettait pas de voir les formes de son visage. Cela s'est rapproché. Il était déjà très proche lorsque Sigur recula en tremblant. Les flammes illuminaient le visage de Tol, le même visage du père que j'avais vude l'après-midi, fumant de la couleur blanche que les nuages avaient déjàIls avaient perdu, et il semblait se lever pour restaurer le ciel.

Les hommes de l'expédition sautèrent des traîneaux et s'embrassèrent. Les habitants de Tol les regardaient, une main sur le dos des chevaux et l'autre couvrant leurs yeux du reflet pitoyable de la neige. Le cœur de Tol battait plus vite, sa gorge était nouée par quelque chose qui sortait de sa poitrine alors qu'il essayait de respirer.

Comment sera mon fils ? Un homme, après vingt hivers. Me ressemblera-t-il, aura-t-il toujours la couleur des yeux de sa mère, me reconnaîtra-t-il ? M'aimera-t-il malgré tant de temps ? S’il n’était qu’un petit garçon lorsque nous nous sommes séparés, combien gardera-t-il dans son souvenir de moi ?

Torkus commença à réparer son traîneau et Tol s'approcha de lui. Ils étaient presque à l'embouchure de la route qui menait à la colline de Sigur.

-Des vieilles femmes s'occupent de lui. Je n'ai pas osé m'y opposer. C'est que son fils a quelque chose qui le suit et le protège en prenant des formes particulières, d'oiseaux ou de femmes. Parfois, quand on y regarde de près, son corps ne semble pas lui appartenir. Comme s'il était là et en même temps on voyait un corps du passé. - Torkus secoua la tête, sous-estimant ses propres mots. - Ne crois pas à tout ce que je dis, ce sont des opinions sur ce que je ne comprends pas, mais toi , qui est son père , vous comprendrez.

Tol y prêta toute l'attention nécessaire, mais ses pensées le conduisaient vers la colline.

Si je ne le connais pas quand je le vois, mon ami, je ne connais pas vraiment mon fils. Il ne me connaît pas non plus. Nous ne sommes plus ce que nous étions, c'est la vérité. Personne n’est plus le même qu’il y a vingt hivers. Personne n'est hier. Je crains que la désillusion grandisse en nous, nous éloigne des chemins choisis. Connaissance et ignorance. Où est le point intermédiaire du bonheur. Loin, plus haut que le point culminant du ciel.

"Il t'a toujours attendu, ne t'inquiète pas," lui dit Tarkus.

-Il va être déçu quand il me verra. J'ai aussi ressenti la même chose lorsque j'ai vu mon père vieux et faible.

-Mais tu es toujours fort.

Tol ne répondit pas. La vie au pays de Droinne avec Zor et sa famille lui paraissait vive et claire, comme si le soleil de la forêt l'entourait à nouveau dans cette vallée. Les souvenirs avaient encore une fois un vrai sens, alors que le retour dans le passé était déjà si proche, sur une colline à quelques pas de là.

Mais ce que j'étais et ce que je suis ne se confondront pas dans l'esprit de mon fils. Le père de l'enfance est toujours plus grand et plus vorace que le père de la maturité. J'ai honte de ma vieillesse naissante, si proche, de mes rides et de mon incrédulité. Je suis plus dur qu'avant avec le monde et plus faible avec mon fils. Dieux de l'incertitude, que cela suffise au moins !

Plus tard, ils ont continué leur route en deux groupes. On descendait dans la vallée. Les autres, avec Tol, Tarkus et cinq hommes, gravirent le lit asséché de la rivière qui les séparait de la colline de Sigur. Bientôt, ils virent la tente noire, les effilochages de cuir claquant au vent, les plumes des oiseaux qui montaient et retombaient en petits tourbillons. Deux gardes à l'entrée reconnurent Tarkus et s'approchèrent. Il leur ordonna de s'occuper des chevaux.

Les tissus de l'entrée s'écartaient, des mains de vieille femme apparaissaient sur les bords, aussi dures et sèches que le cuir qu'elles enlevaient. Le visage de la vieille femme regarda Tol avec étonnement, mais elle resta silencieuse. Il faisait sombre. Tarkus se dirigea presque aveuglément vers la couchette de Sigur. Tol se tenait près de l'entrée.

"Pourquoi cherchez-vous quelqu'un de bien portant dans le lit d'un malade ?", dit une voix provenant du feu.

Tarkus regarda les faibles brasses de bûches vertes. Sigur se tenait près du feu de camp, une couverture noire tombant de ses épaules. La couverture était ouverte sur le devant, révélant les cheveux roux sur sa poitrine nue, puis remontée pour tomber sur ses chevilles. Ses cheveux avaient poussé en ces jours de convalescence, ils étaient longs et en désordre, encore mouillés comme s'il sortait tout juste d'un bain. Les mains étaient jointes devant la poitrine et semblaient tenir quelque chose que l'ombre nous empêchait de voir.

"Bienvenue, ami Tarkus", dit Sigur, et ses lèvres bougeèrent à travers la barbe rouge feu.

Tarkus s'était approché, mais se rappelant qui l'accompagnait, il s'inclina simplement.

-Mon ami, tu n'es pas content de me voir bien ?

"Sigur, quelqu'un t'attend," répondit Tarkus en désignant l'entrée.

Tol était toujours debout, retenant son souffle, même s'il semblait calme. Une rafale, et sa veste claqua au vent. Puis le vent entoura aussi Sigur, dont la couverture bougea un peu, puis quelque chose remua violemment. La chose qu'il tenait dans ses mains battit et émit un cri.

" Qui es-tu ? " demanda Sigur.

Tol s'approcha. La lumière tombait sur son dos et ne permettait pas de voir les formes de son visage. Cela s'est rapproché. Il était déjà très proche lorsque Sigur recula en tremblant. Les flammes illuminaient le visage de Tol, le même visage du père que j'avais vuC'était il y a vingt hivers pour la dernière fois.

Elle ne pouvait pas parler, seul un babillage grandissait au milieu de ses pleurs réprimés. Puis il tomba aux pieds de Tol et ouvrit les bras. Le vautour blessé et déjà rétabli s'est envolé du magasin. Le battement des ailes se perdait au loin, tandis que les vieilles femmes le suivaient du regard.

Tol se retourna un instant et regarda de nouveau Sigur, qui lui avait serré les jambes. Quelques larmes coulèrent sur son visage. Ses jambes tremblaient, elle prit la tête de son fils dans ses mains et le fit se lever.

Sigur obéit lentement, s'accrochant au corps de son père, comme s'il était l'enfant de quatre ans qui grimpait sur ses épaules.

Ils avaient désormais la même taille. Sigur a pleuré ce qu'il n'avait pas pleuré le jour de leur séparation. Tol le tenait de ses mains moites et tremblantes, mais fortes.

"Tu as toujours la couleur de tes cheveux quand tu étais enfant", dit Tol en s'approchant des lèvres de son fils pour l'embrasser. Ensuite, ils s’embrassèrent longuement.

Tarkus les regarda, embarrassé, et partit. Il jeta un regard maussade aux vieilles femmes, mais elles n'en eurent pas besoin pour savoir qu'elles étaient superflues, et elles partirent.

Père et fils étaient assis près du feu alimenté par des bûches neuves, se regardant sans rien dire.

"Tu as un petit-fils, mon père, dit Sigur après le silence. L'oiseau que tu as vu sortir est un messager pour mon fils qui est dans le Nord."

Tol s'était habitué à l'idée d'être un homme solitaire. Et soudain, il était père et grand-père, sans savoir comment accomplir ces tâches. Il était grand-père comme son père et occupait la même place que son père

occupait autrefois dans la famille. Mais l'honneur de Zor avait été de courte durée, et le sien était peut-être arrivé trop tard pour en profiter.

-Mon fils est l'espoir, père. Je vais tout te dire.

Il faisait nuit dehors. On pouvait encore entendre le grondement des tambours et les aboiements des chiens qui couraient et jouaient avec les enfants. Mais tous deux s'étaient habitués à l'obscurité de la tente, et ils laissaient le temps passer comme si c'était une nuit plus longue qu'une autre.

Sigur s'est fait apporter de la nourriture. Pendant qu'on les servait, ils continuaient à se regarder, parfois en silence, d'autres fois en discutant.

-Tu me connais, mon fils ? Je sais que tu te souviens à peine de moi, je suis quelqu'un d'autre maintenant.

-Père, je te regarde et je vois l'homme qui m'a porté sur son dos ce jour-là, courant, entouré de pierres chaudes, à côté de ma mère.

"Je dois demander, même si je connais presque la réponse..." murmura Tol.

-Ils l'ont tuée. Les hommes de Reynod l'ont tuée...-Sigur regarda le feu grandissant.-Je ne l'ai jamais dit à voix haute jusqu'à aujourd'hui. Pourriez-vous le croire ? Je ne sais pas si j'attendais que tu le fasses, mais c'est le bon jour pour sortir ces mots de mon esprit. Ils l'ont tuée, père. Je les ai vu. Et je l'ai revue plus tard, en esprit, me révélant le déshonneur de notre peuple.

-Ils m'ont dit que tu voyageais vers le sud, dit Tol.- Mais pourquoi ? Et ces étranges oiseaux qui vous suivent ?

Sigur tendit son bras gauche pour lui montrer le moignon. Tol fut surpris.

-Ne t'inquiète pas. Ça n'a pas fait mal depuis longtemps. Ma femme vient d'endroits que je ne connais pas, de la lignée des sorcières. Elle et ma mère m'ont confié la tâche de récupérer les terres de la Droinne pour les vieillards qui les habitaient, avant l'invasion et le massacre. Je sais seulement qu'ils vont revenir, que les anciens habitants reviendront sous une forme ou une autre.

Tol ne comprenait pas très bien, mais tout cela n'était pas très éloigné de ses propres objectifs.

-Je prépare une expédition là-bas depuis longtemps. J'allais te trouver et retrouver la réputation de mon père. Si ton frère a survécu.

-Je ne l'ai jamais revu, père. Mais nous reviendrons ensemble. Vos navires et mes hommes.

Il se leva et lui demanda de sortir avec lui. La nuit était étoilée. Les nuages se dispersaient. Une brise froide mais douce effleurait leurs visages chauffés par les flammes. Une immense spirale de feux de camp s’étendait à travers la vallée.

-Il me reste plus de sept cents hommes, sans compter leurs familles, prêts à se battre, à charger bêtes et provisions. Nous avons des armes et nous pouvons en construire davantage.

Tol commença à réfléchir. C'était bien plus que ce à quoi il s'était attendu.

-Nous prendrons aussi les chevaux, et vos hommes apprendront à monter à cheval. Bateaux chargés de nos bâches. Nous les entraînerons dans les plaines de l'Est à notre arrivée. Ils nous donneront l'avantage sur les hommes de Reynod. Ils doivent encore avoir de vieilles armes. À notre retour au Village du Nord, je vous montrerai les instruments que j'ai inventés.

Tol ne put s'empêcher de rire aux éclats en se voyant avec son fils récupéré, devant ce nombre d'hommes et d'animaux qui formeraient bientôt ses légions. Il passa un bras autour des épaules de Sigur, regardant l'escargot de feu formé sous les étoiles.

Un sifflement placide annonçait le vent qui passait très haut au-dessus de leurs têtes.

Les hurlements de certains chiens, de temps en temps.

Le grisd'un homme forçant sa femme à danser au rythme d'une flûte.

*

Tandis que le peuple de Sigur restait à la périphérie, Tol, son fils et les dirigeants des deux groupes entrèrent dans le village du Nord. Cela faisait cinq jours qu'on avait reporté le départ des navires, mais Tol allait devoir procéder à de nombreux changements.

« Je vais demander audience à l'Assemblée », dit-il à Sigur qui regardait la ville avec curiosité.

-J'étais ici quand j'étais enfant, je venais échanger des peaux contre de la nourriture. Maintenant, la ville est plus grande, ou du moins il me semble que c'est ainsi.

-Tu n'as pas tort, mon fils. Quand je suis arrivé, c'était deux fois moins long. Ce n'est pas tout mon mérite, mais quand ils m'ont nommé chef de

leur armée, nous avons entrepris des expéditions et je les ai encouragés à être plus forts avec les autres peuples.

"C'était alors un village paisible", dit Sigur, observant les bagarres dans la rue et dans les échoppes de pêcheurs, contre les hommes ivres qui marchaient perdus le long du quai. Certaines femmes réclamaient à contrecœur leurs marchandises à proximité des bâtiments qui s'étaient multipliés depuis le port jusqu'au-delà des limites originelles du village. Les charrettes parcouraient les rues boueuses et bondées, tirées par des chevaux qui avaient remplacé les élans qu'ils utilisaient jusqu'à peu de temps auparavant.

Sigur montait un tarpan, qu'il montait pour la première fois de sa vie. Je l'ai à peine poussé, pour ne pas lui faire de mal.

"De beaux animaux", dit son père, "nous en avons ramené de la steppe et nous les avons laissés se reproduire dans la plaine côtière". Je t'emmènerai les voir demain, quand tu seras reposé. Nous irons en chercher bien d’autres pour vos hommes.

-Il nous faudra du temps, père. Entraînement…

-Ne vous inquiétez pas, mes guerriers leur apprendront.

Le crépuscule couvrait de rouge les toits de paille et de bois. Les grands fours en briques d'argile fumaient en colonnes sombres qui se perdaient dans la masse incertaine de l'obscurité grandissante. L'agitation de la ville diminuait dans les rues commerçantes, mais augmentait en périphérie, avec les charrettes et les chevaux, avec les groupes d'hommes, de femmes et d'enfants rentrant chez eux. Les chiens aboyaient, courant parmi les gens ou sous les charrettes. Par les fenêtres, on voyait les feux de joie nouvellement allumés et on sentait les odeurs de viande rôtie, mêlées à la sueur et à la poussière des rues. Près du quai, une énorme construction, semblable à une grande caisse carrée en bois avec une seule ouverture sur l'avant et une autre sur la mer, laissait échapper le bruit constant des marteaux.

-C'est le chantier naval. J'y ai travaillé certains hivers et certains étés comme pêcheur.

Sigur avait l'air fatigué. Tarkus s'avança avec son cheval vers lui.

-Monsieur, nous devons nous reposer.

"Il a raison", dit Tol. "Sigur ira dans ma cabane, tu laisses les chevaux à l'écurie de la ville." Mon peuple vous donnera des lits de camp et des couvertures.

Sigur a donné la permission à ses hommes et les deux sont restés seuls. Ils chevauchèrent un peu plus loin jusqu'à la cabane faite de bois, de briques crues et d'un toit recouvert de branches de pin. Les fenêtres

étaient fermées. L'herbe était épaisse autour, malgré la neige. Quelques enfants s'étaient rassemblés autour d'un feu de joie. Voyant Tol, ils jetèrent de la neige sur le feu et s'enfuirent.

"Entrez et dormez", dit Tol alors qu'ils descendaient de cheval. "Je vais garder les animaux et faire chauffer de l'eau pour vous."

Sigur obéit. La porte était cassée, l'obscurité à l'intérieur semblait plus vaste que la taille de la cabane, à tel point que je ne pouvais pas voir où je mettais les pieds. Il sentait la poussière sous ses pieds, le bruit des rats, l'odeur de la nourriture rance. Il aperçut la ligne opaque d'une fenêtre et alla l'ouvrir. Puis la faible lumière du soir entra pour éclairer la grande et sale pièce.

Les braises froides de la cheminée semblaient éteintes depuis longtemps. Sur les côtés, sur certaines étagères, il y avait des sacs de céréales. Des arcs, des flèches, des houes et des masses pendaient aux murs. Un tonneau était recouvert d'un tissu. Au centre, une grande table et deux bancs, recouverts de poussière et de toiles d'araignées.

Un escalier menait à un étage où se trouvait la couchette. Il grimpa, tâtant soigneusement les marches qui, il le savait, se briseraient s'il se penchait trop fort. Des pailles de nids d'oiseaux et des copeaux de bois tombaient à travers les fissures du toit, il y avait des toiles d'araignées avec de petits œufs d'insectes qui, dans la lumière du crépuscule, donnaient l'apparence de colliers de perles.

Sigur s'allongea enveloppé dans des peaux d'élan à poils courts. Il n'arrivait même pas à penser à la maison de ses parents que cette chaleur lui rappelait. Il ferma les yeux et dormit.

Le matin, Tol s'était levé avant l'aube et était parti se promener. À son retour, Sigur dormait encore. Elle regarda depuis les escaliers et le regarda respirer calmement, toujours habillé, tandis que le soleil passant à travers les fissures le couvrait de lignes blanches. Il n'osait pas le réveiller et il se demandait ce que cela aurait été de le voir grandir.

Puis il transporta des seaux d'eau du feu jusqu'au tonneau. J'avais préparé deux tassesnes avec du lait et deux morceaux de porc.

Sigur a dû sentir l'odeur, car il est descendu et a salué son père.

"Le soleil travaille tous les jours et il n'est pas en retard lorsqu'il se lève", a déclaré Tol en souriant.

-Mais le soleil n'a jamais été malade, père.

-Tu as de l'eau pour le bain. Je vais faire apporter tes affaires.

Sigur ôta la tunique qu'il portait depuis sa convalescence ainsi que les sandales en cuir et entra dans l'eau. Un profond soupir. Son corps se détendit. Tol regarda les épaules larges et fortes de son fils et le moignon de sa main gauche.

"J'aurais aimé m'occuper de cette main pour toi", dit-il en lui donnant le bol de lait.

-Je te l'ai déjà dit, ça ne fait pas mal.

" Comment est-ce arrivé ? " demanda-t-il, parce que Tarkus n'avait pas voulu le lui dire.

-Je l'ai fait moi-même, père, pour survivre.

Mais il ne voulait plus en parler. Tol s'assit à côté de lui. Son fils buvait en regardant les murs de la cabane d'un air absent.

-J'avais autrefois un assistant. Il était encore un enfant. Parfois, ça me faisait penser à toi. Puis il a grandi et est parti. Nous nous sommes sentis comme des étrangers lorsque cela s'est produit. Je l'avais élevé, mais à mesure qu'il grandissait, il était devenu un homme comme les autres, et à ses yeux j'avais cessé d'être ce qu'il avait vu quand il était enfant.

" Que vois-tu en moi ? " demanda Sigur, qui le regardait, les coudes sur le bord du tonneau et le bol dans la main droite.

-Je ne sais pas. Je vois un homme différent de mon fils, qui pourtant reste mon fils.

-Je ne veux pas que nous soyons des étrangers, père. Notre travail ne permettra pas la désunion.

Tol a décidé de se débarrasser des pensées dérangeantes. Il se leva pour se servir d'un morceau de viande et en apporta à Sigur.

-Ce matin, j'ai demandé une audience. Nous devons nous présenter dans deux jours. En attendant, nous allons chercher des chevaux. Finissez de manger et habillez-vous.

Il se leva et se dirigea vers l'entrée. Un groupe approchait.

-Voici Tarkus et d'autres hommes. Deux femmes t'apportent des vêtements et des fleurs.- Il se tourna vers Sigur en souriant à nouveau.- Elles t'adorent, mon fils, et cela me rend fier.

La matinée était si claire qu’elle en était aveuglante. L'hiver touchait à sa fin et la chaleur s'installait lentement dans la steppe. Les mauvaises herbes se frayaient un chemin à travers la fonte des glaces dans de petites mares qui formaient des ruisseaux, comme des fils de filets dans la plaine. Le village entassé ses déchets aux alentours, et une odeur d'excroissances agitée par le dégel s'était élevée. Tol irait au village ce matin-là.

-Je reviendrai te chercher.

Tarkus resta pour faire son rapport à Sigur, qui écouta pendant que les femmes l'habillaient, plaçant des baumes et des épices sur son corps. Ils lui ont réparé les cheveux, lui ont lavé les pieds avec des huiles et lui ont mis des colliers.

"Prenez soin de la maison de mon père", leur ordonna-t-il lorsque Tol revint le chercher.

Ils les virent chevaucher vers la région de Tarpan.

En quittant le village, les chemins de terre damés sont devenus rocailleux. Le ciel à l’est était rose et gris comme des plumes d’oie.

"Nous arriverons ce soir", a déclaré Tol.

Sigur regardait la plaine sous ces couleurs. Il ne se souvenait guère d'un autre pays que celui de Blanche-Neige. Le trot des chevaux l'endormait. Il a roulé avec son père toute la matinée, mais la conversation est tombée dans le silence, interrompue seulement par les rires de ceux qui parlaient derrière lui. Tol était pensif et avait le regard perdu sur l'horizon. Sigur retint son cheval et rejoignit les hommes de son père, qui se turent à son approche. Il les accompagnait sans parler. Ils semblaient mal à l'aise, mais Sigur ne montrait aucune attente de traitement spécial. Ils restèrent longtemps silencieux, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'ils n'osaient pas parler les premiers, il leur demanda :

-Depuis combien de temps êtes-vous au service de mon père ?

-Dix hivers, Seigneur. Il y a eu des batailles à l’étranger, mais rien qu’un bon groupe ne puisse faire facilement. C'est un grand leader, il pourrait gouverner toute la ville s'il le voulait.

-Où étaient-ils?

-À l'est, là où se trouve la glace. Ensuite, nous sommes allés de là vers le sud. Il y a des forêts de toundra et des animaux étranges. Une fois, les sauvages nous ont attaqués par surprise, entre deux murs de pierre. La nuit était froide et nous nous y sommes abrités du vent. Mais Tol a réussi à nous organiser après la première attaque et nous les avons vaincus.

L'homme avait commencé à chercher quelque chose sous sa veste. Il a sorti une amulette.

-Cela appartenait à un de ces hommes. Son père Tol me l'a donnée pour mon courage.

Sigur voulut voir ce que c'était, et l'autre tendit le bras pour lui montrer l'amulette. Dans la lumière dorée de l'après-midi, il aperçut un

doigt sec, presque noir, avec des poils sur le dos. Il ferma les yeux, mais l'autre ne remarqua pas l'expression de son visage. Puis il rouvrit les paupières. C'était une douleur intense et rapide, rien de plus. Seulement la douleur qui se répète de temps en temps avec le souvenir. Mais quelque chose restait : un soupçon de colère.

Les hommes sont différents. Et certains doivent peut-être mourir pour le bien des autres. Parou les corps sont égaux, aucune main n'est meilleure qu'une autre, ni plus ou moins digne d'une caresse ou d'un baiser. La main de ce sauvage est aussi ma main.

« Attendez ! » dit-il avec colère.

Ils le regardèrent, se demandant comment ils avaient pu offenser le fils de leur patron.

Sigur enleva le tissu du moignon et l'étendit.

-Regarde et demande-moi si ça fait mal !

L'autre ne répondit pas, mais sur son visage on pouvait voir l'effort pour contenir une insulte. La peur du châtiment de Tol était cependant plus grande que le défi que leur lançait le fils. Ceux qui étaient devant se sont arrêtés lorsqu’ils ont entendu la discussion. Tol se retourna tandis que Sigur commençait à lui envelopper le bras.

-Je pensais qu'ils savaient, père. Que ce qui avait été dit sur moi leur était parvenu. Mais même mon père ne me connaît pas, et je dois endurer l'offense de vos hommes.

-En quoi t'ont-ils offensé, mon fils, et je vais les tuer ?!

Tol regarda les autres, qui baissaient les yeux.

-Je parle des amulettes que vous leur donnez en récompense. Des morceaux d'hommes. Fragments qui pourraient provenir de vos enfants.-Et il leva son bras gauche, encore à moitié couvert, pour lui rappeler de quoi il parlait. Puis il s'approcha un peu et lui murmura à l'oreille.

-Aujourd'hui, personne ne m'a plus offensé que mon propre père.

Il est parti, devant tout le monde. Ses hommes le suivirent, attendant juste un geste pour attaquer les gens de Tol, mais il ne dit rien.

-Retournez à votre formation !- ordonna Tol-Et vous...- dit-il à celui qui avait parlé avec Sigur-...vous retournerez au village avec un garde ! Il n'appartient plus à mon armée !

Il faisait nuit quand ils s'arrêtèrent. Personne ne parlait pendant qu'ils mangeaient. Trois feux de joie illuminaient les mastications silencieuses des guerriers et les visages inquiets.

Tol et Sigur ne s'étaient plus regardés du reste de la journée et de la nuit. Ils se sont couchés après avoir nourri et brossé les chevaux.

Avant l'aube, Sigur se tenait au-dessus de son tarpan et le brossait. Tol avait froid, il s'était couché presque nu à cause de la chaleur du voyage et des tremblements parcouraient son corps. Il s'est couvert de couvertures et s'est frotté pendant un moment, puis s'est levé et est allé chercher l'eau qui réchauffait dans le feu de camp. Un de ses hommes l'aida à enfiler la tunique en peau de bœuf que les femmes lui avaient confectionnée lors de sa nomination comme chef. La fourrure était épaisse mais confortablement moulée au corps. Un chapeau lui couvrait la tête et une partie de son visage, fermé sous le menton. Il enfila ses bottes et se dirigea vers l'endroit où se trouvait son fils.

Sigur était assis dans la neige, les cheveux mouillés et les coudes posés sur ses genoux, mâchant un fragment de graisse de cerf.

"Il y a du lait dans les sacoches", dit Tol.

Son fils le regardait, sans bouger, sans le saluer. C'était l'aube et le soleil se levait derrière la silhouette rigide et désolée de Sigur. Des points dorés et des trous de soleil orange auraient traversé les boucles, qui semblaient s'étirer lentement au fur et à mesure qu'elles bougeaient dans la brise matinale.

"Nous devons partir, Seigneur", dit un assistant amenant le cheval.

Tol hocha la tête.

-Allez, mon fils.

Sigur jeta les restes de nourriture par terre. Avec propreté et parcimonie, comme quelqu'un qui fait un travail pour la première fois et veut bien le faire, il prépare la selle et monte. Le cheval démarra.

-Cet animal ne te va pas, mon fils. C'est dangereux et désobéissant.

" Ne me donne pas de conseils, mon père. " Et il trottina vers les vingt cavaliers qui les attendaient à l'embouchure de la vallée voisine, là où étaient les chevaux sauvages.

Un nuage de poussière dans la plaine cachait tout sauf le ciel. Seuls quelques oiseaux et la masse de poussière tournoyant dans l’air étaient visibles. Les hommes s'arrêtèrent, mais les chevaux essayèrent de courir vers cette poussière.

"Certains ici", indiqua Tol à gauche, puis il s'adressa à ceux de sa droite. "Vous avancez un peu plus loin sur l'autre flanc." Nous devons en attraper le plus possible aujourd’hui.

Je pensais à l'Assemblée. Il dut retourner en ville avant que le souvenir de sa dernière représentation ne se refroidisse dans la mémoire des personnes âgées. Il devait les convaincre de déclencher une guerre dans laquelle ils ne voyaient aucun objectif et qui commençait pour lui à avoir de plus en plus de sens. Sa femme était morte et l'un de ses fils peut-être aussi, mais la justification de la mémoire de son père et la colère qu'il tenait toujours dans ses mains - le visage de Zor dans ses paumes comme une brûlure qui ne disparaissait jamais - étaient l'impulsion qui le motivait. Cela lui faisait ressentir l'élan de la force et du combat combinés dans la même confusion des forces opposées, de la mort et du sang dans les rêves diurnes, comme s'il y voyait le ciel rouge du nord, si semblable aux cheveux de son fils.

Vingt cavaliers montaient en formation, puis le groupe suivant avançait. Tol et Sigur restèrent en attendant la réaction des tarpans. La poussière devenait plus épaisse et le bruit des sabots s'éteignait dans la neige. Le cheval de Sigur se cabrait et se cabrait sur ses pattes postérieures. J'ai essayé de le retenirrênes, mais l'animal se mit à courir vers les autres. Tol les vit disparaître dans le nuage de poussière d'où surgissaient continuellement des chevaux qui tentaient de s'échapper des traverses.

"Tiens, je l'ai !" criaient les voix.

Hennissements et voix rauques, claquements de fouets et sabots au trot... Tol entra dans le nuage et vit son fils contrôler difficilement son cheval. Il tenait la crinière comme si l'animal était le vaste manteau de la terre à conquérir.

-Fils!

Mais Sigur n'écoutait pas. Il tenait une rêne à sa taille et préparait le lasso de sa main valide. Le cheval continua de s'agiter, mais il le retint en frappant ses mollets sur ses flancs.

Les bâches couraient autour des hommes. Les fouets sifflaient comme un vent, dévastant la paix calme de midi qui existait jusqu'à leur arrivée. Quand ils en attrapaient un, ils enveloppaient la tête avec un tissu, et les animaux se calmaient et se laissaient aller.

Puis apparut, avec un éclat différent, une fleur brute au milieu de la neige, le plus beau tarpan qu'aucun Tol n'ait jamais vu. La poussière de neige tombait sur son dos entièrement rouge, sans stries ni changements de ton sur toute sa fourrure. Cela ressemblait plus à du feu qu'à une fleur sauvage, plus au soleil couchant qu'à toutes ces fleurs des champs en été. Elle brillait de manière resplendissante, ne reflétant pas la lumière, mais soulignant devant elle sa silhouette élancée, au cou large et à la longue crinière. Les gouttes de sueur lui donnaient des reflets violets sur l'épaisse ligne de fourrure longue et bouclée qui commençait sous son museau et se poursuivait le long de son cou, de sa poitrine et de son ventre. La queue

était plus large que celle de n'importe quel autre tarpan, et lorsqu'elle bougeait, elle semblait s'étendre comme des ailes.

Sigur ne l'avait pas encore vu et s'efforçait d'en attraper un autre. Tol regarda ses hommes et ils acquiescèrent.

-C'est à toi, Seigneur !

-Attrape-le!

Il savait que posséder ce cheval lui ferait honneur. Un signe de plus de sa force contrastant avec la pâle sagesse des membres de l'Assemblée. Avec ce trophée, avec le fils retrouvé et la légende qu'il avait apporté avec lui, on ne pouvait rien lui refuser. Il se voyait déjà voyager par la mer vers les terres de Droinne. Mais il entendit la voix de Sigur éperonner son cheval, et un ton différent s'était infiltré dans cette voix.

C'était presque une voix d'enfant.

La neige montait et tombait sans cesse, comme de la cendre.

La neige est de la cendre, la cendre est de la neige de feu.

C'était comme le revoir vingt hivers auparavant : courir main dans la main avec Sulla, le dos blessé. Petit Sigur perdu dans les cendres du volcan.

Et il savait qu'il n'y avait plus de distance, que le temps n'était pas un obstacle suffisant pour effacer non seulement la souffrance des pertes, mais aussi le pouvoir qui le liait aux armes, voire la gloire obtenue aux dépens du peuple qui l'avait sauvé. lui.

"Je ne t'ai jamais rien donné, mon fils", murmura-t-il ou pensa-t-il. La vérité était que personne n'aurait pu l'entendre. Et tandis que ses hommes attendaient qu'il coure vers le cheval rouge, il resta immobile. Il montra simplement cet endroit, car Sigur le regardait en ce moment, et Sigur comprit. Son fils se perdait à nouveau parmi les ombres blanches, les silhouettes des bâches galopant sauvagement, fuyant les hommes. Il ne put le revoir pendant longtemps et il attendit, faisant semblant de contrôler son peuple.

Sigur réapparut. Maintenant, il courut à une courte distance du cheval rouge. Il chevauchait facilement, un peu courbé sur le dos, le bras sans main attaché au col de son tarpan et l'autre main tenant haut son fouet. Il éperonna l'animal et fit tourner le lasso en spirale. Le fouet souleva un tourbillon et la silhouette de Sigur se leva au milieu, sortant indemne. Plus haut que les autres hommes, comme le centre d'une tempête. Et le cheval rouge courait devant, sa longue crinière se déplaçant au gré du vent, comme une prairie au printemps.

Alors Tol vit, alors que l'animal passait à une longueur de bras de lui, que l'animal pleurait. Il y avait des rides emmêlées sous ses yeux, plus foncées que le reste, sans l'éclat de la sueur.

Mais les chevaux ne pleurent pas, il est fatigué et ses yeux sont irrités par la poussière.

Il ne pouvait pas s'empêcher de le regarder alors qu'il tournait autour du cercle dans lequel son fils l'avait forcé. Sigur leva le fouet, mais le cheval rouge avait la tête baissée. Le nœud coulant lui a touché le cou et l'a blessé, mais sans le piéger. Sigur faisait tentative après tentative. Finalement, le fouet s'enroula autour du cou, et Sigur tira, résistant à la force de l'animal qui le traînait. Le cheval s'arrêta et commença à tourner autour de Sigur. Il continuait à résister, se cabrant de temps en temps, mais ses forces s'étaient affaiblies.

Tous les hommes s'arrêtèrent pour regarder. Sigur observe les mouvements du cheval sans le lâcher, tournant également avec son bras au-dessus de sa tête, observant chaque reniflement, as de sueur et de mucus dans les mâchoires de l'animal. Le tarpan ne courait plus, mais trottait vite et sans trébucher malgré sa fatigue, toujours la tête haute.

Sigur desserra le fouet jusqu'à ce que le tarpan suive le trot qu'il marquait. Le nœud coulant ne lui faisait plus mal, mais du sang coulait de la marque sur son cou. Puis il le relâcha et le cheval s'arrêta de trotter. Il continuait à hennir et à donner des coups de pied nerveusement, se tenant au milieu de la neige comme un feu de joie rose fait de bûches vertes.

" Stable, toujours ! " dit Sigur en se tapotant le dos. Sans descendre de cheval, laissant les deux animaux se frotter l'un contre l'autre pour se sentir, il caressa la crinière, le cou et la tête. Le tarpan se laissa toucher. De temps en temps, il se retirait un peu, puis il se soumettait à nouveau.

" Préparez les animaux ! " ordonna Tol à son peuple.

Chaque cheval piégé avait déjà son nœud coulant autour du cou, et les hommes les rejoignaient les uns aux autres. Si quelqu'un voulait s'échapper, la corde se resserrerait autour du cou des autres. Tol se rendit là où se trouvait son fils. Sigur était toujours agité, ses vêtements et ses cheveux mouillés de transpiration et couverts de poussière.

"Tu l'as bien mérité", dit-il en posant une main sur l'épaule de Sigur, mais son fils le regardait froidement.

"Vous n'allez pas vous attirer les bonnes grâces de moi en m'offrant des cadeaux", répondit-il.

Tol retira sa main. Il pencha la tête d’un air désapprobateur.

-Je pensais que tu avais grandi, mais tu es encore un enfant.

Il était sur le point de lui tourner le dos lorsque Sigur lui parla.

-J'aurais aimé, père, si tu ne nous avais pas abandonnés.

-Quel age avais tu? Huit ou neuf hivers, me semble-t-il. Peut-être que j'avais tort de te juger. Peut-être que vous ne vous souvenez pas exactement de ce qui s'est passé.

-Si je me souviens.

-Tu ne sais rien!

Tol était en colère et le regard de Sigur ne l'aidait pas à se calmer. -J'ai dû rester avec ton grand-père, il était blessé et je ne pouvais pas le laisser seul.

-Je me souviens de ma mère, qui t'a appelé et a crié : les enfants !, et tu es resté derrière. Je sens toujours sa main serrer ma main gauche.

Tol regarda le moignon de son fils, la douleur était sincère sur le visage de Sigur. Il soupira avec un gémissement.

Comment surmonter cet énorme fleuve qui nous sépare. Je te vois à peine sur l'autre rive, je te reconnais à peine. Et tu ne m'écoutes même pas.

"C'était mon père et il n'avait personne d'autre", a déclaré Tol.

-Mais pendant tout ce temps, j'ai pensé que nous aurions pu rester ensemble, nous et grand-père.

-Impossible. Ils ont dû s'échapper de la montagne et il ne pouvait pas courir. Nous devions nous séparer ou mourir ensemble, et ce n’était pas une décision facile pour moi. Si tu pouvais demander à ta mère, elle te dirait la même chose.

Sigur se tenait droit sur sa selle, sa main valide tenant toujours le lasso qui l'attachait au cheval rouge.

"Mais je ne peux pas", répondit-il à son père.

C'était une réprimande plus sévère que tout ce qu'il avait entendu de la part de son fils auparavant.

-Est-ce que tu me blâmes pour la mort de ta mère ?

-Tu nous as abandonnés !

Les mains de Tol tremblaient.

-Maudit soit le jour où tu es né pour faire des reproches à ton père ! Ne me force pas à dire ce que je n'ai encore osé dire à personne.

Vous nous avez abandonnés.

Mais ce n'est pas son fils qui a répété cela, mais la voix des aurores boréales, des vagues sur les falaises du Village Nord, du vent nocturne qui frappait les rochers faisant traverser la mer au son de sa famille.

Il sauta de la selle, se jeta sur son fils et ils tombèrent au sol. Les chevaux s'enfuirent et s'arrêtèrent, perdus dans la poussière de neige, cachant les hommes qui rentraient au village. Tol était tombé sur le corps de Sigur, mais il n'essayait pas de se défendre.

"Ne m'oblige pas à le dire..." marmonna Tol. Sa voix était rauque, presque inintelligible à cause de pleurs réprimés, son front plissé et ses mains tremblantes. Il se reprit, sa voix se transformant en un son aigre de ressentiment et de chagrin. Ses poings ne se détachèrent pas du manteau de Sigur. Ils étaient si proches qu'il pouvait sentir la sueur, sentir la barbe de son fils avec son visage, et c'était comme se regarder.

-Je l'ai tué! Je l'ai sacrifié pour qu'ils ne le tuent pas. Ils lui imputèrent l'explosion de la montagne...-Sa voix se brisa un instant.-Les chasseurs de sorceleurs allaient le brûler vif.

Il enfouit son visage dans le cou de son fils et relâcha ses poings. Il gémissait avec de petits cris contenus. Sigur ne le regardait toujours pas, fixant le ciel crépusculaire. Au loin, le troupeau s'éloignait avec les hommes enveloppés dans un nuage de poussière de neige.

" J'avais besoin de toi, dit Sigur. J'avais tellement peur. "

Puis il passa un bras autour du dos de Tol, allongé à côté de lui, une partie de son corps sur le sien et sa tête contre son cou. Il sentit son tremblement, il sentit le même arôme ancien lorsque son père le soulevait sur ses épaules, puis il le serra dans ses bras. Lentement d’abord. Puis, voyant que son large dos avait perdu la force de sa jeunesse, il ferma un peu plus les bras.

Il regarda sa main valide, puis sa main gauche, celle qui n'existait pas et pourtant il sentait encore. Et avec son moignon il caressa la tête entreAna et les cheveux longs de son père.

*

L'Assemblée se réunissait une fois par hiver au même endroit où se déroulaient les compétitions. Il y avait dix jours pour présenter les projets pour la saison suivante. C'était la période la plus fréquentée du village, en dehors des jours de fête, et de longues files d'attente étaient visibles chaque matin devant les représentants des juges. Des hommes à la barbe

grisonnante, avec des rouleaux de parchemins de cuir sous les bras, tellement couverts de manteaux qu'on ne voyait que leurs yeux pâles à travers le givre de leurs sourcils.

Au début de la première journée de l'Assemblée, les commandes n'étaient plus acceptées, mais il y avait toujours ceux qui essayaient, essayant de se faufiler entre les groupes d'exposants qui attendaient à l'entrée. Tout au long de la journée, il y eut des troubles et des bagarres entre les gardes et ceux qui voulaient entrer sans autorisation. Certains ont amené leurs enfants pour se mêler à la foule, provoquer des troubles et distraire les gardes. Puis, comme si le dégel et les premières vapeurs chaudes parmi lesquelles le vert foncé de la mousse apparaissait sous le gel les appelaient, beaucoup décidèrent de passer toute la journée à l'intérieur de la pièce chaude, toujours alimentés par le grand feu de joie qui illuminait les hauts plafonds. ... et les murs de boue et de rondins.

À partir du sixième jour, seuls les autorités de la ville, les familles les plus âgées, les commerçants et les membres de l'expédition étaient autorisés à entrer. Alors, les marchands et leurs femmes défilaient par l'entrée, vêtus de peaux d'élan et de colliers brillants ramenés des régions à l'est de la Grande Mer. Les hommes, expéditionnaires ou marchands, passaient la tête relevée, sans daigner les regarder. ... qui les suivaient des yeux. Ils portaient des vestes sur des tuniques tissées à partir de crinières et de queues de bœuf. Les calottes marquaient leur hiérarchie, confectionnées avec la peau de renard roux ou d'élan blanc, que l'on ne trouvait que dans les montagnes de l'ouest. Certains avaient des plumes colorées, voyantes mais sans l’aspect noble des autres.

Le dixième jour, auquel toute la ville était autorisée à participer, ce fut le tour des forces de défense. Tol avait réussi à obtenir ce jour spécial au cours des cinq dernières saisons, et c'était un événement qui l'avait élevé au-dessus de toute considération ordinaire accordée aux autres fonctionnaires du village. Ils reconnurent les améliorations qu'il avait proposées, la formation des hommes recrutés, le bon esprit dont ils faisaient preuve envers leur patron, les armes inventées par Tol. Les navires avaient augmenté en nombre, construits même pendant les longues nuits d'été. Les voyages étaient également plus fréquents et les gens n'attendaient plus le retour de ceux qui étaient partis pour envoyer de nouvelles expéditions vers d'autres lieux. Il avait dit à ses hommes de ne pas embarquer d'étrangers, de ne pas amener de femmes ni d'enfants. Mais parfois, ils désobéissaient et Tol les expulsait de ses forces.

Le matin du dernier jour de la réunion, la majorité de la ville pensait aux festivités de la nuit. Une occasion où les autorités du village étaient chargées des préparatifs, car ce soir-là, la ville serait l'objet du divertissement. Beaucoup se sont rassemblés depuis l'après-midi pour attendre le départ de Tol, qui, comme chaque saison, allait présenter ses projets. Mais cette fois la rumeur se répandit qu'il avait retrouvé l'un de ses fils perdus, dont ils avaient entendu parler par les messagers arrivant

du nord. Cette rencontre de grands hommes, qui étaient aussi père et fils, les excitait avec des idées de splendeur, de familles au-delà des douleurs et des chagrins quotidiens.

Tol et Sigur arrivèrent sur leurs chevaux, encouragés par les cris des gens qui leur faisaient place et leur jetaient des branches d'épices. Les gardes ont tenté de maintenir l'ordre, mais ils n'ont pas réussi à calmer l'entourage du chef de l'expédition et de son fils.

Le grand feu de joie illumina les tribunes, où les juges et leurs assistants surveillaient l'entrée des exposants. Assis à des distances différentes, pour ne pas se parler ni influencer le jugement des autres, ils ont écouté les propositions et voté. Les assistants ont ensuite chanté les votes pour ou contre, et un rugissement de tambour a clôturé la présentation.

Tol fit venir trois de ses hommes avec de lourds parchemins dans les bras. Ils s'inclinèrent en se tournant vers les quatre points du cercle des tribunes. Puis ils s’immobilisèrent. Tol monta vers la plate-forme centrale. Sigur recula d'un pas.

-Honorables juges. Aujourd'hui j'ai la joie, avant de commencer ma présentation, de vous présenter un de mes enfants, que j'ai récupéré après longtemps.

Sigur s'inclina devant les silhouettes voûtées des anciens, cachées par l'ombre qui tombait des toits au-delà de la lueur du feu. Au-dessus, la plate-forme sur laquelle Tol avait combattu bien auparavant semblait balancer au-dessus de ta une mission, Messieurs, et c'est de retourner sur les terres d'où les hommes de mon peuple d'origine ont été expulsés. En tant que père, je me suis retrouvé dans l'étrange inconfort de devoir choisir entre mon devoir envers vous et mon devoir envers mon fils. Mais j’ai eu l’heureuse découverte de voir que les deux pouvaient être réconciliés, pour devenir une puissance plus grande et plus efficace.

Il fit un geste de la main droite, et ses hommes se dirigèrent vers les escaliers des tribunes. Ils déplièrent les rouleaux et les remirent aux assistants. Les juges regardèrent avec une patiente résignation ces manigances qu'ils avaient déjà vues auparavant.

-J'ai osé apporter ces cartes modifiées par de nouveaux plans. Notre expédition ne se limitera pas à la côte Sud pour avancer vers l'ouest. Nous changerons de direction vers le delta de la rivière Droinne, au-delà des Montagnes Perdues.

Les juges ont étudié les changements en silence. Leurs crânes chauves brillaient lorsque leurs têtes étaient baissées et les flammes pénétraient dans l'obscurité des tribunes. Les mains fines et couvertes de taches de rousseur brillaient encore dans l'ombre dans laquelle elles bougeaient à

peine. Tol a laissé le silence guider calmement les personnes âgées à travers ces terres qu'ils ne visiteraient jamais.

"Dans quel but ?", a demandé l'un d'eux.

-L'annexion de terres, Monsieur. Les usurpateurs se sont emparés de vastes régions, ont dominé mon peuple et l'ont expulsé pendant plus de deux cents hivers. Le dernier d'entre eux est au pouvoir depuis près de quarante hivers, et il a dégradé ce qui reste de mon peuple avec des rites sanglants et des sacrifices, il l'a sublimé avec la crainte des dieux de la vengeance qu'il prétend entendre. Cela les a maintenus dans l'ignorance et loin de tout contact avec le reste de la population. Nous aurons de nouvelles terres sous notre domination et nous apporterons les bénéfices de cette culture que vous, sages du Nord, avez contribué à la sagesse du monde.

Le vieil homme qui avait parlé se leva et le rouleau tomba de ses genoux avec un craquement.

-Vous nous apportez depuis longtemps des plans et des projets que nous avons approuvés à contrecœur. Vos voyages, les nouvelles modalités de l'armée, des navires, des armes, ont créé un retard impardonnable pour d'autres besoins. Les gens avec qui nous avons fait du commerce ne nous rendent plus visite, car ils vous craignent. Les habitants de la périphérie entrent dans le village et le pillent la nuit car notre commerce ne leur convient plus. Les terrains des chantiers navals s'agrandissent, les ateliers d'instruments de guerre prolifèrent partout et vous ne laissez pas les marchands participer. Vous avez transformé notre village en une ville de guerriers et le mécontentement grandit.

Les autres acquiescèrent. Un autre juge a pris la parole.

-Votre armée a causé des dégâts et blessé nos propres hommes, pendant que vous alliez attraper des tarpans avec votre fils. Ils sont en colère parce qu'ils croient que vous les avez trahis.

Tol allait parler, mais le juge a levé la main pour l'arrêter lorsqu'un assistant s'est approché de lui pour lui parler à l'oreille.

- J'ai reçu des informations selon lesquelles trois femmes auraient été violées et retrouvées mortes la nuit dernière. Deux de vos hommes ont été arrêtés ce matin.

Mais Tol était en colère.

-Qui a osé les arrêter ? Ne suis-je pas la force de l'ordre ?

Les juges se sont regardés.

"Nous avons constitué un groupe témoin fidèle à nos critères", dit l'un d'eux, et il se rassit, les mains jointes sur la poitrine, le regard droit et fixé sur Tol.

Ils ont tout prévu avant mon arrivée et ils m'ont fait parler pour m'humilier devant Sigur.

Tol sentait que ce jour-là tout se terminait : le voyage qu'il avait prévu pour vingt hivers.

Seulement si je me soumets, si mon obéissance est plus grande que le reste de moi.

-Ce sont mes exigences, Messieurs.-Commença-t-il à dire, et sans attendre la permission, de terminer formellement ce qu'il avait commencé de la même manière.-J'ai besoin de trois navires de plus que ceux déjà préparés pour transporter les hommes de mon fils et les tarpans. . . Je demande également l'autorisation de m'absenter pour une durée que je ne peux déterminer avec certitude. Je laisse tout cela à la lucidité honnête de ceux qui m'écoutent.

Il attendit le verdict. Il regarda ses hommes et ils acquiescèrent.

-Refusé !- fut le cri du porte-parole des juges.

Les tambours résonnaient à travers les fissures du sol en terre sèche, annonçant la fin de l'Assemblée. Mais Tol a continué à parler même s'il lui a été interdit de parler après la condamnation.

-Vous avez pris soin de moi, mais vous n'êtes pas mon peuple... !

Les assistants appelèrent les gardes, mais Tol ne s'arrêta pas de parler, posant un bras sur les épaules de son fils.

-Il est la seule chose qui me reste de la vieille ville ! Les dieux, s’ils existent, savent que je ne me suis jamais arrêté à rien et que je n’ai douté de rien. Hommes, attaquez !

Son cri de guerre était tel qu'on ne l'avait jamais entendu depuis le concours qu'il y avait remporté. Ses hommes coururent vers l'entrée et poussèrent le guoutes les têtes.

-Ila une mission, Messieurs, et c'est de retourner sur les terres d'où les hommes de mon peuple d'origine ont été expulsés. En tant que père, je me suis retrouvé dans l'étrange inconfort de devoir choisir entre mon devoir envers vous et mon devoir envers mon fils. Mais j’ai eu l’heureuse découverte de voir que les deux pouvaient être réconciliés, pour devenir une puissance plus grande et plus efficace.

Il fit un geste de la main droite, et ses hommes se dirigèrent vers les escaliers des tribunes. Ils déplièrent les rouleaux et les remirent aux

assistants. Les juges regardèrent avec une patiente résignation ces manigances qu'ils avaient déjà vues auparavant.

-J'ai osé apporter ces cartes modifiées par de nouveaux plans. Notre expédition ne se limitera pas à la côte Sud pour avancer vers l'ouest. Nous changerons de direction vers le delta de la rivière Droinne, au-delà des Montagnes Perdues.

Les juges ont étudié les changements en silence. Leurs crânes chauves brillaient lorsque leurs têtes étaient baissées et les flammes pénétraient dans l'obscurité des tribunes. Les mains fines et couvertes de taches de rousseur brillaient encore dans l'ombre dans laquelle elles bougeaient à peine. Tol a laissé le silence guider calmement les personnes âgées à travers ces terres qu'ils ne visiteraient jamais.

"Dans quel but ?", a demandé l'un d'eux.

-L'annexion de terres, Monsieur. Les usurpateurs se sont emparés de vastes régions, ont dominé mon peuple et l'ont expulsé pendant plus de deux cents hivers. Le dernier d'entre eux est au pouvoir depuis près de quarante hivers, et il a dégradé ce qui reste de mon peuple avec des rites sanglants et des sacrifices, il l'a sublimé avec la crainte des dieux de la vengeance qu'il prétend entendre. Cela les a maintenus dans l’ignorance et loin de tout contact avec le reste de la population. Nous aurons de nouvelles terres sous notre domination et nous apporterons les bénéfices de cette culture que vous, sages du Nord, avez contribué à la sagesse du monde.

Le vieil homme qui avait parlé se leva et le rouleau tomba de ses genoux avec un craquement.

-Vous nous apportez depuis longtemps des plans et des projets que nous avons approuvés à contrecœur. Vos voyages, les nouvelles modalités de l'armée, des navires, des armes, ont créé un retard impardonnable pour d'autres besoins. Les gens avec qui nous avons fait du commerce ne nous rendent plus visite, car ils vous craignent. Les habitants de la périphérie entrent dans le village et le pillent la nuit car notre commerce ne leur convient plus. Les terrains des chantiers navals s'agrandissent, les ateliers d'instruments de guerre prolifèrent partout et vous ne laissez pas les marchands participer. Vous avez transformé notre village en une ville de guerriers et le mécontentement grandit.

Les autres acquiescèrent. Un autre juge a pris la parole.

-Votre armée a causé des dégâts et blessé nos propres hommes, pendant que vous alliez attraper des tarpans avec votre fils. Ils sont en colère parce qu’ils croient que vous les avez trahis.

Tol allait parler, mais le juge a levé la main pour l'arrêter lorsqu'un assistant s'est approché de lui pour lui parler à l'oreille.

- J'ai reçu des informations selon lesquelles trois femmes auraient été violées et retrouvées mortes la nuit dernière. Deux de vos hommes ont été arrêtés ce matin.

Mais Tol était en colère.

-Qui a osé les arrêter ? Ne suis-je pas la force de l'ordre ?

Les juges se sont regardés.

"Nous avons constitué un groupe témoin fidèle à nos critères", dit l'un d'eux, et il se rassit, les mains jointes sur la poitrine, le regard droit et fixé sur Tol.

Ils ont tout prévu avant mon arrivée et ils m'ont fait parler pour m'humilier devant Sigur.

Tol sentait que ce jour-là tout se terminait : le voyage qu'il avait prévu pour vingt hivers.

Seulement si je me soumets, si mon obéissance est plus grande que le reste de moi.

-Ce sont mes exigences, Messieurs.-Commença-t-il à dire, et sans attendre la permission, de terminer formellement ce qu'il avait commencé de la même manière.-J'ai besoin de trois navires de plus que ceux déjà préparés pour transporter les hommes de mon fils et les tarpans. . . Je demande également l'autorisation de m'absenter pour une durée que je ne peux déterminer avec certitude. Je laisse tout cela à la lucidité honnête de ceux qui m'écoutent.

Il attendit le verdict. Il regarda ses hommes et ils acquiescèrent.

-Refusé !- fut le cri du porte-parole des juges.

Les tambours résonnaient à travers les fissures du sol en terre sèche, annonçant la fin de l'Assemblée. Mais Tol a continué à parler même s'il lui a été interdit de parler après la condamnation.

-Vous avez pris soin de moi, mais vous n'êtes pas mon peuple... !

Les assistants appelèrent les gardes, mais Tol ne s'arrêta pas de parler, posant un bras sur les épaules de son fils.

-Il est la seule chose qui me reste de la vieille ville ! Les dieux, s’ils existent, savent que je ne me suis jamais arrêté à rien et que je n’ai douté de rien. Hommes, attaquez !

Son cri de guerre était tel qu'on ne l'avait jamais entendu depuis le concours qu'il y avait remporté. Ses hommes coururent vers l'entrée et poussèrent le guArdias qui avait commencé à arriver, referma la porte et

monta pour se disperser en direction du chantier naval, des écuries et du port.

Les cris des gens venaient de l'extérieur, mais ils ne comprenaient pas s'ils étaient pour ou contre. Tol fit face aux vieillards.

-Je ne vais pas te faire de mal si tu m'obéis !

Dix autres hommes sont entrés après avoir traversé la foule et renversé les gardes. Les bottes claquaient sur les planches. Les juges se sont assis, mais les assistants ont été battus et ligotés.

"La rébellion ne vous mènera qu'au crime", dit l'un des vieillards.

Tol regarda Sigur et se mit à rire.

-As-tu entendu ça, mon fils ? Ce sont des vieillards sages qui ne savent rien. Tous les hommes de cette ville parlent de pierres, rien de plus. Nous parlons et nous ne savons pas plus qu'une pierre ne peut entendre. Il n'y a aucun moyen de se connaître. Nous sommes des bêtes dans une forêt sombre, des animaux qui se chassent. Aujourd'hui, je suis le chasseur.

Il fit également attacher les juges et rejoignit son fils qui parlait avec les chefs de son peuple.

"Les renforts doivent déjà arriver", dit Tol, et bientôt ils entendirent le trot des chevaux qui approchaient, maintenant confus entre les cris et la poussière qui enveloppait l'endroit dans un nuage qui ne parvenait pas à se stabiliser.

-Je ne fais confiance à personne. Il faut attendre ceux qui reviennent avant de faire des proclamations. -Tol s'est séparé des autres pour méditer les mains derrière le dos, tournant en rond entre les tribunes.

" Viens, dit-il à Sigur. Qu'en penses-tu ? "

-Tu n'as pas besoin de mon approbation, père. C'est la ville dans laquelle vous avez vécu.

-Se rebeller, c'est trop, mon fils. Je ne veux pas paraître faible aux yeux des autres, mais je doute encore...

Sigur le regarda froidement, comme s'il se méfiait de la véracité de ce doute.

-Tu ne fais pas confiance à ton père, Sigur.

-Je fais confiance à mon père en mon égard, mais j'apprends à te connaître. J'ai fait de ta mémoire quelque chose de différent de ce que je vois maintenant.

Les renforts sont arrivés. Les bottes résonnaient à nouveau autour du feu de joie, attisées par le vent des corps allant d'un endroit à un autre, contrôlant les otages, luttant contre les gardes, arrêtant ceux de la ville qui voulaient entrer.

-Tout le monde est avec toi, Seigneur !

-Ils veulent le proclamer...!

-Dans la ville, ils préparent des armes et envoient des messagers dans les villages voisins. Ils les incitent aussi à se rebeller !

Les hommes lui parlaient presque tous ensemble, haletants après s'être approchés de lui.

"Ils connaissent bien leur père", dit l'un à Sigur. -Ils savent qu'il est l'homme le plus fidèle et le plus préparé de la ville.

-Il a travaillé avec nous et a été promu selon ses mérites depuis son arrivée comme sans-abri, c'est ce qu'on entend dans la rue.

-Monsieur, les juges n'ont jamais daigné parler aux gens. Il est temps de les remplacer.

-Il pourrait devenir le roi de tout le Nord s'il obtient le soutien des villages.

Tol les écoutait sans inquiétude. Il semblait juste de ne pas exacerber son moral.

-Notre objectif est le voyage vers le Sud.- Il regarda Sigur et se sentit satisfait d'avoir dit cela clairement.-Mais pendant que nous préparons les navires, nous allons être les nouveaux dirigeants de cette ville. Je sors pour leur parler.

Alors tout le monde s'écarta pour le laisser passer, et ils emmenèrent les juges.

-Nous utiliserons cet endroit pour nous installer. Apportez de la nourriture et des fournitures. Faites venir les ouvriers du chantier naval et les hommes d'écurie. Mon fils va former son peuple.

Sigur serra son père dans ses bras et ils partirent ensemble. Les portes s'ouvrirent et un éclat d'euphorie entra avec la lumière de l'après-midi. Des bonnets, des branchages et des tissus fleuris s'élevaient vers le ciel. Le soleil brillait dans les yeux des hommes. Ils laissèrent les portes ouvertes, tandis que Sigur traversait les rangs des guerriers retenant la foule. Des cris de joie alternaient avec des phrases de mort pour les juges.

-Il suffit d'un geste, mon Seigneur, pour qu'ils soient entre vos mains.

Tol écouta son commandant en second et hocha la tête en regardant son fils s'éloigner. La lumière dans laquelle se déplaçait la poussière soulevée faisait briller les graines et les feuilles qui flottaient dans la brise. La tension des instants précédents s'était relâchée, laissant place à un sentiment d'incertitude, calme mais grandissant.

-Ils vous attendent depuis longtemps, mon Seigneur. Ils ont vu comment d'autres peuples faisaient la guerre et conquéraient tandis que nous avancions lentement comme des vieillards, ne pensant qu'à des cartes et au commerce. Ils voient en vous de la force et vous apportent leur soutien.

Avant même de franchir le seuil, la chaleur du feu de joie se fondait dans la brume des souffles des gens. Parallèlement à la vague de acclamations et d'applaudissements, l'arôme de la terre fusionné avec l'arôme de la sueur s'est élevé comme un vent qui absorbait tout sur son passage. Tol se sentait piégé par cette odeur de terre et d'hommes, et avait peur de respirer profondément, comme quelqu'un qui a peur de pénétrer l'origine du monde, le chaos originel, qui n'existe pas. Dans la certitude des dieux, c’était plus désolant que jamais.

Il avait atteint le cercle que ses hommes lui avaient tracé pour qu'il puisse parler, mais la foule tardait à se calmer. Les femmes jetaient des feuilles et des tiges vertes qu'elles tissaient et gardaient pour les brûler lors des fêtes, des couvertures parfumées aux huiles. Les hommes portaient des masses, des lances et des poignards. Des objets qui semblaient nés de l'oisiveté et qui prenaient soudain une signification aujourd'hui à mesure qu'ils appréciaient qui pouvait être le dépositaire de leur confiance, des désirs secrets ruminés la nuit. Des désirs que la lourde paix des peuples ne pouvait tolérer, la colère agitée dont ils ne savaient pas d'où elle venait, comme si la paix avait besoin de mourir pour avoir à nouveau un sens, de disparaître un temps sous la poussière et la boue soulevées par la guerre. .

En attendant mes gestes. Boucles d'oreilles de mon maître. Un seul mouvement de mes lèvres pourrait causer la mort d'un homme. Un mouvement imprudent et involontaire de mon front, et cent hommes pour chaque pli de mon front mourront demain.

Des boucles d'oreilles de mes mains. Ils regardent mes paumes comme s’ils voyaient l’avenir. Leurs visages, avides, avec une grimace d'étrange voracité, semblent voir le contraire de la vie qu'ils ont menée. Ils deviennent rouges, se mordent les lèvres. Ils voient des batailles et des guerres. Les gestes d’une main font succomber.

La pensée d’un seul homme, répétée ad nauseam à chaque acte. Entendu dans les vagues d'une plage et leur fracas contre les rochers, dans le vent qui traverse la mer, vu dans les couleurs du ciel, les taches, les morceaux de soleil qui ont explosé au fond de la nuit. La pensée d’un seul

homme est la taille du désir de centaines d’individus. Il n’est pas nécessaire qu’ils soient d’accord, qu’ils soient le même objet d’inquiétude. Seulement que les uns s'emboîtent les uns dans les autres, ils s'emboîtent comme des amants.

Ma quête n’est pas la leur, et me voici cependant, étant leur désir de rébellion autrefois réprimé. Enfin expulsés et exposés aux regards de tous, sans honte, grandissant toujours devant l'unité que forment des centaines d'hommes en se repliant, en ajoutant leur poignée de colère au cri des autres.

Et un geste de mes mains, le mouvement d'un sourcil, les fera se lever, les armes levées, et tuer.

La clameur des paroles de cet après-midi a continué à s'apaiser lentement jusqu'à la fin de la journée. Tol et ses hommes retournèrent au bâtiment en fermant les portes. La lumière à l’intérieur était plus grande que celle à l’extérieur.

Les étoiles brillaient pâles, recouvrant la ville comme une couverture de lucioles malades. Les gens s'étaient assis pour attendre les décisions qui allaient être prises ce soir-là dans les locaux. Tol leur avait parlé d'un nouveau mandat, de réformes du système du commerce, du troc et de la navigation. Mais il savait que ces réformes provoqueraient la colère des marchands, et c'est pourquoi il avait besoin du soutien de forces plus nombreuses : les marins et les ouvriers des chantiers navals.

Tol était assis au centre de la tribune où, le même après-midi, il avait commencé sa dernière présentation. Les hommes ont arraché les planches des tribunes et ont formé un cercle autour d'elles. Les tribunes hautes, vides, celles du bas brisées, le désordre des éclats de bois sur le sol, les restes de nourriture, d'armes et de vêtements que les hommes avaient laissés en entrant, donnaient une apparence de familiarité agréable à ce lieu si chargé de souvenirs. .solennel

Le feu de joie a illuminé le cercle des nouveaux dirigeants. Les mots semblaient s'éclairer avec de très brèves étincelles en touchant l'air moisi par le souffle de ceux qui étaient là pendant l'après-midi. Le toit et la plate-forme les surplombaient, tout comme la nuit sur ceux qui attendaient dehors.

"Monsieur, nous devons décider quoi faire avec les juges", dit celui à droite de Tol.

"Des conseils", a-t-il demandé.

Chacun, commençant le tour par celui qui avait posé la question, donna son avis.

-Vous devez les exécuter.

-Il faut affirmer notre force.

-Je n'accepterais pas cela, mon Seigneur, sans les marchands. S’ils voient une faiblesse, ils uniront leurs forces pour nous vaincre.

Tout le monde hocha la tête et éleva la voix. Des conversations en petits groupes se sont alors formées. Tol savait qu'ils avaient raison. Mais il pensait à son fils, et la simple idée de ce qu'il penserait le rendait triste. Craignant de se sentir rejeté par lui, il voulut se montrer à Sigur comme un homme pieux.

Nous avons vraiment grandi. Suis-je un vieil homme et lui est un homme, je me demande. Nous sommes encore dans le passé où nous ne vivons pas ensemble. Je me comporte comme un père qui doit travailler dur pour protéger son fils du monde dur des hommes.

Une clameur vint du dehors, les portes s'ouvrirent en grondant, les flammes s'agitèrent. Sigur entrait avec son garde. Tout le monde se leva et Tol alla à sa rencontre.

"Comment va votre peuple ?", a-t-il demandé.

-Eh bien, mon père, ils sont au courant de la révolte et ils nous soutiendront. Ils sont prêts pour l'entraînement de demain. Combien de temps faudra-t-il pour démarrer ? c'est le voyage ?

"Attends", dit-il à Sigur en prenant à part l'un de ses guerriers.

"Attendez mes ordres pour l'exécution", lui murmura-t-il à l'oreille.

-Mais, Seigneur...

-Je ne te le dirai plus.

L'autre resta silencieux et tous deux retournèrent vers les autres. L'odeur de la nuit était emplie de l'haleine de la nourriture et du vin rassis.

-Il y a beaucoup de choses à réparer avant notre départ, Sigur, mais nous le ferons pendant que votre peuple se prépare et que nous préparons les navires.

L'un des chefs de Tol toucha sa barbe pendant qu'il écoutait.

"Monsieur," dit-il en l'interrompant timidement, "ils m'ont apporté des messages du port." Un représentant des pêcheurs attend une audience demain.

"Je viens de le voir arriver avec deux autres personnes portant leurs harpons", a ajouté Sigur.

-Ils disent qu'ils veulent clarifier la situation avec toi. Ils attendent des avantages et des bénéfices supérieurs à ceux qu’ils ont obtenus jusqu’à présent.

Tol sourit avec dédain.

-Des commandes apparaîtront partout, elles chercheront à en profiter à nos dépens.

"C'est pourquoi nous devons nous montrer forts", dit le guerrier à qui Tol avait parlé à part.

-Je sais, mais le silence sert aussi à affaiblir les ennemis. S’ils ne savent pas ce que nous allons faire, ils ne sauront pas comment agir.

L'homme regarda Tol seulement un instant, puis Sigur, avec l'expression de quelqu'un qui ne peut pas pénétrer dans une zone de conflit, curieux et encore plus agité qu'avant, sachant que les décisions qui le concernaient également viendraient de là.

Tol sentait que ses propres hommes se méfiaient de ceux qui venaient du nord. L'attitude prudente qu'il avait adoptée, autrefois si sûr de lui, les inquiétait. Depuis l'arrivée du fils, quelque chose s'était brisé dans la force avec laquelle son patron commandait.

Ils attendent un nouveau gouvernement et Sigur attend son voyage. Qu’est-ce que je veux, je me demande. Pendant vingt hivers j'ai nourri les désirs et les nuits blanches de mes nuits, et pourtant maintenant je doute. Voyager, se battre pour retrouver des souvenirs de choses qui n'existent plus. Si mon fils entendait ces pensées, il me traiterait de traître. Si mon autre moi, celui d’il y a longtemps, m’écoutait, je forcerais cette main à m’enfoncer un poignard dans le corps.

Tol regarda sa main droite en silence. Les hommes, après avoir parlé entre eux, se retirèrent en murmurant.

-Père, c'est bientôt l'aube. Nous allons nous reposer. Beaucoup de travail nous attend demain.

Le père de Tol avait les yeux brillants. De la main qui le surveillait, il caressa le visage de Sigur. Il a touché l'oreille, les paupières et le front de son fils. Il s'approcha de son oreille et murmura :

-Ne me laisse pas oublier qui nous sommes. Donnez-moi un coup ou autant que nécessaire pour réveiller ma mémoire. Ma volonté déclinera avec les événements qui nous attendent, mais il vous appartiendra de l'élever.

Les pas de la relève de la garde se firent entendre près des volets de l'entrée, et ceux qui dormaient dans les tribunes se réveillèrent et descendirent.

-J'ai besoin de ta voix, mon fils, de la couleur de tes cheveux dans ma mémoire.

Sigur était sur le point de dire quelque chose, mais son père lui tourna le dos, presque honteux, et s'allongea près du feu. Il n'a pas dormi. Pensa-t-il, les yeux ouverts et fixés sur les flammes. Insomnie, pas tant à cause de ce qui l'attendait, mais à cause de ce qu'il avait dit.

Je ne paraîtrai plus faible.

*

Quand l'été arrivait, les journées courtes disparaissaient. La neige n'était rien d'autre que de la grêle recouvrant les cabanes, formant des gouttes qui glissaient sur les toits. Puis, toute la nuit, ils s'obstinèrent à ne pas disparaître, mais la matinée les fit fondre.

Certains chiens qui léchaient les flaques d'eau couraient effrayés lorsque les chevaux passaient au trot. Tol et Sigur partirent pour le port avant l'aube.

Les pêcheurs avaient tellement insisté qu'il n'était plus possible de les ignorer. Ils voulaient l'accompagner dans son voyage, mais il était déterminé à les déplacer lorsque viendrait le temps de mettre les voiles. Il n'accepterait pas des gens qui ne feraient pas sa guerre.

Les groupes s'éloignèrent des tarpans et des cavaliers. En regardant Tol, on pourrait penser qu'il a toujours été un homme inflexible, et pourtant il laissait ses ennemis se manifester et se multiplier. Beaucoup de ceux qui l'avaient soutenu le jour de l'Assemblée s'étaient joints aux marchands, qui voyaient leur commerce des fourrures et des huiles menacé. Les villes de la périphérie n'en étaient plus approvisionnées, et s'en étaient approvisionnées elles-mêmes depuis que Tol avait supprimé les lois des juges.

Tol pensait aussi à eux, tandis qu'il voyait la fumée des cheminées et sentait l'odeur du lait chaud jaillir et se répandre dans le ciel du Village. A proximité se trouvait la mer, bleue, presque grise alors que les nuages reflétaient leurs formes dans les vagues. L'arôme de la mer l'appelait chaque jour plus intensément et il espérait que les bateaux seraient enfin prêts. Ils travaillaient dur au chantier naval, la construction avançait régulièrement. Son désir de voir Sigur à ses côtés devint encore plus grand.

Les pêcheurs l'attendaient. Deux d'entre euxet ils s'approchèrent de Tol avec hommage. Les mains calleuses, marquées par des couteaux et des crochets, serraient celles des hommes du nouveau gouvernement. Les pêcheurs étaient des hommes peu bavards, plus affirmés dans leurs gestes maussades que par la vertu de leur apparente soumission. Ils ont insisté, calmes et obstinés, sur leurs demandes.

Tol se méfiait de cette humilité. Il savait qu'ils étaient capables de le trahir.

"Je n'ai pas oublié vos demandes", a-t-il dit à celui qui avait pris la parole.

Quelques bateaux prenaient la mer, et les voiles étaient déployées à côté des mouettes qui s'étaient installées sur les mâts. Le soleil était déjà né avec sa sphère complète et il les a aveuglés. Tol cligna des yeux et bougea. L'autre s'inclina de nouveau et prit une nouvelle place devant lui. Il avait l'air de quelqu'un qui était ouvertement méfiant, pensant que Tol attendait son heure pour reporter une fois de plus ses promesses.

-Monsieur, nous attendons depuis longtemps. Nous savons que tout le monde bénéficiera de ce grand voyage et nous ne voulons pas être laissés pour compte.

Un autre qui était à côté de lui parla.

-L'Assemblée nous a toujours lié les mains. Les marchands sont devenus riches et nous sommes restés pauvres. Nous pensions que vous seriez différent. Mais il travaille pour des gens étranges venus du Nord.

Un murmure parcourut le groupe. Personne n’avait osé parler ainsi à Tol.

Sigur posa une main sur l'épaule de son père, il l'avait vu poser une main sur la ceinture où reposait le poignard. Tol leva alors à nouveau la main. Les chevaux avaient bougé, comme s'ils ressentaient la tension de cette matinée claire et sans nuages.

-Je vois que mon silence et ma prudence ont été mal interprétés. C'est pourquoi je vais vous raconter mes projets pour que vous puissiez être serein. Notre voyage est un voyage de guerre. Nous n'accepterons pas ceux qui ne se battent pas. Lorsque nous conquérirons, les prochains navires iront au commerce.

"Mais comment pouvons-nous être sûrs qu'il reviendra", dit l'autre en jetant un rapide coup d'œil à Sigur.

Le défi de l'homme finit par l'exaspérer et Tol se tourna pour parler à ses hommes. Alors l'un d'entre eux s'est approché et a frappé celui qui avait parlé le dernier, tandis que d'autres ont menacé le reste des pêcheurs

avec leurs lances levées. Mais la voix de celui qui avait été battu a réussi à s'élever au-dessus des cris.

-Il ne reviendra pas !-Et il ne pouvait plus parler parce que du sang sortait de sa bouche.

Tol remit son bonnet de fourrure, murmura quelque chose à l'oreille de son fils et ils montèrent à cheval. Ils avançaient au pas lent, suivis par les yeux des pêcheurs immobiles et tremblants dans la brume épaisse et tardive.

A l'entrée du Village, le bruit des charrettes, les aboiements des chiens à côté des bœufs, les cris des femmes colporteuses dissipent la brume, l'ouvrant comme un couteau de sons. Ils passaient entre des groupes d'hommes, des pelles sur l'épaule, qui allaient déneiger les routes. Tout le monde s'arrêta en les voyant, leur laissant la voie libre, mais sans lever les yeux. Il y avait des hommes endormis dans les rues. Sigur reconnut certains de ses gens, venus la nuit chercher des femmes. Les hommes de la ville commençaient à en avoir assez des intrus qui ne travaillaient pas, mangeaient leur nourriture et maltraitaient leurs femmes et leurs filles.

Un des hommes de Tol s'approcha. Les bâches roulaient ensemble.

-Nous devons faire quelque chose avec les adversaires, Monsieur.

-Je sais. Je vais bientôt donner mes commandes.

-On dit que vous n'êtes plus ce que vous étiez, Monsieur, que vous êtes devenu faible à cause de votre fils.

-Il y a des choses qu'on peut demander à un homme, mais pas à un père. Le moment viendra, ne vous inquiétez pas.

Ils quittèrent le village en direction des champs à l'est, où les guerriers de Tol entraînaient les hommes de Sigur. La brume y formait une couche blanche qui s'élevait lentement, comme si elle était suspendue et attachée au ciel avec des cordes. Les chevaux couraient, les cavaliers se battaient avec des lances. Certains sont tombés, se sont relevés et ont continué à pratiquer. Le gel a formé des flaques fragiles sur la toundra.

Tol fit appeler le responsable de la formation. Le messager revint avec l'homme.

-Comment ça va ?

-Très bien Monsieur. Ils sont préparés depuis des jours. Le jeune Sigur pourra vous parler des capacités de ses hommes.

-C'est vrai, père. Si nous mettons plus de temps à partir, l’attente pourrait briser votre patience et vos forces.

Tol s'éloigna vers un groupe de cinquante hommes qui tournaient le dos au soleil et s'entraînaient avec des arcs et des flèches. Les autres le suivirent et descendirent de cheval. Le gel se brisa avec ses pas. Il faisait très froid ce matin-là, mais les guerriers transpiraient et avaient le torse nu et les cheveux dénoués sur les épaules. Des bras raides tenaient les arcs et soudain les flèches s'envolèrent. La lumière du soleil dorait les pointes d'éclats éblouissants. Une volée de corbeaux se dispersa sous la pluie de flèches, et quelques oiseaux tombèrent morts.

"Monsieur," lui dit le chef des archers, "nous avons besoin de matériel."

-Ils l'auront. Tol posa une main sur son épaule. Il était l'un des rares hommes en qui j'avais confiance. Il l'avait rencontré peu de temps après avoir remporté le concours et l'avait engagé comme professeur pour apprendre ce que beaucoup dans le village considéraient comme un art inutile : l'alchimie de la guerre. L'homme lui avait parlé de la capacité combustible de la terre, des huiles et des roches. Ils avaient pratiqué ensemble à la périphérie de la ville, et tout cela se fondait dans ces nouvelles pratiques qui n'étaient plus un rêve. C'étaient de vrais hommes qui mélangeaient avec leurs mains les matériaux qu'il préparait spécialement à la demande de Tol.

-Il y a ce qu'on imagine, mon ami. "La force de la terre découverte grâce à votre talent", lui dit Tol.

L'autre eut honte et regarda vers le sud, d'où sortait un rugissement de bois battu, couvrant le bourdonnement des flèches lancées par des rangs de vingt à trente hommes. Plusieurs colonnes de fumée entouraient la célébration de nombreux autres qui sautaient les poignards levés.

"Ce sont eux qui manipulent les catapultes", lui dirent-ils.

-Et l'odeur... Je vois que l'appât a fonctionné.

L'arôme de graisse brûlée se dispersait dans la fumée. D'autres hommes commencèrent à courir à travers la toundra, vers un monticule de terre que la nouvelle arme avait arraché. Lorsqu'ils virent Tol arriver avec les autres patrons, ils commencèrent à réparer le désordre.

"Monsieur, voyez le puits qu'il nous reste", dit l'un d'entre eux en s'approchant, serviable et enthousiaste quant à ce qu'ils avaient accompli après des essais et des échecs.

La terre avait été déchirée. L'odeur était la plus intense au fond du puits, de la taille et de la hauteur de trois ou quatre hommes.

-Nous avons mélangé les huiles avec de la graisse, et les boules d'appâts doivent reposer plus longtemps avant de brûler, mais elles durent plus longtemps.

Il s'agissait d'une construction rectangulaire, soutenue à l'avant par deux colonnes de rondins, et au centre par deux roues plus grandes que celles d'une charrette. Attachée au cadre, une longue série de branches reliées par des cordes se terminait à une extrémité en forme de récipient creux, tel un grand pot. Certains hommes tiraient sur d'autres cordes attachées aux branches, plus fort à mesure que la résistance augmentait, les tendant jusqu'à ce qu'il semble qu'elles allaient être arrachées du support.

"Ne la lâchez pas encore !", leur criaient certains, tandis que d'autres apportaient des boules d'appât et les mettaient au bout. Toujours les branches tendues, presque sur le point de se briser, ils rapprochèrent les torches. Les flammes étaient à peine visibles dans la lumière opaque du matin, entre la fumée et le brouillard désormais moins dense.

Une flamme jaillit de l'appât, qui commença bientôt à se consumer.

" Au feu ! " crièrent plusieurs en même temps.

" Faites attention, Seigneur ! " dirent ceux qui entouraient Tol, mais il savait qu'ils étaient hors de portée.

Les mains lâchèrent les cordes et les branches s'étalèrent comme un bras qui se refermait sur lui-même. Un bruit de fouet fendait l'air, les branches secouaient la charpente de bois qui tremblait sur ses roues. La boule de feu a été tirée, traversant le ciel comme un soleil avançant sans aucune notion de jour ou de nuit, laissant sur son passage une courte traînée de fumée noire, qui s'est éteinte presque imperceptiblement un peu plus tard.

Ils le voyaient passer au-dessus de leurs têtes, ils sentaient la chaleur qu'il dégageait. Mais avant qu'elle ne disparaisse complètement, ils l'observèrent avec la même extase qu'une étoile filante, jusqu'à ce qu'elle tombe au loin dans le champ ouvert, où couraient les bâches, mais pas aujourd'hui, car tout l'endroit avait été dégagé pour l'entraînement. Le rugissement a résonné dans le terrain d’entraînement.

Tol et les autres ne purent s'empêcher de frissonner un instant et s'enfuirent, même s'ils étaient déjà hors de danger. Même s'il s'y attendait, il n'avait pas pensé que l'impact serait si grand, et il se souvenait de l'éruption du volcan. Il se considérait comme un dieu : c'était lui qui avait désormais créé le feu et la destruction.

Puis il chercha l'approbation sur les visages des autres, et trouva de l'enthousiasme et de l'étonnement sur tous les visages sauf sur celui de Sigur. Son fils semblait regarder ce puits avec peur, puis se retourner, comme s'il s'attendait à ce que de nouvelles boules de feu passent au-dessus de lui, l'entourant.

Tol se rendit compte que les mains de son fils tremblaient, mais la force de les contenir durcissait son corps, faisait dresser les cheveux de son cou et faisait couler la sueur sur ses bras. Tol était presque sûr que son fils aurait été seul, il se serait couvert la tête avec ses mains et se serait agenouillé dans la terre pour pleurer.

Comme les autres le regardaient aussi, Tol voulut les distraire en les envoyant mesurer la taille du puits. Il s'approcha de Sigur et prit le visage de son fils dans ses mains. La mâchoire était tendue, les dents serrées et les lèvres froides.

"Je sais ce que tout cela vous rappelle", dit-il. Mais pensez que le volcan et le sorcier nous ont séparés. Nous serons le volcan maintenant. Consolez-vous avec cette idée : nous sommes le volcan.

-Monsieur !-griTaron, de loin. La silhouette de celui qui s'approchait maladroitement était à peine visible, courant et trébuchant sur le monticule de terre. Des nuages de fumée le cachaient par moments, et sa voix se faisait entendre derrière les cris de ceux qui poursuivaient l'entraînement. Une pluie de flèches passa bien au-dessus de l'homme, tandis que des oiseaux solitaires se dispersaient.

-Monsieur!

La voix était plus péremptoire, avec une touche tragique dans le ton. -Il y a de la révolte et de la trahison ! Les marchands ont repris le chantier naval et vont le brûler !

Les hommes s'étaient rassemblés autour du messager et attendaient les ordres de Tol. Il ne pensait qu'à ses navires.

-Et les bateaux ?

-Ceux qui sont dans l'eau maintiennent notre force, Seigneur.

Le messager haletait et ils lui donnèrent à boire. Ils l'oublièrent bientôt lorsque Tol ordonna de chercher les chevaux.

-Laissez un groupe prendre la ville, les écuries et le reste du port. Un autre pour aller au bâtiment de l’Assemblée. Nous irons au chantier naval.

-Je vais aller chercher des renforts auprès des miens, père.

Tol accepta.

Ils repartirent au trot rapide par la même route que le matin, mais plein de monde qui allait et venait, regardant les groupes de guerriers et de chevaux, et quand ils aperçurent Tol ils se détournèrent avec un respect trop officieux pour être sincère.

"Ils attendent de voir qui gagne pour se lécher les pieds", dit Tol à son compagnon.

Le vent a séché sa sueur causée par l'air raréfié sur le terrain d'entraînement.

" Devons-nous attaquer, Seigneur ? " demanda l'autre.

-Nous attendrons qu'ils attaquent en premier. Nous partirons en paix. Faites le tour du village et renforcez l'entrée arrière.

Tandis que ses hommes s'éloignaient, il commença à distinguer les contours du chantier naval à travers les nuages de fumée sortant des cheminées. Le toit élevé s'élevait au-dessus de tous les autres bâtiments, se découpant sur le fond turbulent du ciel nuageux et de la mer. La dernière construction de la ville, où furent créés et éjectés les navires qui parcourraient le monde. Le seul endroit que Tol avait vraiment désiré depuis son arrivée. Ni le pouvoir total sur cette ville et sur toute la région, ni les terres qu'il aurait pu conquérir, n'étaient aussi importants que ces os de bois nés du chantier naval. Mâts et squelettes, voiles semblables à des ailes, le balancement des vagues et le vent effleurant les plumes des oiseaux du port.

Il sentit à nouveau la transpiration qui avait coulé sur son corps dans la chaleur du feu. Les boules de pierre du volcan blessent ses enfants et blessent le dos de Zor. Dans le visage de Sigur, il avait vu le visage du passé. Il ne s'agissait pas de deux hommes, mais d'un enfant et d'un très jeune père qui, lui aussi, avait peur, à tel point qu'il n'avait pas trouvé de meilleur moyen de fuir que d'avancer et de tuer. Mais il devait surtout protéger son propre père par une autre mort, moins indigne : comme le vieil homme ne pouvait pas se suicider, son fils le ferait à sa place. Et le sang sur ses mains avec les marques de la lance, et son long cri, brisé en morceaux quand les chasseurs sont arrivés, disant qu'ils ne pourront pas le tuer, c'est hors de leurs mains, je l'entendais encore par-dessus le sabots des tarpans. Sa gorge lui faisait encore mal dans ses souvenirs, et ses mains tremblaient comme un enfant effrayé cherchant la protection de son père, qui est également au milieu du feu et qu'il doit sauver pour qu'il puisse à son tour le sauver. Père et fils ne faisaient qu'un, comme aujourd'hui, regardant le visage de Sigur couvert de terreur. Et avec la fureur que ce visage faisait ressortir en lui, il pouvait faire terminer la construction des navires pour mettre le cap vers le Sud.

Tol transpirait, mais le désespoir était à peine visible dans ses yeux, et il ne laissait pas ses hommes, raides et attendant les ordres, eux-mêmes inquiets pour l'avenir, voir sa faiblesse. Tout le monde voyait, à l'entrée du chantier naval, des hommes portant de longues vestes noires et des ceintures entourant la taille et le torse, sous les ordres des marchands, sortir les corps des constructeurs navals. Ils les empilèrent près de

l'entrée, il y en avait peut-être plus d'une vingtaine, et ils continuèrent à additionner.

"Trahison", dit Tol. "Et je sais de qui il s'agissait."

Les autres se souvenaient de l'homme qui avait affronté Sigur quelques jours auparavant. Mais ce fut la dernière chose à laquelle ils pensèrent avant de voir les flèches venant du chantier naval, et ils se réfugièrent derrière les entrepôts de bois et de céréales.

" Allez à l'Assemblée et apportez des renforts, ordonna Tol à son deuxième assistant. Faites dire à mon fils que nous avons besoin de tous les hommes disponibles. "

Alors que le messager s'apprêtait à partir, trois de ses hommes arrivèrent avec un prisonnier. Tol reconnut l'un des marchands et commença à le battre. L'homme se contracta au sol comme un chien spasmé, parvenant à peine à crier doucement avant de cracher du sang. Tol le souleva de nouveau des beaux vêtements, comme ceux que portaient les hommes de sa profession : une camisole blanche en soie de ver, sale d'huiles de chantier naval et dégoulinante de sang. HaJ'ai essayé de parler, mais je n'ai pas pu. Tol alla lui-même chercher un seau d'eau et mouilla le visage du marchand, qui cracha du sang et des dents. Puis il parla d'une voix rauque.

-Merde, étranger.

Puis il leva un bras, pointant derrière Tol. Lorsqu’ils se retournèrent, ils aperçurent la colonne de fumée s’élevant du pont d’un navire récemment achevé et ancré à côté du chantier naval.

Le temps qui brûle avec les navires ! Vingt hivers et étés ont été mis dans chaque planche, corde et toile des bateaux. Ma sueur sur ces navires. Mon âme en eux. Je brûle et tout le monde brûlera avec moi !

Père, j'ai mal aux mains ! Je vois le sang. Un père est un père lorsqu'il élève des enfants. Un homme est un mari s'il prend soin de sa femme. Et l’effort futile et lâche s’en va dans le feu et la fumée. Il valait mieux pour moi avoir pris les armes et avoir été vaincu il y a vingt hivers, que d'attendre en même temps et de me voir ainsi moqué.

Je suis ce que j'ai fait de moi-même. Je suis mon propre dieu, qui joue avec moi et rit, qui se suicidera exactement quand je mourrai.

Il a sorti un poignard et l'a planté dans le corps de l'homme à ses pieds.

-C'est ça! C'est ainsi que les autres vont finir. - Il regarda ses gens et dit : - Je veux qu'ils forment un chemin sûr à travers le village jusqu'au port. Utilisez tout ce que vous trouvez, détruisez les maisons si nécessaire. Va chercher des chevaux et mets-les sur les autres bateaux.

Le bruit de ceux qui accouraient à leur secours leur parvint.

-Voilà ton fils!

Sigur s'approcha avec des cavaliers et des hommes à pied, armés de lances, d'arcs et de flèches, de haches et de massues. Il y avait peut-être plus d'une centaine de guerriers. Tol est allé à sa rencontre.

-Bon fils! Divisez vos forces en deux, et n'attaquez qu'avec la première colonne quand je vous le dis. Ne tenez pas compte des constructeurs, ils doivent tous être morts maintenant.

Sigur regarda le navire en feu.

"Ne t'inquiète pas, lui dit Tol. Nous pouvons y arriver avec ce qu'il nous reste." Nous mettrons les voiles après avoir pris le chantier naval. Cette ville sera morte à partir d'aujourd'hui !

Sigur n'avait jamais vu une telle colère dans les yeux de son père. Tol et son peuple sont partis pour le chantier naval.

Ils arrivèrent tout près de l'entrée, mais les hommes qui transportaient les corps avaient déjà fermé les volets. Depuis les ouvertures du toit en pente, ils commencèrent à les attaquer avec des flèches, mais ils se protégèrent avec leurs boucliers dans une formation qu'il leur avait apprise, un cercle fermé qui avançait comme la carapace d'une tortue.

La force des marchands semblait limitée à ce qu'ils montraient, et la seule menace réelle était la destruction des navires. Les flèches ne s'arrêtèrent que le temps de préparer à nouveau les arcs, et elles recommencèrent. Tol et ses hommes continuèrent d'avancer très lentement, protégés par l'armure de boucliers qui les couvrait d'en haut et sur les côtés. Des flèches se brisaient ou déviaient vers elle. Certains tarpans furent blessés sur leurs flancs, mais pas assez pour les arrêter ou les faire sortir des rangs.

Ils n'ont pas encore attaqué, ils se sont juste approchés lentement du bâtiment. Il était presque midi lorsque les flèches commencèrent à devenir moins fréquentes. Puis Tol jeta un coup d’œil derrière le bouclier. Le soleil brillait en plein sur son visage serein, un peu pâle depuis quelque temps, aux cheveux courts et grisonnants. Il leva un bras et, peu après, des pas d'hommes se firent entendre venant de la grande plage ouverte à côté du port.

Des tas de planches, des restes de murs et de cabanes occupaient l'immense espace que ses hommes avaient commencé à tailler et à détruire. Mais au milieu, deux files s'étaient formées, portant un tronc d'arbre sur les épaules, et ils s'approchaient du chantier naval.

Les flèches s'arrêtèrent définitivement. Les têtes de certains marchands regardaient par les ouvertures du toit, leurs cheveux blonds

brillant sous le soleil intense qui se produit lorsque les nuages se dissipent, que la pluie cesse et que le brouillard se dissipe.

La coque du bouclier a été divisée en deux, leurs formes ont été modifiées et remodelées. Elles étaient maintenant deux tortues plus petites.

" À l'attaque ! " fut le cri de Tol.

Les hommes qui portaient la bûche avançaient plus vite, courant presque en passant entre eux. Un nouveau cri de joie se fit entendre tout à coup, clair comme un fracas de vagues contre une jetée : le rondin avait détruit les portes du chantier naval, et une grande obscurité sortait de l'embouchure de l'entrée.

Les fragments ont touché les boucliers et effrayé les bâches. Les deux groupes rompirent leur formation et s'alignèrent avec leurs lances pointées vers l'avant et leurs boucliers devant la poitrine. Mais les guerriers transpiraient. Le cuir sec recouvert de patines d'huile durcie chauffait facilement au soleil, et les avant-bras semblaient plongés dans des feux de joie derrière ces boucliers.

L’ombre à l’intérieur s’estompa et ils virent les squelettes des navires. A travers les échafaudages suspendus aux mâts, les marchands tentaient de s'échapper vers les sorties au plafond, mais les flèches de ceux quiIls attendaient dehors et ont été arrêtés. Et leurs corps tombèrent un à un dans un espace ouvert entre les plates-formes, entre les hommes et les chevaux de Tol.

Les guerriers rebelles s'enfuirent par derrière. Lorsqu'ils les poursuivirent, ils les virent se jeter à la mer et nager, tandis que les poutres en feu du navire tombaient autour d'eux. Ils les virent crier, lever les bras au milieu du feu qui flottait au-dessus des eaux, puis disparaître.

"Exécutez les juges", a-t-il ordonné.

Il laissa un groupe gardant le chantier naval et alla voir la route que ses hommes construisaient à travers la ville.

Du port s'ouvrait un large chemin, protégé sur les côtés par des planches clouées comme des pieux, arrachées aux cabanes environnantes. Les propriétaires se lamentaient à genoux, pleurant à côté des restes de leurs maisons, mais lorsqu'ils ont vu Tol, ils se sont enfuis. D'autres osèrent le suivre, s'accrochant à la crinière du cheval et aux vêtements de Tol, priant pour qu'il ne leur fasse pas de mal. Il a continué à avancer et les a ignorés.

"Piller les maisons des marchands!", a-t-il dit à ses hommes, et ils se sont dirigés vers la zone commerciale, ont détruit des entrepôts et des entrepôts et ont pris des provisions pour les navires.

La longue marche, en fin de journée, était si longue qu'elle atteignait les écuries éloignées de la ville, traversant même le bâtiment de l'Assemblée. Les chevaux s'étaient échappés par les portes ouvertes par les pilleurs, entre les planches des tribunes également arrachées, et rejoignaient les autres qui arrivaient des écuries, et bien d'autres qui venaient des champs.

Les animaux coururent vers le port. Mais bientôt, il y en eut tellement qu'ils se transformèrent en un vent fort et dévastateur qui souleva de la poussière, du sable et de la terre à travers la ville. Le bruit des sabots attira l'attention des habitants plus éloignés qui vinrent observer le passage de centaines de bâches courant vers le port.

Et lorsque les derniers d'entre eux commencèrent à traverser le centre du village, en ordre dispersé, le pelage luisant de sueur et les grains de poussière et de sable volant au soleil, apparut, derrière eux et à pied, dense et sombre, l'armée des Sigur.

Ils avançaient lentement, presque avec une apparente réticence, peut-être fatigués mais l'esprit renouvelé par la proximité de la mer, portant sur le dos leurs affaires enveloppées de couvertures et de fourrures, ou attachés aux traîneaux qu'ils traînaient sur des terres désormais déneigées. mais toujours durci. Une multitude de chiens les accompagnaient, couraient partout et les précédaient en aboyant. Les enfants sursautèrent avec enthousiasme après la longue et tranquille attente à laquelle ils avaient été contraints. Ils devançaient leurs pères qui conduisaient la caravane, mais leurs mères allaient les chercher pour les reprendre, car elles voyaient ou sentaient le danger qui les attendait.

Tol s'était arrêté à la porte de l'Assemblée, d'où il regardait passer les chevaux avec attention, comme s'il pouvait les distinguer un à un.

-Certaines femelles sont enceintes, nous ne pourrons pas les prendre, surtout maintenant que nous avons un bateau de moins. Et j’espère que six navires suffiront, car nous ne laisserons rien derrière nous.

Son assistant savait que ces mots signifiaient plus que ce qu'ils disaient.

"Nous ne laisserons rien debout", répétait Tol, d'une voix un peu plus basse, en regardant les gens, comme s'il parlait à lui-même plus qu'aux autres. Puis il a enveloppé la pointe d'une lance avec un tissu imbibé d'huile de poisson volée dans les entrepôts du port et l'a allumée avec une torche. Sans descendre de cheval, il la porta aussi loin que possible et la projeta violemment vers le bâtiment.

La lance enflammée est entrée par l'une des fenêtres, et au début rien ne s'est passé, mais bientôt la fumée et les flammes ont grandi jusqu'à sortir par la porte d'entrée et le toit. Tout le monde a vu le bâtiment se transformer en un seul feu de bois crépitant, se dissoudre et s'effondrer. Il commençait à faire nuit et la lumière du feu se distinguait sous un ciel clair et bleu foncé, encore plus désolé que le feu qui s'élevait vers lui. Un rugissement marqua la chute du bâtiment, mais les flammes continuèrent à consumer les restes.

"Ils feront de même avec le village", ordonna Tol, et il anticipait tout ressentiment possible, car il savait qu'ils y étaient nés. "Celui qui refuse restera, abandonné et parmi les ruines.

Personne n’osait le regarder en face. Ils ramassèrent les torches éteintes, les enveloppèrent d'appâts et passèrent l'un après l'autre, en longue file, près du feu. Lorsqu'ils furent tous allumés, ils se dispersèrent à travers la ville.

Tol les regarda se diriger vers les portes des huttes encore debout, enfoncer les portes et jeter les torches. Les habitants sortaient en criant et se tenaient au loin, regardant leurs maisons disparaître dans la fumée qui montait dans le ciel obscur.

La nuit commençait à cacher les ombres changeantes des incendiaires. La nouvelle de ce qu'ils faisaient s'est répandue plus vite qu'eux, et quand les gens ont entendu les casquesSuite aux chevaux, ils ont fui leurs maisons pour se réfugier dans le port et les plages voisines.

" Au feu ! " criaient les femmes.

Les enfants pleuraient en s'accrochant à ses jupes. Les hommes ont pris tout ce qu'ils pouvaient hors de leurs maisons avant leur arrivée. Alors le grondement des cavaliers s'approcha et les précéda avant qu'ils puissent être aperçus derrière la fumée qui venait du reste de la ville. Ils portaient le feu au bout de leurs bras, et le feu lui-même semblait monter sur des chevaux fougueux que seuls les guerriers pouvaient apprivoiser.

Beaucoup dans le village avaient raconté comment Tol avait été sauvé des flammes lors d'un ancien concours, et que le feu de joie, alimenté par le corps de son adversaire, s'était élevé vers lui pour illuminer tout l'intérieur de l'Assemblée. Comme si le feu avait été créé spécialement pour lui. C'est pourquoi on disait maintenant qu'il le donnait à ses hommes de main en main, pour former le plus grand feu de joie que cette région ait jamais vu. Et le peuple voulait se sauver en fuyant vers la mer, où Tol avait préparé ses navires. Ils allaient implorer ce dieu du feu d'avoir pitié d'eux et de les emmener avec lui.

Tol et ses hommes retournèrent vers la côte. Dans le port, ils devaient se frayer un chemin à travers les gens. L'incendie du village illuminait la nuit, presque impossible à distinguer du jour qui l'avait précédé. Un halo

blanc, avec des éclairs rouges, des éclairs, s'élevait au-dessus de la ville comme la moitié d'une énorme sphère.

Le tarpan de Tol eut peur et se mit à se débattre parmi les secousses du peuple et de ses hommes, parmi la confusion et les combats pour fuir, pour lui parler, parmi les cris des femmes qui se jetaient devant les chevaux. des enfants dans les bras.

Il devait être minuit. Le garde les attendait avec les gens de Sigur. Mais son fils n'était pas là.

Les étoiles ressemblaient à des points pâles au-dessus des flammes. Le feu se reflétait dans l'eau, et même les navires semblaient brûler avec le reflet du feu sur la mer.

"Mouillez les ponts et gardez les voiles baissées!", ordonna-t-il, sans quitter son regard furieux du navire perdu.

Toute la nuit, il a vu le village brûler. Les chevaux avaient commencé à monter à bord des bateaux. Les hommes sont montés à bord avec des armes neuves, des bûches, des catapultes, des centaines de sacs contenant des appâts et des récipients d'huile, des sacs contenant des poudres et des céréales, des barils d'eau et de nourriture. Ils montaient chargés et revenaient à la recherche de provisions supplémentaires, tirant des cordes qui traînaient des tonneaux et des bûches.

Personne n’a eu de repos de la nuit. Et à l'aube, tandis que le soleil devenait peu à peu plus fort que le feu parmi les cendres de la ville, certains commençaient à se réveiller du sommeil léger dans lequel ils étaient finalement tombés vers l'aube.

Lui aussi s'était un peu assoupi sur le pont de l'un des navires, mais il s'est lavé le visage et a ordonné à ses collaborateurs d'apporter des rapports sur l'enrôlement.

"Nous appareillerons ce matin !", crie-t-il depuis le pont aux hommes rassemblés pour attendre les ordres.

Puis ils se sont dispersés autour du port et de la plage pour embarquer sur les autres navires, rejetant les citadins qui voulaient embarquer. Tol avait ordonné que quiconque franchirait la garde soit tué, et personne ne pouvait s'approcher de lui, ni les cris de supplication ni les prières ne suffisaient. Mais je ne pouvais m'empêcher de voir l'expression de ceux qui restaient, leurs visages tristes, leurs gestes désespérés. Il les regardait s'appuyer sur la balustrade, observant les tentatives des gens pour vaincre les gardes et sauter à la mer pour nager jusqu'aux bateaux.

Un vent s'est soudainement levé et il s'est frotté le visage pour se débarrasser de l'odeur qui venait du port. Ce parfum qu'il tenait entre ses

mains depuis longtemps. Il voyait les pêcheurs les poings levés, pointés sur lui. J'ai vu les femmes s'agenouiller, la tête couverte et frapper le sol avec colère.

Mais Tol devait se taire. Car le mot équivalait au risque de tout défaire en un instant, les structures en bois qui le séparaient de l'agitation furieuse et le transportaient dans un passé qui lui manquait. Parler ou proférer des paroles de justification, c’était comme avoir pitié du monde.

Il tourna la tête vers le vent. A côté du sien se trouvaient les autres navires, la proue pointée vers le large. Les sabots se balançaient placidement. Les voiles étaient déployées, les rames prêtes. Les hommes grimpaient sur les mâts, attachant les lignes et les cordages. Des ordres criés s'entendaient sur les ponts, portés par le vent qui courait entre les voiles et les déformait. Le hennissement des bâches émergeait des profondeurs sous le pont, avec une odeur de cheveux mouillés qui se mêlait à l'arôme de la mer.

Il a vu sur la plage un mouvement de masse, un groupe presque homogène dans sa diversité de vêtements et de visages, qui bougeait jusqu'à sortir d'unclairière dans laquelle entraient d'autres hommes venant des ruines du village, le long du chemin nouvellement ouvert. Sigur arrivait enfin à bout de son armée et de son peuple, qui continuait à embarquer avec une lenteur exaspérée. Mais personne du village ne s’est approché de son fils. Certains s'éloignèrent en se couvrant le visage de leurs mains, mais non par peur, car ils ne tremblaient pas. Ce n'était pas la peur qu'ils professaient à l'égard de Tol, mais un respect qui dépassait l'apparence de cet homme roux, un homme de feu venu du Nord, mais plutôt les histoires qui l'accompagnaient. Mais les vêtements collaboraient également, aussi blancs qu'un morceau de neige en plein été, une grande lune blanche et propre dans le ciel de l'équinoxe de printemps.

Sigur s'était habillé de la peau de l'ours et marchait en tenant le tarpan aux cheveux roux par les rênes.

Mon fils, une lune au milieu de la matinée, et le soleil qui la suit. La lune qui s'éloigne lentement, attristée mais fière de son triomphe. Le soleil qui vient calmer les esprits du chaos nocturne auquel s'ajoutent les instincts. Ils se traînent et se poussent, s'enroulent et se lient, se portant, inséparables et toujours en inimitié.

Sigur était arrivé au pont qui menait au navire. De loin, les gens ne cherchaient plus à monter à bord et étaient restés immobiles et silencieux en le regardant monter à bord. Les sabots du tarpan tonnaient sur les planches. Quelques cris aériens de femmes se firent entendre dans le silence que tous les hommes avaient fait. Tol était fier d'être son père, et pourtant quelque chose le dérangeait. Le feu faisait toujours rage dans certaines cabanes, mais de nouvelles colonnes de fumée s'élevaient des braises. Sigur semblait avoir émergé des ruines avec ce magnifique cheval,

survivant à la destruction créée par son père. Et c'était comme lui reprocher son acte.

Son fils était maintenant devant lui, le regardant avec ses beaux yeux clairs et ses cheveux dépassant sous le bonnet blanc. La peau d'ours lui couvrait les épaules, mais devant une série de liens lui traversait la poitrine, et à la taille, une ceinture en peau de chèvre.

-Comment as-tu dormi, père ?

Il ne s'attendait pas à l'ironie de son fils, juste au ressentiment qu'il avait déjà accepté. Mais derrière lui se trouvait un paysage de désolation, et il ne pouvait nier que c'était son œuvre. Mais je n'allais pas lui répondre.

Sigur continuait de le fixer, insistant pour obtenir une réponse.

Dire oui ou non, c'était se remémorer la nuit et l'insomnie, l'effondrement des maisons, c'était reconnaître l'impuissance du sommeil face aux remords qu'il avait tenté de faire taire en écoutant le crépitement du feu. L'expression de Tol se durcit. Il n'allait pas céder, même avec son fils, cette fois.

Puis il entendit une autre voix. Sigur lui parlait, il voyait ses lèvres bouger, mais ce n'était pas la voix de son fils. Cela venait d'ailleurs, de très loin, parce que c'était doux et doux, surtout désolé et triste.

Les lèvres de son fils cessèrent de bouger, mais la voix continua. C’était une sorte de vent qui avait parcouru une distance plus grande que le monde connu. Faible et épuisé, peut-être, mais dont la tendresse n'avait été perdue ni dans la dureté du temps ni dans la distance.

Une rafale traversa le pont du navire et déforma les voiles. Les hommes ont crié pour avertir. Puis le vent s'est arrêté. Tol avait vu les poils de l'ours bouger dans ce vent, mais ils continuaient à se balancer même après son passage et l'air était calme, lourd et vide. Une chaleur intense avait recouvert le navire et tout le port.

Sigur regarda son père avec la même expression docile et en même temps jugeante. Quelques oiseaux ont traversé le ciel. Les bougies étaient immobiles, comme mortes.

Tol entendit à nouveau la voix, plus forte cette fois, venant du corps de Sigur. Et soudain, il comprit qu'il avait tort. Cela ne venait pas de l'intérieur de son fils, ni même de sa bouche, mais de la peau de l'ours. Les cheveux se balançaient continuellement malgré l'absence de vent. Son fils n’a même pas bougé un doigt de sa main devant sa poitrine.

Alors Tol regarda mieux et vit que le mouvement de la fourrure formait des figures. D'abord deux cercles, puis un troisième, plus allongé, comme une bouche.

C'était un visage. Et je lui parlais.

La voix était une chanson de femme. Il est né de la peau qui abritait Sigur.

Tol se souvenait de la voix qu'il pensait avoir oubliée après tant d'années.

La voix de Sulla chantait, berçant son fils. Bien avant que le monde et ses tragédies ne les entraînent vers le bas. Quand Tol était encore jeune et confiant dans le bonheur que la vie lui apporterait.

La voix de Sulla était une berceuse qui vous faisait dormir. La voix chaude et douce qui l'avait caressé lors de son mariage, celle qui avait embrassé sa barbe dans le lit où ils avaient dormi pour la première fois. Le souffle se condensant en gouttes sur les lèvres ouvertes.

Elle lui parlait et semblait le forcer à dormir. Mais il ne voulait ni de ce rêve ni de ses cauchemars.

" Ne parle pas ! " dit Tol, aussi doucement que possible pour que les autres ne l'entendent pas. Il a contenu la douleur qui soudainementIl serra sa poitrine et s'agrippa aux bras de Sigur, qui le regardait presque indifférent et froid.

-Mais je ne te parle pas, père.

Tol ne l'entendit pas. La voix de Sulla devint plus forte et secoua les bougies. C'était maintenant un vent qui faisait sauter les chapeaux et les cordages des mâts. Un vent qui a séché la sueur matinale dans le dos des hommes.

Le chant sans paroles était devenu fort et strident, presque un cri pendant quelques instants, et débordait du navire dans les eaux.

" Ne parlez plus ! " cria Tol, le visage plissé de douleur et de plus de pitié que de terreur.

Il tenait le bras de son fils et regardait la mer. L'écho de la voix s'éloigna, se dispersant le long de toute la côte de ce qui restait du Village Nordique. Le chant de Sylla, son cri strident, ressemblait à un groupe de femmes souffrantes qui pleuraient depuis avant le début des temps, car le ton de l'angoisse était plus lourd que le temps qui traîne, il était inconsolable.

Mais les voix venaient aussi de la plage, et elles se rejoignirent jusqu'à commencer à monter vers les nuages, séparées par ce vent étrange que produisaient les sons.

La lumière du matin était devenue blanche, elle brillait et brillait à la surface des voiles et des coques des navires, battues par les vagues augmentées par le vent.

Les colonnes de fumée de la ville s'étaient penchées vers la mer, comme des piliers qui se courbaient sans s'effondrer, soutenant le ciel qui semblait tomber sur eux tous.

Le chant de Sulla dominait la terre, la mer et le ciel, recouvrant les choses du monde comme une substance pénétrante qui se pétrifiait en séchant.

Et puis le chant devint si intense et si rigide qu'il s'enfonça dans la mer, comme une immense pierre née dans les airs.

Les navires partent. Les vagues frappent la dure coque en bois. La mousse saute et s'accumule sur le pont. Il disparaît lorsqu'il s'infiltre au fond ou lorsqu'il sèche, laissant une bave de sel qui ronge le bois. Les algues poussent, formant un spectre vert foncé, doux aux caresses des hommes. Les mains calleuses ne se sentent presque plus. Ils ferment les yeux et caressent la mousse, comme s'ils touchaient les seins d'une femme sèche, non plus jeune, mais femme néanmoins.

Ils ferment les paupières et voient le corps sous leur corps. Le bateau est une grande femelle qui peut être caressée dans toutes les crevasses. Le vent nettoie leur visage de la sueur, enlève les cheveux de leur front et ils sentent la main du soleil qui les touche avec leurs doigts et leurs ongles cassés. Mais c'est le soleil, après tout.

C'est la mer où le temps peut être pardonné, parce qu'il est miséricordieux, parce qu'il ne semble pas passer. Où le vent passe et disparaît encore, et les frôle à nouveau sans préméditation, sans idée du jour ou de la nuit comme des temps qui se succèdent pour ne jamais revenir. Aujourd’hui peut aussi être demain, et il n’y a ni honte ni précipitation à cela. Il n'y a pas d'angoisse de la nuit qui vient, des ténèbres sans fond dans lesquelles le navire s'enfonce, de l'abîme dont le ciel enveloppe la mer.

La mer est alors complice des hommes qui naviguent dans les navires fragiles. Faites basculer les bateaux comme s'il s'agissait de berceaux où les enfants dorment ou rêvent les yeux ouverts. Les hommes se laissent aller et regardent le ciel.

Le bruit des rames, montant et descendant. Le bruit de l'eau dans vos oreilles, le goût du sel dans votre bouche, le sel âpre qui gratte votre front brûlé par le soleil. Et la peau existe, le corps vit, et les hommes savent qu’ils pourraient mourir à ce moment-là, sans regret. Ils font partie du monde venu les trouver. Les éléments fragiles qui façonnent les formes du monde. Ils ouvrent les yeux et voient les nuages qui grandissent lentement. Blanches, puis plus sombres jusqu'à devenir noires, immenses, se rejoignant comme des monstres sans visage venus d'outre-mer. Du bout du monde où le monde se perd et tombe dans l'inconnu, peut-être dans le néant. Des éclairs éclatent et les mâts se balancent sous l'impulsion du vent le plus fort.

Ils ont ordonné que les voiles soient abaissées. Les rames travaillent avec moins de force. La mer est agitée. De hautes vagues envahissent le pont. Mais il ne fait pas encore nuit. C'est le milieu de l'après-midi. Le brouillard monte de la surface et enveloppe les navires. La clarté opaque se transforme en formes perdues sans contours. Les mouettes passent, vite, aveugles et entrent en collision avec les mâts. Ils tombent sur le pont et les hommes les gardent en réserve. Quelqu'un allume une torche et s'avance avec elle tout près des bougies. Ils lui crient de l'éteindre s'il ne veut pas mettre le feu au bateau.

La tempête s'est arrêtée. La mer est calme. Le brouillard pèse sur les eaux. Il fait très chaud. Les hommes transpirent et attendent. Ils savent que la tempête va arriver. Ils pensent à ceux qui tomberont par-dessus bord, à la capacité des navires à résister.

A minuit, alors qu'on ne voit plus que la lampe à huile du veilleur à la hauteur du grand mât, telle une étoile solitaire, le vent augmente brusquement. Un coup de tonnerre continu les stresseça bouge depuis un certain temps déjà. Les éclairs les illuminent et leurs visages semblent pâles même s'ils ne le sont pas, ils semblent tendus même s'ils veulent faire comme si ce n'était pas le cas. Les explosions du ciel mettent à nu les âmes des hommes.

Il pleut si fort. Les bougies, même rassemblées, absorbent l’eau et coulent comme des cascades. Un, deux éclairs d'affilée explosent, au loin, et les vagues frappent, punissent avec férocité. Les ordres criés peuvent être entendus d'un bout à l'autre des navires. Les signaux des lanternes les unes aux autres, coupés par la pluie et les éclairs. Le navire fait une embardée latérale. Sous le vent, la tempête fait rage dangereusement. Ils sont inclinés et l'eau s'accumule au vent. Plusieurs se chargent de l'enlever avec des seaux, mais ils savent que c'est un travail inutile. Le fond a été inondé, disent certains.

Un mât tombe sur le pont. Le bruit du bois a été étouffé par le vent. Ils courent pour voir. Il y a deux corps, peut-être plus, sous le mât. Dans l'obscurité, on voit à peine ce que les lanternes ne peuvent pas contrôler. Ils s'éteignent constamment. Ils devront alors endurer la nuit et la tempête

comme des aveugles. Uniquement guidé par l’intermittence des éclairs. Mais ceux-ci sont moins fréquents. La pluie est la pire, elle frappe sans pitié. Et le vent ne faiblit pas.

Les hommes savent que beaucoup sont tombés à l’eau, mais ils ne les voient pas. Ils entendent leurs cris alors qu'ils se perdent dans l'écume des grosses vagues. La faible blancheur les emporte comme un nuage de poussière d’os. Ils savent que les morts brillent dans la nuit, que les os transpirent et que le liquide que deviennent les corps flotte dans les eaux comme de l'huile avec son propre éclat.

Il leur faudra cependant tenir jusqu'au matin.

Et à l’aube, aucune trace d’orage. Les six navires ont survécu, même si l'un d'eux a été laissé incliné et d'autres avec leurs mâts tombés.

Les rapports sur les dégâts arrivent d'un navire à l'autre grâce aux signaux lumineux des vigies ou des hommes parcourant la distance à bord des bateaux. Une vingtaine d'hommes sont portés disparus. Les mâts et les voiles devront être reconstruits et réaménagés. Les chevaux sont malades, mais ils guérissent. Les provisions du navire le plus endommagé ont été inondées. Au loin, depuis le premier bateau, ils voient comment le dernier jette les déchets à la mer. Depuis les autres navires, ils ont également commencé à jeter des corps.

Le soleil est intense et il brûle. Ce n'est pas froid. Certains cousent des voiles cassées, d'autres martelent, d'autres rament. Les navires, les uns après les autres, naviguent sur des eaux calmes et bleues, sous un ciel sans nuages. Derrière eux, telle la queue d'un animal fatigué, le dernier bateau avance lourdement, penché au vent. On peut voir ses hommes marcher prudemment, tout en continuant à puiser de l'eau tout au long de la journée. Ils attendent que le soleil sèche les couvertures. Une odeur de pourriture, aigre-douce à la fois, tourbillonne autour des navires. L'odeur de l'eau de pluie sur les débris, sur les tissus abîmés, sur les cadavres qui flottent et s'éloignent très lentement.

La chaleur le transformera cependant et le vent, qui arrivera dans l'après-midi, apportera l'arôme habituel, l'arôme du sel.

Et ce jour et le suivant furent semblables à ceux qui suivirent. Un été orageux. Un automne plus paisible, et au début de l'hiver, le froid s'installe sur les ponts. Le gel se brisa avec un bruit de croassement de corbeaux. Le bois des coques craquait comme s'il allait se briser.

Il y avait la faim parmi les hommes et certains chevaux mouraient chaque matin. Une épidémie s'empara d'un des navires et de nombreux hommes et animaux moururent. Le navire était isolé en extrémité de flotte.

Mais un jour, un cri retentit du mât de quart, qui se répéta sur les six navires.

-Atterrir!

Le regard des hommes était rempli de lumière.

*

Il avait vu les navires depuis deux jours, alors qu'ils n'étaient que deux points noirs sur la ligne qui séparait la mer du ciel. La nuit, surtout, on pouvait voir une très faible lumière vaciller, comme une étoile tombée luttant pour ne pas couler.

Puis, deux jours plus tard, lorsque Césius sortit ce matin-là de son abri parmi les rochers de la plage, il ne vit plus deux points noirs, mais des bateaux dont les voiles pliaient au vent, resplendissants malgré les bords effilochés et la saleté qui les recouvraient. . Le mouvement des rames les faisait osciller comme le mouvement d'une chenille. C'étaient de petits navires encore au loin, mais derrière les premiers d'autres points apparaissaient, dispersés derrière eux. Trois, peut-être, ou plus s'il y prêtait plus attention. Peut-être était-ce les ombres des vagues qui contrastaient avec l'intense luminosité du soleil sur l'eau.

Il n'avait cependant aucun doute sur les premiers. Il s'est assis sur les rochers pour nettoyer et couper les poissons pêchés dans ses filets ce matin-là. Chaque fois qu'il entrait dans la mer, ses yeux se perdaient dans la contemplation des navires, qui semblaient si immobiles et sereins, qu'ils étaient preDepuis la mort de son père et de son frère et la fuite de Britan, il n'avait plus qu'à se cacher. Il ne savait pas combien de temps cette vie durerait, mais cela ne le dérangeait pas trop de penser qu'il vivrait ainsi pour toujours. Tant que le nouveau chef du village ne le cherchait pas, il parviendrait à survivre s'ils le laissaient tranquille. Ses journées ne seraient pas différentes de celles qu'il avait déjà passées, seul, à l'écart des siennes, composant des chansons qu'il récitait pour sa solitude, pour la lune qui décidait parfois de l'accompagner dans les nuits blanches. Des mots pour les voix de l'eau, de la rivière ou de l'endroit où vous vivez. Des mots pour le toit qui le recouvrait, les pierres, la terre ou les branches de son abri. Pour les poissons qui le nourrissaient, l'air et le vent qui rafraîchissaient les sueurs nocturnes. Seuls penser et se parler à lui-même le consolaient.

Depuis longtemps, les explications qu'il avait données sur le mécontentement de ses frères face à son isolement volontaire étaient vaines. Ils l'avaient invité à participer au destin de la ville. Son père, l'homme qui parlait avec les dieux, ne lui a cependant jamais reproché cela. Il le laissa partir, connaissant les compétences dont il avait fait preuve depuis qu'il était enfant, lorsqu'il se levait au milieu de la nuit et courait nu à travers les arbres, appelant la lune sa mère et les nuages son vêtement.

Des tissus déchirés qu'il voulait attraper en étendant les bras, en grimpant aux arbres, pour les arracher du ciel et se protéger du froid. Chaque matin, ils allaient le chercher pour le descendre des branches où il s'était endormi, les bras et les jambes pendants, la tête et le corps appuyés sur l'écorce.

En grandissant, cette recherche s’est transformée en fièvre et en découragement. Ses pas étaient plus lourds et plus lents, une phrase incertaine et dénuée de sens tombait de ses lèvres. La sueur coulait sur son corps et séchait contre les caleçons dans lesquels elle cherchait la paix de l'élan de son sexe. Il ne se réveillait plus épuisé sur une branche d'arbre, mais dormait encore lorsque Britan vint le chercher. Cesius murmura alors les mêmes phrases brisées qu'il avait prononcées sans interruption cette nuit-là, comme une vague croissante de mots qui étaient une force en soi, demandant de détruire la forêt par l'intensité de leur sens, de la transformer en ciel. Faites arriver les nuages ou effrayez-les comme si vous jetiez des pierres. Tournez le monde à votre guise le temps d'une nuit. Vivre dans un autre lieu que celui-ci, celui d’avant le jour où d’autres s’approprieraient la terre et viendraient avec les ficelles de la raison.

Mais les hivers ont atténué la myriade incohérente de forces opposées qui le tourmentaient, luttant pour son corps comme s'il était la proie d'esprits supérieurs. Il ne courait plus nu à travers la forêt, mais couvert d'étoffes légères que les vieilles femmes du village lui tissaient avec de fins brins de feuilles de prunier, marchant pieds nus sur le lierre, sans attendre que la lune se lève. Il l'appelait avec ses chansons, les mêmes qui ne surgissaient pas spontanément, mais plutôt réfléchies et gardées en mémoire tout au long de la journée. Le soleil ou la pluie semblaient leur dicter ces mots, et il les ornait d'autres qui rehaussaient la beauté de ces tentatives que le monde quotidien ne parvenait pas à transmettre. Il était l’instrument, la voix qui mettait de l’ordre dans le chaos du monde.

C'était pour cela que Reynod, son père, l'avait laissé tranquille. Car connaissant son aptitude, il semblait parfois se reposer sur son plus jeune fils. Quelle que soit la pureté de son ancienne volonté, la triste innocence des voix des dieux qu'il entendait, de leur origine la plus lointaine, persistait en Césius. Ce n’étaient alors pas des voix, c’étaient des paroles d’une beauté teintée de mélancolie. Les paroles des dieux que son père avait réussi à transmettre au peuple avec une force brutale, comme un ordre sans la moindre pitié, étaient des chants dans la voix de Cesius.

Il le savait. Mais depuis la mort de son père, les chansons, les épopées qu'il créait et accumulait dans sa mémoire, commençaient à se transformer en de sombres présages. Les chansons étaient belles mais tristes. Immenses, même s'ils se terminaient par des phrases dénuées de sens. De longues chansons qui finissaient par se tuer, et pourtant, il ne parvenait pas à les effacer de sa mémoire.

Portant les filets sur ses épaules, dos à la mer, les mots venaient avec les vagues et s'imprégnaient dans le sable. Et il les lisait en les prononçant à haute voix. L'eau lui parlait de navires, de navires qu'il avait décidé d'ignorer, mais quand il regardait en arrière, ils étaient toujours là, un peu plus grands, résistants non seulement à la force de la mer, mais à la fragilité de la mémoire, aux faibles résistance du point de vue d'un homme simple. Le bruit des vagues rythmait les chants des navires.

Mais Césius voyait plus que cela, il voyait d'autres eaux et une barque dont il ne distinguait pas complètement l'ombre, et cela le dérangeait. L'image du bateau était la chose la plus importante de cette journée d'été, car il jetait les filets et les poissons sur la plage. Les mains sont calleuses, avec des poils foncés sur le dos des doigts. deboutl'or, assombri par le soleil. Le corps penché, les jambes fléchies, les chevilles posées sur le sable chaud. Des mains ouvrant les entrailles des poissons, le soleil tombant sur leur dos. La vue s'élevait parfois vers les eaux, observant la lente croissance des navires à mesure que l'après-midi avançait, au même rythme que la lumière diminuait et que le froid s'intensifiait. Puis les petites lumières lointaines sont devenues de fortes étoiles reflétées par la mer.

Cinq navires, et un autre encore au loin.

La nuit, il jetait de l'eau sur le feu de joie. Les cendres s'élevèrent avec un nuage de fumée jusqu'à ce qu'elles ne deviennent plus qu'une couche grisâtre qui se fondait dans l'obscurité. Au-delà, la frontière ouest et nord était toujours éclairée par des gardes munis de torches, jour et nuit, contre les dangers qui pouvaient en venir. La manière de gouverner de Zaid était différente de celle du sorceleur. Reynod les avait fait migrer de région en région, comme une meute d'hommes qui n'acceptaient pas de nouveaux adeptes ni de dissidence. C'était une ville fermée mais sans barrières ni clôtures, immuable dans leur nombre, dans la pureté des castes qui la formaient.

Mais la ville de Zaid était un lieu doté de barrières de feu et d'eau. Limites toujours éclairées par des flashs. Même le ciel formait également une barrière de nuages noirs. À l'extérieur, la luminosité rayonnait, mais à l'intérieur, une noirceur croissante grandissait. Il le voyait depuis son abri, depuis les rochers battus par les vagues. La vallée, au loin, semblait s'enfoncer dans la boue que formait le lac dans son avance incessante.

Dans cette nuit d'étoiles sans lune, Cesius regarda vers la mer et vit les lumières des navires, qui peu à peu commencèrent à se tourner vers l'endroit où il se trouvait, évitant peut-être de s'approcher des plages illuminées. Il décida de les attendre. L'air était chaud. Près du rivage, la brise lui apportait des gouttes des vagues qui se brisaient à proximité, à portée de ses mains. Il ne distinguait que la blancheur de l'écume, au-delà de laquelle les lumières des navires augmentaient. Il y avait maintenant six navires bien visibles, très éloignés les uns des autres. Sur le pont du plus

proche, on voyait bouger des hommes, petits comme des fourmis. Des points se déplaçant sous et au-dessus des mâts et des barres transversales, comme des fourmis sur les branches du navire. C'étaient des arbres flottants venus de terres inconnues.

Il les a surveillés toute la nuit. Il vit comment les bateaux étaient abaissés et les hommes descendre avec des cris étouffés et des ordres presque chuchotés qu'il ne pouvait pas entendre. Les lampes avaient été éteintes au minimum nécessaire. Malgré leur proximité, ils ressemblaient à des lucioles suspendues à quelques mètres au-dessus de la mer, ou à ces poissons dont le corps brille lorsqu'ils sautent au clair de lune la nuit.

L'aube commençait. La brume s'était déposée sur l'eau, mais les pâles silhouettes des lampes se frayaient un chemin à travers la brume, se balançant dans les bateaux. Les petits bateaux se balançaient au gré des vagues des déferlantes. Les premiers émergeaient, nés de la masse informe du brouillard. Des points de faible lumière qui devinrent des hommes et des rames, des hommes et du bois. Des voix d'hommes qui tremblaient dans des gorges rauques d'humidité et de fatigue.

Lorsque le premier bateau a dépassé les vagues, il s'est échoué sur le sable. Il faisait presque jour, mais la brume cachait l'équipage. Un seul pouvait être distingué avec une certaine netteté, une grande silhouette, aux larges épaules, recouverte d'une fourrure sombre. Dans une main, il tenait une torche levée. Dans l'autre, une lance. Mais Cesius ne vit pas son visage. Deux autres bateaux arrivèrent plus tard, et il y en aurait dix qui s'échoueraient toute la matinée. Un troupeau de cigognes traversait le ciel à la recherche de nourriture, mais l'étrange activité de cette journée les faisait passer sans s'arrêter.

L'homme qui était descendu le premier enfonça ses pieds dans le sable mouillé et, accompagné d'autres, s'approcha de l'endroit où il se trouvait, mais ils ne semblaient pas l'avoir vu. Ils regardèrent vers la plage et les rochers.

Cesius n'osait pas les appeler. Malgré sa douceur particulière et son manque de méfiance envers les hommes, ceux qui arrivaient maintenant de la mer lui inspiraient la peur. La brume s'ouvrit alors qu'ils marchaient, déchirant des volutes de vapeur blanche et épaisse, laissant des gouttes de sueur sur leurs visages. Je voyais des visages couverts de sueur, qu'ils essuyaient du revers de la main. Leurs silhouettes grises, avec des fers de lance et des boucliers devant la poitrine, apparurent à quelques mètres de Cesius. Il ne savait alors plus comment leur échapper, même s'il l'avait voulu ou avait eu le temps de décider s'ils étaient bons ou mauvais en fonction de leur apparence. Maintenant qu'ils étaient devant lui, il aperçut le chef, qui portait un casque fait de sabots de bison, et sur son visage un air amer de lassitude.

" Êtes-vous de la ville ? " lui demanda l'étranger non seulement dans sa propre langue, mais avec le même accent que celui de son peuple. Les autres, derrière, échangèrent des regards, leurs armes visiblement en position. gilante

Cesius crut percevoir un geste de méfiance dans la voix rauque et usée du directeur. Il y avait des taches noires sous les yeux, peut-être après plusieurs jours sans dormir. Il regarda ses pieds, enflés et ulcérés.

"Oui," répondit-il, "mais je ne vis pas avec les autres." La plage est ma maison.

" Pourquoi ? " demanda encore l'autre.

"Parce que je le veux ainsi", dit-il en adoptant une posture arrogante, étrange pour lui, qui trahissait sa peur. Il voulait croire que l'homme, désormais un peu âgé, n'avait pas autant de force que le montrait sa taille.

-Ton nom!

-Césius.

-De quelle famille ?

"Qui demande ?", se défend-il.

L'autre parut fatigué de ce jeu et, d'un geste, il se fit arrêter par ses hommes. Pendant que deux lui tenaient les bras, Césius sentit l'odeur du poisson rance, de la saleté accumulée dans ses longs cheveux bouclés. Qui savait depuis combien de temps ils naviguaient, ou depuis combien de temps ils n'avaient ni mangé ni bu.

Le chef ôta son casque et ses cheveux grisonnants tombèrent sur ses épaules. Son visage était fort, ferme dans ses contours. La tête était relevée, fière et les lèvres entrouvertes. Un filet de sang coulait le long des croûtes de ses lèvres.

-Tol, fils de Zor le Chasseur. Si on vous a appris quelque chose, vous saurez de qui je parle.

Cesius avait entendu parler de cette famille par son père, qui parlait de leur désobéissance, de l'âge où Zor s'était rebellé contre leurs lois, pour ensuite être expulsé de la ville. Mais surtout il savait ce qu'il savait lui-même : l'arrivée de Zaid.

-Si tu viens voir ton fils, tu ne le trouveras pas ici. Où qu'il soit, je dois fuir.

Le regard de Tol quitta la faible rêverie dans laquelle ils semblaient être tombés un instant. Pour la première fois, elle le vit réellement ouvrir les yeux, comme s'il ne s'était pas réveillé depuis qu'il avait quitté le navire.

Des yeux marron clair, des orbites blanc pâle qui contrastaient comme des nuages dans une tornade de terre noire.

-De quoi parles-tu?

-Votre fils Zaid est le chef de notre peuple, un tyran qui ne permet pas l'enterrement des morts.

Il regarda vers l'ouest, comme s'il pouvait voir au-delà des rochers qui cachaient la vallée. Il hocha la tête, demandant à être libéré. Tol accepta. Alors Césius se dirigea vers le plus haut rocher et ils le suivirent.

Le vent emportait les nuages qui se répandaient sur la mer et la vallée. La sueur séchait leurs visages et les hommes faisaient des gestes de soulagement face au vent frais. Tous les regards étaient tournés vers la vallée. Cesius montra la tache noire qui couvrait la moitié sud.

-Le lac les envahit, et chaque nuit il grandit un peu plus. Regardez les nuages. Son regard s'est levé vers la masse sombre du ciel. C'est l'été, mais les nuages ne partent jamais.

Tol ne comprenait toujours pas la cause ni le rapport de Zaid à tout cela. Soudain, il sentit une douleur dans ses jambes et il dut s'asseoir. Les autres l'aidèrent, attachant Cesius en premier. D'autres hommes escaladent les rochers. L'un d'entre eux est venu aider Tol. Il avait les cheveux roux qui tombaient emmêlés dans son dos. Il portait une peau plus fine que Tol, une peau qui était autrefois blanche.

-Père!

Tol leva les yeux et fit s'agenouiller Sigur à côté de lui. Elle le prit par le bras, tremblante. Son visage s’était transformé en une expression d’anxiété. Les poches sous ses yeux ont disparu et il s'est frotté le visage et la barbe tout en parlant.

"Ton frère est là, dit-il en répétant la phrase plusieurs fois, comme s'il voulait s'en convaincre. Il faut lui parler, il n'est plus nécessaire de se battre." Zaid est le chef du village.

Sigur fit un geste confus face au changement de plan. Il a regardé celui qu'ils avaient arrêté et a demandé une explication.

"Votre fils est un tyran", dit Césius, serein, sans haine dans la voix, tandis que Tol l'observait avec méfiance.

"Je n'ai pas peur de ça", a déclaré Tol.

Sigur le regarda avec ressentiment, mais le vieil homme semblait respirer de l'admiration derrière la pâleur de ses yeux.

-Je l'ai été, et toi aussi. Ne dites pas que vous avez entraîné tous vos hommes simplement à cause de leur volonté. Si vos actions ne font pas de vous un tyran, vos paroles le font.

Sigur baissa les yeux.

"Nous avons besoin d'ordres", a déclaré l'un des hommes.

-Former une barricade sur ce bord de vallée, avec une garde permanente. Ensuite, construisez un quai pour descendre les cadavres et les hommes.-Tol prit une profonde inspiration et inspira profondément.-Et pour tous les dieux qui n'ont pas voulu nous aider, cherchez de la nourriture et de l'eau !

Les hommes sont partis et quelques-uns sont restés avec eux.

"Où est Reynod ?", demanda Sigur.

-Mon père est mort l'automne dernier.

Cesius remarqua comment les autres se regardaient, surpris.

-Ne vous inquiétez pas pour moi, je connais la haine entre nos familles et je ne la partage pas. Mon père m'a élevé différemment de mes frères. Je ne parle pas de ressentiments, mais de chansons. Ma famille s'est effondrée, voyez-vous. Je suis le seul qui reste, et ma force est une voix aussi fragile soit-elle. tu es la brise marine.

"Il ment", dit Tol à Sigur. "Zaid ne peut pas être ce qu'il dit." S’il est le patron, il y est parvenu grâce à ses mérites. N'oubliez pas qu'il a dû souffrir autant, voire plus, que nous.

Mais Sigur semblait vouloir plus d'explications. Il quitta son père et se rendit chez Cesius. Il l'a frappé sur le côté.

-Tu ments! Comment mon frère peut-il être un tyran ?!

Cesius resta silencieux tandis qu'il récupérait. Il a vomi du sang puis a parlé.

-Chacun est un et plusieurs. Parfois, nous ne choisissons même pas lequel de nos visages prévaudra au fil du temps.

Père et fils se regardèrent. Le vent avait chassé le brouillard, et les navires émergeaient alors comme de grandes montagnes posées sur la mer. Les étraves, balancées par les vagues, avaient du bois cassé. Certains mâts s'appuyaient les uns sur les autres ou sur le plat-bord, et les voiles pendaient brisées aux traverses. Des colonnes de fumée s'élevaient des ponts et une nuée d'hommes se déplaçaient d'un endroit à un autre, occupés à leurs tâches. Mais dans leurs mouvements, on pouvait voir la même fatigue, la même réticence qui était chez ceux qui avaient débarqué.

Plusieurs autres bateaux ont commencé à être mis à l'eau. Les hommes descendirent les cordes avec des paquets d'outils et d'armes et se dirigèrent lentement vers la côte. Il y en avait d'abord dix, puis peut-être quarante ou cinquante, qui amenaient chacun une vingtaine d'hommes. Et depuis les bateaux, ils ont continué à descendre tout au long de la journée.

Césius voyait du haut de la falaise les bateaux arriver et les hommes descendre pour se rassembler autour de leurs chefs. Tol suivit ce processus des yeux, déjà remis de la douleur dans ses jambes. Un homme soignait les plaies de ses pieds.

-Cet air va l'améliorer, Monsieur, il est plus sec. Le sable est propre.

"Je sais, mon ami", répondit Tol en s'appuyant sur les épaules de l'autre, sans perdre des yeux ce qui se passait sur la plage.

Sigur restait à l'écart et la tête baissée, perdu dans de tristes pensées. Il avait sa main valide sous la peau d'ours, devant sa poitrine. Il jouait peut-être avec quelque chose qu'il cachait. Puis il sortit sa main avec deux plumes noires. Cesius, assis par terre et désormais libre de toute contrainte mais avec le regard des gardes fixé sur lui, regardait Sigur jouer avec les plumes entre ses doigts. Il ne pouvait pas dire si les lèvres murmuraient quelque chose en bougeant, car il ne pouvait pas les entendre. Mais il était sûr de les avoir vu souffler sur les plumes et les embrasser, se caresser les joues avec, puis les remettre sous son manteau. Il ne semblait pas se soucier du fait que quelqu'un le surveillait. Cesius était curieux de voir un homme présentant ces caractéristiques faire preuve d'une telle sensibilité. Il avait imaginé que les nouveaux venus étaient forts, avec des âmes endurcies, dont les bras étaient faits uniquement pour porter des lances et manier des poignards.

Ils ont cessé de lui prêter attention pour le reste de la journée, sauf pour lui proposer de la nourriture, ce qu'il a refusé. Depuis la falaise, il vit les hommes se déshabiller et se baigner dans la mer. Leurs corps étaient minces : les os des épaules saillaient comme les pointes des mâts et les chevilles comme les extrémités des moignons malades. Les patrons privilégiaient les plus forts, les nourrissant en premier. A midi, les chasseurs revinrent avec pas mal de gibier, sur lequel ils se jetèrent tous sans attendre qu'ils cuisent sur le feu. Par la suite, l’enthousiasme pour la nourriture a diminué. La faim avait été satisfaite et une lourdeur languissante les endormissait, même les chefs et Tol lui-même. Il avait mangé et bu de l'eau fraîche, il s'était débarrassé de ses vêtements sales, pour s'allonger sous le soleil de l'après-midi, dont la chaleur tiède était différente de celle de la mer.

Il a fallu cinq jours pour construire les quais. Plus de deux cents hommes avaient pris la plage. Près de la moitié d'entre eux montaient la garde devant la vallée, et Cesius pouvait entendre les rapports qu'ils

apportaient à Tol. Même s'ils ne se cachaient pas, les habitants ne semblaient pas les avoir vus, ont indiqué les messagers. Seuls les incendies nocturnes furent plus nombreux et ne s'éteignirent jamais. C'était comme s'ils sentaient sa présence, la barrière qui entourait la vallée d'où ils ne pouvaient pas sortir. Non pas parce qu'ils l'ont empêché, mais à cause de quelque chose qui les a peut-être poussés plus que la présence des nouveaux arrivants. Peut-être était-ce ce lac près du centre de la vallée, ces vagues d'écume grise qui scintillaient au clair de lune. Mais les gardes avaient constaté que la lune ne brillait jamais après minuit. Les nuages devenaient plus denses, presque impénétrables à tout rayon de lumière. Seules les matinées étaient teintées d'orange, en léger changement par rapport à la dureté habituelle de leur apparence.

"C'est étrange que Zaid n'ait pas envoyé de représentants", a déclaré Tol en les entendant.

"Il prépare quelque chose, lui dit Cesius. La femme qu'il a amenée avec lui et les morts dans le lac font partie de son plan."

-Fermez-la!

-Quand tu seras prêt, je t'emmènerai voir la vallée, entendre les voix des gens et les visages sur les pillumine Chacun de nous porte deux cadavres sur le visage. Le nôtre et celui que nous avons dû porter dans la vie. Si vous entendiez les voix des morts dans l'eau, les vagues avec des sons comme des cris ! Et au loin, à peine perceptible, au centre droit du lac, se trouve le bateau !

-Fermez-la!

-…le bateau!

Tol l'a frappé plusieurs fois. Les gardes ont encerclé Cesius, mais il ne pouvait rien faire pour les relever ou les menacer. Seulement les mots qu'il ne pouvait pas prononcer, et pourtant ils semblaient écrits sur le visage meurtri.

Le quinzième jour, les navires s'approchèrent des quais achevés, qui s'étendaient dans la mer comme deux grandes mains pour retenir les navires. Beaucoup d'autres hommes sont alors descendus. Les malades étaient transportés sur des planches ou sur des restes de bougies brisées. Une longue file de femmes les suivait, chacune tenant par la main plusieurs enfants.

Puis, presque avant le crépuscule, les chevaux apparurent. Le rugissement des sabots sur les quais résonnait sur toute la plage. Des nuages de sable s'élevaient et pâlissaient le bleu déjà sombre du ciel d'été.

Les hommes les guidaient avec des fouets pour les faire former deux colonnes qui occupaient toute la largeur des quais. Lorsqu'ils atteignirent la plage, ils se rassemblèrent en meute entre les falaises.

Césius n'avait jamais vu d'animaux comme ceux-là, mais leur étrange beauté, les couleurs de leur pelage après la poussière, et surtout les tons crépusculaires sur leur dos, le firent quitter la tente et se tenir là, au bord des rochers, pour contempler. eux.

Les navires disparaissaient dans une ombre venue de la mer et noyait dans des tons ocres les lumières des lampes à huile qui accompagnaient le débarquement des tarpans. Soudain, il aperçut un animal aux cheveux roux, avec de longues crinières en désordre. Il semblait légèrement plus grand que les autres, même si la robustesse de son corps et de ses jambes le rendait semblable aux autres. Le cheval courut avec les autres le long de la jetée. Les piliers tremblaient plus qu'au début. Certains hommes ont crié l'ordre de s'arrêter. Les cris se perdaient dans le bruit général, et le sable laissait à peine voir les mouvements des bras indiquant où il fallait les guider.

Les navires tanguaient plus qu'avant avec la marée, soulagés du poids qui les occupait jusque-là. Le cheval rouge fut l'un des derniers à partir. Ils allaient plus lentement, peut-être plus fatigués. Les gouttes de sueur ne pouvaient pas être cachées même sous la poussière et le sable. Ils brillaient dans la lumière changeante des lampes suspendues accrochées aux côtés du quai.

Le soleil, caché au milieu de sa sphère, formait une longue traînée sur les eaux, touchant presque la plage. La chaleur tardive faisait transpirer les chevaux, mais la brise marine courait comme une bouffée d'air frais le long de la côte. Le même vent qui frappait le visage de Cesius était celui qui faisait courir ses mains rugueuses sur le dos du tarpan. Et c'est alors qu'il crut sentir que l'animal le regardait.

Ce fut d'abord le doute, puis la certitude que le cheval avait fixé son regard sur lui, parmi tant d'hommes. Le tarpan commença à rouler un peu plus sereinement, sans s'inquiéter lorsque les autres chevaux le heurtaient au passage. Même les fouets n’ont pas retenu son attention. Elle venait droit vers lui, encore très loin, mais comme si elle cherchait un chemin plus court à travers la foule. Au pied des falaises, une mer de nuages précédait la vraie mer, et se frayant un chemin à travers elles, le tarpan chevauchait avec sa crinière rouge battant au vent.

Mais un cheval et un cavalier lui faisaient obstacle, et un nœud coulant lui passa autour du cou. Cesius ne pouvait pas distinguer de qui il s'agissait, puis il vit la casquette blanche et les cheveux roux de l'homme. Il se retourna et vit qu'ils l'avaient laissé tranquille. Sigur avait dû descendre de la falaise dans l'après-midi, pour aider les hommes et les chevaux à descendre, et c'était lui qui essayait maintenant d'attraper l'animal. Et sans

savoir pourquoi, s'il n'avait jamais rien eu en propre ni s'être accroché aux choses de toute sa vie, Cesius avait l'impression qu'on lui enlevait quelque chose.

Rien de ce que les nouveaux arrivants apportaient ne l'intéressait, et il ne désirait pas non plus posséder les grands navires, ni les armes ou les femmes qu'il avait vues descendre des navires. Je ne voulais même pas du talent dont ils faisaient preuve pour construire des quais et organiser tous ces préparatifs. Je savais qu'ils étaient plus intelligents et plus avancés, cela ne faisait aucun doute. Mais ce cheval était différent. Il ne s'agissait pas du besoin d'être son propriétaire, ni de la satisfaction de le voir paître chaque matin devant sa cabane et d'attendre qu'il l'emmène à cheval. Il avait le sentiment que s'il perdait de vue ce cheval, l'idée même de l'avenir, l'assurance indispensable que demain, ou deux jours ou un hiver plus tard, il disparaîtrait. Et cela lui donnait l'impression d'être au bord du gouffre. L'agitation s'est transformée en un picotement parcourant son corps, son cœur palpitant et sonfront mouillé. Alors il ne pouvait plus rester là, et depuis la falaise jusqu'à la pente la plus proche.

En courant et en trébuchant, il réussit à atteindre la plage. Des femmes interrompirent son chemin. Lorsqu'il sortit du chemin entre les rochers, les troupeaux étaient devenus plus denses qu'ils ne le paraissaient d'en haut. Il voyait cependant Sigur chevaucher à côté du cheval rouge, qui lui obéissait, mais l'animal tournait la tête et regardait Cesius. Trois hommes se sont approchés de Sigur pour l'aider avec le troupeau.

Cesius se fraya un chemin à travers les flancs des bâches. Il se dirigea lentement vers le cheval que Sigur conduisait vers le centre de la plage. La marée était montée et il restait très peu d'espace libre. Lorsqu'il les atteignit enfin, il se souvint alors seulement des gardes qu'il n'avait pas vus et qui avaient dû le suivre depuis qu'il était descendu. Mais cela n'avait plus d'importance. Le tarpan remua, se détacha de son piège et se mit à courir vers lui. Ils se faisaient face, se regardaient. L'animal transpirait, contrastant son éclat avec le sable opaque qui le recouvrait. Cesius leva ses bras et les enroula autour du cou du tarpan, posant sa tête sur son museau.

Les autres regardaient avec étonnement. Les autres animaux continuaient de passer, mais les hommes arrêtaient leur tâche pour regarder ce qu'ils ne comprenaient pas.

-Monsieur !-dit-on à Sigur.-Votre cheval !

Sigur ne répondit pas. Cesius avait écouté et la peur se reflétait dans ses yeux. Si le cheval appartenait au fils de Tol, il ne l'aurait jamais.

-Comment connaissez-vous cet animal ?

Il n'avait donc pas d'autre choix que de dire la vérité, même si mentir aurait été moins absurde dans ce cas.

"Je ne le connais pas", a-t-il répondu. Il a dû crier pour continuer à parler. Même si le tumulte des trots diminuait, l'agitation du peuple s'était accrue à cause de la faim. Les feux de joie commencèrent à être allumés et les enfants pleuraient autour d'eux. Ce qu’il commençait à dire n’avait aucun sens, pas plus que ses chants nocturnes.

-Vous possédez ce que vous ne possédez pas. Vous voyez le soleil et vous ne l'avez pas. Mais le soleil se reproduit sur votre peau et sur votre intérieur. Vous mangez du soleil, vous crachez du soleil, car il est dans votre corps. Vous touchez l’herbe que vous mangez, mais vous goûtez en réalité vos propres lèvres. Le soleil sur ta langue, la langue qui se mange et mâche les entrailles de ton être. Vous possédez tout si c'est dans votre corps, mais vous ne possédez rien en fin de compte. Vous devez le restituer, tout comme vous renvoyez les corps à la terre.

Un feu de joie avait été allumé à côté de la tente de Tol. Cesius continuait à caresser l'animal tout en parlant.

-Même si tu ne sais pas quelque chose, tu le sais parce que c'est dans le corps. Le sang est le même ici et au bout du monde. Et le sang parle. Le sang, c'est le temps. Sans temps, il n'y a ni sang ni mort. Les trois, c’est la même chose, des vies indépendantes qui se nourrissent les unes des autres. Sang. La mort. Temps. Bourreaux de la raison et de la raison. Je ne parle pas de paix, car cela n'a pas d'importance. Le seul intérêt, comme un radeau dans une rivière ou dans la mer, c'est la connaissance. La connaissance qui nous sauve, qui retarde la morsure du temps qui nous assomme avec l'idée de ce qui ne peut être possédé. C'est ce que je veux dire. Nous n'avons rien et nous l'avons pourtant dans le corps, qui se moque de nous. Nous regardant de l'intérieur avec un sourire haineux. Si petit qu'on ne peut pas l'attraper, si fort qu'il peut nous détruire. C'est ce que je veux expliquer. Je l'ai enfin trouvé. L'avenir.

Il caressa le cheval, désormais serein et soumis. Sigur fit un geste d'ennui, peut-être de déception. Le cheval n'avait jamais été aussi obéissant et dévoué que cette fois-ci, même lorsqu'il était capturé dans les terres du nord.

"Laisse-le le prendre !" ordonna-t-il, et il s'éloigna rapidement et sans se retourner, vers l'endroit où son père l'attendait.

*

Il retira sa main du corps de son père. Le vieil homme ne respirait plus. Il rapprocha son visage de ses lèvres. Pas un doux souffle qui trahissait la vie. Juste l'odeur de la vieillesse. Peau foncée. La barbe entre les rides de son visage, plis qui marquaient l'apparition de la maladie qui l'avait consumé.

Si le vieux était resté debout jusqu'à peu de temps auparavant, s'il se rendait sur le champ de bataille, à l'arrière, pour observer les résultats, s'il restait encore attentif, malgré les douleurs aux oreilles, lors des réunions pour définir des stratégies , C'était par la force de sa volonté incassable, ferme et plus dure que jamais. Seulement, se dit Aristide, pour voir comment les rebelles résistaient après les premières défaites. Des batailles perdues ou suspendues pour des raisons qu'ils ne comprenaient pas. Ils affrontèrent différents ennemis. Une fois l’un mort, un autre apparaissait, encore plus étrange. Et sous forme de familiarité, avec le visage d'une famille amicale, un nouvel homme était arrivé pour quelque chose qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Ils n’ont vu en Zaid qu’une nouvelle stratégie de tyrannie. Le vieil artisan savait que l'important était de se battre, mais il avait arrêtévoir les gens, entendre les cris pour ceux qui ne sont pas enterrés. Il ne sentit plus l'odeur des cadavres du lac. S’il ne l’avait pas fait, il n’aurait pas eu la volonté de continuer à se battre.

Et maintenant, ils l'emmenaient. La même odeur qu'ils avaient toujours essayé d'éloigner avec des feux et de l'encens, grandissait dans le lit où reposait le corps. Il ajouta de l'huile sur le feu et la lumière augmenta, effrayant les ombres que les flammes elles-mêmes provoquaient entre les vêtements et les cheveux du vieil homme. Il cherchait des épices et des céréales parmi les fagots appuyés contre le mur, pour les jeter également dans les flammes. Un arôme intense remplissait les lieux. Si fort que cela semblait être une moquerie, une imitation de l'odeur de la mort. Aristide cherchait des huiles et les étalait sur tout le corps. L'odeur est devenue plus douce. Mais alors qu'il s'approchait à nouveau du visage de son père, il ouvrit la bouche du vieil homme et sentit le parfum indubitable du vide, comme des cris étouffés dans la bouche sombre.

C'est pourquoi il arracha brutalement les couvertures et s'en couvrit tout le corps et le visage, avec une fureur rapide, sans prêter attention aux rites que les autres, en le regardant, semblaient lui reprocher de ne pas accomplir. Il s'arrêta un instant, cherchant quelque chose qu'il ne pouvait pas trouver aux alentours. Ils s'approchèrent de lui et lui touchèrent l'épaule. Il les regarda et ses poings, agrippant les couvertures, se desserrèrent. Il porta ses mains à son visage et sentit cette même odeur que rien ne pouvait faire disparaître. Puis il laissa son père aux soins des autres et sortit.

C'était la nuit. Ses hommes passaient en portant des cadavres et des armes. La vie de son peuple avait été bouleversée par un regard attentif et continu vers le lac suspendu au ciel. Au fil des jours, les rebelles pris au piège dans l'embuscade moururent sans pouvoir faire autre chose que résister. Ils ne se sont même pas battus. Reynod était mort, le fils aîné était mort et les deux autres manquaient. Et l’homme qui était censé être son allié était son ennemi.

Père, si tu pars maintenant, je ne pourrai pas trouver la solution. Je ne sais pas quoi faire, père. Cette odeur m'envahit. Je n’ai même pas envie de

me battre, car l’ennemi n’a pas de visage. Oui, il a le visage d'un ami qui n'est pas fidèle. Et tu ne peux pas tuer ce visage, parce que ce serait comme me tuer. Je ne le connais pas et pourtant c'est le petit-fils de ton meilleur ami. C'est notre sang, père, et cela ne peut pas être tué. Je reconnais en lui une force qui me consume sans l'avoir vue ni touchée. C'est cette odeur qui est dans mes mains, et parfois je la sens aussi les nuits où je n'arrive pas à dormir. L'image de Zaid envahit tout. Les arômes qui le suivent et l'entourent, l'obscurité du lac et du ciel qui l'entoure. Je veux y aller, père, parce que tu y vas. C'est un endroit serein, je sais. L'entrée est le visage sans nez, consumé par la boue.

Les genoux d'Aristid s'étaient enfoncés dans la boue. Il se leva lorsqu'il vit une lumière avancer rapidement vers lui, se balançant dans l'obscurité comme une luciole volant en rond, grandissant jusqu'à éclairer le visage du messager.

"Monsieur !" dit la voix du jeune homme sans barbe, mince et court. À peine plus âgé qu'un enfant, il ne devait avoir que quelques hivers de plus que son propre fils.

"Monsieur !" répéta-t-il, haletant, mais il ne pouvait pas en dire plus avec sa gorge sèche.

Aristide lui a donné à boire dans le tonneau à côté de la tente. Le jeune homme soupira alors profondément et s'agenouilla.

- Qu'allais-tu me dire ?

-Monsieur! Le chef du groupe nord fait savoir que des navires sont arrivés à la côte, avec des centaines d'hommes et d'animaux. Cela fait deux jours qu'ils ont accosté. J'ai couru aussi vite que possible, monsieur. Un autre groupe me suit et arrivera dans trois jours.

À ce moment-là, une étoile traversa le ciel, rapidement et brillamment. Mais Aristide ne croyait plus à l'infaillibilité des dieux, mais surtout à leur infinie cruauté.

Un présage de bonheur ? Non! Sûrement, les dieux utilisent les étoiles pour nous tromper comme des enfants, comme ce jeune homme qui croit encore aux choses de cet autre monde. Mais quand je vois une étoile, je vois les dieux revêtir leur masque de piété. Le masque se détache facilement avec le sourire qui se forme en dessous. Le sourire que leur provoque la naïveté des hommes.

-Va te réchauffer près du feu et dors. Dites aux autres que je vous commande. Ma femme et mon fils vous donneront abri et nourriture.

Le jeune homme partit, sans oublier au préalable de lui baiser la main. Aristide n'a pas bougé de là de la nuit. Faute de prêtres, il dut accepter l'aide d'anciens qui connaissaient son père depuis leur plus jeune âge. Il vit

entrer et sortir les vieillards et leurs enfants, des guerriers qui avaient longtemps enduré les rigueurs de la faim et de la résistance. Les mêmes qui avaient un temps abandonné leur poste lorsqu'ils reçurent le message de la mort du grand artisan d'armes. Le chef des rebelles. Peut-être ont-ils pleuré ou fermé les yeux un instant avant de se diriger vers la tente du vieil homme. Ils arrivaient les uns après les autres, dans une longue file qu'Aristid saluait avec une extrême modestie et avecfierté. Il écarta à peine ses lèvres pour exprimer un merci presque silencieux. Les hommes allaient et venaient toute la nuit. Les vieillards s'appuyaient sur les bras de leurs enfants. Dawn les trouva dans la même routine, mais il y avait plus de personnes qui entraient que de personnes qui sortaient. Beaucoup avaient décidé de veiller sur le corps pendant trois jours, comme c'était la coutume, même s'il n'y avait pas de prêtres pour accomplir les rites.

"Beaucoup d'entre nous sont plus purs que ceux qui se disent hommes nobles et nous ont trahis", a déclaré un ami de son père.

-Des hommes qui peuvent enterrer un mort comme il se doit. Des hommes qui ne déshonoreront pas la mémoire des morts en salissant les corps avec des mains perfides. Rares sont les hommes, comme ton père ou le vieux Zor, qui ne sont plus parmi nous.

"Et c'est son petit-fils qui le contredit maintenant !", dit Aristide.

-C'est vrai, mais notre objectif n'est pas de nous venger. Souvenez-vous de ce qui nous a permis de rester forts depuis l'époque où nous avons vu les premières tentatives de Zor pour contredire Reynod. Ouvrez la ville au monde. Respirez l'air des autres peuples, les enseignements et les libertés dont nous avons été privés ici comme si nous ne les méritions pas. Nous avons été plongés dans l'ignorance pendant plus de quarante hivers, certains l'acceptant, d'autres cachant ce savoir comme un mal ou une maladie. Oh, mon fils ! - se lamenta le vieil homme en levant les mains. - Je me souviens des feux de joie et des sacrifices. La dévotion aveugle au Sorceleur, qui nous a soumis avec ses prières, ses prières aux dieux, ses onguents et ses remèdes.

Aristide voulut le consoler par un câlin, et ils s'éloignèrent dans le brouillard, loin du magasin pour que personne ne le voie pleurer. Mais beaucoup avaient entendu leurs cris et murmuraient entre eux sur un ton discret de colère et de chagrin.

-Aie confiance, vieil ami, que nous les vaincrons. Notre tâche est de survivre, pas seulement de libérer le peuple. Ceux qui y sont restés ne méritent peut-être pas d’être sauvés. Mais je pense à nous, à mon fils et aux enfants dans le bateau qui dérive sur le lac. Ceux livrés. Et je ne supporte pas la fureur qui grandit dans ma poitrine quand je pense à eux.

Les yeux du vieil homme s'ouvrirent plus grands, clairs et secs, tout comme le soleil de ce matin qui dissipait le brouillard. Pas même un nuage

ne jonchait l'horizon où, vers le nord, disparaissaient les pointes pâles des étoiles éparses.

-Ça se lève. Il faut commencer les funérailles.

Alors que le vieil homme partait, entouré de ses deux fils, Aristide leur annonça que le prochain rendez-vous aurait lieu ce soir-là dans son magasin. Il entra de nouveau, le corps fut oint d'huile et recouvert d'herbes aromatiques. L'odeur de la mort s'était enfin dissipée. Le feu brillait sur le cadavre nu, contracté et aux membres maigres. Seule la tête paraissait grande, avec l'auréole blanche des cheveux bouclés et toujours dressés. Et il ne put s'empêcher de ressentir de l'angoisse, un frisson dans la gorge. Mais il n'a montré aucune émotion.

Il se dirigea vers le lit, s'agenouilla et pria. Les autres, même si ce n'était pas l'usage à l'époque où les rites venaient de commencer, l'imitèrent. La file de guerriers qui voulaient dire au revoir et restèrent dehors dut se résigner à attendre le départ du cortège. Puis il se fraya un chemin parmi eux, et ils lui jetèrent des aromates. Devant, Aristide tenait son fils par la main. Sa femme, vêtue de blanc, les suivait. Plus en arrière, un groupe de guerriers formait deux colonnes de douze hommes. Les bras levés, ils tenaient tendus un fin tissu dont les fils étaient transparents au soleil éclatant sur le lit du mort. Le corps se balançait au pas lent et irrégulier des hommes sur la boue. De larges sillons sont restés de l'hiver pluvieux de la guerre, lorsque les empreintes des guerriers avaient formé des fosses et des monticules sous la bruine constante. Une fois sèche, la terre semblait avoir des vagues pétrifiées, des ondulations petites ou grandes et des sillons que même le soleil torride ne parvenait pas à briser et à transformer en poussière.

Il aimait ces démonstrations d'affection, mais Aristide se sentait seul. Même la main de son fils lui semblait lointaine, comme une branche tombée qu'il avait ramassée, mais qui ne ferait plus jamais partie du tronc d'origine, et il restait un vide, une idée de perte.

Mon père est parti et je suis seul.

Après avoir parcouru la distance entre la tente et les premiers rochers où, bien au-delà, les hommes étaient coincés, attendant, résistant, le cortège commença à gravir l'escalier creusé dans la pierre. Son peuple lui avait dit que c'était un endroit digne d'y installer un autel. Entre deux hauts murs, auxquels on accédait par une brèche dans l'un d'eux, ils trouvèrent un pont rocheux qui les reliait. Le vent sifflait entre les murs comme entre les murs d'un énorme escargot. Et à mesure qu’ils montaient, le vent augmentait. L'inclinaison des escaliers obligeait ceux qui portaient le corps à faire plus d'efforts, à transpirer et à monter très lentement pour vérifier où ils mettaient leurs pieds. Ils tâtonnaient sur le rocher que les yeux ne pouvaient voir à cause de l'ombreentre les murs. Ils n'avaient plus

besoin du tissu de protection, alors ceux qui le portaient laissèrent leurs lances à l'entrée et aidèrent les autres.

Aristide continuait toujours d'avancer, portant son fils dans ses bras même s'il était déjà un grand garçon. Sa femme marchait sans aide, les mains posées sur les murs de pierre. Ceux qui remplissaient la fonction de prêtres jetaient des épices vers ceux qui étaient témoins du passage du mort. Un rayon de soleil illumina le visage d'Aristid. Lui et le garçon se couvraient les yeux. Ils étaient enfin au sommet. En s'habituant à la lumière, ils contemplèrent le paysage. Comme des cercles concentriques, la première surface était la surface boueuse où ses hommes s'étaient installés. Il voyait les tentes, les incendies, les blessés et les mutilés qui attendaient la fin de la guerre, sachant qu'ils ne pourraient plus se battre. C'était un spectacle gris, ponctué de temps à autre par des feux de joie brillants qui soulevaient des colonnes de fumée comme du brouillard, inondant le ciel d'une pâleur continue et fermée. Au-delà se trouvaient les femmes et les enfants, les personnes âgées et les premières cabanes où ils vivaient. C’était le monde qu’il s’était engagé à défendre. Les seuls, parmi tout le peuple auquel il avait appartenu, qui étaient fidèles aux rebelles. Derrière les cabanes, on apercevait les vestiges noir-vert de la vallée, quelques forêts et ruisseaux, et au loin, à l'est, la silhouette des Montagnes Perdues.

Aristide regarda vers le nord. Le lac semblait plus grand qu'avant. Mais il ne distinguait rien de ce qu'on lui avait raconté : la montée des eaux jusqu'au ciel.

Imagination et rêve de guerriers fatigués

Mais cette surface noire et ondulante lui faisait peur. Les berges avançaient, curieusement rapides malgré l'apparente consistance des eaux, comme de la boue s'enfonçant sous son propre poids, et pourtant elles avaient la fluidité d'une rivière de montagne. A proximité, caché au-delà d'une forêt, il réussit à voir la périphérie de la ville que dirigeait le petit-fils de Zor.

Les pas du cortège attirèrent à nouveau son attention. Les hommes, en sueur et aveuglés par le soleil, soupirèrent profondément, s'arrêtèrent un instant et continuèrent. Certains les conduisirent en avant vers le pont pour éviter le gouffre abrupt. Le soleil brillait sur leur visage, alors ils marchaient presque les yeux fermés. Aristide a laissé son fils avec la mère et, avant de partir, il s'est rendu compte que l'enfant observait ce processus avec extase. Les yeux de Tal brillaient à cause de la lumière aveuglante, peut-être de la peur, de la fosse sombre entre les murs en contrebas, où ils emmèneraient grand-père. Puis le garçon se mit à courir, et il fut capable de l'attraper par le bras avant que ses pieds ne touchent le vide. La mère s'approcha d'eux, effrayée et les regardant tous les deux sans comprendre. Aristide a tenu l'enfant avec difficulté tandis qu'il résistait et frappait la poitrine de son père, continuant de crier et de pleurer.

-Ne fais pas ça, père !

"Rien de mal ne va arriver, mon fils," le consola-t-il.

-Ne le livre pas, père ! Les autres vous attendent !

"Qui l'attend ?", a-t-il demandé en tenant le visage de son fils d'une main pour qu'il puisse le regarder dans les yeux.

Sa mère les serra tous les deux dans ses bras, comme si elle sentait qu'elle pourrait les perdre tous les deux à proximité du puits sombre. Le garçon regardait son père dans les yeux, mais il ne le regardait pas vraiment. Aristide se rendit compte qu'il avait regardé plus loin, vers un endroit perdu au loin. Il se retourna et vit l'obscurité sur le lac. Il se souvenait du regard de son fils le jour où les enfants avaient été mis dans le bateau à la dérive. Elle l'embrassa sur le front, lui faisant poser sa tête tremblante sur son épaule.

-Grand-père sera sur le pont pendant trois jours, puis les dieux l'emmèneront avec eux.

Sa femme le regarda, reconnaissante. Elle savait ce qu'il pensait des dieux, les doutes qui l'avaient peu à peu amené à considérer le néant comme l'essence du monde. Mais il n’y avait aucune raison de donner à l’enfant plus de chagrin, plus qu’il n’en avait déjà.

Deux nuits passèrent et Aristide regarda l'arche du pont qui enjambait le chemin entre les rochers ombragés. Les faibles torches à côté du corps éclairaient à peine les gardes. On devinait leurs profils rigides, mais on ne voyait pas leurs visages, et peut-être leurs yeux étaient-ils fermés. Les religieuses étaient également parties, et seuls les hommes dont les souvenirs étaient plus éphémères que l'eau toujours renouvelée des rivières veillaient sur les restes.

Dormir en veillant sur un mort. Ouvrez les yeux de temps en temps à un son nocturne, puis reposez-vous à nouveau. Mais il les voyait, du moins leurs silhouettes dressées comme des troncs sur ce rocher rugueux aux formes étranges. Un pont qui ne reliait rien d'important. C'était la tombe temporaire de son père, comme si sa vie entière ne méritait rien de plus, un symbole de ce qu'il avait fait : se battre, se rebeller. Faites un pont avec votre vie qui n'a jamais rien uni.

Les lumières persistaient, malgré leur faiblesse, et Aristide les contemplait du ciel. trada de son magasin y voyant presque des réponses. De l'extérieur, on entendait le délire de votre fils d'une voix forte et aiguë. Sa femme l'avait supplié de ne pas quitter l'enfant, qui paraissait fatigué et nerveux et ne voulait plus sortir du lit. Aristide craignait pour sa vie, mais il ne pouvait pas non plus oublier celui qui l'attendait au sommet.

Deux jours s'écoulèrent et les rites se succédèrent à un rythme calme. Il se souvenait des funérailles de Reynod, vastes, pleines de faste et avec des centaines d'hommes pleurant la perte. Soudain, il aperçut deux points clairs se déplaçant sur le chemin sous l'arche. C'était peut-être la relève de la garde, mais ce n'était pas encore le moment. Il sentit les pas de quelqu'un courir vers lui. Un messager apparut, haletant.

-Les hommes de la frontière nord arrivent, Monsieur.

"Je m'y attendais ainsi", dit Aristide. "Portez le message à mon second et demandez-lui de préparer immédiatement un rendez-vous."

L'autre a couru pour exécuter la commande et il est entré dans le magasin pour prévenir sa femme. Elle le regarda tristement. Son fils n'avait pas dormi depuis deux jours. Ses paupières étaient fermées, mais il transpirait et bougeait sans cesse. Dans ses poings, il tenait un tissu que sa mère lui avait donné pour sécher.

-Grand-père....-répéta-t-il-...ils t'attendent, grand-père. Les enfants vous attendent.

Aristide est sorti. Il ne pouvait pas voir son fils comme ça. S'il devait mourir, il devrait le faire rapidement et ne pas blesser ses parents de la sorte.

Les morts. À quel point ils font mal. Quelle fierté pour eux. Ils ne pensent qu'à eux. Ils possèdent tout. L'éternité. Et pourtant, ils s'efforcent de nous tourmenter.

Il voulait chasser ces pensées. Le terrain inégal retardait leur chemin vers l'endroit où les hommes dormaient. Beaucoup sont allés à la rencontre du messager.

-Monsieur, pourquoi les hommes de la mer sont-ils venus ?

"Je ne sais pas", dit-il, et il se mit en route à la recherche des nouveaux arrivants de la frontière.

Les corps des hommes, encore nus et surpris en pleine nuit, bougeaient quelque peu tordus par le sommeil. Des murmures et des voix de surprise s'élevèrent lorsqu'ils virent apparaître à l'improviste leur patron. Plus à droite, ceux du nord se lavaient dans des jarres que d'autres remplissaient d'eau froide.

"Que devez-vous signaler ?", a-t-il demandé.

-Monsieur, nous regrettons l'état dans lequel vous nous trouvez, mais nous n'avons pas cru nécessaire de perturber votre sommeil...

D'autres hommes les ont interrompus pour les empêcher de continuer à parler, car ils n'avaient pas eu le temps de leur raconter le drame de leur patron.

"Repose-toi, dit Aristide. Je boirai avec toi." J'ai aussi fait de longues marches et je comprends ce qu'est la fatigue.

Il se souvenait, alors qu'il les regardait s'habiller et se préparer, de l'époque où il n'était qu'un jeune homme parmi tant d'autres grands hommes. Une voix jeune qui a dû forcer les gens à l'écouter, bien qu'il soit le fils de l'un des principaux. Maintenant, cependant, il était le leader, et il se sentait seul comme alors, et effrayé. Son deuxième et tous ceux de son âge étaient déjà arrivés lorsqu'ils apprirent la nouvelle, mais il se sentait aussi seul que parmi un groupe d'enfants qui ne comprenaient pas sa douleur.

Il regarda le feu, prêtant attention aux crépitements presque plus forts que les voix sourdes des hommes. Il accepta le récipient de vin offert et goûta le goût légèrement sucré réchauffé par les flammes. Mais il n'osait pas regarder les autres, car il savait que ses propres yeux brillaient et il ne voulait pas qu'ils le remarquent. Quand tout le monde fut prêt, ils se formèrent devant lui.

-Avec votre permission, Monsieur.

-Parler.

-Il y a cinq jours, les navires sont arrivés sur la côte nord. De gros navires comme nous n'en avons jamais vu auparavant. Ils débarquèrent loin du rivage, mais les hommes qui en descendirent construisirent rapidement des quais. Ils apportaient des rondins et cassaient même leurs bateaux pour les construire. Ensuite, des centaines d'hommes sont descendus avec leurs femmes, et lorsque nous étions prêts à venir l'informer, ils abattaient des chevaux, en si grand nombre que nous ne pouvions pas les compter.

-Armes?

-Oui monsieur. Lances, arcs et flèches. Et de nombreux instruments et artefacts que nous ne connaissons pas.

-Comment sont-ils, comment s'habillent-ils ?

-Leurs vêtements sont très beaux malgré leur aspect sale. Ils portent des peaux de beaux ours et des chèvres bien soignées. Mais ils ont l'air malades, je pense affaiblis par la faim. Nous les observons depuis nos abris dans les rochers et nous entendons leurs voix. Ils parlent une langue étrange, mais certains, qui semblaient être les leaders, utilisaient des mots dans notre langue.

Aristide consultait ses assistants, tandis que les autres attendaient.

"Est-ce qu'ils avaient l'air hostiles ?", a demandé l'un de ses hommes.

-Je ne pourrais pas le dire, Monsieur. Mais ils ont manifesté pour longtemps leur intention de s’installer ici.

"Et ils ne se contenteront pas de la plage !", a crié un autre. "Nous devons nous préparer à nous battre !"

" Attendez, dit Aristide. Il faut savoir s'ils sont nos ennemis ou ceux des fidèles. " Ils peuvent nous rendre la lutte plus facile si nous les combattons.

-Mais qu'allons-nous gagner s'ils les battent, si nous ne pouvons pas battre les nouveaux ?

Aristide regarda l'orateur, mais l'un des nouveaux venus dit :

-Messieurs, s'il y en avaitvu leurs forces... Ils sont supérieurs en armes, je n'en doute pas.

"Combien d'hommes peuvent voyager sur ces navires ?", a demandé Aristide.

-Peut-être trois cents chacun, si l'on ne compte pas les femmes, les enfants et les animaux.

-Mais d'autres peuvent arriver.

-C'est vrai.

Aristide a décidé de s'opposer à l'idée de se battre aveuglément.

-En tout cas, les fidèles sont bien plus nombreux. Nous avons compté près de deux mille hommes, que nous savons que nous ne pourrons pas vaincre seuls. J'insiste pour voir les nouveaux. Nous partirons en expédition vers la côte dans deux jours.

Mais le nouveau venu demanda à nouveau la parole.

-Ils pourraient nous surprendre plus tôt, Seigneur.

-Nous sommes en deuil, mon père est décédé. Il n’y aura pas de combats tant que dureront les funérailles.

L'autre resta immobile, ne sachant comment s'excuser. Quelqu'un s'approcha de lui pour lui parler à l'oreille du fils d'Aristid. Il ne pouvait alors plus dire un mot devant son patron qui le regardait durement puis se retournait pour regagner sa tente. Les guerriers, silencieux et découragés, se préparèrent à se reposer le reste de la nuit.

Sur ce pont de pierre, en ce dernier jour de tes funérailles, je te livre, mon père, au pays des morts. Le soleil se décompose comme une braise qui

s'éteint sans que personne ne l'alimente avec du bois neuf, ni même avec un souffle pour attiser les flammes encore un moment. L'ombre des rochers vous écrase. J'ai mis mes mains dessus, et c'est lourd, dur et froid.

Des deux côtés, il y a les guerriers qui vous surveillent, surveillent mes actions. Mes mains, au cas où elles trembleraient. Mais ils n'observent pas mes yeux. Le masque de cuir me couvre, ce que les vieilles femmes m'ont donné pour que je ne voie pas le visage de la mort. On dit que lorsque l'on touche un mort, une partie de cette zone entre dans le sang des vivants et sème la discorde, le conflit et le désespoir. Nous voyons la limite sans limite, la frontière que nous devons franchir sans armes. Je ne porte pas de gants. Mes mains se défendront. Et c'est mon père que je recouvre des tissus qui l'accompagneront pour toujours.

Je soulève la couverture en cuir. Son visage est libre. Ils me remettent l'ancien récipient à huiles en forme de calice, dont quelqu'un a perdu le couvercle il y a longtemps. L'odeur est douce, à tel point qu'elle se transforme parfois en un arôme insupportable, presque aigre. Mais ce doit être le parfum des morts qui danse dans l'air. C'est pourquoi nous l'avons laissé ici pendant trois jours, afin que l'essence, l'âme parfumée, puisse se détacher du corps et avertir les êtres de l'air qu'elle est prête à nous dire définitivement au revoir. Même l'arôme, car celui-ci s'estompe également. Et puis il ne reste plus rien, mais rien.

Je verse les huiles sur ton visage qui brille. Les lumières du coucher du soleil tombent en gouttes épaisses sur votre front et vos joues. Paupières fermées. Lèvres fines. La barbe presque pierreuse. Ta barbe a poussé ces jours-ci, père. Pour quelle raison, je me demande. Je regarde les pieds, encore libres du linceul. Vos ongles ont poussé aussi. Si nous pouvions, mes hommes et moi, embrasser votre barbe et vos ongles, pour en extraire le secret qui les fait vivre au milieu de la mort. Un secret selon la pensée des Dieux. Et si les dieux mouraient aussi ? Si vous pouviez couper les ongles de tous les morts et construire la coque d'un immense navire, navigueriez-vous vers la vie ou la mort ? D'un lieu à un autre, continuellement et sans fin ?

Votre visage perd de sa beauté, il semble s'aplatir comme s'il était vu sous l'eau. Ensuite, je te couvre complètement avec la couverture et j'enveloppe ton corps avec des rubans comme un paquet. Je remets de l'huile, cette fois sous forme de fil d'essence épaisse sur le tissu. Je rends le pot, ils me donnent un sac de feuilles sèches. J'en prends des poignées et les brise pour les étaler sur l'huile. La brise du soir ne parvient pas à les faire disparaître.

Puis je gratte une pierre sur une autre, jusqu'à ce que les étincelles jaillissent, encore faibles, comme des enfants qui ne sont pas encore nés. Mais le flambeau est enfin allumé, et le levant le plus haut possible, je regarde mes hommes.

Ils feront la même chose avec moi, leur dis-je. Mais ils n’ont pas besoin de le promettre à haute voix. Le flambeau tombe sur le paquet. Le feu éclate, comme si tu l'attendais, mon père, comme si tu l'attendais depuis ta naissance.

Dans la matinée, Aristide et trente autres hommes partent pour la côte nord. Certains de ceux qui étaient venus de là les accompagnèrent. Personne n'a pu le convaincre de rester dans la ville. C'était lui le patron, lui avaient-ils dit, le seul capable de les organiser. S’ils le blessaient mortellement, peut-être que tout ce qui avait été fait jusque-là serait perdu dans le vide du passé.

-Mon père s'est battu pour que la rébellion puisse se suffire à elle-même.

-Mais, Monsieur, tous les vieux sont morts de faim au cours du dernier hiver de la guerre, et parmi les jeunes, vous êtes le seul que nous respectons.

Aristide, qui regardait son fils, qui délirait encore, pendant qu'ils lui parlaient, avait rejeté ces arguments avec un geste d'ennui. Il bougea ses mains comme s'il retirait uninsecte, et ne regarda plus les autres. Ils quittèrent la tente et se préparèrent à partir.

Ils voyageaient pendant trois jours. Le temps se réchauffa à mesure qu'ils quittèrent les montagnes et les rochers cédèrent la place à des buissons bas sur une terre parsemée de sable. Ils virent le large plateau interrompu par des collines, et à l'horizon un grand reflet brillant qui ondulait et semblait suspendu au ciel.

"La mer !", a crié l'un de ses hommes.

Aristide marchait la tête baissée et pensif, puis il leva les yeux et posa une main sur son front. La lueur dorée du soleil lui faisait froncer les paupières. Je ne voyais toujours que des rochers bas au bout de toute cette étendue.

-Derrière les collines, Seigneur...-indiqua un autre.-Nous avons emprunté ce chemin pour entourer la vallée des fidèles. Derrière les rochers se trouvent les intrus. Leurs gardes sont postés sur les pistes.

-Envoyer deux hommes explorer. Nous devons être sûrs qu'ils ne nous attendent pas.

Deux guerriers se séparèrent des autres et disparurent dans le reflet aveuglant du soleil. Les autres décidèrent de se reposer et de récupérer. La chaleur les avait accablés depuis leur départ et leurs réserves d'eau étaient épuisées comme s'ils avaient passé beaucoup plus de temps sur le voyage.

"Nous sommes au milieu d'ennemis", dit-il en regardant vers le nord.

Ceux qui l’entendaient hochèrent la tête sans répondre. Chacun savait regarder uniquement dans cette direction, les yeux avides de voir, parmi les buissons et le ciel clair, parmi les rayons étincelants du soleil sur l'herbe sèche, un mouvement. Même la vaine brise d’été qui bougeait une branche ne pouvait être laissée de côté.

L'attente a duré une demi-journée. Ce n'est qu'au coucher du soleil que les envoyés revinrent lentement, s'appuyant sur leurs lances pour avancer. Certains s'avancèrent pour les recevoir avec de l'eau et ramassèrent les vêtements trempés de sueur que les autres enlevèrent. Aristide s'est approché d'eux et leur a demandé des informations.

-Route déserte, Seigneur. Il n'y a que des gardes dans la zone nord-ouest de la vallée. Au-delà, les rochers sont libres d'observer. Mais pas plus de dix hommes ne devraient y aller.

Aristide leur a dit de se reposer et en a choisi neuf.

"Dors", a-t-il dit à tout le monde ce soir-là. "Reposez vos yeux pour regarder demain avec un empressement attentif." S'ils savaient voir l'âme dans le corps des hommes... De cela dépend la bataille. Nous choisirons des ennemis, et ce n’est pas un privilège quotidien.

Ils sont partis avant l'aube. Aristide était à la tête d'une colonne compacte, les hommes aux regards vigilants, les regards et les armes prêts. Ils n’avaient pas l’intention de démontrer leur puissance limitée : que l’ennemi douterait, qu’ils les verraient sans défense et qu’ils ressortiraient alors leurs épines et leurs aiguillons cachés.

Les collines s'élevaient comme des bosses vertes, avec des buissons bas et quelques arbres tordus. Des rochers anciens qui semblaient avoir été là avant la mer. L’herbe a disparu et à sa place ont poussé des plantes aux feuilles longues et fines. Touffes de buissons fleuris entre des monticules de sable et de roche. Une douce brise apportait des collines une odeur de lassitude. Le chemin continuait d'être marqué par des empreintes que de nombreux autres hommes avaient creusées peut-être des centaines d'hivers auparavant. Des générations disparues comme du sable emporté par le vent et la mer.

-Ils ne m'ont pas dit que cette zone était habitée.

-Nous ne savons pas vraiment, Monsieur. Ce sont des marques très anciennes. Touchez les empreintes de pas sur ce rocher, elles datent peut-être d'il y a plus d'une centaine d'hivers. -Puis l'homme regarda vers le chemin lointain qui menait aux collines, entre des murs abrupts.-Les plantes ont poussé récemment, elles ont envahi les espaces libres entre la

pierre. . La terre semble s'être rétablie après une longue période. Aucun des nôtres n’est venu ici depuis au moins cinquante hivers.

Le reste du chemin était entouré de murs de la hauteur de plusieurs hommes, trop. Les racines des plantes qui poussaient en hauteur et qui dépassaient des murs servaient à les soutenir. La lumière du milieu de l’après-midi éclairait la moitié supérieure, mais le reste restait dans l’ombre froide. Ils continuaient à lever les yeux, attendant une embuscade. Au milieu de l'après-midi, ils étaient encore en train de grimper, mais ils trouvèrent finalement le chemin de la sortie. Les murs de pierre furent brusquement interrompus, et au sommet de la colline qu'ils avaient atteinte, la plus haute de toutes, ils s'assirent sur un sol de grès et de pierres. Ils regardèrent vers le nord et virent la mer. Aucun d’entre eux ne l’avait vu auparavant, et ce qu’ils avaient imaginé était différent de ce qu’ils avaient vu. Ils restaient immobiles, se protégeant du soleil avec les mains sur le front et se mouillant la tête avec l'eau qu'ils apportaient en réserve. Certains restaient debout, sans voix.

-Pour les dieux !

-Mais ça finit où ? Je ne peux pas le voir.

-Là, à l'horizon les eaux tombent dans le vide. C'est ce qu'ils m'ont dit.

"Écoutez", leur dit-il.

Un bruit d'eaux qui tombent sur elles-mêmes, doucement. Alors, une stridence sourde commençait le déferlement continu des vagues qui frappaient les rochers et mouraient sur la plage, laissant des cadavres d'écume sur le sable. Comme la limite entre les deux mondes. Avancement et recul des frontières.

Comme à la guerre.

"Écoutez", a-t-il insisté.

Mais tandis que certains fermaient les paupières, assoupis par le soleil, il ouvrit grand les yeux, cherchant l'origine d'un son différent de celui qu'il avait entendu jusque-là.

Et il vit les marins arriver sur la plage, au pied de la falaise. Une formation avec des lances et des boucliers derrière un chef vêtu de fourrure blanche et d'une casquette qui cachait à peine une crinière de cheveux roux. Ils semblaient explorer, fouiller la plage et se faire des commentaires, désigner des endroits, peut-être les entrées des grottes sous les falaises.

Aristide fit signe à son peuple de battre en retraite, mais c'est ce mouvement qui le trahit. Les marins levèrent la tête et coururent jusqu'au pied de la falaise et gravirent une échelle creusée dans la roche. Il savait qu'il était piégé, le chemin du retour était trop étroit pour s'échapper à temps. Il ordonna de préparer les lances et les poignards, mais les

nouveaux venus apparurent les uns après les autres, et leur nombre devint le double du leur, puis le triple. Ils marchaient dans une position menaçante, un bouclier dans une main et une lance dans l'autre. Sur leur dos, ils portaient des arcs et des flèches, et à leur taille pendaient un fouet et une boule de pierre dentelée.

Lorsqu'ils furent encerclés et coincés contre les murs de pierre, le chef apparut parmi les autres. Quand il eut fini de grimper, il chercha autour de lui qui pourrait être le chef de ces hommes, et ses yeux tombèrent directement sur Aristide. C'était un jeune homme, encore plus jeune que lui. C'est peut-être pour cela qu'il n'avait ni peur ni honte. Être vaincu par un plus grand nombre d'hommes ne le déshonorait pas, mais cela le déshonorait si son ennemi était un vieil homme caché derrière la force de ses hommes. Maintenant qu'elle le voyait de près, ses traits évoquaient de vagues souvenirs, comme si elle l'avait déjà vu auparavant. Il n'y avait aucun signe de menace sur son visage.

"Qui es-tu ?", lui a demandé l'inconnu dans une langue étrangère, qu'il a néanmoins réussi à comprendre.

Aristide ne répondit pas. Il se sentait comme le chef d'une meute sur le point de mourir. Des animaux à qui les chasseurs daignaient dire un mot avant de les tuer.

"Nous allons mourir en combattant", a-t-il déclaré.

" Je ne te demande pas ça, mais ton nom. " La langue de l'étranger était pleine d'accents étrangers, mais il parlait sans difficulté.

-Est-ce que mon nom va nous sauver la vie ?

-Peut-être...

Puis Aristide soupira lorsque l'image de son fils lui vint à l'esprit.

Il ressemble à un enfant, je pense l'avoir déjà vu.

-Je suis Aristide, issu de la lignée des artisans. Je suis le chef des rebelles.

Il vit l'autre lui sourire et faire signe à ses hommes de déposer les armes, tout en disant :

-J'ai entendu parler de toi, et j'espérais te trouver.

-Mais comment parle-t-il notre langue ?

-Parce que je suis né ici, sur les terres de Droinne. Je connais chaque affluent, bras et méandre de cette rivière. J'étais très petite quand je suis partie, mais ces souvenirs ne se perdent pas, ils grandissent quand on n'a plus rien d'autre à penser.

Aristide le regardait avec étonnement. La sueur coulait sur son visage et il l'essuya du dos de ses mains. Il donne l'ordre à ses hommes de se reposer. Les deux dirigeants étaient assis l'un à côté de l'autre au bord de la falaise, tandis que les autres partageaient l'eau tout en se regardant toujours avec méfiance.

-Je m'appelle Sigur, petit-fils de Zor.

Aristide sourit. Entendre ce nom le soulageait autant que la brise fraîche venant de la mer. Puis elle se souvint de Zaid et la peur revint.

-S'ils viennent en aide à ton frère, ce n'est pas ainsi qu'il faut nous traiter. Nous parler et nous donner à boire avant de nous anéantir n'est pas digne.

-Tu insistes pour dire que je vais les tuer.

-Parce que tu es le frère de notre ennemi.

-Tu te trompes. On m'a dit que Zaid est le chef du village, il a donc récupéré ce qui appartenait aux grands-parents de nos grands-parents. Ce que les Occidentaux leur ont pris, jusqu’à presque nous faire disparaître. Donnez-moi du temps et je vous raconterai toute l'histoire plus tard.

-Je ne le comprends pas. Votre frère est un tyran et vous ne le savez pas. Ce que nous détestions chez Reynod a été surmonté par l'aveuglement de Zaid, son obstination cruelle à laisser tout le monde sans abri plus que cette vallée dans laquelle pousse le lac mort. Il n'enterre pas les cadavres et fait chasser les hommes les nuits sans lune, parce qu'ils ont faim.

Sigur avait l'air confus.

-C'est mon sang, et je dois lui parler avant de faire autre chose.

-Tu ne le feras pas. Vous ne le reconnaîtrez même pas.

Et une expression de colère apparut sur le visage de Sigur.

-C'est vrai, mais je ne te connais pas non plus et pourtant j'ai décidé de ne pas te tuer.

Durant l'après-midi, ils ont partagé la pêche et planifié les actions des jours suivants. as. Aristide retournerait auprès de son peuple en attendant Sigur et son père, qui se rendraient dans la vallée pour parler à Zaid et avaient besoin de son accompagnement pour faire la paix. Mais pour Aristide, il n’y avait pas de paix possible, il ne voyait qu’une opportunité d’atteindre la vallée sans être attaqué. Leurs habitants se mêleraient aux nouveaux arrivants, et si les fidèles les attaquaient, ils n'auraient d'autre choix que de combattre aux côtés des rebelles. Il ne ferait pas confiance aux hommes de mer, même si leurs dirigeants étaient nés à Droinne.

S'il pouvait seulement infiltrer ses hommes entre les boucliers des nouveaux venus, il ferait progresser la maladie mortelle vers la tyrannie. Les hommes-vers ressemblent à des vers guerriers qui rongent le pouvoir de Zaid de l'intérieur. Non, il ne serait pas dupe. Le lien du sang était toujours plus fort que les idéaux, si Sigur était vraiment sincère. Dès qu'il voyait son frère, il succombait. Le frère aîné, qui ne pourra jamais être complètement vaincu.

Le lendemain matin, un vent froid les réveilla alors que l'aube était déjà venue. La mer était montée et était haute, et les vagues atteignaient très près de l'endroit où elles se trouvaient. Ils s'étiraient et se réchauffaient au soleil, attendant que le sable se réchauffe lentement. Beaucoup se sont mis à l'eau et ont partagé la matinée, et cette confiance entre les deux groupes était étrange. Lui et Sigur avaient réussi à paraître confiants l'un envers l'autre aux yeux des autres, et c'était suffisant pour que les guerriers se sentent presque comme des enfants dont les parents s'engageaient dans une conversation amicale, retardée mais sûre et calme.

Regardant la mer, pensa-t-il, attendant que tout le monde se prépare, remplisse ses sacoches, nettoie ses lances du sable qui les avait recouverts pendant la nuit. Son propre poignard, même s'il n'existait que depuis un jour, semblait couvert de petites taches. Tellement rudimentaire comparé aux métaux des nouveaux arrivants, qu'il était gêné de le nettoyer pendant qu'ils regardaient. C'est pourquoi il a refusé de le faire avant de quitter la plage, frontière inaccessible qui les enfermait entre les rochers et la mer.

Sigur le regardait de temps en temps depuis le cercle dans lequel ses hommes s'étaient formés pour manger. D'autres effectuaient des manœuvres d'entraînement sur la plage ou couraient simplement. Mais il entendit derrière, sur la falaise, une voix qui l'appelait, et tout le monde se retourna. Aristide posa ses mains sur son front pour projeter une ombre et mieux le voir. Ce n'était pas le même messager, l'autre était sûrement déjà mort.

Ils ne lui ont pas laissé le temps de descendre. Les hommes de Sigur l'attrapèrent tandis qu'Aristid courait vers eux.

"C'est un messager !", a-t-il crié.

Ils l'ont immédiatement relâché et l'ont emmené avec les autres. Le jeune homme était mince et petit, et tremblait à côté de ces puissants guerriers. Ses longs cheveux étaient mouillés, collés à son visage par la sueur. Lorsqu'il était devant son patron, il le regardait en silence.

" Que s'est-il passé ? " demanda Aristide.

Mais le messager ne répondit pas, regardant avec méfiance ceux qu'il ne connaissait pas.

-Parlez, nous sommes entre alliés.

-Monsieur...l'enfant est mort la nuit dernière.

Aristide restait immobile, sans expression. Une paix froide sous le soleil d'été. Les yeux fermés, les cheveux au vent sur le front, la tête légèrement inclinée. Un côté du visage éclairé, l’autre dans l’ombre. Il ouvrit un peu les paupières. Un œil brillant, caché par une mèche de cheveux noirs. L'autre aveuglé par l'ombre. Comme s'il ne regardait pas ce qui se trouvait devant lui, du sable, des rochers et des hommes qui ne signifiaient rien aux yeux du présent. L'œil fixé sur le souvenir immédiat, suspendu au ciel si bleu, si lumineux, que c'était comme si l'enfant le regardait depuis le soleil. À lui, son père, confus parmi tant d'hommes sur cette plage.

Il se tourna vers la mer. Les autres lui cédèrent la place, et seuls les siens l'accompagnèrent, sans le toucher, seulement avec les yeux fixés sur le sable, ou sur les étrangers, là encore méfiants. Quand quelqu’un mourait, quand un enfant mourait, il fallait blâmer quelqu’un.

Aristide saisit le poignard. Les autres s'approchèrent, mais reculèrent devant son refus. Ils ont décidé de le laisser tranquille. Puis, tandis que les vagues clapotaient à ses pieds, s'enfonçant un peu dans le sable mouillé, penaud et sans pleurer, il commença à nettoyer son arme.

*

Il déplorait la maladie qui affectait ses jambes. Il ne serait plus jamais le même homme qui avait quitté le Village du Nord. Comme une punition. Un mal qui lui enlèverait le temps qu'il lui restait à vivre. Son passé est rempli d'un besoin jamais satisfait de voir des changements autour de lui. Un monde différent, comme la mer, était différent de la terre. Une inquiétude que ses jambes gonflées et noircies ne lui permettraient pas de voir.

À cheval, ses jambes sont devenues engourdies et la douleur des plaies est devenue plus supportable. Les mêmes qu'il avait vus chez les animaux pendant le voyage.

"Qui lui a fait du mal ?" avait-il demandé la première fois, jaloux du traitement qu'ils infligeaient à leurs bêtes. Mais aujourd'hui, sa propre personneNuity lui fit un sourire triste.

Un châtiment latent dans le corps des animaux, avant même leur arrivée sur ces terres, peut-être même avant leur départ, avant même qu'il ne brûle la ville. L'épidémie s'était propagée dans tout le navire. Cinquante chevaux étaient morts avant que quoi que ce soit puisse être fait. Le matin et chaque après-midi, les corps qui suppuraient au soleil sur le pont, où ils avaient été transportés pour les protéger de l'humidité, étaient jetés à l'eau

avec des vapeurs nauséabondes qui décomposaient et infectaient les hommes. Puis ceux-là aussi commencèrent à mourir. Et tout cela au milieu de nulle part. De la mer qui s'étendait énormément, sans leur donner aucun signe d'avance. Seul le soleil les guidait, mais le soleil exacerbait les plaies, et ils durent rester sous le pont, s'enduisant les uns les autres de pommades avec des cris de douleur.

Plus tard, lorsque le même fléau toucha deux autres navires, la mortalité finit par diminuer. D'un navire à l'autre, des signaux furent donnés pour rester isolés. Il n'a même pas permis que de la nourriture soit transportée sur les navires infectés, et les malades se sont résignés, sachant que ce qui restait dans les entrepôts avait été en contact avec les chevaux, avec leurs excréments blancs comme du lait, avec la peau couverte d'ulcères rouges dans lits profonds de suppuration malodorante. Les hommes deviendraient les mêmes, masses molles rougies par le soleil et âmes pâles dans le reflet vide de la mer.

Il y avait beaucoup de mourants sur le pont, libérant des excréments qui se répandaient sur le bois, tandis que leurs visages étaient ridés comme s'ils étaient lacérés. Peu de temps après, ils restèrent immobiles. Puis Tol les souleva. Ils étaient légers, comme un vieil homme sans muscles, comme Zor lorsqu'il est mort. Sans le poids de l'âme. Juste de la chair qui se désagrège à cause du soleil. Et il les a jetés par-dessus bord. Mais ses mains avaient touché les excréments de l'homme, tout comme il avait touché la première plaie du cheval malade.

Tol regardait ses doigts, se rappelant les contours des plaies, les cercles qu'elles formaient, et sa mémoire était remplie de la douce puanteur des excréments qu'il n'avait pas pu nettoyer complètement. Même s'il y avait tellement d'eau autour de lui que le monde n'était que de l'eau, rien ne purifierait ce qui avait déjà été fait.

La tache, la marque, la graine.

Sur le cheval, regardant maintenant ses jambes, il se consolait en pensant qu'au moins Sigur avait été sauvé. Il l'avait vu prendre le commandement, respecté de tous avec la même vénération qu'il méritait jusqu'alors. Mais le regard des hommes qui entouraient son fils avait quelque chose de différent. Le sentiment qu'ils lui obéissaient alors même que le jeune homme murmurait à peine son ordre, comme si même ses souhaits les plus simples étaient un ordre crié à haute voix.

La balançoire portait sa tête d'un côté à l'autre de l'horizon de ses yeux. C'était le premier matin du voyage dans la vallée. Les rochers de la côte donnaient lieu à l'aridité, où le soleil tombait entièrement sur les restes secs de l'herbe. Seuls les buissons épineux poussaient, dressés et épineux. Mais plus loin, un coin vert sombre, encaissé entre montagnes et collines, les attendait. Il avait beaucoup entendu parler de la vallée et du lac, mais peu importe à quel point il croyait aux paroles de Cesius, il ne serait jamais

convaincu que son fils Zaid était un tyran. La nouvelle qu'il avait récupéré la ville prise à Zor lui plaisait avec la quasi-certitude qu'ils n'auraient plus besoin de se battre. Et cette consolation soulagea la lourdeur de ses jambes, et il comprit d'où elle venait : sa tête fatiguée, ses yeux épuisés, son corps comme une bûche éclatée ramollie par l'humidité. L'esprit, en accord avec son corps, se consolait avec la suspension du combat.

Mais si ce n'est pas le cas, si malgré tout il faut se battre...

Sigur était là pour le faire.

Voyagez, planifiez tellement. Tant de désir accumulé, transformé en jambes qui se dissolvent au vent. J'étais, au moins, le bateau qui transportait son fils sur la mer.

Cependant, il a essayé à maintes reprises de se rebeller contre de telles idées.

Combattre père contre fils, frère contre frère ? Nous n’y arriverons jamais.

Eh bien, s'il avait engendré les deux, l'un serait un homme de commandement si honorable, et l'autre quelqu'un de plein de mal, comme on disait. Même les circonstances ne changeraient pas la bonté de ses enfants.

Il y a longtemps, je les considérais comme des hommes étranges. Aliéné de moi par les faits du monde. Les hommes simplement. Ni bonne ni mauvaise. Mais le mal ou le bien nous rapprochent, émeuvent les esprits, réveillent des croyances abandonnées. Un homme peut être ignoré, mais pas un homme qui agit. Et c’est là que réside l’horreur : dans le choix de l’acte qui amène un autre homme, son père peut-être, à l’aimer ou à le haïr.

La caravane avançait avec eux. Sigur, gardé par quinze hommes de chaque côté. Derrière, trois gardes suivaient Cesius, qui chevauchait son tarpan rouge, pensif et silencieux. LuEgo, c'était lui, presque allongé sur le dos de l'animal, pour garder ses jambes relevées. Il se retourna. Une mer de têtes se balançait, avançant sur leurs chevaux, et plus loin, la caravane s'étendant comme un champ d'hommes, se trouvaient ceux qui marchaient avec des arcs, des flèches et des boucliers sur le dos, semblables à des centaines de scarabées à la recherche d'un abri. . Trois cents hommes les accompagnaient, le reste était resté sur la plage en attendant d'être appelé.

A la fin du deuxième jour, alors que le crépuscule apparaissait entre les arbres de la plus haute montagne de l'ouest, ils virent une masse d'hommes se diriger vers eux depuis la partie inférieure de la pente. Le soleil orange brillait sur leur visage et Tol monta sur son cheval.

"C'est eux !", a crié l'un de ses hommes.

Sigur dessina avec ses bras un grand cercle de bienvenue. Il se dirigea ensuite vers son père, tandis que le bruit des sabots d'une douzaine de bâches dérivait vers lui.

-Aristid et son peuple ! "Vous le reconnaîtrez, il ressemble beaucoup à son père", a-t-il déclaré à Tol.

Tol s'en souvenait à peine, mais il ne dit rien. La caravane s'est arrêtée, et les groupes plus loin ont suivi sur une courte distance et se sont également arrêtés. Ce fut l’été le plus chaud depuis longtemps. Il s'essuya le front avec le dos de ses mains.

"Nous sommes habitués au climat nordique", a-t-il déclaré.

"C'est vrai," acquiesça Sigur. "Comment vont tes jambes ?"

Ils ne se regardèrent pas. Ils avaient les yeux rivés sur les mouvements des rebelles.

-Ils ne me font pas de mal. Quand il fera plus frais, je recommencerai à les entraîner. J'aurais pu mourir...

Sigur le regarda cette fois, car son père avait posé une main sur son bras.

-Tu m'as sauvé...

Mais Sigur, cachant ses yeux derrière les longs cheveux qui lui tombaient sur le front, rouges et sales sous le soleil du soir, ne lui répondit rien. Tol avait le sentiment que tout allait se répéter. Ces enfants sont devenus les parents de leurs parents. Tout comme il avait aidé Zor dans la préparation de la sorcière, Sigur lui avait sauvé la vie grâce à ce mélange au goût amer qu'il avait préparé pendant le voyage. Il avait dit à son fils de ne pas changer de navire. Le voyant sur le radeau, s'approchant du navire infecté où il se trouvait, il lui avait crié :

-Ne t'approche pas ou je te tue.

Sigur ne lui obéit pas.

-Je préfère te tuer plutôt que de te voir mourir comme moi.

Mais son fils continue d'avancer, seul au milieu d'un après-midi nuageux, entouré uniquement d'eau et de nuages. Le clapotis des corps dans la mer pouvait être entendu de loin, alors que le radeau se frayait un chemin à travers les cadavres vers le navire de son père. Les armes punirent les rames jusqu'à ce qu'il arrive enfin, heurtant la coque et se tenant au bois par un lasso que Sigur lança avec force vers le pont. Puis il s'est levé sur le radeau.

-Ne monte pas ! Que viens-tu me dire ?

-Donnez-moi une autre corde, père ! Je vais attacher le pot pour toi ! Il faut en boire à petites gorgées, et vous serez guéri.

Et tandis que Sigur attachait le récipient fermé par une housse en cuir, Tol croyait s'écouter depuis longtemps. Mais contrairement à Zor, il ne boirait pas en désespoir de cause.

Il déballa le pot. Une plume noire, enveloppée dans le fourreau, tomba de ses mains. Il fallait que ce soit cet oiseau que Sigur avait le jour de leur rencontre. Il sentit la préparation, sans savoir comment la définir. Puis il le but à petites gorgées lentes et courtes, sentant le goût amer des oiseaux du nord. Sa viande mélangée à des épices. Il versa le contenu dans sa bouche jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une seule goutte et jeta le navire à la mer. Puis, regardant autour de lui, comme quelqu'un qui cache un trésor sans vouloir que personne le voie, il garda le stylo entre ses vêtements et sa poitrine.

Cela et le liquide, ou peut-être le même besoin de ne pas mourir avant de voir son objectif atteint, le firent récupérer. Peut-être tout cela ensemble, mais le mélange de Sigur avait le privilège d'emporter avec lui un souvenir répété. Des images qui lui racontaient le rapprochement final entre père et fils, le moment où l'un d'eux allait entrer dans la mort.

Mais maintenant qu'il était sauvé, il regardait Sigur bouger avec le souffle chaud de son souffle âcre. Son fils ne souriait presque plus. Il lui parlait calmement, sans colère ni récrimination, mais avec une tristesse sombre et impénétrable qui couvrait son front plein de pensées. Il parla, mais les yeux de Sigur se tournèrent vers les montagnes qui entouraient la vallée. En pensant à son frère, peut-être. La même incertitude dont il a souffert. Mais c'était autre chose aussi. Avec ses mains agrippant la crinière du tarpan et ses jambes serrant les flancs de l'animal herbivore, son fils semblait en savoir plus que son père.

" Qu'en pensez-vous ? " demanda-t-il.

La colonne d'hommes descendit comme une vipère parmi les buissons de la pente.

-Rien, père.

-Des doutes sur ton frère.

Sigur le regarda tristement.

-C'est ça le problème, père. Je n'ai aucun doute et j'aimerais les avoir.

-Alors tu penses qu'il nous a trahis.

-Il y aura une trahisonC'était pour savoir que nous viendrions. Il a agi selon ses souhaits antérieurs, quels qu'ils soient.

-Il doit y avoir une raison, et peut-être verrons-nous que tout ce que dit Cesius est une tromperie.

-Père, Aristide m'a dit la même chose. Et rappelez-vous qu'ils sont tous deux issus de familles ennemies, même si Cesius a abandonné la sienne.

Un tintement de sons parcourut la terre et remonta dans les jambes des chevaux. Les pas des rebelles se déplaçaient comme des fourmis dans une caravane qui rampait entre les arbres et s'étendait vers la plaine où ils attendaient. Les voix se sont également fait entendre avec des cris de commandement. Tol les entendit, sentant que ceux qui venaient là étaient des étrangers. Son peuple, les hommes qui avaient toujours défendu son père, semblaient étrangers à sa propre vie. La distance du temps et des coutumes était si grande que même son objectif était devenu une chose isolée, comme un mur qui le protégeait et devait être traîné avec trop d'efforts. Une obsession qui se nourrissait, filait sans jamais se lasser de sa répétition.

Les rebelles sont arrivés de nuit. Les torches éclairaient la colonne, qui n'était plus une colonne, mais un groupe d'hommes arrivés par groupes, épuisés avant même d'engager le moindre combat. Ils apparaissaient par groupes de vingt ou trente hommes, parfois quelques-uns seulement, sans personne pour les présenter aux chefs. Ils s'isolaient dans un secteur sombre du camp, autour de petits feux de camp, pour se reposer, les yeux toujours baissés et rivés sur leurs armes ou sur les flammes. Mais un groupe plus important s'avança pour le recevoir, la tête éclairée par le jeu des torches dans leurs cheveux noirs.

Tol s'appuya sur l'épaule gauche de son fils. Il se sentait en bonne santé, reposé et désireux de paraître fort devant les autres. Du cercle de torches dans lequel les hommes se perdaient, entre des ombres se fondant les unes dans les autres, l'un sortait protégé par deux autres. Tol n'a pas vu leurs visages, seulement des silhouettes appuyées contre le soleil artificiel cette nuit-là. Les flammes lui rappelèrent fugitivement le Village du Nord. Les personnages s'avancèrent vers eux et celui du milieu s'agenouilla.

Il sentit quelqu'un lui prendre la main et l'embrasser. La barbe lui fit frissonner son avant-bras. Elle était courte et vive, et l'haleine avait un arôme de ferments. Au lieu de cela, l’ombre était plus douce et éthérée.

"Monsieur..." dit la voix, rauque et jeune, avec des tons lents.

Puis Sigur arracha une torche à l'un de ses gardes et illumina le visage d'Aristid. Ses yeux brillèrent alors qu'il levait les yeux. Il était toujours à genoux, la main de Tol dans la sienne.

-Monsieur, c'est un honneur pour nous.

"Lève-toi", lui demanda Tol, sans le reconnaître. Il cherchait des traits familiers sur le visage d'Aristid, les traits du père. L'autre s'est levé.

-Je me souviens, Seigneur, quand tu es venu avec ton fils à la cabane de mon père.

-Ce n'est pas possible.-Il s'empressa de répondre.-Sigur n'est jamais allé chasser avec moi, il était très petit quand…

-Votre autre fils, Monsieur...

Tol se sentait triste et blessé. Il y avait du ressentiment dans la voix de l'autre.

-Est-ce que ta haine est telle que ça me fait mal comme ça ?

-Peut-être je ne sais pas. Mais souviens-toi de Zor. Pensez à la haine et vous aurez raison. Les souffrances ne sont pas oubliées, pas plus que le rejet, et la haine en surgit facilement.

"Ce n'est pas ce sur quoi nous étions convenus", l'interrompit Sigur.

-Je n'ai rien accepté. Nous sommes alliés par nécessité. Regarde derrière. Des centaines d’hommes attendent l’ordre de mourir, pour au moins une raison valable. Sans doutes ni regrets qui affaiblissent la force de la raison qui les a amenés ici. Je ne livrerai pas mes hommes à l'ombre de

la doute. Vous et nous. Pas mixte. Si ce n'était pas son fils aîné qui nous sépare...

Tol hocha la tête en silence. Il y avait une certaine mélancolie sur le visage d'Aristid.

"Où est le respect que tu dois à mon père ?" dit Sigur.

-Le respect a pris fin avec la mort de mon fils. Je ne dois de respect qu'à moi-même et aux miens. Il s'approcha de Tol et il fit un rapide geste de défense.

"N'aie pas peur de moi", lui dit-il en lui embrassant les joues. "Pour le passé", murmura-t-il plus tard. Il se retourna et se perdit dans la clairière éclairée par les torches.

Le voyage s'est poursuivi pendant trois jours. Le groupe d'hommes et d'armes se déplaçait lentement à travers les zones escarpées, les sentiers et bosquets couverts de pierres vers les Montagnes Perdues. Des sentiers étroits dans lesquels pas plus de dix hommes à la fois. Les hommes d'Aristid s'étaient mêlés aux hommes de Tol. Son attitude calme et amicale contrastait avec la sévérité de son patron. Cela ressemblait à une stratégie, et Tol ne manqua pas de le remarquer. Mais un allié était un ami, se disait-il, et Aristide, en tant qu'ennemi, pouvait être imprévisible. Il observait ainsi, depuis sa monture, les taches sur les vêtements sombres des

rebelles, se fondant comme des cercles de sang entre les vêtements clairs et les peaux blanches de ses propres hommes.

Une tempête approchait du sudr. Des nuages déformés et noirs révélaient des éclairs isolés, qui provoquaient des frissons chez les chevaux.

"Il va pleuvoir", dit-il pour briser le silence dans lequel ils roulaient depuis un moment.

Cesius était à ses côtés. Le tarpan rouge avait l'air nerveux, secouant la tête, comme s'il voulait se débarrasser des rênes.

-Tu dis ça à cause des nuages dans la vallée ? Ils ont toujours été là, depuis la formation du lac de crue il y a quelques hivers. Je vous en ai déjà parlé, mais je ne m'attendais pas à ce que vous compreniez avant de l'avoir vu par vous-même.

Devant eux, les hommes dirigés par Sigur s'étaient arrêtés au bord de la vallée, l'endroit le plus proche auquel ils pouvaient accéder sans entrer dans la ville. On les voyait comme une tache grise dans le brouillard qui, malgré l'heure de midi, restait comme un crépuscule continu. Mais les pensées de Tol furent interrompues lorsqu'il vit une flèche sur l'encolure de son cheval. L'animal s'est cabré un moment puis s'est effondré, tandis que de nombreux autres sont tombés. Il pensa à ses jambes et sauta avant que le cheval ne l'écrase, mais sa lance se brisa et le craquement du bois résonna fort, comme si c'était le seul son au monde à ce moment-là. Cependant, il y avait des cris de désarroi, des ordres de commandement, des galops et le vrombissement de flèches sans fin. Ses hommes sont tombés. Beaucoup fuyaient, mais il vit que certains formaient un abri avec leurs boucliers, mais les flèches continuaient à augmenter en intensité.

Cesius voulait l'aider, Tol s'était déjà levé. Les jambes lui obéirent. Puis il l'aida à monter sur le cheval rouge et ils galopèrent jusqu'au cercle où se trouvaient ses gens. Une bouche ouverte au centre, noire et chaude, pleine de chaleur et de sueur des hommes. Envahi par des gémissements et des tremblements que la fierté ne laisserait pas transparaître pendant longtemps. La lumière grise filtrait à travers les fentes entre les boucliers, sur lesquelles les flèches continuaient de claquer avec exactement le même bruit qu'une pluie torrentielle. Ils les reçurent parmi les faisceaux de lumière où tournait la poussière.

"Ils nous ont attaqués par derrière !", a déploré quelqu'un.

"Nous le savons déjà", a déclaré Cesius. "J'étais sûr que Zaid n'allait même pas nous laisser le temps de parler." Il ne prend pas de risques.

"Mais il ne sait pas que c'est sa famille qu'il attaque", a expliqué Tol.

Césius n'insista pas.

-Nous attendrons que les flèches s'arrêtent. Ensuite, nous enverrons deux messagers à Sigur. Il faudra être un leurre. Mais s’ils échouent, il n’y aura aucune possibilité d’en trouver un troisième.

Une forêt sombre voisine les séparait de Sigur et de ses hommes. Les chevaux avaient refusé de s'approcher cette nuit-là, car les loups avaient hurlé, et n'avaient accepté de continuer que lorsque le soleil illuminait le chemin. Ils devaient sortir du piège avant la nuit suivante.

Un peu plus tard, la force des flèches diminua.

"Le moment est venu", a déclaré Tol.

Un messager est sorti. Ils le regardèrent disparaître tandis que les flèches le suivaient comme des volées de petits et longs oiseaux. Le deuxième messager partit alors seulement, empruntant un chemin enfoncé dans les hauts graviers. Même la poussière ne s’est pas levée dans son sillage. Deux boucliers le protégeaient, reposant sur les flancs du cheval. Les nuages grandissaient. Des éclairs jaillirent entre les flèches et illuminaient le messager alors qu'il disparaissait derrière les arbres sur le versant ouest.

-Continuons!

L'obus du bouclier s'est déplacé vers le sud. Lorsqu'ils atteignirent les forêts, le reflet sourd du soleil sur le cuir illumina un peu plus le sol, et les flèches se perdirent parmi la masse des arbres.

-Ils vont nous attraper ici, Seigneur !

-C'est pourquoi nous devons avancer. Regardez ces vieux arbres. Ce sont des proies faciles pour le feu.

Tout au long de l'après-midi, ils s'enfuirent vers la sortie qui aboutissait dans la plaine où devait se trouver Sigur. On n'entendait rien sauf le hennissement galopant et effrayé des tarpans. Le soleil apparaissait de temps en temps entre les nuages que le vent tentait de chasser. Les chevaux commencèrent à s'exciter, s'arrêtant et tapant du pied sur le sol. Ils se retournèrent et virent ce qu'ils craignaient : le feu qu'une flèche allumée avait allumé dans une vieille bûche. Ils étaient rapides, plus rapides que le feu, mais la forêt était aussi une énorme nourriture pour un feu de joie.

Le cheval rouge continua à chevaucher inlassablement, portant Cesius et Tol, mais malgré sa force, il commença à reléguer le terrain aux autres, se perdant dans le groupe d'hommes et d'animaux.

"Continuez, ne vous arrêtez pas !", criaient certains pour encourager leurs compagnons.

-Quel désastre, Seigneur !

-Il nous a surpris de manière déshonorante !

" Ne vous découragez pas ! " dit-il, haletant, oubliant déjà sa maladie, se croyant redevenu jeune. Leurs cheveux gris se balançaient docilement au vent froid parmi les centaines d'arbres qu'ils devaient encore traverser.

Le feu de forêt. Son rêve de longue date. Il était désormais le vieil homme et non plus le jeune homme.

Les arbres sont toujours les mêmes. Le feu brûle de la même manière. Lesles hommes meurent comme toujours. Le corps n’a pas de secret pour ça. La mort illumine les espaces entre les os, et il n'y a plus de secrets, de mystères ou de doutes.

Les messagers auraient dû arriver, mais cela n'a servi à rien. Ils n’étaient pas persécutés par les hommes, mais par le feu que personne ne pouvait combattre, il leur suffisait de le laisser pousser jusqu’à épuisement de leur nourriture. Tol s'accrochait fermement au dos de Césius, car il sentait les arbres se balancer au-dessus de sa tête et avait peur de tomber de son cheval.

Mais bientôt ils se retrouvèrent en pleine terre, avec de l'herbe d'un vert éclatant. Une large prairie avec une douce courbe menant vers l'ouest. L'après-midi se terminait, et elle semblait briller sur l'herbe, qui absorbait la lumière pour la refléter à nouveau dans des tons verdâtres et ocres. Là commençait la vallée, où la colline descendait en une longue pente. Et contrairement à la luminosité presque éthérée, comme si elle restait suspendue aux nuages, la matière noire du lac ressemblait à un abîme dont on ne voyait pas entièrement le fond. Les nuages continuaient leur spirale, parsemés de taches claires et oranges.

Ils aperçurent des hommes qui regardaient depuis la courbe horizontale de la colline. D’abord les têtes, puis les corps, enfin les chevaux. Les hommes de Sigur se dirigeaient rapidement vers eux. Tol se sentit soulagé. Ils n'étaient plus seuls. Mais le feu s'est propagé derrière, s'emparant des derniers arbres. L'immense fumée montait vers le ciel, couvrant de gris les quelques parties par lesquelles le soleil pénétrait encore.

"Père!", pouvait-on entendre Sigur crier au loin, parmi le trot des tarpans.

Tol dit à Cesius d'aller vers la colline et fit signe à ses hommes de le suivre. Il ne pouvait plus préciser combien d'hommes il lui restait.

"Père!", cria encore une fois Sigur.

Le cheval de son fils vint à ses côtés, et les bras de Sigur l'attrapèrent par la taille et le conduisirent jusqu'à son propre tarpan. Tol sentit ses

forces reprendre des forces. Il sentit le chatouillement de la plume sur sa poitrine et laissa Sigur prendre le contrôle.

" Allons dans la vallée ! " l'entendit-elle ordonner, le bras gauche levé.

Tout le monde se retourna une fois de plus vers le feu qui ne pouvait plus avancer sur l'herbe fraîche et les jeunes herbes.

Cesius, Tol et Sigur les précédèrent et atteignirent bientôt l'extrémité ouest de la colline. Le flanc de la colline avait une pente, comme une berge de rivière ou une plage. Mais les chevaux recommencèrent à se cabrer.

-Le feu!

"Ce n'est plus le feu qu'ils craignent, et ce n'est pas derrière mais devant, dit Sigur. Ils tremblent différemment."

C'était vrai, c'était un autre tremblement, le désespoir était presque palpable. Les bâches se calmaient parfois, puis essayaient de battre en retraite. Même s'ils les tenaient par la crinière et pressaient fermement leurs flancs, les bêtes voulaient fuir. Derrière, le feu continuait, immobile mais constant.

"Ils vont nous tuer, dit Tol. Ils veulent nous ramener aux flammes !"

-Non, père. Ils fuient la vallée, tu ne vois pas ? -Et il regarda vers le lac.

Le ciel semblait tomber de sa lourde couleur pourpre sur toute la région, même au-delà des montagnes.

"Par tous les dieux", murmura Sigur.

-Que vois-tu?

« Regardez ! » cria-t-il en se levant sur sa selle au-dessus du cheval agité.

Les autres se rapprochèrent pour voir. La pente était un chemin sombre et sans contrastes. Seuls les éclairs continuaient avec leur lumière intermittente. Des paillettes s'étaient formées à la surface du lac. Un air froid et orageux traversait la région et les nuages tournaient plus rapidement, changeant les teintes du ciel de presque la nuit à un état de crépuscule pluvieux. Quelque chose avait poussé dans l'air. Quelque chose qui avait fait dresser le pelage des bêtes. Même les hommes ont ressenti un frisson dans le dos et des picotements dans les bras.

" Qu'est-ce que c'est ? " demanda Tol, qui sentit que le sang circulait à nouveau plus vite dans ses jambes.

"C'est la vie, c'est à ça que sent la vie", a déclaré Cesius.

Les bosses à la surface du lac se déplaçaient comme des vagues épaisses qui ne se brisaient sur aucune plage. Ils s'élevaient et semblaient s'élever vers le ciel pour ensuite retomber en d'innombrables gouttes vides.

-J'ai vu les eaux monter vers le ciel, mais cette fois elles naissent.

-Qui est-ce?

Tol était exaspéré par la manière dont Cesius racontait les choses, comme s'il parlait toujours à lui-même et non aux autres.

-Ils prennent la vie des êtres qui les entourent. Ils s'alimentent. Les morts veulent revivre. Ils ne veulent plus être de simples ombres que certains hommes voient parfois.

Les chevaux sont devenus incontrôlables et ont commencé à courir vers la forêt. Seul le tarpan rouge restait un peu plus posé, et se cognant la tête contre ceux à côté, semblait leur parler. Alors les trois chevaux restèrent fermes, bien que tremblants, tandis que leurs propriétaires regardaient les bords du lac commencer à s'étendre et à s'ouvrir comme des doigts. Les morceaux étaient devenus des choses informes, mais ils avançaient. traînant des vagues de boue et de boue.

Les masses d'eau changeaient rapidement. Il s'agissait désormais de jambes portant des torses et de bras et de têtes mixtes, qui commencèrent bientôt à être incorporés aux corps.

Corps de guerriers.

Ils étaient couverts d’algues vertes et portaient des armes. Lances au bras gauche, poignards à la main droite. Têtes relevées, longs cheveux noirs. Les barbes épaisses. Les seins couverts de poils qui formaient une spirale, comme si le ciel y avait été enregistré.

De partout sur les rives du lac, des guerriers surgissaient et marchaient dans toutes les directions. Lentement et sans s'arrêter. Tout comme les aveugles, mais ils avaient des yeux. Petits points au milieu des visages cachés par les cheveux longs. Des points noirs comme des charbons fraîchement tirés du fond d'une fissure, d'un puits dont l'eau avait nourri la culture des morts.

*

-Femme!

Tahia nue marchant vers l'eau. Seule et les yeux fermés.

Vous vous abandonnez à eux. Ils vous ont manqué plus que vous ne m'aimez.

Mais Zaid ne pouvait pas lui en vouloir. Pas à ce moment où elle se sacrifiait pour lui donner le pouvoir. La seule force qu'elle connaissait pour l'avoir touchée avec les doigts de son âme endurcie, bien avant, à travers l'entrée non éclairée de la salle de stockage d'armes de la vieille cabane qu'ils avaient partagée. Son linceul et sa tombe. Peut-être qu'avec ses yeux morts, n'ayant rien d'autre à faire que de regarder dans l'obscurité, elle avait observé les armes et les rats. Au moment où il se réveillait, ses doutes antérieurs ou ses pensées incertaines auraient déjà été recouverts de poussière et auraient acquis le côté douloureux.

"Les intrus de la mer..." lui a-t-elle dit il y a deux nuits, allongée sous la couverture de brouillard, humide et chaude, regardant le ciel au-dessus du lac. Tahia parlait comme si elle traduisait d'autres voix venues de ce lieu dont les éléments : l'eau, la boue et les nuages, semblaient se fondre les uns dans les autres, se séparer et se rejoindre, sans jamais s'arrêter dans leur cycle. En spirale, scintillant par moments. Une obscurité dense et sans fond se rapprochait du centre, où rien ne pouvait être clairement distingué, pas même une vague ou un reflet. Le sable de la plage n’était plus du sable, mais des mottes dures comme de la pierre.

"Les intrus de la mer, répéta-t-elle, viendront, et ils sont forts, ils peuvent vous vaincre."

-Ils ne seront pas.

-Croyez-moi si je le dis.

-Je ne doute pas de ta parole. Mais cette fois, tu as tort. J'ai trouvé les armes du chef rebelle que Reynod avait cachées.

-Mais il leur reste beaucoup de temps pour être prêts. Vous l’avez dit vous-même il y a quelques jours et vous avez reporté l’attaque.

Le regard de Tahia restait fixé sur les nuages qui bougeaient lourdement, comme si le ciel avait décidé de changer de demeure sans encore complètement se décider. Le vertige surprit Zaid, et il sentit que c'était lui qui bougeait ou la terre qui montait.

"Ils m'attendent, dit-elle. Depuis si longtemps... j'ai promis de revenir." Je leur ai dit que je reviendrais à la vie pendant un temps pour préparer les événements nécessaires à mon retour. Le retour de ceux qui ne meurent jamais. Qu'est-ce qui peut être plus grand qu'eux. Vous, les mortels, n'êtes rien. Des mottes qui s'effondrent quand on ferme le poing.

Zaid la regarda, attristé. Quelque chose lui serrait la poitrine et la gorge. Ses yeux se remplirent de larmes et il s'appuya contre le corps de Tahia.

-J'ai peur d'être seul. Je ne pourrai rien faire en votre absence.

Elle a ri.

-Tu ne te souviens pas quand tu m'as transporté de chez nous jusqu'aux montagnes ? Vous avez survécu sans mon aide pendant longtemps, mais vous ne pouvez pas y parvenir seul. Ce n'est même pas votre tâche, mais la mienne. "Ils", dit-il en désignant le lac, "sont à moi".

Carter des morts.

Il ne se souvenait pas de qui lui avait donné ce nom. Bête et charrette à la fois. C'était lui. Instrument des autres.

Matrice... matrice.

Les voix se mélangeaient dans sa mémoire.

Donneur de plaisir.

Instrument. Et puis plus rien. C’est important pour le gaspillage et le temps. Et puis plus rien. Pas même l'âme. Il est né sans âme. Avec cette idée qui illuminait son esprit comme si elle était encore nouvelle après tant d'hivers, il ressentit à nouveau cette vieille douleur d'enfance. Sa peau le brûlait et il commença à se déshabiller. Tahia le regardait, sans crainte. Les jambes écartées, les genoux appuyés contre les hanches de sa femme, Zaid a gratté son corps nu avec ses ongles jusqu'à se blesser. Lorsqu'il ne sut plus comment se débarrasser de cette douleur, il s'allongea sur Tahia et ses lèvres commencèrent à parcourir son corps. Puis il a commencé à lui mordre les joues, les lèvres, le cou. Il continua plus bas, les seins, les hanches. Les dents de Zaid s'embrassèrent et mordirent, sans la regarder une seule fois, les yeux fermés et les sourcils froncés. Les marques restaient sur la peau, petites, avec un halo blanc autour d'un point rouge.

Puis, ne trouvant plus d'autre endroit où dévorer de baisers, Zaid la pénétra avec plus de force que d'habitude. Elle s'est abandonnée aux bras de l'homme qui paIl devait danser sur son corps dont la sueur coulait sur Tahia et irritait ses blessures. Zaid ne voulait pas la quitter. Un va-et-vient à travers le temps. Un jour enlevé, un hiver. C'est ainsi qu'il l'a raconté, avec des gémissements et de la douleur au visage. Lorsqu'il fit son dernier geste, il la poussa sur le côté et resta tel qu'il était, face contre terre, les yeux ouverts, tournant le dos à Tahia. Sa peau était couverte de gouttes qui coulaient sur ses épaules. Il avait le regard perdu sur le lac, comme s'il voyait réellement autre chose, peut-être une rivière tranquille.

La nuit suivante, ils dormirent séparément. Il n'osait pas la regarder dans les yeux, mais elle le regardait.

-Pas aujourd'hui, chérie. Je dois préparer pour demain. Votre corps a porté ses fruits cette fois, et je dois m'abandonner.

Zaid ne comprenait pas. C'est pourquoi, le lendemain après-midi, lorsqu'elle se déshabilla et commença à lui caresser le ventre, il comprit ce qu'elle avait voulu lui dire. Il voulut l'arrêter lorsque Tahia commença à marcher vers le bord du lac.

-Ils attendent que je me réveille. Ils attendent le fruit qui leur redonnera la vie.

Porteur des morts, bête traînante des âmes, corps né pour nourrir d'autres corps. Mort, résurrection et mort. Mort, résurrection et mort...

Les nuages dansaient sur les eaux, tout comme il avait dansé sur le corps de Tahia, doux comme la boue du lac. Les nuages procréaient quelque chose dans ces eaux. Les vies vides de la mort.

"Femme!", cria-t-il alors qu'elle s'enfuyait vers le rivage. Mais lorsqu'elle se tourna vers lui, il vit des yeux blancs qu'il n'avait jamais vus auparavant. Un rien blanc.

La mort est l'obscurité, me dit-on. Mais ce n'est pas comme ça. La mort est blanche. Blancheur d'un aveugle face au soleil.

Tahia entra dans le lac. Les pieds s'enfonçaient, entourés de cercles d'eau qui ne semblaient plus si épais. La petite silhouette solitaire de sa femme sous l’ombre en spirale des nuages. L'horizon sombre confondant le ciel aquatique et les eaux nuageuses. La silhouette impuissante de la femme s'affaissait lentement. Mais ensuite, des êtres commencèrent à émerger de la surface et remontèrent sur le corps de Tahia. Ils étaient plus gros que de simples vers de boue. Plutôt des humains nains.

Il était sûr de ce qu'il avait vu, car il s'en souvenait. De petits cadavres rampaient sur la peau de Tahia et y disparaissaient. Lui qui avait expulsé des corps ainsi dans les montagnes, regardait les morts retrouver un vrai corps.

Alors qu'elle s'enfonçait jusqu'au cou, deux mains sortirent de l'eau. Je ne saurais jamais à qui ils avaient appartenu, ni pourquoi ils étaient de telles mains et pas d'autres. Pourquoi pas des centaines ou un seul. Les mains ont poussé la tête de Tahia sous l'eau, et elle n'est plus remontée.

Zaid tremblait. Il regarda autour de lui, mais ne vit rien, comme s'il était isolé du temps dans cet espace aux couleurs étranges. Des taches rouges apparaissaient de temps en temps entre les nuages. Points jaunes émergeant du lac.

Le bruit des bulles venait de là, mais je savais qu’il n’y avait pas de poisson à cet endroit. Puis il découvrit les visages formés par la brise qui faisait bouger les eaux. Les yeux, la bouche, les contours, se créent comme le fait un enfant lorsqu'il dessine avec une branche sur le sable. Les visages plats faisaient face au ciel, puis s'inclinaient vers la plage. La surface

entière était une couverture continue de visages, car ils étaient apparus les uns après les autres sans qu'il ait eu le temps de tous les voir. Rapidement, deux et trois à la fois dans un secteur, d'autres bien plus loin. Et lorsque tous les visages se sont rapprochés, les crânes sont nés comme de petites montagnes. Des morceaux de boue. Argile moulée par des mains étranges. Les têtes sortaient de l'eau et les cous émergeaient, ce qui les maintenait fermes. Colliers larges en peau nue. Puis les épaules et les bras sont apparus. Des mains aux doigts parfaits, rigides et poings, tenant les manches de poignards et de lances en os recouverts d'algues.

Et les guerriers, parce que c'était ce qu'ils étaient, Zaid le savait, étaient venus avec leurs propres armes pour se battre à ses côtés. Ils sortirent de l'eau en formant des lignes en direction de la plage. Ils marchaient en longues colonnes qui s'étendaient jusqu'à leur origine, au centre imprécis du lac. Mais rien n'indiquait qu'ils cesseraient de naître. Des têtes, des bras et des jambes continuaient à apparaître, et bien plus loin, le bouillonnement continuait à les créer.

Les guerriers s'avancèrent vers lui. Ils étaient déjà si proches qu'il ne pouvait s'empêcher de voir la couleur de leurs yeux cachée sous leurs cheveux. Les yeux ressemblaient à du charbon de bois. De minuscules rochers noirs. Les lèvres étaient fines comme des vers. Et tandis qu'il regardait ces visages approcher, le premier d'entre eux s'arrêta devant lui. Zaid n'avait pas peur. Il ne ressentait qu'un vide dans lequel le temps accomplissait son ordre implacable. Le temps et l'attente dans le vide. C'était la mort.

Les guerriers s'agenouillèrent. Les vers des lèvres se sont séparés. La voix de la puanteur se répandit dans l'air.

"Monsieur", dirent-ils. tous ensemble, et les nuages au-dessus de Zaid commencèrent à descendre et à former un cône vers la terre, où le ciel semblait s'enfoncer. Mais lorsque l'écho des voix disparut, les nuages se calmèrent.

Je ne leur demanderais rien. Si à chaque fois qu'ils parlaient, le monde tentait de périr, le pouvoir qu'il possédait désormais était trop inestimable pour être gaspillé. C'était presque comme s'il était la mort. Mais il ne voulait pas espérer. Il était, uniquement et comme toujours, un exécuteur testamentaire.

Les guerriers sont restés immobiles. Ils peuvent à peine se voir au milieu de la nuit. Seules leurs épaules et leur tête ressortent, recouvertes d'une blancheur pâle, comme la poussière des ailes de papillon. C'est l'été et les insectes volent. Mais maintenant, ils dorment peut-être, s'ils dorment vraiment. Ses yeux charbonneux ne se sont cependant pas fermés. Les armes sont masquées par l'ombre des corps. Je les ai regardés et ils m'ont compris. Aujourd'hui, nous allons nous reposer, leur ai-je dit plus tard, pour

penser à demain. Ils tournèrent tous la tête en même temps vers l'avant et ne bougèrent plus.

Je ne peux pas dormir. Je ferme les yeux et les rouvre. Ça fait mal. Je veux regarder les guerriers. Je ressens la peur de mes hommes devant eux. Je sais que personne ne dort ce soir. Seuls les morts le font, et pas pour se reposer. Ils ne se reposent jamais et dorment toujours.

J'aimerais fermer les paupières et que le sommeil m'envahisse aussi brutalement qu'avant, accompagné des êtres spectraux et de leur harcèlement continu. Mais aujourd’hui, je suis un homme différent, et ils sont là-bas, pas à l’intérieur. Ils me sont fidèles et m'obéiront d'un simple retroussement de lèvres.

Si à mon réveil j'étais seul. Libéré de toutes ces mains mortes. Juste moi, isolé, comme mort.

Cinq de mes hommes viennent s'asseoir autour du feu.

-Nous avons peur, Seigneur.

-N'ayez pas peur de ceux qui sortent du lac. Je vais vous guider, vous préparez vos répliques comme toujours.

-Il n'y a pas que ça, Seigneur. Nous craignons sa réaction lorsqu'il apprendra ce que nous sommes venus lui dire. Les messagers blessés nous ont parlé ce soir.

-Et qu'ont-ils dit ?

Les visages des hommes étaient pâles devant le feu, leurs lèvres remuaient très doucement.

-Ils ont entendu le nom de Sigur, le nom de Tol, et nous savons...

Je les regarde attentivement. Je sais qu'ils ne mentent pas. Rien ne me surprend à ce stade de ma vie. Mais je pense que je devrais résister à cette crédulité.

-Ils ont menti, ce sont des traîtres.

-Ils sont en train de mourir, mon Seigneur, je ne pense pas qu'ils nous mentent.

Ils attendent ma réponse. Mais qui répondra à mes questions ? La douleur resurgit, dans la tête, comme le porte-parole des cris, des gémissements et des larmes des os brisés par le chagrin. Comme des tambours qui jouent lors des funérailles. « Maudit soit celui qui est né sous le signe de rien », a dû dire ma mère lorsqu'elle a découvert que le jour de ma naissance, il n'y avait pas de paradis. Ma mère en robe blanche du jour de mes funérailles rêvées.

"Y avait-il une femme avec eux ?", ai-je demandé.

Ils secouaient la tête. Maman n'est plus là. Mais les funérailles ne s’arrêteront pas à cause d’un seul absent. Il poursuivra son chemin le long de la plage, jusqu'au feu de joie. Mon père, fort et grand, marche debout devant le cortège. Mon frère est maintenant un homme aussi. Ils avancent les yeux tournés vers l’avant. Les visages sérieux, mais les regards brillants, escortant le lit dans lequel ils me portent. Je vois clairement mon visage, et cette fois je n'ai pas peur.

La vie de rêve, tu utilises le temps comme l'argile pour le transformer en pierre !

« Ils nous soutiennent, ils sont la terre sur laquelle nous marchons. » Grand-père Zor avait raison. Il parlait de moi. Mais mon corps survivra à ma mort. Je vais me défendre. Les ennemis arrivent !

Le feu de forêt formait une ligne dorée à l’aube sur la colline, un mur de fumée s’élevant à l’horizon. Devant, la mer d'herbe continuait dans l'ombre nocturne. La couverture de brouillard continuait de l'écraser. Et c'était ce manteau qui se déplaçait par petits tourbillons : les hommes de la mer entraient dans cette autre mer inclinée. Naviguant sur leurs chevaux comme sur des bateaux. Des rênes comme des rames. Les crinières aiment les voiles.

Je ne les voyais pas encore, mais parfois la lueur d'une lance scintillait à l'aube. Le brouillard se levait, vite, agacé et offensé par les intrus. Ils descendirent sur deux larges flancs, à l'ouest et au nord de la colline. Deux autres groupes avec des hommes à cheval s'avançaient comme des vagues vers le rivage. La taille de chaque colonne variait de temps en temps, leurs contours changeaient, et peut-être n'étaient-ils que des leurres cachant davantage d'hommes derrière eux. Il devait y en avoir plus de cinq cents en vue, et même le feu ne semblait pas les avoir effrayés.

La mer d'herbe était si étendue qu'il leur faudrait un certain temps pour y arriver. Ils devaient savoir qu'ils les avaient déjà vus, mais confiants dans leur nombre et dans la fatalité incertaine de la guerre, ils n'attendront pas que le feu s'éteigne pour recevoir des renforts.

Zaid le pensa et donna l'ordre d'attaquer. Les hommes avancèrent vers la colline etn de longues lignes de près d'une centaine de guerriers chacune. Il n'utiliserait pas encore ceux du lac, s'il pouvait l'empêcher. Les deux premières colonnes commencèrent à gravir la pente. Chaque homme n'était pas derrière l'autre, mais alterné et couvrant les espaces vides entre chaque rangée. Ils avaient leurs flèches dans leurs arbalètes, prêtes à tirer, disposées dans la position que Zaid leur avait indiquée.

-Tirer!

Sa voix résonna dans celle des autres chefs, jusqu'à atteindre les guerriers, et les flèches volèrent en formant un grand arc dessiné dans le ciel clair du matin. L'arc a commencé à parcourir la seconde moitié de son voyage. Il avait imaginé le voyage jusqu'au sommet de la colline, et c'est ainsi que cela se produisit. La pluie de flèches est tombée sur la zone nord. A l'ouest, les ennemis ne s'étaient pas arrêtés, mais bien qu'ils hésitaient, ils continuaient d'avancer, et de là jaillit une vague de flèches brûlantes, brûlant l'air et tombant sur les habitants de Zaid.

"Continuez!", disaient les dirigeants, de groupe en groupe, dans des cris qui se répétaient tandis que les flèches continuaient de surgir d'un côté et de l'autre.

Zaid est venu se battre. Les hommes ont essayé de l'arrêter, mais il a couru avec sa lance levée et a traversé les rangs arrière jusqu'à atteindre le devant. Il dut sauter par-dessus les cadavres brûlés et les flèches coincées qui brûlaient encore. Les blessés qui le voyaient passer augmentaient leurs gémissements, serrant une jambe, un bras ou le côté du corps blessé.

Les dirigeants l'entouraient, le visage couvert de sang et les bras couverts de blessures ouvertes. Les cadavres avaient été entassés sur le côté pour ne pas gêner la progression. Ils continuèrent tous à combattre en avant, avec des haches et des poignards, contre les ennemis qui avaient l'avantage du nombre et des chevaux, puisqu'ils pouvaient donner des coups de pied et lancer des lances avant de pouvoir s'approcher. Mais les nouvelles armes métalliques que Zaid avait trouvées cachées par les anciens rebelles étaient plus faciles à manipuler, des armes façonnées et polies par le feu.

" Tuez les bêtes ! " cria-t-il, et les animaux commencèrent à tomber avec leurs cavaliers. Ensuite, ils ont arraché les armes et les ont recollées sur l'homme.

Zaid s'avança plus loin vers l'avant. Une bâche l'a poussé. Il se releva furieux et frappa sa lance. L'animal chancela et tomba sur le cavalier. Zaid plongea son poignard dans l'homme. Certains sont venus l'aider et ont continué à se battre dans le peu d'espace libre, regardant partout en sentant le tranchant des armes et les coups des casques. Les cadavres les faisaient trébucher, les os exposés se brisaient lorsqu'ils marchaient dessus. Ils récupérèrent les armes encore utiles et avancèrent lentement et homme par homme, toujours en avant. Les hommes venus de l'ouest étaient plus nombreux, ils arrivaient protégés par des boucliers.

"Masa!" ordonna-t-il, et les guerriers se regroupèrent avec leurs lances levées pointées vers le ciel.

Les rangs arrière étaient désorganisés et continuaient à se battre avec ceux arrivant du nord. Les ennemis ne semblaient ni épuiser ni diminuer leur nombre. Mais Zaid et ses hommes combattirent avec des poignards à

deux mains tout ce qui se trouvait sur leur chemin d'avancée, ouvrant des brèches entre les rangs ennemis. Comme la masse rouge d'un volcan, pensa-t-il, ils doivent devenir quelque chose d'aussi fort et fulminant que de la lave.

Le côté nord de la colline est resté le même, aucun des deux fronts ne parvenant à avancer beaucoup. Il ordonna à ses hommes de s'y rendre et sentit le sang sécher sur sa peau. Elle fut bientôt à nouveau tachée lorsque son poignard frappa un autre coffre, il arracha l'arme et la replongea dans la suivante qui apparut à côté de lui, ou derrière celle qu'il avait tué. L'un des chefs de son armée lui criait dessus, mais il le voyait à peine.

"J'y vais!", lui dit-il en avançant à coups de lance avec la main droite, tandis qu'il utilisait le poignard contre ceux qui tentaient de l'arrêter. Elle le vit franchir une barrière de dix hommes avec des cris furieux et des coups d'épée désespérés. Les ennemis l'entouraient, mais hors de portée de main, chaque fois qu'ils essayaient de s'approcher, il les menaçait.

Zaid réalisa qu'il leur avait ouvert un chemin et ordonna aux autres de le suivre. La clairière s'était agrandie à leur arrivée. Les chevaux reculèrent et les cavaliers ne purent les contrôler, comme si Zaid et son peuple étaient porteurs de la peste.

"Forme !", a-t-il crié, et tout le monde s'est mis en cercle, pointant leurs lances vers le centre et augmentant le cercle à mesure que d'autres arrivaient. Les ennemis continuent de battre en retraite. Mais ensuite il vit des boules d'épines attachées à leurs bras avec des cordes. Ils les ont fait voler dans les airs à plusieurs reprises et ont commencé à les lancer sur eux. D'un seul coup, les épaisses épines de bois transpercèrent les crânes et les hommes tombèrent la tête brisée. Parfois, les balles avaient des dents et collaient au crâne, puis ils tiraient à nouveau sur les cordes et les arrachaient avec des morceaux d'os et de chair. Ils les nettoyèrent avec leurs couteaux et les jetèrent à nouveau. rlas. Le sifflement de toutes ces boules traversant l'air en même temps donnait l'impression d'une tempête. Mais le ciel, clair et lumineux, le soleil brillant au plus fort de cette matinée, étaient aussi sereins qu'un témoin indifférent de la bataille.

Les balles ne touchaient qu'une seule fois et étaient efficaces pour tuer, mais il fallait s'approcher pour utiliser les poignards et les haches, et il fallait plus de deux ou trois blessures pour achever quelqu'un. Corps à corps avec les ennemis, presque face et poitrine contre le souffle des autres. Les lances ne leur donnaient pas non plus d'avantage, les balles les atteignaient et ils repartaient. Les hommes de Zaid commencèrent à battre en retraite. Le nombre diminua, et il se rendit compte qu'en peu de temps ils avaient reculé deux fois plus loin que ce qu'ils avaient avancé le matin. Tout le flanc ouest fuyait vers la vallée.

-Monsieur! " Qu'allons-nous faire ?! " dit l'un de ses hommes, debout dans la boue, les jambes ouvertes et tendues, les bras pendants, tenant à

peine ce qui restait de la lance. L'arc brisé pendait dans son dos et les flèches se perdaient dans la boue. Les yeux étaient deux points sombres sur le visage couverts de sang et une expression irrépressible de chagrin plutôt que de peur. C'était une tristesse sans consolation, car les armes fatales étaient arrivées comme des poings des dieux.

Alors Zaid se souvint des guerriers du lac, et regardant le soleil, il se demanda si les morts avaient besoin d'ombre ou s'ils se réveilleraient encore en plein jour.

"Reculez !", a-t-il crié, et tout le monde a obéi et s'est retiré, encerclant leur chef et défendant l'arrière pendant qu'ils s'enfuyaient. Certains étaient mécontents, mais ils n’ont pas protesté.

"Reculez !", a-t-il insisté en voyant qu'ils le faisaient lentement et à contrecœur.

"Nous ne sommes pas des lâches !", dit une voix perdue dans le tumulte, entre le sifflement des boules dentées et le fracas des boucliers.

"Retour, retour !" répéta-t-il presque désespérément, parce qu'il ne pouvait pas leur expliquer à ce moment-là, et il craignait que l'un d'eux ne ruine le plan qui lui avait coûté tant de temps et de douleur, même sans savoir qu'il avait été le créant depuis ce jour dans le radeau, ou peut-être bien avant, le jour de la circoncision.

Bientôt, ils atteindraient les plages, où les cadavres du lac attendaient encore et se formaient en rangées parfaites.

Réveillez-vous, dit-il à voix haute.

Mais ils continuaient sans bouger, leurs yeux charbonneux fermés et leurs cheveux d'algues flottant au gré de la brise. Zaid pensa que peut-être ils attendaient quelque chose de plus. Il choisit l'un des corps de combat et le porta sur son dos. Les jambes du mort traînaient dans la boue et laissaient des sillons. Puis il le laissa tomber et le poussa vers le rivage. Le corps a coulé, mais

rien ne s'est passé. Il en cherchait un autre, le traînait par les bras, passait entre les rangées et nourrissait les eaux avec le corps. La surface se déplaçait en cercles concentriques entre les jambes des guerriers.

Il ne s'est rien passé non plus.

-Ce n'est pas suffisant ?! -Cria-t-il très fort pour que tout le lac puisse l'entendre. -Si ce n'est pas le cas, il y en a plus ici, il y en aura toujours plus pour toi. La nourriture ne cessera jamais.

Ses hommes le regardaient tristes et inconsolables, et même s'ils avaient peur de ces eaux et des êtres qui en sortaient, chacun ne pensait qu'à sa prochaine mort.

Zaïd allait et revenait avec les corps de ceux qui avaient été ses hommes, de ceux qui avaient tant résisté et qui étaient maintenant dévorés par le lac.

Mort et résurrection.

Les guerriers morts sont les créateurs des larves.

Ceux qui continuaient à atteindre la plage se battaient contre les cavaliers qui les poursuivaient inlassablement. Ils avaient perdu d'autres armes au cours de la fuite et n'avaient plus que leurs corps pour se défendre. Puis ils virent que d'autres guerriers qu'ils ne connaissaient pas étaient apparus parmi eux. Ce n'étaient pas des hommes ordinaires, mais plutôt les restes de divers corps et éléments d'eau unis. Les hommes s'éloignèrent lorsqu'ils sentirent la puanteur des autres. Une clairière s'ouvrait dans chacun des groupes vers lesquels avançaient les morts. Et ils virent que sur le front ennemi, les chevaux commençaient à se cabrer et à projeter leurs cavaliers.

La pensée de Zaid ne faisait qu'un avec les événements qu'il contemplait, un lien l'unissait à la réalité, sans interruption. Ce n'était pas seulement une pensée ni seulement une réalité. Juste une présence absolue.

La mort et la vie unies.

Mort vivant.

C'était la parole du présent, défaite et éparpillée dans la boue comme un présent irréfutable.

C'est sa propre origine et son propre but.

Le reste : absurde et abomination.

Les morts et leur force au-dessus de la terre.

*

" Vaincu ! " se lamenta Sigur, tandis que son père chevauchait à ses côtés, debout malgré sa fatigue, et regardant les fantômes des guerriers qui les suivaient.

-Juste une bataille, mon fils.

Sigur l'avait vu rajeunir au milieu du combat. C'était le même dont il se souvenait fuyant le volcan. La silhouette élancée et grande avec de larges épaules. Seuls les cheveux grisonnants et la peau tachetée de rousseur de

la vieillesse trahissaient la distance qui les séparait. temps réé. Mais aujourd'hui, avec du sang sur son visage et ses bras, son visage en sueur et sale et une balle déchiquetée attachée à sa main droite, il était plus qu'un simple chasseur. Encore plus que le jeune homme qu'il avait été quand lui, Sigur, était petit. Un chasseur d'hommes, et son image ressemblait à celle que l'imagination enfantine l'avait esquissée, tant d'hivers auparavant.

Son père n'a jamais cessé d'être son père.

Ils étaient encerclés par une cavalcade de près de quatre cents hommes fuyant la vallée, poursuivis par les pas à peine perceptibles des guerriers du lac. Les poursuivants ne les ont pas menacés ni lancés de lances. Ils les suivaient seulement comme des chasseurs sûrs qu'à un moment donné la proie s'arrêterait. Ni Sigur ni Tol ne pouvaient blâmer leur peuple pour la peur de ces ombres et de leur apparence, en particulier de cette odeur insupportable. Certains n'avaient pas pu rouvrir les yeux après les avoir regardés, et d'autres se mirent à crier et à courir, abandonnant armes et chevaux. Mais la plupart d’entre eux regardaient vers la forêt et se dirigeaient vers elle. Il n'y avait plus que la forêt de troncs tombés et d'autres debout dégageant une fumée blanche et grise, mais bien d'autres arbres continuaient de brûler au loin.

Puis ils entrèrent. Une chaleur intense montait du sol, même si les chevaux ne se révoltaient pas : les poursuivants représentaient une plus grande menace pour eux. L'odeur des casques et des cheveux brûlés au contact des brasses parmi les cendres remplissait la gorge des hommes. Ils avancèrent en silence, plus lentement et prudemment. Les malles semblaient capables de se briser d’un simple contact. Un lièvre au pelage brûlé s'est précipité devant les pattes des bâches, mais les chevaux n'ont pas réagi.

Tol regardait en arrière de temps en temps. Les guerriers continuèrent à gravir la longue pente de la colline.

-Nos gens devraient être arrivés maintenant. Ils ont dû être tués.

"Je ne pense pas", a déclaré Sigur. "Peut-être qu'ils essaient encore de se défendre et de traverser la forêt." N'oubliez pas qu'il ne brûle que depuis un jour.

Ils chevauchèrent jusqu'à la tombée de la nuit. Les rangs des guerriers apparaissaient déjà au-dessus du sommet. Puis, à mesure que la lune se levait, les ombres du crépuscule se dispersèrent sur la forêt. La lune rougeâtre illuminait les contours enfumés des arbres sur un ciel violet. Mais dans la vallée, l’obscurité persistait.

"Reposons-nous", dit Tol. "Ils n'oseront pas entrer sachant que nous attendons des renforts."

Sigur hésitait. La plupart se couchaient après avoir nourri leurs chevaux, attachant les rênes à leurs poignets pour qu'ils se réveillent dès que les animaux bougeaient. D'autres effleuraient la fourrure des bêtes tout en surveillant. Sigur leur avait interdit d'allumer du feu. Lui et son père étaient assis sur des rochers, écoutant les reniflements constants des animaux effrayés. Ils restèrent silencieux pendant un moment, mais il y avait en eux quelque chose de latent qu'ils ne savaient pas comment dire.

-Tu l'as vu, père ?

Tol regarda son fils et baissa les yeux vers le sol.

-Ouais. Il ressemble à ton grand-père à cet âge. Cheveux épais, nez droit...

-Il ne nous a pas vu, il ne nous a même pas cherché.

-Peut-être qu'il ne sait pas pour nous.

-Oui, il le sait, mais il s'en fiche.

"Je n'y crois pas", dit définitivement Tol.

Puis ils fixèrent leur regard sur l'horizon bleu de la nuit au-dessus de la colline. Attentif à chaque pas ou bruissement sur la litière de feuilles. La voix monotone et lasse de chacun avait résonné avec des accents irritants aux oreilles de l'autre.

"Je vais dormir un peu", dit Sigur.

Tol hocha la tête et s'allongea également là où il était, sur un lit de paille dans un trou à peine creusé.

Sigur se sépara de son père et marcha entre les gardes. Je n'avais aucune envie de dormir. Il pensa à son frère, à la bataille perdue et à ce qui allait se passer demain. Il regarda à plusieurs reprises dans les profondeurs de la forêt, où des taches pâles de cendres et de fumée empêchaient l'arrivée de son peuple. Puis il regarda de nouveau le bord de la colline, où les ombres humaines l'attendaient.

Pourquoi ne viennent-ils pas nous chercher, pourquoi sont-ils en retard ? S'ils n'ont pas besoin de repos, si la nuit est leur environnement favorable, pourquoi ne viennent-ils pas nous en finir.

Il savait que les morts agissaient toujours ainsi, se cachant cachés, offrant de vains espoirs pour le début de la journée. La mort survenait à l’aube. C'était une coutume, tout comme les rêves venaient aussi à cette époque.

Les rêves peuvent provenir des morts ou de leurs paroles. C'est pourquoi nous nous sommes réveillés si tôt, effrayés. Ils ne peuvent s'empêcher de nous toucher, et la peau des sens réagit et nous réveille.

Cela nous sauve un jour de plus de l'abîme.

Il somnolait debout, les mains derrière le dos et les jambes fermes, légèrement écartées. Se balançant comme si les bras de sa mère le tenaient toujours. La brise nocturne, toujours sentant le brûlé, l'entourait et l'enveloppait, le berçait. Lorsqu'il ouvrit les yeux, la lumière du jour apparaissait à l'est. Le soleil n’était pas encore levé, mais le ciel paraissait plus clair et les étoiles plus pâles. Puis il aperçut un oiseau venant du nord. Les ailes largesIls se déplaçaient deux ou trois fois, puis restaient immobiles, planant, puis battaient à nouveau des ailes. Solitaire, l'oiseau s'envola directement vers lui.

Il reconnut l'oiseau : un vautour noir, messager de sa patrie du nord. L'oiseau a crié fort, tout près de lui, et a commencé à tourner autour de lui. Sigur leva son bras gauche et l'oiseau se percha sur la souche. La tête, si sombre qu'on pouvait à peine voir les yeux, bougeait d'un côté à l'autre, comme si elle ne le voyait pas ou n'était pas encore intéressée à le voir.

-Messager, comment va ma famille ?

L'oiseau battit des ailes et un tas de plumes tomba au sol. Avec son bec recourbé, il se gratta la poitrine. C'est alors seulement qu'il daignait le regarder. Sigur baissa un peu son bras pour que l'oiseau puisse lui parler à l'oreille. Le bec s'approcha de lui et Sigur entendit les voix tant désirées.

Votre enfant grandit aussi grand et fort que l'on attend d'une telle graine. Ne soyez pas surpris si bientôt vos exploits sont oubliés et que les siens l'emportent. Vous daignerez porter le nom de Père. Père de la graine qui portera du fruit, et de ces fruits encore des descendants. Et la génération attendue va enfin arriver. L’époque où les peuples du Nord seront propriétaires de la terre du rêve.

Ce n'est pas moi qui te parle, mon père, mais mon avenir. Mon avenir devient une voix pour te saluer et te montrer mon visage avec ma voix, puisque tu ne m'as jamais vu. C'est pourquoi, aujourd'hui, je marque mon avenir dans votre mémoire. C'est pourquoi, mon père, je te dis d'être fier de moi comme tu es fier de toi. Les âmes arrivent, père. L’ancien sortilège créé par les sorcières dans les forêts sera brisé. C'est pourquoi je suis venu, pour te dire de ne pas arrêter de regarder le ciel ce matin.

Sigur ressentit une vive douleur déchirante à l'oreille. L'oiseau s'éloigna un peu, mais resta attaché à son bras. Sigur se toucha avec sa main droite. Il ne restait que des lambeaux de chair, le sang inondait son oreille et coulait le long de son cou. Il se rendit compte qu'il n'entendait plus de ce côté-là. Mais cela ne semblait pas l'inquiéter. Il obéit, levant les yeux vers le ciel, et vit l'immense volée d'oiseaux noirs venant du nord. D'abord c'était une bande qui couvrait l'horizon lointain, puis cela devint différentes lignes de troupeaux de plus en plus larges et plus grands.

-Père!

Certains coururent vers lui et, le voyant regarder la vallée, ils commencèrent à préparer leurs armes, mais ils ne virent rien venir de là.

-Préparez-vous à attaquer ! Formez un seul flanc avec les chevaux, mais ne montez pas.

Les hommes n’ont pas compris le but. Encore à moitié endormis, ils préparèrent leurs armes.

Tol s'est approché de son fils.

-Que se passe-t-il?

-Rien qui ne devait arriver. Écoute, père, les voici.

Tol regarda le ciel. Les troupeaux étaient innombrables. Ils arrivèrent en grands groupes, les uns après les autres, et les premiers n'étaient pas très loin.

-Nous avons besoin des bâches, père. Il faut que les renforts amènent aussi leurs chevaux. " Messagers ! " cria-t-il à sa droite, et leur ordonna d'aller à la recherche des autres.

Les troupeaux étaient presque sur eux. Les plus proches se mirent à tourner. Les suivants les entourèrent, formant des cercles concentriques à leur arrivée. Dans le ciel du nord, on ne pouvait voir aucune limite au nombre d’oiseaux. Ils continuaient à émerger au loin, grandissant, menaçant d'effacer la lumière du soleil avec leurs ailes largement déployées. Les cris devinrent aigus et une poussière incolore tomba des plumes.

Cesius était à côté de Sigur, les regardant avec extase.

"Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau auparavant", dit-il. Ils font un mot avec leurs cris.

Il baissa légèrement la tête et ferma les yeux, prêtant une attention concentrée.

-Ouais! Ils viennent vous aider, ils sont les vôtres et ceux de votre fils.

Sigur le regarda, pas trop surpris par l'intuition de cet homme à qui il n'avait rien raconté de sa vie. Les autres finissaient de rassembler les chevaux lorsqu'un vent tomba d'où tournaient les oiseaux. Les cheveux roux de Sigur remuaient, les crinières bougeaient au gré du vent, la poussière et les feuilles tourbillonnaient dans l'air, réveillant tout le monde de la lourdeur matinale.

Du centre du grand cercle, les oiseaux noirs commencèrent à descendre. Ils ont continué à crier et les hommes ont dû se boucher les

oreilles pour éviter d'être assommés. Puis le premier oiseau s'est posé sur le dos d'un des chevaux. Le tarpan remua un instant, puis resta immobile, plus docile que si son propre cavalier l'avait monté. Les autres oiseaux ont fait de même, les uns après les autres. Ils se perchaient sur chaque dos, dans l'ordre dans lequel les rangées d'animaux avaient été formées. Mais dans le ciel, l'étroit espace laissé par ceux qui descendaient fut immédiatement occupé par les autres, si bien que l'étrange obscurité du matin ne disparut pas complètement. Une odeur de terre et de plumes accompagnait cette poussière dégagée par les corps. Lorsqu'ils atterrissaient sur les tarpans, ils battaient des ailes un instant, leur serrant le dos avec leurs griffes, sans leur faire mal.

Les hommes sont partisévaluation des animaux en voyant cela. Certains, craignant la colère des dieux, s'agenouillaient pour prier. D’autres semblaient impatients de comprendre ce qu’ils voyaient, regardant avec étonnement et fixés sur ce qui se passait.

Presque tous les chevaux étaient désormais occupés par les oiseaux, face à la colline qui menait à la vallée. La première des rangées était loin de Sigur, mais il pouvait voir que l'oiseau au centre changeait de forme. Il se souvenait du rêve de ses nuits dans le nord. C'était ce qu'il avait vu et il croyait avoir rêvé. Mais maintenant, tous les oiseaux se transformaient en guerriers.

Le bec recourbé était écrasé. Le plumage se transforma en cheveux sombres qui reflétaient la clarté avec laquelle l'étrange lumière du matin frappait leurs silhouettes. Les plumes tombaient au sol et les ailes se repliaient et s'enroulaient jusqu'à devenir des bras épais. Les pattes se sont allongées, elles ont perdu leurs griffes et sont devenues des pattes.

Ce n'étaient plus des oiseaux, mais des hommes.

C'étaient des guerriers.

La pioche était devenue un poignard à la ceinture. Les plumes sont constituées de cuir recouvert de poils ocres et d'un pagne fixé par des nœuds. Les yeux semblaient quelque peu fermés, peut-être confus par l'éveil de nouvelles formes. Ils regardèrent d'un côté à l'autre. Leurs mains fermement dans leur crinière, comme s'ils avaient peur de tomber. Parce qu'ils n'ont peut-être pas reconnu leur nouveau corps, ou peut-être qu'ils ne se sont pas souvenus du corps retrouvé. Puis, un son guttural sortit des gorges. Ce qui avait été son croassement était maintenant un gémissement qui se transformait lentement en cri.

Et un bras s’est levé du premier rang. L'homme-oiseau avait terminé sa transformation et criait, le bras levé :

-À l'attaque!

Il fut rejoint par les voix des autres, un mélange de cris et de chants, les bras levés, déployant toujours des plumes qui flottaient partout, leurs poignards coupant le vent que le reste des oiseaux provoquaient encore alors qu'ils continuaient à descendre dans le dernier. Lignes. Puis ils partirent au galop, les autres les suivant à courte distance.

Les hommes de Tol se retirèrent, les armes à la main, pointant toujours ce qu'ils voyaient. Peut-être pensaient-ils que tout ce prodige viendrait sur eux pour les punir. Certains sont retournés en courant dans la forêt.

-Préparez-vous !-Cria Tol.-Nous devons les suivre. C'est pourquoi nous sommes venus.

Mais ils ne se sont pas laissés convaincre. Ce n’était pas ce à quoi ils s’attendaient. Des forces qu’ils ne comprenaient pas, des puissances dont la faveur pouvait facilement se retourner contre eux. Sans savoir d'où venaient ces êtres ni à qui ils répondaient, le mieux était de les craindre et de fuir.

" Lâches ! " dit Tol.

Les hommes de Sigur ne bougeaient pas de leur place, mais ils tremblaient. On voyait au mouvement de leurs yeux qu'ils suivaient les pas des hommes-oiseaux. Sigur entendit la terre tonner avec les sabots des chevaux. Les cris des oiseaux dans le ciel avaient augmenté, car il ne restait plus de bâches libres. Leurs bruits n'étaient plus des cris, mais des voix impuissantes, et des oiseaux descendirent et attaquèrent les hommes qui regardaient.

" Soyez patients ! " cria Sigur, non pas à eux, mais aux oiseaux. " D'autres chevaux approchent. "

Un troupeau arrivait de la forêt, entouré de cendres flottant dans les airs. Les crinières dansaient et les cavaliers éperonnaient les chevaux. Chaque homme en montait un et tenait les rênes de dix autres. Il y avait trois cents bêtes, peut-être cinq cents tarpans prêts à marcher. Derrière, Aristide réapparut aux commandes d'un groupe de deux cents hommes.

-J'ai amené tous les renforts qui restaient de la résistance ! Je suis fier d'eux, ils étaient déterminés à sauver les chevaux de l'incendie.

" Bien ! " dit Sigur, et il commença à guider les tarpans vers les places libres laissées par ceux qui avaient avancé.

Aristide haletait après le trajet et s'était assis pour boire. L'eau lui resta dans la gorge lorsqu'il aperçut les oiseaux qui couvraient tout le ciel au-delà de la forêt d'où il venait de sortir, et se transformèrent en hommes à dos de chevaux. Ses jambes tremblaient et le vertige le faisait presque tomber. Il n'avait pas assez mangé ni bu depuis quatre jours.

« Dieux », murmura-t-il. - De quelle malédiction s'agit-il ?

Sigur ne perdit pas de temps à expliquer.

-Préparez vos hommes, à tout moment ils devront avancer.

-Mais….-Aristid n'arrêtait pas de pointer du doigt les hommes-oiseaux. -Vont-ils se battre ?

-La première bataille, mais peut-être devrions-nous continuer. Nous ne savons pas combien de temps les ennemis résisteront.

Aristide n'a plus demandé. Il jeta le pot et courut alerter son peuple. Sigur observait avec des yeux jaloux la métamorphose de chaque oiseau.

-Père, reste ici jusqu'à ce que tu voies les guerriers du lac battre en retraite ! Alors continuez !

Sans attendre de réponse, il sortit au trot et se plaça devant les guerriers du ciel, qui continuaient à se rassembler derrière les dernières rangées. Tol regarda le devant des colonnes disparaître, s'enfoncer derrière le flanc de la colline.

OuiIgur trouva les guerriers du lac résistant à l'avancée des hommes-oiseaux, pénétrant la poitrine des tarpans avec des lances. Mais ses hommes répondirent par des coups de poignard, coupant les têtes et les bras tombés dans la boue. Il ne cessait de se demander pourquoi les ennemis n'avaient pas avancé pendant la nuit. Ils les auraient facilement vaincus dans le noir.

Peut-être qu'ils ont peur du noir. S'ils viennent d'une région sans lumière, s'ils errent perdus dans le brouillard continu d'un ciel sans dieux. Le paradis de la terre auquel ils s'attachent avec un éternel désir de revenir. Soyez à nouveau des hommes. La lumière leur manquera-t-elle tellement, peut-être, qu’elle ne pourra plus supporter l’obscurité ?

Les hommes-oiseaux se frayèrent un chemin à travers les groupes compacts de guerriers morts. Cependant, après peut-être une demi-journée, peut-être plus, ils avancèrent à nouveau contre tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les chevaux tentèrent de battre en retraite, les obligeant à poursuivre la bataille. Les os des morts se brisaient et sortaient de la chair, mais les bras cassés continuaient à se battre et les jambes cassées continuaient à marcher.

Les cavaliers du ciel étaient en danger si près de la hache des morts. Les hommes-oiseaux continuaient à couper des têtes au fur et à mesure de leur passage. Sigur avança avec des renforts pour soulager les blessés, mais les âmes faites chair des hommes-oiseaux, enfin libérées du sortilège des sorcières, ne voulurent pas se reposer. Puis ils se levèrent, cherchèrent les chevaux en bonne santé et revinrent au front.

Les hommes qui avançaient à pied tuaient à coups de lances et de poignards d'un côté à l'autre.

Les crânes ouverts étaient des os semblables à des coquilles d’escargots renversés. Les crânes s'ouvrent comme des fruits à la pulpe renversée, tombant, pendant aux cous, se balançant sur le dos.

"Une bataille sans fin", dit Cesius, qui avait accompagné Sigur malgré son refus.

-Ils détermineront la fin. Je ne suis qu'un instrument, mon corps n'est rien comparé au temps qu'ils ont attendu. Je pense que je l'ai compris trop tard.

Il continuait d'observer le rugissement de la bataille, le fracas des armes et des corps. Sale de boue, couverte d'excréments et de fragments de chair et d'éclats d'os de morts. L'odeur du sang et l'arôme de la pourriture. Mais aussi l'autre arôme, celui des plumes et le parfum de l'air du nord. Pendant un instant, qui se perdit bientôt à nouveau dans sa mémoire, il sentit à nouveau l'odeur de Gerda, celle de ses cheveux clairs couverts de flocons de neige.

Il regarda les hommes-oiseaux et la vit.

Il regarda les hommes-oiseaux et vit les siens.

Il chercha son fils dans le ciel et le trouva dans chaque paire d'yeux de chaque oiseau.

Puis il poussa un cri d'avertissement, faisant avancer à nouveau ses guerriers. Commander l'armée qu'il avait formée au cours de tant de distances parcourues, et cela ne pourrait peut-être pas se répéter en des milliers d'hivers.

-Attaque!

Sa voix était répétée par les rangées et les colonnes qui combattaient, désordonnées et fatiguées, mais elles obéissaient sans s'arrêter.

-Attaque!

Les hommes avancèrent. Les guerriers morts se retirèrent. Les morts étaient écrasés par les chevaux et, même s'ils pouvaient se relever, ils n'avaient plus de raison de le faire. Tout le monde était capable de récupérer, c'était la tâche de l'eau, mais la chair morte était un obstacle insurmontable. C'est pourquoi les corps s'enfonçaient dans la boue, défigurant les formes de la même manière lente avec laquelle ils étaient nés de l'eau.

" Le lac ! " dit Cesius.

Sigur leva les yeux. Ils étaient désormais très proches et les ennemis reculaient vers eux. Une énorme masse de boue débordait des berges, mais je n'en voyais pas la cause. Il chercha son frère, mais sans le trouver. Il aurait voulu lui dire au revoir.

Et il ne savait pas pourquoi il avait pensé à ça.

Son cheval se cabra. Il y avait trop de corps écrasés au sol. Ils avançaient sur des chairs et des os englués dans la boue et les bêtes trottaient, chancelantes et se blessant avec les éclats. Lorsqu'ils atteignirent la plage, ils virent que les bords du lac avaient rétréci. La zone entière qu'ils traversaient était recouverte d'eau, désormais jonchée de corps si vieux qu'ils semblaient avoir été enterrés des centaines d'hivers auparavant.

Le lac était en train de sécher.

Puis ils ont entendu les cris.

Au début, ils ne savaient pas d’où ils venaient. C'étaient des gémissements haletants, mais ils ne s'arrêtèrent jamais complètement. Différents tons se succédaient, et il y en avait tellement qu'ils ne pouvaient provenir d'une seule personne. Beaucoup pleuraient quelque part, et ce n’étaient pas les blessés, car les cris étaient faibles et aigus. Ils venaient de quelque part du centre du lac.

Cesius se redressa sur la selle, essayant de voir et d'être attentif au son.

" Qu'est-ce qu'il y a ? " demanda Sigur.

Cesius désigna le lac.

-Enfants!

Sigur attendit qu'il s'explique.

-Les enfants abandonnés dans le bateau à la dérive. Ils pleurent !

-Mais ils sont trop nombreuxallé loin pour les écouter.

-Ils sont morts, tu ne les vois pas ?

Et Sigur suivit des yeux le point que Cesius soulignait. Au centre du lac, une tache opaque peinait à émerger de la brume.

Cesius avait l'air ravi de cette découverte.

-Si vous saviez combien les femmes du village pleuraient. Chaque matin, pendant plusieurs hivers, ils allaient au rivage et attendaient. Les eaux se corrompaient nuit après nuit et l’odeur les enveloppait comme un

message qu’ils refusaient d’entendre. Le bateau des enfants morts ! Le voilà, sortant de l'ombre !

Les cris devinrent plus forts et commencèrent à blesser les oreilles de Sigur comme des épines. Un frisson lui parcourut le dos. Il essaya de se concentrer sur l'avancée de ses hommes, qui continuèrent à vaincre les guerriers du lac. Les eaux séchaient rapidement et les entraînaient vers le centre. Bientôt, il aperçut le bateau plus clairement. C'était une grande coque sans voiles. Il ne bougeait ni ne se balançait, conservant seulement une légère inclinaison. Il était peut-être bloqué. Il ne pouvait voir personne à l'intérieur, mais le brouillard, se dissipant progressivement, se déplaçait dans des directions différentes, comme si de faibles vents exhalés de petits seins le poussaient.

Les cris continuaient un peu plus fort, et Sigur pouvait distinguer jusqu'à six ou sept voix, quelques-unes seulement étant plus identifiables. Impossible de savoir combien il y en avait en réalité. Chacun semblait se déployer à son tour, se multiplier en d'innombrables tons.

Sigur pensa à son fils.

Les cris des oiseaux dans le ciel s'étaient estompés, mais ils servaient de fond pour se fondre dans les cris des enfants.

Les oiseaux et les enfants pleuraient.

Sigur ne cessait de penser à son fils. La simple idée, passagère, qu'il puisse souffrir, était semblable à la sensation de cette vieille hache qui lui coupait la main gauche.

-Attaque! "A l'attaque !", a-t-il crié sans réfléchir.

Les guerriers et leurs bêtes qui attendaient au sommet de la colline avancèrent. Le rugissement des sabots résonnait sur toute la colline, la masse des chevaux et des cavaliers soulevant la poussière comme un nuage de terre émiettée du ciel. Mais Sigur réalisa alors seulement que lui et Cesius se trouvaient au milieu de la route, sans qu'aucun signe ne les distingue dans la brume.

" Protégez-vous ! " cria-t-il à Cesius.

Puis ils se séparèrent.

Il vit Sigur disparaître parmi le reste confus d'animaux et d'hommes. La poussière l'avait enveloppé, mais on distinguait de temps à autre les cheveux roux. Puis, les dernières rangées qui rejoignaient les premières commencèrent à se chevaucher. Peut-être que le sol à flanc de colline s’était ameubli après tant de batailles. Peut-être que la rosée et la pluie nocturnes avaient enlevé les racines qui formaient le squelette de la terre.

Ce que Cesius vit était une avalanche de terre, des hommes et des chevaux glissant et tombant en bas de la colline, grandissant à mesure qu'ils rejoignaient les hommes qui se trouvaient à mi-hauteur du sentier incliné. Mais le front restait inchangé, toujours en progression et ignorant ce qui se passait.

Cesius chevaucha aussi près que possible de l'avalanche qui s'était déjà arrêtée. La poussière soulevée était une masse qui ne lui permettait d'entendre que les cris des hommes. Il décide de descendre de cheval et de continuer à pied. Les blessés tentaient de se relever des énormes boules de boue qui recouvraient les cadavres. Seules les mains et les jambes dépassaient de la surface. Beaucoup appelaient sous les chevaux morts. Les extrémités des côtes des bâches ressemblaient à des cages engluées dans la boue. Les cris à l'aide l'étourdissaient, mais il était prêt à les ignorer pour rechercher Sigur.

Les quelques hommes qui parvinrent à se relever avaient les bras cassés et, dans les os exposés, il y avait des plumes qui couvraient encore les blessures. Ils remuaient la tête comme le font habituellement les oiseaux blessés et agitaient leurs bras pour se secouer comme des ailes blessées inutiles.

Puis il aperçut, non loin de là, un groupe d'hommes debout. Il courut vers eux, sautant par-dessus les cadavres et parfois glissant, jusqu'à se frayer un chemin parmi ceux qui étaient rassemblés là. Le corps de Sigur gisait sous le poids de plusieurs cadavres que les autres n'avaient pas encore fini d'enlever, tandis que d'autres ramassaient la terre sur les côtés et brisaient les os avec leurs houes.

Lorsqu'il fut finalement libéré, il s'approcha pour vérifier ce qu'il savait déjà. Le cadavre était couvert de boue, avec une partie du crâne arrachée et beaucoup de terre recouvrant la moitié ouverte de la tête, les jambes cassées et pliées comme des tiges, dans une posture humiliante et déshonorante. Ce n'était pas la mort pour un homme comme Sigur, se dit Cesius. Si tout ce qu’il avait entendu était vrai, ce n’était pas la mort qu’il méritait. Parmi tant d’hommes présents, trois étaient arrivés avec Sigur de la région du Nord. Il le savait parce qu'il les voyait s'agenouiller à côté du corps et commencer à le nettoyer, pendant qu'ils priaient à haute voix et sans regarder personne. c'est à dire plus.

-Thierhold-ont-ils répété-Thierhold…

Ils redressèrent les jambes de Sigur, lui lavèrent le visage et ses longs cheveux roux, jusqu'à ce qu'il lui donne une apparence que l'on pouvait pieusement qualifier de digne au milieu du désastre qui les entourait.

la mort dans la boue

Mort dans le feu.

Le reste n’est que poussière et cendres, poussière et fumée.

Il s'est approché du corps alors que les autres s'éloignaient et s'est accroupi en marmonnant quelque chose que les autres n'ont pas compris.

" Comment vais-je le dire à ton père ? " continua-t-il à demander, se demandant.

*

Lorsqu'il vit ses hommes battre en retraite, Tol donna bruyamment l'ordre d'avancer. Ses gens et ceux de son fils s'éloignèrent alors au trot du sol gris de la forêt vers la prairie de terre troublée par tant de sabots et de pas. L'herbe avait été complètement arrachée, les chevaux sautaient par-dessus les racines des buissons qui formaient un enchevêtrement de boue et de pierres.

Les habitants de Sigur semblaient triompher, et une confiance aveugle, qu'il n'avait pas osé céder auparavant, commençait à se former dans son esprit. C'est pourquoi la sensation suivante était si inattendue, comme si sa main avait été coupée avec une arme invisible, sans douleur encore, mais elle viendrait plus tard, sans aucun doute. Mais maintenant, ce n’était plus que cela, la sensation de tremblement de terre venant d’au-delà du milieu de la pente. Une pluie de boue qui montait, puis retombait, soulevant le peu de poussière déjà sèche. La poussière sur le dos des bâches. La poussière sur les visages des mourants.

Il pouvait voir, de loin, comment les animaux glissaient et s'écrasaient. Tol regarda Aristide de loin. Elle le vit faire un geste affirmatif, et ils continuèrent d'avancer.

Il ressentit à nouveau cette étrange inquiétude qui ressemblait de plus en plus à un mauvais présage. De nombreux cris attirèrent son attention. Pas des hommes, mais des enfants.

Que peuvent faire les enfants dans cette bataille ?

Sans s'arrêter, Tol montra son oreille droite avec sa main levée, regardant Aristide. Il hocha la tête, levant les épaules par ignorance. Il y avait quelques points clairs dans le ciel, le nombre d'oiseaux diminuait et un soleil timide pointait le bout du nez, formant de grands cercles fugitifs au-dessus du champ. Une lueur sourde éclairait les masses d'hommes alors qu'ils traversaient la colline, jusqu'à ce qu'un autre grand troupeau recouvre à nouveau le soleil.

Les cris refont surface, se transforment en cris d'enfants qui ne supportent plus la douleur, ni la tristesse, ni peut-être la solitude de leur

état. Tol vit alors que le lac s'était réduit à un espace ne dépassant pas quarante hommes et qu'il était presque à sec.

Au centre, un bateau incliné bougeait.

Pas assez d'eau pour naviguer, et pourtant ça bougeait.

Le bois de la coque et du pont céda et tomba dans la boue, seul reste des vastes eaux. Pendant que le bois tombait, se brisant non pas comme si quelque chose le faisait exploser de l'intérieur, mais à cause de sa propre pourriture, un groupe de figures étranges apparut de l'intérieur.

Tol arrêta ses hommes avant d'atteindre ce qui était maintenant une plage sèche devant les ruines du lac. Aristide s'arrêta aussi de marcher, et tout le monde était plus haut que le niveau de la plage, alors ils virent ce qui restait du lac, rien que de la boue séchant si vite qu'on pouvait voir la vapeur d'eau monter du sol et laisser des monticules secs et durs. , d'où sortaient des spicules osseux ou des os entiers comme des colonnes brisées.

Et toujours, au milieu d'une aridité croissante, il y avait le bateau brisé, illuminant comme une femme d'étranges figures dont les formes étaient encore méconnaissables.

Puis les oiseaux noirs ont ouvert un immense trou bleu dans le ciel, et d'innombrables oiseaux blancs ont émergé du bateau, avec un plumage si clair et si brillant qu'il aveuglait les yeux des hommes qui regardaient.

Les oiseaux blancs, plus grands que les messagers du Nord, déployaient leurs ailes sur toute la longueur du bateau, et s'élevaient vers cette ouverture du ciel. Un à un, ils volèrent jusqu'à se perdre de vue dans les hauteurs, leurs contours pâles se confondant avec le bleu flou de l'horizon.

Tol se sentait perdu dans un monde qu'il ne connaissait pas. Quelles étaient ses aspirations mortelles, sinon de tristes et petits conflits face à cette bataille qui dépassait la taille de son esprit.

Si je ne les avais pas abandonnés ce jour-là. Si je n'avais pas quitté Sulla et mes enfants. Même le sacrifice de mon père ne compterait pas parmi les blessures de mon âme. Ni la grande distance qui me sépare de l'amour de Sigur.

Et l'esprit de Zaid ne serait pas devenu ce qu'il est. J'aurais pu être son protecteur. J'aurais pu le serrer dans mes bras et faire en sorte que cela suffise à le transformer en un autre homme.

Tol était incapable de se débarrasser de cette angoisse dont il ne pouvait ni toucher ni voir l'origine avec ses mains. Quelque chose qui ne venait pas d’un passé profond, mais de ce qui n’était pas encore arrivé. Une lame lui ouvrant la poitrinecentre exact des côtes.

Son cœur battait avec une rapidité inhabituelle, et même pendant la bataille il ne l'avait pas senti bouger ainsi. Il passa le commandement à Aristide et se dirigea vers les vestiges du lac. Un groupe d'au moins cinq hommes s'approchait de lui. Il remarqua la fatigue, le balancement des jambes blessées des tarpans glissant sur la pente du sol. Il reconnut le cheval de Cesius, et bien qu'il fût soulagé de le retrouver, il ne cessa pas de s'inquiéter. Lorsqu'ils furent proches, Cesius s'avança.

Tol devinait son visage sous le triste masque de saleté et de sang. Mais surtout, il réalisa ce qu'étaient ces ridules, blanches et nettes, ces sillons qui parcouraient les joues des autres hommes. Alors deux d'entre eux se frayèrent un chemin parmi les autres, et derrière eux apparut un cheval portant un cadavre. Face contre terre, les jambes pendaient d'un côté et les bras de l'autre. Les cheveux se balançaient au gré du mouvement du tarpan sur les monticules du champ de bataille. De longs cheveux couvraient le visage du mort. Cheveux roux.

Sigur est mort.

Le seul qui allait hériter de la terre, mort.

Cria Tol sans descendre de cheval. Un cri qui aurait pu déchirer les muscles de sa gorge, profond et long, prolongé dans l'écho des montagnes.

Les hommes le virent serrer les poings tremblants, enfonçant ses ongles dans la crinière et tirant dessus si fort que le tarpan se mit à bouger et à hennir. Ils sont venus vers lui, mais il n’y a prêté aucune attention.

Quand son cri s'arrêta finalement, elle avait toujours les yeux fermés et les sourcils froncés, mais elle ne pleurait pas. Ses cheveux grisonnants, le bateau presque blanc, tremblaient plus sous le tremblement de son corps que sous la brise, et pourtant il restait plus immobile que la terre à ses pieds. Puis il ouvrit les paupières, et sans regarder personne, il descendit de cheval et se dirigea vers Sigur. Il appuya son corps contre celui de son fils, cachant son visage sur le dos du mort. Il resta ainsi un long moment, et soudain, comme un réveil soudain, il saisit dans son poing une mèche de cheveux de Sigur et la coupa avec son poignard. Puis il les attacha ensemble et enroula la boucle de cuir qui maintenait la hache contre le côté de sa poitrine. Les autres le regardaient comme s'ils assistaient à un rituel, silencieux et absorbés par leur tristesse.

Tol soupira alors profondément avec un gémissement et commença à parler aux deux hommes les plus proches de Sigur. Ses yeux semblaient à peine capables de contenir la fureur.

-Écouter. Je sais que tu es venu avec lui du pays du Nord. Préparez correctement le corps et ramenez-le pour que mon petit-fils puisse honorer sa mémoire. Je ne l'enterrerai pas dans ces terres maudites.

Il dirigea son regard vers la vallée. Aristide s'approchait de la surface nue où se trouvait le lac. De nombreux hommes le soutenaient, marchant lentement sur les os et la boue. Les citadins s'y rendaient également, mais depuis ce qui avait été la rive opposée et où s'étaient installés les derniers hivers longs et désastreux. Là où Reynod les avait emmenés, quand ils étaient encore dociles et croyaient en lui. Portant des houes et des haches, ces silhouettes lointaines et étroites marchaient la tête baissée, mais ferme. Pas lentement, mais avec une confiance qu'ils n'avaient jamais montrée auparavant, du moins pas dont Tol se souvenait de l'époque où il vivait avec eux.

Ils étaient seuls pour la première fois.

Pour la première fois, ils n’avaient aucun homme pour les guider. Cependant, ils ne marchaient pas les mains vides, mais avec des outils et des instruments de travail. Ils allaient faire quelque chose, quelque chose les occupait.

Tol les regarda s'arrêter et commencer à enlever la terre, encore boueuse au centre, dure tout autour. Hommes et femmes pénétraient dans la terre avec leurs houes, brisant les mottes presque pierreuses, tuant les vers dans la boue.

Ils ont brisé les restes des os en éclats.

Et Aristide, d'un côté du grand groupe, les regardait travailler. Il ne les a pas encouragés à le faire, il les a simplement observés. Et les citadins le regardaient de temps en temps. Les dents brillaient parfois sur le visage des femmes, et les hommes, uniquement par le mouvement continu et ininterrompu des muscles, montraient leur douce acceptation.

Tol reporta ses pensées sur le corps de Sigur.

Ils portèrent leur fils jusqu'au rivage et vers les navires.

Seul Cesius restait à ses côtés.

"Enfin, je dois croire aux dieux..." murmura Tol.

Cesius attendit qu'il continue à parler.

-Pourquoi toute ma famille ne devrait-elle pas mourir de mes mains ? Pourquoi certains et pas tous ?

Il s'arrêta de nouveau, regardant toujours la ville qu'il avait quittée plus de vingt hivers auparavant.

-Ces pensées volaient dans l'air du malheur bien avant ma naissance. Pensées si cruelles, idées perpétrées avec une telle perfection, qu'elles ne pouvaient naître que de l'esprit des dieux.

Sans regarder Cesius, il remonta à cheval. Il resta immobile pendant uninstantané. Il sortit la hache de son fourreau et se débarrassa de la lance déjà brisée et du poignard. Ils s’enfoncèrent tous deux dans la boue, comme les restes inutiles d’un guerrier.

Il chevaucha sans objectif précis, sachant seulement qu'il devait se rendre à l'extrémité orientale de la vallée, où le gros de l'ennemi restait toujours en attendant l'avancée des rebelles. Les cabanes fumaient. De nombreux enfants pleuraient seuls, à genoux et se serrant dans les bras.

Tol s'avança parmi les femmes qui s'approchaient de lui en pleurant. Ils s'agrippèrent à la crinière et à la queue du cheval, se laissant entraîner tout en implorant qu'on leur épargne la vie. Il les fouetta avec le lasso jusqu'à ce qu'ils lâchent prise. D'autres s'enfuirent en le voyant, étonnés de le voir arriver seul, avec lui comme grand vainqueur.

Les plus âgés le regardaient en le montrant du doigt. Il pouvait même deviner ce qu'ils disaient même s'il ne pouvait pas les entendre à cause des cris. Il ne restait plus que des vieillards, des enfants et des femmes. Les autres étaient allés creuser dans le lac asséché.

A la sortie de la ville, un groupe d'hommes armés l'attendait. Ils étaient les derniers guerriers survivants de la garde de Zaid. Ils formèrent un mur au moment où il le vit avancer, et il arrêta son cheval.

-Fils!

Les hommes murmuraient. Derrière eux, quelqu'un les poussa à céder la place. Zaid apparut parmi eux et se dirigea vers son père. Il semblait avoir pleuré.

Il n'a pas dit un mot. Je savais que ce n'était pas nécessaire.

Lorsqu'il vit Tol se retourner à nouveau, il le suivit.

Les hommes qui l'ont vu partir ont perdu leur dernière fierté lorsqu'ils ont vu leur chef s'éloigner penaud derrière un vieil homme aux gestes durs. Puis ils partirent à la recherche de ce qui restait de leurs familles.

Tol n'osait pas regarder en arrière. Il entendait les pas de Zaid dans la poussière, presque traînants, et il imaginait sa silhouette hagarde contractée par la honte.

Le chagrin l'envahissait parfois, mais ce même chagrin était en même temps si profond qu'il mobilisait ses entrailles et donnait naissance à la fureur qui l'avait entraîné là. Car il n'était plus sûr d'être parti de son plein gré, mais qu'un poing fait de douleur, gros comme la main des dieux, l'avait pris par les épaules pour l'emmener vers son fils.

Ce n'est pas une vengeance, j'en suis sûr. C'est quelque chose que je ne peux pas nommer. Ce qui m'empêche de voir son visage sans ressentir de douleur.

Remplacez votre étreinte par le tranchant d'une arme. Si un câlin aurait pu faire de lui un autre homme, maintenant celui-ci le fera aussi.

Ce n'est pas une vengeance. Bon sang, plus qu'elle ne l'est déjà, si c'était le cas.

Parce que je suis son père, je dois le faire. Sauvez-le de lui-même.

Voilà. Je dois m'en convaincre, même si cela fait plus mal que la douleur de tous les hommes nés dans le monde à ce jour.

Dieux qui jouent avec les âmes !

Je te déteste!

Je déteste le monde!

Lorsqu'ils furent de retour sur le lac asséché, loin du reste des hommes, Tol s'arrêta. Il fit tourner le cheval et croisa le regard de Zaid.

Cela faisait vingt hivers que je n'avais pas regardé ces yeux. Il ne ressemblait même pas à l'enfant qu'il avait laissé sur le radeau. S'il n'avait pas répondu à son nom, je n'aurais jamais pu le reconnaître. Il rejeta cette pensée. Le voir comme un étranger ne l'aidait pas dans sa tâche, bien au contraire. Cela lui faisait sentir que cet homme était inconscient de la douleur qui exigeait une compensation.

Mot étrange. Je ne sais pas pourquoi je pense à elle.

Je ne sais plus si une mort en compense une autre. Peut-être que l'un en amène un autre, et un autre, toujours. Nous ne pouvons pas nous arrêter.

Il vit les cheveux noirs de Zaid se balancer de chaque côté d'une partie au milieu de son crâne. Son fils avait caché ses yeux lorsqu'il avait été surpris en train de regarder le dos de son père alors qu'ils marchaient.

Il n'ose pas me regarder directement et observe avec méfiance, comme quelqu'un qui contemple des désastres dans l'obscurité de sa cachette.

Son esprit est sombre. Je l'ai vu dans ses yeux, juste un instant. Mais ce ne sont pas les yeux de sa mère, comme ceux de Sigur.

Maintenant je sais : ils sont à moi.

Il ressentit un étrange soulagement. Ce qu'il fallait faire, la logique de sa pensée le confirmait.

Il a pris une profonde inspiration. Il était sur le point de perdre ses forces à cause des cris qui avaient du mal à émerger. Puis il poussa un cri semblable à celui qu'il avait dédié à son autre fils, mais plus usé, avec un ton de troncs brisés, de vent orageux faisant tomber des arbres dans une forêt ancienne. Il éperonna le tarpan et partit au trot rapide, le bras droit levé et le bras gauche attaché à sa crinière.

Dans sa main levée, il portait la hache.

Il ne voulait pas voir. Mais c'était inévitable.

Le visage de Zaid s'est levé au moment où j'étais sur lui. Il vit ses yeux pleins de peur, les bras de son fils levés pour se couvrir. Et Tol n'avait plus la force de tout mettre fin d'un seul coup. La hache l'a blessé sans le tuer. L'arme était entrée dans l'épaule de Zaid et y était toujours coincée, tandis que le bras pendait à une épaisse masse musculaire.

Son fils criait, mais se mordait les lèvres en même temps, comme s'il voulait se contenir. . Il semblait honteux de paraître faible devant son père.

Tol descendit de cheval et s'agenouilla à côté de lui.

-Je ne voulais pas ça ! " Je ne voulais pas que ça se passe ainsi ! " dit-il en balbutiant. " Vous devez me croire ! " Un coup sec, mon fils, et tu n'aurais pas ressenti plus de douleur que la piqûre d'une caille. Mais soudain, j'ai hésité. Ma foutue main m'a trahi.

Il regarda sa paume droite, puis la referma hermétiquement pour la blesser avec ses ongles. Puis il arracha la hache du corps de son fils, et un jet de sang coula abondamment et de manière incontrôlable du côté de la poitrine, sous l'épaule.

Zaid respirait fort, avec un sifflement qui semblait venir non pas de sa bouche, mais de la blessure, puis il serra la main de son père avec la sienne.

"Père," réussit-il à murmurer.

Tol posa son oreille sur les lèvres de Zaid.

L'odeur de son fils.

Le même arôme que j’avais quand j’étais enfant. Le même arôme. Le même arôme. Le même arôme… le même arôme… le même… l'arôme… le même

Il ferma les yeux pour ne pas pleurer et écouta.

-Je leur ai dit de ne pas avancer ce soir…-Et ses lèvres s'étirèrent alors qu'il fermait les yeux.

Cependant, le sang a continué à couler pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'il s'arrête. Jusqu'à ce qu'il devienne un nouveau lagon épais, rouge et sombre. Mais petite, par la taille de son corps.

Tol, les genoux ensanglantés, essaya de se relever, répétant entre ses dents les derniers mots qu'il avait entendus, comme s'il voulait les comprendre. Mais à force de les répéter, ils commençaient à perdre leur sens. Avec le tranchant de la hache, il coupa une mèche de cheveux de Zaid et la plaça à côté de ceux de Sigur, contre sa poitrine.

Il sentit à nouveau que son corps s'ouvrait avec une blessure imaginaire au centre de ses côtes.

Mais il entendit le bruit des sabots d'un cheval qui passait près de lui, et quelqu'un le souleva par les épaules. Il se retrouva soudain sur le tarpan rouge de Cesius, qui l'avait avec lui. Tol serrait ses mains autour de la taille de Cesius, regardant défiler le paysage : les montagnes, les gens qui creusaient, la fumée de la ville et les derniers oiseaux revenant vers le Nord.

Il ferma les yeux et réfléchit. Il serait resté ainsi s'il n'avait pas ressenti une sensation de brûlure dans ses mains. Il les lâcha pour les regarder, sans comprendre ce que lui disait l'autre, le prévenant peut-être de ne pas les lâcher. Mais ses mains le brûlaient si intensément qu'il était peut-être blessé sans s'en rendre compte.

Puis, posant le dos de ses mains sur le dos de Cesius, il les ouvrit, et ne put plus contenir la douleur dans sa poitrine.

Dans les paumes, il vit, nouvellement formés, grands et lourds, deux cœurs battant.

Tol tomba de son cheval, se cognant le dos contre des rochers au sol. Une fois rétabli, il gisait face contre terre dans la poussière. Mais il n’avait plus rien entre les mains. Il ne pouvait pas bouger. Dès qu'il parvint à tourner un peu la tête sur le côté, il vit que Cesius s'était arrêté pour regarder en arrière, mais le croyant peut-être mort, il continua à rouler. Tol resta immobile, le regardant s'éloigner. Il ne lui restait plus rien à faire de plus.

Les cheveux de ses enfants, mêlés aux cheveux blancs de sa poitrine, le caressaient. Le soleil tombait entièrement sur la terre, réchauffant également son visage de respirations chaudes. Le tarpan rouge continuait de s'éloigner, plus beau que jamais. Peut-être la seule chose vraiment belle qu'il se souvenait avoir vue dans toute sa vie, s'estompant au loin, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit point.

Et puis, même pas ça, dans la splendide aridité du pays.